8 PUBLICATIONS DU CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE • DIRECTION: GERMAIN LEMIEUX

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

BELLARMIN

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Autres ouvrages de Germain Lemieux

— *Chanteurs franco-ontariens et leurs chansons*, Collection « Documents historiques », 45 et 46, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, 1963.

— *De Sumer au Canada français sur les ailes de la tradition*, Collection « Documents historiques », 51 et 52, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, 1968.

— *Placide-Eustache. Sources et parallèles du conte-type 938*, Collection « Archives de Folklore », 10. Presses de l'Université Laval, Québec, 1970.

— *Les jongleurs du billochet.* Conteurs et contes franco-ontariens, Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1973.

— *Les vieux m'ont conté,* Volumes 1 à 17, 1973–1981, Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris. Quinze de ces volumes présentent des contes et des récits franco-ontariens. Le volume 6 présente des contes et des légendes de l'Ontario et du Manitoba.

— *Chansonnier franco-ontarien* 1 (1974) et 2 (1975). Centre franco-ontarien de folklore, Sudbury.

Publications du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE
Place Saint-Joseph
Sudbury, Ontario, Canada

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Tome 18

récits traditionnels

(Répertoire de Jeanne Lauzon,
Alexis Gallant, Louis Lévesque,
Célina Sirois, Antonio Trépanier,
Théodore Trépanier)

recueillis et annotés

par

GERMAIN LEMIEUX, PH.D.

directeur du Centre

Les Éditions Bellarmin
8100, boulevard Saint-Laurent
Montréal,

1982

Maisonneuve et Larose
11, rue Victor-Cousin
Paris

Tous les textes du présent ouvrage sont conservés dans les archives sonores du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE, Place Saint-Joseph.

GR
113.5
05 V53
v.18

Couverture: Pierre Peyskens

Dépôt légal: 2e trimestre 1982
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Copyright © Centre franco-ontarien de folklore, 1981

ISBN 2-89007-466-8

D8204630

REMERCIEMENTS

— au Conseil des Arts du Canada qui, en 1965, 1966, 1967, et 1969 et de 1972 à aujourd'hui a financé, en grande partie, la transcription et le remaniement littéraire de plusieurs contes de ce volume ;

— à tous nos conteurs qui ont si charitablement reçu l'enquêteur lors de l'enregistrement des textes sur bande sonore ;

— à Monsieur Luc Lacourcière, fondateur des Archives de folklore de l'Université Laval, qui a bien voulu analyser nos contes d'après la classification Aarne-Thompson.

PRÉSENTATION

Le dix-septième tome nous donnait le répertoire d'un seul conteur de Charlevoix. Avec ce dix-huitième volume, nous nous rendons à la porte de la Gaspésie, en attendant d'y pénétrer plus profondément.

Le contenu du présent volume n'apporte pas beaucoup de types nouveaux. Seuls varient, la plupart du temps, les titres, la langue et le style. Ce répertoire, surtout de la région de Matapédia, enregistré il y a près de 25 ans, nous replonge dans le conte folklorique raconté à la façon traditionnelle, sans précipitation, sans crainte de voler du temps à l'auditeur. Un ou deux conteurs mériteraient d'avoir leur photo dans ces pages, mais la cueillette de leurs textes remonte à une époque où le matériel d'enregistrement était très abondant et très lourd. Il fallait, surtout au cours d'une randonnée de quatre milliers de kilomètres, éliminer même l'appareil photographique et le remplacer par trois ou quatre rubans sonores souvent difficiles à obtenir en cours de route. Mieux valait, pensions-nous alors, enregistrer huit ou dix heures de textes sonores supplémentaires que de rapporter une ou deux photographies. Même sans consulter de photographie, le lecteur pourra facilement recréer la physionomie de ces conteurs au style direct et énergique.

Germain LEMIEUX

1 - TOURS DE TI-JEAN AU ROI

Je ne sais pas exactement quel était le début de mon conte... Il s'agissait d'un roi très riche, et de Ti-Jean, sorte de mystificateur qui aimait jouer des tours au roi.

Un jour, Ti-Jean dit à sa femme: « Prépare-moi une chaudronnée de soupe aux pois ; je vais placer le chaudron sur la table et je vais monter sur une chaise, fouet en main. Quand le roi arrivera, je fouetterai le chaudron.

— J'ai compris ! » répond la femme.

Le roi arrive et trouve Ti-Jean debout sur une chaise en train de fouetter son chaudron. Ti-Jean frappait, frappait à tour de bras sur le chaudron pendant que la vapeur s'en échappait. « Que fais-tu là, Ti-Jean? demande le roi.

— Je suis en train de me faire de la soupe aux pois !

— De la soupe au moyen d'un fouet et d'un chaudron?

— Vous me voyez, non? Ma femme refuse toujours de me faire de la soupe. J'ai décidé de m'en faire moi-même !

— Dépose vite ton fouet, Ti-Jean ! Je vais t'acheter ce secret !

— Vous plaisantez, Majesté ! Votre offre est hors de propos ! Je ne puis me départir de ce fouet ! Autrement, je ne pourrai plus dorénavant manger ma soupe aux pois !

— Ti-Jean, il faut que tu me vendes ton secret !

— Entendu ! Je vous le cède ! »

Ti-Jean consent à vendre son outillage, et le roi prend la route du château, portant le chaudron et le fouet. Sitôt dans le château, le roi dit à sa reine : « Tu refuses toujours de me faire de la soupe aux pois ! À partir d'aujourd'hui, c'est moi qui me charge de faire la soupe ! »

Le roi monte sur une chaise, place sur la table le chaudron rempli de pois et d'eau froide, puis il commence à fouetter le chaudron. Clic, clac, clic, clac ! Le fouet s'abat régulièrement sur le chaudron. Après plusieurs minutes, le roi plonge le doigt dans le chaudron... l'eau est encore froide ! « Comment se fait-il que l'eau soit froide? se demande le roi. Serai-je vraiment capable de... »

Mais bientôt, le roi se rend compte qu'il a pu être trompé. « Ti-Jean, se dit-il, m'a

vendu un faux secret. Je suis incapable de faire cuire ma soupe au moyen de ce fouet et de ce chaudron! Ah! Ti-Jean n'en est pas à la fin de sa misère!»

Pendant ce temps, Ti-Jean s'était préparé à la visite certaine du roi et l'attendait. Il était allé chercher une chèvre et avait ordonné à sa femme: «Revets ton plus beau tablier blanc et assieds-toi par terre. Je vais montrer au roi que ma chèvre peut crotter de l'argent!»

Le roi fonce dans la maison du mystificateur: «Ti-Jean, tu m'as vendu un supposé chaudron magique pour faire de la soupe, mais rien ne fonctionne! Tu m'as trompé! Je suis venu...

— Ah! je n'ai pas le temps de vous écouter maintenant! répond Ti-Jean en fouettant sa chèvre. Il donne plusieurs coups de fouet à l'animal... Tout à coup, la chèvre laisse tomber une pièce de trente sous.

Le roi en crie d'admiration: «Est-ce vrai?» Ti-Jean lance un autre coup de fouet à la chèvre; une autre pièce tombe dans le tablier. «Ti-Jean, s'écrie le roi, tu vas me vendre cette chèvre-là!

— Perdez-vous la tête, Sire mon roi? Vous vendre ma chèvre? C'est impossible! Moi aussi j'ai besoin d'argent. Que ferais-je si je vous vendais ma chèvre?

— Ti-Jean, peu importe le prix, il faut que tu me vendes ta chèvre!» insiste le roi.

Le roi achète encore le fouet et la chèvre, puis file rapidement au château et dit à la reine: «Revets ton plus joli tablier blanc et assieds-toi près de la chèvre. Ouvre bien tes yeux!» Le roi saisit le fouet et commence à le faire claquer sur le dos de l'animal. À la longue, il tombe bien quelque chose sur le tablier, mais pas d'argent! «Encore une fois, crie la reine, tu t'es fait rouler!

— Ne dis rien de plus, ma reine! Ti-Jean a mérité la mort. Je vais aller le lui annoncer sur-le-champ!»

Ti-Jean savait bien que le roi reviendrait lui faire part de sa déception. Pendant que le roi fouettait inutilement la chèvre, Ti-Jean dit à sa femme: «Le roi est à la veille de se montrer la face. Je tue le coq, je remplis de sang un bout de ses boyaux et je t'accroche ce boudin dans le cou. Dès que le roi apparaîtra, tu commenceras à me reprocher sévèrement d'avoir vendu toutes nos richesses au roi. Tu simuleras une colère effroyable. Je couperai le boyau en faisant semblant de t'assassiner. Tu tomberas, et ensuite, tu devines le reste.»

Sans perdre de temps, Ti-Jean tue le coq, en renferme le sang dans un boyau qu'il attache au cou de sa femme. Sur les entrefaites, le roi entre. La femme de Ti-Jean commence à critiquer: «Tu vends tous nos biens à Sire le roi. Tu ne t'occupes pas de moi...

— Veux-tu arrêter de faire une semblable colère devant notre visiteur? Tais-toi ou je vais m'en mêler!»

La femme continue de rouspéter en montant le ton. Ti-Jean attrape son couteau et le passe rapidement sur la gorge de sa femme. Le sang gicle de toutes parts et la

femme s'effondre par terre. « Parlez maintenant, Sire mon roi ; je suis disposé à vous entendre ! Ma femme ne me distraira pas avec ses récriminations.

— Ti-Jean, dit le roi tout ému, tu as tué ta femme ?

— Ne vous en faites pas, Majesté ! Je lui rendrai la vie, quand je le jugerai à propos. Je suis capable de la ressusciter ! »

Ti-Jean tire de sa poche un petit sifflet, fait le tour de la morte et siffle à plusieurs reprises. Peu à peu, la femme bouge et se remet sur ses jambes... « Ti-Jean, supplie le roi, il faut que tu me vendes ce sifflet ! Quand je rentre au château, la reine ne cesse de me chicaner et de me ridiculiser. Il faut que tu me vendes ce sifflet merveilleux !

— Revenez au bon sens, Sire mon roi ! Je ne puis vous vendre mon sifflet. Ma femme me chante pouilles continuellement. Je m'en débarrasse un certain temps, et ensuite elle est un peu moins agressive. »

Le roi insiste tellement que Ti-Jean accepte de se départir de son sifflet magique. Le roi regagne le château à toutes jambes et croise la reine. « D'où reviens-tu, à cette allure ? demande-t-elle.

— J'arrive de chez Ti-Jean.

— Il s'est encore moqué de toi, je suppose ? Il a dû te vendre d'autres objets merveilleux ?

— Ne me parle pas sur ce ton ! Tu me chicanes, sans arrêt ! J'en ai assez ! »

Le roi donne un coup de couteau à la reine. Celle-ci s'affaisse et ne donne aucun signe de vie. Ah ! le roi devient très nerveux. Il a beau tourner, remplir l'air de coups de sifflet, la reine ne se relève pas. « Eh bien ! Ti-Jean m'a fait commettre un crime ! Il va me le payer de sa vie ! Je retourne chez lui, et... »

Ti-Jean avait une fille. Il lui dit : « Le roi va certainement revenir. Tu t'arranges pour passer devant la fenêtre aussitôt que tu l'apercevras ! » Au même moment, le roi s'approche de la demeure de Ti-Jean et aperçoit la fille à la fenêtre.

Le roi se précipite vers Ti-Jean et lui dit : « Tu m'as fait tuer la reine, tu m'as vendu un faux sifflet magique, tu m'as vendu un chaudron merveilleux... Rien ne fonctionne comme tu me l'as promis ! Pour réparer toutes ces bêtises, tu vas me donner ta fille !

— Vous savez bien, Sire mon roi, que ce projet est ridicule. Ma fille est beaucoup trop jeune. Et vous, vous êtes beaucoup trop âgé pour elle !

— Ti-Jean, il faut que tu me donnes ta fille pour que j'oublie les torts immenses que tu m'as causés ! Dis-moi son nom !

— Eh bien ! Sire le roi, elle s'appelle mademoiselle Bourrique.

— Mademoiselle Bourrique ! Pour un nom, c'en est un ! Je retourne chez moi ; je reviendrai un peu plus tard ! »

Pendant que le roi retourne au château, Ti-Jean fait conduire dans la chambre de sa fille sa vieille jument grise appelée Bourrique. Elle est à peine installée dans la chambre, le roi frappe à la porte. « Bonjour, Ti-Jean !

— Bonjour !

— Ti-Jean, je suis venu en carrosse ; je viens chercher mademoiselle Bourrique !

— Un peu de sens pratique, Sire le roi ! Mademoiselle Bourrique ne pourra jamais monter dans ce carrosse-là !

— Elle y montera certainement ! Tu verras ! Où est-elle, mademoiselle Bourrique ?

— Elle est en haut, dans sa chambre ! » répond Ti-Jean.

Le roi s'élance dans l'escalier, parvient à une chambre où les ténèbres cachent tout. Il ne soupçonne rien de désagréable. Il commence à tâter sur le lit. La jument lui lance un hennissement sonore. « Ouigne ! » Le roi avance la main un peu plus : « Je suis le roi, mademoiselle Bourrique ! C'est le roi en personne !

— Ouigne ! » lance de nouveau la vieille jument.

Le roi parvient à se faire un peu de lumière et aperçoit la vieille jument grise. La colère du roi éclate : « Ti-Jean, tu en es à ton dernier jour de vie ! Pense sérieusement à la mort ! Je vais revenir demain et je t'annoncerai le genre de mort que j'ai décidé pour toi !

— Je ne refuse pas de mourir, puisqu'il le faut ! »

Le lendemain, le roi se présente chez Ti-Jean, un sac en main. Il ordonne à Ti-Jean d'entrer dans le sac, ligote soigneusement la gueule du sac et se dirige vers la rivière. Soudain, le roi s'arrête avant d'arriver au cours d'eau. Ti-Jean en profite pour parler au roi : « Sire mon roi, j'aurais une faveur à vous demander, avant de mourir.

— C'est ta dernière chance, Ti-Jean ! Tu n'en as pas pour longtemps à vivre !

— Avant de me lancer à l'eau, voudriez-vous aller réciter une petite prière pour moi, à l'église ?

— J'irai volontiers, Ti-Jean ! »

Aussitôt que le roi est dans l'église, Ti-Jean commence à crier : « Si quelqu'un veut prendre ma place, c'est sa dernière chance ! Si quelqu'un veut prendre ma place... » Un passant qui conduisait des animaux s'arrête près du sac. Ti-Jean lui crie : « Veux-tu prendre ma place ?

— Oui ! répond le passant.

— Vite ! Dénoue la corde du sac et remplace-moi ! »

Le passant délie le sac, libère Ti-Jean et entre dans le sac à la place de Ti-Jean. Ce dernier noue la corde de nouveau autour de la gueule du sac et dit à son remplaçant : « À son retour, le roi va te demander si tu es prêt. Tu lui répondras affirmativement ! »

Le roi sort de l'église, revient à son sac : « Es-tu prêt, mon Ti-Jean ? demande le roi. Le temps est venu !

— Je suis prêt, Sire mon roi ! » répond le condamné.

Le roi attrape le sac et le lance à l'eau. Entre-temps, Ti-Jean avait assumé la responsabilité du troupeau de son remplaçant. Quelques instants plus tard, le roi, assis sur son balcon, voit passer Ti-Jean à la suite d'un beau troupeau d'animaux. Cette apparition décide le roi à demander des explications : « Comment se fait-il, Ti-Jean, que, noyé il y a à peine une heure, tu m'apparaisses derrière un beau troupeau de bêtes ?

— Ah ! Sire le roi, si vous m'aviez lancé un peu plus loin, j'aurais abouti dans un enclos où paissaient des chevaux d'une beauté inégalable ! »

Le roi qui était fou des chevaux s'empresse de demander une grâce à Ti-Jean : « Tu vas me renfermer dans un sac, et tu vas aller me jeter là où tu as vu les beaux chevaux !

— Je suis prêt à vous servir, Sire le roi ! »

Ti-Jean fait entrer le roi dans un sac, file à la rivière et floc ! lance le sac à l'eau. Le roi n'est pas encore remonté à la surface.

TOURS DE TI-JEAN AU ROI

Récit folklorique raconté le 13 juin 1976, par Mlle Jeanne Lauzon (72 ans, native de Sainte-Anne-des-plaines, Québec, à Deux-Montagnes, Québec. Elle a appris ce conte vers 1910 de son oncle Frédéric Dupras (35 ans) de Saint-Jérôme, Comté de Terrebonne, Québec.

Enregistrement n° 4500. Contes-types 1539 (fouet qui fait cuire), (chèvre qui chie de l'argent), 1535 IV b, 1440, 1535 a b (chevaux).

Cont' de Ti-Jean. J' sé's pâ' au juss' comment ça commence. C'ta't b'en, un roi p'is qui éta't bien riche. P'is, Ti-Jean, lui i' éta't plein d' trucs, et pui' i' joua't b'en dés tour' au roi.

To'hours, un' fois, i' dit, le p'tit-Jean i' di' à sa femme : « Tu vâs m' fair' d' la soupe aux poâs, lâ, et puis j' va's monter sur un' chais' p'is j' va's, avec mon fouet', lâ, m' âs fouetter çâ. P'is le roi vâ arriver, lui.

— C'ést bon ! »

V'lâ le roi qui arrive, et puis Ti-Jean éta't monté su' un' chais' p'i' avec son fouet' p'is qui fessa't su' son cho'dron. Fess' su' l' cho'dron, fess' su' l' cho'dron. Il... la boucan' monta't, ça bouilla't. Le roi arrive : « Quo' c' t'-és t-apras fair' lâ ?

— J' t-apras fair' d' la soupe aux poâs.

— Avec in fouet' p'i' un cho'dron ?

— B'en i' di' oui, i' dit, ma femme 'a veut jama's 'n en faire, p'i' i' dit, j' me fa's d' la soupe.

— I' dit, arrêt' don, tu vâs m' vend' çâ.

— Et's-vous fou ? Savez b'en j' su's pâs pour vous vend' çâ. J'pourrai pâs m' fair' d' la soupe, après !

— Tu vâs m' vend' çâ !

— C'ést correck ! »

Vend l' fouet' p'is l' cho'dron. Le roi s'en r'tourn' chez eux ; i' arriv' chez eux, p'i' i' di' à sa femme : « Tu veux jama's m' fair' d' la soupe aux poâs, b'en, i' dit, j' vâs 'n

en faire. » I' mont' su' enn' chaise, i' met son cho'dron p'is met dés poâs, p'is d' l'eau froède, p'is commence à fouetter. Fouet' su' l' cho'dron, fouet' su' l' chodron, fouet' su' l' cho'dron.

To'hours, met l' doigt d'dans, l'eau éta't froède. « Comment ça s' fait ? Pâs capab' de m' faire... » Ah b'en ! lâ, i' dit : « Ti-Jean i' m'â vendu çâ, et puis c'ést in affér' de r'guien ; ça s' fa't pâs, ah ! b'en, lâ, i' vâ avoèr d' la misère ! »

I' pârt, p'i' i' s'en vâ chez Ti-Jean. Arriv' chez Ti-Jean. Et Ti-Jean pendant c' temps-lâ, i' s'éta't préparé, il l'attenda't. I' a pris... i' ava' enn' chèvre, et p'i' i' di' à sa femme : « Mets ton plus beau tablier blanc, et puis, tu t'assoirâs p'is j' vâs fair' crotter d' l'argen à ma chèv'e.

— C'ést bon ! »

Le roi arrive. « Ah ! b'en, lâ, mon Ti-Jean, tu m'âs vendu un cho'dron, p'is pour fair' d' la soupe, p'is ça march' pâs, c'ést dés ment'ries [1] ... C'ést...

— I' dit, 'cou' don, lâ, i' dit, lâ, j'ai pâs l' temps, lâ. »

Et puis, i' fouetta't sa chèv'e, fouett' la chèv'e, la chèv'e en-'oueille in trent' sous. « Tu fou ? » En-'oueille in aut' coup d' fouet', in aut' trent' sous. « B'en, i' dit, tu vâs m' vend' çâ, c' chèv'-lâ.

— Et's-vous fou, mecieu' l' Sir' beau roi ? Ça a pâs d' bon sens, çâ. Vous savez b'en que... moé, quand j'ai besoin d'argent, j'ai rien qu' 'a pein' de prend' ma chèv'e, p'is j'ai d' l'argent.

— I' dit, tu vâs m' vend' çâ. »

Vend sa chèv'e avec son fouet'. S'en vâ chez eux. I' arriv' chez eux avec... i' di' à sa femme : « Mets ton plus beau tablier blanc, p'i' assis-toé près d' la chèv'e, tu vâs voèr ! » Prend son fouet' p'is commence à fesser sa chèv'e. B'en, r'guien d' bien... pâs d'argent !

B'en, sa femme, 'a chicana't : « Tu t'é' [t'es] encor' fait arranger [2], hein !

— P'is laiss' fair', mon p'tit-Jean ! Lâ, sa mor' ést au bout'. M'en vâs gu'y aller, p'is... »

P'is durant c' temps-lâ, p'tit-Jean ava't di' à sa femme : « I' vâ v'nir... le coq, et puis tu chican'râs, tu chican'râs p'is tu dirâs : "Tu vends tout's més affaire' à mecieu' Sir' beau roi, p'is tout'." P'i' i' ava't mi' enn' trip' de coq à l'entour du cou, plein d' sang. Ça fa't que, pui' 'a chicana't, p'i' 'a chicana't. »

Fait que : « Veux-tu arrêter d' chicaner ! » P'is chicane encore, chicane encore. Ti-Jean arrive, coup' le cou à sa femme. 'A tombe à terre, p'is le sang s' répanda't. « Es-tu fou ? T'âs tué ta femme !

---

1. *Menteries* : Mensonges.
2. *Arranger* (se faire) : Être roulé, trompé.

— Ah ! Ça fa't r'guien, parlez, mecieu' Sir' mon roi, lâ, j' capab' de vous entend'e, 'a s'râ pâs lâ pour chicaner. Parlez, parlez ! »

Fa't que, ah ! mé' lâ, i' en r'vena't pâs. « T' âs tué ta femme !

— Laissez faire. I' dit, m'â' 'a faire r'venir, j' su's capab' d' 'a faire r'venir. »

Prend son p'tit sifflet. P'is s'en vâ : « Fff, fff » (sifflement). La femm' qui s' lève. "Ah ! b'en, i' dit, tu vâs m' vend' çâ, ce sifflet-lâ. Moi, j'arriv' chez nous, p'is ma femme 'a m' chican' tout l' temps. Lâ, tu vâs m' vend' çâ !

— Et's-vous fou, mecieu' Sir' beau roi ? Vous savez b'en j' su's pâs pour vous vend' çâ ! Ma femme 'a m' chican' tout l' temps, elle aussi, p'is j' m'en débarrasse, p'i' apras çâ, 'a r'vient. »

Fa't qu' lâ, b'en, i' dit : « C'ést correck ! » Vend son sifflet. S'en vâ chez eux, le roi. P'i' i' arrive : « Ah ! d'où tu d'viens, lâ ?

— I' dit, j'ai 'té chez Ti-Jean.

— Tu t'és fait arrangé' encore. I' t'â encor' vendu dés choses !

— Non ! P'is veux-tu pâs me chicaner tout l' temps, tu m' chicanes... »

Arrive, coup' le cou d' sa femme. La femme 'a tomb' morte. Heille ! Lâ, i' s'ést fait' démonter. I' arrive a'ec son sifflet. « Fff ! Fff ! Fff ! » R'guien ! Ah ! b'en, lâ, i' dit : « Ah ! b'en, lâ i' m'â fait' faire in mauvais coup ! Ah ! b'en, lâ, sa mor' [mort] ést au bout'. Lâ, lâ, j' m'en r'tourne, p'is... »

Durant c' temps-lâ, Ti-Jean i' ava't di' à sa fille : « Tu pâss'râs d'van 'a f'nêt'e, i' vâ v'nir. » Fa't qu' lâ, le roi arrive, i' aparçoit. Ah b'en ! mon doux ! I' rent', p'i' i' dit : « Lâ, tu m' âs fait' tuer ma femme, tu m' âs vendu in sifflet, p'i' i' ést bon à r'guien, tu m' âs vendu in cho'dron, p'is c'ést bon à r'guien. Lâ, i' dit, tu vâs m' donner ta fill' pour çâ.

— Ça a pâs d' bon sens, vous savez b'en que, mecieu' Sir' beau roi, 'a ést b'en trop jeune, et puis vous êt's bien trop âgé pour elle.

— Ah ! i' dit, i' faut que tu m' donn's ta fille ! Tu m' â' assez fait' du tort, tu vâs m' donner ta fille ! I' dit, comment c' qu' 'a s'appelle ?

— B'en, i' dit, 'a s'appell' mam'zell' Bourrique !

— Mam'zell' Bourrique ? Ah ! b'en, c'ést bon ! »

Fa't que : « Le roi, i' dit, vous r'viendré' in peu plus târd. »

Fait qu' le roi s'en r'tourn' chez eux. P'is durant c' temps-lâ, fait monter sa vieill' jument grise en haut dan 'a chamb'e. 'A s'app'la't Bourrique. Et puis, tout d'in coup, v'lâ Sir' beau roi qui s'en vient. I' dit : « Bonjour, mon Ti-Jean.

— Bonjour !

— I' dit, as-tu... 'oèr mad'moisell' Bourrique. J' m'en viens... »

Ah ! i' arriva't lâ avec dés carrosses, p'i' i' s'en v'na't charcher mam'zell' Bourrique. « Vous savez b'en, ça a pâs d' bon sens, mam'zell' Bourrique, 'a ést pâs capab' d'embarquer dans c' cârross'-lâ.

— Ah ! i' di' oui ! »

Ça fa't qu'i' dit : « Où c' qu'alle ést mam'zell' Bourrique ?

— B'en, i' dit, 'a ést en haut dans sa chamb'e. »

S'en vâ, mont'e en hau' à 'a noèrceur, i' sava't pâs. Met sa main sur le lit, i' chercha't... met sa main sur le lit. La jument fait : « Ouign' ! » Met sa main encore : « C'ést mecieu' Sir' beau roi, mam'zell' Bourrique, c'ést mecieu' Sir' beau roi, mam'zell' Bourrique !

— Ouign' ! »

Ah ! b'en, lâ, i' dit : « Ah ! b'en, mon Ti-Jean ! » I' s'aparçoit de d' çâ, i' fa't d'la lumiére, c'ta't b'en sa vieille jument grise. « Ah ! b'en, mon p'tit-Jean, lâ c'ést fini ! Lâ, lâ, ta mor' ést au bout' ! Pens's-y sérieus'ment lâ, demain j' vâ's v'nir, p'is...

— C'ést bon ! D'abord [3] c'ést comm' çâ... »

V'lâ le roi qui arrive avec enn' poche, i' met Ti-Jean dan enn' poche, p'i' il l'attach' b'en comm' faut, p'i' i' s'en vâ. Et puis, i' s'en vâ près d' l'eau, lâ, près d' la rivière, puis... Fa't qu' lâ, Ti-Jean i' dit : « Mecieu' Sir' beau roi, i' dit, j'a'ra' enn' faveur à vous d'mander.

— Ah ! c'ést l' temps, lâ, parç' que...

— I' dit, avant de me j'té' à l'eau, lâ, allez donc faire un' p'tit prièr' pour moi dans l'église. »

Fa't que, le roi s'en vâ à l'église, faire enn' p'tit' prière. P'is durant c' temps-lâ, i' pâssa' in homme, et puis lui i' disa't, Ti-Jean : « Ceux qui veul'nt prend' ma place, lâ, c'ést l' temps. Ceux qui veul'nt prend' ma place, c'ést l' temps ! » C' fa't qu'i' arrive in homme, i' dit : « Veux-tu prend' ma place ?

— Fa't qu'i' dit, oui.

— Fa't qu'i' dit, détach' le sac, lâ, p'is mets-toé à ma place ! »

Fa't qu' l'homm' détach' le sac, p'is l'aut' sort, p'is lui s'ma' à sa place, p'i' il l'attach' comm' faut, et pui' i' dit : « Quante le roi vâ arriver, i' vâ te d'mander si t' 'és prêt ? Tu diras, oui ! »

Le roi arriv' puis : « Es-tu paré, lâ, mon Ti-Jean ? I' dit, c'ést l' temps, lâ !

— Oui, j' su's paré, mecieu' Sir' beau roi ! »

---

3. *D'abord* : Puisque.

Prend l' sac, p'i' en-'oueille à l'eau. P'is Ti-Jean, lui, i' éta't parti avec dés ch'faux, p'is... Pâs longtem après, le roi éta' assis su' 'a gal'rie, i' oét pâsser mon Ti-Jean avec dés animaux, un beau troupeau d'animaux. « Comment ça s' fa't ? J' t'ai j'té à l'eau p'is tu pâsse' avec un troupeau d'animaux ?

— B'en, i' dit, oui, mecieu' Sir' beau roi, lâ, si vous m'av'ez j'té in peu plus loin, i' dit, j' tomba's dans l' plus beau troupeau d' chevaux qu'i' eill' pâs. »

P'is le roi qu'i' aima't tant lés ch'faux. « B'en, i' dit, tu vâs m' mett' dans l' sac p'is tu vâ' aller me j'ter lâ.

— C'ést correck ! »

Met le roi dans l' sac, p'i' i' pârt, p'i' i' s'en vâ à 'a riviére, p'is jett' mon roi à l'eau. Floc ! Le roi 'ta' [était] à l'eau.

2 – TI-JEAN LE TIREUR DE CARTES

Un homme et une femme vivaient pauvrement du travail de la terre. Leur ferme était assez restreinte. Ils avaient un fils unique Ti-Jean, âgé de douze ans ou treize ans. Ti-Jean avait toujours refusé de travailler. Tous les matins, le père allait seul traire ses vaches. Jamais son jeune fils ne lui venait en aide.

Un bon jour, sa mère lui dit : « Ti-Jean, tu es assez grand maintenant pour aller aider ton père !

— Non, répond le jeune homme. Je veux rester près du poêle et continuer à en remuer les cendres ! »

Ce matin-là, en revenant de l'étable, le paysan fait part à sa femme d'une décision : « Ti-Jean est assez vieux maintenant pour m'aider. S'il ne veut pas travailler avec moi, il quittera la maison et s'en ira vivre où il voudra ! »

La mère était chagrinée à la pensée de se séparer de son fils mais elle devait se soumettre à la décision de son mari. Ti-Jean accepte de quitter la maison mais il adresse une dernière demande à sa mère : « Faites-moi une poêlée de galettes, et je vais partir ! »

La maman prépare donc pour son fils un sac de galettes. Le jeune garçon place le paquet sur son dos et prend la route. Paresseux comme il est, Ti-Jean ne parcourt pas une longue distance. Il s'étend bientôt au pied d'un arbre, renonçant à marcher sous la chaleur du jour. Quand le soleil commence à baisser, Ti-Jean avait mangé presque toutes ses galettes.

Il se décide alors à poursuivre sa route. Il rejoint un sentier tracé à travers le bois et marche, marche ! Épuisé de fatigue, Ti-Jean s'embarrasse souvent les pieds et tombe à quatre pattes. Une bonne fois, en se relevant, il aperçoit une petite lumière à une assez faible distance devant lui. « Je suis chanceux, pense-t-il, je vais bientôt trouver asile pour la nuit ! »

Il se rend à la petite maison et frappe à la porte. Une vieille femme vient ouvrir. « Bonsoir, Ti-Jean !

— Bonsoir, madame ! Comment, vous savez mon nom ?

— Ah ! je connais tout le monde !

— Voulez-vous m'héberger, pour ce soir, ou me donner quelque chose à manger. J'ai grand' faim !

— C'est impossible ! Cependant, j'ai une sœur qui habite à vingt-cinq milles d'ici ; elle, elle t'offrira probablement à manger ! »

Ti-Jean se prépare à partir. « Attends, dit la vieille. Voici un jeu de cartes. Je t'en fais cadeau. Au moyen de ces cartes, tu pourras lire le passé et l'avenir. Tu pourras même t'en servir pour gagner ta vie !

— Je vous remercie, madame ! »

Le jeune garçon prend la route et marche. Il parcourt une distance de vingt-cinq milles — dans un conte, le temps passe rapidement — et il aperçoit une autre petite maison. Il frappe donc à la porte, et la femme vient ouvrir : « Ah ! Bonsoir, Ti-Jean !

— Bonsoir, madame ! Pourriez-vous me loger ou m'offrir à manger. Je meurs de faim !

— Je veux bien te donner à manger, mais tu ne peux coucher ici. Je ne donne l'hospitalité à personne pendant la nuit ! »

Elle lui donne une tranche de pain et un verre de vin. Ti-Jean se lève pour s'en aller ; la vieille femme lui dit : « Je te fais cadeau d'un petit violon. En entendant le son de cet instrument, toute personne est forcée de danser, qu'elle le veuille ou non ! »

Ti-Jean s'empare du petit violon et reprend sa route. En arrivant à la demeure de la troisième vieille, il demande encore à manger et à loger, pour la nuit.

Cette-fois, la fée accepte. Après s'être rassasié, le voyageur va se reposer. Le lendemain matin, il dit à la vieille : « Maintenant, il faut que je me rende au village !

— Le village est à soixante-quinze milles d'ici, répond la vieille, mais il te sera difficile de t'y rendre, vu le nombre d'obstacles. Sur ton chemin, tu rencontreras des bêtes sauvages de toutes sortes, des ours, des loups. Mais voici, je te fais cadeau d'une paire de bottes. Ainsi chaussé, tu parcourras une distance de vingt-cinq lieues à chaque pas que tu feras.

— Je vous remercie d'une telle bonté ! »

Ti-Jean chausse ses bottes et le voilà sur la route ! Une fois au village, il voit un hôtel et entre demander une chambre à louer. « Oui, répond l'hôtelier ; j'ai des chambres à louer, mais elles sont très coûteuses !

— Le prix m'importe peu. Je possède un jeu de cartes dans lequel je lis le passé et prédis l'avenir. Si vous consentez à me louer une chambre, demain soir, j'aurai assez d'argent pour payer le loyer de ma chambre et il m'en restera !

— Installez-vous chez moi ! » dit l'hôtelier.

Ti-Jean fait placer un écriteau à l'entrée de l'hôtel : *Je lis le passé et prédis l'avenir.*

Le lendemain matin, l'hôtel se remplit de gens qui viennent consulter le cartomancien. Pendant que Ti-Jean est assis à table, en train de manger et de prendre une bière, un homme s'approche de lui. « Me permettez-vous de m'asseoir à votre table pour y boire et manger ?

— Ah ! certainement, répond Ti-Jean. Prenez un siège, buvez, mangez, soyez à l'aise ! »

L'homme prend place à table près de Ti-Jean, et se met à causer avec lui. Après quelques minutes, l'étranger s'adresse à Ti-Jean : « Vous lisez le passé et l'avenir ?

— Oui !

— Eh bien ! moi, je suis roi de la ville. Je m'attends à un malheur. J'aimerais savoir si ce malheur doit m'arriver prochainement ou dans un avenir éloigné ?

— Entrez dans ma chambre ! » dit Ti-Jean.

Les deux hommes entrent dans la chambre. Ti-Jean consulte son jeu de cartes, et, après quelques instants de réflexion, il dit au roi : « Demain soir, vous serez trahi !

— Ah ! vraiment ? Et comment pourrais-je éviter ce malheur ?

— Si vous me permettez de jouer votre rôle de roi pendant vingt-cinq heures, je vous promets de vous sauver la vie, à condition que vous me procuriez les objets que j'exigerai !

— Je donnerai tout ce qui est en mon pouvoir de vous procurer ! »

Le roi était un peu peiné de laisser son trône à Ti-Jean mais il ne voyait pas d'autre moyen d'éviter la catastrophe. « Mieux vaut essayer que mourir ! se dit le monarque. Très bien, mon garçon, prends le trône, et tes ordres seront exécutés dans la mesure du possible ! »

Ti-Jean prend la place du roi. Il donne l'ordre à un valet de lui trouver une scie-godendard. « Je ne vois vraiment pas où je pourrais dénicher cette sorte de scie dans nos parages, répond le valet.

— Envoie des gens dans les champs ; qu'ils cherchent sur les tas de pierre, sur des rochers. Peut-être y trouveront-ils de vieilles scies qui auraient été abandonnées en ces lieux ! »

Le valet part à travers le champ. Soudain, il aperçoit, sur un amoncellement de roches, une vieille scie-godendard pliée par le milieu. « Cette scie est trop abîmée pour être utile, mais, tout de même, je vais l'apporter au roi ! »

Il se présente donc devant Ti-Jean, qui agissait comme roi. J'ai trouvé une vieille scie, mais je ne sais pas si elle fera votre bonheur ?

— Ah oui ! Redresse-la ; donne-lui un coup de lime et elle servira. Maintenant, il me faut un vilebrequin !

— Cet outil m'est inconnu, je n'en ai même jamais entendu parler dans notre région.

— Ah ! débrouille-toi. Prends le chemin et demande aux gens si quelqu'un ne connaîtrait pas un outil que j'appelle vilebrequin ! »

Le valet se met en route. Il marche et marche. À toutes les gens qu'il trouve dans les maisons ou qu'il rencontre sur la route, il s'informe à propos du vilebrequin. Personne n'en a entendu parler, personne n'en a vu.

Soudain, le valet rencontre une vieille femme. Elle était très âgée, à peine pouvait-elle marcher. « Pauvre vieille, vous ne sauriez pas où je pourrais trouver un vilebrequin ?

— Ah oui ! à trois maisons d'ici, habite un vieux charpentier à sa retraite. Il possède toutes sortes d'outils. Si vous alliez lui demander cet outil, je crois qu'il pourrait vous satisfaire ! »

Le valet se rend aussitôt chez le vieux charpentier et lui demande s'il possède un vilebrequin. Heureusement le vieillard possédait un outil qui portait le nom de vilebrequin, mais, il était d'un modèle antique.

Le valet retourne au château et présente l'outil à Ti-Jean. « Tu as réussi à te procurer un vilebrequin ! s'exclame le remplaçant du roi.

— En effet !

— Qui t'a procuré cet outil ?

— J'ai rencontré une vieille dame sur ma route. Ah ! elle était vieille ! Elle m'a renseigné.

— Oui ? Pourrais-tu rejoindre de nouveau cette vieille et me l'amener ici ?

— Je ne sais pas.

— Va ! Prends tes jambes à ton cou et essaie de me ramener cette vieille ! »

Le serviteur reprend la route et a tôt fait de rejoindre la vieille. « Un roi, nommé Ti-Jean, dit le valet, aurait affaire à vous !

— Vraiment ? Dans ce cas, je vais aller le voir sans tarder ! »

La vieille part en compagnie du valet en direction du château. « Bonjour, madame ! lui dit Ti-Jean.

— Bonjour, Ti-Jean !

— Puis-je vous aider de quelque façon ? demande le remplaçant du roi.

— Vous pourriez peut-être me faire la charité ? Même la moitié d'un sou ferait mon bonheur ! »

Ti-Jean glisse la main dans sa poche et en retire un sou noir ; après maints efforts pour casser le sou, il n'y parvient pas.

La vieille dit : « Donne-le-moi, je vais le diviser, moi ! »

Elle lui enlève le sou et le brise en deux ; elle en glisse une moitié dans sa poche et donne l'autre au jeune homme. « Garde-le précieusement ! lui dit-elle ; tu en auras besoin avant de mourir. »

Ti-Jean eut d'abord la tentation de considérer l'aventure comme une blague, mais il écouta la vieille, et glissa la moitié du sou dans la poche de son pantalon. Une fois la vieille partie, le cartomancien prend ses cartes et se met à y lire les événements futurs. Il y découvre qu'un gros bâtiment arrivera bientôt chargé de barils dans lesquels sont cachés des soldats chargés de supprimer le roi. Ti-Jean réunit les valets et leur fait part de son plan : « Ce soir, vers minuit ou vers deux heures après minuit, arrivera un gros bâtiment chargé de tonneaux. On vous dira que ce sont des barils de sirop mais ce sont des soldats. Ces derniers vont sortir de leur cachette et viendront tuer le roi !

Il n'en tient qu'à nous de scier les barils par le milieu et de supprimer ainsi les soldats. C'est le seul moyen de nous débarrasser d'eux ! »

À l'heure convenue, les valets choisis se rendirent au lieu du déchargement, et, au moyen de la scie, ils débitèrent les tonneaux par le milieu et ainsi tuèrent tous les soldats. Le roi était maintenant libéré de ces ennemis. Il revint au château. « Sire le roi, lui dit Ti-Jean, vous êtes sauvé ! Maintenant je dois m'en aller ! »

Ti-Jean retourne à l'hôtel où était installé son écriteau. Il dit à l'hôtelier : « J'ai besoin d'une chambre et il me faut à boire. Peu importe le prix, je veux que vous me fassiez parvenir tout ce que je vous demanderai. Soyez sans crainte, vous serez bien payé. Je jouerai du violon dans la chambre et je fixerai un prix d'entrée pour ceux qui veulent assister au spectacle. Tous les gens vont danser. Qu'ils le veuillent ou non, tous vont danser et seront forcés de payer leur quote-part ! »

Ti-Jean va donc s'installer dans sa chambre pour donner son concert. À peine entame-t-il un premier rigodon que les gens commencent à arriver. Des curieux de plus en plus nombreux affluent vers Ti-Jean. Au bout de quelques instants tout le monde se trémousse.

Plusieurs sont à bout de forces mais au son de la musique, ils ne peuvent s'empêcher de danser, et paient le prix fixé. Pendant cette soirée, Ti-Jean fait une petite fortune, mais tout en jouant le violon, il avait bu abondamment. Au moment d'exiger l'addition, l'hôtelier lui dit : « Tu as bu plusieurs verres. Voici le montant que tu me dois ! »

Le jeune homme compte et recompte son argent. Il est à court de deux cent cinquante dollars. Il remet à l'hôtelier l'argent qu'il a recueilli au cours de sa soirée. « Voici, dit Ti-Jean, c'est tout ce que j'ai pour vous payer. Mon violon est brisé et ne joue plus. Je ne puis vous donner davantage ! »

Heureusement, Ti-Jean pense à la vieille dame. Il prend le chemin et marche, marche, marche. Encore ivre, le jeune homme chancelait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Tout à coup, il rencontre la vieille : « Ah ! bonjour, Ti-Jean ! lui dit-elle.

— Bonjour, bonne dame !

— Tu sembles en peine, mon garçon ?

— Oui ! Je suis joliment en peine.

— Te souviens-tu lorsque je t'ai donné la moitié d'un sou noir et que j'ai gardé l'autre ?

— Oui ! Moi, j'ai encore ma moitié. Mais toi, as-tu encore la tienne ?

— Ah !... »

Ti-Jean fouille gauchement dans ses poches et trouve la moitié du sou. « Maintenant, dit la vieille, prends les deux moitiés et va t'engager capitaine à bord d'un vaisseau, et surtout n'obéis à personne ! Il y aura un second officier et un vieux capitaine. Ne te soumets à aucun de leurs ordres ! Fais à ta guise ! »

Ti-Jean s'en va au quai où se trouve un immense navire de la flotte du roi. « Capitaine, je désire un emploi sur ce navire !

— Je suis le capitaine de ce bâtiment et...

— Non, vous ne l'êtes plus ! Dorénavant, c'est moi le maître. J'ai reçu l'ordre du roi de monter à bord et de commander !

— Si c'est l'ordre du roi, je ne puis m'opposer à ses décisions !

— Va en discuter avec Sa Majesté si tu le désires. »

Le vieux capitaine se rend chez le roi dont Ti-Jean avait sauvé la vie. Le roi dit au capitaine : « Si Ti-Jean t'a demandé le poste de capitaine je ne puis le lui refuser ! »

Ti-Jean devient donc capitaine du navire. Il file sur la mer. Le nouveau capitaine dirige le bâtiment sans regarder dans quelle direction il avance. Tantôt on file vers la droite, tantôt vers la gauche. Le second officier lance un avertissement : « Nous allons périr ! » Mais Ti-Jean ne tient aucun compte du péril annoncé. Le navire file d'après le caprice du capitaine.

« Tu vois le feu vers lequel nous fonçons ? Il faut passer à droite de cette lumière ; autrement, nous allons périr ! lance le second officier.

— C'est moi qui suis maître à bord de ce bâtiment, hurle Ti-Jean ; ce n'est pas toi ! Je passerai où je voudrai ! »

Arrivé à cent ou deux cents pieds du phare, Ti-Jean dirige le bâtiment vers la gauche au lieu de le tourner à droite. Brou... ! le bâtiment va donner sur un récif et est réduit en miettes. La moitié de l'équipage périt. Ti-Jean et l'ancien capitaine parviennent à s'agripper à une épave et à se rendre sur une île. Naturellement, il n'y a rien à manger sur cette île. En touchant la terre, les deux marins s'étendent sur la plage et s'endorment.

Soudain, une petite chienne arrive. Elle passe près de la tête de Ti-Jean et lui donne un coup de queue au visage. Ti-Jean se réveille, tente d'attraper la chienne par la queue, mais le petit animal s'enfuit rapidement sans que Ti-Jean puisse l'arrêter. Le naufragé se recouche et sommeille encore un peu.

Mais la petite chienne ne tarde pas à revenir près de Ti-Jean. À nouveau, elle lui passe la queue sous le nez. Cette fois, Ti-Jean réussit à l'attraper par le bout de la

queue et il ne lâche pas. La petite chienne enfile dans un trou, entraînant le jeune homme à sa suite. Il descend et aboutit dans un château, un château unique au monde.

Ti-Jean se promène dans ce palais et visite partout, d'un bout à l'autre. Il y voit de belles grandes chambres richement ornées de beaux lits, mais il ne voit personne. « Comment se fait-il, pense Ti-Jean, que personne n'habite ce château ? »

Au même moment, une vieille fée se présente devant lui : « Bonsoir, Ti-Jean !

— Bonsoir, madame !

— Comment es-tu entré ici, toi ?

— C'est une petite chienne qui m'a traîné ici, reprend Ti-Jean. Pourquoi ? Je me le demande !

— Eh bien ! mon petit Jean, ici, tu meurs ou tu deviens roi de l'univers !

— Et que dois-je faire pour devenir roi ? demande le jeune homme.

— Eh bien, voici ! Il y a trois princesses ici, les trois plus belles princesses de l'univers ! Ce soir, tu coucheras avec l'une d'elles, demain soir, avec la deuxième, et après demain soir tu coucheras avec la troisième.

La quatrième journée, l'une d'elles t'épousera. Parmi ces trois jolies princesses, il y en a une que tu préféreras aux deux autres. Il sera difficile pour toi de la reconnaître car les trois jeunes filles se ressemblent énormément.

— Je me demande bien comment je vais la reconnaître, » ajoute Ti-Jean.

Les trois nuits suivantes, Ti-Jean dort avec chacune des trois princesses. La quatrième journée, la petite chienne vient le voir : « Ti-Jean, demain tu vas mourir ou bien tu vas devenir le roi de l'univers. Pour devenir roi, tu n'as qu'à m'obéir. Demain matin, va dans la salle de bain et peigne tes cheveux vers le côté droit. La princesse te dira : "Je choisis Ti-Jean parce qu'il a les cheveux peignés vers la droite !" C'est elle qui deviendra ton épouse ! »

Tel que prévu, le lendemain matin, Ti-Jean entre dans la salle de bain, frise ses cheveux et les peigne vers la droite. En sortant de la salle de bain, il aperçoit les trois princesses debout devant lui. Les demoiselles sont vêtues de vêtements semblables et se ressemblent énormément.

La vieille fée, debout près des princesses, dit au jeune homme : « Maintenant, Ti-Jean, choisis-en une.

— Ce n'est pas à moi de choisir, c'est à elles !

Je ne puis faire un choix entre trois personnes si semblables ! Cependant, il y en a une que je préfère aux deux autres ! »

Alors, l'une des princesses dit : « Moi, je choisis Ti-Jean qui a la main droite tournée de cette façon.

— L'autre dit, moi, je choisis Ti-Jean qui a un œil plus petit que l'autre !

— Moi, dit la troisième, je veux Ti-Jean qui a les cheveux peignés du côté droit !

— Et moi, de continuer Ti-Jean, je choisis la princesse qui me préfère à cause de mes cheveux peignés vers la droite ! »

La fée les unit par le mariage. Ti-Jean habite le château avec sa princesse. Il ne revoit plus les autres princesses ni la fée. Il est roi et maître du château.

Tout va à merveille. Ils n'ont qu'à souhaiter quelque chose pour l'obtenir. Au bout d'un an, la reine met au monde une jolie petite fille. Cependant, depuis quelque temps, Ti-Jean semble songeur. Il pense au bâtiment détruit et aux matelots qui ont péri en mer.

Un bon jour, il dit à sa femme : « Tu sais, nous sommes bien, ici, nous avons tout ce que nous désirons, et rien ne nous manque. Nous mangeons et buvons à notre gré. Cependant, nous sommes isolés, nous vivons comme des exilés. Ce serait préférable de vivre parmi le monde.

— Eh bien ! Ti-Jean, déclare la femme, sortir de ce souterrain, dépend d'un seul geste de ta part. Va chercher le bâton dans le coin de la chambre, là-bas. Tu n'as qu'à faire des souhaits, et, en frappant le bâton par terre, tous tes désirs seront exaucés ! »

Las comme il l'était de vivre dans le souterrain, Ti-Jean s'empresse d'aller chercher le bâton. Il avait toujours vécu dans les grands espaces. Il se précipite vers le bâton, en frappe le parquet en disant : « Par la vertu de mon bâton, je veux sortir de ce château ! »

Aussitôt la petite chienne apparaît. « Tu veux sortir d'ici, Ti-Jean ?

— Évidemment ! répond Ti-Jean.

— Tiens-moi par la queue et tu vas sortir d'ici sans tarder !

— Mais je ne veux pas sortir tout seul ! Je veux amener ma femme et ma fille avec moi !

— Que ta femme tienne son enfant dans ses bras et qu'elle s'agrippe à ton manteau. Je vais vous tirer d'ici ! »

Une fois sorti du château souterrain, Ti-Jean aperçoit le capitaine encore endormi sur la plage. Il s'approche du vieux marin et lui crie : « Il y a assez longtemps que tu dors ! Réveille-toi ! » Le capitaine se frotte les yeux : « Pour l'amour ! Est-ce toi, Ti-Jean ?

— Oui !

— Misérable que tu es ! Tu mériterais d'être fusillé ! Tu as détruit notre bâtiment et noyé tous ses matelots. Seuls sur cette île, nous ne vivrons pas longtemps.

— Non ! Dormez encore ! Vous faites de la fièvre ! »

Le capitaine referme les yeux. Ti-Jean frappe la terre de son bâton et dit : « Je désire voir devant moi le bâtiment qui me portait, mais plus beau qu'avant le naufrage ! Je veux qu'il soit pourvu de son ancien équipage ! »

Aussitôt le navire apparaît devant lui, avec les marins et les matelots d'autrefois. Ti-Jean fait monter sa femme et sa fille sur le bâtiment, ensuite il réveille le capitaine : « Hé ! Debout ! »

Le capitaine se lève et voit le bâtiment : « Comment ? C'est mon bâtiment, ce sont mes matelots !

— Eh bien ! oui ! Le naufrage et les noyés dont vous parliez, tout à l'heure,ce n'est qu'un rêve, un mauvais rêve causé par la fièvre ! »

Le vieux capitaine dit à Ti-Jean : « Embarquons-nous et prenons la mer ! »

Peu de temps après, le bâtiment touche le quai où Ti-Jean avait obtenu le poste de premier capitaine. Le roi apprend la nouvelle de l'arrivée du bâtiment. Aussitôt, le roi envoie des carrosses au quai pour y prendre les principaux personnages. Ti-Jean, sa femme et sa petite princesse montent dans une voiture du roi et se dirigent vers le château. Vous pouvez à peine imaginer la fête que le monarque organisa pour fêter le retour de Ti-Jean. Je n'en ai jamais vu de semblable ! Deux jours plus tard, Ti-Jean a un entretien avec le roi. « Il y a longtemps, dit-il, que j'ai quitté la maison paternelle. Lors de mon départ, mes parents étaient âgés ; peut-être sont-ils morts depuis quelques années, mais, par contre, un pressentiment me dit qu'ils sont encore vivants. J'aimerais bien aller leur rendre visite.

— Ti-Jean, répond le roi, prépare-toi à revoir ton pays ! »

Le roi fait équiper un superbe bâtiment et le pourvoit du meilleur personnel. Ti-Jean, sa femme et leur fillette montent à bord du navire, et les voilà partis !

Il aborde enfin dans son village natal ; il y avait beaucoup de changements, de nouvelles constructions. Ti-Jean entre dans un hôtel. Quelques clients assis à une table s'amusaient à parier des sommes d'argent tout en jouant aux cartes.

Ti-Jean les regarde quelques instants. « Tu sembles intéressé au jeu de cartes,dit l'un des joueurs.

— Oui ! répond Ti-Jean. Pourrais-je me joindre à vous ?

— Certainement ! Prends un siège de ce côté, et joue avec nous ! »

Les rusés joueurs font asseoir Ti-Jean le dos à un grand miroir de façon à voir les cartes qu'il tient en main. Ils jouent et laissent entendre à Ti-Jean qu'ils ont la chance de leur côté.

Finalement, Ti-Jean s'aperçoit qu'il a perdu toute sa fortune en pariant aux cartes. Voilà Ti-Jean aussi pauvre que le jour où il a quitté ses vieux parents ! Le jeune homme est bien en peine, mais soudain, la vieille au sou noir lui revient en mémoire. « Ce sou, pense-t-il, ne m'est d'aucune utilité, si la vieille fée est morte.

Quand je l'ai quittée, au-delà de la mer, à environ cent lieues d'ici, elle était à la veille de mourir. Elle est probablement morte à l'heure actuelle. »

Ti-Jean fouille dans ses poches et trouve ses deux moitiés de sou. Au cas où la vieille serait vivante, le jeune homme lui adresse une demande : « Ma bonne vieille fée, vous rappelez-vous le moment où je vous ai donné un sou noir ? Vous l'aviez divisé en deux, en me promettant que ce sou pourrait me tirer de la misère ? »

Il n'a pas encore achevé sa phrase que la vieille fée est devant lui : « Tu es en peine, Ti-Jean ?

— Oui, je suis en peine !

— Tu aimes jouer à l'argent.

— Oui ! Malheureusement, je ne puis plus jouer, je n'ai plus d'argent !

— Ne t'assieds plus le dos au miroir, les adversaires voient tes cartes ! Assieds-toi à l'autre bout de la pièce. Je vais te donner une somme d'argent minime mais suffisante pour amorcer le jeu. »

La vieille lui remet donc quelques centaines de dollars et Ti-Jean retourne à l'hôtel. Il s'assied au bout de la pièce, là où lui a indiqué la vieille, et la partie commence. En peu de temps, le jeune homme gagne tout l'argent des autres ainsi que l'hôtel. Les joueurs, privés de leur argent, se dispersent discrètement.

Seule reste sur place une vieille fille qui travaillait comme serveuse depuis nombre d'années. « C'est vous, mademoiselle, dit Ti-Jean, qui serez désormais la patronne ! Vos ordres devront être exécutés. Moi, je quitte l'hôtel à la recherche de mes parents ! »

Ti-Jean s'achète d'abord une paire de chevaux, un carrosse et des harnais garnis de boucles d'or. Il revêt le costume qu'il portait lors de son départ de la maison paternelle. Il fait monter sa petite famille dans le carrosse, et se dirige vers la maison de ses parents. Tout de suite, il reconnaît la maisonnette construite au flanc de la colline près d'une route étroite qui n'a pas été réparée depuis longtemps. Le carrosse se fait rudement secouer par les accidents de la route, mais les voyageurs parviennent à destination. « Bonsoir ! disent les vieux.

— Bonsoir ! Comment, vous vivez encore ?

— Bien sûr ! Nous sommes encore en vie ! Mais, vous semblez nous connaître, monsieur ?

— Certainement, je vous connais ! Vous êtes mon père. Vous souvenez-vous de votre Ti-Jean qui passait son temps près du poêle à fouiller dans la cendre ?

— Oui ! ah, ah... ! C'est impossible, Ti-Jean !

— Oui, c'est moi ! »

Le vieux dit à sa femme : « C'est bien lui ! Il n'a pas changé.

— Oui, en effet, répond la vieille, il n'a pas changé ! Pauvre Ti-Jean. On a eu bien de la misère à l'élever. Il a toujours eu le goût de gratter la cendre et il la gratte encore.

— Mais j'ai faim, dit Ti-Jean. Je veux manger.

— Pauvre enfant ! Nous n'avons rien à manger ! »

Ti-Jean sort, se rend au carrosse et dit à sa femme : « Va au magasin et achète toute la nourriture que tu pourras trouver ! »

La jeune femme fait faire demi-tour aux chevaux, et se dirige vers le magasin. Elle remplit le carrosse de toutes sortes de bonnes provisions, et revient à la demeure des paysans. Tout le monde s'assied autour de la table et mange avec appétit.

La princesse, assise près de Ti-Jean, mange sur le bout des doigts comme une grande dame. Tout à coup, Ti-Jean découvre une bribe de nourriture au coin des lèvres de sa voisine. De sa manche de veston, il lui essuie la bouche.

Le vieux devient mal à l'aise. « Ti-Jean, tu nous as toujours fait des affronts et tu nous en fais encore ! Nous devrions le mettre à la porte ! dit-il à sa femme.

— Ce serait triste, répond la mère. Il y a si longtemps qu'il est parti ! »

Après un si copieux repas, tout le monde se sent un peu lourd. On pense à se reposer.

Le vieux avertit bientôt son fils : « Tu sais, nous ne sommes pas installés pour accommoder une princesse !

— Ah ! reprend Ti-Jean, une princesse ! Vous avez une chambre ; donnez-la-lui. Elle couchera seule, à moins que... »

Indigné, le vieux dit à sa femme : « Ti-Jean ne couchera pas avec la princesse ! On dirait qu'il prend plaisir à nous faire honte et à nous causer des ennuis. Si on le laisse faire, on nous condamnera à la prison ! Ti-Jean n'entrera pas dans la chambre de la princesse ! Je vais m'armer de la carabine de calibre douze et je vais faire la garde. »

Ti-Jean s'écrase dans le coin de l'escalier ; la princesse dort dans la chambre.

Le père, devant la porte de la chambre, le fusil au bras, répète sans cesse, en marchant : « Ti-Jean ne couchera pas avec la princesse ! Ti-Jean ne couchera pas avec la princesse ! »

Au bout de quelques heures, le vieux devient silencieux ; il se sent gagné par le sommeil. Ti-Jean se lève et dit à son père : « Vous êtes fatigué ; donnez-moi le vieux fusil. C'est moi qui ferai la garde ! »

Le jeune homme met la carabine sur son épaule et scande sans arrêt : « Gauche, droite ! gauche, droite ! gauche, droite ! » Ce rythme monotone finit par endormir les deux vieux. Ti-Jean saute dans le lit de sa femme. Le lendemain matin, lorsque le père, à son réveil, aperçoit Ti-Jean couché dans le lit de la princesse, il est tellement

outré de colère qu'il songe à le tuer. Ti-Jean bondit hors du lit, ferme la porte de chambre à clé. Rapidement, il revêt son costume de prince et sort de la chambre avec sa femme et sa petite fille. « Me reconnaissez-vous maintenant ? dit-il à son père.

— Mais, non je ne vous reconnais pas.

— Je suis Ti-Jean, votre fils qui ai toujours gratté dans la cendre du poêle ! Venez avec moi. Je vous conduis dans un hôtel où vous demeurerez jusqu'à la fin de vos jours ! »

Le fils conduisit ses parents à l'hôtel qu'il avait gagné en jouant aux cartes. Il les laissa là, à la garde de la vieille fille, et lui, il retourna vivre avec le roi.

Depuis ce temps-là, je n'en ai pas eu de nouvelles. Je crois bien qu'il est mort au château du roi.

TI-JEAN LE TIREUR DE CARTES

Récit traditionnel raconté le 23 août 1960, à Saint-Jean-de-Matapédia, comté de Bonaventure, Québec, par Alexis-Arthème Gallant (74 ans,) qui l'avait appris dans les chantiers de la région, entre 1908 et 1910.

Enregistrement nº 1471. Conte-type 935.

Te'jours, i' y ava' in vieux p'i' enn' vieill' qui éta'ent su' enn' terre et p'i' i' éta'ent pâs dés grôs habitants. I' ava' in garçon de douz' tréze ans, i' ava't jama's voulu travailler.

Te'jours que le pére, à tous lés matins, il alla't trair' sés vaches, p'is l' jeune homm' voula't pâ' aller gu'i éder [aider]. Te'jours, in matin, sa mér' gu'i â dit : « Tu s'ra's vieu' assez, 'a dit, aujo'rd'hui pour allé' édé' à ton pére !

— I' a dit, non. Moé, i' dit, j' reste au râs l' poêle, p'is j' gratt'rai la cend'e. »

Te'jours, le bonhomme, en s'en v'nant d' trair' sés vaches, i' a di' à sa bonn' femme, i' a dit : « Ti-Jean s'ra't vieu' assez pour m'éder [aider] ; i' dit, si i' veut pâs m'éder, b'en, i' dit, i' vâ prend' le ch'min ! »

Ah ! b'en, la bonn' femme, ça gu'i faisa't pâs beaucoup plaisir d' 'oèr son Jean partir ; foula't b'en qu'elle écout' le bonhomme. Le jeune a di' à sa mére : « Vous allez m' faire enn' poêlée d' galettes, p'i' i' a dit, j' vâs prend' le ch'min ! »

Te'jours, 'a gu'i fa' enn' poêlée d' galettes ; i' s' met çâ su' l' dos, p'i' i' pârt. Pâs vaillant qu'i' éta't, i' vâ pâs b'en loin. I' s' couche au pied d'in arb'e. Tant que l' soleil chauffa't, i' voula't pâs marcher. Te'jours, quante l' soleil â baissé in peu, i' ava't mangé presque tout's sés galettes ; i' a dit : « Faut que j' marche ! »

Te'jours, i' a pri' in p'tit ch'min qui s'en alla' au travers du boâs, i' â pris çâ. Te'jours, marche, p'is marche ! P'is te'jours, i' ést v'nu fatigué pâs mal [1] : i' s' bârra't les pieds, i' tomba' à quat' pattes. Te'jours, b'e'tô' [2] i' s' lèv' p'i' i' voè' enn' p'tit' lumièr' devant lui. I' â pensé : « J' vâ' êt' bon pour a'oèr asile à soèr, lâ ! »

Te'jours, i' arrive à la p'tit' bâtisse. I' cogne à la porte. Enn' vieill' qui vien à la porte, 'a dit : « Quiens, bonsoèr, Ti-Jean !

— I' dit, bonsoèr, madame ! Comment ça s' fa't, i' dit, qu' vous savez mon nom ?

— 'A dit, j' sé's l' nom d' tout l' monde !

---

1. *Mal* (pas) : Passablement, assez.
2. *Bientôt* : Tout à coup.

— Te'jours, i' dit, j' pourra's t-i' a'oèr à couvert, i' dit, à soèr, ou que'qu' chose à manger ? I' dit, j'ai b'en faim !

— Elle, 'a dit, j' su's pâs capab' d' te deunner d' couvert ni d' te deunné' à manger. Alle a dit, à vingt-cinq mill's d'icitte, 'a dit, j'ai enn' sœur. Lâ, 'a dit, tu pourra's 'ted b'en a'oèr à manger ! »

Te'jours que Ti-Jean ést prê' à partir, alle a dit : « Attends ! 'A dit, j' vâs t' denné' in jeu d' cartes, p'i' 'a dit, tout c' que tu souhait'râ' avec tés cartes, p'is, 'a dit, tu pourrâs lir' l'av'nir p'is l' pâssé. 'A dit, avec çâ, 'a dit, tu pourrâs gâgner ta vie !

— Ah ! i' a dit, c'ést correck ! »

Te'jours, i' a pris l' chemin, s'a mi' à marcher ; te'jours quand il â eu sés vingt-cinq mill's de fait's — dan in conte, ça vâ te'jours vite — il â frappé [3] l'aut' p'tit' bâtisse, p'i' il â fait' pareil : il â cogné à la porte, p'is la vieille â v'nu à la porte : « Quiens, 'a dit, bonsoèr, Ti-Jean !

— I' dit, bonsoèr, madame ! I' dit, j' pourra's t-i' avoèr, i' dit, à couvert, écitte, ou à manger, in peu ? I' dit, j'ai faim.

— 'A dit, j' pourrais t' denner, 'a dit, in peu à manger, mé', 'a dit, t' és pâs capab' couché' écitte ; 'a dit, j' couch' parsonne ! »

Te'jours, 'a gu'i deunne enn' tranch' de pain, p'i' i' mang' çâ, in verr' de vin, p'i' i' mang' çâ, p'is... ah ! avant d' partir, 'a dit : « J' vâs t' denné' in p'tit viélon [violon], p'is, 'a dit, avè' [avec] çâ, n'importe qui qu' tu voudrâs fair' danser, quand minm' qu'i' voudra't pâs danser, 'a dit, i' vâ êt' ôbligé d' danser !

— Te'jours, c'ést correck ! »

P'i' i' prend l' p'tit viélon, p'is v'lâ parti. P'is quand i' arrive à la troâsièm' fée, i' a' encôr' la minme... i' d'mande encôr' pareil, 'oèr si i' peu' [peut] a'oèr à loger p'i' à coucher ; 'a di' oué ! Te'jours, i' couch' p'i' i' mange. Te'jours, le lend'main matin, il a dit : « 'Steur' [à cette heure] il a dit, faudra't que j'assèra's [essaierais] de m' rend'e, i' dit, dans l' village.

— Ah ! 'a dit, i' y â in village écitte, 'a dit, à soixante-quinz' mill's d'écitte, p'is, 'a dit, c'ést b'en difficil' pour toé, 'a dit, de t' rend' lâ. 'A dit, i' vâ b'en avoèr dés inconvénients ; 'a dit, i' y â dés bêt's de boâs, dés ours, dés loups. Alle a dit, avant qu' tu pârs [partes], 'a dit, j' vâs t' denné' enn' pér' de bottes. 'A dit, avec tés bottes, à tout's lés pâs, tu vâs fair' vingt-cinq lieues.

— Ah b'en ! i' â dit, c'ést correck ! »

Te'jours, i' â chaussé sés bottes, p'is l' v'lâ parti. Quand il arrive à c' villag'-lâ, promiér' chos' qu'il voit, il voi' in hôtel. I' arrive, i' d'mande au maît' d' l'hôtel voèr si i' pouva' a'oèr enn' chamb'e. L' maît' d' l'hôtel dit : « Oué ! I' dit, lés chamb's sont louées, mé' i' dit, ça coût' b'en cher !

---

3. *Frapper* : Rencontrer, trouver, repérer.

— Ah ! il dit, pour moé, ça m' fa't pâs d' diffarence. Il a dit, moé, écitte, j'ai in jeu d' cartes. I' dit, j' lis l'av'nir p'is l' pâssé. I' dit, si vous voulez me loué' enn' chamb'e, i' dit, demon [demain] soèr, i' dit, j'a'rai assez d'argent, i' dit, pour payer vot' chamb'e, p'is, i' dit, i' vâ m'en rester !

— Ah ! c' correck ! »

C' fa't qu'il â fait mett'e in écriteau à la port' d' l'hôtel : « J' dis l' passé et l'av'nir ! » Te'jours le lend'main, le mond' c'ta't comm' çâ [en montrant ses dix doigts] qui v'na't fér' lir' leu's av'nir. Te'jours, i' 'n n'â arrivé un ; Ti-Jean éta' assi' à enn' tab'e, après manger, avec in verre, enn' bouteill' de biére. I' â dit : « J' pourra's t-i' m'assir' au râs toi, i' dit, pour prendre in coup d' biére, p'is manger ?

— I' dit, oué ! I' dit, assis-toé, p'is boâs [bois] p'is mange, i' dit, ça m'é' indifférent ! »

Te'jours, mon jeun' s'assi' à râs, jâse enn' secousse. Il â dit : « Vous lisez l' pâssé et l'av'nir ?

— Il a dit, oué !

— B'en, il â dit, moé, i' a dit, j' su's le roi d' la ville, écitte. P'is, i' dit, lâ, i'dit, j' su's supposé, i' dit, qu'i' m'arriv' malheur. J' veux sa'oèr, i' dit, à quel temps ça vâ m'arriver, si ça vâ êt' b'en dés année' ou b'en qu' ça vâ êt' t'ut suite ?

— T'jours, i' gu'i a dit, rentrez dan 'a chamb'e ! »

Te'jours, i' â rentré dan 'a chamb'e, i' â pris sés cartes, il â dit : « Demon au soèr, il a dit, vous allé' êt' trahi !

— Ouè ? B'en, il a dit, quoi c' que j' pourra's faire, i' dit, pour m'exempter d' çâ ?

— I' â dit, si vous voulez me donner vot' plass' [place] de roâ [roi] pour vingt-cinq heures, i' dit, j' vous promets d' vous sauver la vie, si vous voulez m' donner, i' dit, quoi c' que j' vous d'mand'rai.

— Ah ! il a dit, j' deunn'rai tout' c' que j' pourrai, i' dit, si c'ést pâs d' quoi, i' dit, impossib'e !

— Te'hours, il â dit, i' m' fau' enn' vieill' scie d' travers, in galendârt.[4] »

Te'jours, le roi, lui, ça gu'i faisa't d' la pein' denner son trône à c'te Ti-Jean-lâ. Mé', plutôt que s' 'oèr périr, il â pensé : « J' vâs te'jours l'asseiller ! » Le roi dit : « C'ést correck, i' dit, mon p'tit gârs, i' dit, tu vâs prend' mon trône, p'is, i' dit, j' vâs t' denner, i' dit, quoi c' que tu m' âs d'mandé, si j' peux l' trouver. »

Te'jours, mon p'tit Jean s'en vâ su' l' trôn' du roi, p'i' i' donn' sés ord' à sés valets, qu'i' lui folla' in godendârt p'i' in vir'broquin [vilebrequin]. L' valet dit : « Dés godendârts, i' dit, à l'entour d'écitte, i' dit, j' voèra's pâs, i' dit, où c' qu'on pourra't trouver çâ !

4. *Godendart* : Scie passe-partout, grosse scie munie d'un manche court et droit, à chaque bout, qui se manie à deux.

— I' â dit, fait's tout's lés champs ; 'ted b'en, i' dit, su' dés crans d' roches, dés tâs d' roches, i' dit, dés vieux galendârts, i' dit, qu'â 'té ch'té [jeté] lâ, i' dit, 'ted b'en, i' dit, qu' tu viendrâ' à bout d'en trouver ! »

Te'jours, l' vala' â parti, p'i' i' s'ést mi' à voyager partout dans lés champs. B'e'tôt, trouve in tâs... in gros tâs d' roch's qu'i' y ava't lâ. I' trouve in vieux golendârt qu' éta't plié en deux. Il â dit : « Çâ, il â dit, ça s'râ bon à r'guien ! M' âs te'jours l'emm'ner pareil. »

Te'jours, il arrive à Ti-Jean qu' éta't roi, lâ, p'is lâ, i' dit : « J'ai trouvé in vieux galendârt ; i' dit, j' sé's pâs si ça f'râ vot' bonheur ?

— Il a dit, oué ! Déplie-lé, p'i' i' dit, lim'-lé comme i' faut, p'is , i' dit, avec çâ, i' dit, on vâ êt' correck. I' dit, asteur, i' dit, c'st in vir'broquin qu'i' faut !

— Ah ! in vir'broquin, i' dit, j'ai jama' attendu [entendu] parler d' çâ, moé, i' dit, écitte, dans la ville.

— Ah b'en ! i' dit, prends l' chemin, p'i' i' dit, débrouill'-toâ ! P'is, i' dit, d'mand' partout, i' dit, pour 'oèr si que'qu'in conna't, i' dit, in affair' que j'appelle in vir'broquin. » *

Te'jours, mon valat prend l' chemin, p'is marche, p'is marche, p'i' à tout's lés maisons, p'i' à tout chacun qu'i' rencontra't, i' guieu d'manda't la minme affaire. Parsonn' l'ava't vu... parsonn' l'ava't vu ! Ah ! b'e'tôt, i' rencont'e enn' vieille, ah ! b'en vieille : à pein' qu' 'a pouva't marcher. Il â dit : « Pauvre vieille, i' dit, vous sa'riez pâs, i' dit, ioù c' qu'in homme, i' dit, pourra't prend'e in vir'broquin ?

— Ah ! alle a dit, oué ! 'A dit, la troâsièm' maison d'écitte, 'a dit, i' y â in vieux, 'a dit, c'st in vieux charpentier, çâ. 'A dit, il â fait' sa vie. 'A dit, il â tout's sort's d'outils. 'A dit, si vous gu'ira' lâ, j' pense, 'a dit, que... »

T'jours, mon valet s' rend lâ, p'is d'mande au vieux. L' bonhomme ava' in vieux vir'broquin. I' sava' encôr' le nom d' vir'broquin, mé' c'éta't vieux. Te'jours, i' prend çâ, p'i' i' s'en vient porter çâ à Ti-Jean. Ti-Jean dit : « T' âs réussi, i' dit, d' trouvé' in vir'broquin ?

— Il â dit, oué !

— I' â dit, qui c' que c'ést, i' dit, qui t' â deunné çâ ?

— B'en, i' dit, j'ai rencontré enn' vieill' su' 'a rue, enn' vieille, ah ! i' dit, 'a éta't vieille.

— Oué ! I' dit, s'ra's-tu capab' d' la rencontrer... de m' la trouvé' encôr' c'tte vieill'-lâ ?

— I' a dit, j' sé's pâs !

---

* Dans une autre version, on mentionne un vilebrequin en vue d'introduire de l'huile bouillante dans les tonneaux qui cachent les soldats. Ici, on ne parle pas d'huile !

— B'en, i' a dit, prends l' chemin, p'i' i' dit, marche 'oèr si tu pourrâs rencontrer la vieill' bonn' femme encôre. »

Te'jours, i' prend l' chemin, p'i' i' rencont' la vieill' bonn' femme, i' gu'i dit çâ. I' dit : « I' y â in roi, i' dit, in app'lé Ti-Jean, i' dit, i' a'ra't voulu vou' 'oèr.

— Ouè ? Ça fa't, b'en, 'a dit, j' vâs gu'y aller ! »

Te'jours, 'a pâr' avec le valat, p'i' 'a s'en vâ trouver Ti-Jean. « Quiens, bonjour, madame !

— Bonjour, Ti-Jean !

— Quoi c' que j' pourra's fair' pour vous ?

— Ah ! 'a dit, j' sé's pâs. Vous pourriez 'ted b'en, b'en, m' fair' la charité.

— Il â dit, ouè ?

— Alle a dit, co' minm' [quand même] que ça s'ra' 'ienqu' la mo'qu'é d'in sou, 'a dit, ça f'ra't mon bonheur, pareil ! »

Te'jours, Ti-Jean fourr' sa main dans sa poch' p'i' il arrache in sou noèr ; i' asseille à l' câsser, mé' c'ést pâs câssab'e, in sou noèr ! La bonn' femme a dit : « De'-moé-lé, 'a dit, j' vâs l' câsser, moé ! »

Te'jours, 'a prend l' sou noèr, p'i' all' l' câsse, p'i' alle en ma' 'a mo'qu'é [moitié] dans sa poch' p'i' 'a gu'i donn' l'aut' mo'qu'é. Alle a dit : « Serr' çâ, 'a dit, t'a'râs besoin d' çâ avant d' mourir ! »

I' a'ra't voulu fair' dés fonn's [fun : farces] de d' çâ, mé', il â pensé, m' âs l' serrer, pareil ! Te'jou's, il â mis çâ dans sa poche. Te'jours, lâ, il ava't sés liv's, p'i' i' lisa't, p'is son pâssé p'is son av'nir. I' voit qu'il arriva' in gros bâtiment chargé d' soldâts qui éta'ent tout's dans dés quârts [5]. Lés soldâ' ava'ent tout' 'té mis dans dés quârts ; i's v'na'ent pour engloutir le roi, lâ.

Te'jours, Ti-Jean, avec son galendâr' [gadendart], il a di' à sés valats, il a dit : « A soèr, vers mainnuit [minuit], 'ted b'en deux heure' après mainnuit, i' dit, i' vâ arrivé' in gros vaisseau chargé d' quârts ; i' dit, i's vont fair' pâsser qu' c'ést dés quârts de sirôp, mé', i' a dit, çâ, i' dit, cés soldâts-lâ, i' dit, i's vont sortir, p'is, i's vont v'nir fair' périr le roi. I' a dit, c'st à n'us aut's, i' dit, avec nos galendarts, aller p'is couper les quârts, i' dit, couper lés soldâ' en deux. 'Ienqu' de minme, i' dit, qu'on vâ s' clairer [to clear] [6] d' 'és aut's ! »

Te'jours, comm' de fait', lés valats, d' sés homm's qu'il ava't commandés, il on été lâ avec la vieill' scie, lâ, p'i' il ont tout' coupé lés quârts, p'i' i' ont fait mourir lés soldâts. Ça fa't qu' mon roâ [roi] éta't délivré.

---

5. *Quart* : Baril, tonneau.
6. *Clear* [to] (angl.) : Libérer, débarrasser.

Te'hours, enn' fois qu' le roi â 'té délivré, il a été trouver Ti-Jean. Ti-Jean dit, il â dit : « Mecieu', Sir' le roi , il a dit, vous êt's délivré ! Il â dit, moé, asteur, il â dit, j' m'en vâs ! »

Te'jours qu'i' s'en vâ à sa minme hôtel qu'il ava't mis son écriteau. Il â di' au maît' d' l'hôtel, il a dit, écitte, il a dit : « 'Steur, i' m' fau' enn' chamb'e, p'i' i' dit, m' fau' à boére. P'is, ça fa't pâs d' différenc' comment [combien] vous d'mand'ré' à boère, i' dit, faudrâ qu' ça seill' lâ !

— Ah ! le maît' d'hôtel â dit, si tu peill's [paies] pour, i' dit...

— Il a dit, j' paierai pour ! Il â dit, j' vâs loué' enn' chamb'e, p'i' i' dit, j' vâs jouer du viélon, p'is j' vâs charger [to charge] [7] tant pour jouer, p'is, i' dit, qu'i's veul'nt pâs, i' dit, i's von êt' ôbligés d' danser p'is m' payer ! »

Te'jours, c'ést correck ! I' s'en vâ dans la chamb'e, p'i' i' s' ma' à jouer du viélon, p'is le monde, ça arrive, p'is ça arrive, p'is ça danse, p'i' i' en ava't qui éta'ent manqués [8], i's pouva'ent p'us danser, folla't qu'i's dans'nt pareil' p'i' i' chargea't tant. Ah ! i' ava't fait' enn' fortune.

Te'jours, quand il vient pour payer, il buva't tout l' temps, lui, lâ, quand i' vient pour payer l'hôtelier, l'hôtelier dit : « Mon homme, i' dit, t' âs bu, i' dit, ton compte ést tant ! » Ah ! compt' son argent, compt' son argent... i' gu'i manqua't deux cent cinquant' piass's pour fénir de payer son compte. « Bon, il a dit, c'ést tout' l'argent qu' j'ai, p'is, i' a dit, mon viélon ést féni, i' veut p'us jouer, il â dit, quoi ça vâ faire ?

Bon ! Il â pensé à sa vieille, lâ. Il a pris l' chemin, p'i' i' s'a mi' à marcher, p'is marche, p'is marche. Quiens, i' éta't chaud [9], vous savez, p'is lâ, i' trancola't d'in bord p'is d' l'aut', p'is b'e'tôt, i' rencont' sa vieille. « Quiens, bonjour, Ti-Jean !

— Bonjour, bonn' femme !

— Tu m' âs d' l'air en peine, Ti-Jean ?

— Oué ! J' su' en peine.

— T' rappell's-tu, 'a dit, quand tu m' âs denné la mo'qu'é d'enn' cenn' noère ?

— Il a dit, oué !

— Lâ, 'a dit, je l' l'ai écitte. As-tu encôr' ta mo'qu'é d' cenne ?

— Ah ! il â dit... »

Te'jou's, i' s'a mi' à fourgâiller dans sés poches, il l'â r'trouvée p'i' i' lés â collée' ensemb'e, p'is c'éta't lés deux... « Ah ! alle a dit, tu vâs prend' lés deux morceaux, asteur, p'is, 'a dit, tu vâs t'en aller, p'is, 'a dit, tu vâ' aller t'engager capitaine à bord

---

7. *Charge* [to] (angl.) : Demander une somme, fixer un prix.
8. *Manqué* : Fatigué, harassé, à bout de forces.
9. *Chaud* : Ivre.

d'in vaisseau ; p'is, 'a dit, écout' pâs parsonne ! 'A dit, tu vâ' avoèr in s'cond, p'is, 'a dit, i' vâ gu'i y avoèr le vieux cap'taine. 'A dit, écout' pâs leu's ord's ! 'A dit, fa' à ton goût ! »

Te'jours, i' s'en vâ su' in qué [quai] p'i' i' y ava' in gros bâtiment qui appartena' à in roâ [roi]. Il arriv' lâ, il a dit : « Écitte, il a dit, j' veu' a'oèr enn' djob [job] [10], moi, i' dit, capitaine.

— L' capitaine a dit, c'ést moi qui ést maît' su' c'te bâtimen écitte, p'i' i' dit...

— Il a dit, c'ést pâ' à vous, i' dit, c'ést moi. I' dit, j'ai lés ord's du roi, p'is, i' dit, j' vâ' embarquer, p'i' i' dit, c'ést moi qui vâs conduire.

— L' capitaine a dit, si t' as lés ord's du roi, i' dit, j' su's pâs capab' de r'fuser.

— B'en, i' dit, allé' 'oèr le roâ ! »

Il â 'té 'oèr le roâ, lâ, qu'il ava't sauvé la vie, lâ, le capitaine, lâ, que l' p'tit gâ' ava't sauvé la vie. Il a dit : « Si Ti-Jean t'â d'mandé la job de capitaine, i' dit, j' su's pâs capab' de gu'i r'fuser ! »

Te'jou's, i' prend... c'ést lui qui prend lés ord's su' l' bâtiment, p'is le v'lâ pri' en mer, p'i' i' ést lâ, p'i' i' r'gârd' pâs d' où c' qu'i' vâ. Envoeill' d'in bord, envoeill' de l'aut'e. Le s'gon i' dit : « On vâ périr ! » Ça gu'i fa't pâs d' différence. Envoeille ! Le s'gond gu'i dit : « 'Oés-tu, i' dit, la lumiér' qui ést là-bâs, i' dit, faut pâsser, i' dit, à droett' de çâ ! I' dit, si on pâsse à gauche, i' dit, on é' englouti !

— Il a dit, c'ést moé qu' ést bâss [boss] écitte, c'ést pâs toé ! J' mène où c' que j' veux ! »

To'hours, quand il â arrivé à pe' pra' à cen [cent] ou deux cents pieds d' la lumiére, au guieu [lieu] d' halé' [tirer] à droett', i' hale à gauche, p'is brou... ! s'en vâ su' in crain [cran] [11] p'i' i' défa't tout' son navire, tout en morceaux, noeill [noie] la mo'qu'é [moitié] d' sés mat'lots. Te'jours, Ti-Jean, le capitaine, lâ, l'ancien capitaine, ont fa' 'aufrag' [naufrage] su' in morceau du bâtiment, i's sont montés su' in île. Ah ! b'en, lâ, l' capitaine, r'guien à manger.

Quand il on arrivé su' l'île, i's sont couché' à terre, su' la batture,[12] p'i' i's s' son endormis tous lés deux.

Quiens ! b'e'tôt quoi c' qu' arrive ? Enn' p'tit' chienne ! 'A vâ p'i' 'a pâsse à la face à p'tit-Jean avec sa queue, comm' çâ. I' s' raveill', b'en, pour asseillé' à gu'i po'gner la queue, mé' alle ést trop vite : i' peut pâs gu'i po'gner. To'jours, i' s' couche encôr' p'i' i' s'assommeille in peu. B'e'tôt la p'tit' chienn' vien encôre, p'i' 'a gu'i pâss' la queue sous l' nez. Alle enfil' par in... dans in trou. Lui, i' lâch' pâs la queue. Alle enfil' dans c' trou-lâ.

---

10. *Job* (angl.) : Tâche, emploi.
11. *Cran* : Rocher à fleur d'eau.
12. *Batture* : Partie de rivage asséchant à marée basse.

Quand il arrive en bâs, c'é' in château, le plus beau château qu'i' pouva't s' 'oèr. Quiens, i' s' ma' à 'oéyager là-d'dans. Parsonne ! 'Oéyag' d'in bord, 'oéyag' de l'aut'e, tout's dés bell's chamb's, tout's b'en gréyées, dés beaux lit's. Parsonne ! To'jours, pense en lui-minme : « Comment ça s' fa't ? I' y â in château écitt' qu' ést pâ' habité par parsonne ! »

Quiens, la promiér' chose, quoi c' qu'i' r'ssou' à lui ? Enn' vieill' fée : « Quiens, bonsoèr, Ti-Jean !

— Bonsoèr, madame !

— Comment ça s' fa't qu' t' és rendu 'citte ?

— B'en, il a dit, ça s' fa't... j'ai été emm'né écitt' par enn' p'tit' chienne, p'is j' sé's pâ' en quel honneur qu' 'a m'â emm'né 'citte !

— Te'jours, b'en, alle a dit, mon p'tit Jean, 'a dit, écitte, tu vâs mourir ou b'en don, tu vâs v'nir le roi d' l'univers !

— Ouè ? Qu'est-c' que j'ai à fair' pour çâ ?

— Alle a dit, écitte, j'ai t'oâs princesses...

— Ouè ?

— Lés troâs plus bell's princess's qui peut s' 'oèr. P'is, à soèr, vous allez couché' avec enne, p'is d'mon soèr, vous allez couché' avec l'aut'e, p'is, après d'main soèr, vous allez couché' avec l'aut'e. P'is, dans la quatrièm' journée, i' y en â enn' qui vâ vous marguier. P'is, i' y en â enn' de cés t'oâs-lâ, i' dit, qu' vous aimez mieux, qu' vous aimez mieux qu' lés deux aut's. Comment c' vous allez fair' pour lés connaît'e ? I's se r'ssemb'nt tou' lés t'oâs.

— Lui, il a dit, j' sé's b'en pâs ! »

Te'jours, dans la journée, qu'est-c' qu' a r'ssou' à lui ? La p'tit' chienne. Alle a dit : « 'Main, Ti-Jean, 'a dit, tu vâs mourir ou b'en don, 'a dit, tu vâs v'nir le roi d' l'univers. Si tu fa's quoi c' que j' te dis, tu vâ' être le roi d' l'univers. Mé', si tu l' fa's pâs... 'A dit, d'main matin, 'a dit, tu gu'irâs dans la toélett' qu'i' y â lâ, p'is, 'a dit, tu vâs t' peigner lés ch'feux [cheveux] p'is, 'a dit, tu vâs r'virer lés ch'feux, 'a dit, c' côté-lâ. P'is, 'a dit, la princess' gu'i dirâ « J' prends Ti-Jean qu'â lés ch'feux r'virés de c' côté-lâ ! » ça s'râ cell'-lâ qu' tu vâs marguier.

— C' correck ! »

L' lend'main matin, i' s'en vâ dans dan 'a toélette, p'i' i' s' peigne, p'i' i' s'arrang' lés ch'feux [cheveux], i' s' fris' lés ch'feux. Te'jours, i' sort d' la toélette, lés troâs princess's sont plantées d'vant lui. I's se r'ssemb'ent, habillées pareil. La vieill' fée : « B'en, 'a dit, Ti-Jean, t'en â' enne à choésir !

— Il a dit, c'ést pâs moi, i' dit, qui choisis, i' dit, c'é' 'és aut's ! I' dit, moi, i' dit, j' peux pâs choisir : i's se r'ssemb'nt tou' lés t'oâs. I' dit, i' y en â eunne, i' dit, qu'

j'aim'ra's mieux, i' dit, qu' lés deux aut's. » Te'jours, i' y en â eunn' qu'â dit : « Moé, j' prends Ti-Jean qu' â la main droett' virée comm' çâ.

— L'aut'e, 'a dit, moé, j' prends Ti-Jean qu' a in œil, 'a dit, in peu plus p'tit qu' l'aut'e !

— Oué ! L'aut' dit, moé, j' prends Ti-Jean qu'â lés ch'feux virés su' c' côté-lâ !

— Ah ! Ti-Jean dit, moé, j' prends c'tte ell'-lâ, i' dit, qu' 'a m' prena' avec lés jueux virés su' l' côté ! »

Ah ! c' correck ! La fée lés â marguiés, p'is Ti-Jean ést dans l' château avec sa reine, p'i' i' 'oét [voit] p'us d'aut', i' 'oét p'u' 'és aut's reines, ni i' 'oét p'us la fée, r'guien. C'ést lui qu' ést roi et maît' dans l' château.

T'jours, ça march' p'is ça marche, p'i' i' ont tout' c' qu'i' y â, à souhett' [souhait]. Quiens, au bout d'in an, ma reine â in p'tit bébé, bell' 'tit' fille. Bon ! Te'jours, mon Ti-Jean, lui, i' était jongleux [13]. I' pensa' à son bâtiment qui ava't fait' 'aufrage, p'i' i' ava't fait' 'aufrag' pâs mal, lâ. Il a di' à sa femme, à sa princesse, il a dit : « J' voudra's b'en, i' dit, c'ést mieux, i' dit, ça s'ra't mieux, i' dit, parmi l' monde ; i' dit, on ést r'guien qu' tous lés deu' écitte. I' dit, i' fa't beau, on l'ést b'en, on â tout c' qu'on veu' à manger p'i' à boère. On é' icitt' tout seuls, i' dit, comm' dés vrais martyrs !

— B'en, 'a dit, Ti-Jean, si on veut sortir d'icitte, 'a dit, c'st in affair' de r'guien d' sortir d'icitte. 'A dit, vâ dans c' côté-lâ, lâ, 'a dit, i' y â in bâton, au coin, dans la chamb'e ; 'a dit, tout c' que tu désire' en frappant ton bâton à terre, ça vâ t-êt' exaucé.

— Ah ! c'ést correck ! »

Mon Ti-Jean, i' ést pressé d'aller trouver l' bâton, p'i' i' commenca' à êt' écœuré d'êt' là-d'dans, lui. Lui, i' ava't tout l' temps fait' la vie, p'is... Te'jours, i' s'en vâ lâ, p'i' i' ramâss' le bâton p'i' i' cogn' dans l' plancher, p'i' i' dit : « Par la vertu de mon bâton, i' dit, j' veux sortir de c' château icitte ! » En disant çâ, la p'tit' chienne arrive : « Quiens, Ti-Jean, tu veux sortir d'icitte ?

— Oué !

— Bon ! Po'gn'-moé par la queue, p'i' i' ['a] dit, ça vâ sortir ! »

— B'en, i' dit, j' veux pâs sortir, i' dit, t'ut seul ; i' dit, j' veu' emm'ner ma princess' p'is ma p'tit' fille !

— Ah ! i' dit, qu' 'a t' po'gn' par ton côt' [coat] [14], p'i' i' dit, qu' 'a amanch' sa p'tit' fille, 'a dit... que ça vâ sortir ! »

Te'hours, c'ést correck ! Ça sort du trou. Quant' i's sont sortis du trou, qui c' qu'i' trouve ? Son capitaine, couché su' la batture, encôre qui dorma't. P'i' i' vâ lâ :

---

13. *Jongleur* : Pensif, préoccupé, inquiet.

14. *Coat* (angl.) : Habit, veston.

« Quiens, c'ést longtemps qu' tu dors, i' dit, révè'-toi [réveille-toi] ! » L' capitain' s' frott' lés yeux, p'is : « Pour l'amour ! I' dit, c'ést-tu toi, Ti-Jean ?

— Oué !

— Mon misérab'e ! I' dit, tu merit'ra's, i' dit, d'êt' fusillé !

— Ah ! non, non !

— Apras, i' dit, c' que tu nous â fait' ! I' dit, t' âs tout' fait' briser not' bâtiment, t' âs tout' fait pard' mon équipage, j'ai tout' pardu més mat'lots, p'is, i' dit, nous v'lâ écitte, i' dit, su' l'île p'i' on vâ mourir écitte !

— Ah ! i' dit, non ! Dormez ! Lâ, i' dit, vous parlez dan 'a fièv'e. I' dit, dormé' encôre ! »

Te'jours, mon capitaine' s'endor' encôre, p'is, enn' fois que l' capitaine é' endormi, mon Ti-Jean frapp' la baguette à terre, i' dit : « J' command' mon bâtiment, devan écitte, b'en plus beau, i' dit, qu'il éta't quand je l' l'ai fait' défaire, p'is tout's lés mat'lots, p'is tout' l'équipag' dessus ! »

Te'jours, tout' vient d'vant lui : l' bâtiment, tout's lés mat'lots, tout éta't prêt. Apras çâ, i' a fait embarquer sa princesse, sa p'tit' fille p'i' i' vâ p'i' i' réveill' le capitaine, p'i' i' dit : « Heill' ! Debout ! »

L' capitain' se lève, voét [voit] l' bâtiment : « Comment çâ, i' dit, l' bâtiment, i' dit, i' ést rendu 'citte, i' dit, avec tout' l'équipage, tout's lés minm's mat'lots ?

— Ah ! i' dit, vous avez rêvé. Vous dormiez dan 'a fièv'e, p'is, i' dit, vous avez pâs vu çâ, i' dit, vous ; i' dit, c'ést tout d' quoi vous avez rêvé, i' dit, çâ !

— L' capitain', b'en, i' a dit, embarquez, asteur, i' dit, on vâ s'en aller ! »

Te'hours, i's s'embarqu'nt p'is ça pârt. Te'hours i' s'en vâ au quai [qué], la plass' [place] qu'il ava' embarqué... pris la djob [job] capitaine. Quand il arriv' lâ, ça vâ aux areill's du roâ. Lés cârross's sont rendu' au quai, mon Ti-Jean p'is sa reine avec sa p'tit' princesse embarqu'nt dans l' cârrosse, p'is ça vâ... il lés mène au château. Ah ! ça 'té enn' fête... ça 'té enn' fêt' comm' j'en n'ai jama's vu, moi !

Te'jours, i' ress' lâ enn' coupell' de jours ; i' di' au roi : « Moi, i' dit, quant' j'ai parti d' par che' nous, i' dit, j'ava' in vieux pér' p'i' enn' vieill' mére. I' dit, j' cré's b'en, i' dit, qu' c'ést mort c' fa't longtemps ; mé', i' dit, d'in aut' magniére, i' dit, ça m' dit qu'i's vive' encôre. I' dit, j' crois que j' vâ' aller lés voèr !

— C' correck ! »

Te'jours, le roi gu'i fa't gréyé' [15] in beau bâtiment, bel équipage, p'i' i' embarque a'ec sa princesse, p'is ça s'en vâ. I' arrive à pe' pras dans l' village, lâ, qu' son pèr' resta't. Ça 'va't 'té... ça ava't changé pâs mal ; c'éta't bâti en neu' [neuf] pâs mal.

---

15. *Gréyer* (ou gréer) : Construire, préparer.

Te'jours, i' s'en vâ dan in hôtel. Quand il arriv' lâ, ça joua' aux cartes, ça joua' à l'argent.

Ti-Jean lés r'gârd' jouer. I' ont dit... « Comment, i' ont dit, vous avez d' l'air, i' dit, ça vous intéress'ra't, çâ, i' dit, l' jeu d' cartes ?

— Il â dit, oué ! Il â dit, ça m'intéress'ra't çartain !

— B'en, i' ont dit, assis-toi su' c' côté-lâ, lâ, p'is lâ, i' dit, on vâ jouer ! »

P'is, ils l'ava't fait assir' l' dô' [dos] à in gros miroèr qu'i' y ava't lâ. Quand il ava't son jeu d' cart's dans sés mains, lés aut's voya'ent tout's sés cartes. Te'jours, ça joue, p'is ça bloff' [to bluff] [16], p'is ça joue. Mon Ti-Jean perd tout' sa fortune, qu'i' ava't, lâ, aux cartes.

Bon ! Lâ, i' ést aussi pauv' comm' qu'il éta't quand il ava't laissé sés vieux parents, lâ. Te'jours, il éta't b'en en peine avec çâ. B'é'tôt, i' pense à sa vieill', lâ, qu' ava't câssé enn' cenne en deux, lâ. I' dit : « C'ést pâs beaucou' util' pour moé. J' pense à çâ, i' dit, j' l'ai laissée l'autre bôrd dés mers, i' dit, ah ! 'ted b'en, dés cents lgueues [lieues], des cents lgueues d'écitte i' ést pâ' utile, i' dit, que j' pense comm' c'ést lâ... P'is, quand j' l'ai laissée, 'a éta't su' l' point d' mourir, i' dit, 'a doé' [doit] êt' morte ! » Te'hours, r'gâr' dans sa poche, i' trouv' sés deux cennes. « Sa'oèr si 'a vivra't, i' dit, j' gu'i d'mand'ra' encôre. En tous lés câs, j' vâs gu'i d'mander ! I' dit, ma bonn' vieill' fée, i' dit, vous rapp'lez-vous, i' dit, dans l'temps, i' dit, que j' vous ava's denné enn' cenn' noère, i' dit, vous l'aviez câssée en deux, vous m'aviez dit qu' jama's que j' a'ra's d' misère... » I' ava't pâs dit çâ, qu' la vieille ést d'vant lui : « Hein, Ti-Jean, 'a dit, t' é' en peine ?

— Oué ! j' su' en peine !

— 'A dit, t'aim's çâ, joué' au bloff [bluff].

— Oué !

— 'A dit, si tu joue' au bloff encore...

— I' dit, j' peux p'us jouer, j'ai pâs d'argent !

— 'A dit, assis-toé pâs l' dô' au miroèr. 'A dit, c'ést lâ, 'a dit, qu'i' 'œill'nt tout' ton jeu. 'A dit, assis-toé à l'aut' bout'. 'A dit, j' vâs t'en denner d' l'argent, 'a dit, pour...pâ' in gros montant, 'a dit, assez, 'a dit, pour partir le jeu ! »

Te'jours, 'a gu'i deunn' que'qu's cents piasses, p'i' i' s' ma' au bout d' la tab'e, p'is ça s' ma' à jouer ; p'is, lâ, ça joue ! Mon Ti-Jean gangn' tout' l'argent dés aut's. I' gangn' l'hôtel, i' ress' 'ien que enn' vieill' fille, lâ, qu' ava't te'jours 'té sarvant' dans l'hôtel. Ah ! tout's lés aut's 'ta'ent partis, 'ta'ent câssés, [17] avaient p'us d'argent. I' éta'ent tout's djompés [to jump] [18].

16. *Bluff* [to] (angl.) : Jeter de la poudre aux yeux de quelqu'un. Laisser entendre à l'adversaire que l'on a un beau jeu.

17. *Cassé* : Sans argent, ruiné.

18. *Jump* [to] (angl.) : Déserter. S'enfuir.

« Bon ! i' a dit, ma vieille, i' a dit, 'steur [asteur] i' a dit, c'ést toé qui vâ' êt' bâss' [boss][19] icitte. Il a dit, tout c' que tu dirâs, i' dit, ça pâss'râ par tés ord's. Moi, i' dit, lâ, j' m'en vâ's, i' dit, trouver més vieux parents ! »

Te'jours, i' s'en vâ... enn' bâtiss' qu'i' y ava't lâ, p'i' i' achète enn' pair' de ch'fau' [chevaux] avec in beau cârrosse, p'is tout's lés harna' [harnais] en bouqueul's [boucles] d'or, fa' embarquer sa princesse, p'i' i' s'en vâ su' son vieux pére. I' r'connaît b'en la p'tit' maison : 'a éta't bâtie dans le haut d'in p'tit coteillage [cotoyage][20], p'is l' coteillage ava't pâ' été réparé. Quand il arriv' lâ avec son cârrosse, ça brâss' pâs mal. To'jours, i' s' ren en haut.

Il arrive : « Ah ! bonsoèr !

— Bonsoèr ! Comment, vous vivé' encore ?

— Viv'e encore ! On vi' encore, çartain ! Comment çâ, t' âs d' l'air à nous connaît'e ?

— B'en, j' vous conna's çartain ! I' dit, c'ést vous qui êt's mon pére, i' dit. V's rapp'lez-vous d' Ti-Jean, i' dit, qui gratta't dans la cend' [cendre], lâ ?

— Oué ! Ah, ah, ah, ah, ah... ! C'ést jama's toé, Ti-Jean !

— Oué ! C'ést moi ! »

Ah ! oui, j' me trompe, lâ. I' s' ava' habillé pareil comm' qu'il éta't quand i' gratta't dans la cend'e, lâ. Le vieux di' à sa bonn' femme : « Ah ! c'ést b'en lui ! Il ést pareil comm' qu'il éta't.

— Oui, 'a dit, c'ést b'en lui, çartain ! 'a dit, c'ést b'en lui, çartain ! Pauv' Ti-Jean ! I' nous â b'en denné d' la misère à l'él'ver, p'i' il a te'jour' eu son goû' [goût] à gratter dans la cend'e, p'i' il ést r'venu, p'i' i' gratte encôr' dan 'a cend'e.

— B'en, b'en, b'en ! B'en, il a dit, c'ést pâs çâ, il â dit, m' fau' à manger ; j'ai faim !

— Ah ! 'a dit, pauv' Ti-Jean ! 'A dit, on l'a pâ' enn' gueulée à manger !

— Oué ? »

Ti-Jean vâ à son cârrosse ; i' di' à sa princesse : « Tu gu'irâ' au magasin là-bâs, lâ, p'is, i' dit, t' emmèn'râs tout c' qui peut s' trouver dans l' manger ! »

Te'jours, 'a r'vir' la tim' [team][21], p'i' 'a s'en vâ au magasin, p'i' 'a fa't remplir sa voétur' de manger, de tout's sort's de chose' à manger, p'i' i's s'en vienn'nt su' l' bonhomme, p'i' i' s' ma' à la tab'e, p'is ça mange. La princesse ést assi' à râs mon Ti-Jean, lâ, p'i' elle, c'ést... enn' vraie gross' dame, b'en sûr, p'i' 'a mang' su' l' bout d' sés doigts.

---

19. *Boss* (angl.) : Maître, contremaître, directeur.
20. *Cotoyage* : Route, chemin qui serpente sur le flanc d'une montagne.
21. *Team* (angl.) : Attelage, paire (de chevaux).

B'é'tôt, Ti-Jean s'a aparçu qu'alle ava't que'qu' chos' su' 'a bouche. I' a pris, p'is [geste d'essuyer la bouche de la princesse avec sa manche de veston]... ah ! l' bonhomme : « Ti-Jean ! Il a tout tenté pour nous fair' dés affronts, p'i' i' vâ encôr' nous en faire ! Ah ! i' di' à la bonn' femme, pour moé, i' dit, on s' ra't mieux de l' j'ter dehors !

— Ah ! la bonn' femme a dit, c'st encor' d' valeur [22], 'a dit ! I' y â longtemps qu'i' éta't parti, p'is... ! »

Te'jours que ça mange. Apras qu'i' ont mangé, i' éta't fatigués, folla't qu' ça se r'pôse. Te'jours, le bonhomme, i' â dit : « Tu sé's, i' dit, Ti-Jean, i' dit, on n'ést pâ' installé i' dit, pour couché' enn' princess' comm' t' âs lâ, i' dit, comm' qu'i' y a lâ.

— Ah ! i' dit, ça fa't pâs d' différence, i' dit, i' y â enn' chamb'e. I' dit, couchez-la : p'i' i' dit, si i' 'n n-a pâs d'aut' pour couché' avec...

— Ah ! le bonhomme â di' à la bonn' femme, i' dit, Ti-Jean couch'ra pâs, i' dit, avec la princesse ! J' sé's quoi c' qu'i' veut faire encôre, lâ. I' veut nous faire honte, 'ted b'en nous fair' du troub'e, p'i' i' vâ nous fair' sacré' en prison...

— 'A dit, Ti-Jean couch'ra pâs...

— I' dit, Ti-Jean couch'ra pâs, i' dit, avec la princesse ! I' dit, j' vâ's, i' dit, prend' le vieux douz' [23] qu'i' y a lâ, p'i' i' dit, c'ést moé qui vâ' fair' la garde, i' dit, icitte ! »

Te'jours, c'ést correck ! Ti-Jean couch' dans l' coin d' l'escalguier [escalier], p'is la princess' couch' dan 'a chamb'e, p'is le bonhomme ést dans la port' d' la chamb'e, lui, avec son vieux douze... su' l' fusil, p'i' i' 'oéyage : « Ti-Jean couch'ra pâ' avec la princesse ! Ti-Jean couch'ra pâ' avec la princesse ! » i' disa't.

Te'jours, b'e'tôt, l' bonhomme, i' commence à s'endormir, i' parla't p'us. Ti-Jean s' lève, i' dit : « Père, i' dit, j' voés, i' dit, qu' vous êt's fatigué, i' dit, donnez-moé don l' vieux douze ; i' dit, moé, j' vâs fér' la garde ! » Te'jours, Ti-Jean prend l' vieux douze, p'i' i' s' met çâ su' l'épaule : « Raït [right] [24], left ! Right, left ! Right, left ! Right, left ! Right, left ! » Te'jours, en disant : « Right, left ! », le vieux p'is la bonn' femme, 'és aut's, i's sont endormis, p'is Ti-Jean a sauté dan 'a couchette, couchett' d' la princesse. Ah ! l' matin, quante l' pér' s'a l'vé p'is qu'il â vu Ti-Jean couché dans la couchette, i' éta' assé' en colère, i' voula't tuer.

To'jours, Ti-Jean saute en bâs, p'is farm' la port' d' la chamb'e, p'i' il la bârre [25], p'i' i' s'habille en prince, p'i' i' sor' [sort] avec sa princess' p'is sa p'tit' fill' qui éta't... Il a di' au pére, il a dit : « Lâ, m' connaissez-vous ?

— I' a dit, j' te conna's pâs, çartain !

---

22. *Valeur* (de) : Pénible, triste.
23. *Douze* (le) : Calibre d'une carabine.
24. *Right, left* (angl.) : Droite, gauche.
25. *Barrer* (une porte) : Fermer à clé.

— B'en, il a dit, c'ést Ti-Jean ! I' dit, Ti-Jean qu' a te'jours gratté dans la cend'e, lâ, i' dit, p'i' aujo'rd'hui, i' dit, vous allez v'nir avec moi, p'is, i' dit, j' vâs vous emm'né' à in hôtel, p'is, i' dit, vous s'rez lâ pour le restant d' vos jours ! »

Il l'â emm'né à l'hôtel qu'i' ava't gâgné à joué' aux cartes, p'i' il lés â laissé' avec la vieill' fille, p'is lui, i' s'en a été trouver son roi, là-bâs. P'is, i' ést mort lâ, j' cré's b'en. Je 'n n'ai pâ' attendu [entendu] parler depu's c' temps-lâ !

3 - LES BŒUFS DEVENUS AVOCATS

Il y avait autrefois un homme et une femme qui étaient cultivateurs. Ils n'avaient que deux bœufs, O'Brien et Bill, pour gagner leur vie. Le vieux labourait la terre et l'ensemençait en utilisant ses bêtes. Un jour, deux hommes passent par hasard sur la route, alors que le vieux est en train de tenir la charrue derrière ses bœufs.

« Allons voir cet homme », se disent les passants. Ils s'approchent du paysan et lui demandent :

« Vos bœufs sont-ils à vendre ?

— Ah, non ! ces animaux sont mon seul gagne-pain.

— N'avez-vous pas entendu dire ou lu dans les journaux qu'on achète les bœufs pour les faire étudier et en faire des avocats ? Une fois avocats, ces bœufs feront vivre les gens qui les ont élevés ! Si vos bœufs deviennent avocats, vous n'aurez qu'à leur rendre visite en leur disant : "C'est nous qui vous avons élevés !" Et vu votre vieil âge, ils vous donneront de l'argent ! »

Le cultivateur rentre à la maison, et annonce la nouvelle à sa femme :

« Ces deux hommes achètent des bœufs et les instruisent pour en faire des avocats ! Dans quelques années, nos bœufs seront des professionnels et ils assureront notre subsistance. Nous n'aurons qu'à leur rendre visite et ils ne refuseront pas de nous fournir de l'argent. Eh ! O'Brien et Bill, les deux meilleurs bœufs au monde ! Je ne doute pas qu'ils nous soient reconnaissants ! »

La bonne dame consent à la vente des bêtes. Les deux passants s'emparent des bœufs, mais je ne crois pas qu'ils en aient fait des avocats comme le pensait le vieux paysan !

Le couple vieillissait ; les deux campagnards n'étaient plus en âge de travailler. Un bon matin, la femme fait part à son mari d'un projet qui pourrait améliorer leur sort : « Il y a longtemps que nos bœufs sont partis ; ils ont sûrement terminé leurs études et commencent à exercer leur profession ! Il serait temps que nous allions leur rendre visite !

— C'est bien vrai ! approuve le bonhomme. Allons les voir ! »

La vieille s'empresse de faire son blanchissage. Elle fait sa toilette rapidement, et les deux paysans partent en direction de la ville.

Les avocats ont ordinairement au-dessus de leur porte de bureau un écriteau sur lequel est inscrit leur nom. Arrivé en ville, le fermier, qui lisait difficilement, annonce à sa femme : « Je crois que c'est l'endroit où l'un de nos bœufs travaille ! Ici, c'est l'avocat O'Brien. »

Ils décident donc d'entrer : « Ah ! bonjour, mon bœuf !

— Que voulez-vous dire, votre bœuf ?

— Oui, oui, mon bœuf ! reprend le paysan. C'est moi qui t'ai élevé. Un jour, je t'ai vendu à des passants qui ont fait de toi un avocat.

— Non, non, non ! Ce n'est pas vous qui m'avez élevé, voyons ! »

Le cultivateur se tourne vers sa femme qui lui dit : « C'est bien O'Brien ! Je reconnais son tempérament contrariant. Tu lui donnais des pelures de pommes de terre et il refusait de manger ; tu lui présentais du grain moulu, il le repoussait. Il a toujours été entêté.

— Si nous pouvions retrouver Bill, il nous recevrait bien, lui ! »

O'Brien met les vieux à la porte, et ils poursuivent leur chemin. Tout en marchant, ils surveillent les écriteaux des portes pour trouver l'avocat qu'ils cherchent. Soudain le vieux s'écrie : « Enfin, Bill ! Entrons ! C'est ici que Bill exerce sa profession ! »

Ils frappent à la porte. Une voix répond : « Entrez !

— Bonjour, Bill, mon cher bœuf !

— Votre bœuf ?

— Oui ! oui, c'est moi qui t'ai élevé, Bill ! Je t'ai utilisé pour tirer la charrue, et tu as toujours travaillé à merveille. Tu ne m'as jamais donné de misère, tu suivais le sillon. Ton compagnon te poussait constamment pour entraver ta marche, mais...

— Mais que puis-je faire pour vous, monsieur ?

— Eh bien ! ma femme et moi, nous sommes trop âgés pour gagner notre vie maintenant ; nous sommes venus te demander un peu d'aide.

— Ah ! certainement ! »

L'avocat tire de l'argent de son tiroir et donne à chacun des deux paysans, une somme peu banale.

L'autre jour, en passant par là, j'ai aperçu le vieux fermier, assis sur sa galerie, en train de fumer un cigare !

LES BŒUFS DEVENUS AVOCATS

Conte traditionnel raconté le 23 août 1960, à Saint-François-d'Assise-de-Matapédia, comté de Bonaventure (Québec), par Alexis-A. Gallant (74 ans, de Saint-Jean-de-Matapédia) qui l'avait appris dans un chantier, avant 1910, d'un vieux conteur dont il a oublié le nom.

Enregistrement nº 1472. Conte-type 1675.

I' y ava' in homm' p'i' enn' femme ; c'ta't d's habitants. Il ava' 'ienqu' leu's bœu' [bœufs] pour gâgner leu' vie. L' bonhomm' laboura' avec çâ, i' faisa't sés sumences [semences].

To'jours, dans la journée, i' éta' apras rabourer [labourer], i' pâss' deux gârs dans l' chemin, p'i' i's voeill'nt [voient] c'te mecieu'-lâ qu' 'ta' apras rabouré' avec sés bœu's, i' ont dit : « On vâ aller l' 'oèr ! » Te'jours, i' on été l' trouver p'i' i' ont dit çâ : « Vos bœu's sont pâ' à vend'e ?

— Ah ! i' dit, non ; més bœu's sont pâ' à vend'e. I' dit, c'ést tout c' que j'ai pour gâgner ma vie !

— I' ont dit, vous avez pâ' attendu [entendu]... vous avez pâs vu çâ, su' la gâzette [1], qu'on ach'ta't lés bœu's pour lés faire instruire avôcâts ? Enn' fois qu'i's sont avôcats, i's vont vous fair' viv' apras çâ. Vous a'rez r'guien qu' aller lés trouver p'is leu' dir' que c'ést vous aut's qui lés â él'vés, p'is vous êt's vieux, p'i' i's vont vous denner d' l'argent... ! »

Ah ! l' vieux vâ trouver sa bonn' femme, p'i' i' gu'i dit çâ, i' dit : « Cés deux mecieu's-lâ, i' dit, i' ajèt'nt [achètent] lés bœu' p'i' i's lés faise' instruire avôcâts, p'is, enn' fois qu'i's s'ron [seront] avôcâts, i' dit, i's vont nous fair' viv'e. Ça vâ prend' que'que' années, i' dit, avant qu'i's seille' [soient] instruits pour êt' dés avôcâts, p'is, i' dit, apras çâ, b'en, on a'râ r'guien qu' aller lés voèr, p'i' i's s'ront nos deux bons bœu's, i' dit, i's nous r'fus'ront pâs... lés meilleurs bœu's du mond' qu'on ava't ! »

Te'jours, la bonn' femme â consenti : « Correck ! » Te'jours, lés deux mecieu' emmèn'nt lés bœu's, p'is j' cré's b'en qu'i' ont pâs fait' dés avôcâ' avec. L' bonhomm'

---

1. *Gazette* : Appellation populaire de tout journal.

le pensa't... Te'hours, rendu... l' bonhomm' p'is la bonn' femm' qui pouva'ent p'us travailler ; i' éta'ent rendus vieux.

In matin, la bonn' femme 'a di' à son bonhomme, 'a dit : « Sé's-tu, 'a dit, qu'i' s'ra't temps qu'on gu'ira' [irait] 'oèr nos avôcâts ! I' y â assez longtemps d' çâ, 'a dit, i's doè' [doivent] êt' instruits, 'steur [asteur] p'is, 'a dit, i's d'vra' être avôcâts !

— L' bonhomme a dit, c'ést b'en vrai ! »

Te'jours qu' la bonn' femm' se prépare, p'i' alle ava' in p'tit lavage à faire. 'A fa't son p'tit lavage, s' prépare, p'is lés v'lâ partis pour la ville. Te'jours... b'en sûr, lés avôcâts, i' y â te'jour' in écriteau en haut d' leu' porte, p'is leu' nom. Bon ! I' arrivent. L' bonhomm' sava't pâs lir' b'en b'en, mé' i' di' à sa vieille, i' dit : « J' pens' c'ést icitt' qu' ést nos bœu's ! » Te'jours qu'i' r'gârde... « C'st O'Brien qu'i' y â lâ ! »

Te'jours, i's s' décid'nt, p'i' i's rentent : « Ah ! bonjour, mon bœu' !

— Comment çâ, vot' bœu' ?

— Oué, oué, mon bœu' ! C'ést moâ qui t'â' él'vé, p'is j' t'ai vendu, i' dit, à dés pâssants, i' dit, p'is cés passants-lâ t'ont fait instruire avôcât...

— Non, non, non, non ! C'ést pâs vous qui m'avé' él'vé. I' dit, vous êt's...

— C'ést Braïn [Brien], çâ ! Ça a tout l' temps 'té contrairé. Tu gu'i denna's dés ép'lur's de pétates, p'i' i' voula't pâs manger, tu gu'i denna's d' la moulée[2], i' voula't pâs manger. Ça a tout l' temps 'té enn' têt' dure ! I' dit, çartain, si ça s'ra't Bill, i' nous r'cevra't b'en ! »

Te'jours, O'Brien lés jett' dehors, p'i' i's continuss' [continuent] leu' ch'min. La vieill' p'is l' bonhomm' r'gârda'ent tout's lés porte' 'oèr si i's 'oèra'ent pâs leu's enseigne : « Ah ! i' dit, oui ! C'é' icitt' qu' ést Bill ! On vâ rentrer. »

Te'jours, arriv' p'is cogne à 'a porte. « Ouvrez !

— Quiens ! Bonjour, Bill ! B'en, bonjour mon bœu' !

— Vot' bœu' ?

— Oué ! oué, c'ést moé qui t'â' él'vé', Bill ! J'éta' apras rabouré' avec toi, p'is tu travailla's si bien ! J'ai jama' eu d' misère avec toi ; tu suiva's la raie [sillon], toi, p'is l'aut', i' t' poussa't tout l' temps, i' dit, pour asseyer de t' rivaliser, p'is, ah !...

— B'en, i' dit, quoi c' que j' peux fair' pour vous ?

— B'en, i' dit, 'steur, on l'ést vieux, moi p'is... tu 'oés, i' dit, la bonn' femme, p'is

2. *Moulée* : Grain moulu ; grain moulu et non bluté, pour les animaux.

l'on peut p'us gâgner not' vie, p'i' on â v'nu t' voèr 'oèr si tu pourra's pâs nous édé' [aider] in peu.

— Ah ! oui... »

Te'jours qu'i' rouv' son tiroèr, p'i' i' leu' compt' chaquin enn' somm' d'argent p'i' i' leu' denn' çâ.

L'aut' jour, j'ai pâssé par lâ, l' bonhomm' 'ta' assis su' 'a gal'rie, p'i' i' fuma't l' cigâre.

4 – LE MEUNIER AVARE

Il était, une fois, un vieux couple qui avait une fille, une très jolie fille ! Mais jamais personne n'allait la courtiser à cause de l'avarice du papa qui exerçait le métier de meunier. Ce dernier aurait refusé une bouchée de pain même à un homme mourant de faim.

Une bonne journée, un jeune garçon dit à son père : « Je vais rendre visite à la fille du meunier !

— Ah ! n'y va pas ! C'est loin, tu as une longue marche à faire. Quand tu arriveras, ce sera l'heure du souper, le meunier ne te donnera rien à manger. À ton retour, au cours de la nuit, tu seras trop faible pour franchir le fossé. Tu n'as pas oublié le large fossé qu'il faut franchir d'un seul bond !

— Peu m'importe le danger, j'y vais ! »

Le jeune homme se met en route vers le moulin. Le vieux meunier, en plus d'être avare, ne mangeait que très tard le soir, à la nuit tombante. Et avant d'entrer pour souper, il accrochait sa blouse de travail et ses fausses-manches à la porte.

Or, ce soir-là, le jeune garçon arrive à l'heure du souper. « Bonsoir, lui dit le meunier ; assoyez-vous ! »

Le jeune homme s'assoit. Le vieux et la vieille ainsi que leur fille sont attablés et mangent. Le repas terminé, la jeune fille se lève de table et lave la vaisselle puis retourne s'asseoir. Le jeune garçon se lève à son tour, va s'asseoir auprès de la jeune fille et se met à causer avec elle. Dans le courant de la veillée, le meunier et sa femme vont se coucher.

Le visiteur reste auprès de la jeune fille jusque vers dix ou onze heures, puis il prend le chemin du retour. Au moment où il lui faut traverser le fossé, il n'a pas suffisamment de forces ; il prend son élan, tombe dans le fossé. Il en sort tout couvert de boue. Quand il arrive chez lui, son père l'accueille brutalement : « D'où viens-tu, ainsi couvert de boue des pieds à la tête ?

— Vous devriez le savoir ! J'ai dû sauter par-dessus le fossé, mais j'étais trop faible pour le faire et j'y suis tombé.

— Je te l'avais dit ! Demain soir, j'irai avec toi, et nous le franchirons sans y tomber ! »

Le lendemain soir, le père s'habille proprement et part avec son fils. Quand ils arrivent chez le meunier, la nuit est déjà tombée. Le meunier avait enlevé ses salopettes et les avait accrochées derrière la porte, puis était allé alimenter les petits animaux. « Quand je reviendrai, nous souperons, » avait-il dit à sa femme.

Le père du jeune homme revêt les vêtements du meunier et ouvre la porte : « Il paraît, dit-il, que le père du jeune homme va l'accompagner, ce soir. Fais donc tout ce que tu pourras pour bien les recevoir ! »

La femme est bien surprise. « Devient-il fou ? pense-t-elle. Lui qui ne veut jamais donner une bouchée à personne ! »

Elle crut vraiment qu'il s'agissait de son mari, puisque la farine couvrait les habits. « Bien sûr, répond-elle à l'homme enfariné, je ferai tout ce qu'il est possible de faire. »

Entre-temps, le père du jeune homme est sorti et a enlevé les salopettes du meunier. Il se présente à la porte en compagnie de son fils. Il frappe et entre. « Bonsoir, madame !

— Bonsoir, monsieur.

— Monsieur le meunier n'est pas ici ?

— Il vient tout juste de partir vers la grange. Il est allé alimenter deux ou trois bêtes, mais il ne devrait pas tarder. »

Quelques minutes plus tard, le meunier entre : « Bonsoir !

— Bonsoir ! »

La meunière commence à dresser la table. Le meunier voit qu'elle prépare deux couverts de plus... il lui montre le poing. « Pour l'amour du ciel, pense-t-elle, que veut-il encore ? Il nous reste un demi-gallon de vin, dans la cave ; mon mari doit vouloir que je serve du vin à nos visiteurs ! »

Elle descend à la cave et en rapporte le vin. Elle sert un verre de vin au père et à son fils. Le meunier laisse voir sa colère ; il montre un poing menaçant à sa femme.

« Pauvre vieux, pense-t-elle, que veut-il encore ? Ah ! j'ai des tartes et des gâteaux dans l'armoire ! Il doit me commander de leur servir ce dessert ! »

Elle prend les pâtisseries et les place sur la table. Les invités se régalent tout en vidant un verre de vin, de temps à autre. Le meunier est dans une colère terrible.

« Que veut-il que je fasse ? pense-t-elle encore. Il doit vouloir que je leur prépare des lits pour qu'ils passent la nuit ici ! Le père semble fatigué du voyage ! »

Elle s'empresse de préparer deux lits. Le père et son fils se couchent sous de belles couvertures blanches. Quand le meunier se retrouve dans la chambre avec sa femme,

il lui reproche rageusement tout ce qu'elle a fait pour les visiteurs. « Mais c'est toi-même qui m'as encouragée à agir ainsi. Tu m'as dit qu'à chaque fois que tu me montrerais ton poing, je devrais faire quelque chose de mieux !

— Je ne t'ai jamais tenu un tel langage ! »

Au bout d'un moment, le meunier dit à sa femme : « Je n'ai toujours pas soupé, moi !

— Oui, mais si je me lève pour aller te chercher à manger, nos visiteurs se lèveront aussi pour manger !

— Va à la laiterie et apporte-moi un pot de crème et une miche de pain ici dans la chambre ! »

La femme se lève et va chercher la crème et le pain à la laiterie. Le père du jeune homme avait tout entendu. Il se lève, va à la rencontre de la meunière, à l'extérieur de la maison. « Donne-moi la nourriture ; je vais manger ici-même ! Si nous rentrons, j'ai peur que le père du jeune visiteur se lève et nous mette dans l'obligation de lui en donner ! »

Séance tenante, le père du jeune homme mange le pain et la crème du meunier. Peu après, le père et son fils quittent la demeure de l'avare, et reprennent la route de leur foyer. Ils eurent la force de franchir le fossé sans se couvrir de la moindre tache de boue.

LE MEUNIER AVARE

Récit traditionnel raconté, le 23 août 1960, à Saint-François-d'Assise-de-Matapédia, comté de Bonaventure, Québec, par M. Alexis-A. Gallant (74 ans) qui l'avait entendu raconter dans les chantiers avant 1910 par un bûcheron dont il a oublié le nom.

Enregistrement n° 1473. Conte-type 1544.

Enn' fois, i' y ava' in vieux p'i' enn' vieill' p'i' i' ava' enn' fille, enn' jolie fille étou [1], mé', i's pouva'ent pâs parsonne aller la visiter.

C'éta' in vieux qui éta' assé' avâre, i' a'ra't pâs denné à mangé' à parsonn' co' minme [quand bien même] qu'il l'a... l'a'ra't vu mourir de faim.

Te'jours, enn' journée, i' y â in garçon qu' â di' à son pére : « Moé, i' dit, j' vâ' 'oèr la fill' du mugnier [meunier] !

— Son pére â dit, vâ pâs lâ ! I' dit, c'ést loin, ça t' fa't loin à marcher, p'is, i' dit, tu vâ' arriver lâ, i' dit, à l'heur' du souper, p'i' i's t' denn'ront pâ' à souper. Pour t'en r'venir, tu vâ' êt' assez faib'e... i' dit, tu sé's qu'i' y â in fossat, i' dit, à sauter p'is, i' dit, tu s'râs pâs capab' de l' sauter !

— Ah ! i' â dit, j' gu'y vâs pareil ! [2] »

Te'jours, pârt p'i' i' s'en vâ su' l' mugnier. L' mugnier, c'éta' in vieux qu' éta' assé' avâre, p'is jama's qu'i' soupa' avant târd le soèr. C' fa't qu'i' faisa't brun brun quand i' soupa't. Te'hours, i' ava' enn' façon, l' bonhomme, quand il arriva't pour souper, son p'tit froc d'overâll [3], p'is sés pagotes [4], p'i' il accrocha't çâ à la porte. I' rentra't pour souper.

Te'jours, c' soèr-lâ, l' jeune homme arrive, le bonhomme éta't rentré pour souper ; i's s' metta' à tab'e : « Bonsoèr, mecieu' !

— Bonsoèr, assoyez-vous ! »

---

1. *Itou* (étou) : Aussi. Vx. fr. *itel.*
2. *Pareil* : Également, quand même.
3. *Overalls* (angl.) : Salopettes, blouse de travail.
4. *Pagote* : Fausse-manche pour protéger l'habit ; manchette de laine qui protège le poignet.

L' jeune homm' s'assoit. P'is l' bonhomm' p'is la bonn' femm' p'is la fille éta' à tab'e ; p'i' i's soupent. I's d'mand'nt pâ' au jeune : « Veux-tu souper ? » Ah ! apras qu'i' â soupé, sa fille, 'a lav' sa vaisselle, s'en vâ p'i' 'a s'assit ; l' jeune homm' se lève, vâ s'assir' au râs, commence à jâser.

T'jours, i' veill' jusque vers diss' [dix], onze heures. L' bonhomm' p'is la bonn' femme éta'ent couchés. T'jours, i' pârt pour s'en aller. Comm' de fait', quand il arrive au fôsset, lâ, i' vâ pour sauter par-dessus, p'i' il enfil' dedans, p'i' i' s' graiss' tout' de vâse. Il arriv' che' z-eux, l' bonhomme ést en guiâb'e : « D'où c' que tu d'viens, graissé, i' dit, dés pié' [pieds] à la tête ?

— B'en, i' dit, vous savez, i' dit, j' 'té [j'ai été] ôbligé d' sauter l' fôsset qu'i' y a lâ, p'is, i' dit, j'éta' assez faib'e, i' dit, j'ai pâs pu l' sauter ; i' dit, j'ai enfilé d'dans, p'is j' m'ai tout' graissé.

— I' dit, j' te l' l'ava's dit ! Il â dit, d'mon [demain] au soèr, j' vâ' allé' avec toi, p'is, i' dit, on saut'râ' b'en ! »

To'jours, l' lend'mon soèr, l' bonhomm' s'habille, p'is s'en vâ avec son gârs. Te'hours, il arriv' su' l' mugnier, lâ, i' f'sa't noèr. L' mugnier s'ava't... ava' ôté son habit d'overâlls, p'i' i' ava' accroché çâ à la porte, p'i' il ava't rentré p'i' il ava't di' à sa bonn' femme, i' dit : « Lâ, i' dit, m' â' aller soégner lés p'tits alimaux, p'is, i' dit, mecqu' je r'vienne, i' dit, on soup'râ. » Te'jours, c' correck !

Te'jours, l' pér' du jeune homme, lâ, quand il arriv' lâ, i' prend la sout' [suit][5] du vieux mugnier p'i' i' s' met çâ su' l' corps, cogne à 'a porte, i' rouv' la port' p'i' i' di' à 'a bonn' femme, i' dit : « Ça d' l'air, i' dit, que l' pér' du garçon vien écitt' à soèr. Tu f'râs, i' dit, tout c' qu'i' y a'râ moyen d' faire, i' dit !

— Ah ! lâ, 'a dit, i' vient-i' fou ? Lui, qu' â jama's coutum' de vouloèr denné' enn' bouchée à parsonne ! »

'A â pensé qu' c'éta't son vieu' encôre. I' éta' habillé, tout' plein d' farin', lâ. 'A â pensé : « C'ést lui ! » « Ah ! alle 'a dit, oui, mon vieux, 'a dit, j' f'rai tout c' qu'i' y â moyen ! » Te'jours qu'i' sort p'i' i' ôt' sa sout' [suit], son habit d'overâlls, p'i' i' rent'e : « Bonsoèr, madame !

— Bonsoèr, mecieu' !

— Mecieu' l' mugnié ést pâ' éci ?

— 'A dit, i' vient d' partir pour allé' à 'a grange, lâ, 'a dit, i' â enn' coupel d'alimau' à soégner, lâ, p'i' 'a dit, i' s'râ pâs târd ! »

Fa't qu' lâ, pâs longtem [longtemps] apras çâ, l' bonhomme arrive : « Ah ! bonsoèr !

— Bonsoèr ! »

---

5. *Suit* (angl.) : Habit, vêtement.

Te'jours la bonn' femm' prépar' la tab'e, p'is l' bonhomme a vu qu' 'a prépara' 'a tab'e, i' a commencé à gu'i montrer son poing. « B'en, 'a dit, pour l'amour du Ciel ! quoi c' qu'i' voudra't b'en encôre ! 'A dit, i' y â encôre à pe' pra' in d'mi-gallon d' vin à la cave, 'a dit, ça doét êt' çâ qu'i' veut ! »

Te'jours, 'a vâ à la cave, p'i' 'a mont' le d'mi-gallon d' vin, p'is pâss' la traite [6] au bonhomm' p'i' au garçon, p'is ça pren in coup. Lâ, v'là l' bonhomme enragé noèr. I' mont' [montre] son poing. « Pauv' vieux ! Quoi c' qu'i' voudra't b'en a'côre ? P'is lâ, 'a dit, j'ai dés tart's p'is dés gâteaux dans l'armoère. 'A dit, ça doé' êt' çâ ! »

Te'jou's, 'a vâ p'is met çâ su' 'a tab'e, p'is l' bonhomm' p'is l' garçon, ça mange, mon homme ! P'is pren in verr' de vin d' temps en temps, p'is... L' bonhomme éta' assé' en torguieu' ! « Hé é é é...

— Quoi c' qu'i' voudra't b'en, encôre, 'a dit ? »

Te'hours, 'a pense, 'a dit : « Pour moé, 'a dit, i' voudra't que j' leu' f'ra' in lit' pour se coucher, parç' qu' 'a dit, lui, i' ést fatigué, p'is... » Te'hours, 'a s'en vâ p'i' 'a leu' fa' in lit', bell's couvart's blanches, p'is l' bonhomm' p'is l' garçon, i's s' couchent.

L' bonhomme ést dans la chamb'e... Ah ! i' t' mèn' le plus môseuss' de blâme à sa bonn' femme. 'A dit : « C'ést toi qui me l' l'âs dit ! 'A dit, tu m'âs di' à tout's lés fois qu' tu monteur'ra's ton poing, folla't que j' fèz' quoi c' qu'i' y ava't d' mieux !

— J' t'ai jama's parlé d' çâ ! »

Te'jours, 'a dit... i' dit : « Moi, lâ, j'ai pâs soupé !

— 'A dit, oui, mé', 'a dit, si j' me leve, 'a dit, charché' 'a manger, 'a dit, i's vont se l'vé' encôr' p'i' i's vont v'nir manger !

— I' dit, vâ, i' dit, à 'a lait'rie, p'i' emmèn'-moé in pot d' crèm' qu'i' y â lâ, p'i' in pain, p'i' i' dit, emmèn'-lâ dan 'a chamb'e, j' mang'rai çâ. »

Te'jours, la bonn' femm' s'en vâ à 'a lait'rie, p'i' 'a pren in pain p'is d' la crème, et p'is le pér' du garçon, i' attenda't [entendait] tout çâ. I' s' leve, vâ à la porte, b'en, i' dit, il a dit : « Ah ! j' vâs l' manger droette écitte ; parç' qu'i' dit, si on rent'e, i' dit, l' bonhomm' du garçon vâ se l'ver... »

To'hours, l' bonhomme, le pér' du garçon, i' mang' le pain p'is la crème, p'is, i's prenn'nt le ch'min p'i' i's saut'nt le fôsset. I's s' sont jama's graissés.

---

6. *Traite* : Consommation payée à un autre.

5 – LE CORDONNIER ET SA FEMME

Il était, une fois, un homme et une femme ; le mari était cordonnier, et la femme, fileuse. Chaque matin, c'était la même histoire, lequel des deux se lèverait pour préparer le déjeuner.

Ce matin-là, le vieux dit à la vieille : « Je ne me lève pas ; lève-toi !

— Je ne me lève pas ! riposte la vieille.

— Je ne me lève pas ! de grogner le cordonnier.

— Je ne me lève pas, moi non plus !

— Nous allons faire un pari, dit le mari. Celui qui parlera le premier aujourd'hui fera le déjeuner.

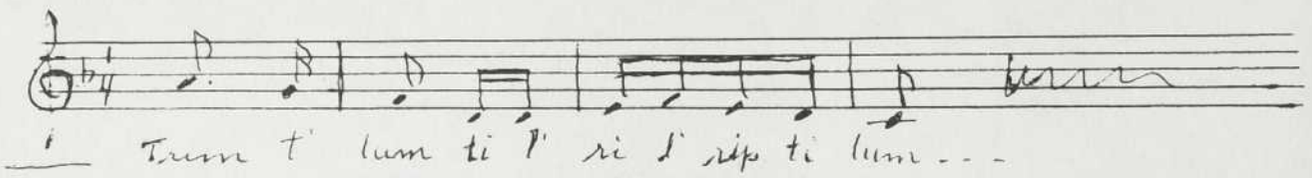
— Entendu ! »

Le bonhomme s'en va dans sa boutique et commence à travailler. Il avait une paire de souliers à ressemeler. Il place la chaussure sur son genou et se met à jouer du marteau tout en chantant :

La vieille filait et chantait, elle aussi, à peu près la même ritournelle.

Pendant la journée, un vendeur de machine à coudre passe par là et s'arrête à la maison du cordonnier pour obtenir quelques renseignements. Il était étranger dans le village et ne savait trop quelle direction choisir.

Alors, il entre et salue le vieux : « Bonjour, monsieur le cordonnier !



« Vous ne parlez donc pas, vous ? Si vous ne voulez pas me répondre, je vais aller demander mes renseignements à votre vieille ! »

Il s'avance vers la femme et lui demande : « Pourriez-vous m'indiquer où se trouve telle maison ? On m'a donné certains détails sur cette maison, mais je vois trois chemins près de chez vous et je me sens perdu. J'aimerais savoir quel chemin suivre ! »

Elle lui indique d'un geste du bras, la direction de la route mais refuse de parler. « Eh bien ! on ne veut parler ni à un endroit ni à l'autre, je vais retourner au bonhomme ! Il faudra bien, cette fois-ci qu'il me réponde ! »

Il se tourne vers le vieux et répète sa question : « Il faut que j'aille à tel endroit pour vendre une machine à coudre, et j'ai perdu ma route. Pourriez-vous me renseigner ? » Le cordonnier turlute sa ritournelle...

« Ah ! vous ne voulez pas me le dire ? demande le voyageur. Votre femme me le dira bien, elle ! »

Il entraîne la fileuse dans une chambre et lui répète : « Vous allez me dire quelle route que je dois prendre pour rejoindre tel client ! »

De nature jalouse, le cordonnier voit d'un mauvais œil la présence du vendeur seul avec sa femme dans une chambre. À cette époque, les maisons étaient bâties pauvrement ; les cloisons de mauvaise planche étaient sillonnées de multiples fentes. Le cordonnier jette un œil dans la chambre par un interstice de la cloison. Bientôt il ne peut plus se retenir, il lance un cri : « Prends la route à droite, près de la maison blanche ! »

Et ce matin-là, il a été forcé de préparer le déjeuner !

LE CORDONNIER ET SA FEMME

Récit folklorique raconté, le 23 août 1960, à Saint-François-d'Assise-de-Matapédia, par Alexis-A. Gallant (74 ans, de Saint-Jean-de-Matapédia, comté de Bonaventure, Québec) qui l'avait appris vers 1905.

Enregistrement nº 1474. Conte-type 1351.

Enn' fois, i' y ava' in vieux cordonnier p'i' enn' vieill' fileuse. Te'jours, le matin, c'éta't qui c' qui s' lev'ra't fair' le dejeuner.

To'hours, le matin, l' bonhomm' di' à 'a bonn' femme, i' dit : « Lev'-toé fére à déjeuner !

— Ah ! 'a dit, j' me lev' pâs, lèv'-toi, toi !

— I' dit, j' me lev' pâs !

— 'A dit, j' me lev' pâs, moi non plus !

— B'en, il a dit, on vâ pâssé' in marché : c'ui-lâ qui parl'râ l' promier, aujo'rd'hui, f'râ l' déjeuner.

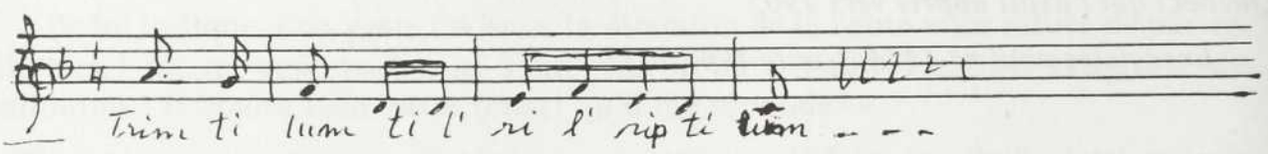
— Ah ! 'a dit, c' correck ! »

C' fa't que l' bonhomme, lui, c'éta' in vieux cordonnier, i' s'en vâ à sa boutique, p'i' i' ava' enn' pair' de souillé' [souliers] à r'sum'lé' [ressemeler][1] i' s' met çâ su' l' genou p'i' i' chante !

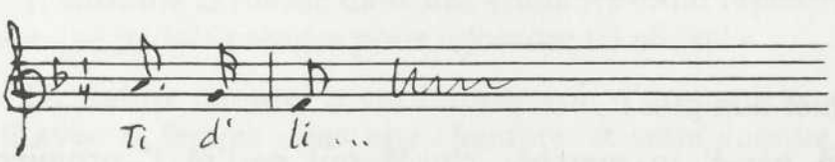
1. *Ressemeler* : Appliquer une nouvelle paire de semelles à des souliers.

Ça fa't qu' la vieill' fila' elle itou [2] (même chant, sauf, ti d'li... dign, dign').

Te'jours, dan 'a journée, i' y a pâssé in vendeur d' moulin à coud' [coudre], lâ. Quand qu'il â arrivé à la maison du vieux cordonnier, lâ, i' éta't pâs mal embêté, i' éta' étranger dans c'tte plass' [place] -lâ. I' â pensé : « J' vâs rentré' écitte, prend' dés informâtions ! » Te'jours, i' rent' : « Quiens, bonjour m'cieu' l' cordonnier ! »



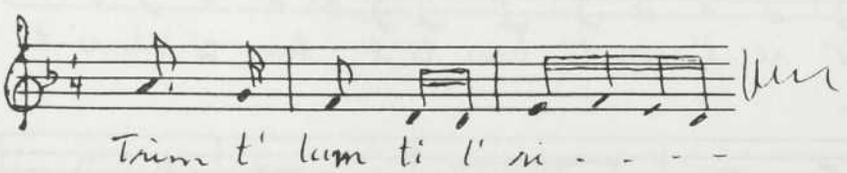
I' dit : « Vous parlez pas, vous ? I' dit, si vous voulez pâs me l' dire, i' dit, j' m'â' aller d'mandé' à 'a vieille ! » Te'jours, i' s' pârt p'i' i' vâ trouver la bonn' femme. « Oh ! i' dit, la bonn' femme, i' dit, vous pourriez pâs m' dire, i' dit, enn' tell' maison, i' dit, qu' j'ai été indiqué aller, p'i' i' y â t'oâs ch'min icitte, p'is, i' dit, j' vâs m'écarter. I' dit, j'aim'ra's sa'oèr, i' dit, par quel chemin prend' ».



'A gu'i montra't b'en a'ec son brâs, mé', 'a voula't pâs gu'i dire. « Ah b'en ! i' dit, ça parl' pâs ni in ni l'aut'e ! Ah ! i' dit, j' vâ' aller trouver l' bonhomme, i' dit, c' coup 'citte, i' dit, foudrâ b'en qu'i' me l' dise ! »

Te'jours qu'i' s'en vâ au bonhomme, p'i' i' gu'i dit çâ. I' dit : « Enn' tell' place à aller, lâ, pour vend' in moulin à coud'e, p'is lâ, j' m'â' écarté, lâ, p'is j'aim'ra's savoèr, a'oèr dés informâtions ».

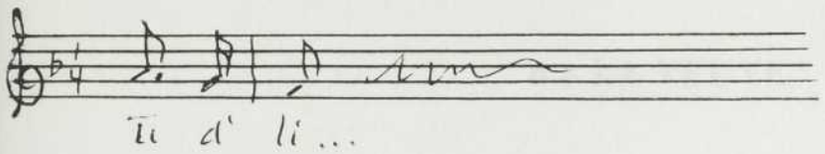
— L' bonhomme :



— Ah ! ah ! vous voulez pâs me l' dire, mé', i' dit, la bonn' femm' vâ me l' dire ! »

2. *Itou* : Aussi. Vx fr. Itel.

Po'gn' la bonn' femm' p'is la hal'[3] dan enn' chamb' qu'i' y ava't lâ, p'is : « Vous allez m' dire, i' dit, quel chemin prend' pour allé' à enn' tell' maison ! »



Le bonhomme, lui, i' éta't magniér' de jaloux d' çâ ; i' 'oéya't sa bonn' femme éta't rendue dan 'a chamb'e. Dans c' temps-lâ, l' monde éta't pâs riche. Lés bârrures, c'éta't d' la planch' bârrage[4]. I' y ava't dés fentes ; i' r'gârda't par le trou. To'hours :

« Prends l' chemin à drouette, i' dit, à la maison blanch' qu'i' y â lâ ! »

I' â été ôbligé de fair' cuir' le déjeuner !

3. *Haler* : Tirer.
4. *Barrage* : Cloison, stalle, clôture temporaire.

6 – LA VEUVE

Il était, une fois, un homme et une femme. Un bon matin, le vieux tombe sérieusement malade. C'est une bien dure épreuve pour sa femme ! Quand le dernier jour fut arrivé, elle eut à peine assez d'énergie pour lui fermer les yeux. Son homme était mort !

Elle se met donc à pleurer : « Ah ! mon... mon pauvre défunt... mon pauvre défunt mari ! Que vais-je devenir... maintenant ? Mon... pauvre défunt... pauvre défunt mari ! »

Un bon matin, la voisine vient lui rendre visite. « Pauvre vieille, ne te fais pas mourir à pleurer ! Ce matin, c'est lui, et, demain matin, ce sera peut-être moi, ce sera peut-être toi ! Nous devons tous mourir !

— Oui, bien sûr ! Mais mon... mon pauvre... mari ! Je ne puis le croire... quand j'aperçois son chapeau... ses culottes... et son violon... Ah ! je me souviens de la dernière mélodie qu'il nous a jouée, en tapant du pied :

LA VEUVE

Historiette folklorique racontée à Saint-François-d'Assise-de-Matapédia, comté de Bonaventure, Québec, le 23 août 1960, par M. Alexis-A. Gallant (74 ans, de Saint-Jean-de-Matapédia) qui l'avait apprise dans sa famille, un peu avant 1900.

Enregistrement n° 1475. Conte-type du groupe 1350–1439 ; AF la veuve consolée par le reel du mari défunt.

Enn' bonn' fois, i' y â... b'en, in homm' p'i' enn' femme. Te'jours, le bonhomme, la maladie l'â pris. Quand i' ést v'nu su' l' point d' mourir, j' te dis qu' la bonn' femme, 'a trouva't çâ dur qu'alle alla't pard' son bonhomme. Te'jours, alle a tout mi' avant [1] p'i' alle â 'té obligée d'aller lui fermer lés yeux. L' bonhomme éta't mort.

Lâ, 'a s'a mi' à pleurer : « Mon pauv' défunt mari ! (paroles entrecoupées de sanglots). Quoi c' que j' vâs faire asteur ? Mon pauveur défunt mari ! »

Te'hours, in bon matin, sa voésine arriv' lâ, p'i' 'a dit : « Pauveur vieille, 'a dit, fa's-toé pâs mourir à pleurer ! 'A dit, à matin, c'ést lui qu' ést mort, p'is, 'a dit, d'mon [demain] matin, 'a dit, ça peu' êt' moi, ça peu' êt' toi, 'a dit, faut tout' mourir !

— Oui, oui ! Mé', 'a dit, mon pauv' de mari [sanglots] ! C'ést quante j' vois son capot... ! Quante j' vois sés culottes... ! C'ést son viélon, son pauveur viélon... ! La dargniér' tioun' [tune] [2] qu'i' nous â jouée ! »

(Des accords de pieds soulignent le rythme endiablé de ce rigodon).

---

1. *Avant (tout mettre)* : Se servir de toute l'énergie possible pour avancer.
2. *Tune* (angl.) : Mélodie, air, pièce musicale, surtout pour la danse.

7 – THOMAS-CLÉ

Il était, une fois, un couple riche qui n'avait pas d'enfant. Malgré son grand désir d'avoir une progéniture, son espoir était toujours vain.

Un jour, l'époux communique à l'épouse une idée qui lui est venue : « Nous allons faire un vœu afin d'avoir un enfant ! » Enfin, leur vœu est exaucé, et l'épouse donne naissance à un petit garçon qu'ils nomment Thomas-Clé.

Ils joignent toute leur attention aux ressources de leur grande richesse pour procurer à cet enfant une bonne éducation. Ils lui font fréquenter le collège et lui donnent la chance de s'instruire. Malheureusement, l'enfant apprend plus de mal que de bien, malgré les efforts du père pour le ramener dans le bon chemin.

Quand Thomas-Clé atteignit l'âge adulte, ses parents craignirent qu'il n'attirât sur eux le déshonneur. Le père le croyait capable de commettre un assassinat. Il songea alors à éloigner son fils du château. Il s'ouvrit de son projet à son épouse : « J'ai assez d'argent pour procurer à notre fils un navire et un équipage. Il parcourra les mers, et peut-être finira-t-il par aborder dans les pays éloignés et à y trouver la mort. Nous en serions libérés à tout jamais ! »

Le père fait part de cette suggestion de voyage à son fils ; le fils accepte avec joie, passablement habile qu'il est dans la marine. Le père fait donc construire un bâtiment, le pourvoit d'un équipage, et Thomas-Clé se lance sur la mer.

Pendant le voyage, une violente tempête force le navire à faire naufrage. Il heurte apparemment un récif ou une banquise. La coque du bâtiment se scinde en plusieurs parties dont chacune emporte quelques membres de l'équipage. Thomas-Clé se trouve seul sur un quartier d'épave. Il s'en va à la dérive, et le vent finit par le pousser sur la plage d'une île où habitent des tribus sauvages.

À bout de forces, le naufragé parvient à descendre sur la grève, mais il se sent trop faible pour marcher. Non loin de là, se trouvait la fille du chef de la tribu, affublée de fanfreluches et de riches habits. Elle aperçoit le naufragé, un Blanc, et le trouve à son goût. De fait, Thomas-Clé avait belle apparence. La jeune fille décide de recueillir le naufragé dans sa cabane. Elle l'enveloppe de chaudes peaux de bêtes, et commence à le soigner au moyen de jus de sauterelle, à ce qu'on dit, et de plusieurs autres remèdes. Elle lui disait dans un étrange dialecte : « Coinquoi, coinquoi, coinquoi... ! » pour lui signifier : « Prends ces remèdes ; ils vont te redonner la vigueur. Ainsi je pourrai te sauver la vie ! »

Thomas-Clé resta dans la cabane de sa bienfaitrice une quinzaine de jours. Grâce aux soins de la sauvagesse, il revint vite à la santé.

Un jour, la fille va trouver son père et lui dit : « Il y a un Blanc dans ma cabane ; je voudrais le garder en ma compagnie ! » Mais les Blancs n'avaient pas le droit d'habiter l'île. Le chef refusa d'accorder à sa fille la faveur qu'elle demandait. Elle aurait voulu que ce Blanc fasse partie de la tribu. « Je ne puis te donner cette permission, réplique le père ; les autres te feraient mourir ! Tout ce que je peux t'accorder, c'est de le garder avec toi dans ta cabane ! »

Elle le garda avec elle, malgré l'ennui qui commençait à s'emparer de lui. Il avait recouvré toutes ses forces, et il mûrissait le projet de retourner dans son pays.

Un jour, il fait part de son plan à sa protectrice : « Il ne nous faut pas rester ici ! Il nous faut prendre la fuite ! » La seule pensée de s'enfuir avec le Blanc plaît à cette fille des bois. Dissimulé au bord de la forêt, Thomas-Clé dirige les gestes de la jeune femme. « Moi, lui dit-il, je ne puis sortir au grand jour sur le rivage. Mais, toi, attache une guenille au bout d'une perche, et fais des signaux de détresse aux bateaux. Plusieurs bâtiments viennent de mon pays ; peut-être viendront-ils à notre secours ? »

Toute heureuse de ce conseil, la jeune femme entreprend sur-le-champ d'y obéir. Elle s'avance sur la plage, portant bien haut une perche munie d'une guenille en guise de signal.

Pendant que la femme arpente le rivage, un capitaine de bâtiment se promène sur le pont, une lunette à la hauteur des yeux. « Quelqu'un a fait naufrage sur l'île des sauvages ! s'écrie-t-il. J'aperçois un signal de détresse sur le rivage. C'est peut-être un piège tendu par les autochtones, mais quoi qu'il en soit, mettez une chaloupe à la mer et approchez de l'île. Si vous constatez qu'il y a du danger, ne descendez pas à terre ! »

Des matelots mettent une chaloupe à l'eau et se dirigent vers l'île. De sa haie de branchages, Thomas-Clé surveille la manœuvre des marins. Quand il les voit à faible distance du rivage, il sort de sa cachette et leur fait signe de s'approcher. C'était des marins de son pays, même des marins qu'il connaissait.

Bientôt il leur fait comprendre de venir le chercher, mais sans toucher terre. Pendant ce temps, la fille du chef ne quitte pas Thomas-Clé d'une semelle.

Quand la chaloupe est suffisamment proche de la berge, le naufragé, plein d'agilité s'élance vers l'embarcation. La sauvagesse tient Thomas-Clé si étroitement qu'il l'entraîne avec lui dans la chaloupe. « Où as-tu ramassé cette poulette ? demande-t-on à Thomas-Clé.

— C'est elle qui m'a sauvé la vie, le jour du naufrage ! »

Thomas-Clé raconte ensuite dans quelles circonstances il est venu à la plage lors de la perte de son navire. Il affirme que, sans cette femme, il aurait certainement perdu la vie. « Alors, concluent les marins, ne lui fais pas la vie trop dure !

— Soyez sans crainte ! réplique Thomas-Clé.

— Où veux-tu aller maintenant ?

— Je vais essayer de rejoindre mon père ! »

Les marins déposent le naufragé et sa compagne dans le vaisseau et le ramènent dans son pays natal.

Thomas-Clé savait bien que la sauvagesse lui avait sauvé la vie, mais il ne voulait pas ramener cette femme au château par crainte de l'indignation de son père. Il se rappelait un endroit où un marchand faisait le commerce des esclaves. Thomas-Clé finit par le retrouver et lui explique qu'il ne peut pas se présenter chez son père en compagnie de cette sauvagesse, même si elle lui a sauvé la vie. Le marchand achète la femme et la renferme dans une sorte de cabane isolée. Mais la sauvagesse ne cesse de répéter le nom de Thomas-Clé.

Une fois dans la cabane, l'esclave commence à se débattre, à briser tout ce qui tombe sous sa main, se heurtant sur un mur, se ruant sur l'autre. Le marchand est tellement touché par le désespoir de cette femme qu'il en vient à ouvrir la porte de sa cabane.

La bâtisse était située près de la mer. Aussitôt libérée, l'esclave ne voit pas Thomas-Clé. Elle se jette par terre, se roule et se débat dans le sable, en répétant à gorge déployée : « Thomas-Clé, Thomas-Clé ! »

La sauvagesse portait des ornements argentés et des rubans qui flottaient de tous côtés.

Le père du jeune naufragé faisait, ce jour-là, une promenade en voiture. À cette époque, on se promenait dans une voiture tirée par des chevaux. Le père de Thomas-Clé faisait donc une promenade en compagnie de sa femme. Les deux promeneurs roulaient dans le voisinage de cette grève, et ils voient l'esclave se tordre par terre en hurlant : « Thomas-Clé ! »

En entendant l'esclave prononcer un nom familier, le père décide d'en apprendre plus long. Il rejoint le marchand d'esclaves et lui demande des explications. « Eh bien ! de répondre le commerçant, ton fils est de retour. À la suite d'un naufrage, il a été sauvé par cette sauvagesse. Après un long voyage, il a abouti ici, et il m'a laissé cette femme. Il ne voulait pas l'amener chez vous, de peur de provoquer votre indignation. Il me l'a donc vendue comme esclave ! »

Révolté par la conduite de son fils, le père entre dans une colère furieuse. Il rachète la sauvagesse et la ramène avec lui au château. « Reste ici, dit-il à l'étrangère, et tu l'auras bientôt, ton Thomas-Clé ! »

Il entreprend donc de dompter son fils. Il le fait renfermer dans un cachot et lui fait donner cinq ou six coups de fouet chaque jour, en vue de le faire réfléchir. Après un certain temps, il décide de le ramener au château et de lui donner une bonne leçon. Il veut que son fils accepte d'épouser la femme qui l'a sauvé.

Un soir, il invite beaucoup de gens au château, et y convoque aussi son fils. En présence des invités, le père raconte les principaux événements de sa propre vie. Il souligne d'abord que, privé de toute progéniture, il a obtenu un fils à la suite d'un vœu. Mais ce fils lui a causé nombre de soucis. Le père révèle que Thomas-Clé, au cours d'un naufrage, a été sauvé par une sauvagesse. Au lieu de la récompenser, il l'a vendue comme esclave.

Ce récit commence à émouvoir le coupable. Pendant tout ce discours, la sauvagesse nommée Érico, se tenait dans une chambre attenante à la salle de réunion. Le père de Thomas-Clé avait recommandé à la sauvagesse de ne pas se montrer avant qu'il ne lui en donne le signal. Mais Érico trépignait d'impatience et ne pensait qu'à revoir Thomas-Clé.

Après avoir servi une bonne semonce à son fils et lui avoir rappelé ses plus grosses erreurs, le père ajoute : « N'as-tu pas honte d'une telle conduite ? » Pour toute réponse, Thomas-Clé éclate en sanglots et s'écrie : « Chère Érico ! »

À ces mots, le père ouvre la porte de la chambre pour permettre à la sauvagesse de s'élancer dans les bras de son bien-aimé.

Peu après, Thomas-Clé et Érico se sont épousés. Ils eurent une grosse famille : cinq ou six petits garçons et sept ou huit petites filles !

Et mon conte est terminé...

THOMAS CLÉ

Récit populaire raconté le 23 août 1960, à Saint-François-d'Assise-de-Matapédia, comté de Bonaventure, par Louis Lévesque (72 ans) natif de Saint-Jean-de-Dieu, comté de Témiscouata. Conte appris de son père Louis Lévesque, alors dans la soixantaine, il y a plus de 50 ans.

Enregistrement n° 1476. Conte-type 980 (douteux). Ressemble à un roman de colportage du dernier siècle.

C'ta' in homm' p'i' enn' femme... oui, in homm' rich' p'i' enn' femm' qui ava'ent pâs d'enfant. P'i' i' a'ra'ent voulu en a'oèr et p'i' i's 'n n'ava'ent pâs.

Te'jours, in bon jour, l'homme a di' à sa femme : « On vâ fére in vœu' pour a'oèr in enfant. » P'i' i' ont fait' in vœu', p'i' i' on eu in enfant, in garçon. P'i' ils l'ont fait' baptiser, ils l'on app'lé Thomas-Clé !

Te'jours, ils l'ont fait' él'vé du mieux — i' éta'ent rich's — du mieux qu'i'ont pu. I's l'ont mi' au collége, p'i' ils l'ont fait' instruire et pui' i' apprena't plus d' mal que d' bien. Ça fa't que son pére a toujours travaillé pour l' remm'ner dans l' bien, hein ! p'i' i' pouva't pâs. I' apprena't te'jours plus d' mal que d' bien.

Ça fa't, quand qu'i' ést v'nu homme, i's pensa'ent qui alla't v'nir à leu' fér' déshonneur : i' pouva't tuer que'qu'in, que l' bonhomm' pensé't, p'i' i' â pensé de l' fér' disparaît'e. I' a di' à sa femme — i' ava't d' l'argen en masse — i' a dit : « M' âs gu'i greyé' in équipage, p'is m' âs l'en-'oueiller su' 'a mer. Probablement qu'i' périrâ dan 'és vieux pays ; on 'n n'attendrâ p'us parler. »

Ça fa't qu'i' gu'i â greyé in équipage, p'i' i' a proposé çâ, p'is l' garçon aimé't [aimait] çâ : i' ava' appri' 'a marin' pâs mal. Et p'i' in équipage, et p'is, i' a pri' 'a mer.

Te'jours, en s'en allant, enn' tempêt' s'ést él'vée et p'i' i' ont... l' vaisseau a fait naufrage. J' cré's b'en qu'i' ont frappé enn' roche, enn' banquise, j' sé's pâs. Te'jours, i' s'ést rouver' [ouvert] en quat', et p'i' i' ont parti chequin in quartier du bâtiment. P'is lui, i' â parti t'ut seul su' in bord. Et p'is lés... i' s'en alla' à la dérive, l' vent l'â conduit su' in îl' de sa'vages. P'is lâ, arrivé lâ, i' ést v'nu à bout de débarquer su' 'a grève ; lâ, i' été' p'us capab' d' marcher.

P'i' i' y ava't la fill' du cheuf du sa'vage, lâ, qui éta' enfarfarlouchée, tout' b'en habillée, lâ. All' l'a vu lâ, p'i' 'a a vu qu' c'éta' in blanc, p'i' all' l'a trouvé d' son goût. I' été' beau, apparence, et p'i' all' l'â emm'né dans sa cabane.

Lâ, i' y ava't dés peaux d'ours, i' y ava't dés peaux de tout's sort's de chose. All' l'â env'loppé là-d'dans, p'i' 'a s'ést mi' à l' soégné' avec — i's dis'nt dans l' conte — c'éta't du jus d' saut'relle, t'ut's sort's d'affér's qu' 'a gu'i denné't [donnait]. P'i' 'a disé't — 'a parla't pâs l' françа's — 'a gu' i f'sé't comprend'e, b'en, 'a disé't « coinquoi conquoi coinquoi... » 'A voula't dire : « Prends çâ, mang' çâ, p'is ça vâ te r'mett', ça va te r'donner la vie, p'is m' âs t' sauver la vie... »

Te'jours, i' a resté enn' quinzain' de jours lâ. All' l'â soégné comme i' faut, p'i' all' l'â fait r'venir. P'is lâ, 'a â été trouver son pére, p'i' 'a dit : « J'ai t-in blanc dans ma cabane. » Lâ, lés blancs 'ta'ent pâ' admis su' c'tte îl'-lâ. 'A dit : « J' voudra's l' garder ! » 'A â d'mandé pour qu'i' gu'y a'lle avec tout's lés aut's. P'is son pére a pâs voulu. I' a dit : « Pâs moyen, i' dit, i's vont t' fair' mourir. B'en, i' dit, j' pâs capab' de t' parmett' çâ. I' a dit, tout' c' que j' peux fére, tu peux l' gardé' avè' toé ! »

Ça fa't qu' all' l'â gardé avec elle. Et p'is lui, lâ, b'en, i' s'ennuyé't. I' été't b'en r'venu, lâ, i' voula' asseyé' à s'en r'tourner dans son pays. Ça fa't qu'in bon jour, i' di' à 'a sa'vagesse, i' a dit : « On rest'râ pâ' écitte. On vâ saprer not' camp ! »

'A été't b'en content' d' s'en allé' avec. I' a dit : « Moé, j' peux pâs sortir su' l' rivage. » I' éta't dans l' bord du boâs. I' a dit : « Fa's-toé... mets que'qu' chose au bout d'enn' parch' pour fair' signal, p'i' 'a dit, i' y â des vaisseaux qui vienn'nt de mon pays, lâ, qui pâss'nt par écitte, je l' sé's pâs, p'i' i' dit, peut-êt' qu'i's viendront nous charcher ! »

C'ést... la sa'vagesse éta't b'en contente. Ça fa't qu' 'a s'en vâ su' 'a greuv' [grève], p'i' 'a s'ava't greillé d' quoi pour fair' denné' in signal, lâ, p'i' 'a s'prom'na't su' 'a mer, l' capitaine éta't su' l' pont. P'i' i' â commencé à r'gârder, i' a dit : « I' y â que'qu'in, lâ, qui ont fait naufrage. I' â dit, i's font signal su' l'îl' dés sa'vages, lâ. I' a dit, dés fois, ça peu' êt' lés sa'vages, mé', en tou' 'és câs, i' a dit, mettez lés chaloupe' à l'eau, p'i' allez voèr, p'is si vou' 'oyez qu' c'ést dangereux, b'en, approchez pâs ! »

Ça fa't que, c'ést c' qu'i' ont fait' itou. I' ont j'té 'és chaloupe' à l'eau p'i' i' on embarqué, p'i' i' ont gagné l'île. Et p'is, lâ, i' ont vu... Lui, i' éta't dans l' bord du boâs, p'i' i' ouatché't [watch][1]. Ça fa't qu' quant' i' a vu qu' lés chaloupe' approché't, i' s'ést approché p'i' i' gu'ieux â fait' signe. P'is c'té't dés gârs qui parta'ent d'dans son pays, qu'i' connaissé't [connaissait].

Ça fa't qu'i' â fait sign' de pâs trop approcher. I' a fait sign' de v'nir lés charcher p'is d' pâs trop approcher. P'is la sa'vagesse, elle, 'a voula't pâs l' laisser, hein ! Te'jours, qu' lui i' éta't smatt' [smart][2]. Lâ, i' on approché, p'i' assez loin du bord,

1. *Watch* [to] (angl.) : Guetter, surveiller.
2. *Smart* (angl.) : Intelligent, vif, actif.

p'i' i' s'ést élancé pour sauter dan 'a chaloupe. Mé', all' l' tené't [tenait] par en arguiére, p'i' 'a a sauté dan 'a chaloupe aussi vit' comm' lui.

P'is lâ, i' ont dit : « D'où c' t' âs pris çâ c'tte affér'-lâ ?

— B'en, i' a dit, c'é' enn' sa'vagess' qui m'â sauvé 'a vie. » I' a conté tout l' naufrag' qui ava' eu, et p'is san [sans] elle, b'en, i' s'ra't mort. « B'en, i' ont dit, fa's-y pâs d' peine.

— B'en l' gârs, i' a dit, i' y a pâs d' danger !

— I' ont dit, où c' tu vâs, lâ ?

— B'en, i' dit, j' vâs trouver mon pére. »

Ça fa't qu'ils l'on emm'né au bâtiment p'i' ils l'on emm'né dans l' pay' [pays] où c' qu'i' ava' été él'vé, lâ. P'is lâ, b'en, i' ava't dans son idée... i' sava't b'en qu' la sa'vagess' gu'i ava't sauvé 'a vie, mé' i' voula't pâs l'emm'ner su' son pére. I' pensa't qu' son pére alla' êt'e indigné d' çâ.

Ça fa't qu'i' savé't qu'i' y avé' in gâ' à enn' place, lâ, qui ach'té' lés esclâves. Il l'â vendue comme esclâve à c' gârs-lâ, p'i' i' gu'i â conté l'histoèr' que c' sa'vagess'-lâ, gu'i ava't sauvé' 'a vie, mé' i' voula't pâs l'emm'ner su' son pére. Te'jours lui, l'esclâve... le gârs qui l'avé' ach'tée, lâ, i' l'a renfarmée dan enn' chamb' p'is lâ, b'en, gu'i foulé't [fallait] Thomâs-Clé !

'A s'ést mi' à s' batt' dans c'tta chamb'-lâ p'i' à tout briser, fesse icitte, fess' lâ. Quand i' a vu çâ, lui, i' a lâché çâ ; ça s' trouvé't su' l' bord d' la grève, p'is lâ, all' l' â pâs vu, 'a s'ést j'tée à terre, p'i' 'a s'ést mi' à s' rauler [rouler] p'i' 'a s' débatt'e. 'A éta't toute argentée, tout' dés rubans su' tout's lés bords, et p'is le... Son pére avé't 'té fére in tour en voéture — dans c' temps-lâ, c'éta't dés voétures — avec sa femme, p'i' i' s'en vé'né't p'i' i' ont vu çâ su' 'a greuv' p'is c'tte affair'-lâ, ça roulé' p'is ça crié't : « Thomas-Clé ! »

I' a b'en compris l' nom d' son garçon, mé' i' a rentré lâ, p'i' i' a dit : « J' vâ' 'oèr quoi c' qui s' pâsse ! »

Fa't que l' gâ' a dit : « B'en, c'ést ton garçon qui ést arrivé. I' a fa't naufrag' p'is c'tte sa'vagess'-lâ gu'i a sauvé la vie. Ça f'sé' enne escouss' [secousse][3] qu'i' éta't parti... et p'i' i' me l'â emm'née écitte. I' voula't pâs l'emm'ner che' vous, i' ava't pêur qu' t' éta' indigné d' çâ. I' a dit, i' me l' â vendue comme esclâve ! »

Ça a choqué... l' bonhomme i' gu'i a r'mis son argent, p'i' i' a ramâssé la sa'vagesse, p'i' il l'a emm'née avec lui, p'i' il l'â emm'née au château. P'i' i' a dit : « Grouill' pâs de d' lâ ! I' a dit, b'e'tôt, ton Thomâs-Clé, tu l' l'a'râs ! »

Ça fa't qu'il l'â mi' en exil pour enne escouss' pour l' dompter comme i' faut. P'is lâ, i' a vu [eu] cinq six coups d' fouet par jour, et p'i' il l'â rajusté avè' çâ. P'i' in bon

3. *Secousse* : Laps de temps, période de temps.

soèr te'jours, le roi 'ta't décidé de l'emm'ner che' z-eux, lâ, p'is d' gu'i fére enn' leçon, gu'i fére in sarmon pour tâcher de l' fair' marguié' avec sa sa'vagesse.

Ça fa't que, lâ, i' a fait'... i' â invité du monde à plein, lâ, p'i' i' â 'té charcher son garçon, p'i' il l'â emm'né. P'is lâ, i' gu'i a conté l'histoère, tout' sa vie, de quoi c' qu'i' ava't fait', i' gu'i â dit qu'i' ava't fait' in vœu' pour a'oèr in enfant, qu'i' en n'ava't pâs, p'is tout's lés... l' troub'[4] qu'i' gu'i ava't causé. Et p'i' apras çâ, c' sa'vagess'-lâ, b'en, 'a gu'i ava't sauvé 'a vie et p'is l' coup qu'i' ava't fait' à 'a sa'vagesse. P'is lâ, la peine l'â pris. P'i' 'a dit... i' ava't di' à 'a sa'vagesse, le roi, lui : « Tant que j' te dirai pâs d' sortir, grouill' pâs de d' lâ ! »

P'i' elle 'a éta't dans sa chamb' p'i' elle 'a capitidé't[5] son Thomâs-Clé, 'a voula't l'a'oèr. Te'jours, l' bonhomm' gu'i â fait in sarmon, p'i' i' gu'i â dit tout c' qu'i' ava't fait' et p'is « T' âs pâs d' hont' d'a'oèr fait çâ ? » Et p'is l' gârs s'ést mi' à brâiller. P'i' elle, 'a s'app'lé' Érico, elle. I' a prononcé son nom, lâ. « Chère Érico ! »

P'is quand l' bonhomme a attendu [entendu] çâ, i' â ouvert la porte. P'is, ell' quand qu' 'a attendu « Chère Érico », hein ! tu cré's si ça s'ést ramâssé. Et p'is lâ, b'en, i's s' sont marguiés, p'i' i' on eu cinq six p'tits garçons, p'is sept huit p'tit's filles !

P'is ça finit lâ !

4. *Trouble* (angl.) : Souci, chagrin.
5. *Capitider* : Sens de réclamer.

8 – LES REVENANTS DE LA VIEILLE ÉGLISE

Un homme, autrefois, vivait seul avec sa femme. Chaque soir, il allait passer la veillée ailleurs, même quand sa femme voulait le garder à la maison. Il sautait en selle sur sa petite jument blonde et quittait le foyer. Il revenait parfois aux petites heures du matin.

Un jour, la femme apprend que sa voisine est morte. Dès que le mari est de retour, son épouse lui apprend la nouvelle : « Notre voisine est morte ! Ce soir, tu vas sacrifier ta veillée coutumière, et tu vas venir avec moi rendre un dernier hommage à notre voisine sur sa couche funèbre !

— Si tu veux aller veiller ta voisine, vas-y ! Moi, je vais à ma veillée de plaisir, comme à l'accoutumée ! »

Quand elle voit que son mari ne veut rien lui concéder, elle le laisse partir. Il saute à cheval, et grimpe la côte. En haut de la colline, il devait passer près d'une église en ruine, privée de fenêtres. Ce soir-là, quand il est en vue de l'église, il est frappé par un spectacle nouveau. Il s'approche ; il voit que le chœur est illuminé. Un groupe d'hommes et de femmes dansent vêtus d'un cotillon ou drôle de tunique. Il se dit à part soi : « Ah ! diable ! on danse ici, ce soir ? C'est du neuf ! Comment expliquer ce phénomène ? »

Il jette un coup d'œil dans la vieille église ; il y aperçoit sa voisine en train de danser. « Ah ! ah ! se dit-il, ma femme m'a pourtant bien affirmé que notre voisine était morte. C'était une défaite pour me garder à la maison, ce soir ! Non seulement elle n'est pas morte, mais la voisine est à cette danse ! »

Notre homme file plus loin et se rend à sa veillée et ne la quitte que très tard dans la nuit. En revenant chez lui, il passe près de l'église ; on y danse encore ! Il rentre chez lui et ne dit pas un mot de sa surprise.

Le lendemain soir, il quitte le foyer pour se rendre à sa veillée de plaisir. En passant près de la vieille église, il constate que l'on y danse encore. Il se rend à sa veillée et s'y amuse plus longtemps que la veille. À son retour, en passant devant la vieille église, il se rend compte que la danse n'est pas terminée. Il voit que sa voisine est encore parmi les danseurs. « Comment se fait-il, s'écrie notre homme, que l'on danse encore ici ? Je vais leur faire une peur ! »

Il se dresse sur sa selle, pique de l'éperon, et passe à toute vitesse près d'une fenêtre de l'église en criant : « Allez-y , les danseurs ! » À ces mots les lumières

disparaissent, et les danseurs s'élancent à la suite du cavalier. Ce dernier aperçoit sa voisine qui le poursuit à quelques pas du cheval.

Notre homme oblique vers une rivière ; sa monture saute à l'eau, mais la voisine a eu le temps de saisir la queue de la jument et de la priver de tout son crin. La voisine crie au cavalier : « Mon malheureux ! Si tu n'avais pas profité de cette rivière, c'en était fini de ta vie ! »

Notre bonhomme a filé chez lui bien décidé à ne plus retourner aux veillées de plaisir, le soir, mais à rester au foyer en compagnie de son épouse. De plus, à la mort d'un citoyen des environs, il ne manquait jamais d'aller veiller le défunt.

LES REVENANTS DE LA VIEILLE ÉGLISE

Une historiette folklorique racontée le 24 août 1960, à Saint-François-d'Assise-de-Matapédia, comté de Bonaventure, Québec, par Louis Lévesque (72 ans) natif de Saint-Jean-de-Dieu, comté de Témiscouata; légende apprise de son père, Louis Lévesque (alors âgé de 60 ou 65 ans) vers 1910.

Enregistrement n° 1478. Conte-type A540 revenants dans l'église (provoqués par un veilleur) danseurs fantômes dans l'église.

C'éta' in homm' qui été' t'ut seul avè' sa femme, et p'i' à tou' 'és soèrs, i' allé't veiller. P'is sa femm' voula't l' garder che' z-eux, i' voulé't jama's rester.

T'hours, in bon jour, sa 'oésine [voisine] ést morte. I' â arrivé l' soèr. Et p'is sa femm' gu'i a dit : « Not' voésine ést morte ; tu gu'irâs pâs veillé' à soèr. 'A dit, tu vâs v'nir veillé' avec moé !

— P'i' i' a dit, si tu veu' aller veiller ta voésine, tu gu'iras, moé, j' vâs veiller ! »

Te'hours, 'a a vu qu' c'té't comme r'guien, all' l'â laissé fére. P'i' i' a parti pour aller veiller ; i' ava' enn' p'tit' jumin [jument] jaune, i' embarqué' à joual là-d'ssus, su' sa selle, p'i' i' allé't veiller. I' r'vené't, dés fois l' matin, au jour.

Te'jou's, i' monté' enn' grand côte, i' y avé' enne... su' c'tte côt'-lâ, i' y ava' enn' mâsur' [1] d'église. I' y avé't p'us d' châssis, là-d'dans. I' arriv' lâ, l' soèr, i' passé't par lâ, i' avé't jama's vu çâ. Dés lumiér's dans l' chœur et p'is dés cotillons, dés parties du monde en cotillons, dés femmes, dés homm's qui dansent, v's savez, comme on dira't, en ch'mise. Et puis, ça dans' là-d'dans [là-dedans]. I' dit : « Que l' guiâb'e ! Ça danse écitte à soèr ? Ça a pâs coutum' danser. J'ai jama's vu çâ, p'is quo' ça veut dir' çâ ? » P'i' i' r'gârde. I' voét sa 'oésine, lâ. I' a dit : « Ma femm' m'â dit — c'té't b'en pour m' garder che' nous — ma femm' m'a dit qu' ma 'oésine éta't morte. I' y a pâs d' danger. I' a di' 'a ést écitt' qu' 'a danse. C' pour m'opposer d'aller veiller ! »

T'jours, i' vâ à sa veillée, p'i' i' veill' târd. En s'en r'venant, i' pâss' lâ, ça danse encôre. S'en vâ che' z-eux, p'i' i' parl' pâs. Lend'main soèr, i' r'tourn' veillé' encôre. I' arrive encôr' lâ, ça danse encôre. I' veille encôr' p'us târd. En s'en r'venant, te'jou's ça

1. *Masure* : Les restes, les ruines.

danse encôre, p'i' i' 'oét sa 'oésin' lâ. I' a dit : « Comment ça s' fa't qu'i's danse' écitte. I' dit, m' â' asseyé à gu'ieu fére enn' pêur ! »

Ça fa't qu'i' s'apiqu' [2] su' sa p'tit' jumint, lâ, prê' à piquer d' l'épron et p'i' i' lâche in cri. I' s'approche à' râ' in châssis [3] p'i' i' lâche in cri : « Hardi, cotillons ! » En disant çâ, lés lumiér's s'éteinde' et p'is lés cotillons pâr' en arguiér' de lui. P'is sa 'oésine l' suit. I' s'aparçoét que sa voésine l' sui' en arguiére, lâ. I' arrive à enn' riviére ; sa p'tit' jumint saute à l'eau p'is sa 'oésine avè' eu l' timps [temps] d' gu'i po'gné' 'a queue p'is d' gui descend'e l' crin jusqu'en bâs. 'A dit : « Mon malheureux ! Si ç'ava't pâ' été de c'tte rivièr'-lâ, 'a dit, ta vie a'ra été au bout' ! »

Ça fa't que l' gârs s'ést en-allé che' z-eux, p'i' i' a p'us r'tourné veiller, i' a resté avec sa femme.

Et p'is quand i' 'n n-ava't qui moura' entour de che' z-eux, i' allé't lés veiller.

2. *Apiquer* (s') : Se placer dans une position verticale.
3. *Châssis* : Fenêtre.

9 - LES MOUTONS BLANCS

Un couple n'avait qu'une fille. Avec le temps, l'enfant grandit, mais demeura sans frère ni sœur.

Un bon jour, un jeune homme se présente à la maison. Il courtise la fillette, la demande en mariage et finalement l'épouse.

Après le mariage, sans révéler où il demeure — on sait seulement qu'il vient d'une région très lointaine — le nouvel époux reprend la route de sa patrie, en compagnie de son épouse. Les parents de cette dernière n'en reçoivent aucune nouvelle.

Une fois leur fille partie, les parents restés seuls, mettent au monde un autre enfant, un garçon. Cet enfant grandit très rapidement, comme on peut l'observer dans les contes, et devenu adolescent, il demande un jour à ses parents comment expliquer qu'il n'ait ni frère ni sœur. « Tu as une sœur, lui répond sa mère, mais nous ne savons pas où elle demeure. Un jour, un homme distingué est arrivé ici ; ta sœur était en âge de prendre un mari, et elle a épousé cet étranger. Ils sont partis dans leur demeure, mais nous n'avons jamais reçu la moindre nouvelle d'eux.

— Eh bien ! si j'ai une sœur, reprend le jeune homme, je veux m'employer à la retrouver. Donnez-moi un peu d'argent, et je finirai par la retracer ! »

Les parents s'opposèrent d'abord à son départ, mais comme le jeune homme ne voulait pas revenir sur sa décision, ils durent lui donner une somme d'argent et le laisser partir. Il quitta la maison paternelle et marcha longtemps, longtemps. Un bon jour, il arriva à un désert et il y découvrit une sorte de château.

Le jeune voyageur va frapper à la porte du château ; une femme vient ouvrir la porte. Il lui demande si elle demeure seule. « Oui, je vis seule, mais je suis mariée, répond la femme.

— Votre mari, où est-il ? demande le voyageur.

— Mon mari garde des moutons, des moutons blancs. Il part derrière le troupeau, le matin, et il revient seulement le soir. Et vous, jeune homme, d'où venez-vous ? »

Le voyageur lui nomme l'endroit où il est né, d'où il est parti. Peu à peu, la situation se clarifie ; le jeune homme et la femme du château découvrent qu'ils sont frère et sœur. Le jeune homme est heureux d'avoir retrouvé sa sœur. « Et ton mari, demande le jeune frère, il te rend heureuse ?

— Heureuse, mais d'une façon limitée ! Il n'est jamais ici. Chaque matin, il part à la suite d'un troupeau de moutons blancs et revient le soir. Je ne sais pas du tout ce qu'il fait. À son retour, le soir, il prend son souper, mais ne va pas au lit tout de suite. Il s'agenouille et il prie. Parfois je me réveille et je lui dis : "Viens te coucher !" Il me répond : "Je vais terminer ce passage et après, j'irai au lit !" Moi, je me rendors là-dessus. Le lendemain matin, à son lever, il retourne à son troupeau et ne rentre que le soir !

— Tu mènes donc une vie assez ennuyante !

— Oui, passablement ennuyante !

— Je vais lui demander, continue le jeune frère, si un autre serait capable de prendre soin de ses moutons.

— Je ne doute pas qu'un autre puisse prendre sa place derrière le troupeau. Tu lui en parleras toi-même ! »

Le soir, le berger revient ; sa femme lui présente son frère. Les deux hommes se mettent à table pour souper. Soudain le jeune voyageur dit à son beau-frère : « Votre femme doit trouver le temps long, seule à la maison des journées entières, alors que vous gardez votre troupeau jusqu'au soir ! Croyez-vous que je serais capable de prendre votre place derrière le troupeau, moi ?

— Ah ! certainement, tu en es capable ! Demain matin, je te décrirai ta nouvelle tâche ! »

La conversation dura jusque tard dans la nuit. Tout le monde gagna le lit et, le lendemain matin, le beau-frère dit au jeune voyageur : « Ce matin, ouvre la bergerie, et prends la responsabilité d'accompagner mes moutons. Ils vont se diriger vers la plaine ; tu les suivras. Ta route sera bientôt coupée par une rivière assez tumultueuse. Sur la berge de ce cours d'eau, le bélier va s'arrêter et va t'attendre. Tu monteras à cheval sur ce mouton, tiens-toi solidement, mais n'aie pas peur. Le courant est rapide. Toutefois, ne crains rien ; le bélier va te déposer sur l'autre rive. Tu n'oublieras pas de m'apporter un échantillon de la nourriture de mes moutons ! »

Le matin, à l'heure prévue, on ouvre la bergerie, et les moutons en sortent ; le jeune homme suit le troupeau. À la vue de la rivière couverte de remous et de bouillons blancs, le berger prend peur. Il voit le bélier qui l'attend, mais il refuse de monter sur le dos de l'animal. Il effraie le bélier et le force à traverser seul le cours d'eau.

Le soir, les moutons reviennent, il les observe pendant qu'ils franchissent la rivière et reprend sa route vers la maison à la suite du troupeau. Tout à coup, il pense à l'ordre reçu du beau-frère : « Tu me rapporteras un échantillon de la nourriture de mes bêtes. » Il ramasse une poignée de trèfle et la met dans sa poche en se disant : « D'ordinaire les moutons se nourrissent de trèfle ! »

Le jeune homme reconduit les moutons dans la bergerie et revient à la maison de sa sœur. Pendant le souper, le beau-frère demande au nouveau berger : « Comment as-tu passé la journée ?

— Tout s'est bien passé ! répond le jeune homme.

— Et la rivière ? Tu n'as pas eu de difficulté à la franchir ?

— Aucun problème ! On gagne l'autre rive sans peine !

— J'y pense, continue le beau-frère ; m'as-tu apporté un échantillon de la nourriture de mes moutons ? »

Le jeune homme plonge la main dans sa poche, tire sa poignée de trèfle et la présente à son beau-frère. « Malheureux ! s'écrie ce dernier ; tu n'es pas allé où tu devais te rendre ! Je te permets de coucher ici, ce soir, mais j'exige que tu quittes le château dès demain matin. Je ne veux plus te revoir chez moi ! »

Le jeune homme baissa la tête, et eut honte de lui-même toute la soirée. Tôt le lendemain, il disparut du château.

Pendant ce temps, le père et la mère de ce fils parti en voyage, mirent au monde un second fils que j'appellerai Ti-Jean, celui-là. L'enfant grandit comme tous les autres ; une fois rendu à un certain âge, il demande à ses parents s'il est le seul enfant de la famille. « Tu as un frère et une sœur, lui répond-on ; ta sœur est partie après son mariage, et nous n'en avons reçu aucune nouvelle. Ton frère est parti à la recherche de sa sœur, mais lui non plus n'est jamais revenu !

— Eh bien ! moi aussi je vais partir à leur recherche ; et moi, je vais les retrouver ! »

Ti-Jean imite son frère ; il se fait donner une somme d'argent, et quitte la maison paternelle. Il se lance à la recherche de sa sœur et de son frère. Ti-Jean parcourt le même chemin que son devancier, et parvient au même château. Il y découvre une femme, et, au cours d'une conversation, Ti-Jean l'identifie comme sa sœur. Celle-ci, le soir venu, voit revenir son mari et lui présente ce second frère. Ti-Jean commence à causer, et demande bientôt à son beau-frère : « Est-ce que je pourrais m'occuper de votre tâche pour que vous puissiez vous reposer à la maison, demain ? Je vous remplacerais, moi !

— Oui, répond le beau-frère ; tu pourrais certainement me remplacer. Je te dirai, demain matin, ce que tu dois faire à ma place ! »

Le lendemain matin, le beau-frère donne à Ti-Jean un dîner tout préparé, ouvre la bergerie et dit au nouveau berger : « Suis mes moutons. Tu devras traverser une rivière là-haut, mais tu sauteras à cheval sur le dos du bélier. N'essaie pas de franchir la rivière autrement que sur le dos du bélier. Ne crains rien ! Le bélier te déposera sans accident sur l'autre berge de la rivière ! Et ramène-moi un échantillon de la nourriture de mes moutons ! »

Ti-Jean part à pied derrière le troupeau. À une faible distance de la rivière, le bélier attend le berger. Sans aucune crainte, Ti-Jean saute sur le dos de l'animal et s'y cramponne solidement. Le bélier s'élance dans les eaux bouillonnantes de la rivière. Pendant quelques instants, le courant semble entraîner la bête à la dérive, mais le bélier finit par mettre le pied sur l'autre rive.

En descendant sur la berge, Ti-Jean aperçoit une montagne ; il l'escalade à la suite du troupeau et parvient à une chapelle. Tous les moutons s'engouffrent dans la chapelle et prennent place dans les bancs. Ti-Jean se met à genoux dans un banc à l'arrière du temple.

La messe commence. Au moment de la communion, les moutons s'avancent près du chœur. Ti-Jean se rappelle que son beau-frère lui a commandé de ramener un échantillon de la nourriture des moutons. Il se dit intérieurement : « Je vais aller communier moi aussi ! » Il s'avance à la suite des moutons, prend l'hostie, l'enveloppe précieusement et la place dans sa poche.

Une fois revenu chez sa sœur, Ti-Jean s'attable pour le souper. Le propriétaire du troupeau demande à son nouveau berger : « Comment as-tu passé la journée ?

— Ah ! tout a bien été, répond Ti-Jean. Je n'ai eu aucun embêtement !

— M'as-tu rapporté un échantillon de la nourriture de mes moutons ?

— Oui ! Voyez vous-même l'hostie que j'ai rapportée dans cette enveloppe !

— Ah ! oui. Toi, tu es un homme ! Tu n'es pas un poltron comme ton frère qui est venu me rendre visite. Lui, il a eu peur de traverser le torrent. Comme tu as été courageux, je te donne tout ce que je possède ici. Reste au château avec ta sœur et jouissez tous deux de ces biens que je vous abandonne ! »

LES MOUTONS BLANCS

Récit folklorique raconté le 24 août 1960, à Saint-François-d'Assise-de-Matapédia, comté de Bonaventure, par Louis Lévesque (72 ans) natif de Saint-Jean-de-Dieu, comté de Témiscouata. Le conteur a appris ce conte de son père, Louis Lévesque (50 ans) vers 1902.

Enregistrement n° 1479. Conte-type 471 I a (2 frères), b, II, c, d, III b, IV a.

C'éta' in homm' p'i' enn' femm' qui ava' 'ien que enn' fille. Et p'is la fille a grandi, p'is quand qu' 'a a été grande... i' ava'ent pâ' eu d'aut'e enfant.

P'i' in bon jour, i' a r'ssou' [1] in mecieu', lâ. Et p'i' i' a connu c'tte fill'-lâ, p'i' il l'â d'mandée en marguiage, p'is final'ment, b'en, il l'â marguiée. Et puis, i' â parti, i' s'st en-allé. I' a pâs di' où c' qu'i' resté't [restait], i' a dit, qu'i' resté't loin. I' s'st-en allé loin dans sa place, p'i' i' 'n n'ont pâ' attendu parler.

Durant c' temps-lâ, i' on eu in p'tit gârs, l' pér' p'i' 'a mére, le pér' d' la mér' p'is d' la fille, lâ, i' on eu in p'tit gârs. Te'hours, dan 'és contes, b'en, ça va vite, i' â grandi c' p'tit gârs-lâ. P'is, quand qu'i' ést v'nu grand, i' a dit, i' a d'mandé à sa mér' p'i' à son pér' voèr si i' ava't pâs... « Comment ça s' fa't qu' j'ai pâs d' sœur p'is d' frére?

— Ah b'en! i' ont dit, t' â' enn' sœur, mé' on sé't pâ' où c' qu'alle ést. I' a r'ssou' in mecieu' écitte, in jour, p'i' 'a éta' en âg' de s' marguier, p'i' 'a s'ést marguiée, p'i' i' ést parti, p'is, on 'n n'a jama' attendu parler!

— Ah! b'en, i' a dit, si j'ai t-enn' sœur, i' faut j' la trouve. I' a dit, vous allez m' denné' in peu d'argent, p'is j' la trouvèrai. »

Ça fa't qu'i's voula'ent pâs qu'i' parte, mé', i' s'ést fait' denner d' l'argent, p'i' i' éta't décidé d'y aller. I' a parti, p'i' i' a marché pâs mal longtemps. Te'jours, final'ment, i' â arrivé dan in désert, p'i' i' y avé't comm' magniér' d'in château, lâ.

I' s'st en-allé lâ, p'i' i' a cogné à 'a porte, p'i' enn' femme i' ést v'nue gu'i rouvrir la porte. Ça fa't qu'i' gu'i a d'mandé 'oèr si 'a éta't tout' seule? 'A gu'i a dit qu' oui. P'i' i' a d'mandé si 'a éta't marguiée? 'A a dit, oui!

— Vot' mari où c' qu'il ést?

---

1. *Ressoudre*: Arriver, survenir.

— 'A dit, mon mari, i' gard' lés moutons, dés moutons blancs. I' pâr' avè' çâ l' matin, p'i' i' s'en vient l' soèr. »

Te'jours, 'a gu'i d'mande où c' qu'i' d'vient ? I' gu'i dit l' nom d' la place et p'is ça s' déclâr' qu' c'ést l' frér' p'i' 'a sœur. C'ést d' minm' qu'i' ava't trouvé sa sœur. P'is, i' dit : « Ton mari, t'és b'en avec ?

— 'A dit, oui. 'A dit, c' que l' guiâb'e ! 'A dit, i' ést jama' écitte. 'A dit, à tou' 'és matins, i' â enn' gagn' [gang][2] de moutons blancs, p'i' i' pâr' avec çâ, p'i' i' r'vient l' soèr. J' sé's pas quoi c'ést qu'i' fa't. P'i' 'a dit, l' soèr, i' soupe, p'i' 'a dit, i' s' couch' pâs. 'A dit, quand i' s' couch' j' t-endormie, 'a dit, i' prie. I' s' ma' à g'noux, p'i' i' prie, et p'is j' gu'i dis : « Viens t' coucher ! » Et p'i' i' dit : « Oui, j' m'â fénir c' pâssag'-lâ, lâ, p'is j'irai b'e'tôt. » P'i' 'a dit, j' m'endors là-d'ssus, p'is l' lend'main matin, b'en, i' s' lev' p'i' i' r'prend sés moutons p'i' i' r'vient l' soèr.

— I' dit, c'st ennuyant pour toé, çâ ?

— 'A dit, pâs mal !

— I' a dit, m' âs gu'i d'mandé' 'oèr ; in aut' s'ra't pâs capab' çâ, c'tte djob-[job][3] lâ ?

— 'A dit, probabeulment. Tu gu'i d'mand'râs. »

T'jours, l' soèr, i' arrive et p'i' all' l' fa't fér' connaissanç' d'in d' sés fréres. Et p'i' i's s' mett'e à souper, p'is l' gâ' â di' à son beau-frére, i' a dit : « C'ést ennuyant pour vot' femme, rester t'ut' seul' dés grands journées d' minme, t'nir vos moutons, lâ, p'is vous v'né' 'ien que l' soèr ! J' s'ra's pâs capab' d' fair' çâ c'tta djob-lâ, moé ?

— Ah ! i' a dit, oui, t' és capab' d' fér' çâ ! I' â dit, demain matin, j' te dirai quoi fére. »

Te'jours, i' ont pâs jâsé longtemps, i's s' sont couchés. P'is l' lend'main matin, i's s' sont l'vés. Et p'is, i' a dit : « A matin, on vâ ouvrir la barg'rie, lâ, p'is tu vâs prend' lés moutons, i's vont s'en aller su'... tu march'râ' en arguiére. Et p'is tu vâ' arrivé' à in ruisseau, enn' riviér' qu' ést pas mal grosse. I' a dit, t' embarqu'râs su' l' dos du bélguier [bélier] blanc, lâ, i' vâ s'assir, lui, lâ, lâ, p'i' i' vâ t'attend'e. P'i' aie pâs pêur. Quiens-toé b'en ! L'eau ést grosse, mé' é' [aie] pâs pêur, travarse ! Eul l' belguier vâ t' travarser. P'i' i' a dit, tu m'emport'râs l'harb' que més moutons mangent ! »

Te'jou's, l' matin, hein ! i' lâch' sés moutons, p'is l' gârs pârt par en arguiére, p'i' i' sui' 'és moutons. I' arrive à 'a riviére. La riviére â lés bouillons blancs là-d'dans ; l' gâ' a pêur. L' belguié' ést lâ qu'i' attend. Te'jours, i' veut pâ' embarquer. I' en-'oueille l' bélguier ; l' bélier travarse, p'is s'en vâ.

P'is lâ, i' attend l' soèr. Le soèr, i' voét r'venir lés moutons, p'i' i' pâr' en arguiér' dés moutons, p'i' i' dit : « I' m'â dit d'emporter l'harb' qu' sés moutons mangent. I' a dit, ordinair'ment, c'ést du trèf' qu' lés moutons mangent ! »

---

2. *Gang* (angl.) : Groupe, équipe. Ici, troupeau.
3. *Job* (angl.) : Emploi, travail, besogne.

Ça fa't qu'i' ramâsse enn' po'gnée d' treuff' p'i' i' met çâ dans sa poche. P'i' i' s'en vien à 'a méson, p'i' i's s' mett'e à souper, l' soèr. P'is son beau-frér' gu'i d'mande : « Comment ça 'té ?

— Ah ! i' a dit, ça a b'en été !

— La riviére ? 'A travars' b'en, hein !

— Ah ! i' a dit, i' y a pâs d' soin[4]. Ça travars' de promiér' clâsse !

— I' a dit, m'âs-tu emporté l'harb' que més moutons mangent ? »

I' met la main dans sa poch' p'i' i' hale[5] enn' po'gnée d' treuff' qu'i' met lâ.

B'en, i' a dit : « Malh'ureux ! T'âs pâs 'té éioù c' que tu d'va' aller ? I' a dit, tu vâs couché' écitte, mé', d'main matin, pouss'-toé ![6] J' veux p'us t' voèr ! »

Fa't qu'i' a pâ' eu enn' gross' façon, l' soèr, hein ! L' lend'main matin, i' s'ést poussé. Durant c' temps-lâ, l' vieux p'i' 'a vieille, 'és aut's, lâ, i' éta'ent pâs b'en vieux, mé', te'jours, i' ont ach'té [acheté][7] in aut' p'tit gârs.

Ça fa't qu'i' a grandi, hein ! P'i' i' a fait' comme l' premier. Et p'is lâ, i' a d'mandé à son pér' p'i' à sa mére, in bon jour, voir si i' éta't t'ut seul che' z-eux, enfan unique. Ça fa't qu'i' ont dit : « T' â' in frér' p'i' enn' sœur. Ta sœur s'ést marguiée, p'i' 'a ést partie pour aller b'en loin, p'i' on 'n n'â jama' attendu [entendu] parler. P'is t'ava' in frére, p'i' i' a parti pour allé' 'a trouver, sa sœur, p'i' on l'â p'us r'vu, lui non plus !

— Ah ! b'en, i' a dit, moé 'tou.[8] J' vâ' allé' 'és trouver, moé. J' vâ' allé' 'és trouver ! »

Ça fa't qu'i' pârt. I' fa't comme l' premier ; i' s' fa't denner d' l'argent, p'i' i' pârt, p'i' i' s'en vâ su' le... on vâ l' raccourcir in p'tit brin. On vâ l'app'ler Ti-Jean, ça vâ fair' pareil. I' s'app'la't Ti-Jean c' 'tit-lâ. Ça fa't qu'i' été't parti pour aller trouver sa sœur p'is son frére, lui, lâ. Et p'i' i' â arrivé, lâ ; i' a faite l' minm' chemin. I' a arrivé au château, p'i' i' a rentré lâ, p'i' i' s'ést fait acconnaît' à c'tte femm'-lâ, p'i' i' ont déclâré, c'té't l' frér' p'i' 'a sœur. Et p'is lâ, b'en, l' beau-frére r'ssoud, l' soèr. P'i' 'a gu'i â encôre introdui'[9] in d' sés fréres. P'i' i' gu'i a d'mandé 'oèr si i' éta't capab' de fér' l'ouvrag' qu'i' f'sé't, pour l' laisser che' z-eux, l' lend'main. P'i' i' f'ra't l'ouvrage, lui. I' a dit : « Oui, t' és capab'e. I' a dit, tu vâs... d'main matin, i' a dit, j' te dirai quoi fére. »

L' lend'main matin, te'jours, i' lâche lés moutons, et p'i' i' gu'i denn' son dîner. Et p'i' i' pârt darguiér' lés moutons. P'i' i' gu'i ava't dit, l' gârs, lâ, b'en i' a dit : « I' y a

---

4. *Soin (il n'y a pas de)* : C'est certain ! Aucune inquiétude !
5. *Haler* : Tirer.
6. *Pousser* (se) : S'en aller, quitter en vitesse.
7. *Acheter* : Donner naissance, engendrer.
8. *Itou* : Aussi, pareillement.
9. *Introduire* : Présenter.

la riviére à travarser, p'i' i' a dit, i' y a l' belguié' en arguiére, lâ, tu gu'i saut'râs su' l' dos. T' és pâ' 'apab' d' travarser sans sauter su' l' dos du belguier. I' vâ t' travarser. Aie pâs pêur ! »

Ça fa't que, i' a parti d'arguiér' lés moutons, p'is, quand i' â arrivé à 'a riviére, l' mouton l'â attendu. P'i' i' a pâ' eu pêur, lui. I' gu'i a sauté su' l' dos, hein, p'i' il l'a po'gné. I' ést v'nu prê' à partir à d'rive [dérive]. Mé', te'jours, i' a traversé. P'is lâ, i' y ava' enn' montagne ; i' ont monté 'a montagne, p'i' i' a arrivé à la chapelle. Lés mouton ont tout' rentré, p'i' i's sont tout' mis dans dés bancs. P'is la mess' s'ést dit, p'is lui, s'ést mi' à g'noux dan in banc, en arguiére.

Quand ça été l' temps d' la commugnion [communion], i' été't pâs fou, Ti-Jean, t' sé's, c'ést te'jours p'us fin qu' lés aut's, çâ. Lés moutons ont 'té commugnier, p'i' i' a dit : « I' m'â dit d'emporter l'harb' que sés moutons mangent. I' a dit, j' vâ' aller commugnier, moé 'tou ! » P'i' i' a été commugnier, p'i' i' a pris l'hostie, p'i' il l'â env'loppée dans que'qu' chose, p'i' il l'â serrée[10] précieus'ment, qu' ça dit dans l' conte !

Et pui' i' s'ést en r'venu che'... su' son beau-frére, le soèr. Fa't qu'en soupant, l' gârs gu'i a d'mandé comment ça ava' été ? « Ah ! i' a dit, ça a b'en été, pâ' eu d' misère.

— P'i' i' a dit, m'âs-tu emporté l'harb' que més moutons mangent ?

— I' a dit, oui ! »

Ça fa't qu'i' a sorti l'hostie, p'i' i' gu'i â montrée. « Ah ! i' a dit, toé, par 'zemp' ! Toé, t'és t-in homme ! I' a dit, pâs ton frér' qui ést v'nu icitte, lâ. I' a dit, i' a eu pêur de travarser l' ru'sseau. Toé, t' âs pâ' eu pêur. I' a dit, tout' c' que j'ai t-écitte, tu vâ' resté' a'ec ta sœur. Tout çâ, c'st à vous aut's ! »

10. *Serrer* : Mettre en sûreté, remiser, placer en vue de conserver.

10 - LE VOYAGEUR ET LE NÈGRE

Un homme s'était installé sur une ferme et y faisait vivre sa famille dont deux garçons. On y vivait pauvrement et même misérablement. Avec le temps, les garçons avaient grandi, et, à une grande distance de la ferme, l'exploitation du bois en forêt s'était développée.

Un jour, l'un des garçons dit à son père : « J'ai décidé d'aller travailler en forêt en vue d'y gagner de l'argent ! » Le père laissa donc partir son fils ; ce dernier se rendit en forêt, s'y trouva un emploi et y travailla de toutes ses forces pendant l'hiver.

Le printemps arrivé, le jeune homme réclame l'argent qui lui est dû, une somme assez rondelette, malgré la médiocrité des salaires à cette époque. Le jeune bûcheron se met en route vers la maison paternelle. Il devait parcourir seul une longue distance. Il marche une grande partie de journée sur la route qui traverse la forêt.

Tout à coup, le voyageur se retourne et aperçoit derrière lui un Noir qui s'en venait à cheval. Effrayé à la vue du nègre, le jeune homme quitte la route et se cache sous les arbres. Mais le Noir l'avait vu. Quand il arrive à peu de distance de la cachette, le cavalier lance un cri : « Jeune homme, viens ici ! »

Le bûcheron croyait avoir échappé à la vue du Noir. Tout timide il sort de sa cachette. « Où vas-tu ? lui demande le Noir.

— Je sors de la forêt. J'ai travaillé tout l'hiver comme bûcheron, et maintenant, je retourne chez mes parents.

— Eh bien ! enchaîne le nègre, nous allons faire route ensemble.

— Ce sera difficile de faire route ensemble ; toi, tu disposes de quatre pieds, et moi, je n'en ai que deux !

— Ah ! je n'irai pas plus rapidement que toi. Tu verras ! »

Les deux compagnons s'engagent ensemble sur la route. Après quelques heures de marche, le bûcheron demande au Noir : « Où allons-nous coucher, ce soir ?

— Il doit exister quelque part, le long de la route, des endroits où nous pourrons dormir. Nous en trouverons un bientôt ! »

Les deux voyageurs marchent encore un certain temps. La nuit tombe. Tout à coup, ils aperçoivent une lueur à peu de distance de la route. « Bon ! souligne le nègre, voici du feu ! Ce sera un bon endroit pour passer la nuit ! »

Les deux compagnons se guident sur la lueur, et arrivent à une sorte de grotte au milieu de laquelle ils voient un feu qui lance des flammes et de la fumée dans la nuit. L'un d'eux pousse la porte, une sorte de panneau dépourvu de pentures et appuyé par un simple bloc de bois. La porte, déséquilibrée par la chute du bloc, s'abat à l'intérieur de la caverne. Les deux compagnons foncent vers le foyer où mijote un chaudron. Poussé par la faim, le Noir échappe une première remarque : « J'entends mijoter dans ce récipient ; nous y trouverons sûrement quelque nourriture ! »

Le nègre soulève le couvercle du chaudron et en tire un gigot de mouton. Il dit au bûcheron : « Nous allons enfin manger ! Il y a si longtemps que mon ventre crie famine ! » Le Noir taille un morceau de mouton rôti, en donne une partie au jeune bûcheron, en lui disant : « Mange ; ne te gêne pas ! Ne crains rien de ma part. Ce n'est pas moi qui vas te créer des soucis ! »

Ils mangent à leur faim, tous les deux. Du gigot de mouton les moindres miettes ont disparu ! Après ce bon repas, les deux copains fument une pipe. Le sommeil commence à se faire sentir. Ils découvrent un lit dans un coin : « Ah ! s'écrie le Noir, nous allons pouvoir nous coucher. Regarde le lit !

— Non, je ne me couche pas, moi ! répond le bûcheron.

— Viens, viens te coucher. Si tu as peur, étends-toi du côté de la muraille, moi j'occuperai la place du bord. Je n'ai pas peur, moi ! »

Les deux compagnons se couchent. Quelques instants plus tard, le Noir dort à poings fermés ; son compagnon, trop peureux pour fermer l'œil, l'entend ronfler. Tout à coup, on entend bang, bang ! La porte que l'on avait appuyée à un bloc de bois, vient de basculer. Un jeune homme s'introduit dans la grotte ; il va droit au chaudron, et en enlève le couvercle. Rien ! Il ne dit pas un mot.

Bientôt, une fillette, la sœur du jeune homme sans doute, arrive quelques minutes plus tard, et fonce elle aussi vers le chaudron, le visite à son tour et commence à rouspéter : « Comment se fait-il que nous ayons placé un gigot de mouton dans ce chaudron, à notre départ, et qu'il n'en reste plus rien ? C'est toi qui as fait ce bon tour ?

— Ce n'est pas moi ! » proteste le jeune homme.

La mère arrive sur les entrefaites. Elle va visiter le chaudron, et n'y trouve rien. « Qui a mangé le gigot de mouton que l'on avait placé dans le chaudron ? Qui est arrivé le premier à la grotte ?

— C'est moi ! affirme le jeune homme.

— C'est toi qui as dévoré cette nourriture ?

— Ce n'est pas moi ! proteste le garçon.

— C'est donc toi ? demande la mère, en se tournant vers sa fille.

— Non, ce n'est pas moi ! »

Une violente chicane menace d'éclater. Mais un homme arrive et interrompt les protestations. « Qu'est-ce qui se passe ? demande-t-il.

— Eh bien ! intervient la femme, tout le souper est disparu du chaudron. Ces deux goinfres sont arrivés les premiers et ont vraisemblablement mangé tout le gigot de mouton. Il n'en reste plus une miette !

— Ce n'est pas moi ! proteste le garçon.

— Ce n'est pas moi non plus ! insiste la fille.

— C'est donc toi, la femme, qui as tout mangé ! d'affirmer le mari.

— Ce n'est pas moi ! » proteste à son tour la femme.

L'homme prend sa voix rageuse et crie : « Alors, c'est le diable qui a mangé notre souper ? » Le Noir surveillait le ton de la conversation. Il sort du lit, saute au milieu de la pièce et crie : « C'est moi qui ai mangé votre gigot de mouton ! »

Ces mots à peine terminés, toute la famille disparaît par la porte en un clin d'œil. Les deux voyageurs demeurent sur place tout le reste de la nuit.

Le lendemain, le bûcheron et le Noir continuent leur route et finissent par sortir de la forêt. « Tu as eu un bon compagnon pour traverser le bois, dit le nègre au jeune bûcheron ! Je te souhaite de t'en trouver toujours un de cette qualité pour te tirer facilement de toute situation difficile ! Va maintenant retrouver tes parents et sois heureux de revenir sain et sauf ! »

C'est ainsi que se termine mon récit !

LE VOYAGEUR ET LE NÈGRE

Conte folklorique raconté le 24 août 1960, par Louis Lévesque (72 ans) de Saint-François-d'Assise-de-Matapédia, comté de Bonaventure. Conte appris de son père, Louis Lévesque, à Saint-Jean-de-Dieu, comté de Témiscouata, vers 1909.

Enregistrement n° 1481. Conte-type K 335.0.15.

C'éta' in vieux qui s'avé' mis su' enn' terre. I' ava' enn' famille, p'i' i' ava' enn' coupeul de garçons qui éta'ent grandette' [grandets] et p'i' i' ava't dés chanquiers [chantiers] dans c' temps-lâ, mé' c'éta't b'en loin.

Ça fa't qu' le garçon di' à son pére : « J' vâs m'en aller dans l' boâs, asseyé' à gangner d' l'argin [argent]. » To'jours, i' a parti, p'i' i' s'st en-allé dans l' boâs, p'i' i' a pâssé l'hiver lâ ; i' a travaillé comme in bon. Et p'is dans l' printemps, i' ava' enn' bonn' po'gnée d'argint ; ça paya't pâs b'en cher, mé', te'jours, i' ava't d' l'argint !

T'hours, i' pârt pour descend', p'i' i' ava't b'en loin à descend'e. Marche enn' journée t'ut seul, enn' partie d'enn' journée. Te'jours, in bon... en marchant d' minme, i' se r'vir' tout d'in coup, i' aparçoè' in nègue [nègre], en arguiére, à jual [cheval].

Ça fa't que, i' ava't pêur du nègue. I' s'ést caché dans l' boâs ; p'is l' nègue, il l'ava't vu. Ça fa't que, le nègue i' â arrivé lâ, p'i' i' a dit : « Jeune homme, viens 'citte ! » I' pensa't qu'i' l'ava't pâs vu. Te'jours, i' sôrt [sort], p'i' i' a dit : « D'où c' que tu vâs ?

— Fa't qu'i' a dit, j' sôr' [sors] au bord. J'ai pâssé l'hiver dans l' boâs, p'is j' m'en vâs chez nous, trouver mon pére.

— P'i' i' a dit, on vâ fér' route ensemb'e !

— B'en, i' dit, c'ést mal'isé d' fér' route avè' [avec] toé. I' a dit, toé t' âs quat' pieds, p'is moé, j' 'n n'ai 'ien qu' deux.

— Ah b'en ! i' a dit, j'irai pâs p'us vit' que toé ! »

I' ont parti ensemb'e. I' ont marché encôr' plusieur' heure' et p'is l' garçon a d'mandé au nègue : « Où c' qu'on vâ aller coucher, à soèr ?

— Ah ! b'en, l' nègue i' a dit, i' doé' a'ouèr dés plac's pour couché' en que'qu' pâr' écitte. On vâ trouver çâ b'e'tôt ! »

Te'jours, i's marche' encôre enne escousse[1], et p'is la nuit' lés prend. I's voeille' [voient] enne r'lueur [lueur]. Quiens ! l' nègue i' a dit : « I' y â que'qu' chos' lâ, i' y â du feu, lâ, i' a dit, on vâ êt' bon pour coucher lâ ! »

Te'jours, i' arriv'nt lâ, enn' caverne a'ec in feu dans l' milieu et p'is la flamb' [flamme] p'i' 'a boucan'[2] ça sôrt [sort] par là-d'ssus, enn' cabane à feu. Pouss' la porte, la porte a'è' [avait] pâs d' penture, 'a éta' accosté [accotée] avec enn' bloqu' [bloc] de boâs. La bloqu' de boâs déboule et p'is la port' tumbe à terre, et p'i' i' rent'e. Le nègu' lui, sa promiére abord, hein ! i' ava't faim, i' s'en vâ 'oèr au chedron [chaudron]. I' a pensé : « Ça bouille, i' doé' a'oèr que'qu' chos' là-d'dans. »

I' s'en vâ lâ, i' hale[4] in gigot d' mouton. I' a di' au gârs : « On vâ manger ! Ça fa' assez longtemps qu'on n'a pâs mangé ! » I' en tâille in morceau p'i' i' en deunne in morceau au garçon. P'i' i' a dit : « Mange ! Gên'-toé pâs ! Avec moé, i' a dit, crains pâs ! T'a'râs pâs d' troub'e[5]. » T'hours, i's mang'nt comme i' faut, tou' 'és deux. Mang'nt tout l' gigot d' mouton ; i' 'n n'en resta't p'us !

Te'jours, i's fume' enne escousse. L'endormitoér'[6] lés prend. I' y ava' in lit' dan in coin, lâ ; i' a dit : « Moseusse, on vâ s' coucher ! I' y â enn' plaç' pour s' coucher, lâ. L' garçon voula't pâs s' coucher. I' a dit : « Viens, viens t' coucher ! I' a dit, si t' âs pêur, couch'-toé au fond, m' âs m' couché' au bord, moé, j'ai pâs pêur, moé ! »

Te'hours, ça s' couche. J' pens' b'en que l' nègu' dorma't pâs, mé', in coup qu'i' a été couché lâ, i' ronfla't. Et p'is l' garçon, lui, dorma't pâs ; i' avé' pêur. Tout d'in cou' heille ! i' ava't r'mi' 'a porte avec la bloqu' de boâs ! Bagne ! bagne ! tout ça tumbe à terre. La bloqu' de boâs tumbe et p'is la porte s' rouv'e et p'i' i' rent'e in jeune homme. I' s'en vâ au che'dron [chaudron] r'gard' dans l' che'dron. I' a r'guien là-d'dans ; i' fouill' là-d'dans. I' parl' pâs. La fill' qu'i' a... sa sœur 'ted b'en qui arrive en arguiére, 'a s'en vâ voèr dans l' che'dron. P'i' 'a dit : « Comment ça s' fa't qu'on ava't mi' in gigot d' mouton là-d'dans quand qu'o' â parti, p'i' i' a p'us r'guien ? C'ést toé qui as mangé çâ ?

— I' dit, c' pâs moé ! »

Te'jours, la bonn' femme r'ssoud[7]. La bonn' femm' s'en vâ 'oèr au che'dron, i' a p'us r'guien dans l' che'dron. « Qui c'ést qui a mangé l' gigot d' mouton qu'o' ava't mis dans l' che'dron ? Qui c'ést qui a rentré l' promiére ?

— L' garçon i' dit, c'ést moé !

— C'ést toé qui a mangé çâ ?

— L' garçon i' dit, c' pâs moé qui a' mangé çâ !

---

1. *Secousse* : Période de temps.
2. *Boucane* : Fumée.
3. *Haler* : Tirer.
4. *Trouble* (angl.) : Difficulté, souci.
5. *Endormitoire* : Envie de dormir.
6. *Ressoudre* : Arriver, survenir.

— La bonn' femm' di' à sa fille, c'ést toé qui l'âs mangé, j' suppôse?

— C'ést pâs moé!»

P'is lâ, i's s'astinent[8]. L' bonhomme r'ssoud. «Quoi c' que gu'i y â?

— B'en, la bonn' femm' dit, i' a p'us rien dans l' che'dron. 'A dit, cés saf's-lâ, i' on arrivé p'is probablement qu'i' ont tout mangé l' gigot d' mouton tou' 'és deux. I' en ress' p'us.

— P'is l' garçon s' défend: c'ést pâs moé!»

Pis la fill' non plus. «P'i' i' dit, c'ést toé, 'a bonn' femm', qui âs mangé çâ?

— La bonn' femm' dit, c'ést pâs moé!»

L' bonhomm' s'enrage, lâ, p'is l' nègu' guetta't çâ, lui, lâ. I' a dit: «C'ést-tu l' guiâb' qui a mangé çâ?» L' nègue s' leuve, hein, p'i' i' saut' dans l' milieu d' la place. I' a dit: «C'ést moé qui a' mangé çâ!»

Ça po'gn' la porte, hein! Fitt! par lâ! I' ont pâssé la nuit' lâ. P'is l' lend'main matin, i' ont pris l' chemin p'i' i' ont sorti au bord. P'is l' nègue a di' au garçon, i' a dit: «T' â' eu in bon ami pour sortir du boâ' hein? Si tu 'n ava's te'jours comm' çâ, t' a'ra's pâs d' misére. I' a dit, vâ-t'en che' vous, asteur, t' és correck!»

Ça fénit lâ!

---

7. *Ostiner* (s'): Contredire, soutenir avec obstination, s'entêter.

11 – PIERROT-LE-PARESSEUX

Autrefois vivaient un vieux et une vieille qui avaient trois garçons ; mais l'un d'eux était paresseux, ou du moins il fuyait le travail. Ses parents lui avaient confié la tâche de scier le bois de chauffage. Quand ils avaient besoin de chauffer le poêle, ils disaient à Pierrot : « Va nous scier du bois ! »

Pierrot se grattait alors la tête, en disant : « Moi, dans cette maison, il me faut toujours scier du bois !

— Tu n'es pas bon à autre chose qu'à scier du bois ! lui répondait-on. File à ta besogne ! »

Il gagnait le tas de bois, mais marmottait, grognait tout en répétant : « Je finirai pourtant par m'en aller ! »

Enfin, un jour, Pierrot prend sa décision et quitte le foyer paternel. Il va demander un emploi à un cultivateur. Ce dernier l'engage pour une semaine à condition de lui verser un dollar de salaire. À cette époque les gages étaient assez modestes.

Donc, au bout de la semaine, Pierrot n'avait gagné qu'un dollar ! Mais, pour lui, cette somme semble une fortune. Il se dit à lui-même : « Je vais demander mon salaire au patron, et je vais filer ! » Le cultivateur verse un dollar à son employé ; celui-ci décampe.

Affublé d'un habit tout en guenilles, Pierrot se présente chez un tailleur pour se procurer un habit. Le tailleur lui expose ses conditions : « Je puis te fabriquer un habit pour la somme de vingt-cinq à quarante dollars !

— Mais je n'ai qu'un dollar ! » s'empresse de déclarer Pierrot.

Le tailleur voit bien qu'il a affaire à un jeune naïf. « Eh bien ! lui dit-il, je puis te fabriquer un habit pour un dollar ! » Il lui taille donc un bel habit de papier et le lui fait essayer. Pierrot est content de se voir revêtu de ce complet comprenant le veston, la veste et tout le reste, bien propre, bien pressé. Il ne se sentait pas protégé contre l'eau, mais du moins il était habillé proprement.

Pierrot sort de la boutique du tailleur, prend la rue et se déplace à pied à travers la ville. Il va s'asseoir sur un banc placé sous une galerie. Une jeune fille se présente au magasin, tout près de là, et va droit au commis, un ami de cœur. La conversation s'engage. Le commis demande à la jeune fille s'il pourrait aller veiller avec elle, le soir.

« Certainement ! dit-elle ; viens à telle heure, frappe quelques coups et je laisserai glisser une échelle et tu monteras me rejoindre. » Elle demeurait au deuxième ou au troisième étage.

Assis sur son banc, bien à l'aise dans son habit de papier, Pierrot suit chaque mot de la conversation des deux amoureux. Une idée lui vient à l'esprit : « Il faut que je profite de ce rendez-vous, ce soir ! »

Pierrot avait remarqué l'heure proposée au commis par la jeune fille ; un peu avant le temps indiqué, Pierrot tente sa chance. Il se rend chez la jeune fille et frappe le nombre de coups prévus. La fille, aux aguets, constate que le signal se fait entendre un peu plus tôt que statué, mais elle se dit intérieurement : « C'est lui ! » Elle laisse glisser l'échelle. Pierrot y grimpe. Dès que le jeune homme parvient dans la chambre, la fille lui dit : « Je vais allumer ma lampe !

— Non, non, rétorque Pierrot, n'allume pas de lampe. Nous n'avons pas besoin de lumière pour veiller ! Nous allons simplement causer ! »

Pierrot commence à s'entretenir avec la fillette. Tout à coup, des coups retentissent. C'était le commis qui arrivait au rendez-vous, à l'heure indiquée. Les deux jeunes gens tendent l'oreille : « Qui peut bien frapper ainsi ? demande la jeune fille.

— Je ne sais pas ! répond Pierrot. Ah ! ce doit être le jeune homme à l'habit de papier ! Tu ne l'as pas remarqué sur le banc ? Il avait l'air d'écouter notre conversation. C'est probablement lui qui veut monter te rejoindre ! Tu n'aurais pas sous la main un réceptacle quelconque à lui verser sur la tête pour nous en débarrasser ?

— Oui ! J'ai justement une poubelle remplie d'ordures, de bananes et de pommes gâtées.

— Vite ! commande Pierrot, verse-lui ces pourritures sur la tête, et nous serons libérés de cet importun ! »

La fillette attrape la poubelle et la verse sur la tête du commis. Elle abîme naturellement le bel habit qu'il porte et le salit de pied en cap. Le commis s'éloigne furieux de cette mésaventure.

Quant à Pierrot, toujours vêtu de son habit de papier mais protégé par l'obscurité de la chambre, il veille en compagnie de la jeune fille une heure ou deux, et finit par se retirer.

Le lendemain, la jeune fille retourne au magasin, et soyez assurés que le commis ne lui fait pas trop belle façon. Elle lui demande bientôt : « Qu'est-ce que tu as à bouder, ce matin ? Je t'ai pourtant bien reçu, hier soir !

— Oui, bien reçu ! Je suis allé frapper comme c'était convenu, mais tu m'as lancé par la tête une poubelle d'ordures. Tu as abîmé tous mes habits. Regarde-les ! »

Devant ces faits, la jeune fille se rend compte de ce qui est arrivé et s'explique tout de suite la situation. Elle se rappelle le jeune homme à l'habit de papier et se dit à elle-même : « Il a de l'aplomb à revendre, celui-là. C'est lui qu'il me faut ! »

Entre-temps, elle s'occupe du mieux qu'elle peut à nettoyer les nippes du commis. Puis, elle écrit un billet et le confie à un gamin en lui disant : « Parcours les rues de la ville, et tu vas croiser un jeune homme qui porte un habit de papier. Tu lui remettras ce message ! »

Le gamin finit par retrouver le jeune homme à l'habit de papier, et lui remet le billet qui lui est destiné. Pierrot lit le message ; c'était un rendez-vous que lui proposait la jeune fille. On peut imaginer la joie du jeune homme à la lecture de ces lignes. Cette invitation dépassait tout espoir de succès.

L'heure du rendez-vous arrivée, Pierrot va rencontrer la jeune fille ; cette dernière le félicite de sa présence d'esprit et de sa beauté. De fait, Pierrot était assez joli, mais chez lui, il portait toujours des haillons, et cette humiliation affectait son beau visage. Dès cette entrevue, la jeune fille veut faire de Pierrot son mari pour toujours. Elle lui fait tout de suite une confidence : « Tu n'es pas riche, je le vois, mais mon père possède de grandes richesses. Je vais te dire comment t'y prendre pour que nous puissions nous épouser. Dès demain matin, rends-toi près du quai. Mon père, c'est un commerçant ; il attend trois gros bâtiments chargés de marchandises de toutes sortes. Il les attend depuis trois ou quatre jours, et il les croit perdus. Mais je sais, moi, que ces navires vont aborder dans quelques jours.

Tiens-toi au bord de la mer, dans la région du quai, et promène-toi. Tu vas probablement y rencontrer mon père. Il se rend au quai chaque jour dans l'espoir de voir arriver ses bâtiments. Il va te demander quelle est ton occupation. Tu lui diras que tu es un trafiquant de risques. Tu achètes toutes sortes de biens qui sont en danger de se perdre. Par exemple, tu achètes des bâtiments que l'on croit perdus en mer. En les achetant, parfois tu gagnes, parfois tu perds. Ne te vante pas trop de ton flair. Il ne voudra peut-être pas te vendre ses cargaisons. Mais selon les apparences, il est certain de tout perdre. Pourtant, je sais, moi, que les navires vont accoster au quai bientôt. Tu ne perdras pas d'argent. C'est en prenant ces risques que tu vas attirer l'attention de mon père et qu'il favorisera notre mariage ! »

Pierrot s'en va droit au quai et commence à y faire les cent pas, les mains dans les poches. Il était maintenant élégamment vêtu ; la jeune fille lui avait acheté de beaux vêtements pour remplacer l'habit de papier.

Le gros commerçant rencontre Pierrot. La conversation s'engage rapidement. « D'où viens-tu et que fais-tu ? demande à Pierrot le marchand.

— Eh bien ! monsieur, je suis un trafiquant de risques !

— Trafiquant de risques ? Qu'est-ce que c'est que ce métier ?

— Ah ! répond Pierrot, je prends des risques en achetant n'importe quel bien, par exemple, des cargaisons de marchandises que l'on croit perdues en mer. Je prends le

risque d'acheter des cargaisons ; parfois je perds tout, mais souvent je gagne de grosses sommes ! »

Le marchand se montre très intéressé par ce genre de commerce. Certain de la perte de ses bâtiments, il fait à Pierrot le récit de sa décevante expérience : perte probable de trois bâtiments chargés de marchandises. Le gros marchand offre au jeune homme ses cargaisons en péril à un prix tout à fait abordable.

La jeune fille possédait une bonne quantité d'argent. Elle en donne à Pierrot pour lui permettre de payer le prix proposé en échange des bâtiments. Peu après, les navires apparaissent à l'horizon et s'amarrent bientôt au quai. On peut imaginer quel gain Pierrot réalise. C'est une richesse !

À la vue du succès du jeune homme enrichi par l'achat des cargaisons, le gros marchand lui demande : « Êtes-vous célibataire ou marié ?

— Je suis encore garçon ! répond Pierrot.

— Eh bien ! moi, continue le marchand, j'ai une fille, une jolie fille qui cherche à se marier. Pourquoi ne l'épouseriez-vous pas ?

— C'est une suggestion que je prends en considération, monsieur ! »

Le marchand fait venir sa fille. Pierrot la connaissait, vous le savez bien, mais le jeune homme et la jeune fille simulent la surprise, en se rencontrant.

Pierrot épouse la fille du marchand. Le nouveau couple demeure chez le beau-père. Il était riche !

Pierrot n'avait jamais parlé de sa famille à son épouse, même si cette dernière y avait fait allusion. Un jour, il dit à sa femme : « Il y a longtemps que j'ai quitté la maison paternelle !

— As-tu des parents, là-bas ? demande la femme.

— Oui, j'ai quitté un vieux père et une vieille mère. Il y a si longtemps que je ne les ai pas revus ; je ne sais pas s'ils sont encore vivants ! J'aimerais bien aller prendre de leurs nouvelles !

— Eh bien ! va les visiter, même s'ils demeurent loin d'ici !

— Ah ! je sais où les retrouver ! » affirme posément Pierrot.

Sa femme lui fait préparer un élégant carrosse tiré par deux beaux chevaux, comme on savait organiser le transport autrefois. Pierrot monte dans le carrosse en vue de rejoindre ses parents. La route était trop longue pour la parcourir en une seule journée. Le soir, après une longue distance, il s'arrête à un hôtel et y demande à loger.

Pierrot s'installe, prend son souper. Bientôt le propriétaire de l'hôtel s'approche de lui : « Monsieur, dit-il, ici, nous jouons aux cartes, nous parions soit de l'argent soit d'autres biens. Si vous le voulez, vous jouerez trois parties avec moi. Si vous

gagnez, vous devenez propriétaire de tout ce que je possède ici ; si vous perdez, je rentre en possession de vos habits, de vos chevaux et de votre carrosse ! »

Pierrot était richement équipé, son carrosse et son attelage valaient gros d'argent.

Le voyageur accepte le pari. On bat les cartes... Pierrot perd les trois parties, et constate qu'il a été ruiné par l'hôtelier. Il se prépare à partir. Il avait apporté, dans ses bagages, son habit de papier au cas où il pourrait l'utiliser. Il s'aperçoit qu'il a ainsi agi sagement. L'hôtelier le laisse dans un dénûment complet. Pierrot n'a plus rien. Il endosse son habit de papier et prend la route à pied.

Il arrive chez son père dans cet accoutrement. Son père lui dit : « Te voilà, Pierrot ! Tu te trouvais maltraité, ici ; tu te plaignais de la pauvreté de tes habits. Tu as quitté la maison pour aller t'organiser une vie facile. Tu reviens dans un état plus misérable que jadis. Tu en es réduit à t'habiller en papier ! »

Pauvre Pierrot ! Il lui faut bien endurer les reproches de son père.

La jeune femme, demeurée à la maison paternelle attend son mari en vain. Elle commence à s'inquiéter et à penser que Pierrot a eu un accident. Elle se prépare une voiture et se lance sur la route. Elle aboutit, le soir, à l'hôtel où son mari avait logé. On dételle ses chevaux, on les conduit à l'écurie, pendant que l'on prépare le souper de la voyageuse.

Après le souper, l'hôtelier vient lui proposer de jouer trois parties de cartes aux mêmes conditions que lors de l'arrivée de Pierrot : « Si vous gagnez les trois parties, vous rentrerez en possession de tout ce que je possède ici. Mais si vous perdez, c'est moi qui aurai tous les biens que vous avez sur place, votre carrosse, vos chevaux et tout !

— Marché conclu ! » rétorque la jeune femme.

On commence à jouer. Malgré ses procédés de tricheur, l'hôtelier se déclare vaincu et doit abandonner tous ses biens à sa partenaire. Celle-ci dit à l'hôtelier : « Je suis à la recherche de mon mari qui est parti visiter ses parents. Je ne sais pas au juste où il a échoué, mais j'espère bien le retrouver. Nous ne changerons rien actuellement. Restez sur place, ayez soin de l'hôtel et nous parlerons de cette affaire quand je reviendrai ! »

Le lendemain matin, on attelle les chevaux, et la jeune femme reprend la route. À force de demander des renseignements, elle aboutit chez le vieux paysan. En mettant le nez hors de la voiture, elle aperçoit Pierrot, mais dans un clin d'œil plein de sens, elle lui demande de faire l'innocent et de sembler ne pas la connaître. Elle descend, elle se trouve devant une vieille bicoque aussi pauvre que son vieux propriétaire.

Elle demande au paysan un logis pour la nuit. C'était le soir. « Hé ! madame, proteste le vieillard ; vous pouvez trouver un autre endroit pour passer la nuit. Ici, nous sommes trop pauvres pour vous recevoir. Nous n'avons qu'une bien petite écurie pour vos chevaux !

— Moi, c'est chez les pauvres que je suis heureuse. Si vous consentez à me recevoir dans votre maison, je vais coucher ici ! »

Le vieux se laisse gagner par ce discours. Elle descend une petite malle de la voiture ; le paysan s'offre à aller dételer les chevaux. « Non, non reprend la voyageuse. Vous avez un garçon. Il est capable de s'occuper de mon attelage ! Envoyez-le dételer mes chevaux. Il est jeune, lui !

— Il est imprudent de confier votre attelage à ce jeune-là ; il va faire prendre le mors aux dents à vos chevaux et briser votre voiture et les harnais. Non ! Il va vous causer un trop grand dommage ! »

Le vieux paysan ne voulait rien entendre, mais il cède enfin devant l'intervention de la jeune femme : « Restez tranquille ! Laissez-le prendre soin de mes chevaux. S'il brise quelque chose, je verrai moi-même à le réparer ! »

Pierrot fait le bouffon à dessein. Il grimpe dans la voiture, attrape les guides et lance les chevaux à grande vitesse, saute par-dessus un tas de pierres. Le bonhomme s'en arrache les cheveux de dépit. « Je vous avais avertie, disait le vieux paysan ; il va tout ruiner !

— Laissez-le faire ! reprenait la jeune femme. Ces dommages n'ont aucune importance ! »

Après avoir écrasé une roue du carrosse, Pierrot dételle les chevaux, les introduit dans l'écurie et les nourrit d'une façon plutôt parcimonieuse. Le jeune étourdi revient à la maison. Son père lui fait de gros yeux, sans rien dire. Pierrot s'assoit dans le coin et se tient coi.

Pendant ce temps, la vieille paysanne prépare le souper et place trois couverts sur la table. La visiteuse y va de sa remarque : « Pourquoi seulement trois couverts ? Nous sommes pourtant quatre !

— Mon fils, répond le paysan, n'est pas tout à fait sain d'esprit et c'est pourquoi on le fait manger à l'écart. Il peut facilement enlever la nourriture de votre assiette. C'est pénible ! C'est un cas presque désespérant !

— Placez son assiette sur la table, et je veux qu'il mange à côté de moi ! » exige la visiteuse.

Le papa obéit à la dame, mais guette Pierrot du coin de l'œil. On commence à souper. Quand Pierrot croit sa chance venue, il saute à deux mains dans l'assiette de la visiteuse et s'empare de la nourriture. Le paysan ne peut cacher son indignation à la vue de cette insulte. « Laissez-le faire ! » insiste la dame qui protège son assiette contre les mains de Pierrot. Le repas prend fin malgré quelques incidents.

La visiteuse fait un bout de veillée en compagnie du paysan et de sa femme. À l'heure du coucher, les hôtes indiquent à la visiteuse une petite chambre sous les combles, en lui disant : « C'est ici que vous allez coucher ! Comme vous le voyez, le local n'est pas très riche !

— J'en suis satisfaite ! » répond la dame.

Le paysan quitte la visiteuse et s'adresse bientôt à Pierrot. « Toi, mon espèce de craqué, j'espère que tu ne recommenceras pas tes anciennes farces ! Prends bien garde d'aller incommoder cette dame ! »

Pierrot ne dit pas un mot. Le vieux et la vieille disparaissent dans leur chambre. Le paysan ne peut s'endormir. Il est trop inquiet. Sa femme lui demande : « Qu'as-tu à ne pas dormir ?

— Je crains, répond le vieux, que Pierrot, notre enfant terrible, aille rejoindre notre visiteuse. Demain matin nous pourrions être obligés de comparaître devant les tribunaux ! »

Rompu par la fatigue de ses soucis, le paysan finit par s'endormir. Pierrot guettait ce moment depuis longtemps. Dès le premier ronflement du bonhomme, Pierrot file en flèche vers le réduit de la dame. Il se glisse dans le lit et attrape sa femme par le cou. Les deux époux s'embrassent, se tiennent enlacés pour le reste de la nuit.

Le paysan se réveille avant l'aurore, et tente de descendre du lit, mais sa femme essaie de l'en dissuader : « Où vas-tu, vieux ?

— Je vais m'assurer si Pierrot m'a obéi. Il peut facilement être rendu dans la chambre de la dame !

— Perds-tu la tête ? Tu l'as assez grondé, je pense, pour le décourager à se montrer là-haut !

— Ah ! il a la tête tellement dure ! Je ne serais pas surpris de le retrouver avec la dame ! »

Le vieux quitte son lit et fouille de l'œil la pièce commune. Pierrot n'est plus dans son coin. Il grimpe là-haut et aperçoit Pierrot dans le lit de la visiteuse, mais se demande comment les séparer l'un de l'autre.

Il attrape Pierrot par l'épaule et lui crie : « Pierrot, descends de là ! Réveille-toi ! Lève-toi et suis-moi en bas ! » Les deux dormeurs entendent les cris du papa, mais n'en font aucun cas. Ils semblent continuer leur sommeil.

Le bonhomme abandonne la partie. Il retourne à son lit et dit à sa vieille : « Ah ! c'est certain ! Demain matin, nous irons tous ensemble sous les verrous ! »

L'heure du lever arrivée, la dame descend de sa chambre et se prépare à faire sa toilette. Le paysan lui demande si elle a bien dormi. « Oui, certainement, répond-elle, j'ai bien dormi !

— Personne n'est allé vous déranger, cette nuit ? demande le vieil hôte.

— Eh bien ! non, répond-elle. Mon mari est venu me visiter, la nuit dernière...

— Votre mari ? interrompt le vieux, mais d'où venait-il ?

— Il était déjà ici, hier, quand je suis arrivée ! »

Le paysan ne semble rien comprendre à l'affaire. « Pierrot, crie-t-elle à son mari, revêts ton bel habit et descends ici ! » Le vieil hôte commence à se confondre en excuses pour être allé les importuner, en pleine nuit. Il savait bien que les deux dormeurs en avaient eu connaissance, mais ne l'avaient pas fait voir. La dame en vient à dire au paysan que son mari est Pierrot, son fils. Le bonhomme s'entête à ne pas vouloir le croire. La dame dit à son mari : « Va revêtir ton habit de papier ! »

Pierrot revient du grenier dans son accoutrement d'indigent. À ce moment, le vieux paysan ne peut faire autrement que reconnaître son Pierrot.

Vu leur grande richesse, Pierrot et sa femme prennent à leur bord le vieux et la vieille pour s'en retourner vivre sous le même toit.

Le Pierrot d'antan n'existait plus ou plutôt il était devenu un grand personnage et même un prince.

C'est ici que mon conte prend fin !

PIERROT LE PARESSEUX

Récit folklorique raconté le 2 septembre 1960, par M. Louis Lévesque (72 ans) de Saint-François-d'Assise-de-Matapédia, comté de Bonaventure qui l'avait appris de son père, Louis Lévesque vers 1899.

Enregistrement n° 1502. Conte-type 935.

C'ést in vieux p'i' enn' vieill' qui ava'ent t'oâs garçons. Et p'i' i' 'n ava' in qui éta't pâs veillant [vaillant][1] i' voula't jama's travailler. Il l'ava't mi' à scier l' bois d' chauffage. Quand qu'i' ava't b'soin d' boâs, i' disa't : « Pierrôt, vâ scier du boâs ! » P'i' i' s' gratta't dan 'a tête à deux mains, p'i' i' disé't : « Moé, faut te'jours j' scie du boâ' écitte. »

— I' ont dit, t'é' 'ien qu' bon à çâ, scier du boâs. Vâ scier du boâs ! »

Fa't qu'i' alla't scier du boâs, p'i' i' marmotté't, i' grogné't, i' disé't : « J' m'en irai d'écitte ! »

Te'jours, in bon jour, i' s'ést décidé d' s'en aller. I' â parti, p'i' i' â 'té s'engager su' in habitant. L'habitant l'a engagé pour enn' semaine. Il l' payè' enn' piass' pour la s'maine, lés gag's 'ta'ent pâs cher's dans c' temps-lâ !

Ça fa't qu'au bout d' la s'maine, i' ava' 'in qu' enn' piasse. I' a pensé, i' pensé a'ec enn' piasse i' pouvé't fair' le yiâb'e [diable]. I' a dit : « J' vâs m'en allé' a'ec ma piasse. » I' s'ést fait donner sa piasse et p'i' i' â sorti de d' lâ.

P'i' i' éta't pâ' habillé, tout éta' en guénille. I' â 'té su' in tâilleur pour s' fére habiller. P'is l' tâilleur a dit : « B'en, j' peux t' fére in habit pour vingt-cinq, trente, quarant' piasses.

— I' a dit, j'ai 'ien qu' enn' piasse. »

Lâ, le tailleur a vu qu'i' connaissa't pâs grand-chose. I' a pensé à lui-minme, i' a dit : « J' peux t'habiller pour enn' piasse ! » Ça fa't que i' gu'i â faite enn' belle habill'ment[2] d' papier pour enn' piasse. I' gu'i â mis çâ su' l' dos, p'i' éta't content. Vess' [veste] et p'i' in beau capot[3], tout' çâ éta't pressé. I' ava't du dangé' 'ien qu' pour l'eau, lâ. I' éta't b'en habillé.

---

1. *Vaillant* : Actif, ardent au travail.
2. *Habillement* : Habit, complet.

I' pâr' avè' çâ. Pren 'a vill' p'i' i' s' mè' à marcher. I' s'en vâ s'assir su' in banc, 'ssour in véranda, lâ. V'lâ enn' fill' qui r'ssou' au magasin. P'is l' commis, lâ, c'été't son ami, çâ, l' commis du magasin, I's s' mette' à jâsé' ensemb' et p'i' 'a fill' gu'i a dit, l' gârs gu'i d'mand' pour aller veillé' avecque, l' soèr. 'A dit : « Oui, viens ! 'A dit, tu viendrâ' à enn' telle heure, 'a dit, tu cogn'râs, p'i' 'a dit, j' t'envoèrai enne échelle. 'A resté't dans la t'oâsième étage, deuxième ou t'oâsième étage, p'is, 'a dit : « J' t'envoèrai enne échelle, p'is tu mont'râs ! »

Ça fa't qu' lui, lâ, i' éta' assis, l'habill'ment d' papier, lâ, p'i' i' écout' tout çâ. I' a pensé : « Faut qu' j' gu'y a'll' lâ, à soèr ! » Ça fa't qu' quand ça été l' temps, i' ava't r'marqué l'heur' qu' la fille ava't di' au gârs, i' s'asseille [essaie]. I' pârt, p'i' i' cogne.

Te'jours, 'a écoute, la fille, elle, c'ta't pâs tout' à fait' l'heure, mé', 'a a pensé : « C'ést lui ! » Fa't qu' 'a gu'i liss' [hisse] l'échelle. L' gârs monte. In coup qu'i' ést rendu lâ, 'a dit : « M'â' allumer ma lampe !

— I' a dit, non, non ! Allum' pâs ta lampe ! Pâs b'soin d' lumiére écitt' pour veiller ! On vâ jâsé' ensemb'e ! »

Te'jours, i's s' mette' à jâser, p'is l' gâ' a'ec qui c'qu' 'a été't conv'nue d' veiller, lâ, i' arrive, lui, à l'heur' fixe, et p'i' i' cogne, p'i' i's commence' à écouter. « Qui c' qui cogn' lâ ?

— Ça fait, l' gârs dit, j' sé's pâs ! I' a dit, l' gârs, lâ, l'habill'ment d' papier, lâ. I' a dit, t'âs pâs vu in gârs ? I' ava't l'air à n'us écouter ! » I' ava't tout compris çâ, lui, lâ, quoi c' qu'i' ava'ent dit. I' dit : « L' gârs qui éta' habillé en papier, lâ, i' ava't te'hou's d' l'air à écouter quoi c'ést qu'on disa't. P'is, i' dit, ça peu' êt' lui, lâ, qui vient pour monter, lâ. I' dit, t'âs pâs que'qu' chose à gu'i saprer su' 'a tête, pour s' débarrasser d' lui ?

— 'A dit, oui, 'a dit, j'ai t-enn' poubelle écitt' qui ést plein' de tout's sort's de salop'ries[4], de banan's pourries, p'is d' pommes.

— Mé', i' dit, envoeill's-y çâ su' 'a tête ; on vâ s'en débarrasser ! »

Ça fa't qu' 'a po'gn' çâ p'i' 'a gu'i sapre çâ su' 'a tête, à son gârs. B'en crair' ça l'équipe[5], p'i' i' ava' enn' belle habit. Ça gu'i graiss' tous sés habits. I'pârt, p'i' i' s'en vâ, pâs d' bonne humeur beaucoup.

Te'jours, Pierrot, lui, i' veille enne escousse avec son habit d' papier, lâ, p'is la lamp' 'ta't pâ' allumée. Te'jours, quand ça 'té l' temps, i' s'en vâ.

Lend'main matin, la fill' s'en vâ au magasin et p'is l' gârs gu'i f'at pâ' enn' gross' façon, 'tendez-vous ! Ça fa't qu' 'a gu'i d'mand' qu'est'-c' qu'i' â à bouder. 'A dit : « Pourtant, j' t'ai fa' enn' bell' façon, hier à soèr ?

---

3. *Capot* : Gillet, par-dessus.
4. *Saloperies* : Ordures.
5. *Équiper* : Salir, abîmer, éclabousser.

— I' a dit, oui, i' dit tu m'as faite enn' bell' façon. I' a dit, j'ai été cogner p'is tu m'âs sapré enn' cuvée[6] d'ordur's su' 'a tête, p'i' 'a [i'] dit, tu m'âs tout équipé mon butin[7].» I' gu'i mont' son butin.

Lâ, 'a voét tout', 'a comprend tout', lâ, quoi ç' c'ést qui â arrivé. 'A pensé: « C' gârs, c't habill'ment d' papier-lâ, i' ést fin, hein! pâs pour rire! 'A di' à ell'-minme: c'ést l' mien, çâ!»

'A â asseyé à rafistoler son gârs du mieux qu' 'a a pu. P'is lâ, alle a écri' enn' lett' p'i' 'a a denné çâ à in p'tit gârs. P'i' 'a dit: « Vâ porter çâ! 'A dit, march' dan 'a ville, p'is, 'a dit, tu vâs rencontré' in gârs qui porte in habill'ment d' papier. Tu gu'i denn'râs çâ!» Ça fa't qu' le p'tit gârs l'â trouvé. P'is lâ, 'a gu'i denné' in rendez-vou' avec elle, lâ.

Ça fa't qu' Pierrô' éta't b'en content. I' pensa't pâs d'êt' capab' d'en fére autant. I' a 'té 'a trouver. P'i' 'a gu'i a dit: « B'en...» All' l'â trouvé assez fin, p'i' assez beau — i' été't [était] beau, mé' che' z-eux, i' éta't mal habillé, p'i' i' r'gârda't mal, — p'i' 'a éta't b'en décidée de s' marguié' avec lui. P'i' 'a dit: « T' és pâs riche. 'A dit, mon pére ést riche, lui. P'is, 'a dit, m'âs tout' t' dir' quoi fére, 'a dit, pour pouvoèr qu'on s' marguie [marie] tou' 'és deux. Ça fa't que lâ, 'a dit, tu vas t'en allé' à enn' tell' place, lâ, mon pére attend t'oâs gros bâtiments chargés, d' cargaisons de tout's sort's de choses. C'st in financier, çâ, c' bonhomm'-lâ.

P'is, 'a dit, i' lés pens' pardus. Fa't t'oâs quat' jours qu'i' atten après çâ, p'i' 'a dit, je l' sé's, moé, i's sont pour arriver, lâ. P'is, 'a dit, tu vâs t'en aller, p'is, i' ress'e au bord d' la mer, à râs l' quai, lâ, p'is tu vâs t' prom'ner. P'is, 'a dit, probab'ement qu'i' vâ t' rencontrer. I' attend sés bâtiments. I' ést to'jou's lâ à tou' 'és jours. Et p'is, i' vâ te d'mander quoi c'ést qu' tu fa's. Tu d'i' dirâs qu' t'és risqueur, tu rixe' [risques] à ach'ter n'import' quoi. Dés bâtiments, par 'zemp', qui sont comptés... qui sont pardus su' 'a mer, p'is tu 'és ajètes, souvent tu perds. Vant'-toé pâs. I' voudrâ p't-êt' pâs t' lés vend'e! P'i' i'... c'ést quésiment çartain qui ést çartain d' és pard'e, lui!

P'is, 'a dit, j' sé's, moé, qu'i's von arriver, lâ, enn' tell' journée, lâ. Tu pardras pâs d'argent. P'is, 'a dit, c'ést d' minm' que j' vâs pou'oèr te marguier!»

Te'jours, l' gârs s'en vâ lâ, et p'i' i' s'en vâ au quai, p'i' i' s' promèn' su' l' quai, lés mains dans sés poches. I' éta't b'en habillé', 'a gu'i ava' ôté son habit d' papier, lâ.

Te'jours, le financier l'â rencontré c' gârs-lâ. P'i' i's s' mette' à jâser tou' 'és deux, p'i' i' d'mande: « D'où c' qu'i' d'vient, p'is quoi c' qu' tu fa's, p'is...

— B'en, i' a dit, moé, mecieu', j' su's risqueur.

— Comment, i' a dit, risqueur? Quoi ç' ça veut dire, çâ?

— B'en, i' a dit, j' riss' à ach'ter n'importe quoi, dés carillaisons [cargaisons] su' 'a mer qui, dés fois qui sont compté'... à fonds pardus. I' dit, j' ajèt' çâ; dés fois, j'ai r'guien. Souvent, p'us souvent j'ai r'guien; dés fois j' r'ussis.»

6. *Cuvée*: Contenu d'une cuve.
7. *Butin*: Effets, vêtements, linge.

L' bonhomm' ça gu'i timb' dans l' goût, çâ. I' pensa't tout' sa cargaison pardue. I' gu'i cont' son histoère, qu'i' ava't t'oâs vaisseaux su' 'a mer, p'i' i' attendé't, p'i' i's v'né't pâs. Si i' voulé' 'és ach'ter qu'i' allé' gu'i vend'e. I' gu'i fa't çâ pâs trop cher.

La fille ava't d' l'argen en masse, elle. 'A ajèt' lés bâtiments. T'attends-tu, hein! lés bâtimen arrive' et p'i' enn' carillaison terrib'e, enn' richesse. I' éta't riche.

T'hours, quand l' bonhomme 'oét çâ, i' di' au gârs qui ava' ach'té, lâ, lés bâtiments, lâ. I' a dit: « Et's-vous garçon?

— L' garçon 'a dit, oui!

— B'en, i' dit, j'ai enn' fille, moé, p'i' enn' bell' fille et p'i' 'a voudra't s' marguier. Ah! p'quoi c' qu' vou' 'a marier'ez pâs?

— I' a dit, j' la marierai t'ed b'en. »

Ça fa't que l' bonhomme i' fa't v'nir sa fill', lâ. P'is, lâ, b'en, i' 'a connaissé't, hein! Mé' i' ont pâs fè' 'oèr qu'i's s' connaissa'ent.

Ça fa't qu'i's s' sont marguiés. P'i' i's resta' avecque l' bonhomme, i' éta't riche. T'hour' in bon jour, l' gârs di' à sa femme, i' a dit: « Moé, ça fa't longtemps qu' j' su's parti d' che' nous. » 'A gu'i avé't d'mandé 'oèr si i' avé't dés parents. I' 'n ava't jama's parlé. I' a dit: « Oui j'ai t-in vieux pér' p'i' enn' vieill' mére. J' sé's pâs si sont mor' [morts] asteur. Fa't longtemps qu' j' lés ai pâs vus. I' a dit, j'aim'ra's b'en 'és voèr!

— B'en, 'a dit, vâ 'és voèr! Tu sé' où c' qu'i's sont? P'is c'ta't pâs mal loin de d' lâ.

— I' a dit, oui, j' sé' où c' qu'i's sont! »

T'hou' 'a gu'i greille [greye] in beau cârrosse, hein! Dans c' temps-lâ, c'éta't dés jouaux, [chevaux] dés jouaux b'en att'lés, p'i' i' embarqu' p'i' i' pârt pour aller voèr son pére. P'i' i' été't pâ' 'apab' d'eller lâ dan enn' journée. Rendu au bout' d' la journée, qu'i' ava' assez marché, i' arrive à in hôtel, i' a resté lâ, i' â arrêté lâ. I' a d'mandé pour coucher lâ, p'is c'ta't correck!

Ça fa't qu'enn' fois qu'i' on eu soupé, l' gâ' [gars] ést v'nu l' trouver, l' gârs d' l'hôtel, p'i' i' a dit: « Mecieu', n'us aut'e, écitte, on joue aux cartes, à l'argent, tout's sort's de choses. P'is, i' a dit, si v' voulez fére in marché a'ec moé, on vâ jouer t'oâs parties. P'is si vous gâgnez, vous a'rez tout quoi c' qu' j'ai t-écitte! T' sé's c'été' in joueur. Et p'is si vous pardez, b'en, j' prend'rai jusqu'à vos habits, et p'is vos jouaux p'is vos cârrosses. » Ah! c'éta't que'qu' chos' de beau, c' qu'i' avé't! 'Tait b'en att'lé. « Correck, Pierrot, c' correck! »

Ça s' ma' à joué' hein! p'is Pierrot s' fait batt' dans t'oâs parties, l'aut' te l' pleume[8]. Ça fa't qu' lâ i' pârt. En minm' temps, i' avé't te'jours fait suiv' son habill'ment d' papié' en câs d' n'a'ouèr d' besoin, p'i' i' avé't b'en fait', itou, hein!

8. *Plumer*: Au jeu, ruiner quelqu'un, tout lui enlever.

L'aut' l'ava't déshabillé. I' gu'i resté't p'us r'guien. I' saut' dans son habill'ment d' papier p'i' i' prend l' chemin, p'is s'en vâ.

Te'hour' i' r'ssoud su' son pére, hein ! a'ec in habit d' papier ! L' bonhomme a dit : « Toé, Pierrot, tu t' trouvé's pâs b'en écitte, t' été's pâs b'en habillé. P'is t'âs parti pour aller t' gâgner d' l'argent. P'i' i' a dit, t' és pir' que t' été's, tu r'ssou' icitte avec in habill'ment d' papier. Te'jours faut b'en qu'i' toff' [tough][9] çâ lâ »

Elle, lâ, i' r'vené't p'us, 'a 'n été' accupée' [occupée][10]. 'A pensé't qu'i' gu'i avé' arrivé que'qu' chose. 'A s'ést gréyé d'enn' voiture, elle, p'i' alle â parti. 'A s'ést en-allée s'échouer drette à la minme hôtel, lâ. 'A a arrivé lâ l' soèr, et p'i' i' ont dét'lé sés jouaux, i's gu'i ont mis d'dans, p'i' i's gu'i ont greyé à souper. P'is, après l' souper, b'en, l' gâ' ést v'nu gu'i proposer de joué' aux cartes, t'oâs parties. I' gu'i a dit, i' gu'i fa't le minm' marché avec ell' qu' avec lui. I' a dit : « Si vous gâgnez, lés t'oâs parties, vous a'rez tout' c' que j'ai t-écitte, — p'i' i' triche l' gârs — p'i' i' dit, b'en, si j' perds, si j' gâgn'... b'en, j'a'rai tout' vot' butin, vos cârrosses, vos jouaux, p'is tout' !

— B'en, 'a dit, c'ést correck. »

Ça fa't qu'i's sont mi' à jouer, p'is lâ, all' l'â battu, i' a tout pardu c' qu'i' avé't. P'i' 'a gu'i â dit, 'a dit : « B'en, j' vâ' 'oèr mon mari, moé, qui ést parti pour allé' 'oèr sés parents, p'i' 'a dit, j' sé's pâs juss' d'où c' qu'il ést, j' m'attends de l' trouver. P'i' 'a dit, on dérang'râ r'guien ; resté' écitte ! Ayez soin d' çâ, p'i' on arrang'râ ça quante j' viendrai. »

L' lend'main matin, 'a pârt, p'i' 'a s'en vâ. 'A s'ést informée p'i' 'a ést v'nue à bout d' s'échouer su' c' vieux-lâ. P'is, en arrivant lâ, 'a r'conna't Pierrot, mé' 'a gu'i fa' in clin d'œil, hein ! pour gu'i dire, gu'i fér' comprend' de pâs... fér' semblant de r'guien, p'is d' pâs la connaît'e !

To'hours, 'a arriv' devan 'a porte, p'i' enn' vieill' méson, p'is l' bonhomme été't pauv'e. T'jours, qu' 'a débarque, p'i' 'a d'mande au bonhomm' pour coucher lâ. C'té't l' soèr târd. « Heill ! l' bonhomm' dit, madame ! vous êt's capab' trouver d'aut' plaç' qu' écitt' pour coucher ! I' dit, n'us aut'e on ést pauv'e. I' di' 'ien qu' enn' p'tite étab'e.

— 'A dit, c'st avec lés pauv's j' su's b'en, moé ! 'A dit, si v' voulez consentir à m' coucher, 'a dit, j' vâs couché' écitte ! »

L' bonhomme â plié. P'is, 'a dit... 'a débarque et p'i' 'a dit... p'is l' bonhomm' dit : « M'â' aller dét'ler vos jouaux.

— 'A dit, vous avé' in garçon, lâ. Envoéyez-lé don dét'ler, i' ést jeune, lui !

— B'en, l' bonhomm' dit, c'ést pâs... j' pâ' en-'oeiller c' gârs-lâ dét'ler, i' peut tout briser vot' butin, p'is fair' prend' le mor' [mors] aux den [dents] aux jouaux, p'is tout' pard'e. I' vâ tout' briser ! P'is lâ, l' bonhomm' voulé't pâs çâ, pâ'-en-tout'.

— 'A dit, restez tranquille. C'ést lui, 'a dit, si i' brise, 'a dit, on f'râ arranger ! »

---

9. *Tough* [to] (angl.) : Endurer.
10. *Occupé* : Inquiété, troublé, préoccupé.

Te'jours, Pierrô' i' f'sé' 'sprès [exprès] lui, hein ! I' po'gn' lés jouaux, p'i' i' pâr' avè' çâ, saut' par 'ssu' in tâs d' roches. L' bonhomm' s' hale aux jueux [cheveux] hein ! I' a dit : « J' vous l'ava's dit ; i' vâ tout briser l' butin !

— 'A dit, ça fa't r'guien ! Laissez-lé fére ! Câsse enn' roue d' la 'oéture. Vien à bout de dét'ler lés jouau' et p'is rent' çâ dan étab'e et p'i' i' soègn' çâ à mo'tié, p'is s'en r'vien à méson. P'is l' bonhomm' gu'i f'sé't [faisait] dés gros yeux, hein ! I' s'assit dans son coin, p'i' i' grouill' pâs.

T'hours, i' gu'i greille à soupé' et p'i' i's mett'nt t'oâs couverts. La bonn' femm'... La bonn' femm' dit : « On ést quat', pourtant ; vous mettez t'oâs couverts !

— B'en, l' bonhomm' dit, c'st in fou, çâ, i' a dit, on l' fa't pâs mangé' a'ec n'us aut'es. I' dit, i' peu aussi b'en sauter dans vot' assiette ! I' dit, ça a qués'ment pâs d' bon sens. Ça a pâs d' bon sens !

— 'A dit, mettez-lâ, metté' in aut'e assiette ! 'A dit, i' vâ mangé' au râs moé ! »

L' bonhomme... all' l' fa't mett' lâ, p'is l' bonhomme le r'gârdé't du coin d' l'œil ! B'en, i's s' mette' à manger.

Te'jou's, Pierrôt, hein ! quand qu'i' â sa chance, i' saut' dan assiette d' la dam' p'is po'gn' çâ dans son manger. P'is l' bonhomme été' indigné d' çâ, tout insulté, hein ! « 'A dit, laissez-lé fére ! 'A gu'i ôt' lés mains d' là-d'dans, lâ, p'i' i's vienne' à bout d' raj'ver l' souper.

Et p'is lâ, b'en, i's veille' enne escousse. P'is quand ça vient l' temps de s' coucher, b'en, i' y ava' enn' p'tit' chamb'e, lâ ; i's mont'nt çâ à la dame et puis, i' ont dit : « Vous allez couché' écitte. O' ést pâs greillé beaucoup rich'ment !

— 'A dit, c'ést bon, çâ ! »

P'is lâ, l' bonhomm' sort de d' lâ, p'i' i' a dit : « Mon môseus' de Pierrôt, toé, hein ! Ça fa' assez longtemps qu' tu fa's dés farç's ! Prends b'en gard' d'aller trouver c'tte dam'-lâ ! » Pierrôt parl' pâs.

Te'jours, l' bonhomm' vâ s' couché' a'ec sa bonn' femme. Ah ! p'i' i' dort pâs. I' éta' accupé. La bonn' femm' dit : « Quoi c' que t'âs, tu dors pâs ?

— I' dit, j'ai pêur, que c't enfer-lâ, qu'i' a'll' trouver c'tta femm'-lâ, lâ ! D'main matin, on vâ tout' s' fér' prend'e. »

Te'jours, l' bonhomme, à forç' de veiller, hein ! i' s'endort, p'is l'aut' guettè' 'ien qu' çâ, hein !

Enn' fois qu'i' attend ronfler l' bonhomme, lâ, fftt ! i' enfile en haut. P'i' i' s' fourr' dans l' lit' p'is ramâss' la dam' par l' cou. P'is lâ, ça s' serr' p'is ça s'embrasse et p'is ça s' quient b'en lâ. Eul' bonhomme s' réveill' dan 'a nuit' et p'i' i' veut se l'ver, mé' la bonn' femm' veut pâs. 'A dit : « Où c' tu vâs ?

— B'en, i' a dit, j' vâ' 'oèr où c' que ést Pierrôt, i' peu' êt' monté en haut, lui, lâ !

— 'A dit, és-tu fou ? B'en craire, 'a dit, tu l'â' assez disputé, i' y â pâs d' danger qu'i' gu'y a'lle, lâ !

— B'en, i' a dit, i' ést assez verreux, i' peu' êt' allé lâ ! »

Eul l' bonhomme s' leve : I' arrive, i' 'oét p'us Pierrô' à sa place. I' mont' lâ, hein ! I' trouv' tout çâ lâ ! « Asteur, comment démancher çâ, c'tte affér'-lâ ? »

I' agraff' Pierrot par 'ssu' in épaul' p'is, i' dit : « Pierrot, descends de d' lâ ! Viens-t'en ! Lev'-toé ! Réveill'-toé ! » P'is lâ, i' attend'nt [entendent] tout' 'és deux, mé' i's font semblant qu'i' attend'nt pâs, p'i' i's dorment.

P'is l' bonhomm' lâch' tout çâ lâ, p'is s'en vâ, p'i' i' a di' à sa bonn' femme : « C'ést b'en çartain, d'main matin, hein ! qu'on vâ tout êt' pri' ensemb'e ! »

Oué ! Alle â descendu, p'i' alla't fér' sa toélette et p'is l' pére, l' bonhomm' gu'i â d'mandé 'oèr si alle avait b'en dormi. 'A dit : « Oui, j'ai b'en dormi !

— Parsonne ont 'té vous bâdrer ?[11]

— 'A dit, non ! 'A dit, mon mari, i' a r'ssou' à c'tte nuit !

— Vot' mari ? D'où c' qu'i' d'vient ?

— B'en, 'a dit, i' été' écitte, hier, 'a dit, quand j'ai arrivé ! »

L' bonhomm' comprend pâs çâ. Et puis, 'a dit all' l'a fait' habiller comme i' faut, p'i' all' l'â fait' descend'e. Et p'is l' bonhomme, b'en, l' vieux leu's â d'mandé escuse [excuse] d'a'oèr 'té lâ en nuit', et p'i' i' sava't b'en qu'i's 'n avè' eu connaissanc' co' minm' qu'ils l'ava'ent pâs fait voèr ! P'is lâ, 'a gu'i â dit, la femme, qu' c'éta't Pierrot, son garçon. L' bonhomm' voula't pâs crèr' çâ, i' voula't pâs crèr' çâ pour in guiâb' ! 'A dit, i' avait te'jours son habit d' papier, 'a dit : « Vâ charcher ton habit d' papier ! » P'i' i' descend. L' bonhomm' l'a r'connu, a b'en foulu. Ça fa't qu' lâ, i' éta'ent riches. I' ont ramâssé l' bonhomm' p'i' 'a bonn' femme, p'i' i's sont en-allés viv'e ensemb'e.

Lâ, c'té't p'us Pierrot, lâ, c'té' in prince, c'té' in mecieu' p'is ça fénit lâ...

11. *Bâdrer* : Déranger, importuner, ennuyer, incommoder.

12 - UN JEUNE HOMME VA À LA MESSE

Il y avait un vieux et une vieille dont le fils n'avait aucune expérience des relations sociales. La famille demeurait loin de l'école, loin de l'église. Le garçonnet ne s'était jamais mêlé au grand public.

Une bonne fois, la femme dit au mari : « Notre enfant n'a pas fréquenté l'école ; il n'est jamais allé à l'église. Il nous faudrait, au moins, l'envoyer à l'église. Mais il n'a pas d'habit convenable ! »

Disons, en passant, que les parents eux-mêmes n'assistaient pas à la messe, ou, du moins, ils n'y allaient pas souvent.

Le bonhomme achète donc un habit au fiston de quartorze ans. « Mon garçon, lui annonce-t-il, tu vas aller à la messe !

— À la messe ? demande le fils. Qu'est-ce que c'est, la messe ?

— Eh bien ! c'est à trois ou quatre milles d'ici. Au sommet d'une colline, tu vas voir un gros édifice où tout le monde entre. C'est l'église. Une fois dans l'église, tu feras comme les autres ! »

Le garçonnet prend la route. Il parvient à repérer l'église. Mais avant de s'en approcher, il remarque deux hommes qui causent à la porte d'une taverne ou débit de boissons. Il s'arrête, regarde les deux hommes, et se rappelle qu'on lui a dit d'imiter les gestes des autres. Il entend l'un d'eux qui dit : « Oui, oui ! » Il répète « Oui, oui ! »

Les deux amis s'échangent un coup d'œil et se disent intérieurement : « Que diable ! D'où vient-il, celui-là ? » Ils continuent à causer. Au cours de la discussion l'un d'eux s'écrie : « Non, non non ! » Le garçonnet répète : « Non, non, non ! » Les deux interlocuteurs se demandent d'où peut bien sortir cet énergumène. « Entrons à la taverne, se disent-ils, pour nous débarrasser de lui ! »

Le jeune garçon les suit. Les copains commandent une consommation pour eux-mêmes, et ils font boire un verre au jeune inconnu. Réchauffé par la boisson, désireux de faire comme les autres, notre jeune paroissien offre, à son tour, une consommation à ces deux amis. Quand vient le temps d'acquitter la note, le jeune homme fouille dans ses poches comme les autres l'ont fait, mais il n'y trouve pas d'argent. D'ailleurs, il ne connaissait pas la monnaie.

Le commis du bar le somme de payer. « Payez, payez !

— Je ne peux pas payer, proteste le garçonnet, je n'ai rien dans mes poches ! Les autres trouvent de l'argent dans leurs poches ; moi, je n'en trouve pas !

— Dans ce cas, annoncent les deux copains, tu vas nous laisser tes culottes pour payer la consommation !

— Prenez-les, si vous voulez ! »

Sans se faire prier, le garçonnet enlève ses pantalons, les jette sur le comptoir et disparaît par la porte. Une fois dehors, il se rend compte que la messe est sur le point de commencer, même elle commence. Des vieilles dames attardées pressent le pas pour arriver à temps. Notre garçonnet se rend à la porte de l'église et suit la dernière vieille dévote. Elle s'assoit dans l'allée ; il s'écrase derrière elle.

Au cours de la messe la clochette annonce le Sanctus ; tout le peuple baisse la tête par révérence. En arrière du garçonnet prosterné mais privé de pantalons, un paroissien, assez peu timide, sort de son banc, lève la courte queue de chemise du sans-culotte et lui applique une forte claque au fessier. Sans perdre de temps, le garçonnet relève la jupe de la vieille dame placée devant lui, paroissienne privée de culottes elle aussi, et il répète le même geste sonore. La dame fait un saut et s'accroupit sans plus tarder.

L'office divin se poursuit. La messe terminée, les fidèles sortent de l'église sous une pluie torrentielle. Dans ce temps-là, les parapluies n'étaient pas encore inventés. Les femmes, habillées de deux ou trois rangs de jupes, relevaient leur première jupe par-dessus leur tête pour éviter de mouiller leur chapeau. Notre garçonnet imite ce geste ; il retrousse sa chemise par-dessus sa tête, pour faire comme les femmes d'expérience. Il prend le chemin du retour en courant éperdument, les pattes aux fesses.

Naturellement, la maman avait hâte que son fils revienne ; elle s'inquiétait un peu de son retard. En jetant les yeux sur la route, elle voit venir une forme qu'elle ne peut identifier. Elle fait part à son mari de sa surprise : « Viens voir ! Viens voir ! Je vois venir quelque chose, sur la route ; je ne sais de quoi il s'agit ! Vois toi-même ! »

Le bonhomme regarde avec attention, puis donne son opinion : « Ce doit être un échafaud emporté par le vent. Les constructeurs de maisons élèvent des échafauds formés de planches disparates. C'est un échafaud que le vent bouscule ! Je ne crois pas que ce soit autre chose ! »

Le fiston arrive enfin chez lui. Les siens le reconnaissent, mais lui demandent des explications. « Dieu du Ciel ! qu'est-ce que tu as fait pour revenir dans cette tenue ?

— Eh bien ! répond le jeune paroissien, je suis passé devant une bâtisse où deux hommes causaient. Ils ont pénétré dans la bâtisse ; je les ai suivis. Ces deux amis ont bu une liqueur forte. Ils avaient de l'argent, eux, pour payer ; moi, je n'en avais pas. J'ai commandé trois verres, moi aussi, mais le maître de la bâtisse a exigé que je lui laisse mes pantalons en paiement de sa liqueur.

— Puis, es-tu allé à la messe? lui demandent les parents.

— Oui, j'y suis allé!

— Tu as aimé les solennités de la messe, n'est-ce pas?

— Ah! oui, c'est plaisant! Quand est arrivée la cérémonie de la claque, j'ai fait faire à la dame placée devant moi un saut de trois pieds de hauteur! »

UN JEUNE HOMME À LA MESSE

Récit populaire raconté le 2 septembre 1960, à Saint-François-d'Assise-de-Matapédia, comté de Bonaventure, par M. Louis Lévesque (72 ans) qui l'avait appris vers 1898, dans le Témiscouata.

Enregistrement n° 1503. Conte-type 1831 A. Le niais qui n'a jamais vu d'église.*

C'éta' in vieux p'i' enn' vieill' qui ava' in garçon qu' éta't pâs fin. P'i' i' éta'ent loin d' l'école, loin d' l'église. I' ava't jama's sorti.

Te'jou's, la vieille 'a di' à son vieux, enn' fois, 'a dit : « C't enfant-lâ, i' a pâs 'té à école, i' â jama's 'té à église ; foudré't [faudrait] qu'i' gu'iré' à église. I' ést pâs beaucoup habillé.

— L' bonhomme a dit, oui, on vâ gu'i ach'té in habill'min [habillement][1]. » P'i' i's gu'y alla'ent pâ' à messe eux aut's non plus beaucoup, pâs souvin [souvent].

Te'jours, i' ajète enn' p'tite habill'min au garçon. I' avé't quatorze ans, dans c' temps-lâ. Et p'i' i' ont dit, l' bonhomme a dit : « Mon garçon, tu vâ' allé' à messe !

— L' garçon di' à messe ? Que ç' c'ést çâ ?

— B'en, i' gu'i a dit, c'st à deux, t'oâs quat' mill's d'écitte. Su' enn' côt', lâ, i' y â enn' gross' bâtisse, lâ, p'is tout l' mond' rent' lâ. P'is, vâ lâ, tu f'râs comm' lés aut's ! »

Te'jours, i' pârt. I' vient à bout de s' rend'e à église. Avant d'arrivé' à église, i' y ava' enn' bâr, lâ, in aubarge, i's venda' à boére, lâ. I' y ava't deux gârs qu' éta'ent su' l' perron, p'i' i's jâsa'ent tou' 'és deux. Ça fa't qu'i' s'arrêt' lâ. Commence à r'gârdé' 'és gârs. P'is, i' gu'i ava't dit d' fér' comm' lés aut'es. I' 'n â in qui dit : « Oui, oui ! » I' fa't pareil[2], lui. I' dit : « Oué, oué, oué ! » Fa't qu' lés deux gârs commence' à se r'gârder tou' 'és deux. I' ont dit : « Que l' guiab'e ! [diable] D'où ça d'vient, c' gârs-lâ ? »

To'hours, i's se r'mette' à jâser, p'is l'aut' dit : « Non, non, non ! » Ça fa't qu' le p'tit gârs fait' pareil. I' dit : « Non, non, non ! »

I' a dit, lés gârs s' fait' sin' [signe], i' ont dit : « D'où ça d'vient, çâ, c'tte affér'-lâ ? I' ont dit, rentrons pour s' débarrasser d' lui ! » I's rent'ent ; i' rent' par darguiére 'és

1. *Habillement* : Complet, habit.
2. *Pareil* : Pareillement, la même chose.

aut's. P'is lâ, i's câll [to call][3] enn' traite[4] eux aut', et p'i' i's font prend' in cou' [coup] au p'tit gârs.

P'tit gârs, enn' fois qu'i' â pris son coup, ça l' réchauffe in peu. P'i' i' voulé't fér' comm' lés aut'es. I' appelle enn' trait' lui 'tou. Quand ça vient pour payer, i' â pâs d'argin [argent]. I' fouill' dans sés poches. Lés aut'e' ava'ent fouillé dans leu's poches. I' connaissa't pâs l'argint, p'i' i' ava' halé d' l'argent ; p'is lui fouill' dans sés poches, p'i' i' en trouv' pâs. P'i' i' ont dit, l' gârs d' l'aubarge a dit : « Peill' [paie]

— I' dit, peille ! I' dit, j' peux pâs payer, j'ai r'guien dans més poches ! I' dit, 'és aut'e' ont fouillé dans sés poches... dans leu's poches, p'i' i' ont trouvé d' l'argent, i' dit, moé j'en n'ai pâs !

— B'en, i' ont dit, t' és v'nu prendre in coup 'citt', p'is t' âs pâs d'argint ?

— I' a dit, non !

— I' ont dit, tu vâs n'us deunner tés culottes ?

— I' a dit, c'ést correck ! »

I' s' fa't pâs prier ; fa't partir sés culottes, hein ! Et p'i' i' jett' sés culott's lâ, p'i' i' pren 'a porte. Sort déhors. La messe été't prê' prê' à commencer. Minme éta't commencée. Lés vieill's rentra'ent, i' y ava' encôr' dés vieill's qui éta'ent r'tardées, i's rentra'ent. I' pârt. I' arrive à 'a port' d' l'église, p'i' i' y â enn' vieill' qui rent'e, p'i' i' suit c'tte 'a vieill'-lâ. 'A s'en vâ, p'i' 'a s'assit dan allée, in bon bout', lâ. I' s'écrâse, lui, en arguiér' d'elle.

Te'jours, la messe ést dit. Quant' ça vient l' temps du sanctus, lâ, â foulu qu'i' sonne, lâ, faut qu'i' s' baiss' la tête. I' y ava' in gâ' en arguiér' de lui qui éta't pâs gêné beaucoup, et la queu' d' chemis' pâs b'en longue, i' s' baisse. L' gârs sort de son bin [banc], hein ! p'i' i' r'po'gn' la queue d' chemise, p'i' i' gu'i emmène enn' claque aux fesses, flâw ! p'i' i' perd pâs d' temps. La bonn' femme été' amanchée pareil ; 'a 'vé't [avait] pâs d' culotte' ell' non plus. Lev' la jup' p'is, flâw ! La bonn' femm' fè' in saut p'i' 'a s' rabât lâ.

Te'hou's, la messe 'a s' continue. Aprè' 'a messe, b'en, la messe ést fénie, faut qu'i's sortent ! I's sortent. P'i' i' mouilla' apra' 'a messe, à varse.

Dans c' temps-lâ, i' y ava't pâs d' parapluie. Lés vieille' ava'ent deux t'oâs jupes. I's ramâssa'ent leu' jup' de d'ssus p'i' i's r'leva'ent çâ en l'air, p'i' i's s' remm'na'ent çâ par-s'ssu' 'a têt' pour s' cacher, pour pâs qu'i' gu'i eu' mouill' su' 'a tête. Lui, i' 'oét fér' çâ, hein ! I' prend sa ch'mis' p'is r'trouss' çâ comm' çâ, p'i' i' s'amanch' çâ par-'ssu' 'a tête, p'is ça prend l' chemin, çâ ! Lés patte' aux fesses ! Ça couré't tant qu' ça pouvé't.

To'hou's, la bonn' femme 'a attendé't son garçon. 'A trouva't qu'i' r'tardé't. 'A commence à r'gârder. 'A 'oét [voit] v'nir in affér' dans l' chemin, 'a sé't [sait] pâs quoi

3. *Call* [to] (angl.) : Commander.
4. *Traite* : Consommation.

c' que c'ést. 'A di' à son vieux : « V'lâ in affér' dans l' chemin, lâ, 'a dit, j' sé's pâs quoi ç' c'ést çâ. Viens voèr, 'oèr ! »

Bonhomm' s'en vient, p'i' i' r'gâr' çâ. « Ah ! i' a dit, ça doé' [doit] êt' in échafaud parti au vin [vent]. I' a dit : « Lés gârs bâtiss'nt dés mésons, p'i' i's font dés échafauds, coll'nt çâ a'ec dés bouts d' planches, p'i' i' dit, ça a parti au vint, çâ. C'ést pâs d'aut' chos' que çâ ! »

Te'jou's, l' garçon r'ssou' à maison. I's r'connaiss'nt leu' garçon. I' ont dit : « Môseusse, quoi c'ést qu' t' âs fait' ? Comment c' t' és t-amanché ?

— Ah ! b'en, i' a dit, j'ai rentré à enn' place, lâ. J'ai t-arrivé à enn' place, i' y ava't deux gârs qui jasa'ent. I' ont rentré en d'dans, p'i' i' ont bu d' quoi d' fort, lâ. P'i' 'és aut'e avaient d' l'argint pour payer, p'is moé j'en ava's pâs. I' dit, j'ai câllé enn' traite, moé 'tou. P'i' i' dit, l' gârs m'â d'mandé... j'ai laissé més culott's pour payer la traite !

— I' ont dit, âs-tu 'té à messe ?

— I' a dit, oui, j'ai été.

— P'is, as-tu trouvé çâ beau ?

— I' a dit, oui ! P'is, i' a dit, quant' ça v'nu l' temps d' la claque, i' di' i' y ava' enn' bonn' femme en avant d' moé, i' dit, 'a a sauté haut comme çâ ! »

13 - LE BÛCHERON QUI COUVE DES ŒUFS

Voici l'histoire d'un bûcheron qui vivait dans la pauvreté. Le seul moyen de gagner sa vie consistait à abattre des arbres. Son revenu était mince. Pour son dîner, il n'avait qu'une croûte de pain à manger. Après avoir manié la hache toute la matinée, il s'assoyait, midi venu, et dévorait sa croûte ; ensuite, il faisait un somme.

Un soir, en retournant au logis, il trouve une boîte ou sorte de coffret de tôle. Il me ressemblait, il n'était pas très instruit. Sans trop savoir ce que contient le coffret, il l'enserre sous son bras et file chez lui. Aux abords de la maison, il passe près d'un ancien four à pain et lance son coffret sous la base du four.

Le lendemain matin, la femme du bûcheron se rend au four en vue d'y cuire son pain et trouve le coffret de métal. Son mari était déjà parti en forêt. La femme parvient à ouvrir le coffret et le trouve rempli d'argent. Le coffret en contenait plus que les deux paysans pouvaient en dépenser normalement. Un plan s'élabore dans l'esprit de la paysanne : « Depuis longtemps, mon pauvre mari se contente d'une croûte de pain pour dîner ; aujourd'hui, je vais lui préparer des crêpes et, à midi, je vais aller les lui porter sur les lieux de son travail ! »

La femme va acheter de la farine, et prépare à son mari de bonnes crêpes aux œufs. Elle empile un certain nombre de crêpes dans un panier et se dirige vers la forêt. Quand elle rejoint son mari, ce dernier avait déjà mangé son croûton de pain et faisait son somme. La femme voit de nombreux sorbiers au-dessus de son mari ; elle distribue ses crêpes dans les branches des arbres, dépose un œuf à proximité du dormeur et se retire sans bruit.

Son somme terminé, le bûcheron aperçoit les crêpes se balancer au-dessus de sa tête. « Diable ! s'écrie-t-il, que vois-je là ? Des crêpes ! à moins que je ne me trompe. Oui ! ce sont des crêpes ! »

Il grimpe dans les arbres, poussé par la faim. Il n'avait mangé qu'une croûte de pain ! Il attrape les crêpes à pleine main et il en dévore aussi longtemps que sa faim n'est pas apaisée. Puis, il revient à l'endroit où il a pris sa sieste, et y découvre un œuf. Le bûcheron, maintenant bien repu, fait un autre petit somme et reprend sa hache.

Le soir, il revient chez lui et raconte à sa femme l'aventure qui lui est arrivée. La paysanne était au courant de tout, mais prend bien garde de se déclarer. Il lui raconte que, un peu après midi, il est tombé un orage de crêpes et qu'il s'en est rassasié. La paysanne laisse planer des doutes sur l'aventure de son mari : « Un orage de crêpes ! C'est impossible !

— Eh bien ! proteste le mari, il en est certainement tombé et j'en ai mangé !

— Grâce à cet argent, pense la femme, je pourrai m'amuser longtemps aux dépens de mon mari ! »

Le lendemain elle fait cuire encore des crêpes et va les déposer en forêt près du bûcheron endormi, et de plus, lui laisse un œuf. L'homme, au sortir de son somme, trouve les crêpes, s'en régale à satiété. Au moment où il veut changer de place, il trouve l'œuf. « Diable ! se dit-il, j'ai mangé des crêpes comme je n'en ai jamais mangé dans ma vie ! Il faut croire que cette nourriture me va bien, puisque j'ai pondu un œuf ! Si je mangeais des crêpes, chaque jour, je pondrais des œufs en quantité appréciable ! »

Le bûcheron retourne bientôt à son travail. De retour à la maison, le soir, il s'empresse de raconter à sa femme sa nouvelle aventure. La paysanne lui rit au nez en lui affirmant que ce sont des imaginations. Le lendemain et les jours suivants, elle lui porte, à la cachette, des crêpes et un œuf. Le bûcheron se nourrit de crêpes et prend soin de recueillir précieusement les œufs, un par un. Quand il en a amassé une douzaine, il revient, un soir, à la maison et annonce à sa femme : « J'ai pondu une douzaine d'œufs. Il me reste à les couver ; il faut que je les fasse éclore !

— Tu deviens fou, mon pauvre mari ! lui réplique la paysanne.,

— Je ne suis pas fou ! J'ai pondu des œufs, je vais les couver, et quand ils écloront j'aurai de beaux petits poulains ! »

Le bûcheron place ses œufs dans un plat qu'il dépose au fond d'un seau. Il retourne dans la forêt, enlève ses culottes et s'assoit sur le seau. Les jours suivants, il se rend à la maison pour manger, mais il pense bientôt que les œufs vont tarder à éclore. Après quelques jours, il décide de ne plus revenir à la maison pour manger. Il abandonne de boire et de manger. La bonne paysanne commence à craindre pour la vie de son mari. Par contre, elle se trouve impuissante à aller le chercher pour l'alimenter. Elle sait, par expérience, qu'une couveuse a très mauvais caractère. Quand la femme veut s'approcher de son mari, il la malmène en vue de protéger sa couvée.

Jour après jour, notre bûcheron se tient assis sur son seau et couve, couve sans cesse. Mais les œufs n'éclosent pas. De temps en temps, il se lève, regarde les œufs sans remarquer de changement.

Une journée, la paysanne décide d'aller porter à manger à son mari. Au moment où elle va le rejoindre, le mari s'impatiente au point d'en perdre lumière et de ne pas apercevoir sa femme qui approche. Il se lève, et, emporté par la colère, il attrape le plat d'œufs et le lance à bout de bras sur une souche.

Par hasard, un lièvre, caché derrière la souche, en entendant le bruit du plat, décampe à toute vitesse. La paysanne l'aperçoit. « Vieux fou, crie-t-elle à son mari, il ne lui manquait qu'une queue. Si tu avais couvé tes œufs une journée de plus, tu aurais eu le poulain complet. Maintenant, le coup est manqué ! »

LE BÛCHERON QUI COUVE DES ŒUFS...

Récit populaire raconté le 2 septembre 1960, par M. Louis Lévesque (72 ans, de Saint-François-d'Assise-de-Matapédia, comté de Bonaventure); conte appris de son oncle Rémi Beaulieu de Saint-Jean de Dieu, comté de Témiscouata, vers 1899.

Enregistrement n° 1504. Conte-type 1319, précédé de 1381 (altéré).

Enn' fois, c'ta' in bûch'ron qu' éta't pauv'e. I' gangné't [gagnait] sa vie à bûcher du boâs. I' gangné't pâs grand-chose. P'is, l' médi pour manger, i' avé' 'ien qu' enn' croût' de pain. Quand qu'i' avé't bûché tout' l'avant-médi, p'is l' médi i' s'assisé't p'i' i' mangé't çâ, p'i' i' dormé' in sorm' [somme].

T'hours, in bon soèr, en s'en allant, i' trouve enn' boête, enn' boête en fer, enn' p'tit' boête en fer. P'is, i' savé't pâs quoi c' qu'i' y avé't d'dans. I' connaissé't pâs grand-chose, i' été' comm' moé. I' ramâss' çâ sour son brâs, p'i' i' apport' çâ. En arrivan à 'a méson, i' avé' in four, in ancien four pour cuir' du pain, lâ, i' jett' çâ sous le four.

La bonn' femme, le lend'main matin, 'a greill' [gréyer][1] pour fér' du pain. P'i' 'a 'oét çâ c'tte boêt'-lâ. L' bonhomme éta't r'parti pour aller bûcher son boâs. C' fa't qu' 'a ramâss' çâ. P'i' 'a vient à bout d' débârrer çâ, p'i' 'a r'ouv' çâ. C'té't b'en plein d'argint [argent], çâ d' l'argint pluss' qu'i's pouva'ent 'n en dépenser. 'A a pensé: « Mon vieux, depuis l' temps, lâ, qu'i' dîne a'ec enn' croût' de pain, m' âs gu'i fér' dés crêpe' à midi, p'is m' âs gu'i emporter ! » P'is, 'a s'en vâ, p'i' 'a ajèt' d' la farine et p'i' 'a gu'i fa't dés bonn's crêpe' aux eufs [œufs].

P'is, 'a pâr' avec enn' pil' de crêpe' et p'i' 'a arrive à lui, i' avé't mangé sa croût' de pain, p'i' i' dormé't son sorme. Te'hours, i' y avé't dés cormiers, lâ, lés branches, pâs mal dés arb'es. 'A mont' là-d'dan avec sés crêpes, p'i' accroch' çâ dan 'és branches, in bon lot. Fa't qu' 'a pârt, p'i' 'a s'en vâ.

Lâ, lui, i' s' réveill' quand qu'i' a dormi son sorme. En r'gârdant en haut, hein ! i' voét çâ. I' dit: « Que l' guiâb'e, quoi c' qu'i y â lâ ? Dés crêpes, si j' me tromp' pâs ? Oui, i' a dit, c'ést dés crêpes ! » I' mont' dan 'és arb's, hein ! p'i' i' avé't faim. I' avé't mangé 'ien qu' enn' croût' de pain ; i' ramassé't çâ à 'a po'gnée, et p'i' i' en mange, i' en bourr' tant qu'i' peut.

---

1. *Gréyer*: Faire des préparatifs en vue de...

Et p'is, i' r'descen à sa place et p'i' i' ['a] ava't mi' in œuf, lâ, pâs loin d' lui. I' descen à sa place et p'is dôr' encôre in peu, p'i' i' vâ bûcher. Te'jours, l' soèr, i' s'en vâ che' z-eux, i' cont' çâ à sa femme — elle a voulé't pâs gu'i dire — p'is, l' médi, qu'i' y avé't timbé in arag' [orage] de crêpes, p'i' i' 'n avé't mangé. 'A rit d' lui, 'a dit : « Ça a pâs d' bon sens, timber dés crêpes !

— B'en, i' a dit, i' en a timbé, j'en ai mangé, çartain ! »

Mé' la bonn' femme a pensé : « J' su's bonn' pour gu'i en faire accrère, le temps que j' pourrai a'ec c't argint-lâ. »

L' lend'main matin, 'a greille [greye] encôr' dés crêpe' et p'is, lâ,'a gu'i mè' à' râs lui, lâ. Après qu'i' â dormi in sorme, i' s' réveille, i' trouv' la pil' de crêpes. I' mang' dés crêpe' encôr' tant qu'i' peut. P'i' i' commence à vouloèr se r'virer, i' voé' in œuf au râs lui, p'i' i' a dit : « Que l' guiâb'e ! J'ai mangé dés crêpes, j' n'ai jama's mangé d' ma vie. Faut crèr' qu' c'ést bon ! I' a dit, j'ai pon [pondu] in œuf. I' dit, si j'en ava' à tou' 'és jours, b'en, j' pondra's, hein ! pâs pour rire. » Te'jou's, ça ress' lâ.

I' s'en vâ l' soèr à maison, p'i' i' cont' çâ. La bonn' femm' rit d' lui, ça a pâs d' bon sens. L' lend'main matin, 'a gu'i porte encôr' dés crêpe' et p'is deux jours de fil' qu' 'a gu'i port' encôr' dés crêpe' et p'is deux jours de fil' qu' 'a gu'i port' dés crêpes, p'i' in œuf, et p'is l' bonhomm' ramâssa't tous sés eufs [œufs]. Ça fa't qu' enn' fois qu'i' 'n â eu enn' douzaine, i' s'ést en-v'nu à maison, lâ, p'i' i' a di' à sa femme, i' a dit : « J'ai pon [pondu] douze eû' [œufs] ; i' a dit, asteur, j' su's capab' couver, faut que j' couv' çâ !

— La bonn' femm' dit : Tu fou ?

— I' y a pâs d' folie, i' a dit, j'ai pond, p'is j' vâs couver, p'is ça vâ éclâre, p'is j' vâ' a'oèr dés poulets [poulains]. *

Sapeur [sapre][2] çâ dan in plât, p'i' i' met çâ dans l' fond d'in siau et p'i' i' ôt' sés bricoles,[3] p'i' i' s'assit là-d'ssus. P'is, lâ, lés promiers jours, i' allé't manger, mé', maudit ! ça couvé't pâs vite. I' ést v'nu qu'i' allé't p'us manger. I' a pardu l' boére et manger. P'is la bonn' femme été' en pein' de lui. 'A pensé't : « Batéche ![4] ça a qués'ment pâs d' bon sen [sens] aller l' charcher pour le fér' manger, p'i' enn' poul' couveuse, çâ c'ést malin, hein ! » Quand qu' la bonn' femme, 'a approché't, i' a picoché't[5], i' couvé't :

Te'jours, couve et p'is couve et p'is c'ta't te'jours la minme histoère, hé ! Ça éclôsa't pâs. D' temps en temps, i' se l'vé't p'i' i' r'gârdé't, lés eufs été' t'jou's pareils.

---

* La prononciation est équivoque. Les œufs de poule font penser aux poulets. L'allusion à la queue en voyant le rapide quadrupède porte à penser qu'il s'agit d'un poulain.

2. *Saprer* : Forme adoucie de sacrer, maudire.
3. *Bricoles* : Bretelles.
4. *Batêche* : Juron.
5. *Picocher* : Donner des coups de bec, en parlant des oiseaux.

Te'jou's, la bonn' femm' s'en vâ gu'i porté' à manger, enn' fois. L' bonhomme été' impatienté, lâ, i' voyé't p'us r'guien. I' voyé't p'u' 'a bonn' femm' v'nir, pâs r'guien. I' s' lev' de d' lâ, enragé, hein ! P'i' i' ramâsse l' plât, p'i' i' tir' çâ au bout d' sés brâ' aprè' chousse [souche]. I' y ava't-i' pâ' in lguieuv' [lièvre] l'aut' bord d' la chousse [souche]. Le lguieuv' décolle[6] et p'is la bonn' femme arrive, 'a dit : « Vieux fou, 'a dit, i' gu'ieu manqua't p'u' 'ien qu' la queue. Si t'ava' eu couvé encôre' ien qu' enn' journée, tu l'avé's. 'A dit, asteur, tout ést pardu ! »

6. *Décoller* : Partir à toute vitesse.

14 - LA FEMME À LA TÊTE DURE

Il était, une fois, un couple qui commence une dispute. Au début, la discussion semblait bien peu sérieuse, mais la femme était très têtue. Une fois irritée contre son mari, elle lui dit: « Tu es un pouilleux!

— Ne parle pas de la sorte! Ne dis pas que je suis un pouilleux!

— Tu es un pouilleux!

— Je t'avertis encore une fois de ne plus répéter cette injure! Prends bien garde de me traiter de pouilleux une autre fois! Tu sauras bientôt ce qui va t'arriver!

— Tu es un pouilleux! » répète la femme.

Plus le mari lui interdisait de l'injurier, plus la femme s'acharnait à le traiter de pouilleux.

« J'en ai assez, moi! s'écrie le mari. Tu vas cesser de me traiter de pouilleux, sinon tu vas périr! »

Il l'attrape par la main et l'entraîne, près d'un puits, non loin de la maison, un puits contenant passablement d'eau. « Suis-je toujours un pouilleux? demande le mari.

— Oui, tu es un pouilleux! rétorque la femme.

— Approche-toi! » commande le mari.

Il empoigne sa femme par les cheveux, se tortille les doigts solidement dans ses cheveux et la retient à l'orée du puits. « Suis-je un pouilleux? lui demande-t-il.

— Oui, tu es un pouilleux! »

Il l'enfonce dans l'eau jusqu'au cou, puis lui pose encore la même question: « Suis-je un pouilleux?

— Oui, tu es un pouilleux! »

Il la plonge un peu plus profondément, croyant qu'elle allait changer d'opinion. Elle avait les lèvres à peine au-dessus du niveau de l'eau. « Suis-je un pouilleux? questionne encore le mari.

— Oui, tu es un pouilleux! »

Il plonge la femme complètement sous l'eau. « Est-ce que je suis un pouilleux? »

Elle sort ses mains de l'eau et fait le geste d'écraser des poux.

LA FEMME À LA TÊTE DURE

Récit populaire raconté le 2 septembre 1960, à Saint-François-d'Assise-de-Matapédia, comté de Bonaventure, par M. Louis Lévesque (72 ans) qui l'avait appris de son oncle Rémi Beaulieu, vers 1898 ou 1900.

Enregistrement n° 1505. Conte-type 1365 C.

Enn' fois, c'été' in homm' p'i' enn' femm' p'i' i's s'éta'ent mi' à s' chicaner, enn' fois ; pâs grand-chose, ça avé't commencé, ça avé't pâs d' l'air grand-chose, p'is c'ést v'nu, b'en... La femme avé't la tê't dure à plein [1].

Ça fa't que 'a été't choquée cont' son mari. 'A di' à son mari : « T' és t-in pouilleux !

— Son mari : dis pâs çâ ! Dis pâs çâ que j' su's t-in pouilleux !

— 'A dit, t' és t-in pouilleux !

— I' a dit, j' te dis d' pâs dir' çâ, parç' tu sé's pâs quoi ç' c'ést qui vâ t'arriver. Dis p'us çâ, "Pouilleux !"

— 'A dit, t' és t-in pouilleux ! »

P'us qu'i' gu'i disé't d' pâs dir' çâ, plus qu'all' l' disé't. B'en i' a dit : « Arrête in peu ! I' a dit, tu vâ' embâdeunner [abandonner] d' dir' que j' su's t-in pouilleu' ou b'en don, tu vâs mourir ! »

Te'jou's, i' l'a prend par la main p'i' i' l'emmène — i' y ava' in puits pâs loin d' la maison ; i' y ava't pâs mal [2] de l'eau d'dans — p'i' i' l'emmèn' lâ, p'i' i' a dit : « J' su's-tu in pouilleux ?

— 'A dit, oui, t' és t-in pouilleux !

— B'en, i' a dit, arrive écitte. »

Lâ, i' gu'i pren enn' po'gnée dan 'a chev'lure, i' s' tortill' lés main après çâ, p'i' i' 'a po'gn' p'i' i' 'a descend dans l' puits, comm' çâ. P'i' i' a dit : « J' su's-tu in pouilleux ?

---

1. *Plein (à)* : Énormément, beaucoup.
2. *Mal (pas)* : Passablement, assez, en assez grande quantité.

— 'A dit, oui, t'és t-in pouilleux ! »

I' 'a sauç' dans l'eau jusqu'au cou. P'i' i' dit : « J' su's-tu in pouilleux ?

— 'A dit, oui, t'és t-in pouilleux ! »

I' gu'i met l'eau jusqu'à 'a bouche écitte, lâ, lâ. P'i' i' dit : « J' su's-tu in pouilleux, lâ ? » I' pensé't d' la fér' plier. 'A dit : « Oui, t'és t-in pouilleux ! » I' la sauç' par-d'ssu' 'a tête. P'i' i' dit : « J' su's-tu in pouilleux ? »

'A s' sôrt lés mains d' l'eau p'i' 'a écrasé't dés poux comm' çâ, lâ !

15 - COMMENT ON APPREND UNE HISTOIRE

Une année, j'étais allé travailler dans un chantier, à Patton, dans le Maine. Après une couple de mois, j'ai voulu changer de camp. J'ai alors quitté le chantier. C'était l'automne, juste avant les premières neiges. Le seul moyen de locomotion dont je disposais, c'était mes jambes. Je marche, marche et marche... sans trop savoir où j'aboutirais. Il faut dire que c'était la première fois que j'allais dans ce coin du pays et je n'en connaissais pas les routes. J'ignore encore si je m'étais trompé de chemin, mais tout à coup, la nuit commence à descendre et j'étais encore en plein cœur de la forêt. Pas trop abattu par la fatigue, je continue à marcher.

Soudain j'aperçois une petite lumière. « Ah ! pensai-je, des gens habitent ici ; je vais leur demander à loger pour la nuit ! » Je me rapproche de l'habitation éclairée et je frappe à la porte. « Entrez ! » me crie une voix.

J'entre. Un vieux et une vieille habitent cette cabane. Le vieillard a l'air bourru, dur. « D'où viens-tu ? me demande-t-il.

— Je viens de quitter le camp de Patton, et je crois bien que je me suis trompé de chemin. J'ignore si je peux sortir de la forêt par ici. Il se fait tard, et je me cherche un endroit pour passer la nuit. Je ne voudrais pas coucher dehors.

— Tu vas coucher ici ! Notre maison n'est pas très spacieuse, mais tu y seras mieux que dehors !

— Certainement ! lui dis-je ; je serai confortable ici !

— As-tu soupé ? demande le vieux.

— Non, je n'avais rien à manger ! »

Il dit à sa femme de me préparer quelque chose à manger. Alors, je soupe, et après avoir pris mon repas, je vais m'asseoir près du vieux. J'étais fatigué et je m'endormais, vous pouvez m'en croire ! Le bonhomme, lui, avait envie de parler. « J'ai travaillé dans le bois, moi aussi. On y raconte beaucoup d'histoires ! Toi, tu dois en avoir appris quelques-unes pendant ton séjour en forêt ? »

Je ne me sentais pas l'humeur ou la force de raconter des histoires. Je lui réponds sèchement : « Non, je n'en ai pas appris ! »

J'en savais, mais je n'avais pas envie d'en raconter à cause de ma fatigue. « Non, je n'en sais pas du tout !

— C'est étrange, riposte le vieillard. D'habitude, dans la forêt, on se raconte des tas d'histoires ! Veux-tu que je t'en raconte, une histoire, moi ?

— Oui ! » dis-je sans trop de conviction.

Cette promesse n'a aucune suite.

Le bonhomme se tait. Il reste assis dans sa chaise à fumer tranquillement sa pipe. Moi, je ne fumais pas dans ce temps-là. Je me contente de rester sur ma chaise, sans dire un mot.

Le temps passe. L'heure du coucher arrive. Le maître de maison ne parle pas de se mettre au lit. Moi, je dors debout. Le vieux continue à fumer. J'avais mon havresac, je le jette près du poêle et je m'étends sur le plancher, la tête sur mon sac. Je n'en pouvais plus. Il n'y avait d'ailleurs qu'un seul lit dans la cabane.

Le vieux me laisse m'installer et quand je suis couché, « Enlève-toi de là ! » ordonne-t-il, puis il s'empare du tisonnier : « Lève-toi de là ! » Dès la première menace, je saute sur mes pieds et je demande à mon hôte : « Qu'y a-t-il ? Je m'endors et je veux me coucher !

— Oui, bien sûr ! Mais il ne convient pas que tu dormes par terre !

— Où voulez-vous que je me couche, alors ? lui dis-je.

— Tu vas coucher avec ma vieille, dans le lit ! »

Elle était déjà endormie, elle s'était couchée un peu plus tôt. « C'est une décision qui va contre le bon sens ! Je ne dois pas coucher avec votre femme !

— Va te coucher dans ce lit ! » me crie-t-il rageusement.

En même temps, il brandit le tisonnier au-dessus de ma tête. Je me sens obligé d'obéir, mais à contrecœur. Je gagne le lit, bien décidé à coucher tout habillé. Mais le bonhomme me surveille. « Déshabille-toi ! me crie-t-il encore. Tu ne vas pas coucher tout habillé, tout de même ! »

J'enlève alors mon pantalon et je me glisse sous la couverture, auprès de la vieille qui ne bouge pas. Il me laisse reposer quelques minutes, puis il me dit : « Lève-toi, maintenant, et va te coucher près du poêle. Nous n'avons pas d'autre lit. »

J'étais dans une colère terrible à l'égard du vieillard. J'enroule de nouveau mon havresac, et je me jette près du poêle en me disant : « Il ne sera pas tard, demain matin, quand je vais sortir d'ici ! »

Tôt le lendemain, je me lève, veuillez m'en croire ! Mais le bonhomme a connaissance de mes préparatifs. Dès que je touche la poignée de la porte, il me dit : « Où vas-tu, l'ami ?

— Je reprends ma route !

— Tu ne peux pas partir sans déjeuner !

— Je mangerai plus loin ! lui dis-je. Vous m'avez dit que j'approchais du pays habité ! »

Je n'étais plus très loin des habitations. « Ma femme va se lever et elle va te préparer à déjeuner ! Tu ne peux pas te remettre en route, sans manger ! »

Je m'assois sans rien dire, terrifié que j'étais par l'humeur du vieux. J'avais toujours peur qu'il me rabatte le tisonnier sur la tête. La bonne femme se lève et me prépare à déjeuner. Puis, le repas terminé, le vieux me dit : « Maintenant tu peux partir, si tu le désires. Le jour est levé, et tu as déjeuné. Quand tu es arrivé ici hier soir, je t'ai demandé si tu savais des histoires, et tu n'en savais pas. Je t'ai demandé : "Veux-tu en apprendre une ?" Tu m'as répondu affirmativement. Eh bien ! quand on te demandera de raconter une histoire, tu raconteras les faits que tu viens de vivre chez moi ! »

COMMENT ON APPREND UNE HISTOIRE

Historiette soi-disant personnelle, racontée, le 2 septembre 1960, à Saint-François-d'Assise-de-Matapédia, comté de Bonaventure, par Louis Lévesque (72 ans) qui l'avait entendue dans les chantiers, vers 1920.

Enregistrement n° 1506.

J'ava' été travailler dans l' Maine, enne année, dans lés chanquiers [chantiers]. J'ava' travaillé enn' coupell' [couple] de moâs dan in camp', loin. C'éta' à Patton, Maine, çâ.

Et p'is c'ést v'nu qu' ça f'sé't pâs mon affére, lâ, j' voula's changer d' camp'. J'ai descendu de d' lâ. C'été' en automne, su' 'és terres.[1] To'jours, j'ai parti à marché' en descendant, p'is marche, p'is marche, p'is marche et p'is j' sava's pâs... B'en c'ta' 'a promié' fois j'alla's lâ ; j' connaissa's pâs beaucoup lés ch'mins. Te'jou's, j' sé's pâs si j' m'ava's trompé d' chemin, la nuit' m'â pris dans l' boâs ; p'is j' continue à marcher, j'éta's pâs trop fatigué, p'is marche.

Tout d'in coup, i' été't târd, c'éta' en automne ; lés jour' éta'ent courts. J' 'oé' enn' lumiére. Ah ! j'ai pensé : « I' y a du mond' lâ ! M' â' êt' bon pour coucher lâ ! »

J'arriv' lâ, j' cogne à 'a porte. Ça dit : « Rentrez ! » J' rent'e. In vieux p'i' enn' vieill' qu'i' y avé't là-d'dans. L' bonhomm' paraissé't roff' [rough][2]. I' a dit : « C' que tu d'viens ?

— B'en, j' gu'i dis, j' pârs d'in tel camp', et p'is j' me su's trompé d' chemin. J' sé's pâs si j' peux sortir par écitte, et p'is b'en, faut que j' couche en que'qu' pârt. J' pâs pour coucher dehors.

— Ah ! l' bonhomme a dit, tu vâs couché' écitte. O' a pâs grand plaç' pour t' coucher, mé', i' dit, tu vâ' êt' mieux qu' d'hors !

— J'ai dit, oui, j' su's correck !

— I' dit, t' âs pâs soupé ?

— J'ai dit, non ! »

---

1. *Terres* (sur les) : Avant la première neige.
2. *Rough* (angl.) : Dur, brutal, bourru.

I' di' à sa bonn' femme : « Greill's-y à souper ! » La bonn' femm' me greille à souper. Lâ, j' soupe, p'is, après souper, j' m'en vâs m'assir' pâs loin du bonhomme, et p'is j' m'endorma's, hein ! J' 'ta's fatiqué. L' bonhomm' dit : « Tu travaill's dans l' boâs, i' a dit, dans l' boâs, j'ai travaillé, moé, déjâ, i' s' cont' beaucoup d'histoères, lâ ! Tu doés 'n a'oèr appris ? » J' fila's pâs pour conter dés histoères. J'ai dit : « Je 'n n'ai pâ' appris ! » J'en sava's, mé' j' voula's pâ' en conter, j' 'ta's trop fatiqué. J'ai dit : « J'en sé's pâs pâ'-en-tout' !

— I' dit, c'ést drôle. Dans l' boâs, pourtant, i's cont'nt dés histoères ! I' a dit, veux-tu, m' âs t'en conté' enne histoère, moé !

— J'ai dit, oui ! »

Te'jou's, ça ress' lâ. L' bonhomm' parl' p'us : on veille, p'is l' bonhomm' fum' sa pipe, p'is moé, j' parl' pâs. J' t-assis d' ma chaise... j' fuma's pâs dans c' temps-lâ.

Te'jours, quant' ça vient l' tin [temps] de s' coucher, moé, j' m'endorma's, l' bonhomm' s' couché't pâs, i' fumé't tout l' tin [temps]. J'avé' in p'tit pac-sac [knapsack][3] su' mon dos ; j' ramâss' mon pac-sac ; j'en pouva's p'us. J' m'en vâs me ch'té [jeter] à râs l' poêle. I' y ava' 'ien qu' in lit dans c' camp'-lâ.

L' bonhomm' m' laiss' coucher lâ, p'is, enn' fois j' su's couché la têt' su' mon pac-sac, i' a dit : « Leuv'-toé de d' lâ ! » I' saut' su' l' tizagnier [tisonnier] : « Leuv'-toé de d' lâ ! » Eh ! bonsoèr ! J' me leuve, hein ! J'ai dit : « Quoi ? J'ai dit, j' m'endôr' et p'is j' veux m' coucher !

— Oué ! Mé', t' és pâs pour coucher lâ !

— J'ai dit, de v'où c' que j' vâs coucher ?

— I' dit, vâ couché' a'ec ma bonn' femme, lâ ! »

La bonn' femme été' couchée, 'a s'avé't couchée p'us d' bonne heur' que n'us aut's. « B'en, j'ai dit, ça a pâs d' bon sens, couché' a'ec vot' vieille !

— Vâ t' coucher lâ ! » (Cri rageur)

P'i', i' a l' tizagnié' au-d'ssus d' ma tête. Faut b'en que j' gu'y a'lle ! J' voula's pâs. Te'jours, j' gâgne l' lit, hein ! J' travaill' pour m' coucher tout habillé. Quand qu'i' 'oét que j' veux m' coucher tout habillé, i' dit : « Déshabill'-toé ! T'és pâs pour couché' habillé ! » J' t-ôbligé d'ôter més culotte' et p'is j' me gliss' le long d' la bonn' femme. La bonn' femm' grouillé't pâs pâ'-en-tout'.

Enn' fois qu' su's couché lâ, i' m' laiss' fér' que'qu's menutes, p'i' i' a dit : « Leuv'-toé de d' lâ, asteur ! I' a dit, vâ t' couché' à râs l' poêle, i' a dit, on n'a pâs d'aut' lit. » J'été' enragé cont'e l' bonhomme. J' ramâss' mon pac-sac, p'is j' m'ai couché à râs l' poêl' p'is j'ai pensé : « I s'ra pâs târd demain matin avin [avant] que j' sort' d'écitte ! »

3. *Knapsack* (angl.) : Havresac.

L' lend'main matin, j' me leuv' matin, hein! Mé' l' bonhomm' 'n avè' eu connaissance. J' pârs pour prend' la porte, i' a dit: « Où c' que tu vâs?

— J' dis, j' m'en vâs!

— B'en, i' a dit, t' és pâs pour partir sans déjeuner?

— Ah! j'ai dit, j' mang'rai p'us loin! »

I' m'avé't dit qu' c'éta't pâs b'en loin allé' au bord. I' a dit: « La bonn' femm' vâ se l'ver, lâ, p'is tu partirâs pâs sans déjeuner; 'a vâ t' fére à déjeuner. »

Te'jou's, j' me rassis; j' craigna's l' bonhomm' 'mme l' guiâb'e. J'ava's pêur qu'i' m' descend'e l' tizanier su' 'a tête. Te'jou's, la bonn' femme s' leuv' p'i' 'a fa' à déjeuner, p'is, enn' fois qu' j'ai déjeuné, b'en, l' bonhomme a dit: « Asteur, tu peux t'en aller, si tu veux: t' âs déjeuné, p'is c'ést l' grand jour. I' dit, t' âs r'ssou' écitte hier à soèr, p'is j' t'ai d'mandé dés histoères, p'is t'en savé's pâs. J' t'ai d'mandé si tu voulé's 'n apprend' une; tu m' âs dit qu' oui. B'en, tu cont'râs c'tte all'-lâ [celle-là]! »

16 - TOUR DE TI-JEAN À SON SEIGNEUR

Autrefois, dans un certain pays, vivait un seigneur qui louait les services d'ouvriers ; mais ceux-ci abandonnaient facilement leur besogne. En les engageant, le seigneur passait un contrat avec eux : celui des deux — le seigneur ou l'employé — qui perdait patience le premier, devait se faire enlever par l'autre une lanière de peau allant du nœud du cou jusqu'au fessier, et n'avait droit à aucun salaire. Même quand le seigneur payait son employé, ce dernier finissait toujours par s'impatienter et subissait la punition.

Plusieurs ouvriers s'étaient succédé sur la ferme du seigneur, mais personne n'y pouvait persévérer.

Un vieux et une vieille avaient un garçon nommé Ti-Jean. Un jour, le garçon dit à ses parents : « Je vais aller m'engager au service du seigneur !

— Ne va jamais travailler chez le seigneur ! Aucun employé ne peut l'endurer !

— J'y vais, oui, j'y vais, moi ! » réplique Ti-Jean avec entêtement.

Ti-Jean quitte la maison paternelle et se présente chez le seigneur. Il constate que le seigneur n'a pas d'employé, et il lui offre ses services. « En effet, j'ai besoin d'un employé, répond le seigneur, mais écoute-moi bien. Je passe un contrat avec mes employés, le jour de leur arrivée. Au cours de ta première semaine, nous allons établir une sorte de concours, toi et moi. Si tu perds patience le premier, tu perds ton salaire, et je t'enlève, au moyen d'un couteau, une lanière de peau allant du cou jusqu'au fessier. Si c'est moi qui perds patience le premier, c'est toi qui m'enlèves la lanière de peau dans le dos ! »

Le seigneur avait toujours été gagnant avec chacun des employés précédents ; il pensait bien pouvoir tenir tête à Ti-Jean comme aux autres, mais il se trompait...

Ti-Jean écoute la proposition du seigneur et accepte le contrat.

Le premier jour, Ti-Jean prend son déjeuner et demande au seigneur : « À quelle besogne vais-je travailler, aujourd'hui ?

— Tu vas travailler à la grange », lui répond le seigneur.

À cette époque, même chez les rois ou les seigneurs, on battait le grain, au fléau, parce que l'on ne disposait pas de batteuse mécanique. « Ti-Jean, tu vas aller battre le grain au moyen du fléau !

— Très bien ! » se contente de répondre le nouvel employé.

Ti-Jean gagne la grange, jette sur l'aire de la « batterie », une quantité de grain entassé dans les réserves à récolte, puis, s'empare du fléau — un instrument que vous connaissez ! — et bat du grain jusqu'à midi. Au son de l'Angélus, Ti-Jean tend l'oreille ; on ne l'appelle pas au dîner. Le seigneur tentait probablement de lui faire perdre patience. C'est de cette façon qu'il s'était débarrassé des autres employés !

Ti-Jean laisse tomber le fléau et file à la maison du seigneur. Aucun dîner ne l'attend. « Vous ne m'avez pas préparé à dîner ? demande Ti-Jean aux cuisiniers.

— Nous t'avions préparé ton repas, mais c'est le chien qui l'a mangé ! »

L'employé attrape le chien par les pattes, l'assomme à la muraille extérieure de la maison, et le lance au loin. Ti-Jean retourne à la grange et joue du fléau tout l'après-midi. Le soir, à l'heure du souper, il trouve un bon repas préparé. Il mange son souper et va au lit.

Le lendemain matin, après le déjeuner, on lui assigne encore la même besogne. À midi, il se présente à la maison et réclame son dîner. « Nous vous avions gardé votre dîner, mais le gros chat l'a mangé ! »

Il s'empare du chat et le tue comme le chien, la veille. Il retourne à la grange. Le seigneur dit à sa femme : « Cet employé ne ressemble pas aux autres ; quand il vient dîner, les cuisiniers lui disent que son repas a été mangé par les animaux. Il tue nos animaux. Bientôt, il ne nous en restera plus ! »

Les jours passent, Ti-Jean continue ses ravages, mais le seigneur n'ose pas réagir. L'employé a toujours gain de cause. Un jour, le seigneur dit à sa femme : « J'ai un troupeau de cochons, sur la ferme. J'ai l'intention d'envoyer Ti-Jean garder ce troupeau sur une île où les serpents abondent. Je vais lui faire croire que les cochons mangent les serpents et vivent très gras. Mais un gros géant habite aussi cette île. Il va dévorer Ti-Jean et on ne le reverra plus. Ce sera un bon soulagement pour nous. Si je le garde ici, il va me faire perdre patience, c'est certain, et il va me tailler une lanière de peau tout le long du dos ! »

Un jour, à l'heure du dîner, le seigneur appelle Ti-Jean pour prendre son repas. Ti-Jean file à la maison, tout heureux à la pensée que sa situation s'améliore. Le seigneur lui propose son plan. « D'abord, tu vas abandonner le fléau. Ensuite, écoute-moi bien. J'ai un troupeau d'une quinzaine de cochons, sur la ferme, et je suis incapable de les engraisser. Sur une île, là-bas, les serpents sont nombreux, et ils vont servir de nourriture à mes cochons. Conduis donc mes porcs sur cette île, et tu les ramèneras quand ils seront gras.

— Entendu, seigneur ! » dit Ti-Jean.

Ti-Jean rassemble les cochons, les lance sur la route et parvient à les guider jusque dans l'île. Une fois sur l'île, les bêtes se répandent parmi les arbres de la forêt, se nourrissant de racines et d'herbages.

Tout à coup, un gros géant vient à la rencontre de Ti-Jean et lui crie : « Que viens-tu faire ici, petit ver de terre ! — Ti-Jean était tout petit — Pourquoi t'es-tu aventuré ici ? Je vais te croquer sans tarder !

— Pas si vite, pas si vite, géant ! proteste Ti-Jean. Même si tu es gros, tu ne peux pas me croquer si facilement ! Veux-tu te mesurer à moi, géant ?

— Ver de terre ! s'écrie le géant, me mesurer à toi ? C'est ridicule, tu le sais bien !

— Ne t'énerve pas, géant ! Veux-tu prendre des paris avec moi ? demande Ti-Jean.

— Oui, oui ! Certainement que je puis parier avec toi !

— Eh bien ! reviens demain matin ; je serai alors prêt à mesurer mes tours de force avec les tiens ! »

Le géant accepte le défi. Ti-Jean possédait une tarière d'assez gros diamètre. Il va chercher sa tarière et perce un premier trou dans un bouleau de façon à pouvoir y faire pénétrer son poing jusqu'au poignet. Il perce un autre trou un peu plus profond, et finalement il perce le bouleau de part en part. Ti-Jean replace l'aubier et l'écorce pour dissimuler les trous de tarière, et attend le géant.

Le lendemain matin, le géant arrive et s'adresse au jeune porcher : « Es-tu prêt, aujourd'hui, Ti-Jean, à mesurer tes tours de force ?

— Certainement, je suis prêt ! reprend Ti-Jean. Regarde le gros arbre, là-bas ; chacun de nous va appliquer un coup de poing sur ce bouleau. Nous verrons lequel de nous va incruster ses jointures le plus pronfondément dans le tronc de cet arbre ! »

Le géant s'élance vers le bouleau et bang ! L'arbre tremble, les jointures du géant se couvrent de sang, mais l'écorce du bouleau est intacte. « Môsses ! s'écrie Ti-Jean, tu ne frappes pas fort ! Regarde-moi, maintenant ! »

Ti-Jean s'élance vers l'arbre, le poing en avant, et pan ! Le poing disparaît dans l'arbre jusqu'au poignet. « Ah ! Batèche ! Ti-Jean, tu frappes fort pour un petit homme comme toi !

— Oui, je frappe fort ! Tu as voulu me faire peur lors de notre première rencontre, mais tu vas te rendre compte que je suis aussi fort que toi. Donne un second coup de poing au bouleau ! »

Le géant s'élance de nouveau à l'assaut de l'arbre, mais n'obtient pas un meilleur résultat que la première fois. « Tu ne frappes pas fort, ricane Ti-Jean, pour un gros homme de ta taille ! »

Ti-Jean frappe de nouveau le bouleau. Son poing s'enfonce dans l'arbre jusqu'à la moitié de l'avant-bras. Il ne donne pas au géant le temps de faire un troisième essai. Il s'élance sur un autre point de l'arbre, et l'on voit apparaître son poing de l'autre côté. Le géant se considère comme vaincu. « Tu m'as méprisé quand tu m'as aperçu pour la première fois, dit Ti-Jean, mais tu fais piètre figure maintenant ! Tu ne frappes pas aussi fort que moi ! Veux-tu que nous fassions un autre concours, demain, géant ?

— Oui, je suis prêt à me mesurer encore à toi ! rétorque le géant.

— C'est bien ! Notre concours, demain, consistera à montrer lequel de nous deux a le crachat le plus sec !

— Accepté ! » dit le géant.

Le géant était gros et fort. Il pouvait tirer de sa bouche des humeurs extraites de l'intérieur de son ventre. Il se sentait capable de cracher. Ti-Jean était tout menu ; son cou était frêle comme une broche.

Le lendemain matin, le géant rejoint Ti-Jean. Ce dernier lui demande : « Tu es prêt, géant ?

— Oui, je suis prêt ! »

Les deux concurrents se placent face à face, à une faible distance. Ti-Jean tenait un pistolet dans sa poche. Il dit au géant : « Je te donne la chance de commencer ! »

Le géant se tire du fond des entrailles un gros crachat visqueux et le dirige vers Ti-Jean. Ti-Jean évite le projectile en se tassant de côté. Puis, il retire son pistolet de sa poche et le dirige vers la joue du géant. Pan ! « Comment se fait-il, Ti-Jean, demande le géant, que tu craches si sec ? Je n'y comprends rien... rien ! Ti-Jean tu as encore gagné ce concours ! Diable ! je ne te pensais pas si habile !

— Si tu veux, géant, nous entreprendrons un autre concours, demain, mais ce sera le dernier, affirme Ti-Jean.

— Très bien ! continue le géant. Si tu es encore vainqueur, demain, tu deviendras propriétaire de toute l'île, et de tout ce que j'y possède !

— Entendu ! Reviens demain matin, et nous saurons qui de nous deux peut manger la nourriture la plus chaude ! »

Ti-Jean avait dans son troupeau, une grosse truie qu'on ne pouvait engraisser. Il tue sa truie et prépare un grand chaudron ; il place la chair de la truie dans le chaudron qu'il suspend au-dessus d'un gros feu. Ti-Jean alimente le feu, et la chair de la truie bout. Quand le géant arrive, le ragoût du chaudron était prêt à être mangé. « Géant, dit Ti-Jean, c'est le temps de manger du ragoût. Si tu aimes la nourriture chaude, tu vas être servi à ton goût. Les bouillons sautent par-dessus les bords du chaudron ! »

Quant à Ti-Jean, il avait extrait la panse de la truie et l'avait glissée à l'intérieur de sa chemise et de ses pantalons ; il avait attaché l'oesophage de la truie à son col de chemise. Il se munit d'une large cuiller, en donne une autre au géant en lui disant : « Approche, géant. Le temps est venu de manger ! »

Le géant commence à manger, mais le ragoût n'était pas mangeable. Le géant se brûlait. Ti-Jean, au moyen de sa grand' cuiller glissait le ragoût bouillant dans sa fausse panse. Le géant disait à Ti-Jean : « Je ne comprends pas que tu puisses manger une nourriture bouillante !

— Oui, je mange de la nourriture chaude, et je puis manger tout le contenu du chaudron ! »

Le géant avait avalé à peine quelques bouchées, mais Ti-Jean achevait d'introduire tout le ragoût dans sa panse. « Ah ! Ti-Jean, tu fais peur ! s'exclame le géant. Quand je t'ai vu, la première fois, je te croyais incapable de faire quoi que ce soit. Je me rends compte maintenant que tu es meilleur que moi en tout !

— Ce n'est fini, géant ! J'ai mangé de la nourriture chaude et j'en ai mangé une quantité invraisemblable. Je me sens du feu dans l'estomac !

— Que vas-tu faire dans une telle circonstance ? demande le géant.

— Ce que je vais faire ? Je vais me fendre l'estomac, le vider, et ensuite, je vais le recoudre ! De toute façon, je vais mourir ! »

Ti-Jean attrape son couteau, fend sa fausse panse, et la vide de tout son contenu ; ensuite, il prend une aiguille munie de fil et recoud sa panse.

À cette vue, le géant qui avait mangé encore plus qu'il ne l'aurait voulu, veut imiter Ti-Jean. Il dit à ce dernier : « Moi aussi, je sens des brûlures dans mon estomac !

— Eh bien ! fends-toi la panse ! Moi, j'ai fendu la mienne et je me sens mieux. Tu feras comme moi, tu pourras recoudre ta panse ! »

Le géant saisit son couteau et... vrouch ! Il s'ouvre l'estomac. En même temps, il tombe mort... « Ah ! j'en suis débarrassé ! soupire Ti-Jean. Le seigneur m'a envoyé sur cette île pour me faire mourir, mais il n'a pas réussi. Je me rends compte maintenant de ce qui aurait pu m'arriver ! Je ferai perdre patience au seigneur, chacun de nous dût-il y sacrifier tout son poil ! »

Ti-Jean rassemble ses cochons et reprend la route à la suite de son troupeau. Sur sa route, il passe dans les parages d'une boucherie. Le boucher demande au jeune porcher : « Me vendrais-tu tes cochons, jeune homme ?

— Oui, je te les vends !

— Combien me les vends-tu sans considérer le derrière ou le devant ? »

Ti-Jean demande un prix assez élevé, et il conclut le marché, tout en y mettant une condition : « Je te vends mes cochons, mais j'en réclame les oreilles et les queues !

— Ah ! ce sont des parties que nous ne vendons pas ! Tu les auras tes queues et tes oreilles ! »

Le boucher abat tous les cochons, enferme les queues et les oreilles dans un sac et le remet à Ti-Jean qui reprend la route, ce gros sac sur le dos.

Avant d'arriver chez le seigneur, Ti-Jean passe près d'un bourbier. Il plante dans la vase toutes les queues et les oreilles des cochons, à raison de deux oreilles pour une queue. Il arrive à toutes jambes chez le seigneur, et lui dit d'une voix essoufflée : « Seigneur, je vous ramenais vos cochons engraissés, mais ils sont tous en train de périr dans le bourbier. Ils s'enlisent lentement dans la vase, et je ne suis pas capable de les retirer de là. Venez à mon aide ! »

Le seigneur se précipite vers le bourbier pour constater que seulement le bout des oreilles et de la queue émerge de la vase. Il attrape une oreille et tire de toutes ses forces. Il tombe sur le dos, l'oreille du cochon entre les mains. Il s'accroche à une autre oreille... tombe de nouveau sur le dos. Il tente de se cramponner à une queue... même résultat : il tombe à la renverse, une seule queue à la main ! Ti-Jean crie au seigneur : « Batèche ! seigneur, vous vous y prenez mal ! Ces cochons-là sont tellement gras que leurs oreilles se séparent facilement de leur corps !

— Mais, comment va-t-on les tirer de là ? crie le seigneur.

— Il faudrait utiliser une pelle ! suggère Ti-Jean.

— Ti-Jean, supplie le seigneur, cours à la maison et va me chercher une pelle ! »

Ti-Jean prend ses jambes à son cou et file chez le seigneur. Il dit à la femme du seigneur : « Votre mari m'envoie coucher avec vous !

— Ah ! tu mens, Ti-Jean.

— Demandez-lui, reprend Ti-Jean, il est à vingt pas d'ici !

— C'est bien vrai, mon mari, crie la femme, que tu as envoyé Ti-Jean pour...

— Oui, oui, et dépêche-toi ! » hurle le seigneur.

Ti-Jean se jette sur le lit avec la femme du seigneur. De son côté, le seigneur surveille les queues et les oreilles de ses cochons et attend le retour de Ti-Jean. Mais l'employé tarde à revenir. Le seigneur, fou de rage, quitte le bourbier et file en vitesse vers la maison. En apercevant Ti-Jean à côté de sa femme, le seigneur est furieux. « Seigneur, lui dit Ti-Jean, vous avez perdu patience, je crois !

— Mais qui est-ce qui pourrait supporter une pareille trahison !

— Si vous avez perdu patience, ne bougez pas d'ici, seigneur ! »

Ti-Jean attrape le couteau suspendu à une poutre de la pièce, et s'empresse d'enlever une lanière de peau allant du nœud du cou jusqu'au fessier de son patron.

TOUR DE TI-JEAN À SON SEIGNEUR

Récit folklorique raconté, le 2 septembre 1960, à Saint-François-d'Assise-de-Matépédia, comté de Bonaventure, Québec, par Louis Lévesque (72 ans) qui l'avait appris de son oncle Rémi Beaulieu, en 1900.

Enregistement n° 1507. Contes-types 1000, 1031 et 1003, 1085, 1089, 1088, 1004 A, 1563.

I' y avé' enn' place, i' y avé' in seigneur qui engagé't [engageait] du monde, et p'i' i' lés gardé't jama's longtin [longtemps]. I' f'sé' in marché a'ec 'és aut's quand i' avé't dés engagés, p'is quand qu'i' s' choqua't, c't i-lâ [celui-là] qui s' choqua't l' promier, i' gu'ieu l'vé' enn' courriett' [1] partir d' la fôss' [2] du cou allé' aux fesses, lâ. Et p'is, i' lés payé't pâs. Quand i' 'és payé' i's s' choqua'ent te'jou' 'és promiers.

Te'jou's, i' y ava' in nommé Ti-Jean. Ça f'sé't plusieurs qui pâssa'ent lâ, et p'i' i's resta'ent pâs. I' y avé' in vieux p'i' enn' vieill' qui avé' in garçon qui s'app'lé' Ti-Jean. P'is, l' garçon a dit, in bon jour: « J' vâs gu'y eller m'engager su' le roi!

— I' ont dit, vâ pâs lâ! Parsonn' ress' lâ.

— I' â dit, j' gu'y vâs! J' gu'y vâs!»

T'jou's, i' â parti, p'i' i' â 'té trouvé le roi; i' avé't pâs d'engagé, p'i' i' â d'mandé pour s'engager lâ. Le roi gu'i a dit: « Oui, j'en ai besoin. I' a dit, j' fa' in marché avec tous més engagés, moé, quand i' arrive' écitte. I' dit, i's travaille' enn' semaine, et p'is l' promier qui s' choque, lâ, soét [soit] moé ou toé, si c'ést toé, b'en, j' te paierai pâs, p'is j' te décoll'rai enn' courriette, lâ, partir d' la fôss' du cou, avec in couteau, jusqu'aux fesses, p'is si c'ést moé, b'en tu f'râs pareil!»

Le roi ava't te'jours réussi sés coups, hein! I' pensé't d' r'ussir a'ec Ti-Jean, mé', i' s'ést trouvé trompé, c'tte fois-lâ. Ti-Jean s'é' engagé; i' a dit: « C'ést correck!»

Te'hou's, (e) l' matin, i' gu'i deunne à déjeuner; p'is, i' a dit: « Aujo'rd'hui, quoi j' vâs fére?

— B'en, i' ont dit, tu vâ' allé' à 'a grange!

---

1. *Courriette*: Lanière, courroie.
2. *Fosse*: Fossette.

Dans c' temps-lâ, i' y ava't dés rois, dés seigneurs, mé', i's batta' au fl'au : i' y avait pâs d' moulin. I' ont dit : « Tu vâ' aller batt'e au fl'au !

— A' raït [all right][3]

Ti-Jean s'en vâ à 'a grange, p'is, i' descend du grain d'ssu' 'és tâss'ries[4] p'is po'gne in fl'au — av'-vous d'jà vu çâ, dés fl'aux ? — i' s' ma' à batt' au fl'au. I' bât tout' l'avant-médi. Te'jours, l' médi, v'lâ l' médi, p'i' i' attend seunné' [sonner] Angeluss' et p'i' i's l'appell'nt pâs pour dîner. I' f'sè' esprès [exprès] pour l' fér' choquer, j' compt' b'en. C'ést d' minm' qu'i' avé't trimé [to trim][5] 'és aut's.

P'is, i' pârt, p'i' i' s'en vâ à méson. I' arrive à méson, pâs d' dîner d' prêt. I' a dit : « Vous m'avez pâs gardé à dîner ?

— Ah ! lés sarvan[6] ont dit : on te 'n ava't gardé, mé', l' chien l'â mangé.

— Oué ? »

I' t' ramâss' le chien, par lés pattes, hein ! p'is l'assomme aprè' 'a méson, p'i' il l' jette au bout d' sés brâs. I' s'en vâ à grange, p'i' i' bât tout' l'apro'-médi. L' soèr, i' s'en vient souper ; i' avè' in bon souper. I' soup' p'is couche !

L' lend'main matin, i' déjenn' p'i' i' prend encôr' sa minme d'job [job][7]. L' médi, i' s'en vien encôr' pour dîner, i' y â encôre r'guien pour dîner. I' a dit : « Vous m'avez pâs gardé à dîner ?

— I' ont dit, on te 'n ava't gardé, mé', l' gros châ, lâ, l'â mangé ! »

I' t' ramasse l' châ, hein ! p'i' i' l' tue encôre. Te'jours, i' s' rentourn' travailler. L' seigneur di' à sa femme, i' a dit : « C' gârs-lâ, lâ, i' ést pâs comm' lés aut's, lui. I' a dit, quand i' a pâ' à dîner, i's gu'i dis'nt que c'é' 'és alimaux qui l'ont mangé, p'is, i' lés tue ; i' vâ tou' détruir' nos alimau' écitte ! »

Ça fa't que tout'... à mesure, tu sé's, p'is tout l' temps qui â resté lâ, le roi ôsé't pâs s' choquer, p'is c'été't te'jou' lui qui ava't l' dessus. I' a di' à sa femme, in jour, i' a dit : « J'ai t-enn' gagn' [gang][8] de cochons, écitte ; j'ai t-envie de l'envoyer su' in île, lâ, c' qu'i' y â dés sarpins [serpents]. M'âs gu'i fére accrèr' qu'i' y â dés cochons, [serpents] lâ, que lés sarpins [cochons] mang'nt çâ, p'i' i' 'es engraissent ; p'i' i' y â in giant, lâ, i' vâ s' fér' dévorer, on le r'verrâ p'us, p'i' ô' en s'râ débarrassé. C'ést çartain qu' si on l' garde écitte, i' vâ m' fér' choquer. B'en, i' vâ m' décollé' 'a courriette ! »

Te'jours, in bon jour, il l'appell' pour dîner, l' médi. S'en vient dîner. Lâ, Ti-Jean été' contin [content] ; i' â pensé : « Ça commence à aller mieu' in peu ! » Ça fa't qu' lâ,

---

3. *All right* (angl.) : Très bien ! Entendu ! Accepté !
4. *Tasserie* : Partie de la grange où l'on tasse le foin, les gerbes.
5. *Trim* [to] (angl.) : Arranger, ajuster. Ici, sens de rouler, tromper, traiter malhonnêtement.
6. *Servants* (angl.) : Employés, domestiques.
7. *Job* (angl.) : Occupation, besogne, travail.
8. *Gang* (angl.) : Troupeau, bande, grand nombre.

l' seigneur gu'i propôs' çâ. I' a dit : « Si tu veux, tu vâ' abâ'd'nner [abandonner] çâ, c'tta djob-lâ qu' tu fa's lâ. I' a dit, j'ai t-enn' gagn' de cochons, enn' quinzain' de cochons ; i' a dit, ça engraiss' pâ' écitte. I' y â enn' plaç' su' in île, lâ, i' y â dés sarpins là-d'ssus. Tu vâs prend' cés cochons-lâ, p'is tu vâs t'en aller lâ, p'is quand qu'i's s'ront grâs, b'en, tu 'és remmèn'râs.

— Ti-Jean dit, c'ést correck ! »

Envoeill' [envoie] lés cochons dans l' chemin, p'is vien à bout d' fér' marcher çâ, p'i' i' gangne c'tte îl'-lâ. I' arriv' su' l'île, lâch' tous sés cochons lâ, p'is lés cochons prenne' l' boâs, p'is ça s' ma' à mangé' 'és racin's t' sort's de choses.

Tout d'in coup, hein ! c' qui r'ssou' à lui ? In gros giant. I' a dit : « Quoi c' c'ést qu' tu viens fére écitte — Ti-Jean été't tout p'tit — p'tit ver de terre, i' a dit, t'avoèr aventuré de v'nir écitte ? J'ai t-envie d' te croquer t' suite !

— I' a dit, arrette, arrette in peu, giant, i' a dit : Co' minm' [quand bien même] que tu s'ra's gros, i' dit, ça s' croqu' pâs comm' çâ ! Veux-tu fér' dés asseill' [essais] avec moé ?

— I' a dit, ver de terre, fér' dés asseille' avè' toé ! Ça a pâs d' bon sens, tu comprends b'en !

— B'en, i' a dit, arrête in peu ! Veux-tu en fér' dés asseilles ?

— L' giant dit, oui, m'â' en fér' dés asseill' avè' toé, çartain !

— B'en, i' gu'i a dit, tu viendrâs d'main matin, j' s'rai prêt pour t'en fér' fér' dés asseilles.

— L' gian a dit, c'ést correck ! »

Ti-Jean avé' in grôs targuiér' [tarière] de t'oâs, quat' pouces. I' prend c' targuiér'-lâ p'i' i' parce in trou dan in bouleau pour s' rentrer l' poing j' qu' écitte, p'i' i' en parce in aut' pour s' passer l' poing par en douhors, p'i' i' met l'écorce par là-d'ssus, p'i' i' attend l' giant.

L' lend'main matin, l' gian arrive, p'i' i' a dit, lâ : « Ti-Jean, lâ, és-tu prê' à matin, lâ, à fér' dés asseils ?

— Ti-Jean dit, oui, j' su's prêt, çartain ! I' a dit, quiens, 'gâr' l'arb' qu'i' y a lâ, lâ, l' bouleau qu'i' y â lâ ; fess' là-d'dans, voèr ! Queul est-c' qui vâ fér' marquer sés poings l' pluss', l' plu' avin [avant] ?

L' giant s'élance, hein ! Bagne ! après l'â'b'e ! L'â'b'e en tremb'e. I s' déchir' lés joints[9] ; ça marqu' pâs. Ti-Jean dit : « Môseuss ! i' dit, tu fess's pâs ! I' a dit, r'gârde, moé ! »

Sapre in coup d' poing dans l'arb'e, hein ! Ça rent' 's qu' écitte. « Heille, batéche ! L' giant dit, tu fess's fort, Ti-Jean, pour in p'tit homm' comm' toé !

9. *Joints* : Jointures.

— Oué. I' dit, t'âs fait' ton homm' quand j' t-arrivé écitte, mé', i' dit, tu vâs t'aparcevoèr que j' fesse aussi fort comm' toé. Rasseill', voèr ! (E) l' giant s'élance après l'arb'e encôre ; encôr' la minm' chose ! Ti-Jean dit : « Tu fess's pâs, pour in grôs t-homm' comm' toé ! » I' s'élanc' dans l'arb'e, hein ! p'i' i' s' rent'e l' poing s' qu' écitte. P'i' i' denn' pâs l' tem au giant de fisser [fesser], i' s'élanç' dans l'aut' trou p'i' i' pâsse au travers. L' giant s'ést trouvé battu. « Ah b'en ! i' a dit, t'âs fait ton homm' quand t'és t-arrivé écitte, mé', i' a dit, t'âs pâs réussi a'ec moé, lâ ! T' és pâ' 'apab' fessé' aussi fort que moé ; veux-tu en fére in aut' asseil, demain ?

— L' giant dit, oui, j' m'â' en fére in aut'e.

— B'en, i' dit, on vâ s'asseyer l'quel qui crach' plus sec.

— L' giant dit, c' correck ! »

L' giant 'té't grôs, lâ, hein ! I' s' halait [haler] [10] çâ, jusque dan 'és intestins. I' été't capab' cracher. Ti-Jean 'ta't tout p'tit, l' cou gros comme enn' broche. Te'jou's, l' lend'main matin, l' giant s'en vient, p'i' i' a dit... Ti-Jean dit : « T' és prêt, lâ ?

— I' dit, oui ! »

Te'jou's, i's s' mette' proche à proch' tou' 'és deux, p'is Ti-Jean avé' in pistolett' dans sa poche, hein ! I' a di' au giant : « Commence ! » Te'jou's l' giant s' hale in morviât [11] p'i' i' t'adress' çâ su' Ti-Jean. Ti-Jean s' jette à côté, p'is ça pâsse à côté. Ti-Jean hal' son pistolett', hein ! p'i' i' gu'i plaqu' çâ su' enn' joue. Bonsoèr ! L' giant : « Comment ça s' fa't, i' dit, Ti-Jean, qu' tu crach's si sec ? C'ést terrib'e ! C' terrib'e ! » Te'jours, Ti-Jean gangne encôr' lâ, hein ! I' se r'culé't, ça pâssé' à côté. « T'â' encor' gangné Ti-Jean ! I' a dit, c'ést b'en l' guiâb'e ! J' pensais pâs de... »

Ti-Jean dit : « On vâ en fére in aut'e. Ça vâ êt' la dargniére, lâ ». L' gian a dit : « Si tu gagnes, lâ, i' a dit, t'a'râs tout', t'a'râs c'tte îl'-lâ, t'a'râs tout' c' que j'ai t-écitte ! » C'té't su' in île, çâ. « C'ést correck ! Ti-Jean dit, viens d'main matin, p'i' on vâ s'asseyer l'quel est-c' qui mang' plus chaud.

— L' giant dit, ça bon ! »

Te'jours, Ti-Jean avé' enn' gross' truie lui, enn' grand truie qui voulé't pâ' engraisser, i' a pensé : « M'âs tuer çâ, c'tte truie-lâ, p'is m'âs fére in ragoû' a'ec çâ, pour asseyer l' giant pour 'oèr comment c' qu'i' mang' chaud ? » I' tue sa truie dan 'a journée, p'i' i' greill' [greyer] in grand chedron [chaudron], p'i' i' sapeur [sapre] çâ 'à-d'dans, et p'i' i' met du feu en-d'ssour de çâ, hein ! P'is ça chauffe, p'is ça bouille.

Quand que l' gian arriv' lâ, c'étè' in ragoût, c'té't prê' à manger. I' a dit : « L' giant, lâ, c'ést l' tin [temps] d'manger du ragoût, lâ ! S' t' és bon pour manger chaud, tu vâ' a'oèr beau, parç' c'ést chaud ! » Lés bouillons sauta'ent par là-d'ssus.

Ti-Jean, lui, i' avé't pris la pans' de sa truie p'i' i' avé' envoyé çâ dans sés culottes, p'i' i' s'avé' attaché l'harbiére [12] écitte, lâ. Et p'i' i' avé' enn' grand cuiller, hein ! p'i' i'

10. *Haler* : Tirer.
11. *Morviat* : Gros crachat visqueux.
12. *Herbière* : Œsophage, en parlant des ruminants.

a dit : « Giant, approche. C'ést l' tin [temps] d' manger, lâ ! » Denne enn' cuiller au giant, p'is l' giant commença' à manger, lui ; c'éta't pâs mangeab'e, i' s' brûlé't ; p'is Ti-Jean envoyé't çâ lâ [dans sa fausse panse]. En-'oeill' çâ lâ ! I' a dit : « Ti-Jean, t' és terrib' pour manger chaud !

— Oui, j' mang' chaud, p'i' i' a dit, j' peux tout manger çâ ! »

P'is l' giant 'n n'â presque pâs mangé, lâ. Lui, i' a tout envoyé çâ dans sa panse. « B'en, l' giant dit, t' és terrib'e ! I' a dit, quant' t'a' arrivé écitte, i' dit, j' pensa's qu' t' été's pâs capab' de r'guien fére, p'i' 'oèr quoi c' que tu fais ! T'és meilleur que moé partout !

— Oué, mé', Ti-Jean dit, c' pâs çâ. J'ai mangé chaud p'is j' 'n ai mangé in môseuss de stock. I' a dit, ça m' brûle !

— P'is l' giant dit, c' tu vâs fér' de çâ ?

— Ti-Jean dit, j' vâs fér' de çâ ! J' vâs m' fend'e, p'is j' me r'coudrai. En t't' câs, i' dit, m'âs mourir avé't çâ, ça m' brûle ! »

Po'gn' son couteau p'i' i' fend sa panse, p'i' i' vid' tout çâ comme i' faut, p'is ramâss' çâ, p'i' i' pren in aiguille, p'i' i' coud tout çâ. L' giant l' voét fére. I' 'n avé't mangé pluss' qu'i' a'ra't voulu en manger, lui 'tou ; i' voulé't fére autant 'mm' Ti-Jean. I' a dit : « Môseuss ! moé 'tou, ça m' brûle !

— B'en, i' dit, fends-toé ! J' me su's fendu, moé, p'is j' su's b'en, lâ ! Tu t' coudrâs ! »

(E) l' giant po'gn' son couteau, hein ! p'is vrrrouch ! Fa't qu' lâ, i' a tumbé lâ, raid' mort. « Ah ! i' a dit, j'en su's débarrassé ! Le roi... l' seigneur m'â envoyé écitt' pour m' fér' mourir, mé', i' dit, i' r'ussira pâs ! » Lâ, i' s'st aparçu tout' quoi c' qui gu'i avè' arrivé, lâ. I' a dit : « Asteur, le roi [le seigneur], je l' f'rai choqué' ou b'en don i' vâ s'arracher du pouell [poil] en queu' pârt ! »

I' ramâss' sés cochons, p'i' i' r'met çâ dans l' chemin, p'i' i' pâr' avé' çâ. I' arriv' su' in boucher, en s'en allant. L' gârs dit : « Tu vends pâs çâ, cés cochons-lâ ?

— Oué !

— Comment c' tu fa's çâ, la partie en arguiére, p'i' en avin [avant], lâ ?

— B'en, i' gu'i fa' in prix pour çâ ; cher, i' 'n avé't plusieurs. Vend çâ. P'i' i' a dit : « Écoute, par 'emp', j' résarv' la queue p'i' 'és areilles.

— Ah ! l' gâ' a dit, 'és queues p'i' 'és areilles, i' dit, n'us aut's, on vend pâs çâ ! All right ! »

I's tus'nt tous lés cochons, lâ, p'i i's po'gn'nt tout's lés queues, p'i' 'és areill's dés cochons, lâ, p'i' i's sapre' çâ dan enn' poche, p'is Ti-Jean s' met çâ su' son dos, p'i' i' prend l' chemin avè' çâ.

Avant d'arriver su' l' seigneur, i' y avé' in bourbier, lâ ; i' prend lés areill's de sés cochons, p'i' i' plant' çâ lâ, dans l' bourbier, p'is plant' la queue lâ, p'i' i' 'és tout's

comm' çâ. P'is lâ, i' pâr' à courir, p'i' i' arriv' su' le roi p'is... su' l' seigneur, p'i' i' a dit : « Seigneur, vos cochons sont grâs, i' a dit, j' vous lés remmène, lâ ; p'i' i's sont tout's calés[13] dans l' bourbier, lâ. I' a dit, i's cal'nt tout l' tin [temps], j' su's pâ' 'apab' d' 'és arracher de d' lâ ! I' a dit, v'nez m'éder [aider]. »

Eh, Bonsoèr ! lâ, l' seigneur décolle, hein ! I' arriv' dans l' bourbier ; i' voét p'u' 'ien qu' l' bout dés areilles, p'is lés queues, hein ! I' saut' su' in areille, tumb' su' l' dos ; saut' su' in aut' areill', tumb' su' l' dos, lés queues, pareil ! Ti-Jean dit : « Batéche ! quoi c' c'ést qu' vous fait's lâ ? I' a dit, ça a pâs d' bon sens ! Cés cochons-lâ, c'ést grâs dur ; i' dit, lés areilles, ça quient p'us !

— B'en, i' a dit, comment c' qu'on vâ 'és a'oèr ?

— B'en, i' dit, Ti-Jean dit, faudrè' enn' pelle !

— P'i' i' a dit, Ti-Jean, vâ m'en charché' enne ! »

Ti-Jean pâr' à courir, p'i' i' arrive à 'a maison ; i' di' à la femm' du seigneur, i' a dit : « L' seigneur a dit d' nous coucher tou' 'és deux !

— Ah ! 'a dit, pâs vré' ?

— I' dit, d'mandez-y ! I' ést lâ, écitte, à râs, lâ !

— 'A dit, c'st-i' vré' çâ ? [à son mari].

— Oui, oui, p'is dépêch'-toé ! » [réponse du mari].

I' s' couche avec la femm' du seigneur, p'is lâ, le roi d'ssus l' cochon, p'i' i' attend, lâ. P'is Ti-Jean r'vient pâs, hein, attends-tu !

I' s'enrage. I' lâch' tout çâ lâ, p'i' i' arrive à 'a maison, p'i' i' aparçoét çâ. I' saut' haut comm' çâ. Ti-Jean dit : « Et's-vous choqué, lâ ?

— I' a dit, qui c' qui s'ra't pâs choqué, lâ ?

— Oué ! b'en, vous êt's choqué, b'en, i' dit, arrette in peu ! »

I' saute à 'a pourd' [poutre] p'i' i' arrache l' couteau, p'i' i' gu'i décoll' la courriett' partir d' la fôss' du cou allé jusqu'aux fesses !

---

13. *Calé* : Enfoncé.

17 - LA BÊTE EMPLUMÉE

C'était un homme très pauvre qui avait absolument besoin d'argent. Il ne savait pas comment s'en procurer.

Un jour, il se promenait sur la route en songeant à un plan capable de lui rapporter une bonne somme. Tout en se déplaçant, il lève la tête, et soudain, il aperçoit un homme devant lui.

« Tu es à la recherche d'argent pour te divertir? lui demande l'inconnu.

— En effet, je n'ai pas d'argent, et je voudrais m'en procurer!

— Eh bien! si tu acceptes d'être à moi dans un an, je te donnerai autant d'argent que tu en voudras dépenser pendant cette période de temps. Au bout d'un an et un jour, je reviendrai te rendre visite.

— Très bien! » dit le pauvre homme qui songeait seulement à l'argent.

— Au bout d'un an et un jour, continue l'étranger, lorsque je reviendrai, tu auras le privilège de me proposer une tâche, celle de ton choix. Si je suis incapable de m'acquitter de cette tâche, tu pourras jouir de l'argent reçu. Mais si je peux m'en acquitter, je t'amènerai avec moi!

— J'accepte cette proposition! » dit le pauvre homme d'un ton satisfait.

L'étranger donne une bonne somme d'argent au pauvre. Ce dernier en tire parti à son aise, certain de pouvoir jouir longtemps de cette fortune. Le nouveau riche s'achète de beaux habits, se paie de nombreux divertissements et dépense autant d'argent qu'il désire.

Mais un an, c'est vite passé! Vers la fin du délai prévu, le nouveau riche se met à réfléchir. Il est convaincu qu'il a fait un pacte avec le diable. Ce dernier lui a procuré tout cet argent dans l'espoir de venir bientôt le chercher. Le pauvre homme devient très triste. Sa femme s'aperçoit du changement d'attitude de son mari et lui dit: « Comment se fait-il que tu te sois diverti toute l'année et maintenant tu sois si triste malgré le tas d'argent qui te reste? Tu es triste, tu n'as plus d'entrain... que se passe-t-il? »

Le mari se décide de raconter son aventure à sa femme. « Tout l'argent que j'ai dépensé, je l'ai reçu d'un inconnu rencontré, un jour, par hasard.

Cet inconnu est probablement le diable, j'ai consenti à un pacte avec lui; il doit revenir dans quelques jours et je devrai lui proposer une tâche difficile. S'il ne peut

s'en tirer, j'aurai la vie sauve. Mais c'est probablement le diable, et je le crois capable de se tirer d'affaire facilement. S'il accomplit la tâche que je lui proposerai, il m'entraînera avec lui ! Il me faut lui proposer une tâche quelconque, un attrape-nigaud, peu importe, une tromperie quelconque. Mon beau temps s'achève. Bientôt le diable va venir me chercher ! »

La journée où le diable devait revenir, la femme prend son mari et le trempe de sirop des pieds à la tête. Ensuite, elle découd son matelas de plume et roule longuement son homme dans la plume. « Le diable ne pourra jamais trouver le nom de cette bête ! » se dit la femme triomphante.

Le diable se présente. La femme entre dans la chambre attache une corde au cou de son mari devenu un paquet de plume, et conduit la bête, le derrière devant. Elle dit au diable : « Devine le nom de cette bête ! »

Le diable se met à tâter le corps de l'animal d'un côté et de l'autre. Il l'observe attentivement. Le mari avait à la fois envie de rire et peur du diable. Il en tremblait. Tout à coup, il ressent une colique. Il laisse échapper un pet sifflant, hou ou ou... !

Le diable s'écrie : « C'est un siffleux !

— Non, tu as menti, déclare la femme, c'est mon mari ! »

LA BÊTE EMPLUMÉE

Récit folklorique raconté le 2 septembre 1960, par Louis Lévesque (72 ans) de Saint-François-d'Assise-de-Matapédia, comté de Bonaventure, qui l'avait appris dans les chantiers, vers 1919.

Enregistrement n° 1508. Conte-type 1091 A (homme emplumé).

C'ta' in gârs qui ava't pâs d'argint [argent] p'i' i' voulé't s'en procuré' à tout prix. I' sava't pâs comment fére.

I' s'en allé't, in jour, dans l' chemin, et p'i' i' pensé' à çâ comment c' qu'i allé't fér' pour a'oèr d' l'argint. Tout d'in coup, i' s' lev' la tête ; i' aparçoè' in homm' devant lui. Ça fa't que l' gars gu'i dit, c' gârs-lâ gu'i dit : « Tu charch's d' l'argint pour t' dévartir ? T'âs pâs d'argint ?

— I' dit, non, je 'n n'ai pâs. P'is, i' dit, oui, j'en charche.

— B'en, i' a dit, si tu veu' êt' e à moé dans in an d'écitte, m'âs t'en denner tant qu' t'en voudrâ' à dépenser, pendan in an. P'i' au bout' d'in an, b'en, j' viendrai t' charcher !

— I' a dit, c' correck ! Hésit' pâs pou' a'oèr d' l'argint !

— I' a dit, c' correck ! P'is, i' a dit, b'en, encôre au bout' d'in an, t' a'râ' enn' djob [1] à m' denner. Tu m' donn'râs la djob que tu voudrâs. P'is, si j' su's pâ' 'apab' d' la fére, b'en, t' a'râs vu [eu] çâ, p'is si j' su's capab' d' la fére, b'en, j' t'emmèn'rai !

— Correck ! »

Ça fa't qu' to'hours, durant l'année hein... i' l'emplègu' [emploie]. P'is, au commenc'ment d' l'année, i' pensé't qu'i' 'n ava't long d'vant lui : i' s'habillé't p'is, i s' dévartissé't, p'is dépensé't d' l'argent tant qu'i' voulé't. P'is, in année, b'en, c'ést b'e'tôt pâssé ! Quand ça vient su' 'a fin, i' â pensé' à son affére, lâ. I' â pensé, i' savé't qu' c'été't l' guiâb' qui gu'i avé't procuré d' l'argint comm' çâ, et p'is qu'i' allé't v'nir l' charcher.

---

1. *Job* (angl.) : travail, emploi

Te'jours, i' commencé' à êt' triss' [triste]. Te'hours, sa femm' s'st aperçue d' çâ. 'A gu'i â dit : « Comment ça s' fa't, çâ, 'a dit, tu t'és dévarti tout' l'année, p'is, 'a dit, t' âs p'us d' façon p'is... »

Ah b'en ! I' gu'i cont' son histoire. « B'en, i' â dit, c't argint-lâ j'ai eu çâ d'in gârs qu' j'ai rencontré ; probab'ement, i' â dit, c'ést l' guiâb'e, parc' que j'ai t-in parc [pacte] de fait' avec. I' â dit qu'i' viendra't m' charché' au bout d'in an et in jour, p'i' i' ava' enne djob à m' denner. I' m'â dit que... d' gu'i denné' enne djob, p'is si été't pâ' 'apab' d' la fére, b'en qu' j'a'ra' 'a vie sauve. Mé', i' dit, probab'ement c'est l' guiâb'e ; i' 'a f'ra b'en ! P'is, si i' ést capab' d' la fére, b'en, i' m'emmèn'râ. Enn' djob de que'qu' magniér', dés tours, n'importe quoi. P'is, i' dit, lâ, b'en l' tem [temps] ajeuve [achève] : i' vâ v'nir me charcher ! »

Te'hours, quand ça vient su' 'a dargniér' journée, lâ, 'a prend son mari, p'i' 'a l' sauç' dans l' sirop. All' l' graiss' de sirop dés pieds jusqu'à 'a tête. Et p'i' 'a ava' in lit d' plume ; 'a défait son lit d' plum' p'i' 'a l' roul' là-d'dans comme i' faut. Ça fa't la plus bell' bête. 'A dit : « L' guiâb' pourra pâs comprend' çâ, c'tte affair'-lâ ! »

P'is lâ, comm' la mér' di' âprès-médi...lâ, 'a gu'i ava't mi' 'enn' cord' dans l' cou, p'is le guiâb'e, â arrivé. P'i' 'a l' sort de raculons [reculons] d' la chamb'e, in tapon d' pouel ! P'is, 'a dit : « Devin' quoi c'ést... c'ést quoi c'ést que c'tta bêt'-lâ ? »

Te'hours, i' a commencé à tâter c' gârs-lâ pour 'oèr quoi c'ést. Commence à tâter l' gars su' in bord p'is su' l'aut' p'is visite et p'is...

Te'jours, l' gâ' ava't ques'men envie d' rire, p'i' i' avait pêur ; l' corps gu'i en craqué't [craquait]. I' gu'i pren envie..., enn' coliqu' qui l' po'gne. I' pousse in pet en silant [siler][2] : hou ou ou ! L' guiâb' dit, « C'st in suffleux !

— 'A dit, t' âs menti ! C'ést mon mari ! »

---

2 : *Siler* : siffler

18 - COMMENT ON ÉPAISSIT LA SAUCE

Il y avait une paroisse pauvre... pauvre, quand on dit pauvre ! Le curé ne recevait pas de dîme ou presque pas. Il souffrait de la faim comme les autres.

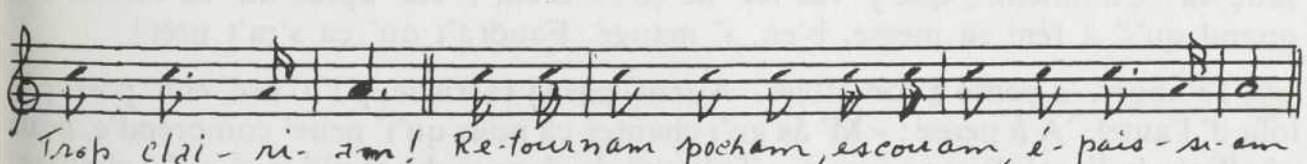
Un bon matin, le curé se lève pour aller dire sa messe ; la servante lui demande : « Qu'est-ce que je vais vous faire pour déjeuner ?

— Eh bien ! fais-moi de la sauce, pas autre chose. Tu trouveras de la farine quelque part, dans un plat. »

Après le départ du curé, la servante se met en frais de transformer en sauce la farine qu'elle déniche, mais n'en trouve pas assez. « Ma sauce sera trop claire, se dit la servante ; elle ne sera donc pas mangeable ! Qu'est-ce que je vais faire ? » Le prêtre, une fois sa messe dite, venait déjeuner. Il fallait donc faire vite pour ne pas retarder le repas.

La servante réfléchit quelques instants, puis file à la sacristie et se place près d'une porte qui donne accès à l'autel. « Pour mieux me faire comprendre, pense la femme, et pour ne pas déranger le curé dans sa messe, je vais lui chanter mon message ! » Elle s'approche de la porte et chante : « Trop clairiam ! »

Le curé, entend et comprend le message. Sur le même ton, sans interrompre l'office, répond lui aussi : « Retournam pocham, escouam, épaissiam ! »



COMMENT ON ÉPAISSIT LA SAUCE

Récit folklorique raconté le 2 septembre 1960, à l'Ascension-de-Matapédia, par Louis Lévesque (72 ans) de Saint-François-d'Assise-de-Matapédia ; historiette apprise vers 1900 de son oncle Rémi Beaulieu.

Enregistrement n° 1509. Conte-type 1931 (dialogue du curé et de sa servante sur l'air de la messe).

I' y avé' enn' paroèss' qui... qu' éta't pauv'e. Enn' paroèss' qu' été't pauv', pauv'e. L' curé eur'çeva't pâs d'argint [argent], ou presque pâs. L' curé crevé't comm' lés aut'es.

Et p'is, in bon matin, l' curé s'ést l'vé pour aller dir' sa messe. P'i' i' a di' à sa sarvante, la sarvant' dit : « Quoi c'ést j' vâs vous fér' pour déjeûné' à matin ?

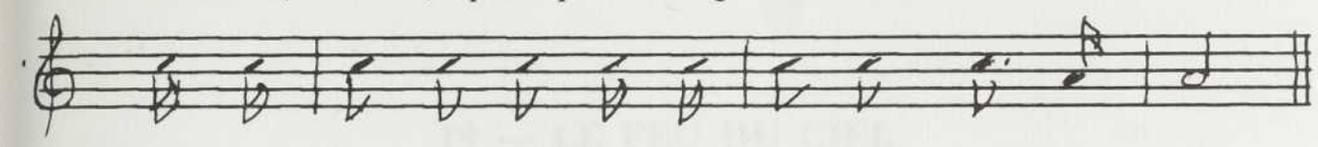
— B'en l' curé a dit, tu m' f'râs d' la sauce. Fa's pâs d'aut' chos' que d' la sauce. I' â d' la farine, lâ, dan enn'... dan in plât ! »

L' curé pârt, p'i' i' vâ dir' sa messe. 'Oés-tu, la sarvante, 'a s' mè' en frais de fér' la sauce, p'i' 'a prend la farin' que gu'i y avé't, où c' qu'i' gu'i avé't dit, lâ, p'i' 'a n'en trouv' pâ' assez. La sauce ést trop claire. P'i' 'a dit : « Ça s'ra pâs mangeab' c'tte sauç'-lâ ! Comment... que j' vâs fér' de çâ ? » B'en, i' éta' apras dir' sa messe. P'is quand qu'i' â féni sa messe, b'en, i' mange. Faudra't qu' ça s'ra't prêt !

Te'hours, 'a pense à son affére. 'A rent' par la sacristie, p'i' i' avé' enn' port' pâs loin d' l'autel. 'A â pensé : « M' âs gu'i chanter çâ pour qu'i' peuv' comprend'e, pour pâs l'interboliser [1] dans sa messe. » To'jours, 'a s'approche et p'i' 'a s' mè' à chanter :

1. *Interboliser* : Déranger, interloquer.

L' curé attend [entend] çâ. I' s'aparçoét, i' comprend quoi c'ést qu' ça veut dire. I' s' mè' à chanter, lui 'tou,[2] pour pâs dérangé' 'a messe :



Re-tour- nam po-cham, es-cou-am, é- pais- si-am !

2. *Itou* : Pareillement, aussi.

19 — LE FEU DU CIEL

C'était une paroisse où les gens étaient méchants. Le curé prêchait sans succès, malgré les sermons, les paroissiens ne s'amélioraient aucunement. Le pauvre curé en perdait presque courage. Il aurait tant voulu voir ses paroissiens marcher dans le bon chemin ! Mais personne ne voulait changer de conduite.

Un bon jour, le curé fait part d'un plan à son sacristain, pour améliorer la situation de sa paroisse : « Je suis presque découragé. Je sermonne depuis longtemps, je fais de mon mieux, mais mes paroissiens en sont toujours au même point. Leurs mauvaises habitudes ne disparaissent pas. On dirait qu'ils sont sourds ! Si tu veux me seconder, je vais tenter un grand coup.

— Comptez sur moi ! répond le sacristain.

— Eh bien ! dimanche, avant le sermon tu monteras dans les combles de l'église, et tu y apporteras trois bottes d'étoupe. Tiens-toi près de la trappe de la voûte et sois attentif. Je vais commencer mon sermon, et quand je m'apercevrai que les paroissiens montrent des signes d'attendrissement, je crierai : "Feu du Ciel, descends sur ces âmes !" Tu mettras alors le feu dans une botte d'étoupe et tu lanceras le tout par la trappe ! »

Le sacristain, un peu insouciant, transporte dans les combles deux bottes d'étoupe au lieu de trois. Le curé commence son sermon, le ponctue de coups de poing sur la chaire, menace des peines de l'enfer, remue tous les sentiments possibles. Seul le pasteur pouvait avoir de ces envolées pathétiques propres à faire frémir les auditeurs. Mon talent de conteur est très pauvre à côté de celui du bon curé...

Quand le prêtre se rend compte que ses paroissiens commencent à ouvrir des yeux grands, il s'adresse directement à Dieu : « Feu du Ciel, descends sur ces âmes ! » L'étoupe enflammée flotte sur une assemblée apeurée.

Pour profiter de l'affolement général, le pasteur répète son geste prophétique : « Feu du Ciel, descends sur ces âmes ! » Le sacristain libère un autre paquet de flamme. Les paroissiens tremblent d'émotion. Le pasteur lance un autre cri : « Feu du Ciel, descends sur ces âmes ! » L'assemblée retient son souffle. Tout à coup, on voit apparaître, dans la trappe de la voûte, la tête du bedeau qui s'écrie tout éploré : « Je n'ai plus d'étoupe ! »

LE FEU DU CIEL

Récit populaire raconté le 2 septembre 1960, à l'Ascension-de-Matapédia, par Louis Lévesque (72 ans) de Saint-François-d'Assise-de-Matapédia, conte qu'il avait appris vers 1900 de son oncle Rémi Beaulieu (65 ans).

Enregistrement n° 1511. Conte-type 1839 (var. avec étoupe en feu).

C'st enn' paroèss' que l' monde éta't méchint [méchant]. L' curé prêché't p'i' i' gangné't r'guien en tout', i's f'sa'ent jama's mieux. L' curé été't découragé d' çâ. I' a'ra't voulu fér' dés bons paroèssiens, et p'is ça voulé't pâ' écouter.

Te'jours, i' a di' au bédeau, in bon jour, i' a dit... i' a conté çâ au bédeau, i' a dit : « J' su's qués'ment découragé d' çâ. Depuis l' temps que j' prêche, p'is j' fa's tout c' que j' peux, p'is, i' dit, i's vienn'nt pâs meilleurs d'in tem [temps] et dans l'aut'e, sont t'jou' pareils ! I's veul'nt pâ' écouter ! I' a dit, si tu veux dir' comm' moé, on vâ asseyé' in affére !

— L' bédeau dit, pâs d' soin ![1]

— B'en, i' a dit, dimanche, lâ, m' âs m' mett'e à prêcher, i' a dit, tu vâs monter t'oâs bott's d'étoupe, dan 'a voût' d' l'église, lâ. I' y â enn' trappe, lâ, quiens [tiens]-toé prêt. P'i' i' dit, m' âs fér' ma prêche, p'i' i' dit, mecque j' voeill' [voie], lâ, i' a dit, qu' ça commence à 'és attendrir, lâ, que j' dirai "Feu du Ciel, descendez sur cés âmes !" tu mettrâs l' feu dan enn' bott' d'étoupe, p'is tu lâch'râs çâ en bâs. »

L' bédeau monte. I' gu'i avé't dit d' monter t'oâs bott's d'étoupe, i' en mont' deuss'. Te'jou's, lâ, l' curé s' mé' à prêcher, hein ! p'i' i' fess' su' 'a chaire : « P'is vous allé' aller su' l' guiâb'e et p'is c'ést ci p'is c'ést çâ ! » P'is b'en... J' su's pâs capab' fair' la prêche comme l' curé, mé', i' gu'ieu's avé't fait' enn' bell' prêche, b'en mieux que j' peu' 'a fére, moé !

Te'jou's, quand qu'i' voét, lâ, que l' monde, lâ, commence à r'ouvrir lés yeux grands, lâ, i' dit : « Feu du Ciel, descendez sur cés âmes ! » L' bédeau met l' feu dan enn' bott' d'étoupe, p'i' i' lâch' çâ en bâs. L' mond' sont tout' épeurés, enn' flamb'e [flamme] !

---

1. *Soin (il n'y a pas de)* : Soyez sans inquiétude.

Te'jou's, i' voét, lâ, que... qu'i' ont pêur pâs mal, lâ. I' di' encôre : « Feu du Ciel, descendez sur cés âmes ! » Lâche encôre enn' bott' d'étoupe en feu. L' monde en trembla't dan église. « Feu du Ciel, descendez sur cés âmes ! » L' bédeau s'fourr' la têt' par la trappe, i' dit : « J'ai p'us d'étoupe ! »

20 – UN CURÉ VEUT CHASSER LE DIABLE

C'était un vieux qui menait une vie solitaire, tout en cultivant sa terre. Il semait des pois et plusieurs sortes de grains. Il battait sa récolte au fléau, selon la méthode de l'ancien temps, et nettoyait son grain au moyen du van.

Quand il en avait battu et vanné le contenu d'un sac, il le chargeait sur son dos et gagnait la maison, à une bonne distance de la grange, pour déposer son grain dans le grenier. À cette époque, on remisait le grain sous les combles de la maison, au grenier, comme on disait. Une fois le sac de grain vidé dans le grenier, le vieux retournait à la grange et en revenait quand il avait battu et vanné un autre sac de grain.

Le vieux possédait une grosse truie qui passait l'hiver dehors. Elle suivait les pistes du vieux paysan et mangeait les pois que les bottes de ce dernier distribuaient dans la neige. Quelques grains de pois collaient infailliblement aux bottes du vanneur et aboutissaient dans la neige. La truie en profitait pour apaiser sa faim.

Un jour, en suivant les pistes du vieux cultivateur, la truie se rend à la maison ; elle découvre des grains de pois sur les marches du perron. Elle monte sur le perron, toujours guidée par les grains de pois qu'elle dévore.

Du perron, la truie entre dans la maison et entreprend l'ascension de l'escalier qui monte au grenier. Elle trouve d'autres pois sur les marches de ce dernier escalier. Elle parvient au grenier, découvre la section des pois, et, vous pouvez me croire, elle commence à en croquer.

Le vieux, après avoir battu un autre sac de pois, revient à la maison, et entend des grognements dans le grenier. « Ah ! pense-t-il, le diable est au grenier ! Je vais aller quérir le curé ! »

Il attelle sans tarder et part à bride abattue vers le presbytère. « Monsieur le Curé, dit-il au prêtre, le diable est dans mon grenier ! J'ai entendu du bruit dans le grenier en y apportant un sac de pois, et je suis sûr que c'est le diable qui mange mon grain ! Venez immédiatement chez moi pour le chasser ! »

Le curé monte en voiture, muni d'un goupillon, d'eau bénite et d'une étole. Une fois rendu à la maison, le vieux dit au prêtre : « Tendez l'oreille ! » On entendait du bruit au grenier. Laissez-moi vous dire que la truie ne se gênait pas pour manger des pois.

Le curé dit au vieux : « Montez en avant de moi. Je vais lancer de l'eau bénite au moyen de mon goupillon, et vous, vous direz "Amen, Amen!" »

Le bon paysan prend les devants ; au moindre geste du prêtre, il répète : « Amen, Amen, Amen ! » Tout en escaladant l'escalier, le vieux distribue les « Amen ! »

Dès que les deux personnages parviennent à la réserve de grain, la truie les aperçoit, et Woof ! elle prend peur. Elle s'élance dans l'escalier pour regagner la porte de sortie. Elle tente de passer entre les pieds du curé, mais embarrassée par la soutane, elle entraîne le prêtre vers le bas de l'escalier, pendant que le vieux crie : « Amen ! Amen ! »

— Cesse de dire « Amen ! » supplie le curé ! Autrement, je ne sais pas jusqu'où la truie va me traîner ! »

UN CURÉ VEUT CHASSER LE DIABLE

Historiette populaire racontée le 2 septembre 1960, à l'Ascension-de-Matapédia, par Louis Lévesque (72 ans) de Saint-François-d'Assise-de-Matapédia ; historiette apprise vers 1900 de son oncle Rémi Beaulieu.

Enregistrement nº 1512. Conte-type 1838 (variante).

C'st in vieux qui été't t'ut seul p'i' i' cultivé' 'a terre. I' sumé't [semait] dés poâs [pois], t'ut's sort's de grain. P'i' i' batté't çâ au fl'au ; c'té't dans l'ancien temps. P'i' i' vanné't [vannait] çâ au van.

T'jou's, i' 'n en batté' enn' poche et p'is quand qu'i' 'a avé' enn' poch' de vannée, i' metta't çâ su' son dos, p'is la grange été't pâs mal loin d' la maison. I' porta't çâ su' son dos, p'i' i' allé't vider çâ dans l' gregnier [grenier] [1]. Dans c' temps-lâ, i's metta'ent l' grain dans l' gregnier d' la maison.

Te'jou's, i' s'en r'tourné't, p'is quand qu'i' 'n n-avé' enn' poch' de... in aut' poch' de pleine, i' r'vené't la porter. P'is, i' avé' enn' grand truie qui hivarné't [hivernait] dehors. Et p'i' 'a suivé't sés piss', i' gu'i collé't dés poâ' [pois] après sés bottes. P'i' i' en collé' à terre, i' y avé' in peu d' né'ge. P'is la truie mangé't çâ. P'i' 'a suivé't çâ, gangné' 'a maison ; arrivé' au pied du perron. I' 'n n-avé't su' 'és marches. 'A s' ma' à monter dan 'és marches, p'i' 'a trouv' te'jou's dés poâs. 'A rent' dan à maison. 'A prend l'escalier du gregnier ; i' y avé' encôr' dés poâs partout su' 'és marches.

Mont' dans l' gregnier, p'is lâ, 'a trouve l' cârré d' poâs. Hé ! attendez-vous si ça mang' dés poâs, lâ !

(E) l' vieu' ava't battu in aut' poch' de poâs. I' s'en vien à maison, hein ! p'i' i' attend [entend] l' train [2] dans l' grégnier. « B'en, i' a dit ; l' guiâb' ést dans l' grégnier ! J' vâ' aller charcher l' curé ! » I' attell' son joual [cheval], hein ! p'i' i' s'en vâ à l'épouvant' [3] charcher l' curé. I' a dit : « Mecieu' l' Curé, (e) l' guiâb' ést che' nous dans l' grégnier. J'ai t-emporté enn' poch' de poâ' à méson, p'is j'ai t-attendu l' train. I' dit, c'ést pâs d'aut' que l' guiâb' qui ést lâ ! I' a dit, vous allez v'nir pour l'en-'oeiller ! »

---

1. *Grenier* : Dernier étage d'une maison, celui qui est sous les combles.
2. *Train* : Tapage, bruit, vacarme.
3. *Épouvante (à l')* : À une vitesse accélérée.

Te'jours, l' curé embarque avec d' l'eau bénite, enne aspargès [4] et p'is son étole et p'is... ça arriv' lâ, p'i' i' a dit : « Écoutez ! » I' attenda't l' train dans l' grégnier... peut b'en crère, la truie, peut b'en crèr', si ça mangé't dés poâs !

Ça fa't que l' curé a dit : « M'âs monter... monte en avant, p'is moé, m'â' en-'oueiller d' l'eau bénit' p'is tu dirâs : "Amen ! Amen !" » Te'jou's, ça prend l' perron. L' bonhomme ést en avint [avant] p'is l' bonhomm' dit : « Amen, Amen, Amen ! » P'is ça prend l'escalquier [escalier] pour monté' en haut, p'is : « Amen ! » Quand qu' ça arriv' su' l' bord du grégnier, hein ! la truie t' lés aparçoét. Ça décolle [5], câ, c'tte truie-lâ. Whoof !

'A ramasse l' curé, par sa soutane en descendant, p'is ça pâr' avè' [avec] çâ. P'is l' bonhomme « Amen ! Amen ! » L' curé dit : « Dis p'u' "Amen !", 'a vâ m'emm'ner j' sé's pâ' é' guioù ! »

---

4. *Aspergès* : Aspersoir, goupillon.
5. *Décoller* : Partir en vitesse, déguerpir, se sauver.

21 – L'OISEAU LE PLUS RARE

Il était, une fois, une veuve qui avait trois garçons, trois jolis garçons. Le cadet se nommait Ti-Jean. On le disait un peu fou, mais, au fond, c'était le plus intelligent.

Un bon jour, le roi se fait enlever sa fille. Celle-ci demeure emmorphosée dans un château. Le roi promet de donner sa fille en mariage et sa couronne à celui qui lui rapportera l'oiseau le plus rare. « Ainsi, croit-il, tous se donneront la peine de la chercher ! »

Le plus âgé des trois frères avait déjà vu la princesse, et il l'avait trouvée fort jolie ; très intéressé également par la couronne promise, il décide d'aller à la chasse pour tenter de gagner le concours. « Y penses-tu, mon garçon ? lui dit alors sa mère. Cette entreprise est presque impossible. Tu auras beaucoup de difficultés.

— Ah ! je vais tout de même essayer ! »

Alors, son fusil sur l'épaule, il s'enfonce dans la forêt. Il chasse par monts et par vaux ; il remplit sa carnassière d'oiseaux. « J'ai trouvé beaucoup d'oiseaux ! dit-il à son retour. Maintenant, il ne reste plus qu'à attendre. »

Le roi devait faire un banquet où les chasseurs qui avaient abattu des oiseaux rares dévoileraient le produit de leur chasse.

Le lendemain, le deuxième fils de la veuve décide d'aller à la chasse, lui aussi. « Sois donc plus raisonnable, lui dit sa mère. Tu vois bien que ce plan n'a aucun sens ! Ton frère et toi, vous n'êtes pas capables de gagner ce concours.

— Eh bien ! même si tu ne m'encourages pas, j'y vais !

— Tu es libre, cours ta chance ! »

À son tour, il prend son fusil. « Prépare-moi un plein sac de galettes, commande-t-il à sa mère et j'irai chasser au loin. Mon frère a tué de beaux oiseaux, moi je ferai mieux que lui ! »

Alors, sa mère lui prépare un sac de galettes et il gagne la forêt. Là-bas, il voit toutes sortes d'oiseaux, des beaux et des moins beaux. À son tour, il remplit sa carnassière et revient à la maison.

Ti-Jean, le cadet des fils de la veuve, décide d'aller à la chasse, lui aussi. « Es-tu fou ? lui dit-elle.

— Je ne suis pas fou ! Mes frères y sont allés, je puis y aller, moi aussi !

— Mais, Ti-Jean, tu n'es jamais sorti d'ici et tu n'as jamais tenu un fusil !

— Je tuerai les oiseaux au moyen de mon arc et de mes flèches. Je n'ai pas besoin de fusil comme mes frères, et je ferai bien mieux qu'eux ! »

Ses frères éclatent de rire et commencent à le railler. « Cela n'a pas de sens, Ti-Jean ! Tu vas te perdre !

— Je finirai bien par me retrouver ! J'y vais ! »

Comme ses deux aînés, il demande à sa mère de lui préparer un sac de galettes. Puis, à son tour, il s'enfonce dans la forêt. Il surveille le gibier autour de lui, il voit des oiseaux de toutes les couleurs ! Il chasse, jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'il est perdu, et incapable de retrouver le chemin de la maison.

Il décide d'attendre au lendemain pour retourner chez lui. Il se sent brave, mais il nourrit quelque crainte. « Le pire n'est pas de passer la nuit ici, mais comment ferais-je pour dormir ? » Il regarde autour de lui. Il aperçoit une grosse souche. « Je vais pouvoir dormir ici, dans cette souche. Je serai capable d'y passer la nuit ! »

Il grimpe sur la souche et redescend à l'intérieur du vieil arbre. De sa cachette, Ti-Jean peut voir à l'extérieur par les trous qu'ont percés les vieux nœuds. Il s'assoit dans sa souche creuse, s'appuie le dos à la paroi de son réduit et ne bouge plus.

Tout à coup, il entend des voix. Quelqu'un parle dans la forêt. « Qui donc voyage dans ces parages ? Peut-être mes frères qui me cherchent ? » Il prête l'oreille. Il ne reconnaît pas la voix de ses frères. « Qui, se dit-il, peut bien se promener dans cette forêt, la nuit ? » Il approche son œil d'un trou de la paroi. « Si ces gens passent ici, je pourrai certainement savoir qui sont ces visiteurs ! » Le bruit des voix et des pas se rapproche. Ah ! trois géants ! Trois immenses géants ! Ti-Jean remarque que chacun d'eux porte sur le nez une sorte de grosse verrue flottante semblable à une caroucule de dindon. À la vue de ce détail peu ordinaire, Ti-Jean s'interroge : « Quelle sorte d'excroissance portent-ils sur le nez, ceux-là ? Je ne comprends pas que des humains puissent porter de telles masses de chair sur le nez ! Je meurs d'envie de tirer une flèche dans ces verrues ! »

Les géants parlent, discutent entre eux. Ils avaient décidé d'aller dévaliser un château. Mais les pauvres géants ne sont pas tous d'accord. L'un veut s'y prendre d'une façon, l'autre veut procéder autrement. Ti-Jean se dit en lui-même : « Je vais lui faire sauter cette verrue-là ! »

Il met son arc dans la direction d'un des géants et lui décoche une flèche. Il coupe la verrue sur le nez de celui qu'il a mis en joue. Le géant sursaute ! Il donne un coup de poing à son frère tout près de lui. « Veux-tu me dire ce que tu me veux, toi ?

— Je n'ai rien fait.

— Regarde, lui dit-il, en montrant le sang qui coule sur son nez.

— Je t'assure que je ne t'ai pas touché ! J'en suis tout à fait certain ! »

Ils reprennent leur discussion. Ti-Jean s'amuse beaucoup de cette situation, même s'il est coincé dans sa souche. « Je vais enlever la verrue de l'autre ! » pense-t-il. Il met une autre flèche sur la corde de son arc, et il tire ! L'autre géant perd sa verrue ! La chicane recommence. « Pourquoi m'as-tu blessé de la sorte ? C'est une conduite intolérable ! dit l'un des géants à ses frères.

— Nous ne t'avons pas touché ! Nous en sommes certains ! »

Ti-Jean, toujours caché dans sa souche, rit de bon cœur. « Il n'en reste qu'un ! » pense-t-il. Ti-Jean saisit son arc et fait sauter la verrue du dernier géant.

Une bagarre s'organise dans le groupe des géants. On se culbute, on échange des coups. Soudain, il leur vient un doute. « Quelque chose ne va pas ici, aujourd'hui ! Nous avons souvent parcouru ces lieux, mais jamais semblables accidents ! Qui pourrait bien nous attaquer de la sorte ? »

Ils regardent partout, font une tournée dans la forêt, voient la souche, mais ne pensent pas à jeter un coup d'œil à l'intérieur de cette sorte de cheminée. Il ne leur vient pas à l'idée que Ti-Jean puisse s'y cacher.

De guerre lasse, ils reviennent sur leurs pas et se désolent de n'avoir trouvé personne. « Pourtant, dit l'un d'eux, nous n'avons pas pour autant percé ce mystère. Si quelqu'un se cache près d'ici pour nous attaquer, crie-t-il, foi de géant ! qu'il se montre ! L'expression "foi de géant" veut dire que nous n'attenterons pas à votre vie. Sortez et venez parlementer ! »

Ti-Jean avait entendu parler de cette façon de supprimer tout danger en se fiant à la parole donnée. Il sort alors de la souche, son arc sur l'épaule. « C'est toi, petit ver de terre, qui nous as blessés de la sorte ? Comment as-tu fait ? »

Les géants n'avaient aucune notion de l'arc ni de la flèche. « C'est bien moi qui ai coupé vos verrues !

— Comment t'y es-tu pris ?

— J'ai utilisé cet arc et des flèches !

— Es-tu capable de viser assez juste avec cet arc ?

— Vous devriez le savoir puisque j'ai attrapé une verrue sur votre nez !

— C'est très bien. Viens avec nous, et nous allons t'aider à faire fortune !

— Où voulez-vous aller ?

— Chez nous ! Viens ! »

Ti-Jean sentait qu'il n'était plus libre de contredire les géants. Il fallait qu'il les suive. Il marche derrière eux. Ils marchent longtemps dans la forêt, et arrivent en vue d'un château. « Maintenant, disent les géants, nous ne pouvons aller plus loin. Tu peux voir la petite chienne qui est assise là-bas ? Elle a une mince bande de poil blanc sur la poitrine. Il faut que tu touches cette bande blanche au moyen de ta flèche ! Si tu

manques ton coup, la petite chienne se vengera sûrement. Es-tu assez habile pour atteindre ce but précis?

— Je vais essayer ! »

Ti-Jean ajuste sa flèche à son arc, et zling ! Il frappe la petite chienne, et l'animal tombe sur le côté. « Tu as réussi ! s'écrient-ils. Nous pouvons y aller maintenant ! » Ils se dirigent vers le château dans l'intention d'y entrer.

Ti-Jean s'inquiète un peu à la vue de ce grand château dépourvu de porte d'entrée. Mais il est plus vif d'esprit que les géants. « Maintenant, tu dois entrer dans ce château. Il s'y trouve beaucoup d'argent, et peut-être autre chose aussi.

— Comment je vais m'y prendre pour monter là-haut ? Je ne suis jamais capable d'atteindre la plus basse fenêtre !

— Tu y monteras, ne crains rien ! »

Le plus grand des géants fait monter son frère sur ses épaules, tandis que le troisième s'installe sur les épaules du second. « Agrippe-toi à nos membres et monte sur les épaules du plus haut d'entre nous. Tu pourras ainsi atteindre facilement la fenêtre. »

Ti-Jean grimpe de géant en géant et finit par arriver au niveau de la fenêtre. Il s'introduit ainsi dans le château. Dès qu'il a un pied dans la bâtisse, Ti-Jean pense au programme tracé par les géants : « Quand tu seras dans le château, descends dans la cave. Ensuite nous ferons un trou dans les fondations, ce qui nous permettra d'entrer. Va par l'intérieur et aide-nous. Nous tirerons les pierres des fondations par l'extérieur. »

Ti-Jean descend donc dans la cave, tandis que les géants attaquent les pierres de la fondation pour s'y frayer un passage. Ti-Jean sait que les géants le tueront, tôt ou tard. Même si le château contient des réserves d'or, Ti-Jean sait bien que ce sont les géants qui en profiteront. Pendant que les géants s'évertuent à retirer des pierres de la fondation du château, Ti-Jean fait le tour de la cave et y découvre une grande quantité de sabres.

Quand le trou semble assez agrandi, le premier géant s'y glisse la tête et les épaules. Ti-Jean, armé de son sabre, lui coupe le cou, mais imite la voix du géant décapité et demande à ceux de l'extérieur de l'aider à se glisser dans l'ouverture. Les deux géants obéissent. C'est d'ailleurs le triste sort des deux autres géants. Après cette aventure, Ti-Jean devient donc maître du château.

Ti-Jean fait la visite de la bâtisse et y découvre des richesses ! Il ouvre les portes et aperçoit de l'argent sur les tables, des coffres et beaucoup d'autres meubles. Puis, il pousse une autre porte et surprend une jolie princesse, assise et en train de peigner ses beaux cheveux d'or. « Mon Dieu ! s'écrie-t-elle, comment se fait-il que tu sois ici ? Un génie, sous la forme d'une chienne, m'a enlevée et m'a cachée dans cette bâtisse où personne n'a jamais pu entrer. Comment as-tu fait pour parvenir jusqu'à moi ? »

Ti-Jean s'empresse de lui raconter les aventures qui lui ont fait découvrir le château. La princesse se sent au comble du bonheur. « Alors, je t'appartiens puisque tu as mérité ma main. Mais je dois d'abord retourner chez mon père. Je vais te donner un souvenir. Il te suffira de le faire voir à mon père, en temps opportun, pour qu'il consente à notre mariage ! Mon père ne pourra pas trahir sa promesse. »

Elle lui fait cadeau d'un mouchoir portant, dans un coin, une couronne royale et son nom, Florine. Ti-Jean glisse le mouchoir dans sa poche. La princesse disparaît sans que Ti-Jean s'en rende compte. Il se demande où elle est passée.

Ti-Jean redescend dans la cave et sort du château par le trou qu'il a creusé en compagnie des géants. Il doit maintenant retourner chez lui. Il retrouve finalement son chemin et arrive à la maison au bout de deux ou trois jours, portant à l'épaule son sac chargé d'oiseaux. Sa famille commence à se moquer de lui et à lui reprocher d'avoir été si lent à revenir. « Qu'as-tu à nous montrer ? lui demande-t-on.

— J'ai de beaux petits oiseaux ! »

Il leur montre ses oiseaux, et déclenche les rires de ses frères. Voici qu'arrive le jour désigné par le roi pour donner son festin. De nombreux princes et des personnes éminentes s'y présentent. Ti-Jean et ses frères se préparent à se rendre, eux aussi, chez le roi.

D'abord, les deux aînés refusent à Ti-Jean le privilège de les accompagner. « On va rire de toi, là-bas !

— J'y vais ! insiste Ti-Jean.

— Maman, de grâce ! supplient les deux aînés, empêchez ce fou-là de nous suivre ! Il va nous faire honte ! »

La vieille maman veut le retenir, mais Ti-Jean lui échappe. Il s'en va chez le roi à l'insu de ses frères et se cache derrière la porte du château.

La table est prête. Tous les princes et les hauts personnages y sont assis. Ses deux frères sont aussi présents au festin. Après avoir banqueté quelque temps, le roi intervient : « Maintenant, que chacun de vous me raconte son histoire en me faisant voir ce qu'il considère comme l'oiseau le plus rare rapporté de sa chasse ! »

Les personnages les plus importants s'avancent les premiers et exhibent des oiseaux récemment tués. Plusieurs présentent au roi de très jolis oiseaux.

Arrive le tour des deux frères de Ti-Jean de faire valoir leur chasse. Ils suivent l'exemple des invités célèbres. Il semble que la cérémonie est à la veille de prendre fin. Mais, près du roi, est assise la princesse, sa fille, dernièrement de retour. Elle aperçoit Ti-Jean. « Père, il y a un invité qui n'est pas attablé. Faites-le avancer, et qu'il raconte, lui aussi, son histoire. »

Les deux frères aînés protestent : « Cette proposition risque de gâter la fête ! Laissez Ti-Jean près de la porte. Il est un peu faible d'esprit. Il est venu malgré la défense de notre mère. Vous perdez votre temps, princesse !

— Non ! Tout le monde doit raconter son histoire. Il se peut que Ti-Jean ait trouvé de belles choses, lui aussi, » réplique la princesse.

Ti-Jean prend alors place à table et tire de sa poche le mouchoir de la princesse et fait un bref discours : « Mon roi, l'oiseau le plus rare, c'est cette jolie princesse que j'ai trouvée dans un château. Et c'est moi qui l'ai tirée de là ! »

Ti-Jean raconte l'histoire de son aventure en forêt. Le roi déclare que ce jeune homme a gagné la récompense promise. Il prend la couronne de sa tête et la dépose sur la tête de Ti-Jean.

Séance tenante, Ti-Jean devient l'époux de la princesse au cours d'une brillante noce. Quant à moi, la conteuse, je n'ai même pas assisté à cette fête : ils m'ont obligée à revenir ici !

L'OISEAU LE PLUS RARE

Conte populaire raconté le 23 août 1960, à Saint-François-d'Assise-de-Matapédia, comté de Bonaventure, par Mme Louis Lévesque, née Célina Sirois (70 ans); conte appris de sa grand' mère, Céleste Lafrance (qui avait alors 55 ans), il y a plus de 60 ans. Mme Louis Lévesque est née à Saint-Jean-de-Dieu, comté de Témiscouata.

Enregistrement n° 1477. Conte-type 304 I (début différent), II a (roupies des géants), b, c, III a (princesse éveillée), b (mouchoir), V.

C'éta't un' fois, un' veuv' qui ava't troâs garçons, t'oâs beaux garçons. Il... l' plus jeun' s'app'la't Ti-Jean ; c'été't [c'était]... ah ! i' pâssé't pour un fou, mé' c'été't l' plus fin.

C' fa't qu'in bon jour, le roi a fait assa'oèr, to'hours b'en, que ceuz' qui trouvèra'ent l'oèseau l' plus rare, donn'ra't sa couronne, puis sa fille en mariage, celui qui gu'i emmèn'ra't l'oéseau le plus rare. Lui, sa fill' lui ava' été volée, emmorphosée dans in château. Ça fa't... p'is lâ, b'en, i' a'ra' aimé ravoèr sa fille. I' a pris c' moyen-lâ pour pou'oèr ravoèr sa fille ; lâ, en étant qu'i' f'sa't publier çâ partout, i' pensa't que, lâ, l' monde alla't s' denner d' la pein' pour la trouver.

Fa't qu' lés t'oâs garçons, eux aut's... plus vieux, i' a été trouver... Il l'ava't vue c'tte princess'-lâ, p'i' i' l'avé't trouvée b'en belle. Ensuit' de d' çâ, b'en, la couronn' ça l' tenté' aussi. Fa't qu'i' di' à sa mére, i' dit : « J' vâ' aller voèr çâ, moé, j' vâ' allé' à chasse et p'is j' vâs tâcher d' gangner çâ !

— Ça fa't que sa mér' dit, 'a dit, tu doés pâs penser, mon pauv' garçon, 'a dit, c'ést ques'ment pâs f'sab'e. Mé', tu vâ' avoèr d' la misér' p'is...

— Ah ! i' dit, j' vâ' asseyer çâ, te'jours ! »

Ça fa't qu'i' prend son fusil, et p'i' i' pârt dans l' boâs. I' chass' partout si i' voét dés oéseau' et pui' il en tue, i' emplit minme un sac su' son dos, i' emplit çâ b'en plein. I' s'ést en r'venu chez eux, hein ! p'is lâ, b'en, i' dit : « J'en ai trouvé beaucoup d'oéseaux. I' dit, asteur, i' dit, on vâ attend', voèr... » Quand l' soèr, le roi d'va't fére enn' soèrée et p'is denné' un repas et p'is, lâ, b'en, tous ceux qui ava'ent dés oéseaux rar's, i's d'va'ent lés montrer, lâ.

L' lend'main, son frér' dit, i' dit : « J' gu'y vâs, moé 'ssi.

— Sa mér' dit, tâch' don, hein ! Tu 'oés te'jours b'en ça pâs d' bon sens, vous êt's pâs capab's d' gangner çâ.

— B'en, i' dit, j'asseille [j'essai] !

— Ah ! b'en, 'a dit, cours ta chance ! »

Ça fa't qu'i' prend son fusil, p'i' i' di' à sa mére, i' dit : « Appareillez-moé in sac de galette' et p'is j' vâ' asseillé' aller loin, trouver... I' dit, mon frére a trouvé dés beaux oéseaux, mé', i' dit, j' peux trouver mieux qu' çâ ! »

Ça fa't qu' lâ, sa mér' gu'i greille [gréer] [1] in sac de galettes, et p'i' i' pârt. Lâ, i' s'en vâ dans l' boâs p'i' i' fa't comm' son frére, i' voét dés oéseaux, lâ, p'is tout's sort's de z-oéseaux. I' en voét dés beaux, dés plus lait's [laids]. Te'hou's, i' empli' in sac qui ava't su' l' dos lui 'ssi, p'i' i' s'en r'vien à la maison.

Fa't qu' Ti-Jean, lui, i' dit : « M'man, j' gu'y vâs, moé 'ssi !

— Allons ! 'a dit, és-tu fou, Ti-Jean ?

— I' dit, j' su's pâs fou. I' dit, j' gu'y vâs, moé 'ssi. I' ont 'té eux aut's, j' pâs pir' qu' 'és aut's !

— Oui, mé', 'a dit, t' peux b'en penser, hein, t' âs jama's sorti d'icitte, p'is t' âs jama's pri' in fusil dans tés mains !

— I' dit, j'ai ma flèche, j' enn' flèche, moé, i' dit. I' dit, j' prend pâs d' fusil. I' dit, ma flèche, i' dit, moé, i' dit, j' vâ' en tuer dés oéseaux, p'i' i' dit, j' vâs fair' b'en mieux qu' eux aut's. »

Lés aut's parte' à rire, i's rigu'nt [rient] de lui. I' ont dit : « Voyons, Ti-Jean, tu 'oés te'jours b'en qu' ça pâs d' bon sens, tu vâs t'écarter [2], tu gu'iras pâ' écitte au bord du boâs, i' dit, tu vâs t'écarter !

— I' dit, j' me trouverai b'en, aussi b'en comm' vous aut's. J' gu'y vâs ! »

Te'jours, i' di' à sa mére : « Greill'-moé in sac de galettes, p'i' i' dit, j' vâ' à 'a chasse ! » Fa't qu'i' ramâss' sa flèche et pui' i' pârt. Lâ i' arriv' dans l' boâs ; commence à r'garder partout, i' voét dés 'tits oéseaux, dés p'tits oéseaux jaunes, de tout's lés couleurs, tir' là-d'ssus. Te'jours, i' avance, i' avance ; la premiér' chos' qui sé't, i' ést écarté, i' sé't p'us comment s'en v'nir à 'a maison.

« Ah ! b'en, i' dit, si j' peux pâs m'en allé' à soèr, j' m'en irai d'main ! » J' te dis qu'i' éta't pâ' en peine. « Mé', i' dit, c'ést pâs... pour pâssé' 'a nuit' qui ést l' pire, i' dit, j' sé's pâs, i' dit, comment c' que j' vâs fér' pour dormir. » Fa't qu' lâ, i' commence à r'garder partou' à l'alentour de lui. I' voé' enn' gross' chouss' [souche], enn' gross' chouss' qu' éta't creuse. I' dit : « J' v' êt, b'en là-d'dans. I' dit, j' su's bon, i' dit, pour pâssé' 'a nuit' là-d'dans. »

---

1. *Gréer* (gréyer) : Préparer.
2. *Écarter* (s') : Se perdre, perdre la route du retour.

Ça fa't qu'i' mont' su' 'a chousse, et pui' i' descen en d'dans, p'is dans cés chouss's... c'tte chouss'-là, 'a éta't vieille, i' y avé't dés trous d' nœuds, minme ça f'sé't dés trous, ça fa't qu'i' pouva't voèr. Ça fa't qu'i' s'assit comme i' faut, i' s'accott' là-d'dans lâ, p'i' i' rest' lâ. Aussitôt qu'i' ést lâ, i' attend [entend] parler. Ça s'en... c'ést que'qu'in qui parl' dans l' boâs. I' dit : « Dis-moé don qui c' c'ést qui s'ra' icitte ? Ça s'ra't-i' més frér's qui m' charch'ra'ent ? » I' écoute, i' prêt' l'areille. I' voét qu' c'ést pâs l' son de voix d' sés fréres. I' dit : « Dis-moé don qui ça s'ré't qui viendra' icitte ? »

Te'jours, lâ, i' s'appliqu' pour r'garder dans lés trous. « J' vâs te'jours b'en voèr, i' dit, si ça pâsse icitte, qui c'ést qu' ça peu' êt, çâ ? » Te'jours, ça arriv' lâ. T'oâs giants ! Ah ! t'oâs gros giants ! Bon ! p'i' i' ava'ent dés grands roupies [3] su' l' nez pareil comm' dés dindes, lâ, si vous connaissez çâ, vous avez vu. B'en, cés giants-lâ i' ava'ent dés roupies su' l' nez pareil comm' dés dindes. Ça fa't qu'i' r'gârd' çâ, i' dit : « Allons ! Dis-moé quoi c' qu'i's peuv'nt l'avoèr su' l' nez ? » I' trouv' çâ curgieux. « Mé' lés hommes, dés affair's comm' çâ su' l' nez ? I' dit, j'ai bonne envie d' tirer là-d'dans, moé ! »

I' prend sa flèche, sa... et p'i' i' vis' lâ, vis-à-vis, t' sé's b'en, d'un géant. Eux aut's, i's conta'ent, i' parla' enteur eux aut's, lâ, i's voula' allé' à in château pour aller charcher, aller voler d' l'argent. P'is çâ, i' éta'ent pâs d'accord. Mé' in disa't d'enn' façon, l'aut' disa't de l'aut'e. Ça fa't qu' lâ pour le fonn' [fun] [4], lui, i' dit : « Tu vâ' 'oèr, i' dit, celui-lâ, i' dit, j' gu'i fa't sauter c'tte roupie-lâ, i' dit, ça s'râ pâs long ! »

Fa't que, i' adress' la flèch' vis-à-vis de d' lâ, hein, p'i' i' en-'oeille... i' coup' la roupie su' l' nez du géant, hein, p'is... Allons ! quand qu' l'aut' ést lâ, i' fa' in saut, hein, p'i' i' donne in coup d' poing à son frér' qu' ést à râs lui, i' dit : « Dis-moé don quoi c' que tu fa's lâ, toé ?

— L'aut' dit, j' t'ai rien fait', moé.

— B'en, i' dit, r'gârde ! — Ça fa't que l' sang gu'i coulé't su' l' nez — tu m' âs r'guien fait' ? I' dit, és-tu fou ? Tu peux b'en crèr' que si...

— B'en, i' dit, j' t'ai pâs... quand j' te l' dis qu' j' t'ai pâs touché ! J' su's çartain d' çâ, moé, que j' t'ai pâs touché ! »

Te'jou's, i's se r'mette' à parlé' ensemb'e encôre, p'i' i's discute' ensemb'e. Lâ, Ti-Jean, i' â in fonn' bleu, lui, dans sa chousse. I' dit... i' dit : « J' fa's sauter la roupie d' l'aut'e ! »

Fa't qu'i' ramâsse encore une aut' flèche, hein ! Lâ, i' tire encor' dessus. Houp ! encore... ça fa't la minm' chose, hein ! Le giant perd sa roupie. V'lâ encôr' la chican' pris ! Encor' tou' 'és t'oâs... p'is lâ ça s' dispute. « Mé' dis-moé don pourquoi c' t' âs fait' çâ ? P'i' i' dit, 'oèr si c'ést dés chose' à fére, çâ ? » L'aut'e i' s' défend, i' s' défend, mé' l'aut'... : « On â pâs touché, çartain ! Quand on te l' l'â dit qu'on t'â pâs touché ! »

---

3. *Roupie* : Petite éminence charnue.

4. *Fun* (angl.) : Bonheur, joie. *Pour le fun* : Pour rire, en guise d'amusement.

Lâ, lui, p'tit Jean, rit d' çâ, lui, dans sa chousse. Quand i' voét çâ, i' dit : « I' en rest' p'u' 'ien qu'un. »

Lâ, i' tir' su' l'aut' ; coup' la roupie aussi ! Ah ! b'en, lâ, ça finit p'us, i's s' po'gn'nt tou' 'és t'oâs p'is ça s' fesse enteur eux aut's.

Te'jours, mé', i' ont dit : « I' a te'jours que'qu' chos' qui vâs pâ' icitte ! I' ont dit, o' a te'jours venu icitte, ça fa't p'usieurs fois qu'on vien icitte, p'i' i' nous a jama' arrivé dés chos's de minme. I' y â d' quoi qui va pâs ! I' ont dit que c' c'ést qui f'ré't b'en çâ ? » Fa't qu'i's r'gârd'nt partout, i's fon in tour dans l' boâs, i's pâsse' autour d' la chousse, i' ont pâs l'idée, hein ! de r'gârder d'dans, hein ! I's pensa'ent jama's qu'i' y ava't... que Ti-Jean été' 'à-d'dans.

Te'jours, mé', i' ont dit : « I' a te'jours que'qu' chos' qui vâ pâ' icitte ! I' ont dit, 'n n-â in qui dit, i' dit : « I' y â d' quoi, i' dit, c'ést pâs naturel, çâ ! I' dit, 'cou' don, lâ, i' dit, foi d' giant ! ceux qui ont... qui nous font çâ, lâ, qui veul'nt pâs s' montrer, montrez-vous ! Quand on dit "foi d' giant !" çâ, ça veut dir' qu'on vous touch'râ pâs, on vous f'râ pâs d' mal. Sortez ! »

Ah ! Ti-Jean ava' 'tendu [entendu] parler de d' çâ, quand que'qu'un donna' enn' parol' de minme, qu'i' y ava't pâs d' danger. V'lâ mon Ti-Jean qui sort d' la chousse. I' ést avec sa flèche, p'is commence à vou... I' ont dit : « C'ést toé, p'tit ver de terre, i' ont dit, tu nous âs fait' de minme. Comment c' que t' âs fait' pour fair' çâ ? » Eux aut'es, i's connaissa'ent pâs jama's, t' sé's b'en, de quoi c' que c'ést que c'été' enn' flèche. I's connaissa'ent pâs çâ en tout'.

I' dit : « Eh ! oui, c'ést moé qui vous â' fait' çâ !

— B'en, comment c' t' âs fait', quoi c'ést...

— B'en, i' dit, c'st avec çâ, i' dit, c'st avec c'tte flèch'-lâ que j' vous ai fait' çâ.

— I' ont dit, és-tu capab' de tirer b'en... juste avec çâ ?

— B'en, i' dit, vous êt's b'en... vous d'vez vous 'n avoèr aperçu de quoi c' qu'i'... j'ai tiré su' vous aut's, p'is, i' dit, j'ai pâs manqué mon coup.

— Ah ! i' ont dit, çâ, c'ést correck ! I' ont dit, vien avec n'us aut'es, et p'i' i' ont dit, on vâ fair' ta fortune !

— B'en, i' dit, où c' c'ést qu' vous voulé' aller ?

— B'en, i' ont dit, che' nous. B'en, faudra't qu' tu part's comme on t' dit par exemp'e !

— I' di' oui. I' dit... »

Lâ, i' voyé't qu'i' éta't pris ; foula't b'en... C' fa't qu'i' a parti par derriér' eux aut's, p'i' i' a sui' [suivi]. Lâ, i' ont fait' in grand bout dans l' boâs, i' on arrivé en vue d'in gros château. Lâ i' ont dit : « Asteur icitt' lâ, i' ont dit, on peut pâ' avancer pluss', plus loin. I' ont dit, voés-tu, lâ, la p'tit' chienn' qu'i' y â lâ, qu' ést assis, lâ. Alle a enn' p'tit' lign' blanch' dans l' po'trâil [poitrail], lâ, i' ont dit, faut qu' tu tir's just'

là-d'dans ; faut pâs qu' tu 'a manques ! I' ont dit, si tu 'a manques, elle, nous manqu'râ pâs ! Es-tu bon pour tirer d'dans ?

— I' dit, j' vâ' asseyer. »

Ça fa't qu' lâ i' s'ajust' comme i' faut, hein ! p'i' i' tir' p'i' i' manqu' pâs son coup : i' a tué 'a p'tit' chienne. La p'tit' chienne a tombé su' l' côté p'i' ah ! i' ont dit : « O' ést correck, o' ést bon ! »

Fa't qu'i' on avancé, et p'is lâ, b'en, c'ta't pour rentrer dans c' château-lâ, lâ. Foulé't [il fallait] qu'i's rent'nt lâ. Lâ, lui, i' pensé't : « J' su's b'en mal pris ! » Mé', i' éta't pâs fou, Ti-Jean éta't fin. Lâ, i' on arrivé lâ, p'i' i' ont dit : « Asteur, faut qu' tu rent's dans c' château-lâ. C'ést lâ qu'i' y â d' l'argent, et pui' i doé' a'oèr d'aut' chose aussi.

— Oué ! b'en, comment j' vâs fére, i' dit, pour monter lâ, moé ? J' pâs capab' d' monter lâ !

— I' ont dit, tu vâs monter ! »

Lâ, i' ont monté, sont... un a monté su' l'aut'e, l' premier, lâ, — lés gian étaient grands — p'is, lâ, l'aut' gian a monté su' c'lui-lâ. P'i' i' ont dit : « Asteur, monte après n'us aut's, p'i' i' ont dit, avec c'tte grandeur lâ, tu vâ' atteind'e la fenêt' du châssis ! »

I' ava't pâs d' port' su' c' château-lâ, pour rentrer. C' fa't qu' Ti-Jean a fait' comm' çâ, i' a monté, i' â grimpé aprè' [après] 'és aut's, p'i' i' a arrivé au châssis p'i' i' a rentré. P'is lâ, i' ont dit : « Asteur... » I's gu'i ava'ent dit, i' ont dit : « Mecqu' tu seill's [sois] rentré, lâ, tu descendrâs par dan 'a cave, p'i' i' ont dit, on vâ fére in trou, n'us aut's. dans l' solage [5], pour entrer. I' ont dit, vâ-t'en par en d'dans, toé, et p'is quand... p'i' éd'-nous [aide-nous] par en d'dans p'is n'us aut'es, on vâ haler [6] lés pierr's par en d'hors, » c'ést... l' salage éta' en pierre, lâ.

Ça fa't qu' lâ i' a rentré dans l' château, p'i' i' â descendu dans l' bâs, lui, p'is lâ, eux aut's sont mi' à travailler dans l' salag' pour fére in trou pour lés rentrer. Lâ, lui, i' ava't son idée, i' dit... D'abord, i' savé't, i' été't pri' a'ec eux aut's, hein ! i' été't pris pour mourir. Fa't que quand minm' qu'i' a'ra' eu d' l'argent, lâ, i's gu'i a'ra'ent pâs denné. B'en, il l' savé't, lâ.

Ça fa't qu' lâ, i' a fait', i' été' en d'dans p'is lâ eux aut'es, i' ont fait' in trou, i' hala't sés pierres, pierre à pierre. Lâ, quand que l' trou â 'té assez grand pour en rentré' un, lâ, i's sont... i' 'n n-â un qui s'ést fourré dans c' trou-lâ. Ti-Jean, lui, par en d'dans, lâ, i' avé't visité in peu dan 'a cave, p'i' i' avé't trouvé dés sâb'es, ah ! i' y avé' enn' pil' de sâb's, lâ.

I' â ramassé in sâb' et p'is quand i' 'n n-â in qui s'ést montré la têt' lâ, i' gu'i a coupé l' cou. Ça fa't qu' lâ, lés aut's... fa't qu' lés aut's qu'i' éta' en dehors, lâ, lui, i' a

5. *Solage* : Fondations d'un édifice.
6. *Haler* : Tirer.

parlé comme eux aut'es. I' a dit : « Pousse, pouss-'moé, pour pâs j'eill' d' la misére à entrer ! Pousse ! » Fa't qu' lés aut'es l' poussa'ent ; fa't qu'i' a eu enn' chance, lui ; i' a v'nu à bout d'en rentré' un. Lâ, i' 'és â tués comm' çâ tout' lés t'oâs. I' s'ést trouvé maît', lâ, lui, du château.

Fa't qu'i' a parti p'i' i' a monté dans l' château. Ah ! b'en, i' a trouvé dés richesses, i' y ava't d' l'argent dans... i' a ouvri' dés portes : i' y avé't d' l'argent su' dés tab's, p'is dés coff's, tout's sort's de choses. P'is lâ, i' a ouver' enn' porte, i' y avé' enn' bell' princess' qui éta' assi', 'a s'ést peigné sés beaux j'ueux [cheveux], 'a avé't dés beaux j'ueux d'or. P'i' 'a été' après peigner sés j'ueux. En voyant p'tit Jean, 'a dit : « Mon Dieu, Seigneur ! mé', 'a dit, comment ça s' fa't qu' vous êt's rendu icitte ! 'A dit, j' su's gardée icitte ; 'a dit, i' y â enn' chienn' qui m' garde écitte, lâ, i' dit ['a dit], c'st in génie, çâ, qui m'avé't volée, qui m'â ram'née icitte, p'i' 'a dit, parsonn' peuv' rentrer. Comment c' que t' âs fait' pour venir icitte ? »

Ça fa't qu'i' gu'i a conté son histoère. B'en crèr' qu' 'a été't contente. Lâ, elle, 'a dit : « C'ést toé, 'a dit, qui s' trouve' à m' avoèr gâgnée ! 'A dit, j' t'appartiens ! 'A dit, c'ést pâs tout', 'a dit, moé, faut j' me rentourn' su' mon pére. Lâ, b'en, 'a dit, asteur, 'a dit, m'en vâs t' denné' in souv'nir ; 'a dit, avec çâ, 'a dit, tu... t'a'râ' 'ien qu'à montrer à mon pér' quant' ça s'râ l' temps, lâ, b'en, 'a dit, on s' marierâ. I' pourra pâs fére autrement que fére... que t'nir ta promesse ! »

Ça fa't qu' 'a gu'i a denné in mouchoèr avec enn' couronn' marquée dans l' coin, p'is son nom écri' elle aussi. 'A s'app'lé't Fleurine [Florine]. Ça fa't qu' lâ, i' a mis çâ dans sa poche, et p'i' elle, lâ, 'a a disparu. Après qu' 'a s'ést trouvée délivrée comm' çâ, lâ, t' sé's b'en, ça gu'i â parti d'vant lés yeux, p'i' i' sava't pâs quel bord qu' 'a éta't pris.

Mé', en minm' temps, lui, i' a pu sortir pareil, la minm' chose, parç' que, lâ, i' a r'descendu, i' a sorti par le trou qui avé' fait' pour lés giants, lâ. Lâ, asteur i' foulé't [fallait] qu'i' s'en r'tourn' che' z-eux, lâ. I' a pâ' été trop bête, i' a v'nu à bout d' trouver son ch'min, p'i' i' s'ést en r'tourné che' z-eu' avec son sac plein d' p'tits oéseaux. I' a arrivé che' z-eux, ah ! p'is lâ, b'en, lâ, i's s' sont mi' à rire, hein ! Ça f'sé't... tout c' trajet-lâ, ça gu'i ava't pris deux t'oâs jours.

I' ont dit : « Quoi c' c'ést qu' t' â' à nous montrer ?

— Ah ! b'en, i' dit, j'ai tou's sort's de choses, dés beaux p'tits oéseaux ! »

I' mont' tous cés oéseaux, lâ. P'is b'en crère, sés frére' ont ri d' lui. Te'jours v'lâ l' temps qui â arrivé que le roi don, lâ, a fait' son festin, qu'i avé't tout' invité dés princes, ah ! i' y avé't dés princes, i' y avé't tout's dés haut-placés. P'is lés t'oâs garçons gu'y on été. Pour commencer, Ti-Jean, i's voula'ent pâs l'emm'ner. I' ont dit : « Tu irâs pâs lâ, toé, i's vont rir' de toé !

— Ça fa't qu'i' dit, j' gu'y vâs. Vous gu'y allez vous aut's ; moé 'ssi j'y vâs !

— I' ont dit, moman, laissez-lé pâs v'nir lâ ! B'en crère [croire], i's 'n n-ava'ent honte. I' ont dit, un fou d' minme, b'en crère, laissez-lé pâs v'nir lâ. »

Ah ! la vieille 'a voulu l' tenir, mé', c'ést comme r'guien. Mon Ti-Jean pârt p'i' après qu' sés frér's sont partis, i' s'en vâ au château, p'i' i' s' mat darriér' la porte. Lâ, la tab' s'ést mis, p'is tout's lés gros mecieu's sont tout's mis lâ, p'is sés deux fréres. P'is lâ, le roi a dit, quand c'ést v'nu l' temps, i' dit : « Asteur, faut qu' vous m' cont'ez tout' vot'e histoèr' p'is vous montr'ez l'oéseau, l'oéseau l' plus rar' que vous avez pris. » Ah ! b'en, ça a commencé par lés plus haut-placés, i' ont tout' montré, lâ, lés oéseaux qu'i' avé't... Ah ! i' 'n n-avé't qui ava'ent tué dés beaux, t'ut's sort's de beaux oéseaux.

Te'jou's, quant' c'ést v'nu aux... lés deux fréres, b'en, c'été't la minm' chose. P'is lâ, b'en, i' avé't... la princesse, elle, 'a éta' arrivée, p'i' assi' près d' son pére, lâ, p'i' 'a voyé't Ti-Jean qu' éta't lâ. 'A dit : « I' 'n n-â encore un, i' 'n en reste encore un, lâ ! 'A dit, i- ést pâs mis... seul'ment pâ' à tab'e. 'A dit, mon pére, fait's-lé mett'e à tab' p'is fait's-y conter son histoère ! »

Ça fa't qu' lés aut's, lés garçon ont dit : « Mé', vous voyez te'jours b'en qu' ça pâs d' bon sens ! Laissez-lé pâs... mé' i' ont dit, c'ést in fou, p'is maman voula't pâs... p'i' i' ést v'nu écitt' malgré, malgré maman, c'ést çartain ! Amusez-vous pâ' à lui !

— 'A dit, non, non, non, non ! Faut çâ, 'a dit, tout l' mond' cont' leu's histoères, p'is, 'a dit, i' peu' avoèr trouvé que'qu' chos' de beau, lui aussi ! »

Ça fa't qu' lâ, Ti-Jean, i' l'ont fa't mett' à tab'e. P'is lâ, b'en, i' â sorti l' mouchoèr d' la princess' gu'i ava't denné, p'is lâ, b'en, i' dit : « Lâ, b'en, i' dit, mon roi, de quoi c' que c'ést l'oéseau l' plus rare, p'i' i' dit, c'ést cett' bell' princess'-lâ, i' dit, que j'ai trouvée dans in château. Et p'is c'ést moé, i' dit, qui l'â' délivrée de d' lâ ! »

Ça fa't qu'i' a conté... lâ, le roi a vu, lâ, que c'été't lui qui ava't gangné. Fa't qu' c'ést lui... i' a pris sa couronne, p'i' i' gu'i a mis su' 'a tête et p'is, lâ, b'en, i's sont mariés tout's lés deux ; i' ont fait' dés gross's noces. P'is moé, b'en, i's m'ont pâ' invitée... i's m'on envoeillée écitte !

22 – LA BELLE ET LA BÊTE

Autrefois, dans une confortable aisance, vivait un cultivateur avec sa femme et ses trois filles, trois filles assez jolies. La cadette de la famille avait toujours porté le sobriquet de La Belle parce que sa beauté dépassait celle de ses sœurs. Ce paysan entourait ses filles d'une grande tendresse ; elles étaient pour lui de véritables trésors.

Un jour, le cultivateur dit à sa femme et à ses filles : « Demain, je vais vendre mes produits en ville. Avez-vous besoin de vêtements ou de bibelots qui feraient votre bonheur ? Indiquez-moi les articles de votre choix ; je vais tâcher de les dénicher chez les marchands et de vous les apporter ! Toi, dit-il à l'aînée des filles, quel cadeau préfères-tu ?

— Ah ! répond la fillette, je voudrais que tu m'apportes une robe, une belle robe !

— Et toi, dit le père en s'adressant à la seconde de ses filles, que désires-tu comme cadeau ?

— Moi, déclare la fillette, je désirerais un beau chapeau !

— J'essaierai de trouver ces pièces de vêtement ! Et toi, La Belle, quel cadeau vais-je t'apporter ?

— Moi, je me contenterais d'un bouquet de fleurs. Apportez-moi de la ville un bouquet de fleurs. J'en serais folle de joie !

— Ah ! c'est peu, de simples fleurs ! Tu n'es pas très exigeante, ma fille !

— Je m'en contenterai facilement ! J'aime tant les fleurs !

— J'essaierai de te satisfaire ! » dit le père.

Le lendemain matin le paysan se met en route, gagne la ville et y vend tous ses produits. Après avoir touché une grosse somme d'argent, il se dit : « Maintenant, je vais essayer de rassembler les cadeaux destinés à mes filles ! » Il fait le tour des magasins. Chez un marchand de vêtements, il achète une belle robe ; chez un autre, il achète un beau chapeau. Il visite plusieurs boutiques de fleurs, mais les fleurs artificielles ne l'intéressent pas ; il cherche des fleurs naturelles. Il cherche inutilement, dans la ville, des fleurs à son goût. Il s'informe à plusieurs endroits, visite des jardins, mais ne trouve rien. Il commence à se décourager. « Je désespère de trouver des fleurs pour ma cadette, pense-t-il : Elle va en avoir du chagrin ! Les autres ont leur cadeau, la cadette n'en aura pas ! Pourtant, il faudrait... il faudrait que je lui trouve des fleurs ! »

Il finit par s'engager dans une rue, à la limite de la ville ; cette rue semble se diriger vers la campagne. Il marche, sort de la ville et aboutit à une maison apparemment abandonnée, à en juger par les rideaux tirés jusqu'au bas des fenêtres. Cependant le paysan se trouve en face d'un parterre orné de fleurs de toutes les couleurs. « Enfin ! se dit-il, voilà exactement le choix de fleurs que je cherche ! »

Il pousse la barrière, entre dans le parterre et regarde les fleurs, en respire le parfum varié. Il en oublie tous ses soucis. « Je vais me faire une bonne provision de fleurs », se dit-il. Il en cueille un immense bouquet, et se dirige vers la sortie, quand il aperçoit un gros rosier chargé de superbes roses. Il se penche et casse une rose.

Aussitôt, du fond des broussailles, bondit une bête qui crie : « Malheureux ! Que fais-tu là ?

— Je ne pensais pas mal faire, riposte le paysan tout surpris.

— Eh bien ! tu en prends à ton aise ! Tu t'introduis dans mon parterre et tu te sers à même mes fleurs ! »

Le cultivateur tire de l'argent pour payer les fleurs, la bête ne veut rien entendre. « Ces fleurs ne sont pas à vendre ! Puisque les fleurs sont cueillies, tu peux les garder mais j'y mets une condition coûteuse. Ce sera pour toi un grand sacrifice. Si tu refuses cette condition, tu ne sortiras pas vivant de mon parterre ! »

Le paysan reste tout interloqué, ne sachant trop que faire. « Que demandez-vous en échange de ce bouquet de fleurs ? demande-t-il à la bête.

— Ta fille ! La cadette de tes filles. C'est pour elle, n'est-ce pas, que tu as cueilli ce bouquet ?

— Oui, c'était pour elle ! enchaîne timidement le cultivateur.

— Eh bien ! il faudra que tu m'amènes ta fille ici, avant un an et un jour ! »

À ces mots, le paysan a un geste de révolte. Pensez donc, une bête ! Il ne veut pas accepter de compromis. « Tu ne vois pas que tu dépasses les limites du bon sens ? Que veux-tu faire de ma fille ? demande le paysan.

— Ah ! ta fille n'aura pas de misère ! N'aie aucune crainte pour elle ! Amène-moi ta fille et je ferai son bonheur !

— Je vais lui parler de cette solution, mais si elle n'accepte pas de venir ici, que va-t-il arriver ?

— Dans ce cas, c'est toi qui viendras prendre sa place ! répond la bête.

— Eh bien ! réplique le cultivateur, je vais en causer avec elle, et je reviendrai. Je suis certain de revenir : elle ne voudra jamais accepter cette entente ! »

Le cultivateur revient chez lui, et distribue les cadeaux achetés en ville. Les deux plus vieilles filles étaient folles de joie, l'aînée, de sa belle robe, et l'autre, de son beau chapeau.

Quand la cadette s'avance pour recevoir son cadeau, son père lui remet son bouquet de fleurs. La fillette est ravie de la beauté du bouquet. Elle saute au cou de son père et lui donne un baiser. « Que vous avez donc fait preuve de bonté en m'apportant un bouquet si magnifique ! s'écrie la fillette.

— Mais si tu savais, ma fille, le prix qu'il m'a coûté ! répond le père.

— Vous y avez mis une grosse somme d'argent ?

— Pas de l'argent, mais il m'a coûté un gros sacrifice, ma petite ! Mais remettons ce sujet à plus tard ! »

La Belle prend le bouquet, va le déposer dans un pot, le transporte à sa chambre et ne manque pas de l'arroser chaque jour. Cette sorte de bouquet, on le sait, ne se flétrissait pas. Le bouquet restait toujours plein de vie.

Le temps passa assez rapidement. Quelques jours avant l'échéance fixée par la bête, le père commença à montrer des signes de tristesse. Il ne parlait presque plus, ne mangeait que très peu, dormait très rarement ; rien de la vie du paysan ne fonctionnait normalement. La cadette s'est vite aperçue de la nervosité de son père. Ce dernier tournait fréquemment les yeux vers sa fillette et fondait souvent en larmes. La jeune fille se décida enfin à questionner son père. « Qu'est-ce qui vous arrive, papa ? Vous semblez avoir du chagrin ! Qu'est-ce qui ne va pas ? » Aucune réponse !

Le paysan, longtemps renfermé dans son mutisme, appelle sa cadette, la veille du jour que la bête avait fixé pour recevoir la fillette. « Le temps est arrivé où je dois te révéler ce qui s'est passé quand je t'ai apporté ton bouquet de fleurs. » Le père raconte alors à sa fille toutes les péripéties de sa rencontre avec la bête, la bête qui l'avait obligé à lui amener sa fille. « Mais je ne puis te sacrifier de la sorte, ma fille ! Je vais aller te remplacer auprès de la bête !

— Non, non, papa. Vous allez rester ici. Ce bouquet, vous l'avez cueilli pour moi, c'est moi qui suis responsable de votre aventure et c'est à moi de satisfaire aux exigences de la bête !

— Ta décision est inhumaine. Je ne peux pas l'accepter. Raisonne-toi un peu. Moi, j'ai l'âge, j'ai plus d'expérience que toi. Laisse-moi aller rencontrer la bête !

— Non et non ! C'est à moi d'y aller. C'est moi que la bête veut obtenir et c'est moi qui dois aller la rencontrer. Nous partirons demain et vous me conduirez là où vous avez cueilli mes fleurs ! »

Le lendemain matin, la jeune fille se prépare, et son père la conduit à la ville, jusqu'au parterre où il a rencontré la bête. Le père et la fille échangent des adieux. La jeune fille pousse la barrière, pénètre dans le parterre et fonce dans le château. Les portes en étaient ouvertes à tout venant. Elle trouve la demeure magnifique. Elle esquisse une visite dans quelques locaux ; elle est émerveillée par une belle table disposée dans une salle à manger et chargée de toutes sortes de mets, de fruits et d'autre excellente nourriture. Elle s'aperçoit que tous ses désirs sont remplis à

l'avance. Veut-elle ouvrir une porte ? La porte s'ouvre d'elle-même ! Elle pense à se coucher ? Une belle chambre et un lit sont prêts à la recevoir !

L'après-midi est totalement consacrée à la visite du château. À l'heure du coucher, La Belle s'approche de la chambre, la porte s'ouvre ; elle y trouve des vêtements de nuit tout préparés. Elle revêt ces habits de nuit et se couche. Dans un lit neuf, elle n'avait plus sommeil. Vers minuit, elle entend un bruit accompagné d'un ébranlement du château. « C'est la bête qui arrive ! » pense La Belle.

La porte s'ouvre ; la fillette aperçoit la bête, une bête affreuse dont l'extérieur tenait un peu de l'oiseau, mais d'un oiseau peu commun. Une bête capable de faire peur à quiconque. La Belle se met à trembler, ne dit rien, tellement le souffle lui manque. « N'ayez pas peur, mademoiselle, de dire la bête ; je ne vous ferai aucun mal ! Je vais vous rendre une courte visite, causer quelques minutes et faire votre connaissance ! »

Le visiteur monstrueux s'assoit et commence à causer de plusieurs sujets, de ses biens, de son passé... une conversation très agréable à entendre. La Belle se rassure peu à peu. La peur la quitte ; elle en vient même à trouver cette hideuse bête aimable.

Chaque jour, la fillette revoit les mêmes événements se succéder. Sa nourriture était toute prête ; La Belle n'avait qu'à s'approcher de la table. Ses repas étaient préparés à son insu par des génies. À l'heure des repas, elle s'approchait de la table et mangeait. Le soir, la chambre s'ouvrait, la fillette se couchait ; à la même heure, la bête se présentait et l'on causait. Avec le temps un certain intérêt se développait entre les deux personnages.

Le temps passe très vite. Au bout d'un an, la bête se présente, un soir, en possession d'une belle bague. Elle la passe au doigt de La Belle. « Demain, dit la bête, il y aura exactement un an que tu vis au château. Aimerais-tu retourner visiter tes parents ?

— C'est évident que je jouirais de cette sortie !

— Eh bien ! demain, tu vas aller visiter tes parents ! Mais il ne faudrait pas que ton absence dépasse deux jours. Ne demeure pas hors du château plus de deux jours. Autrement, tu pourrais t'en repentir ! »

Le matin arrivé, La Belle ne perd pas de temps. Elle se prépare au voyage et se trouve transportée près de la porte de la maison paternelle. Elle entre chez ses parents. On a peine à la reconnaître dans ses vêtements luxueux. Ses parents qui la croyaient morte sont très heureux de la revoir. Ils n'en avaient reçu aucune nouvelle depuis son départ. Ses sœurs n'en savaient pas davantage.

Cependant, les deux aînées trouvent leur cadette plus jolie qu'à son départ. Ses vêtements de grand prix augmentaient sa beauté. Quelle ne fut pas leur admiration en apercevant la riche bague qu'elle portait au doigt. « Montre-nous donc de près ce bijou, La Belle ! » La jeune fille tire sa bague de son doigt et la passe à chacune de ses

sœurs qui a le loisir de l'essayer à son doigt. La bague lui est remise, et La Belle la replace à sa main.

La Belle demeure deux jours chez ses parents. Le matin du retour, la fillette veut remettre sa bague. Elle l'enlevait à chaque soir et la reprenait le matin. La fillette cherche sa bague ; la bague est disparue. Elle la cherche dans son lit, sur le parquet... elle ne trouve rien !

Elle va raconter sa mésaventure à son père et à sa mère. « Ma bague est disparue ! leur dit-elle. La bête m'a défendu de la prêter à qui que ce soit. De plus, il faut que je retrouve ma bague avant de retourner au château !

— Qui a pu s'emparer de ce bijou ? Est-ce toi ? » demande le père à l'aînée.

L'aînée proteste ; la deuxième nie également avoir dérobé le bijou de la cadette. Le père est forcé d'en venir aux menaces pour se faire remettre la bague par l'aînée. Ces mesures avaient pris un temps précieux. Le délai de deux jours accordé à La Belle était terminé.

La Belle retourne au château de la bête, mais elle y trouve un désordre indescriptible. Les chaises sont renversées, la vaisselle éparpillée sur une table dépouillée de toute nourriture, le parterre a été saccagé. « Mon Dieu ! que s'est-il passé ? » s'écrie la fillette.

Elle appelle la bête mais elle n'en reçoit aucune réponse. « Ma bête, où es-tu ? » crie-t-elle avec émotion. Elle cherche dans tous les recoins du château, mais ne la retrouve pas. L'angoisse l'étreint. Elle en était venue à s'ennuyer réellement de cette bête. Une idée lui traverse l'esprit : « Il lui est arrivé malheur, c'est certain ! »

La jeune fille s'élance hors du château, parcourt la plaine en pleurant et en cherchant partout. Elle aperçoit soudain, au loin, les ruines d'un ancien moulin abandonné. Il ne restait ni charpente de bois ni fenêtres. Elle se dit : « Ma bête est peut-être dans ces ruines ! » Elle fait le tour de cette masure en interrogeant du regard tous les coins. Finalement elle regarde sous une grosse touffe de branches. Elle aperçoit la bête, couchée sur le côté et secouée apparemment par ses derniers soupirs.

La Belle se jette à genoux près de la bête mourante, lui enserre le cou entre ses bras et s'écrie à travers ses larmes : « Ah ! ma bête ! Tu ne vas pas mourir ! Reviens à toi ! J'ai désobéi ; je suis revenue en retard, mais ce n'est pas ma faute ! » Les larmes inondent le cou de la bête.

Tout en pleurant et se lamentant, elle entend subitement des pas derrière elle. La fillette se redresse et voit un beau prince venir à elle. Sa surprise est évidente. « Qu'avez-vous à tant pleurer, mademoiselle ? lui demande ce visiteur inattendu.

— C'est ma bête ! Ma bête vient de rendre le dernier soupir. Cette perte m'est très douloureuse !

— Votre bête, continue le prince, ne la pleurez plus ! C'est moi !

— C'est incroyable ! Vous êtes tellement joli, alors que ma bête n'était pas belle ; mais toutefois, je l'aimais bien !

— La bête, c'était moi, n'en doutez pas ! J'ai été métamorphosé en bête par un génie. Il fallait, pour reprendre ma forme de prince, que les événements se produisent exactement comme ils se sont déroulés ces dernières minutes. Maintenant, nous allons nous épouser ! »

Le prince et la Belle revinrent à la demeure du cultivateur, père de la fillette. À la vue des préparatifs de la noce, les deux sœurs aînées se sentaient un peu jalouses de leur cadette. Chacune des deux plus vieilles sœurs aurait désiré devenir l'épouse du prince. Mais c'était la cadette qui avait mérité ce bonheur. Le prince et La Belle se sont mariés, et sont devenus les parents de nombreux enfants.

L'été dernier, je suis passée par cette région, et j'ai vu, près de la porte du château, des petits princes et des petites princesses. Cette découverte ne m'a pas empêchée de venir vous raconter cette histoire !

LA BELLE ET LA BÊTE

Conte populaire raconté le 24 août 1960 à Saint-François-de-Matapédia, comté de Bonaventure, par Mme Louis Lévesque, née Célinas Sirois (70 ans) ; conte appris de sa grand' mère, Céleste Lafrance (qui avait alors 55 ans), il y a plus de 60 ans. Mme Louis Lévesque est née à Saint-Jean-de-Dieu, comté de Témiscouata.

Enregistrement n° 1480 ; conte-type 425 I b, d, d[1]*, II d, III c*[3]*, IV et V (fin écourtée et altérée).*

Il y ava't autrefois, in cultivateur qui été' à l'aise. I' ava't sa femme et t'oâs filles, t'oâs jolies filles. La plus jeune, i's l'app'la'ent te'jours La Bell' parç' qu' 'a été't plus bell' que 'és aut'es. Ah ! p'is ce cultivateur-lâ, b'en, i' eum'at cés fill's-là, b'en, c'été't dés trésors pour lui.

Un bon jour, i' dit à sés filles, p'i' à sa femme, i' dit : « D'main, i' dit, j' vâ' en vill' vend' més produits d' la ferme. I' dit, avez-vous besoin d' que'qu' chose en linge [1], ou d'mandez-moé de quoi c' que c'ést qu' vous aimez l' mieux, i' dit, j' vâs vous l'emporter. J' vâ' esseyé' à trouver çâ chez lés marchands, lâ. Ça fa't qu'i' dit : toé, la plus vieille, lâ, quoi c' c'ést qu' t'eum'ré's [tu aimerais], ton cadeau ?

— Ah ! 'a dit, moé, 'a dit, j' voudrè' avoèr enn' robe, 'a dit, enn' bell' robe.

— Bon ! Toé, i' dit, la deuxième, i' dit, quoi c' c'ést t'eum'rè' avoèr ?

— 'A dit, moé, 'a dit, j' voudrè' avoèr un chapeau, in beau chapeau.

— I' dit, j'asseill'rai [j'essaierai] à trouver çâ ! P'i' i' dit, toé, La Belle, quoi c' c'ést qu' tu veu' avoèr ?

— Ah ! 'a dit, moé j'aim'rè' avoèr in bouquet d' fleurs. Emportez-moé in bouquet d' fleurs qui vient d' la ville. Ah ! qu' j'eum'ra's çâ.

— I' dit, c'ést pâs grand-chose, i' dit, t' és pâs gourmand' beaucoup !

— 'A dit, j' vâs m' contenté' avec çâ, 'a dit, j'eum' tan [tant] 'és fleurs !

— I' dit, c'ést correck ! »

---

1. *Linge* : Lingerie, vêtements.

Fa't que l' lend'main matin, i' â parti. Lâ, i' â monté en ville avec tout's sés produits, i' a tout été vend' çâ, et pui' i' ava't ramâssé enn' bonn' somm' d'argent. I' dit : « Asteur, faut que j' pense, i' dit, à més filles ! » Fa't qu'i' a parti, p'i' i' a 'té dans lés magasins, dans lés gros magasins, i' â trouvé dés bell's robes, i' â ach'té un' robe. I' â r'tourné dan in aut' magasin, i' â ach'té in beau chapeau. Fa't qu'i' â r'gardé in peu partout pour trouver dés fleurs. I' y en ava't pâs ; lés fleurs naturelles, ça s' trouvait pâ' êt' dés fleur' artificielles, mé' un bouquet naturel qu'i' voulè' avoèr.

Ça fa't qu'i' en trouv' pâs lâ. I' pârt p'i' i' charch' partout par tout' la ville, dans tout's lés rues, p'i' i' a r'gârdé partout, i' y ava't dés jardins, divers's places, i' a pâs pu trouver çâ. Lâ, i' été't découragé, i' pensé't : « J' pens' que j' pourrai pâs trouver de quoi c' que c'ést qui fau' à ma fille ! I' dit, 'a vâ êt' peinée. J' voudrais pâs m'en aller ; lés aut'e' ont leur cadeau, p'i' i' dit, elle, 'a 'n n'a pâs. Pourtant foudré't que j' trouvèré's çâ. »

Ça fa't qu' te'jours, i' pren un' rue par en arguiére ; ça avé't d' l'air ça allé' en gangnant la campagne. Prend c'tte rue-lâ, p'i' i' marche. I' pâss' la ville ; i' arrive, à in moment denné, à enn' maison que ç'ava't l'air abandonné. Tout's lés rideau' éta'ent baissés, ç'ava't d' l'air abandonné. P'i' i' avait l' plus beau parterre en avant, parterr' de fleurs. I' y ava't assez de bell's fleurs, lâ, de tout's lés couleurs. « Bon ! i' dit, v'lâ justement, i' dit, c' qui m' faut ! »

Ça fait qu'i' s'en vâ, p'i' i' rouvr' la bârguiér' ; la bârguiére éta't pâs farmée [2]. I' rent' là-d'dans, et p'i' i' r'gard' lés fleurs, i' respir' cés fleurs-lâ, ça senté't de tout's lés bonn's senteurs. Ah ! i' étè' enchanté. I' dit : « J' vâs te'jours b'en... » Lâ, i' commence à câsser dés fleurs. Ah ! i' s'en câsse un beau gros bouquet.

Quand i' vient prê' à partir, i' s'en vâ, pâsse l' long d'in gros rosier. Ah ! b'en i' y avait dés plus bell's ros's, lâ. I' s' pench' p'i' i' câsse enn' rose. Tout d'in coup c' qu'i' sort d' là-d'dans ? Enn' bête ! « Ah ! i' dit, malheureux, quoi c' que tu fa's lâ ? » Lâ, pensez si l'homm' rest' saisi, lâ. « Ah ! b'en, j' pensais pâs mal fére !

— Mé', i' dit, t'és pâs gêné : rentré' icitt' p'is, i' dit, v'nir câsser més fleurs de minme ! »

Ah ! lâ i' veut payer, t' sé's b'en, dés fleurs ! La bêt' dit : « C'ést pâ' à vend' cés fleurs-lâ. I' dit, i' y â 'ien que un' condition pour garder ton bouquet. Lâ, asteur qu'i' ést câssé, i' faut qu' tu l' gardes. Mé', i' dit, j' vâs te d'mander, i' dit, in grand sacrifice. Autrement, i' dit, tu sortirâs pâs d'icitt' vivant. »

Ah ! lâ, i' rest' tout' confondu. Bon, i' sava't pâs beaucoup... « Quoi c' c'ést qu' vous voulé' avoèr, i' dit, pour c' p'tit bouquet lâ ?

— I' dit, ta fille ; la dargniér' de tés filles. C'ést pour ell' que t' âs câssé ce bouquet-lâ ?

— I' dit, oui c'éta't pour elle.

---

2. *Fermée* : Ici, verrouillée, cadenassée.

— B'en, i' dit, foudrâ dan in an, in an et un jour d'éci, qu' tu m'emmèn's ta fille ! »

Ah ! mé' quand qu'i' â entendu dir' çâ, hein ! i' veut pâs, b'en crèr' [croire], i' dit, enn' bêt', mé', i' dit : « Tu voés te'jours b'en qu' ça pâs d' bon sens ! Quoi c' que vous voulez fair' de ma fille ?

— I' dit, 'a a'râ pâs d' misére ! Crains pâs pour ta fille ! Emmèn'-moé ta fille icitte, p'i' 'a s'râ h'ureux !

— Mé', i' dit, j' vâs gu'i parler d' çâ. I' dit, si 'a veut pâs lâ, quoi c' que c'ést qu' ça vâ fére, çâ ?

— B'en, i' dit, ça s'râ toé qui faudra' qui vienn' prend' sa place icitte.

— B'en, i' dit, j' vâs gu'i parler d' çâ, p'i' i' dit, j' viendrai ! I' dit, j' pens' b'en, i' dit, c'ést b'en çartain que ça vâ êt' moé qui vâs v'nir, parce qu'i' dit, elle, i' dit, 'a voudrâ pâs ! »

Comme... i' pârt p'i' i' s'en r'tourn' chez eux. I' arriv' p'i' i' denn' tout's lés cadeaux qu'i' avè' eus, lâ. Ah ! b'en, lés fille' éta'ent b'en contentes. La plus vieille, tout çâ, p'is l'aut', la minm' chose, l' beau chapeau !

Quant' ça vient la dargniére, i' gu'i deunn' c' bouquet-lâ. Ah ! 'a trouv' c' bouquet assez beau, 'a prend son pér' par le cou, hein ! p'i' all' l'embrasse, p'i' 'a dit : « Vous avez 'té don bon d' m'emporté' in pareil beau bouquet !

— Oui ! I' dit, mé' i' m' coût' b'en cher, ma fille !

— 'A dit, ça vous â pris beaucoup d'argent ?

— I' dit, c'ést pâs d' l'argent, mé' i' dit, i' m' coûte in grand sacrifice. I' dit, parlez-en pâs pour asteur ! »

Ça fa't qu' 'a prend l' bouquet, p'i' all' l'emmèn' dans sa chamb' p'i' 'a l' met dan in pôt, et p'is lâ, b'en, à tout's lés jours, all' l'arrosé't, p'is cés bouquets-lâ, i's resta'ent te'jours... i's flétrissa'ent pâs, t' sé's b'en, i's resta'ent te'jours beaux.

Te'jours ça a fait' in an et un jour. Ça 'té vit' pâssé. Quand ça v'nu su' 'és dargniers temps, lâ, qu' l'année â rajué [achevé], lâ, l' pére, lâ, s'ést mi' à êt' triste. Ah ! i' parlé't presque p'us, i' mangea't p'us, i' dorma't p'us, p'us r'guien ! Ça fa't qu' sa fill' s'en ést aparçue. I' 'a r'gardé't, sa fill', d' temps en temps, hein ! p'i' i' v'né't lés yeux, t' sé's b'en, lés larmes parta'ent dés yeux p'i' ça gu'i coulé't. 'A dit : « Quoi c' c'est qu' vous avez, mon pére ? Quoi c' c'ést que... Avez-vous... vous avez du chagrin ? Quoi c' que c'ést qu'i' y â ? » I' parla't pâs. Te'jours quant' l'année a été écoulée, finie, lâ, i' appell' sa fille. I' dit : « Asteur, lâ, i' dit, j' pens' b'en, i' dit. J' m'en vâs t' conter quoi c' c'ést qui m'a arrivé quant' j'ai été charcher ton bouquet ! » Lâ, i' gu'i â tout conté quoi c' c'ést qui avè' arrivé. Mé' c'tta bêt'-lâ voulé't l'avoèr. I' dit : « C'ést in affére, çâ, c'ést pâs f'sab'e [faisable]. I' dit, j' vâ' aller prend' la place, moé !

— 'A dit, non, non, non, pâpâ, vous allez resté' icitte. 'A dit, c' bouquet-lâ a 'té câssé pour moé, 'a dit, c'ést moé qui vâs gu'y eller [aller] ! »

Lui, i' pouva't pâs... I' dit : « Ça a presque pâs d' bon sens ! Tu 'oés te'jours b'en, ça a pas... i' dit, moé, j' su's plus vieux, p'is toé, t' és jeune. D'abord, i' dit, laiss'-moé aller !

— 'A dit, non, non ! C'ést moé qui vâs gu'y eller ! 'A dit c'ést moé qu'i' veu' avoèr, c'ést moé qui vâs gu'y eller ! 'A dit, on vâ partir demain, p'is conduisez-moé jusqu' iou c' que c'ést qu' vous avé' été. »

L' lend'main matin, 'a s' greille [gréer][3], et p'is, lâ, son pér' l'amène à la ville i' arriv' lâ, à c'tte maison, lâ. Lâ, i' ont fait' leu's adieux, et p'i' alle ouvert la barguiére, lâ, p'i' alle a rentré. Lés porte' éta'ent pâs bârrées, 'a a rentré dan in beau château, hein ! tout' été't... Ah ! c'été't vraiment beau là-d'dans. Partout c' qu' 'a allé't, hein ! i' y avè' enn' bell' tab' de mis dans... enn' bell' salle à dîner, lâ, et p'is c'été't chargé de tout's sort's de mets qu'i' y avait lâ, dés fruits, i' y avait tout's sort's de chos's de beau. Partout, c' qu' 'a voulé't, tout était... pareil com' si ça a'rait tout' connu sés désirs. 'A parté't pour ouvrir un' porte, lés port's s'ouvrè' t'ut seules, 'a rouv' enn' porte, i' y avé' in beau lit tout' prêt pour la r'cevoèr.

To'jours, 'a pâss' l'après-midi à visiter partout dans l' château. Quand ça v'nu l'heur' de s' coucher, 'a s'en vâ, p'is la port' s'ouvre encore, p'i' alle a rentré avec tout' du ling' prêt, t' sé's, pour... enn' bell' rob' de nuit. 'A s'habille et p'i' 'a s' couche.

Lâ, b'en, c'été't tout' nouveau pour elle, dan in lit nouveau, 'a avé't pâ' envie d' dormir beaucoup. Vers minuit, alle atten [entend] in bruit, ah ! l' château tremblé't, hein ! c'été't... Fait qu' 'a a pensé : « V'lâ çâ qui arrive ! » La porte s' rouv'e, hein ! p'i' alle aparçoét çâ, c'tte bêt'-lâ. C'étè' enn' bêt' terrib'e. Ah ! i' avé't... ça avé't la form' d'un oiseau, mé' c'éta't pâ' in oéseau. Comme in moment, ça l'â assez saisie. I' dit : « Ayez pâs pêur, mad'moiselle, i' dit, j' vous f'rai pâs d' mal ! I' dit, j' viens seul'ment vous voèr, fér' connaissance avec vous, i' dit, parler que'qu's minute' avec vous, i' dit, j' s'rai pâs longtemps ! »

Fa't qu'i' s'ést en v'nu, p'i' i' s'ést assis, p'is lâ, b'en, i' s'ést mi' à parler de tout's sort's de chos's, hein ! tout c' qu'i' avé't... qu'i' avé' été, p'is, ah ! b'en, i' parlé' dans tout's lés goûts. Lâ, 'a s'ést rassurée ; 'a avé't p'us pêur ; 'a l' trouvé't b'en aimab'e.

Lâ, à tout's lés jours, i' a... c'été't la minm' chose ; son mangé' était tout' prêt, 'a avé' 'ien qu' à s' mett'e à 'a tab'e, toute l' manger, ça avait d' l'air tout'... faisé't comme' si ça avé' été tout' préparé par dés génies. 'A avé't pâs connaissanç' de r'guien, mé' quand qu' c'ta't l' temps d' manger, la tab'e s' metté't p'i' 'a s' metta't lâ p'i' 'a mangé't. L' soèr, la chamb'e était prê' et p'is, à 'a minme heure, la bête arrivé't, p'is lâ, b'en, p'us que ça allé't, p'us qu'i' été' intéressés tout's lés deux.

Te'jours, ça a pâssé vite. Au bout d'un an, i' ést v'nu... l' soèr i' â arrivé, p'i' i' avé' enn' bell' bague, p'i' i' gu'i â pâssé au doigt. I' dit : « D'main, i' dit, ça vâ fér' juss' in an, i' dit, qu' t'és t-écitte. I' dit, tu vâ' aller voèr tés parents. Aim'ra's-tu çâ ?

— Ah ! b'en, 'a dit, c'ést b'en çartain qu' j'eum'ra's çâ !

3. *Gréer (gréyer)* : Préparer, vêtir, habiller.

— B'en, i' dit, tu vâs gu'y aller d'main et p'is par exemp'e, i' dit, faudra't tu s'râ's pâs pluss'... plus longtemps, deux jours. Pâss' pâs deux jours. I' dit, si tu pâsses c' temps-lâ, i' pourré't t'arriver malheur ! »

Ça fa't qu' lâ, l' matin qu'i' â arrivé, ça a pâ' été long ! Alle â été transportée juss' à la porte' de che' z-eux. Ça fa't qu' lâ, alle a rentré che' z-eu', et p'i' 'a été't b'en habillée, elle, lâ. Son pére et p'is sa mére éta'ent b'en contents. I's pensa'ent qu' à éta't morte. B'en crair', i's 'n n'ava'ent pâ' eu d' nouvell's depu's qu' 'a éta't partie. P'is lés sœurs pareil.[4] En minm' temps, sés sœur' i' ont trouvé, t' sé's b'en, qu' 'a été't... 'a été't p'us bell' qu' 'a été' encor' quand 'a ést partie ; p'i' 'a été't b'en habillée p'i' i' on aperçu çâ, c'tte bell' bagu' qu' 'a avé' au doigt. Ah ! c'ést enn' bagu' très rich' qu' 'a avé' au doigt.

Fa't qu'i' ont dit : « Mont'-nous don ça, voèr, c'tte bagu'-lâ ! » 'A a pris sa bague p'i' 'a leu's â montrée. I's l'ont tout'... i's l'on asseyée [essayée] chaquin leur tour, p'i' i's gu'i ont r'donnée, 'a se l'ést mi' au doigt. T'hours qu' 'a été deux jours lâ. La deuxièm' journée, la dargniér' nuit qu' 'a a pâssé lâ, lâ, l' lend'main matin, 'a s'ést l'vée pour... all' l'oté't te'hour' à tou' 'és soèrs sa bagu' qu' 'a a metté' à la têt' de son lit.

'A s'ést l'vée l' matin pour mett' sa bague, la bague avé' disparu. Ah ! lâ, a charch' sa bagu' partout, 'a pensa't qu' 'a pouvé' avoèr tombé à terre ; 'a charch' partout, r'guien ! Fa't qu' lâ, alle a 'té trouver son pér' p'i' 'a gu'i â dit çâ, p'is sa mére aussi. 'A dit : « Ma bague ést disparue, p'i' 'a dit, faut pâs, 'a dit... la bête, m'â b'en défendu d' la prêté' à parsonne. Faut que j' m'en r'tourne, 'a dit, avec ma bague !

— Ah ! lâ, l' pér' dit, i' dit : Comment ça s' fa't, çâ ? Qui c' que c'ést qui... c'ést-tu toé, i' di' à sa plus vieille, c'tu-toé qui âs pris c'tte bagu'-lâ ? »

Ah ! 'a s' défend, c' pâ' elle ; l'aut' s' defen aussi. To'hours, i' a été obligé de s' fâcher pour v'nir à bout d' gu'ieu' fér' donner. C'été't la plus vieill' qui l'ava't pris. Fa't qu' 'a a pris tout c' temps-lâ, qu' ça ava't pris, pour lés fair' décidé' à denner c'tte bagu'-lâ. L' tem [temps] ava't pâssé. Lâ, ça a dépassé in peu deux jours.

Te'jours, 'a a parti, p'i' 'a s'ést en-allée. Alle a arrivé au château, à son château, tout été' à l'envers, lés chais's renvarsées, la vaissell' toute éparpillée su' la tab'e, i' avait p'u' à manger. Tout été't, t' sé's b'en... lés fleurs dans son parterre éta'ent brisées. « Mon doux ! 'a dit, quoi c' c'ést qui â pâssé ? » Lâ, alle appell' son oiseau, lâ, sa bête. 'A gu'i â parlé. « Ma bête, 'a dit, la bêt' où c'ést qu' tu es ? » Fa't qu' la bêt' gu'i a pâs répond ; lâ, alle a charché partout dans l' château, p'i' all' l'â pâs trouvée.

Lâ, la peine l'â pris. 'A s'été't... 'a avé't v'nu, elle, qu' 'a s'ennuyé't de sa bête, lâ. Lâ, 'a a pensé : « I' gu'i â arrivé malheur, b'en çartain ! » Lâ, 'a a parti, 'a a sorti du château, p'i' alle a pris l' champ, p'i' 'a pleuré't, p'i' 'a charché't partout. Ça fa't qu' 'a a vu qu'i' y avé't dans l' champ b'en loin, i' y avé' enn' mâsur' de moulin, in vieux

4. *Pareil* : Pareillement, également.

moulin qui était... B'en, c'ést... i' avait p'us... b'en, c'été't brisé. I' y avait p'us d' boâs lâ, p'us r'guien. Te'hours, 'a a pensé : « I' peu' êt' 'ted b'en êt' lâ ! » I' y avé't du boâs pâs b'en loin. 'A gangne à c' moulin-lâ, c'tte mâsur' de moulin-lâ, p'is lâ, 'a fa't l' tour de d' çâ, p'i' 'a charch' partout. I' y avé' enn' gross' tall' de branches, lâ ; 'a r'gârde en d'ssour d' cés branch's-lâ, 'a 'oét sa bête, lâ, qui ést tombée su' l' côté, p'i' i' aj'vé't [achevait], t' sé's b'en, i' respiré't p'u' 'ien qu'in peu.

Ah ! lâ, 'a s' jette à g'nou' à côté, hein ! p'i' all' l' prend par le cou, lâ, p'is lâ, 'a pleure. « Bon ! ma bête ! P'is vâs-tu... r'vien à toé [reviens à toi]. P'is j' su's t-arrivée, lâ, j'ai désobéi, j'ai arrivé trop târd, mé' c'ést pâs d' ma faute, tout' câ ! » P'i' 'a pleure, lâ, bon ! Lés larmes... quand... du moment, lâ... T't d'in coup, comme 'a parlé't, 'a s' lamenté't comm' çâ, 'a a 'ttendu [entendu] marcher.

Alors, lâ vit'ment, 'a s'ést l'vée. C' qu' 'a 'oét v'nir à elle ? In beau prince ! In beau prince ! Fa't qu' 'a l' l'â surpris. I' dit : « Quoi c' c'ést qu' vous avé' à pleurer comm' çâ, mad'moiselle ?

— B'en, 'a dit, c'ést ma bête, 'a dit, qu' j'ai pardue, qui s' moura't, p'i' 'a dit, c' qu'i' m' fa't b'en d' la peine.

— I' dit, vot' bête, i' dit, pleurez-la pâs, i' dit, c'ést moé !

— B'en, 'a dit, j' pourra's-t-i' croère ? 'A dit, j' vous cré's pâs ! B'en, 'a dit, vous qui ést si beau, p'i' 'a dit, la bête, 'a dit, je l'aima's b'en, mé', 'a dit, 'a éta't pâs belle !

— Ça fa't que lâ, i' dit, i' dit, c'ést moé ! I' dit, c'ést moé qu'éta's 'mmorphosé comm' çâ, in génie qui m'avè' 'mmorphosé en bêt' comm' çâ. P'is, i' dit, asteur, i' dit, foulé' [fallait] absolument qu' ça arrive... qu' lés chose' arriv'nt comme i' on arrivé, pour que j' seill' délivré. I' dit, asteur, i' dit, on vâ s' marguier ! »

Ça fa't qu' lâ i' ont parti, p'i' i' ont r'venu che' z-eux, p'is r'mener la fill' che' z-eux, p'i' i's s' sont marguiés. B'en, quand... b'en, lés deux sœurs, lâ, éta'ent b'en jalouses. I' a'ra'ent b'en voulu ça a'ra' 'té eux aut's qui a'ra'ent pris... qui a'ra' eu c'tte plac'-lâ. Mé', elle, c'été'... c'été' ell' qui l'ava't mérité. P'is lâ, i's s' sont marguiés, p'i' i' on eu beaucoup d'enfants.

P'is moé, j'ai pâssé par lâ, c't été, j' 'és ai vus p'usieur' à la porte, dés p'tits princ's p'is dés p'tit's princesses, p'is j' su's v'nue écitte, lâ, pour vous lés... raconter çâ.

23 – L'OISEAU DE VÉRITÉ

Il y avait, une fois, un cultivateur qui avait trois belles filles. Comme il arrive souvent dans les contes, il y en avait une plus belle que les autres : la cadette était beaucoup plus jolie que ses deux sœurs.

Ces jeunes filles n'étaient jamais sorties de chez elles. Elles allaient bien à la messe et aux vêpres. Elles fréquentaient l'église, le dimanche, comme de pieuses chrétiennes, mais, leurs dévotions accomplies, elles revenaient à la maison et ne se permettaient aucune autre sortie.

Un bon dimanche, après la messe, elles croisent les filles du voisin. Celles-ci leur proposent une invitation : « Venez danser chez nous, ce soir. Nous faisons une veillée, et nous voudrions y rassembler plusieurs filles. Elles se font rares aujourd'hui. Venez, vous aurez beaucoup de plaisir. Vous verrez comme ce sera agréable. Plusieurs jeunes gens des rangs voisins vont participer à notre danse. Nous vous invitons donc à venir à notre soirée ; vous ne le regretterez pas !

— Il nous faut d'abord en parler à notre père. S'il le permet, nous irons à votre danse. Mais il n'aime pas beaucoup que nous participions à ces réunions mondaines. D'ailleurs, comme nous ne visitons à peu près personne, nous sommes mal à l'aise pour nous introduire dans ces réunions de jeunes.

— Vous n'avez pas raison d'être si timides ; chez nous, tout se passe simplement. Nous vous attendons !

— Nous allons commencer par en parler à papa ! » répondent les trois sœurs.

De retour à la maison, elles demandent à leur papa d'aller veiller, le soir, chez le voisin. Le père ne se montre pas très enthousiaste de ce projet. La mère prend bientôt la part de ses filles : « Laisse-les donc aller chez le voisin, ce soir ! Elles ne visitent personne, ces enfants-là ! Pour une fois, accorde-leur donc cette permission !

— Je leur permets, répond le père, mais je ne veux pas qu'elles rentrent trop tard ! Allez-y, mes filles, mais revenez de bonne heure !

— Entendu ! reprennent les filles ; nous allons revenir de bonne heure, ou du moins nous allons essayer de ne pas rentrer trop tard !

— Je vous accorde votre permission. C'est la première fois que vous allez veiller seules, mais j'ai bien l'impression que ce sera aussi la dernière fois ! »

Les trois sœurs étaient folles de joie. Elles quittent la maison paternelle et s'engagent sur la route. Mais au lieu de prendre la direction de l'endroit où s'était organisée la danse, elles marchent, par mégarde, en sens opposé. Elles marchent longtemps, toujours dans l'espoir d'arriver à la maison de danse. Dès qu'elles apercevaient une maison, elles se rendaient compte que les propriétaires étaient absents : les lumières étaient éteintes ! Elles filaient à une autre maison... même déception ! Après être passées devant plusieurs habitations, elles n'avaient pas encore trouvé la maison où se faisait la danse.

Elles prennent donc une décision : « Nous allons marcher encore quelques minutes. Si nous ne trouvons pas la demeure que nous cherchons, nous retournerons chez nous ! » Elles continuent à marcher. Soudain, elles aperçoivent dans le lointain une grosse lumière et une immense bâtisse dans la direction de leur course. « Nous allons nous rendre à cette maison, se disent-elles. Ce doit être là qu'a lieu la danse ! »

Les trois sœurs pressent alors le pas et avancent avec courage. Elles rejoignent enfin la bâtisse illuminée. Ce n'était pas la maison de danse, mais c'était un château. Un prince, un beau prince se promenait sur la galerie de ce château. Les trois fillettes s'arrêtent et s'écrient : « Ah ! le beau prince ! C'est ce qu'on peut appeler un beau prince ! »

L'aînée des trois sœurs se laisse aller à une confidence : « Moi, dit-elle, si j'épousais un homme de cette qualité, je ne prendrais que dix aunes de toile pour habiller un régiment !

— Quant à moi, continue la deuxième, j'habillerais aussi un régiment, mais je n'utiliserais que cinq aunes de tissu ! »

Les deux sœurs les plus âgées se tournent alors vers leur cadette et lui demandent : « Que pourrais-tu faire, toi, si tu épousais un bel homme comme ce prince ?

— Je lui donnerais deux enfants, deux jumeaux, un garçon et une fille. Le petit garçon porterait au front l'image de la lune, et la petite fille, l'image du soleil !

— Ah ! s'exclament les aînées, tu as toujours des idées différentes des nôtres, toi ! »

Les trois sœurs éclatent de rire, tellement elles trouvent leur conversation dépourvue de bon sens. « Maintenant, disent-elles, il est déjà tard ; il nous faut retourner chez nos parents ! »

Les fillettes reviennent chez elles, sans soupçonner que le prince a entendu les confidences qu'elles se sont faites l'une à l'autre.

Le lendemain matin, les trois sœurs voient un beau carrosse s'immobiliser devant la demeure de leurs parents. Un joli prince — celui qu'elles avaient vu, le soir précédent — descend de voiture et se dirige vers la maison. Les trois fillettes s'empressent de regagner leurs chambres, pour s'y cacher. Elles sont toutes surprises

de cette visite inattendue. « Qu'est-ce que le prince vient faire ici, ce matin ? » se demandent les trois sœurs. Le papa se pose la même question à la vue de ce personnage.

Le prince entre. On lui assigne un siège. Le visiteur commence une sorte d'interrogatoire ! « Êtes-vous seul ici ? demande-t-il au paysan.

— Non ! je vis avec ma femme et mes filles. Ces dernières sont allées se cacher sous l'effet de la surprise de voir arriver un visiteur peu ordinaire ; mais dans quelques minutes, je vais leur dire de se montrer. »

Le paysan appelle alors chacune de ses filles par son nom, et les fillettes viennent rencontrer le visiteur. La cadette, à la vue du prince, se sent toute confuse et ne peut empêcher le sang de lui monter au visage. Le prince peut à peine réprimer un sourire. Le père veut tenter d'éclaircir la situation : « Puisque vous tenez à voir mes filles, que s'est-il passé ? Est-il survenu un accident quelconque ? Mes filles ne sortent jamais d'ici ; mais, ce matin, vous nous arrivez... Mes filles ont-elles mal agi ? Qu'ont-elles pu faire d'irrégulier ? »

Les trois sœurs, il va sans dire, se sentaient dans l'embarras. Elles ne savaient que dire. « Non, se décide à répondre le prince, elles m'ont rien fait de mal ! Rassurez-vous ! J'ai seulement entendu leurs réflexions, hier soir, pendant que je me promenais sur ma galerie. Elles ne se sont pas rendu compte que je les entendais. L'aînée s'est vantée de pouvoir habiller un régiment en utilisant seulement dix aunes de toile. La seconde se croyait capable d'en faire autant avec seulement cinq aunes de toile. La cadette a confié à ses sœurs que si elle épousait un homme de ma qualité, elle lui donnerait deux jumeaux : un petit garçon portant au front l'image de la lune, et une petite fille portant, au front, l'image du soleil ! Je suis venu, ce matin, vous demander la main de votre plus jeune fille. »

Le cultivateur, tout heureux de cette démarche, lui accorda sa cadette. Peu après, on célèbra le mariage, et le prince amena au château la fillette du cultivateur.

La reine, la mère du prince, se sentit humiliée du choix de son fils. Elle aurait voulu que son prince épousât une fille de la noblesse, la fille d'un personnage illustre. Elle était déçue de constater que sa bru soit la fille d'un paysan, même si ce terrien vivait à l'aise. Le fils du roi aurait dû, d'après la reine, épouser une fille de sang royal !

La reine prend donc sa bru en aversion, déçue qu'elle est de cette irrégularité. La belle-mère s'ingénie à gronder sa bru en l'absence de son mari. Le prince ne se rend pas compte de la malice de sa mère.

Un jour, le prince se voit forcé d'aller conduire une guerre. Une fois le fils parti, la reine se dit à elle-même : « Le prince est absent, je vais profiter de son absence pour me débarrasser de sa femme ! »

Une fée, une mauvaise fée demeurait dans le voisinage du château. Chaque jour, la reine allait la visiter. Elle consultait la fée ; celle-ci tirait les cartes ou procédait

autrement pour lui prédire l'avenir. Un jour, la reine dit à la fée : « Je hais ma bru ; elle est d'un rang trop humble pour nous. Je voudrais la faire disparaître. Connaîtrais-tu un moyen discret de m'en débarrasser ?

— Patientez ! répond la fée. Nous ne connaissons pas ce qui peut se produire d'ici quelque temps. Il peut arriver un événement de nature à nous décider d'agir bientôt. »

Cet événement n'a pas tardé. La femme du prince accoucha de deux jumeaux, comme elle l'avait prédit : le petit garçon portait la lune au front, et la petite fille, le soleil. Et ces deux enfants étaient d'une beauté peu commune. Ce détail rendait la vieille reine encore plus jalouse, encore plus irritable. La belle-mère fait demander la sorcière, sa voisine, et lui fait voir les enfants. « Le temps est maintenant venu de faire disparaître la bru, dit la sorcière. Avez-vous toujours les mêmes dispositions à l'égard de la jeune maman ?

— Je veux plus que jamais la faire disparaître ! répond la reine.

— Eh bien ! c'est l'occasion toute souhaitée ! »

La jeune maman dormait encore. À son réveil, elle demande à voir ses enfants ou l'être qu'elle avait mis au monde. La reine et la sorcière répondent : « N'en parle pas de tes enfants ! Tu as accouché d'un chien et d'une chienne !

— Jamais je ne le croirai ! Pourrais-je les voir au moins ? Un chien et une chienne ! C'est impossible ! proteste la maman.

— Ne nie rien, les faits sont là, tu as mis au monde un chien et une chienne ! »

L'épouse du prince pouvait difficilement cacher sa douleur. La belle-mère et la sorcière ne l'encourageaient guère : « Nous avons fait disparaître ces petits monstres ; tu ne les verras jamais ! »

Sans tarder, la reine fait rédiger une lettre destinée au prince et lui annonce que sa femme a mis au monde un chien et une chienne. Elle lui demande ce qu'elle doit faire de la mère et des deux petits monstres. Le prince répond : « Veillez à les faire disparaître tous trois ! » C'est la réponse que la reine jalouse attendait. Elle ne tarde pas à exécuter la volonté du prince. Elle appelle deux domestiques préposés aux travaux de la ferme et leur donne un ordre sévère : « Allez et faites disparaître cette femme ! Employez n'importe quel moyen, mais débarrassez-en le château ! Quant aux enfants, nous les avons placés dans une corbeille ; faites-les mourir et jetez-les là où bon vous semblera ! »

Les domestiques aimaient l'épouse du prince. Ils la trouvaient jolie et d'une bonté assez rare. Ils trouvaient insensé de mettre à mort une personne si sympathique. Quoi qu'il en soit, ils se mettent en route, en compagnie de la femme, pour exécuter les ordres reçus. L'un des domestiques la tient par le bras, et l'autre porte la corbeille. Ils la conduisent à une grande distance dans la forêt sans lui révéler ce que contient la corbeille.

Une fois rendus en pleine forêt, les domestiques se consultent : « Il est insensé de faire mourir l'épouse du prince ! » Puis, ils s'adressent à la femme : « Si vous voulez

nous promettre de ne jamais reparaître au château, nous allons épargner votre vie. Nous, nous refusons de nous mettre un tel crime sur la conscience. Cependant, nous devrions obéir à la reine. Pouvez-vous nous promettre de ne jamais revenir au château ?

— Je promets de ne jamais retourner au château, et je m'y engage par serment ! »

Ils marchent encore une bonne distance dans la forêt. Finalement, ils abandonnent la malheureuse femme et reprennent la route du château. « Mais qu'allons-nous faire des bébés ? se demandent-ils soudain.

— Nous pourrions suspendre la corbeille à une branche, dit l'un deux, et les laisser là à la grâce de Dieu ! »

Les deux domestiques accrochent donc la corbeille à une branche d'arbre et continuent leur route vers le château. Les bébés avaient dormi pendant la longue marche des domestiques. Une fois immobilisés dans l'arbre, ils se réveillent et commencent à pleurer. Un bûcheron, revenant, le soir, de son travail, entend ces voix venant apparemment de loin. Il se demande d'où parviennent ces pleurs. Il s'avance, se guide sur ces cris de plus en plus précis, et trouve la corbeille accrochée à une branche d'arbre. Il retire les langes qui couvrent ce contenant et aperçoit les deux beaux bébés. Il était père de plusieurs enfants, mais il lui paraît criminel de laisser ces deux enfants dans la forêt. « Ah ! se dit-il, j'aurai deux enfants de plus ! »

Le bûcheron s'empare de la corbeille et la remet à sa femme, à son retour de la forêt. La femme du bûcheron n'est pas aussi optimiste que son mari. Elle se permet des remarques plutôt amères : « Qu'allons-nous faire de ces deux enfants ? Nous en avons déjà huit ! Et deux d'un seul coup, c'est trop !

— Oui, mais je ne pouvais pas les laisser dans la forêt ! Je les ai sauvés, et maintenant nous allons tenter de les élever avec les nôtres !

— Nous avons déjà de la misère à vivre ! Ne le comprends-tu donc pas ? Ton revenu est assez faible. Qu'allons-nous devenir s'il nous faut nourrir deux bouches de plus ?

— Ah ! ma femme, s'il y en a pour huit, il y en a pour dix ! »

Le bûcheron et sa femme gardèrent les deux bébés trouvés, pour les élever au milieu de leurs propres enfants. Mais ces derniers avaient saisi la conversation de leurs parents lors de l'introduction des jumeaux dans la famille. Le bûcheron avertit sérieusement ses enfants de ne jamais rien révéler aux deux enfants adoptés. Mais on sait ce qui se passe dans les familles nombreuses : la paix est parfois troublée. En grandissant, les enfants adoptés revendiquèrent certains privilèges qu'on leur contestait.

Un jour, un des fils du bûcheron se décide de dire la vérité aux deux jumeaux adoptés : « Vous n'avez pas le droit d'être si exigeants, vous autres, vous n'êtes pas de la famille !

— Que dites-vous ? Nous ne sommes pas votre frère et votre sœur !

— En effet, vous ne l'êtes pas ! Papa vous a trouvés dans la forêt, tous deux dans une corbeille accrochée à une branche d'arbre. Vous voyez bien que vous n'êtes pas de la famille. Sans la charité de notre père, vous ne seriez pas ici ! »

Le garçon regarde sa sœur et lui dit : « À les entendre, nous ne sommes pas chez notre père et notre mère. Nous devons avoir, nous aussi, un père et une mère ; nous allons tenter de les retrouver ! »

Le soir, autour de la table, on ne fit aucune allusion à ce problème d'adoption des deux jumeaux. Cependant, à l'heure où toute la maisonnée dormait, les deux jumeaux sortirent du lit et quittèrent la maison de leurs parents adoptifs, et se dirigèrent vers la forêt. Ils marchèrent de longues heures à travers les arbres, pour aboutir finalement à une clairière. Le garçon prit alors une décision de chef : « Nous allons nous installer ici pour terminer la nuit ! »

Les deux enfants s'étendent pour dormir. Pendant leur sommeil, ils s'entretiennent, en rêve, avec une fée. Le message de la fée est encourageant : « Vous allez rester dans cette clairière et vous bâtir une maison. Ne craignez rien, je vais vous venir en aide ! »

Dès le lendemain matin, le jumeau pense sérieusement à ériger une maison. Il inspecte les alentours et constate qu'il a sous la main tous les matériaux de base. Il trouve une hache et croit que ce seul outil est suffisant pour entreprendre la construction projetée.

Sans tarder, le garçonnet se met au travail. Il construit une maison assez vaste pour loger le frère et la sœur. Malgré ces durs travaux et l'isolement, les deux enfants ne conservent pas moins leur beauté exceptionnelle. Mais abandonnons les jumeaux dans leur nouvelle demeure, et revenons au prince, leur père...

À son retour de guerre, le prince constate que sa femme n'est plus au château. Il presse sa mère de questions, mais toutes les réponses sont mensongères. La reine raconte les faits de façon à se donner raison. Le prince aurait tellement désiré retrouver sa femme au château ! Mais, sans dire un mot, il s'absentait très longuement. Chaque jour, il allait à la chasse. Il prenait son fusil et passait la journée dans la forêt, allant tantôt dans une direction, tantôt dans une autre. Parfois, il visitait des territoires très éloignés.

Un jour, il arrive en vue de la maison des deux jumeaux. Il frappe à la porte ; la fillette vient lui répondre. À la vue de cette jolie jeune fille, le prince se sent profondément remué et ne peut comprendre la présence d'une telle beauté en pleine forêt, à une si grande distance des grands centres. Le prince lui demande le récit de ses origines.

La fillette raconte au prince le peu qu'elle sait de l'histoire de sa vie. Son frère et elle, ils vivaient dans une nombreuse famille. Au cours d'une chicane, ils ont appris qu'ils étaient seulement enfants adoptés. « Après avoir quitté cette famille, continue la fillette, nous nous sommes installés dans cette clairière et, en songe, une fée nous a

affirmé qu'elle nous aiderait à y bâtir une demeure. Nous avons bâti notre maison, et maintenant mon frère chasse chaque jour ; nous vivons de chasse et de pêche. Nous n'avons aucune misère à vivre !

— Ah ! dit le prince, je voudrais bien connaître ton frère !

— C'est inutile d'essayer de le rencontrer, le jour. Il quitte la maison très tôt le matin, et il revient très tard, le soir. »

Le prince prit l'habitude de revenir chaque jour à la demeure de la jeune fille. Il prenait son fusil, faisait un tour de chasse et aboutissait chez la fillette. En présence de celle-ci, il oubliait totalement ses déboires.

Un bon jour, la fillette déclare à son frère qu'un homme vient lui rendre visite, chaque jour. « Oh ! je voudrais bien faire la connaissance de ce visiteur ! Je soupçonne vaguement que cet homme peut changer notre vie ! »

Le prince revenait toujours très tard au château. Un jour, sa mère, la vieille reine, lui demande : « Où peux-tu bien passer ton temps, dans la forêt ?

— Ah ! maman, j'ai découvert une fillette qui vit dans une maison passablement confortable en compagnie de son frère.

— Tu ne trouves pas qu'il y a quelque chose de louche, là-dessous ?

— Ah ! maman, si tu prenais connaissance de la beauté de cette fille ! Elle porte au front l'image d'un soleil éclatant.

— Un soleil, sur le front ? demande la reine.

— C'est la vérité ! Elle porte l'image d'un soleil sur le front ! »

La vieille reine se sent troublée par cette révélation. Elle se rend rapidement chez la fée, sa voisine, et lui fait part du témoignage du prince. « Je suis à peu près certaine qu'il s'agit des enfants du prince. Et le garçon, lui, il ne l'a pas vu ? demande la fée.

— Non, il ne l'a pas vu !

— Je ne puis l'affirmer avec certitude, mais ce sont probablement les enfants de ton fils ! Il faut les faire disparaître ! Autrement, le meurtre que nous avons organisé peut tourner contre nous !

— Mais comment s'y prendrait-on pour ne plus entendre parler de ces enfants ?

— Eh bien ! donne un message à ton fils. Qu'il leur dise : "Il manque un élément à votre bonheur. Il vous faudrait vous procurer des violons magiques tirés de la forêt. À cette fin, allez couper quatre saules en faisant l'entaille, du bas vers le haut. En les plantant, vous posséderez quatre violons qui joueront jour et nuit !" Ils ne seront jamais capables de trouver ces quatre saules, ou s'ils les trouvent, ils vont orienter l'entaille vers le bas, et alors, ces arbres vont se transformer en géants qui vont dévorer le frère et la sœur. Voilà comment nous allons nous débarrasser de ces êtres dangereux ! »

La reine revient au château et fait revenir le sujet de la fillette dans le courant de la conversation. « À ce que je vois, enchaîne la reine, il leur manque un élément de bonheur. Il existe des saules, m'a-t-on dit, qui peuvent devenir d'excellents instruments de musique, si on les repique en terre après les avoir coupés d'une façon bien précise : diriger la hache vers le haut au lieu de la diriger vers le bas. Tâche de la convaincre qu'il lui manque ce bonheur ! »

Le lendemain, le prince va causer de nouveau avec la jeune fille : « Vous avez une belle demeure ornée de belles décorations, mais il lui manque un élément important.

— De quel élément parlez-vous, monsieur ?

— Il vous manque des instruments de musique. Il s'agirait d'aller couper quatre saules, en ayant soin d'orienter la coche d'abattage vers le haut. Vous obtiendriez ainsi quatre instruments qui vous charmeraient de leur musique, jour et nuit.

— Eh bien ! dès que mon frère sera de retour, je lui ferai part de votre suggestion ! »

Le soir, au retour de son frère, la fillette lui transmet le conseil du visiteur. « S'il est vrai qu'il existe des saules capables de nous procurer de la musique, je les trouverai ! » s'écrie le jeune homme.

Dès le lendemain matin, le frère part en forêt à la recherche de ces saules merveilleux. Il arrive soudain à la cabane d'une fée. Il reconnaît la fée qui lui est apparue en songe. Il l'avait découverte par pur hasard. La fée lui dit : « Je sais ce que tu cherches, mon garçon !

— Oui ? questionne le jeune homme tout étonné.

— Oui, je le sais et je puis te mettre sur le sentier qui conduit à ces saules merveilleux. Je t'avertis cependant, de ne pas les abattre en dirigeant l'entaille vers le haut. Cette dernière façon ferait apparaître quatre géants qui vous dévoreraient tous deux, toi et ta sœur. Au contraire, si tu t'arranges pour diriger ton entaille vers le bas, tu obtiendras, d'arbres ainsi abattus, des instruments de musique qui charmeront l'oreille des auditeurs. Ces saules se trouvent à une faible distance de ma cabane. Coupe ces arbres, et tu ne le regretteras pas ! »

Le jeune homme obéit à la fée, et abat les quatre saules merveilleux. À son retour à la maison, il fiche en terre des arbres nouvellement coupés, et aussitôt une musique insurpassable en douceur commence à inonder l'atmosphère.

Le lendemain, le prince se dirige de nouveau vers la maison des jumeaux. Encore à une grande distance de la demeure, il entend des mélodies presque célestes et se demande d'où elles proviennent. Le son s'amplifie à mesure qu'il s'approche du but de sa course quotidienne. Une fois à la maison des jumeaux, il s'aperçoit que la musique provient de quatre saules. Le prince entre dans la maison et félicite la jeune fille à propos de la musique qui émane des arbres. Mais il ne peut rencontrer le jeune homme de nouveau absent.

Le prince retourne au château, le soir, et raconte à la vieille reine qu'il a visité la jeune fille, au cours de la journée, et qu'il a entendu une musique merveilleuse produite par quatre saules. La reine semble surprise de cette révélation. « Comment ce phénomène a-t-il pu arriver ? se demande-t-elle. Il y a peut-être eu erreur dans la manière dont les arbres ont été abattus ! »

La vieille reine va raconter à la sorcière ce que le prince lui a rapporté. « Ah ! répond la cartomancienne, les résultats ne sont pas ceux que j'escomptais ! Mais nous allons procéder autrement ! Faites dire au jeune homme qu'il existe, dans la forêt une fontaine d'eau de jouvence qui a la vertu de ramener les gens à l'âge de quinze ans. S'il tente de rapporter de l'eau de cette fontaine, les quatre lions qui la gardent vont le dévorer ! »

Le prince parle à la jeune fille de cette eau merveilleuse. Le soir, la fillette transmet ce message à son frère. « S'il existe de l'eau qui ramène les gens à l'âge de quinze ans, dit le jeune homme, je me sens capable de m'en procurer. Si j'ai trouvé les saules à musique, je finirai bien par trouver cette eau de jouvence ! »

Le jeune homme reprend le sentier de la forêt et parvient à la même cabane de la fée. « Je sais bien, dit la fée en le voyant, ce que tu cherches encore. Ton entreprise est plus difficile, et surtout plus dangereuse que la première. Mais si tu sais comment procéder, tu l'auras, ton eau merveilleuse ! »

Voici un pot ; je te le donne. Prends le sentier que je te montre. Il conduit à une source d'où jaillit de l'eau de jouvence. À midi sonnant, les quatre lions qui gardent la source se couchent et sombrent dans le sommeil. Observe-les. Aussitôt que tu les verras étendus, va rapidement remplir ton pot à la source et empresse-toi de revenir ici. Les lions n'auront pas le temps de se réveiller et de te faire du mal ! »

Le jeune homme suit à la lettre les recommandations de la fée. Il prend le sentier et se rend à une certaine distance de la source. De son observatoire, il voit les lions tout autour du point d'eau qu'ils surveillent. À midi, il voit les lions s'étendre pour dormir. Il attrape son pot, file à la source en toute vitesse, remplit son réceptacle d'eau merveilleuse et s'élance de nouveau vers la cabane de la fée. Les lions, réveillés par le bruit, sont tirés de leur sommeil, mais ne poursuivent pas le jeune homme. Ces gardiens n'avaient probablement pas d'autre pouvoir que celui de rester près de la source pour la surveiller. Le jeune homme revient chez la vieille fée. « Maintenant, lui dit-elle, retourne chez toi ! »

Le lendemain, le prince revient visiter la jeune fille. Cette dernière lui présente le pot d'eau en disant : « Voyez l'eau merveilleuse qu'a rapportée mon frère ! » Le prince, déjà assez âgé, usé par les misères de la guerre, et les tracas occasionnés par la perte de sa femme, pense à sonder la vertu de cette eau : « Me permets-tu, demande-t-il à la fillette, de me laver le visage dans cette eau, pour en vérifier les effets ?

— Certainement, je vous en donne la permission. Je vous en prie, lavez-vous ! »

Le prince s'humecte le visage de cette eau de jouvence et retrouve sa physionomie de quinze ans, celle qui avait attiré l'attention de son ancienne épouse en le voyant se promener sur la galerie du château. La fillette reste toute émue d'une telle beauté.

De retour au château, le soir, la vieille reine reconnaît difficilement son fils tant il semble jeune. « Doux Seigneur ! s'écrie-t-elle, d'où arrives-tu ? Où as-tu retrouvé cette jeunesse ?

— Je me suis lavé le visage avec de l'eau qui rajeunit ! »

La reine en reste toute troublée. « Qui peut bien protéger ce garçon et cette fillette ? » se demande-t-elle. Elle court à toute haleine chez la sorcière et lui raconte le phénomène qu'elle vient d'observer chez son fils. « Ah ! c'est une très mauvaise nouvelle ! À ce que je vois, nous nous trouverons bientôt dans de très mauvais draps. Mais, une fois dans l'engrenage, nous ne pouvons plus reculer ! Tu feras dire au garçon et à sa sœur qu'il leur manque un dernier ornement : l'Oiseau de Vérité ! Il existe un Oiseau de Vérité, mais il n'est pas facile à aborder. Il est tellement féroce que personne n'a encore pu l'attraper. Même si le jeune homme tentait de s'en emparer, il ne pourrait échapper à la mort ! Ne manquez pas de lui faire transmettre le message à propos de l'Oiseau de Vérité ! »

La reine tourne les talons et revient directement au château. Elle a encore un entretien avec le prince : « Tu sais, le garçon et la fillette de la forêt... Eh bien ! il leur manque un dernier trésor : l'Oiseau de Vérité !

— Ah ! maman, êtes-vous certaine qu'il existe, cet Oiseau de Vérité ?

— Évidemment, il existe ! J'ai toujours entendu dire que l'Oiseau de Vérité vit quelque part sur la terre !

— Eh bien ! si cet oiseau existe, le frère de la fillette est assez débrouillard, assez intelligent pour le trouver ! »

Le lendemain, le prince se rend de nouveau chez la fillette et lui transmet le message de la reine, à savoir que le frère et la sœur posséderaient le maximum du bonheur en conquérant l'Oiseau de Vérité. Quand son frère rentre, le soir, elle lui parle de cette richesse qui leur manque, d'après la révélation du visiteur. « Si l'Oiseau de Vérité existe réellement, je vais le découvrir ! » rétorque le jeune homme.

Il quitte de nouveau la maison et va droit chez la vieille fée, sa protectrice. En l'apercevant, la fée s'écrie : « Je puis te garantir que tes tribulations et tes misères vont prendre fin. Avant longtemps, ton séjour dans la forêt ne sera qu'un souvenir. Tu pars à la recherche de l'Oiseau de Vérité, n'est-ce pas ? En bien ! tu vas le rejoindre et t'en emparer ! Dès que tu posséderas cet oiseau merveilleux, tu prendras connaissance de toute la vérité. Tu vas enfin connaître tes parents ! Ce bonheur ne tardera pas, tu peux m'en croire !

Prends ce petit miroir, et suis le sentier qui conduit à la source d'eau de jouvence. L'Oiseau de Vérité se tient dans ce secteur de la forêt. »

La fée indique au jeune homme d'une façon assez précise, quelle distance il doit marcher, à quel endroit il doit s'arrêter et attendre. « Vers midi, à l'heure où les lions font la sieste, continue la fée, l'Oiseau de Vérité vient s'abreuver à l'eau de jouvence. Un peu avant sa visite, couche-toi, place le miroir sur ton visage et observe cet oiseau. Il va tournoyer au-dessus de la source pour y boire ; mais en survolant le miroir, il va voir son image. Il est jaloux au point de ne pouvoir tolérer qu'un autre lui ressemble. Il va tourner au-dessus du miroir et va finir par se poser à terre de façon à faire face à l'autre oiseau qu'il a entrevu. Ne perds pas de temps ! Attrape-le par les pattes et ne le laisse pas s'échapper ! »

Le jeune homme reçoit le miroir des mains de la fée, et obéit à ses recommandations. Il prend le sentier, et se rend en pleine forêt, dans la région du puits d'eau merveilleuse. Il attend, il attend... Un peu avant l'heure du midi, il perçoit un bruit dans les airs, et voit un gros oiseau qui tournoie. Sans plus tarder, il se jette sur le dos, place le miroir sur son visage et fait le mort.

L'oiseau agit exactement comme l'a prévu la fée. Il commence à tournoyer au-dessus du puits ; ensuite il aperçoit son image dans le miroir. Il descend lentement et vient se poser sur le jeune homme, près du miroir, en vue de saisir l'autre oiseau qu'il déteste. Le jeune homme ne tarde pas à lui agripper une patte dans sa main. L'oiseau commence à se débattre furieusement et crie : « Lâche-moi, lâche-moi !

— Non ; je ne te lâcherai pas. Je t'ai attrapé et je ne te laisse pas partir ! »

Après quelques minutes de lutte entre l'oiseau et le jeune homme, le volatile recommence à parler posément : « Maintenant, dit-il, tu m'as maîtrisé assez longtemps pour m'enlever tout pouvoir de m'enfuir.

Libère-moi la patte, je t'appartiens pour toujours ! Reprends la route de ta maison et j'y serai rendu avant toi, et je te dicterai ta façon d'agir dans les circonstances présentes ! »

Tout heureux de son succès, le jeune homme rapporte le miroir à la vieille fée et s'empresse de reprendre le chemin de sa demeure. Il y retrouve l'Oiseau de Vérité qui l'a précédé. « Le moment est venu, dit l'oiseau, de vous mettre au courant de vos origines ! » Après avoir retracé les principales étapes de la vie des enfants, l'oiseau continue : « Votre mère vit dans la région à une faible distance d'ici. Elle a abouti comme servante chez un cultivateur.

Ce soir, vous allez organiser une fête à laquelle vous allez inviter toutes les familles de la région. Je me charge de faire distribuer les invitations à tout le monde des environs ! »

Aussitôt, l'Oiseau de Vérité fait parvenir une invitation à tous ceux et celles qu'il veut réunir autour des deux enfants. Il les connaissait, lui. « Il faut, dit-il au frère et à la sœur, que tout ce monde vienne ici, ce soir. Je me charge du programme de cette fête. C'est ce soir que vous allez connaître votre papa et votre maman ! Vous ferez aussi connaissance de ceux qui voulaient votre malheur ! »

Le soir, comme prévu, les invités se présentent à la demeure des deux orphelins. On y voyait des princes, des hommes de haut rang social et beaucoup d'autres gens. La maison était pleine à craquer. Cependant, il manquait deux personnages importants, la vieille reine et la sorcière. On ne les avait pas oubliées au moment des invitations, mais elles refusaient de se rendre à cette réunion.

La vieille reine va voir la sorcière, et celle-ci lui dit : « Nous sommes bel et bien prises à notre piège ! Il faut nous résigner à la mort !

— Je n'y vais pas à leur fête ! rétorque la reine.

— Il faut, il faut y aller ! L'Oiseau de Vérité va nous démasquer. Aussi bien aller vers lui de notre plein gré ! Autrement, on va nous pendre ici. Tout est fini pour nous ! »

Cette décision prise, les deux femmes arrivent chez les orphelins dans un état de nervosité que l'on devine.

On se place autour de la table pour le repas de fête. Le repas terminé, l'Oiseau de Vérité se place à un bout de la salle, et demande à chacun des convives de raconter l'histoire de sa vie, en commençant par la vieille reine. « Et c'est la vérité qu'il me faut ! Je ne me contenterai pas de mensonges ! » Ainsi contraintes, la vieille reine et la sorcière dévoilent devant tout le monde leurs procédés malhonnêtes.

L'Oiseau de Vérité montre du doigt l'épouse du prince et lui dit, en désignant l'orphelin et l'orpheline : « Princesse, voici vos enfants ! On vous a affirmé que vous aviez mis au monde un chien et une chienne. Voyez comme la vérité est différente ! Venez embrasser vos enfants ! » On laisse deviner quel dut être le bonheur de ces parents si longtemps malheureux ! Après les émotions de cette récognition, l'Oiseau de Vérité s'adresse aux deux coupables : « Maintenant, mes deux misérables vieilles, je vais vous faire expier vos forfaits ! »

Les deux coupables ont été déchiquetées par les griffes de l'oiseau, émiettées, réduites en chair à pâté.

Quant à moi, on m'a chargée de venir ici, vous raconter ce récit.

L'OISEAU DE VÉRITÉ

Récit traditionnel raconté le 24 août 1960 à Saint-François-d'Assise-de-Matapédia, par Mme Louis Lévesque (Célina Sirois, 70 ans). Conte appris de son père, Samuel Sirois (né à Trois-Pistoles) vers 1900.

Enregistrement n° 1482. Conte-type 707 a et b II a (belle-mère) b, c, (arbre-musique, eau de rajeunie et Oiseau de Vérité) d, IV, a, b, c.

Un' fois, c'éta' in habitant. I' ava't t'oâs filles, t'oâs bell's filles, et p'is, dans les contes, b'en, i' 'n â to'jour' enn' p'us bell' que lés aut's. La dargniére éta't b'en p'us belle. Et cés fill's-lâ, i' ava'ent jama's sorti d' che' z-eux. I' alla' à église, i' alla' à messe et p'i' aux vêp'es, l' dimanche, p'is du monde, tu sé's b'en, qui éta't b'en cathalique ; c'éta't b'en dévôtieux. Mé', à pârt de çâ, lâ, lés fill's s'en r'vena'ent che' z-eux, p'is ça sorta't pâs.

C' fa't qu' in bon coup, i' ava' été à 'a messe, in dimanche, p'i' i's s'éta'ent rencontré' avec dés fill's du voésin ; i' ont dit : « Vous viendeurguiez [viendriez] pâs danser che' nous, à soèr ? On fa' un' soèrée, p'i' on voudra' avoèr dés filles, p'is dés fill's sont p'utôt râres ; i' ont dit, si vous v'nez, vous a'rié'... ô' a'ré't b'en du fonn' [fun][1], o' a'ré't b'en du plésir ! On vâ a'oèr p'usieurs mecieu's dan 'és rangs comme... à r'trouver dés garçons pour dansé' avec n'us aut's, p'is v'nez ! Vous allé' 'oèr qu' vous r'grett'rez pâs d'avoèr venu.

— B'en, i' ont dit, on vâ parler d' çâ à not' pére, si i' veut ; i' ont dit, i' eum' pâs çâ b'en b'en qu'on sorte[2] ! C' fa't quô' â jama's sorti. C'ést pâs mal gênant pour n'us aut's.

— I' ont dit, vous avez pâs besoin d'êt' gênées : i' y a pâs d' gêne à a'oèr che' nous, v'nez !

— I' ont dit, c'ést bon, on vâ gu'i en parler ! »

C' fa't qu'i's sont en-r'venues, p'i' i' ont d'mandé çâ à leu' pér' pour aller veiller lâ. C' fa't qu' leu' pér' ça gu'i plaisa't pâs b'en b'en. Ça fa't qu' leu' mér' s'ést mi' à dire : « B'en, 'a dit, laiss'-les don ; i's sort'nt pâs jama's ! Pour enn' fois, te'jours, laiss'-les don aller !

1. *Fun* (angl.) : Plaisir.
2. *Sortir* : Fréquenter un ami ou une amie.

— Ah ! i' dit, c'ést b'en ! Mé', i' dit, veillez pâs târd ; v'nez-vous-en d' bonne heure.

— I' ont dit, on vâ asseiller d' s'en v'nir de bonne heure ; i' ont dit, on vâ fér' tout' not' possib'e !

— I' dit, c'ést correck, allez-y ! I' dit, j' pens' b'en, par ézemp', c'ést b'en la promiér' p'is la dargniér' fois qu' vous allez gu'y eller ! »

Ça fa't qu' lâ, b'en, i' éta'ent b'en contentes. I' ont parti. P'i' au lieu d' prend' du côté où c' qu'i's voula' aller c'tte soèrée-lâ, i's s' sont trompées ; b'en, i' ont pris l'aut' côté du ch'min. C' fa't qu'i's s' sont mi' à marcher, hein, pour trouver c'tte maison-lâ, lâ, pour aller danser. P'is, i' arriva' aux maisons, lés maison éta'ent tout's farmées : pâs d' lumiére ! Ah ! i's marcha'ent ; te'jour' in aut' maison. En fin d' compte, te'jours, i' sont fait' p'usieurs maisons sans trouvé' é ioù c' que c'ést qu' c'été't c'tte soèrée-lâ. C' fa't qu'i' ont dit : « On vâ marché' encore in p'tit bout', p'is si on trouv' pas çâ, b'en, on vâ r'virer d' bord p'i' on vâ s'en aller che' nous. » I' ont fait encore un bout' ; tout d'in coup, i' ont vu enn' gross' lumiére, enn' bâtisse, enn' gross' bâtisse en avant d' 'és aut's, ça paraissa' encôr' pas mal loin. I' ont dit : « On vâ s' rend' lâ, ça doé' êt' lâ ! »

C' fa't qu' lâ, i' ont marché, i's s' sont dépêchées p'i' i' on arrivé lâ. Au l'guieu [lieu] d'êt' la maison, t' sé's b'en, é ioù c' qu'i's voula' aller danser, c'éta' un château, p'i' i' y ava' un prince, un beau prinç' qui s' prom'na't su' 'a gal'rie. Ah ! lâ, i's s' sont arrêtées, et pui' i' ont dit : « Ah ! l' beau prince ! C'ést l' beau prince, çâ.

— La plus vieill' dit, 'a dit, moé, si j'ava' in homm' comm' çâ, 'a dit, pour m' marguier, 'a dit, j'habill'ra' in régiment, ah ! avec dix aun's de toèle.

— L'aut' dit, 'a dit, moé, 'a dit, j'habill'rè' in régimen avec cinq z-aunes.

— C' fa't que, i' ont dit, toé, la plus jeune, i' ont dit, quoi c'ést qu' tu f'ré's si t'avé' in bel homm' de minme ?

— Ah b'en ! 'a dit, moé, 'a dit, j'a'ra's deux enfants : in p'tit garçon p'i' enn' p'tit' fille ; l' p'tit garçon a'ra't la lun' dans l' front, p'is la p'tit' fille l' saleil.

— Ah ! i' ont dit, t'a' in autre idée qu' lés aut's, toé ? »

I' ont parti à rire : i' ont trouvé çâ drôle. Te'jours, i' ont dit : « À c'tte heure, i' ést b'en assez târd ; i' ont dit, on vâ s'en r'tourner che' nous. D'abord, on trouvèra pâ' é où c' que c'ést qu' c'ést que c'tte dans'-lâ ! I' ont dit, i' ést assez târd. »

C' fa't qu'i' ont r'viré d' bord, p'i' i' s' sont en r'venues che' z-eux. P'is lui... 'és aut'e' i's s'éta'ent pâ' aparçus d' çâ ; l' gârs, lâ, l' prince ava't tout attendu [entendu] de quoi c' c'ést qu'i' ava'ent dit.

L' lend'main dans l'avant-médi, i' ont vu arriver che' z-eux, quiens, in beau cârrosse, hein ! p'is l' beau prince, qu'i' ava'ent vu. I's gu'i ont pâs... ça a parti d' chaquin dans leur chamb' p'i' i's s' sont cachées. C' fa't qu' lâ, i' éta'ent démontées d'

çâ : i' ont pensé : « Hein ! j' sé's pâs quoi c' qu'i' vient fére écitte ? » C' fa't qu' leu' pére, c'été't la minm' chose : i' éta't b'en surpris de voèr arriver c't homm'-lâ, lâ.

C' fa't qu' lâ, i' â rentré, et p'i' ils l'ont fait assoèr [asseoir], p'is lâ, i' a commencé à s'informer voèr quoi c' c'ést... I' dit : « Êt's-vous t'ut seul écitte ?

— I' dit, non ; i' dit, j'ai ma femme... et p'is més filles ; i' dit, i's sont tout's cachées, lâ ; i' dit, la surprise, i' dit, d' voèr in étrangé' arrivé' écitte. Mé', i' dit, ça s'ra pâs long, i' dit, j' vâs lés fér' sortir ! »

Ça fa't qu' lâ, i' lés â app'lées tout's checun par leur nom, p'i' i' ont sorti. Et p'is, la dargniére, b'en, en voyant l' prince, 'a a v'nu l' visag' rouge, hein ! qu' 'a été't confus' de çâ. Ça fa't qu' lâ, lui, i' ava' envie d' rire. Ça fa't qu' lâ, l'habitan a dit, i' dit : « Pour qu' vous lés d'mandez, i' dit, quoi c' c'ést qui peu' y avoèr, quoi c' c'ést qui ést survenu ? I' dit, més fill' ont jama's sorti d'écitte, et p'i' aujo'rd'hui, i' dit, vous v'né' écitte ; i' dit, i' ont-i' fait' que'qu' chos' de mal ? I' dit, quoi c' c'ést qu'i' ont fait' ? »

B'en crair' qu' lés aut's, i' ava'ent l'air bête, hein ! I's sava'ent pâs quoi dire. C' fa't que ah ! i' dit : « Non, i' dit, i' ont r'guien fait' de mal, i' dit, rassurez-vous ! I' dit, seul'ment, i' dit, qu' j'ai attendu [entendu] i' dit, t' sé's b'en, lés propos qu'i' ont t'nus quante j' me prom'na's su' ma gal'rie ; p'is, i' dit, i's pensa'ent que j' lés attenda's [entendais] pâs ; mé', i' dit, j'ai tout attendu quoi c' qu'i' ont dit ! I' dit, la plus vieille... » Lâ, i' â répété de quoi c' que c'ést qu' la plus vieille avé't dit : qu' 'a habill'ré't, t' sé's b'en, in régimen avec dix aun's de toèll' [toile], l'aut', cin [cinq] z-aunes ; ensuit' de çâ, la dargniére, i' dit : « Elle, i' dit, 'a a dit, qu' si alle ava' in homm' comm' moé, qu' 'a a'ra't deux enfants, in p'tit garçon p'i' enn' p'tit' fille, p'is l' p'tit garçon avec la lun' dans l' front, p'is la p'tit' fille, l' saleil. I' dit, j' su's v'nu aujo'rd'hui, i' dit, pour vous d'mander vot' fille en marguiage, si vous me l'accordez, i' dit, en marguiage. » Ça fa't qu' lâ, l'habitan éta't b'en content. I's s' sont marguiés, et p'i' i' â emm'né sa fill' che' z-eux, lâ, lui, l' prince, sa femme.

P'is lâ, la femme, elle... la mére, elle, du prince, ça gu'i a pâs plu, çâ : 'a a'ré't voulu qu'i' a'ra't marguié un' fille, t' sé's b'en, dans leu' rang on va dire, dés haut-placés ; d' voèr qu'i' prenné' [prenait] enn' fille, t' sé's b'en... i' éta't te'jours... l'habitan ava't l' moyen [3] mé' c'éta't pâs de sang royal. Ça fa't qu' lâ, all' l'a pris, elle, en avarsion, elle, ça gu'i a pâs plu en toute. Lâ, 'a s'ést mis, t' sé's b'en, te'jour' à gu'i fére, t' sé's b'en, te'jour' asseillé' à gu'i fér' d' la peine en cachette, pâs d'vant son garçon. Lui, l' garçon, s'en aparceva't pâs.

Te'jours, in moment denné, (e) l' garçon a eu in mandât pour allé' à guerre ; i' a parti pour allé' à guerre. Ça fa't qu' après qu'i' a été parti pour allé' à guerre, lâ, 'a a dit : « J' su's bonne, asteur, lâ, qu'i' ést parti, 'a dit, j' vâs fér' tout' mon possib' pour gu'i fére... m'en débarrasser. »

C' fa't qu' 'a avé't sa voésine, à elle, lâ, c'été' un' fée, çâ, un' méchant' fée, et p'i' 'a v'né't lâ à tout's lés jours, p'i' alle alla' 'a consulté', 'a tiré' aux cartes, p'is tout's

3. *Moyen (avoir le)* : Posséder de l'argent, être à l'aise...

sort's de chos's comm' çâ, t' sé's b'en, 'a gu'i prédisé't l'av'nir. Et p'is, lâ, la bell'-mére 'a s'ést mi' à dire, 'a dit : « Ma bru, 'a dit, je l'eum' pâs : ça nous convient pâs, 'a dit, j' voudra's m'en débarrasser. Trouv's-tu... connaîtra's-tu que'qu' moyen, toé, pour m'en débarrasser ?

— Ah b'en ! 'a dit, laissons fére, 'a dit, quoi c' c'ést qui vâ arriver ! 'A dit, i' vâ survenir que'qu' chose, lâ, p'is, 'a dit, o' agirâ dans c' temps-lâ. »

Ça fa't qu' ça a pâs r'tardé b'en b'en. Lâ, la femme a tombé malade, p'i' alle a eu sa prédiction lâ : in p'tit garçon p'i' enn' p'tit' fille, deux jumeaux p'is qu'i' ava'ent... l' p'tit garçon ava't la lun' dans l' front, p'is la p'tit' fille ava't l' saleil. P'i' i' éta'ent beaux, cés p'tits enfants-lâ ! B'en p'us jalouse, éta' encor' b'en p'us désappointée. Lâ, alle â app'lé sa vieill' sorciére, lâ, sa voésine, et p'i' i' ont r'gârdé 'és enfants, p'i' 'a dit : « Asteur, 'a dit, faudré't... 'a dit, c'ést l' temps d' 'a fér' disparaît'e ! 'A dit, és-tu te'jours dan 'és minm's idées ? Veux-tu t' débarrasser d' ta bru ?

— C' fait qu' lâ, 'a a di' oui, b'en çartain que j' voudra's m'en débarrasser !

— B'en, 'a dit, c'ést l' temps ! »

Lâ, la femme, elle, dormé' encore. Ça fa't qu' quant' 'a s'ést réveillée, lâ, 'a a d'mandé sés enfants, voèr quoi c' que c'ést qui éta't survenu. Ça fa't qu'i' ont dit : « Parles-en pâs d' tés enfants ! T'a' eu dés enfants, p'is t'a' eu in chien p'i' enn' chienne ! » B'en crair' qu' 'a voulé't pâs crair' çâ. B'en, 'a dit : « J' pourra's t-y... ça s' peut pâs ! 'A dit, ça a pâs d' bon sen [sens] en toute !

— B'en, i' ont dit, ça a du bon sens, c'ést in chien p'i' un' chienne ! »

B'en crair' qu' la femme, elle, ça gu'i â fait' d' la pein' terriblement. I' ont dit : « O' 'és â fait' disparaît'e, p'is tu 'és voèrâs jama's ! » Ça fa't qu' lâ, i' on écrit t'ut suite[4], apra' i' on écri' t'ut suite au garçon, lâ, au prince, qu' sa femme avé' été malade, p'is qu' 'a avé't mi'... in chien p'i' enn' chienne, de quoi c' que c'ést qu'i' alla'ent fér' de çâ, de c'tte femm-lâ, d' sa femme, p'is du chien p'is d' la chienne ? C' fa't qu' lâ, lui, i' â répon [répondu], i' â dit, t' sé's b'en, d' lés fér' disparaît'e. Ça fa't qu' lâ, c'ést çâ qu'i' attenda'ent, 'és aut's ; ça a pâ' été long. Lâ, i' on app'lé des sarvants[5] qui travailla'ent su' 'a ferme, lâ, deux hommes, p'i' i' ont dit : « Va fér' disparaît' c'tte femm'-lâ. Prends n'importe quel moyen, quoi c' que c'ést qui faudrâ, p'is débarrass'-nous ! » Et p'is dés enfants... i' ont pris lés deux p'tits enfants, p'i' i's l'ont mis dans un' corbeille, et p'i' i' ont dit : « Tu lés f'râs mourir, vous lés f'rez mourir, mettez-lés n'importe ioù, te'hours.

Te'jours, 'és aut's, cés deux sarvants-lâ, lâ,ils l'haïssaient pâs, 'és aut's, c'tte femm'-lâ : i's trouva'ent qu' 'a éta't belle, p'is c'éta't la bonté du monde. I's trouva'ent qu' ça a'é't [avait] pâs d' bon sens. Te'jours, â b'en foulu [fallu] qu'i' exécut'nt lés ord's qu'i' ont deunnés. Et p'is, i' ont parti avec la femme, p'is lâ, i' ont

4. *T'ut suite* : Tout de suite, immédiatement.

5. *Servants* : Serviteurs, domestiques.

marché b'en loin dans l' boâs, ils l'on emm'née b'en loin dans l' boâs. P'i' i's gu'i ont pâs montré : 'a savé't pâs quoi c' c'ést qu'i' y avé't [avait] dans la corbeille. I' 'n n-ava' in qui porté't la corbeill' p'is l'aut' l'avé't par le brâ' [bras] et p'i' il l'emm'né't dans l' boâs.

C' fa't qu' quand i' on été b'en loin dans l' boâs, i' ont dit ; « Ça a pâs d' bon sens d' la fér' mourir. I' ont dit, si vous voulez nous promett' de jama's r'venir, de jama's vous montrer, on vâ vous laisser la vie. B'en, i' ont dit, n'us aut's, ça a qués'ment pâs d' bon sens, i' ont dit, o' l'â lés ord's de vous fér' mourir, mé' on voudra't pâs s' mettre in crim' de minm' su' 'a conscience. I' ont dit, voulez-vous nous promett' de jama's r'venir ?

— 'A dit, oui, j' vâs vous promett' tout c' que vous voulez ; 'a dit, jama's, p'i' 'a dit, j' fa's sarment de jama's r'venir ! »

Ç fa't qu' lâ, ils l'ont laissée, ils l'ont m'née encor' p'us loin, b'en p'us loin dans l' boâ' et p'i' i' ont parti pour (e) r'venir. P'i' à in moment deunné, i' ont dit : « Asteur, lés bébés quoi c' qu'on vâ n-en fére ?

— Ça fa't qu'i' 'n n-â in qui dit, i' dit, on vâ l'accrocher, on vâ accrocher la corbeill' dan enn' branch' d'arb', p'i' i' ont dit, on vâ l' laisser lâ. I's... on vâ lés laisser lâ ! L' bon Dieu en f'râ de quoi c' c'ést qui voudrâ ! »

Lâ, i' ont parti, p'i' i's s' sont en allés. P'is pâs b'en longtem [longtemps] après qu'i' ont 'té partis, i' â pâssé in chasseur qui â pâssé par lâ.

Ça s'é' adeunné qu' c'été' in bûch'ron ; i' avait 'té bûcher, p'i' i' s'en r'venait che' z-eux. Et p'is lés p'tits enfants, b'en, i' avaient dormi à v'nir jusqu'à c' temps-lâ, p'is lâ, b'en, i's s' sont réveillés, p'i' i's pleura'ent. I' â attendu [entendu] pleurer. P'i' i' savé't pâs beaucou' où c' que c'éta't. I' a commencé, i' â avancé p'i' i' â aparçu çâ, enn' corbeille accrochée dan enn' branch' d'arb'e ; c' fa't qu'i' s'ést avancé, p'i' i' a pris la corbeille, p'i' i' a vu çâ, cés deux beaux p'tits enfants, là-d'dans. I' avé't déjà, lui, plusieurs enfants che' z-eux. Mé', lés laisser lâ... B'en, i' dit : « Ça vâ m'en fér' deux d' pluss' ! P'i' i' dit, ça s'râ tout'. I' dit, i' y a pâs moyen d' lés laissé' écitte. »

I' a pris la corbeille, p'i' il l'â emm'née che' z-eux, et p'i' i' a montré çâ... i' â deunné çâ à sa femme. Elle, ça gu'i ava't pâs plu b'en b'en. 'A dit : « Quoi c' qu'on vâ fair' de d' çâ, cés enfants-lâ ? B'en, qu'on 'n â déjà huit ; i's 'n n-ava'ent déjà huit ! P'is, 'a dit, deux d' pluss' ; ça a quésiment pâs d' bon sens, 'a dit !

— Oué, mé' i' dit, t' és te'jours pâs pour lés laisser lâ ? i' dit, j' lés ai emm'nés, i' dit, on vâ asseiller, i' dit, à 'és él'vé' avec lés nôt's.

— Mé', 'a dit, o' â déjâ d' la misére à viv'e ! 'A dit, tu gangn's pâs grand-chose, p'i' on â d' la misére à viv'e, quoi c' qu'on vâ fére avé' çâ ? C' fa't encor' deux bouch's de pluss' à nourrir !

— Ah ! i' dit, i' 'n n-â pour huit, i' 'n n-a'râ pour dix ! »

Ça fa't qu'i' ont gardé lés p'tits enfants ; ils l's on él'vé' avec lés aut's. P'is lés enfants, 'és aut's, i' avaient tout' compris çâ, leu's leurs, 'és aut's, quoi c' que c'ést

qu'i's disa'ent lâ. I' y ava't... l'homm' gu'i eux â dit... i' gu'i eux â défendu de r'guien dire. Mé', on sé't comment c' que c'ést ; ça s'accord' pâs te'jours. Lés p'tits enfants quand i' ont 'té assez grands, des fois... i' y â dés fois, t' sé's b'en, qu'i' ava'ent dés conteurdi' enteur 'és aut'es.

In bon coup, te'jours, i' 'n n-â in qui s' ma' à dire, i' dit : « V's avez pâs b'soin d' tant vous monter, vous aut's, i' ont dit, vous êt's pâs nos fréres... vous êt's pâs not' sœur ni not' frére !

— I' ont dit, comment çâ ? I' ont dit, o' ést vot' frér' p'is vot' sœur !

— Non ! Pâpâ vous a trouvé' accrochés, dan enn' corbeille, dan enn' branche. I' ont dit, v's êt's pâs not' frér' ni sœur ! I' ont dit, vous aut's, vous a'riez pâs d' place écitte ! »

Ça fa't que l' garçon, lui, i' r'gârd' sa sœur, i' dit : « Si c'ést pâs not' pér' p'is not' mére, i' dit, on doét 'n avoèr un in pére, p'i' enn' mére ! I' dit c'ést correck ! I' ont dit, si on â in pér' p'i' enn' mére, on vâ lés trouver ! » C' fa't qu'i' ont pâs parlé, l' soèr, quant' ça été... quand tout l' mond' dorma't, i's s' sont l'vés tout's lés deux, l' p'tit garçon p'i' 'a p'tit' fille, p'i' i' ont parti.

Lâ, i' ont pris l' boâs, p'i' i' ont marché b'en loin dans l' boâs. I' on arrivé dan enn' place, enn' clairguiér' [clairière] qu'i' y avé't dans l' boâs, lâ ; l' garçon dit, i' dit : « On vâ pâssé' 'a nuit' écitte. » Ça fa't qu' lâ i's s' sont couchés pour s'endormir, p'is tandiss' qu'i's dorma'ent, i' on eu in rêve. Lâ, i' y â enn' fée qui gu'i eux â apparu en rêve, p'i' 'a gu'i eux â dit de bâtir... de rester lâ, p'is d' bâtir un' maison, lâ, qu' 'a allé't gu'i eux aider.

Ça fa't qu' lâ, l' lend'main, l' garçon s'ést mi' en frais, t' sé's b'en, de vouloèr(e) s' bâtir. I' a commencé à r'gardé' aux alentours de lui, i' ava't tout' c' qui gu'i eux follé't [fallait] : Tout' quoi c' qui... I' y ava' un' hache, i' y ava't tout' quoi c' qui follé't pour commencé' un' bâtisse.

Ça fa't qu' lâ, i' s'ést mi' à travailler, p'i' i' s'ést logé... levé enn' maison. P'i' i's resta'ent lâ tout's lés deux, l' garçon p'i' 'a fille. P'is la fille éta' assez belle ; i' éta'ent beaux tou' 'és deux, hein ! comme l' jour ! Ça fa't qu' lâ, on vâ r'venir à leu' pére, lâ... l' prince, quand qu'i' â arrivé d' la guerre.

Quand qu'i' a arrivé che' z-eux p'is qu' sa femm' gu'i éta't pâs, lâ, i' â questionné sa mére, tout çâ, p'is lâ, b'en, all' l'a bourré[6] d' ment'ries : 'a gu'i â tout conté comment c'ést... à sa magniére, lâ, quoi c' qui i' y ava' arrivé. P'is lui, lâ, b'en, i' a'ra't b'en aimé qu' sa femme a'ra' été encor' lâ. I' a pâs parlé, mé', i' resta't pâs ; à tout's lés jours, i' parté't p'i' i' s'en allé't dans l' boâs, i' allé' à chasse. I' prena't son fusil p'i' i' chassé't tout' la journée. Temps en temps, c'été't su' in bord, p'is temps en temps c'été't su' l'aut', p'is dés fois qu'i' allé't b'en loin.

In bon jour, i' a-t-i' pâ' arrivé lâ, à c'tte bâtiss'-lâ qu'i' y ava't lâ. C' fa't qu'i' s'en vâ p'i' i' frappe à 'a porte, la fille vient gu'i rouvrir la porte. En voyant c'tte fill'-lâ, lâ

6. *Bourrer* : Remplir. *Bourrer quelqu'un de menteries* : duper, tromper.

i' a trouve assez belle, b'en, i' pouvé't pâs, hein !... i' a resté saisi d' voèr c'tte bell' fille en plein' forêt, p'is si loin du mond' de minme. C' fa't qu'i gu'i â d'mandé où c' c'ést qu' 'a d'vena't. 'A gu'i â conté de quoi c' que c'ést qu'i'... son histoère, lâ, qu'i' ava' été... qu'i's resta' avec lés... i' étaient plusieurs, et p'i' ensuit' qu'i's s'accorda'ent pâs, p'is qu' c'éta't pâs... qu'i' ava' appris par lés aut's qu' c'éta't pâs leu' pér' p'is leu' mére, p'i' i' éta'ent partis, p'i' i's s'éta' en-v'nus lâ, p'is qu'i' ava'ent fait un song' comm' çâ, qu' la fée gu'i eux ava't dit qu' 'a gu'i eux éd'ré't [aiderait]. Et p'is, 'a gu'i a dit : « Vous voyez... 'a dit, mon frére, 'a dit, vâ à 'a chasse à tout's lés jours ; 'a dit, on vi' [vit] écitte, 'a dit, on vit d' chass' p'is d' pêche... 'A dit, on vit b'en !

— I' dit, j' voudra's b'en voèr ton frére !

— B'en, 'a dit, vous pouvez pâs l' voèr dans l' jour : i' pâr'(e) l' matin b'en d' bonne heure, p'i' i' r'vient târd le soèr. »

C' fa't qu' lâ, i' â pris c'tte habitud'-lâ, lui, de v'nir lâ : à tout's lés jours, i' prené't son fusil p'i' i' s'en v'né't, i' allé't chasser, p'i' i' v'na't lâ. I' pâssé't sés journées lâ, a'ec c'tte fill'-lâ. Et p'is lâ, b'en, i' pouvé't pâs... i' s'ennuya't pâs, lâ.

C' fa't qu' in bon coup, 'a cont' çâ, elle, à son frére, que c't homm'-lâ v'né't lâ à tout's lés jours, et puis... C' fa't qu' lui, i' dit, i' a dit, i' dit : « J'aim'ra's b'en à l' connaît'e ; i' dit, i' y â que'qu' chose, i' dit, lâ-d'dans ! »

C' fa't qu'elle, son... lâ, la vieille, lâ, elle... l' prince, lâ, i' s'en r'tourné't che' z-eux, p'i' i' cont' çâ, i' avé't conté çâ à sa mér' qu'i' avé't rencontré enn' fille, lâ, dans l' boâs. Sa mére, elle, 'a comprené't pâs çâ comment ça s' faisé't qu'i' arrivé târd che' z-eux ; 'a dit : « Où c' que tu pâss's ton temps ? » — Lâ, i' gu'i avé't conté çâ qu'i' y avé' enn' fill' dans l' boâs, p'i' i' y avé' enn' bell' maison, qu' ça avé't du bon sens ; p'is son frére, b'en, 'a dit, qu' 'a vivé' avec son frére, p'is tout çâ.

Lâ, elle, 'a dit : « Comment ça s' fait, çâ ? I' y â que'qu' chos' qui vâ pâs là-d'dans ! » Lâ, i' gu'i â dit, lâ-d'ssus, i' gu'i a dit, i' dit : « A ést assez belle, p'i' i' dit, alle â l' saleil dans l' front.

— L' saleil dans l' front ?

— I' di' oui, alle â l' saleil dans l' front ! »

Lâ, ça gu' i â deunné à douter, elle. T'ut suite, alle a parti p'i' 'a a 'té conter çâ, elle, à la fée, lâ, sa voésine. La fée dit, 'a dit : « J' voés pâs d'aut' chose, 'a dit, qu' ça peu' êt' lés enfants, 'a dit, du prince. 'A dit, l' garçon il l'a pâs vu ?

— 'A dit, non !

— 'A dit, j' sé's pâs... 'a dit, ça peu' êt' çâ ! 'A dit, fôdré't lés fér' mourir ; 'a dit, ça peut mal virer, çâ !

— 'A di' oui, mé' comment c' que c'ést... qu'on s'y prendré't pour lés fér' mourir ?

— B'en, 'a dit, dis-y, 'a dit, qu'i' gu'i manqu' que'qu' chose à leu' bâtisse, à leu' château, que ça prendré't quat' saul's coupé' en montant, qu' ça f'rait quat' violons

qui jouera'ent jour et nuit' d' la musique. 'A dit, çâ, 'a dit, i' trouvèrâ jama's çâ, 'a dit, c'ést çartain ! P'is, apras çâ, 'a dit, en lés coupant, 'a dit, si i' ést coupé en descendant, 'a dit, ça s'ra't dés musiques, mé' en lés coupan en montant, 'a dit, ça vâ êt' quat' giants qui von [vont] 'és dévorer. Avec çâ, 'a dit, on va 'n n-êt' débarrassé ! » (C'ést la fée, lâ, qui avait dit çâ à la reine.)

Lâ, la rein' s'en vient, et p'is, lâ, 'a fa't v'nir çâ su' l'apropos pour c'tte fill'-lâ. 'A dit : « Par c' que j' peux voèr, 'a dit j'ai attendu [entendu] dire, 'a dit, que dés saul's coupé' en montant, 'a dit, qu' ça faisait dés musiques ; 'a dit, i' leu' manqu'ra't çâ. Ça fa't qu' lâ, 'a dit, dis don çâ, dis-y don çâ, 'a dit, à c'tte fill'-lâ, 'a dit, qu'i' gu'i manqu'ré't çâ.

— B'en, i' dit, oui, i' dit, j' vâs gu'i dire. »

C' fa't que l' lend'main, i' ava't r'tourné lâ, p'is lâ, i' gu'i â dit çâ. I' dit : « Vous avé' in beau château, vous avez tout's sort's de chos's de beau, mé', i' dit, i' vous manqu' que'qu chose.

— Quoi c' c'ést qui manqu'ré't ?

— B'en, i' dit, i' vous manqu'ré't quat' saul's coupé' en montant, p'is ça vous f'ra't quat' musiqu's qui jouerâ jour et nuit' !

— Oué ? B'en, 'a dit, j' vâs gu'i dir' çâ, 'a dit, mecqu'i' soeill' arrivé. »

C' fa't que l' soèr l' garçon â arrivé, p'i' 'a gu'i â conté çâ. I' dit : « Si i' y â dés saul's qui jouent d' la musique, i' dit, j' lés trouvèrai ! » C' fa't qu'i' â parti, p'i' i' s'ést mi' à marcher dan 'a forêt ; i' â parti p'i' i' charcha't partout. Ça fa't qu' lâ, i' â arrivé à enn' 'tit' cabane, et p'i' i' y avé' enn' fée. C'té't justement la fée, lâ, qui gu'i eux avé' apparu, quand i's dorma'ent, lâ. I' été't pâssé lâ. C' fa't qu' 'a dit : « J' sé's, 'a dit, mon garçon, quoi c' c'ést qu' tu charches.

— I' dit, oui ?

— Ah ! 'a dit, oui ! 'A dit, j' peux t' fére avoèr çâ, 'a dit, moé, cés saul's-lâ ; mé', 'a dit, coup'-les pâ' en montant, parc' ça vâ ét' dés... quat' giants qui vont vous dévorer tout's lés deux, toé p'is ta sœur. 'A dit, coup'-lè' en descendant. 'A dit, ça s'râ dés musiqu's qui joueront. Ça fa't qu' lâ, 'a dit, j'ai çâ, 'a dit... écitte aux alentours d' la cabane. 'A dit, coup's-en quat'e, p'i' 'a dit, vâ-t'en, p'i' 'a dit, fa's comme j' t'ai dit. »

Ça fa't qu' lâ, c'ést çâ qu'i' â fait' : i' â arrivé, p'i' i' â planté çâ, p'i' aussitôt qu' ça été planté, ça s'ést mi' à jouer, çâ p'i' i' y ava't r'guien d' plus beau. C' fa't que l' lend'main, lâ, l' prince arrive, hein ! p'is tout loin qu'i' attend [entend] çâ jouer tout's sort's de bels airs, i' comprena't pâs çâ. Plus qu'i' avancé't plus qu' ça joué't. Lâ, i' â arrivé, p'i' i' â b'en vu qu' c'éta't çâ, lâ, lés quat's saul's qui joua'ent. Lâ, i' â rentré, et p'is lâ, i' leu's ava't fait' dés félicitations. P'is l' gâ' éta' encor' parti, i' a pâs pu l' voèr encore.

C' fa't qu' lâ, l' soèr, i' s'ést en-r'tourné che' z-eux p'i' i' a conté çâ à sa mére, qu'i' ava' été su' la fille, lâ, p'i' i' y avé't lés quat' saul's qui joua'ent d' la musique. Ah ! lâ,

la bonn' femme, alle étè' encor' su' l' qui-vive. 'A dit : « Dis-moé don comment ça s' fa't ? 'A dit, p' 'ted [7] b'en enn' trompe [8], 'a dit, i' peut l'avoèr coupé autrement. » P'i' 'a s'en vâ conter çâ encore à la sorciére.

La sorciér' dit : « Ah ! 'a dit, c'ést pâs, 'a dit, c' que pensa's. Mé', 'a dit, on vâ s'y prendre autrement ! 'A dit, tu gu'i dirâs, 'a dit, qu' fôdré't [qu'il faudrait], gu'i fôdré't d' l'eau qui rajeunit, dan 'a fontaine, i' y â enn' fontain' dan 'a forêt, qui â d' l'eau qui rajeunit. P'is, 'a dit, lâ, çâ, 'a dit, si i' vâ lâ pour avoèr çâ, c'tte eau-lâ, 'a dit, c'ést gardé, çâ, par quat' lions ; 'a dit, i's vont s' fér' dévorer ! »

C' fait comm' de fait', lâ, i' s'en vient p'i' i' gu'i cont' çâ, à la fille. C' fa't qu' son frére arriv' le soèr, p'i' 'a gu'i dit çâ. « B'en, i' dit, si i' y â d' l'eau qui rajeunit, qui ma' à l'âg' de quinze ans, i' dit, j' capab' d' allé' en charcher. I' dit, j'ai b'en trouvé, i' dit, dés musiques, j' trouvèrai b'en l'eau ! » C' fa't qu'i' â parti, p'i' i' a pri' encor' le minm' p'tit ch'min, lâ, dan 'a forêt, p'i' i' â arrivé à 'a minm' p'tit' cabane. Ah ! lâ, la vieille a dit : « Ah ! j' sé's, 'a dit, quoi c' c'ést qu' tu veu' avoèr, lâ. Mé', 'a dit, c'ést p'us deffécile ! 'A dit, çâ, c'ést dangereux, b'en p'us dangereux. Mé', 'a dit, si tu sé's t'y prend'e, 'a dit, j' vâs t' dir' comment fére, p'i' 'a dit, tu vâs 'n n-avoèr ! »

Lâ, 'a pren in pô' [pot] p'i' 'a gu'i denne, p'i' 'a dit : « Su' l'heur' du médi, juss', 'a dit, tu vâs partir ; p'is lâ, 'a gu'i dit que'qu'... prends c' p'tit ch'min-lâ, p'i' 'a dit, ça conduit jusqu'éci, lâ, i' y â eunne r'source, lâ, qu'i' y â d' l'eau d'dans, qui rajeunit, qui ma' à l'âg' de quinze ans. B'en, 'a dit, su' l'heur' du médi juss', 'a dit, quat'e lguions [lions], qui s' couchent, p'i' 'a dit, i's dorment. Lâ, vâ fo'èr que tu guett's çâ, p'i' aussitôt qu' tu lés voèras couchés, 'a dit, tu prendrâs ton pot, p'is vâ, cour' au p'us vite, p'i' 'a dit, prends d' l'eau p'is r'tourn'-toé z-en ; tu vâ' 'oèr, 'a dit, i' a'ront pâs l' temps de s' réveiller. »

Ça fa't qu'i' â fait' comme 'a a dit, lâ. I' â parti, p'i' i' â pris l' p'tit ch'min, p'i' i' â arrivé lâ, p'is quant' i' â été à enn' moyenn' distance, i' â attendu. Lâ, i' voyé't [voyait] lés lguions, chaqu' côté, qui garda'ent c' puits-lâ, c'ést v'nu l'heur' du médi, hein ! i' 'és â vus couchés. C' fa't qu' quant' c' c'ést qu'i' 'és â vus couchés, i' â parti vit'ment p'i' i' a pris son pot d'eau. Comme i' r'tourné't, lés lguions l'ava' attendu [entendu], hein ! i's s' sont l'vés, mé' i' éta'ent... i's pouva'ent pâs, faut croir' qu'i' ava'ent pâs l' pouvoèr d'aller plus loin : i's resta'ent lâ pour garder l'eau. B'en, i' s'st en-r'tourné. La vieille... la vieille a dit : « Asteur, 'a dit, vâ-t'en, p'is... » Ça fa't qu' lâ, i' s'ést en-v'nu.

L' lend'main, l' prince â arrivé lâ, et p'is, lâ, la fille, b'en, gu'i â présenté l'eau. 'A dit : « R'gardez 'a dit, mon frére â 'té charcher d' l'eau qui rajeunit !

— Ah b'en ! i' dit, si c'ést d' l'eau qui rajeunit — i' été't pâs mal [9] vieux, pâs mal magané [10], lui, hein ! i' avé' été à 'a guerre, p'i' i' avé' eu d' la misére, hein ! i' été't

---

7. *P' t'ed b'en* : Peut-être bien.
8. *Trompe* : Erreur, méprise.
9. *Pas mal* : Passablement, dans une certaine mesure.
10. *Magané* : Maltraité, malmené.

vieilli, avec tout l'accupâtion, p'is qu'i' s'ennuyé't d' sa femm' p'is lés tribulâtions qu'i' ava' eues, çâ l'ava't pâs mal vieilli — i' dit, m' deunn's-tu 'a parmission de m' lavé' avec çâ, voèr, i' dit ?

— Ah ! 'a di' oui ; b'en çartain ! 'A dit, lavez-vous ! »

Lâ, i' s'ést lavé avec çâ. B'en, i' été't pareil comm' quant' leu' mér' l'ava't vu, lâ, quand i' éta't jeune, qu'i' s' prom'né't su' 'a gal'rie. Ah b'en ! lâ, c' fa't qu'alle a trouvé qu'i' été't beau. I' â parti, i' s'ést en-r'venu, p'is l' soèr, sa mér' l'â quésiment pâs r'connu, quand i' â arrivé. Mé', 'a dit : « Mon doux Seigneur ! d'où c' que tu d'sors, d'où c' que tu d'viens ? » Ça fait qu' lâ, i' gu'i â conté quoi c' c'ést qui... qu'i' s'éta't lavé avec d' l'eau qui rajeunissé't. Ah ! lâ, 'a a resté lés bras morts. 'A dit : « Dis-moé don qui c' que c'ést qui protég' cés enfants-lâ d' minme ? C'te garçon p'is c'tte fill'-lâ ? »

'A â parti vit'ment, hein ! p'i' 'a s'st en allée trouver sa sorciére encore, p'i' 'a gu'i â conté çâ. C' fa't qu' sa sorciér' dit : « B'en, 'a dit, ça r'gârd' b'en mal. Par c' que j' voés, çâ, lâ, 'a dit, b'e'tôt [bientôt], 'a dit, on vâ s' trouver mal pri' avec çâ ! Mé', 'a dit, asteur qu'o' ést pris, 'a dit, on vâ fér' filer jusqu' au bout' ! 'A dit, tu gu'i dirâs qu'i y â p'us r'guien qu'un' chos' qui gu'ieu' manque : l'Oéseau d' Vérité ! 'A dit, i' y â in Oéseau d' Vérité ; mé', 'a dit, c'ést pour l'avoèr l'Oéseau d' Vérité ! Mé', i' s'râ jama's capab'e, 'a dit, i' ést assez féroç', parsonne ést capab' d' mett' la main d'ssus ! 'A dit, co' minm' qu'i' asseill'ra't de l'avoèr, lâ, hein ! si il l' prend, 'a dit, i' vâ périr. 'A dit, tu gu'i dirâs çâ ! »

C' fa't qu' lâ, l'aut' ar'vir' de bord, hein ! p'i' 'a s'en r'vient p'i' 'a cont' çâ ; 'a dit : « L' garçon p'i' 'a fille, lâ, b'en, 'a dit, i' gu'ieu' manque encor' de quoi.

— Oui ? Quoi c' c'ést qui gu'ieu manque ? I' dit, pour moé, i' dit, i' manqu'ra't p'us r'guien !

— 'A dit, i' manqu' de quoé ! 'A dit, tu pourrâs dire à 'a fille, lâ, pour tout compléter tout quoi c' qu'il ont, 'a dit, i' gu'ieu manque, gu'ieu fôdré't l'Oéseau d' Vérité !

— Ah b'en ! i' dit, i' y en â-t-i' un in Oéseau d' Vérité ?

— B'en, 'a dit, j' pens' b'en ! 'A dit, j'ai te'jour' entendu dire, 'a dit, qu'i' y ava' in Oéseau d' Vérité, en queuqu' pârt !

— B'en, i' dit, si i' y en â, c'ést b'en çartain, i' dit... c' garçon-lâ ést assez smatt' [smart][11], i' ést assez fin qu'il l' trouvèra b'en ! »

Lâ, i' r'vir' de bord, p'is l' lend'main, i' cont' çâ à la fill' lâ, qu'i' gu'i manqua't çâ. C' fa't qu' quant' son frére â arrivé, 'a gu'i â dit çâ, lâ. « B'en, i' dit, si i' y en â un in Oéseau d' Vérité, i' dit, j' vâs l' trouver ! »

Lâ, i' â parti, p'i' i' â encore été trouver sa p'tit' vieille, lâ. Ah ! la vieille, quand all' l'a vu arriver, ah b'en ! 'a dit : « J' pens' b'en qu' tout's vos miséres, lâ, tout's vos

11. *Smart* (angl.) : Intelligent, adroit, agile, habile.

tribulâtions, 'a dit, féniss'nt. Ça prendrâ pâs d' tem [temps] asteur, 'a dit, avant qu' tout' seill' terminé. 'A dit, on arriv' pâs mal au bout', lâ ! 'A dit, tu viens, 'a dit, pour avoèr l'Oéseau d' Vérité, hein ? B'en 'a dit, tu vâs l'avoèr ! P'i' 'a dit, lâ, tout' vâ s' déclârer, p'i' 'a dit, tu vâs voèr, 'a dit, tés parents, tu vâ' 'és connaît' b'e'tôt, 'a dit, ça prendra pâs d' temps !

Lâ, 'a dit, tu vâs prend' c' p'tit ch'min-lâ, lâ, et p'is, 'a dit, l'Oéseau d' Vérité, b'en, j' vâs t' deunner, 'a dit, c' miroèr-lâ, lâ. L'Oéseau d' Vérité vâ v'nir, 'a dit, justement pâs loin, 'a dit, d'ioù c' que c'ést qu' ést la fontain' d'eau qu' t' as pris, lâ. » P'is lâ, 'a gu'i â di' à pe' près la distanç' qu'i' y avé't. P'i' 'a dit : « Vâ lâ et p'i' 'a dit, attends. P'i' 'a dit, su' l'heur' du médi, 'a dit, la minme heure, 'a dit, qu' lés lguions, lâ, s' coucha'ent, 'a dit, l'Oéseau d' Vérité vient pour boér' dans l' puits, lâ. B'en, 'a dit, lâ, tu vâs t' coucher, p'i' 'a dit, mets l' miroèr su' ton visage, p'i' 'a dit, guett'-lé. Quand i'... 'a dit, i' vâ tourner, lâ, au-d'ssus, pour venir boér', p'i' 'a dit, i' vâ s' trouvé' à pâsser v's-à-vis du miroèr, p'i' 'a dit, i' vâ s' voèr dans l' miroèr, lâ. P'i' 'a dit, i' vâ... 'a dit, i' ést jaloux, p'i' i' voudré't pâs qu'i' 'n n-auré't d'aut' qui gu'i r'ssembeul'ra't. 'A dit, i' vâ penser qu' c'en ést in aut', çâ. Lâ, 'a dit, i' vâ viré' au'd'ssus du miroèr, p'i' 'a dit, i' vâ v'nir s' placer pour fér' face à l'aut' oéseau qu'i' voét lâ. B'en, soés [sois] vif ! Po'gn'-lé par lés pattes, p'i' 'a dit, quiens-lé !

— Ah ! »

Lâ, i' prend l' miroèr, p'i' i' fa't comme 'a gu'i â dit. I' pârt, p'i' i' s'en vâ dan 'a forê' et p'i' i' vâ b'en b'en loin, où c' qu' été't le puits, lâ ; i' attend. Quant' ça a v'nu su' l'heur' du médi, i' â attendu, t' sé's b'en, volé' in bruit dans lés airs. Lâ, i' â r'gardé, p'i' i' a vu c' gros t-oéseau-lâ, qui tourné't, lâ. C' fa't qu' vit'ment, i' s'ést couché, p'i' i' â mis l' miroèr su' son visage, p'i' i' â attendu.

Ça a fait' justement comm' la vieill' gu'i avé't dit. B'en, i' s'ést mi' à virer, i' a tourné au-d'ssus de d' çâ, p'i' i' â vu çâ, c't oéseau-lâ, dans c' miroèr-lâ. I' s'ést avancé, hein ! p'i' i' a descendu tranquill'ment, p'i' i' â r'gardé, p'i' i' s'ést env'nu p'i' i' s'ést posé su' l' miroèr, p'is lâ, b'en craire, l' gârs lâ, ça a pâs 'té long ; il l'â po'gné par enn' patte. I' s'ést débattu pour s' fér' lâcher. I' dit : « Lach'-moé !

— Mé', i' dit, tandiss' que j' t'ai, j' te garde, i' dit, j' te lâch' pâs !

— Ah ben ! i' dit, asteur — i' avé't tant d' ménutes, tant d' seconde' à passer — i' dit, asteur, i' dit, lâch'-moé ! I' dit, l' tem [temps] ést pâssé, i' dit, j' t'appartiens. I' dit, vâ-t'en che' vous, p'i' i' dit, j' vâ' êt' rendu en avant... avant toé ! I' dit, lâ, i' dit, j' vâs t' dir' quoi fére. »

Ça fa't qu' lâ, l' garçon éta't b'en content ; i' ést r'-viré d' bord, p'i' i' â emm'né l' miroèr à 'a vieille, et p'i' i' a pris l' bord de son... d' sa maison.

I' â arrivé lâ, l'oiseau éta't rendu en avant d' lui p'i' il l'attendé't. Bon, i' dit : « Asteur, i' dit, j' vâs vous conter, i dit, vot' vie, vous aut's. » Lâ, i' gu'i â tout conté quoi c' que c'éta't, p'i' i' dit : « Vot' mére 'a vi' écitte, pâs b'en loin d'écitte : i' dit, 'a ést engagée su' in habitant. P'is, i' dit, à soèr, i' dit, vous allez fére, i' dit, fére un'

soèrée, et tout inviter... inviter tout l' mond' d' la région. I' dit, c'ést moé, i' dit, qui vâ' envoyer dés avis, dés invitâtions partout. »

Lâ, i' â envoyé, t' sé's b'en, i' â fait'... tout's lés ceuz' lâ, qu'i' connaissé't qu' fô'lé't qui seill' lâ, lâ. I' 'és connaissé't, lui. I' dit : « Faut qu'i's vienn'nt tout' écitte, lâ ! Et pui' i' dit, j'arrang'rai çâ, moé, lâ ! V's allez connaît'e, i' dit, vot' pére et p'is vot' mére, p'i' i' dit, ceuz' qui vous ont faite l' mal, toute l' mal qui vous â arrivé. »

Ça fa't qu' lâ, c'ést çâ qui â arrivé. Lâ, l' soèr, toute l' monde ont 'té invité pour venir lâ. Ah ! i' y avé't tout's lés princes, lés haut-placés, tout'... Ah ! i' y avé't du monde, la maison 'ta't b'en plein' de monde. P'is lâ, b'en, la vieille, lâ, la mér' lâ, du princ' gu'i éta't, et p'is la sorciére. Ah ! b'en, i' éta'ent pâs... i' l's avé't pâs manqués, mé', i's voulé' pâs gu'y aller, 'és aut's. I' â été ôbligé, t' sé's b'en, d' lés forcer. Elle, la vieille ava't 'té trouvé' 'a sorciére, p'i' 'a gu'i â dit çâ. La sorciér' dit, 'a dit : « O' ést pris ! C'ést féni ! 'A dit, faut s'appareiller pour mourir. » L'aut', la vieille, 'a voulé't pâs, hein ! 'A dit : « Faut gu'y eller, p'i' 'a dit, l'Oéseau d' Vérité... ! 'A dit, aussi b'en d' gu'y aller d' not' plein gré, parç' qu' 'a dit, i' vâ nous pend'e où c' qu'on ést ! 'A dit, c'ést féni ! »

C' fa't qu' lâ, i' ont parti tout's lés deuss', p'i' i' ont 'té lâ ; j' vous assur' qu'i' éta'ent pas grosses ! Te'jours, i's sont mi' à tab'e, p'is quand i' ont tout' été mi' à 'entour d' la tab'e, lâ, l'Oéseau d' Vérité â été à l'aut' bout d' la tab'e, p'is lâ, i' â tout' fait' conter lés histoèr's de ceuz', t' sé's b'en, tout's leu's histoères. I' a commencé par la vieille, lâ, conter son histoère. Ah ! lâ, 'a a conté... 'a a 'té obligée. I' dit : « Faut qu'... c'é' 'ien qu' la vérité qu' faut ! I' dit, moé, c'ést pâs dés ment'ries qu' faut, c'ést la vérité ! » C' fa't qu' 'a conté la vérité, p'is la vieill' sorciére aussi. Et puis, lâ, après qu'i' on eu conté leu's histoères, lâ, i' â dit : « Quiens, i' a dit... lâ, l' garçon gu'y éta't, lâ, lui. Lâ, i' â di' à la femme, i' dit, lâ, écitte, i' dit, vot' garçon p'is vot' fille. » Mé', pensez, hein ! 'a s' trouvé' à gu'y êt', lâ, elle aussi. C' fa't qu' lâ, tu peux b'en penser si 'a été't contente ! I' dit : « Vous avez dit qu' c'été' in chien p'i un' chienn' vous avé' eus ? C'ést vos enfants, çâ ! »

Et p'is, lâ, b'en, i's s' sont tout' racc'modés comme i' faut, lâ ; p'is lâ, i' dit : « Asteur, i' dit, vous aut's, lâ, més deux sorciéres... » I' 'és â pris p'i' i' 'és â mi' ensemb'e, p'i' i' lés â toute' émiettée' avec sés griffes, sés pattes, i' 'és â toute' 'échiquetées, tout's démanchée' en chair et en pâté, tout's lés deuss's. Et p'is moé, b'en, i's m'on envoyée écitte !

24 – LES DIX VOLEURS

Laissez-moi vous dire qu'une fois, vivait un cultivateur passablement riche, ou du moins jouissant d'une certaine aisance. Il n'avait qu'une seule fille.

Un jour, il reçoit une lettre lui annonçant que, dans un village voisin, une parente était gravement malade. Il fallait donc aller lui rendre une dernière visite. Le cultivateur et sa femme commencent à dire : « Nous ne pouvons pas quitter la maison tous ensemble ! Il faut que l'un de nous demeure sur place pour prendre soin de la ferme ! »

Ils pensent tout à coup à leur fille et lui font part de leur projet : « Tu vas garder la maison pendant notre absence. Nous allons demander à la fille du voisin de venir te tenir compagnie.

— Ah ! non, répond la fillette ; je suis capable de rester toute seule !

— Ce ne serait pas prudent ! reprennent les parents. Nous verrons à ce que la petite voisine vienne demeurer avec toi, pendant les trois jours de notre absence ! »

Le cultivateur et sa femme se mettent en route vers le village de leur parente. Une fois ses parents partis, la fillette, sans fermer la porte à clé, se rend chez le voisin et avertit sa petite amie que c'est le temps de venir demeurer avec elle.

Dix voleurs, cachés dans la forêt, attendaient depuis longtemps le moment où la maison serait laissée sans gardien pour s'y introduire et y dérober les richesses qu'elle contenait. Pendant l'absence de la fille du cultivateur, les voleurs sortent à l'orée de la forêt. Le chef des bandits donne un ordre à ses compagnons : « Restez aux abords de la forêt, pendant que moi, j'irai enquêter sur la manière dont nous pourrons dévaliser cette maison ! » Le chef des voleurs entre dans la maison et se glisse sous un lit.

Sur les entrefaites, la fillette du paysan revient à la maison en compagnie de sa petite compagne. Les deux gamines s'affairent bientôt autour du poêle à faire cuire le repas. Tout à coup, la petite voisine échappe un ustensile sur le plancher. Elle se baisse pour ramasser le couteau ou la fourchette ; elle aperçoit un homme sous le lit. Glacée de crainte, la fillette se dit à elle-même : « Doux Seigneur, un homme ! Ce doit être un bandit ! » Elle n'ose pas dévoiler cette découverte à sa compagne qui s'occupe à faire cuire le souper. Elle prend un air calme, fait le tour de la pièce et dit à l'autre fillette : « Il faut que je retourne chez moi ! J'ai oublié ma robe de nuit. Je reviens à l'instant !

— C'est bien ! répond la fille du cultivateur ; va chez toi, mais ne sois pas trop longtemps absente ! »

La petite voisine sort et file chez elle, bien décidée à ne pas revenir. Quelques minutes plus tard, la fille du paysan échappe, elle aussi, un couteau par terre. En se penchant pour le ramasser, elle aperçoit le voleur, sous le lit. Fort décontenancée, ne sachant que faire, elle a subitement l'idée de jouer la comédie. Elle dit à haute voix : « Ah ! quel oubli ! Mes cochons n'ont pas encore mangé ! Je vais aller leur donner leur nourriture, en attendant que ma compagne revienne ! »

La fillette quitte la maison et se dirige tout naturellement vers le fournil ; elle tient un œil sur la porte de sa demeure, certaine que le voleur, en son absence, va tenter de s'échapper. Dès que la fillette disparaît dans le hangar, le voleur sort de la maison et file vers la forêt pour y renseigner ses compagnons.

La fille du cultivateur jette un coup d'œil vers la maison du voisin ; sa compagne ne revient pas. Elle décide de revenir toute seule à la maison et d'en barricader toutes les issues. Elle pense ensuite à l'argent. Elle sait qu'il est caché dans un coffre ; elle va chercher le coffre et le dépose sur une table. Une fois les portes soigneusement verrouillées, la fillette est sûre que le bandit ne pourra pas revenir piller la maison.

La fillette se couche, mais ne ferme pas l'œil. Dans le même temps, les brigands font le tour de la maison, en visitent toutes les issues pour découvrir un moyen d'y pénétrer. Bientôt le chef harangue ses compagnons : « La seule façon de nous introduire dans cette maison, je crois, est de percer un trou dans les fondations et de nous glisser à l'intérieur par la cave ! »

Immédiatement, le groupe des bandits se lance au travail et attaque les pierres des fondations, dans l'espoir de pratiquer un trou qui laisse entrer un homme.

La fillette, incapable de dormir, et alertée par le bruit des voleurs, descend dans la cave. Le son des voix lui indique où les malfaiteurs vont percer un trou. Elle pense tout à coup au sabre de son père, un sabre que ce dernier gardait probablement comme un souvenir de guerre. Le sabre était caché dans la cave ; elle s'en empare et se place près de l'endroit où les voleurs achèvent de percer un trou. Dès que la première pierre est retirée des fondations, l'un des bandits tente de se glisser à l'intérieur, mais trouve l'issue encore trop petite. On continue à agrandir le trou. De nouveau, le voleur s'introduit la tête et une partie des épaules. La jeune fille l'attrape par les cheveux, lui tranche le cou et le tire par les épaules en imitant une voix d'homme : « Poussez-moi, poussez-moi ! La surface est glissante ici ! »

Croyant qu'il s'agit de la voix de leur copain, les compagnons de l'extérieur s'empressent d'obéir à son appel. La jeune fille parvient à libérer l'entrée en tirant le cadavre à l'intérieur. Elle renouvelle ce geste neuf fois, tuant chaque fois le voleur qui se présente dans l'entrée. Quand le dixième pénètre dans le trou après ses compagnons, la fillette est tellement épuisée que sa vue faiblit. Elle vient près de s'évanouir. Elle attrape le voleur par les cheveux et, au lieu de lui trancher le cou, au moyen de son sabre, elle lui tranche une rondelle du cuir chevelu. La douleur causée par cette

blessure incite le brigand à se retirer vers l'extérieur. La jeune fille, fatiguée et déçue d'avoir manqué son coup, tombe évanouie.

Cette même nuit, le cultivateur et sa femme dormaient dans leur chambre, chez le parent malade. La maman fait un rêve. Elle voit ce qui se passe chez elle. Elle voit sa fille aux prises avec des voleurs sortis du bois après son départ. Sa fille court un grand danger : elle est évanouie dans la cave sur un sol détrempé par le sang des voleurs. La mère se réveille en sursaut et pousse son mari : « Tu ne sais pas ce que je viens de voir en rêve !

— Quel rêve as-tu fait ? demande le mari.

— Ah ! un rêve effrayant ! S'il faut que ce soit vrai, il se passe des faits épouvantables !

— Mais qu'as-tu vu, dans ton rêve ? questionne le cultivateur.

— J'ai rêvé que des voleurs se sont introduits chez nous, et que notre fille gît inconsciente dans une mare de sang au fond de la cave ! Que devons-nous faire ? Quelle est ton opinion là-dessus ?

— Eh bien ! reposons-nous encore quelque temps, et, tôt demain matin, nous partirons en toute hâte au secours de notre fille ! »

Le lendemain matin, à la barre du jour, le cultivateur et sa femme reprennent la route et reviennent d'une seule traite à la maison. Ils trouvent les portes verrouillées, les contrevents fermés. On est forcé de briser une porte pour pénétrer dans la demeure. En entrant, ils trouvent le coffre d'argent sur la table ainsi que les objets les plus précieux. Ils descendent à la cave et y trouvent les cadavres de neuf voleurs, et, à côté d'eux, leur fillette évanouie dans le sang. Le père et la mère ramassent leur enfant, la transportent à sa chambre et la ramènent à ses sens. Une fois le danger passé, la vie continue comme d'habitude dans la maison du paysan.

Quant au brigand qui avait échappé à la mort, il s'est enfui dans la forêt. Furieux d'avoir perdu ses compagnons si subitement, il avait juré que cette fille périrait par sa main. Une fois dans la forêt, le voleur estropié s'occupe de faire guérir sa blessure à la tête du mieux qu'il peut. Un an plus tard, il se présente chez le cultivateur où il avait été blessé, et lui demande un emploi. D'après son témoignage, il était habile dans les travaux les plus variés. Il espérait que cette famille le prenne en amitié.

Le cultivateur, un peu affaibli par l'âge, se laisse gagner par le visage agréable de l'étranger qui demande un emploi. De fait, c'était un homme dont les traits étaient assez réguliers et reflétaient une certaine beauté. Le cultivateur accède à la demande d'emploi de l'étranger. Le nouvel employé s'attelle à la besogne de la ferme et fait de son mieux. Le cultivateur et sa femme commencent bientôt à estimer ce domestique. Le père met sa confiance en lui au point qu'il ne peut plus se passer de ses services ou de ses conseils. Si notre cultivateur devait conclure un contrat, s'il avait un voyage important à effectuer, il déléguait son domestique, et il n'avait qu'à se féliciter des transactions conclues par ses soins.

En plus de se montrer gentil avec son patron, l'employé faisait des yeux doux à la fille. Celle-ci saisissait parfois des attitudes déplaisantes dans le visage du domestique. Souvent elle le surprenait à la regarder et lui trouvait des yeux féroces. Quand il se voyait observé par la jeune fille, il ne pouvait cacher sa surprise et reprenait son air aimable. La jeune fille ne se sentait pas à l'aise avec l'employé de son père.

Un jour, au cours d'un travail qu'il accomplissait en présence du patron, le domestique se décide de demander la jeune fille en mariage : « Vous avancez en âge, dit l'employé, et moi, je n'ai pas de famille. Si vous le vouliez, j'épouserais votre fille et je resterais sur la ferme avec vous autres. » Le vieux cultivateur avait son domestique en si haute estime qu'il ne put lui refuser la main de sa fille. Cependant, il ajouta : « Je t'accorde ma fille en mariage, à condition qu'elle accepte. Je ne crois pas que ma femme mette obstacle, elle non plus, à ton projet de mariage ! »

À son retour à la maison, le paysan raconte à sa femme la conversation qu'il a eue avec le domestique à propos de leur fille : « Si notre fille est consentante, répond la mère, moi, je n'y vois aucune objection ! » Ils en parlent à leur fille, mais sa réaction est plutôt décevante : « Moi, je préfère ne pas me marier, du moins pas avec ce domestique ! Je ne sais s'il s'agit d'une impression passagère, mais je lui trouve, dans le visage, des traits antipathiques. Quelque chose me dit qu'il ne m'aime pas !

— Tu n'y es pas du tout, protestent les parents. Il est évident qu'il t'aime et qu'il veut t'avoir pour épouse. Sois certaine qu'il t'aime !

— Ah ! réplique la jeune fille, parfois je surprends son regard et il semble me haïr. De plus, il a de mauvaises manières. Vous n'avez pas remarqué qu'il n'enlève jamais son chapeau, sauf quand il entre dans sa chambre !

— C'est une simple habitude. Ce n'est pas ce comportement qui le rend plus méchant ! C'est une habitude comme une autre !

— Je veux bien vous croire, enchaîne la fillette, mais je ne l'aime pas !

— Mais qu'allons-nous lui répondre ? supplient les parents. Nous avons à demi consenti à ce projet de mariage parce qu'il est avantageux pour nous ! Quant à moi, dit le père, j'aime bien ce domestique ; j'en ferais volontiers mon gendre. Ensuite, quel autre garçon veux-tu épouser ? Aucun prétendant ne s'est présenté pour te courtiser. C'est le seul qui soit venu. Nous sommes très éloignés des grands centres, ici ! »

En effet, la ferme de ce cultivateur était à l'écart des milieux fréquentés.

La jeune fille finit par dire à ses parents : « Eh bien ! pour vous faire plaisir, je consens à épouser notre domestique ! »

Ce consentement obtenu, le cultivateur hâta les préparatifs des noces. On alla célébrer le mariage à l'église, et ensuite, on revint à la maison pour le repas de noce et les réjouissances traditionnelles.

Au cours de l'après-midi, le nouveau mari dit à son épouse : « Je ne t'ai pas encore tout révélé ; j'ai des parents, moi aussi ! Je ne t'en ai pas encore parlé, mais j'ai

des parents qui sont très éloignés. Je serais si heureux de pouvoir leur présenter ma femme ! Et toi, tu n'aimerais pas faire la connaissance de mes parents ?

— Évidemment, j'aimerais les rencontrer ! Mais tu ne m'en as jamais parlé...

— Eh bien ! interrompt le mari d'une façon embarrassée ; je ne savais pas... l'occasion ne s'en est pas présentée. Je n'y ai pas pensé. Maintenant, nous sommes mariés, nous allons entreprendre cette promenade ! »

Sans plus tarder, le nouveau marié file à l'étable, y attelle deux chevaux sur le carrosse que lui a permis d'utiliser le beau-père, et les deux nouveaux époux quittent la maison du fermier. Le carrosse s'engage sur la route qui traverse la forêt, une longue route reliant la ferme aux autres centres habités.

En plein milieu de la forêt, le nouvel époux, qui n'avait pas encore dit un seul mot, immobilise les chevaux. « Maintenant, ordonne-t-il à sa femme, descends de voiture !

— Que se passe-t-il ? demande la nouvelle mariée. Pourquoi descendre de voiture ?

— Eh bien ! répond le mari, je veux te parler et ici même ! »

La jeune épouse descend du carrosse pour obéir à son mari. Aussitôt, celui-ci enlève son chapeau et dit à sa femme en inclinant la tête : « Regarde ! Vois-tu la blessure que tu m'as infligée, malheureuse ?

— Ah ! non ; qui t'a fait cette blessure ? Tu vois bien que ce n'est pas moi ! Je ne t'ai jamais rien fait de tel, tu le sais bien !

— Tu n'as jamais porté la main sur moi, penses-tu ? Ne te rappelles-tu pas le jour où ton père et ta mère sont partis en voyage ? J'étais le chef d'un peloton de dix voleurs. Tu as tué mes neuf compagnons, et, si tu n'avais pas manqué ton coup de sabre, tu m'aurais traité de la même façon. Tu ne m'as enlevé qu'une partie du cuir chevelu, mais tu ne m'as pas enlevé le cœur. Ce cœur plein de haine va maintenant te punir de la mort que tu as infligée à mes compagnons ! »

Elle commence à le supplier, elle se jette à ses genoux, tente de l'attendrir en lui disant : « Même si je t'ai blessé, je ne l'ai pas fait par malice. Je ne savais pas que tu deviendrais mon mari ! Ne me fais pas mourir. Voyons ! mes vieux parents m'ont donnée à toi. Ce serait insensé de leur rendre le mal pour le bien. Si tu ne m'aimes pas, ramène-moi chez mes parents ! Ne me donne pas la mort !

— Ces supplications ne changeront rien à mes plans. J'ai promis, par serment, que tu mourrais de ma main, et tu mourras ! Tu as tué mes neuf compagnons, mais j'ai eu le temps de m'en associer d'autres. Je vais aller les avertir de venir ici. Toi, je vais te ligoter solidement à un arbre, et tu vas nous attendre ! »

Le chef des voleurs dépouille sa femme de ses vêtements et l'attache à un gros arbre, au bord de la route. Elle a beau se lamenter et supplier, le mari prend ses yeux de fauve et n'entend rien du plaidoyer de sa femme. Il saute dans la voiture et excite

ses chevaux. Il part à grande vitesse sur la route de la forêt, abandonnant sa femme liée à un arbre. Cette dernière pleure, se lamente, essaie de briser ses liens, mais ses efforts sont inutiles, attachée solidement comme elle l'est !

À travers ses appels et ses gémissements, la jeune femme perçoit le bruit d'une voiture qui s'avance dans sa direction, mais dans la direction opposée à celle qu'a prise le carrosse. Elle entend, en plus, une voix qui chante au rythme lent de la voiture. Tout à coup, elle aperçoit à peu de distance, sur la route, un vieux paysan conduisant un bœuf attelé à une charrette remplie de paille. Le vieux charretier turlute une chanson.

La jeune femme lance un cri au vieillard : « Venez à mon secours, bon grand-père ! Venez vite, je suis en danger de mourir ! » Le vieux charretier commence à s'assurer d'où vient cet appel. Il aperçoit enfin la femme privée de vêtements et attachée à un arbre. « Que faites-vous là ? Qui vous a ligotée de cette façon ? » demande le vieillard.

La jeune femme raconte l'histoire de ses aventures, comment elle a épousé ce voleur qu'elle n'a pas reconnu et qui a juré sa mort. Son mari, affirme-t-elle, est parti chercher des compagnons qui doivent revenir pour prendre plaisir à sa mise à mort. Elle termine en disant : « Ne me laissez pas ici ! Emmenez-moi !

— Mais comment ferai-je pour vous sauver de la mort ?

— Eh bien ! dit la jeune femme, essayez de me dissimuler quelque part !

— Oui, continue le vieillard ; j'ai une idée. La paille ! Ma voiture est remplie de paille. Habillez-vous et vous vous cacherez sous la paille, dans ma charrette ! »

Le vieillard défait les liens de la jeune femme. Celle-ci revêt ses habits et file à la charrette. Le vieux charretier aide la femme à s'enfoncer dans la paille et lui dit : « Que vous entendiez du bruit ou des voix, ne sortez pas de votre cachette ! »

La charrette reprend la route. Le vieillard presse le pas de son bœuf ; il lui donne des coups de fouet pour permettre à la charrette de s'éloigner de ces lieux au plus tôt. Mais la marche d'un bœuf est toujours lente. Malgré toute la bonne volonté du charretier et le pas un peu accéléré du bœuf, les voleurs reviennent rapidement vers l'arbre où la jeune femme avait été attachée.

Les voleurs ne retrouvent plus la prisonnière. Ils visitent les arbres des alentours, regardent le long de la route ; ils ne trouvent personne. Les voleurs disent à leur chef : « Tu t'es peut-être trompé ? C'est peut-être ici, c'est peut-être là ! » Pendant ce temps, le vieux charretier fuit ces lieux. Quand les voleurs se rendent compte que leurs recherches sont inutiles, ils remontent dans le carrosse et reprennent la route. Ils aperçoivent bientôt la charrette du vieillard qui chemine devant leur carrosse. Ils se disent entre eux : « Ce paysan a peut-être eu connaissance de celle que nous cherchons ! Il l'a peut-être vue ? Allons l'interroger ! »

Les voleurs rejoignent la charrette du vieillard et demandent à ce dernier : « Eh ! le père, vous n'avez pas vu quelque chose quand vous êtes passé là-bas ?

— Ah ! ce que j'ai vu ? J'ai vu des oiseaux dans les arbres. Est-ce que ce sont les oiseaux qui vous intéressent ?

— Non ! Pas les oiseaux. Vous n'avez pas aperçu autre chose que des oiseaux ?

— Ah ! oui, reprend le vieillard ; j'ai vu un lièvre traverser la route.

— Ce n'est pas un lièvre que nous cherchons !

— Eh bien ! C'est tout ce que j'ai vu, affirme le vieillard.

— Vous n'avez pas entendu des plaintes, des cris peut-être ?

— Des cris ? Des plaintes ? Je n'ai rien entendu de tel ! »

L'un du groupe dit aux autres brigands : « Venez ! Allons ailleurs ! Nous n'apprendrons rien de ce vieux bonhomme. C'est un pauvre fou ! » Ils font demi-tour et retournent en forêt.

Le vieux charretier continue lentement sa route, en conduisant son bœuf. Il finit par arriver à l'orée de la forêt. « Maintenant, commande la jeune femme, conduisez-moi chez mes parents ; ils demeurent à une faible distance d'ici. »

Le vieillard va déposer la malheureuse femme à la demeure paternelle. On peut facilement imaginer la peine des parents à la vue de leur fille dans un si piteux état. Elle leur raconte ce qu'elle a appris de son mari, ancien voleur, et la mort qu'il lui réservait.

Le fermier dit à sa fille : « Cette affaire n'en restera pas là ! Nous allons organiser une soirée et nous allons y inviter toutes les gens des environs. Nous aurons ainsi l'occasion d'en apprendre plus long sur ce bandit. Si je l'attrape, il aura la punition qu'il mérite ! Pendant cette soirée, toi, ma fille, tu resteras dans cette chambre ; tu en sortiras quand on te le dira ! »

On met bientôt ce plan à exécution. On envoie de nombreuses invitations dans toutes les directions. Le mari de la jeune femme prend connaissance de l'invitation et se rend à la soirée chez le cultivateur. La jeune épouse, habillée de sa robe de noces, ne sort pas de sa chambre.

Quand tous les invités ont pris place autour de la table, le cultivateur dit à ses hôtes : « Maintenant, vous allez tous nous raconter un récit. » Il s'adresse à un invité : « À vous monsieur — c'était le mari de sa fille — à vous l'honneur de raconter la première histoire !

— Ah ! proteste le gendre de plus en plus mal à l'aise, il y en a d'autres plus dignes que moi. Allez, contez, vous autres ! Moi, je ne me sens pas bien ; j'ai des coliques... »

Le cultivateur avait donné l'ordre à un serviteur de fermer les portes et les fenêtres. À la vue de ces agissements, le gendre a pensé : « Il se brasse ici quelque manigance qui va tourner contre moi ! » Il s'adresse de nouveau au cultivateur : « Ah !

je ne me sens pas bien du tout ! Encore cette colique ! Voudriez-vous me laisser sortir ?

— Non ! répond le fermier, tu ne sortiras pas ! Raconte le récit de tes aventures. Personne ne sortira d'ici sans avoir dit son récit. Quand tous les invités auront obéi à cet ordre, nous verrons à quoi nous en tenir ! »

Le gendre commence à dire qu'il s'est marié dernièrement et qu'il est parti en voyage avec sa femme. Dans la forêt sa femme lui a été enlevée ; et il ne sait quel mensonge inventer. Le vieux charretier, placé près du père, crie au conteur : « Vous avez terminé de raconter vos malheurs ?

— Oui ; moi, je n'ai plus rien à ajouter. Racontez vos exploits maintenant ! »

Le cultivateur donne ensuite la parole au vieux charretier, qui ne se fait pas prier pour faire part aux invités de son expérience récente. « Je revenais, sur la route de la forêt, conduisant une charrette chargée de paille, quand j'ai soudain entendu quelqu'un pleurer et se lamenter. J'ai aperçu une femme, une jolie femme que l'on avait attachée à un arbre après l'avoir dévêtue. Elle m'a dit que son mari voulait la tuer mais qu'il était parti chercher des compagnons pour l'humilier davantage avant sa mort. J'ai débarrassé la jeune dame de ses liens et je l'ai cachée dans ma charrette, sous le tas de paille. »

En entendant ce récit, le jeune mari lance un autre appel à la pitié. « Ah ! laissez-moi sortir ! Je suis malade, j'ai mal au cœur ! Laissez-moi sortir !

— Non, non, répond le fermier ; tu ne sortiras pas ! Écoute le récit du vieux charretier jusqu'à la fin ! »

Le charretier raconte l'épisode où les bandits sont revenus et l'ont questionné sur la femme attachée à l'arbre. « Je leur ai répondu par toutes sortes de divagations. J'ai simulé la folie tant que j'ai pu pour détourner les soupçons. J'ai fini par conduire ici la fille de notre hôte. Maintenant, jeune femme, c'est le temps de sortir de votre cachette ! »

La fille du cultivateur sort de sa chambre et se présente dans la salle des invités. Le bandit, à la vue de son épouse, ne sait plus que faire. Il tente de s'échapper, mais des gens postés pour le surveiller, lui mettent la main au collet.

On le traîne à l'extérieur, on attelle des chevaux à ses jambes et à ses bras pour lui faire subir le châtiment de l'écartèlement.

Moi, la conteuse, j'ai tenté d'assister à cette scène, mais on m'en a empêchée en me disant : « Tu n'as pas d'affaire à voir ce spectacle ! Retourne le plus tôt possible chez toi ! »

LES DIX VOLEURS

Récit folklorique raconté, le premier septembre 1960, à Saint-François-d'Assise-de-Matapédia (Québec), par Mme Louis Lévesque (Célina Sirois, 70 ans) qui l'avait appris de son père, vers 1900.

Enregistrement n° 1501. Conte-type 956 B.

C'ést pour vous dire, qu'un' fois, c'éta't in habitant qui éta' à l'aise, qui éta't pâs mal riche. I' ava't seul'ment qu'un' fille.

Fa't qu'un bon jour, i' ava'ent reçu un' lett' qu'i' ava' un' parente, dan 'a plass' [place] voésine, qui éta't b'en malade. Ça fa't qu' lâ, i' éta' ôbligé d'aller la voèr. Ça fa't qu' lâ, le pér' p'is la mére, b'en, lâ, i's s' sont mi' à dire, i' ont dit : « Vâ folloèr... on peut pâs tout' partir tout' ensemb'e. Faut qu'i' en ress' quelqu'un pour avoèr soin d' la maison ! C' fa't qu'i' ont dit : « Tu vâs resté' écitte, la fille, p'i' on vâ aller charcher la fill' du voésin pour resté' avec toé.

— Ah ! b'en, 'a dit, j' rest'ra's b'en t'ut seule.

— Ah ! i' ont dit, non ! I' ont dit, c'ést pâs prudent de t' laisser t'ut' seule ; on vâ aller charcher la fill' du voésin, p'i' on vâ 'a mett' avec toé. I' ont dit, on vâ r'venir dans t'oâs jours ! »

Ça fa't qu' lâ, i' ont parti. P'is, apras qu'i' ont 'té partis, elle 'a â parti p'i' 'a 'té charcher la fill' du voésin pour resté' avec elle. Tandiss' qu' 'a a été lâ, charcher la fill' du voésin, 'a ava't pâs bârré [1] 'a porte. I' y ava't dix voleurs qu' éta'ent dan 'a forêt p'is qui attenda'ent juss' le temps, t' sé's b'en, qu' la maison seill' [soit] t'ut seul' pour pouvoèr entrer pour v'nir voler lâ, parç' qu'i' y ava't beaucoup d' richesses dans c'tte maison-lâ.

Fa't qu' lâ, i' ont parti, p'i' i' ont v'nu au bord d' la forêt. P'is l' chef de tout's cés voleurs-lâ, i' a dit : « Resté' écitte, p'is, i' dit, moé, j' vâs gu'y eller, j' vâ' allé' 'oèr pour fére, t' sé's b'en, voèr comment c' que c'ést qu'on peut voèr le... »

Ça fa't qu' lâ, i' a parti, p'i' i' s'ést en-v'nu, p'i' i' s'ést caché en d'ssour du lit. Fa't qu'elle, 'a a parti, p'i' 'a été't partie, lâ, la fill' pour aller charcher la fill' du voésin. C'

1. *Barrer* : Fermer avec une barre, fermer à clef, verrouiller.

fa't qu' lâ, alle â r'venu et pui' 'a s'ést mi' à fér' cuir' le manger, p'i' au poêle, p'i' 'a fait cuir' son manger. La fill' qui éta' avec elle a échappé que'qu' chose à terre à râ' 'a tab'e ; c' fa't qu' 'a s'ést baissée pour prend' çâ, quoi c' que c'ést qu' 'a ava' échappé — j' sé's pâs si c'ést in couteau ou enn' fourchette — et pui' 'a a vu en d'ssour du lit qu'i' y avé' in homme en d'ssour du lit. C' fa't qu' 'a â resté tout' pétrifiée, hein ! toute épeurée. En ell'-minme : « Mon doux Seigneur ! 'a dit, i' y â in homm' caché lâ ! Ça doé' êt' in voleur ! » Lâ, 'a ôsa't pâs l' dire, elle. L'aut'... l'aut' éta't près du poêle, 'a faisa't son manger ; 'a ôsa't pâs gu'i dir' qu' 'a ava't vu que'qu' chose en d'ssour du lit.

C' fa't qu' 'a a fait' semblant de r'guien, t' sé's b'en, 'a a faite l' tour d' la maison, 'a a dit : « Quiens ! 'a dit, j' vâ' aller che' nous, 'a dit, j'ai ô'blié que'qu' chose, 'a dit, j'ai ô'blié ma robe, 'a dit, ma rob' de nuit ! 'A dit, j' vâs m'en r'venir t'ut suite !

— C' fa't qu' l'aut' dit, 'a dit, vâs-y, mé', amus'-toi pâs, par 'xemp'e ! »

C' fa't qu' lâ, 'a a pârti, mé' en dessein de pâs r'venir. Fa't qu' lâ, la fille, elle, j' sé's pâs comment... en f'sant son manger comm' çâ, alle â échappé son couteau, elle aussi, à terre, proch' du poêle. 'A s'ést baissée, p'i' 'a a-t-i' pâs vu l' voleur qui éta't lâ, lâ. Lâ, 'a éta' en peine, 'a savé' pâs quoi fére. Ça fa't qu' 'a dit... 'A s'ést mi'... in idée qui gu'i a v'nu, 'a dit... 'a s'ést mi' à parler t'ut seule : « Ah ! b'en, 'a dit, faudra't que j' gu'ira's voèr ; 'a dit, j'ai ô'blié, 'a dit, c'ést b'en vré' [vrai], 'a dit, més cochons ont pâ' eu à manger ! 'A dit, m'en vâ' aller soégner més cochons, p'i' 'a dit, tandis c' temps-lâ, b'en, 'a dit, la fill' vâ r'venir ! »

Ça fa't qu' lâ 'a a parti, p'i' 'a a sorti. Tandis c' temps-lâ, lâ, lui, l' voleur, quand i' a vu qu' 'a éta't sortie, i' a sorti, lui, à son tour, pour allé' avartir sés voleurs, lâ. Ça fa't qu'elle, 'a ava't fait' semblant de r'guien, mé' que 'a s'ést en-allée lâ, au fourni' [fournil][2], p'i' 'a a guetté pour voèr si l' voleur alla't sortir. 'A avé't pensé à çâ : 'a a pensé : « Tandiss' que j' vâ' êt' partie, i' vâ 'ted b'en sortir ! »

Ça fa't qu'all' l'â guetté. Comm' de fait', 'a a vu sortir le voleur, p'i' i' a gangné l' bord du boâs. Mé', la fille, la voésine, lâ, 'a a pâs r'venu, elle. Fait quand 'a a vu, lâ, que l' voleur éta't parti, 'a s'ést en-'r'venue, p'is lâ, alle 'a tout' bârré lés port's comme i' faut, b'en bârré', et pui' alle â sorti l'argent qu'i' y avé't dan 'a maison. 'A dit : « L'argen â 'té caché dan in coff' qu'i' y avé't lâ. » 'A a 'té charcher l' coff'e, p'i' all' l'â mis su' la tab'e ; puis lâ, alle avé't tout' bârré comme i' faut. P'is, 'a dit, à c'tte heure, 'a dit, j' voés pâs, 'a dit, qu'i's peuv'nt rentré' écitte ! »

C' fa't qu' 'a s'ést couchée, lâ, mé' 'a dormé't pâs. Quand... après qu' 'a a 'té couchée, lés voleurs, don [donc] lâ, s' sont en-v'nus pour fére l' tour d' la méson, p'i' i' ont commencé à visiter partout, voèr comment c' que c'ést qu'i's pourra'ent rentrer. Ça fa't qu' lâ, l' chef a dit : « J' voés pâs d'aut' chose, i' dit, qu'on vâ faire in trou, i' dit, dans l' solage[3]. P'i' i' dit, on pourrâ rentrer par dan 'a cave ! »

---

2. *Fournil* : Petit hangar où se trouve le four.
3. *Solage* : Fondations d'un édifice.

C' fa't qu' comm' de fait', tout' leu' crâll' [crowd][4], lâ, i's s' sont mi' après lés pierres, lâ, p'i' i' ont démanché in trou. La fille, elle, 'a avé't descendu quand alle a attendu [entendu] travaillé' aprè' 'a maison ; elle, 'a dormé't pâs : 'a avé't pâs pu dormir. 'A a descendu dan 'a cave et p'i' alle a attendu, lâ, qu'i' éta'ent lâ, all' l's attenda't parler. 'A dit : « I's vont faire in trou écitte ! »

Mé', lâ, i' y avé't... son pére avé' in grand sâb' dan 'a cave, lui ; j' sé's pâs... du temps qu'i' avé't 'té à 'a guerre, j' crés b'en, p'i' i' avé't consarvé çâ. C'été't dans sa cave. C' fa't qu'alle a pris l' sâb'e, lâ, p'i' alle a attendu. Ça fa't qu'i' ont fait in trou, et p'is quante l' trou â 'té pâs mal grand, i' y en â in qui a asseyé çâ, voèr si i' pouvait rentrer. Et p'i' i' dit : « L' trou ést pâ' encôre assez grand. On vâ encôr' l'égrandir ! » I' on égrandi çâ encore, p'is lâ, i' s'ést mis la têt' là-d'dans, p'is lâ, b'en, all' po'gné par les jueux [cheveux], p'i' 'a gu'i à coupé l' cou. P'is, lâ, b'en, all' l'â po'gné par lés épaules, et p'is lâ, 'a s'ést mi' à parler. 'A a dit : « Poussez-moé, poussez-moé. C'ést trempe à terre ! » Mé', i' avont [ont] cru, 'és aut's, qu' c'éta't lui qui parlé't. Ils l'ont poussé, p'is c' fa't qu'alle ést v'nue à bout de le haler[5]. Mé', lâ, 'a s' trouvé' à l's avoèr tout'... i' ont tout'... all' l's â tout' coupé l' cou d' minme à neuf. P'is l' dixième, lui, i' a v'nu pour rentrer, et pui' 'a été' assé' épuisée, assez fatiguée qu' 'a 'oéyé't presque p'us clair : 'A 'ta't près d' pard' connaissance. Ça fa't qu' lâ 'a gu'i â manqué son coup : 'a gu'i a fait partir seul'ment la peau d' la tête, t' sé's b'en, enn' grillade[6] su' 'a tête ; et p'is lui, en sentant çâ, imaginez-vous, hein ! qu'i' s'é' halé de l'aut' côté. Fait qu'alle a manqué son coup, p'i' alle a tumbé sans connaissance, lâ.

Ça fa't qu' son pér' p'is sa mér' qui éta'ent rendus, 'és aut's, lâ, su' leu' parent' qui éta't malade, dans la nuit', la vieille, 'a rêv' tout çâ c' qui avé' arrivé che' z-eux. 'A rêv' que sa fille ést mal pri' apras qu'i' ont 'té partis, qu' lés voleur' avé't v'nu lâ, p'is qu' lâ, sa fille éta't b'en en danger, 'a été' sans connaissanç' dans leu' cave, que 'a baigné't dans l' sang d' cés voleurs-lâ, lâ.

Fa't qu' 'a s'ést réveillée en sursaut, p'i' 'a a poussé son mari, et 'a dit : « Tu sé's pâs quel rêv' que j'ai fait' lâ !

— I' dit, quoi ? I' dit, quel rêve ?

— 'A dit, j' te dis, c'st effréyant ! 'A dit, si faut qu' ça seill' [soit] vré' çâ, 'a dit, c'st épouvantab'e !

— Quoi c' que c'ést qu' t' âs rêvé ?

— 'A dit, j'ai rêvé qu'i' y â dés voleurs qui ont v'nu che' nous, et p'is qu' not' fille ést sans connaissanç' dans l' sang, dan 'a cave. 'A dit, quoi c'ést que tu pens's de çâ, quoi c' qu'on vâ fér' de d' çâ ?

— Lâ, b'en, i' dit, on vâ raj'ver [achevé] la nuit', p'is d'main matin, i' dit, on vâ partir de bonne heure, p'i' on vâ asseyé allé' 'a secourir au plus vite ! »

---

4. *Crowd* (angl.) : Groupe, équipe.
5. *Haler* : Tirer.
6. *Grillade* : Tranche de viande qu'on prépare à faire griller.

Ça fa't qu' c'ést comm' çâ qu'i' ont fait', l' lend'main matin, hein ! I' ont parti au p'tit jour, p'i' i's s' sont en-v'nus tout d'enn' trip' [trip][7] jusque che' z-eux. Lâ, i' on arrivé, tout éta't bârré ; lés porte' éta'ent tout's bârrées, lés châssis[8] tout's b'en condamnés. Ça fa't qu' lâ, i' â 'té ôbligé d' défoncé' 'a port' pour rentrer. B'en, i' ont rentré, p'is l'argent, l' coff' d'argen été' su' 'a tab'e. Tout éta'... 'a ava't tout' mis, tout' c' qu'i's pouva' avoèr de précieux, su' 'a tab'e. P'is lâ, i' ont parti, p'i' i' ont descendu dan 'a cave. I' ont tout trouvé çâ, lâ, lés ne' [neuf] voleurs, i' éta' étendus dan 'a cave, et p'is l' sang, p'is leu' fille été't tombée à côté d' 'és aut' et p'is sans connaissance.

C' fa't qu' lâ, ils l'ont ramâssée, p'i' ils l'ont montée, ils l'ont soégnée, i's l'ont faite r'venir à elle, p'is, lâ, i' ont r'pris leu' roul' [rieule][9] comm' de coutume.

Lâ, l' voleur, lui, qu' 'a ava't manqué, lui, i' s'ést en-r'tourné dan 'a forêt. Lâ, i' éta' assez fâché de d'çâ, bon ! Lâ, i' s'éta't promis, i' a juré qu' 'a mourra't pâs d'aut' main qu' la sienne. Lâ, i' s'ést fait guérir la têt' du mieux qu'i' a pu, p'i' au bout' d'in an, i' â r'venu lâ, s'engager comme engagé[10]. I' â d'mandé pour s'engager lâ ; i' dit qu'i' savé't tout' fér' tout's lés ouvrage' et p'i' i' pensé't, t' sé's b'en, qu'i's l' trouverré'... qu'i' alla'ent l' trouver d' leu' goût.

Ça fa't que l' vieux, i' été't vieux, i' a trouvé, t' sé's b'en, que l' visag' gu'i plaisé't : c'ta' in homm' qu' éta't pâs laid pâ'-en-tout' ; c'ta' in bel homme. Fa't qu'il l'â engagé. P'is lâ, il â fait assez de... tout c' qu'i' pouvé't fér' de mieux, hein ! qu'i' s'ést fait eumer ; 'és aut's, ils l'eumé't, la vieille l'eumé't, p'is lui, l' bonhomme, b'en, c'été't... i' pouvé't p'us s'en pâssé' en tout', hein ! I' avait mis sa confiance en lui. Si i' ava' enne affére à fére, in voyage à fére, il l'envoyé't, p'is, lâ, b'en, c'éta't dans tout's lés goûts.

P'is lui, b'en au travers de çâ, i' f'sé't des beaux yeu' à 'a fille. La fille, elle, i' gu'i semblé't qu'i' y avé't que'qu' chos' dans son visag' qui gu'i plésa't pâs. Te'jours b'en, quand 'a s'aparcevé't, quand all' le r'garda't pâs, i' 'a r'gârdé't, elle, p'i' i' avé't lés yeu' assez féroces, lâ, dés fois, all' l' surprené' à se r'virer, p'i' 'a l' voyé't surpris. Lâ, quand i' voyé't qu'all' le r'gardé't, ah ! b'en, lâ, i' gu'i faisé' enn' bel air, p'i' elle, alle été't mal à l'aise avec lui.

P'is, in bon jour, te'jours, i' travaillé' avecque l' vieux, p'is lâ, i' s' décid' de parlé' au vieux : i' gu'i d'mand' sa fille en marguiage [mariage]. I' dit : « Vous êt's vieux, p'is, i' dit, moé, i' dit, j'ai pâs d' che'-nous. I' dit, si vous voulez, i' dit, j' peux... i' dit, j' me mariera's, i' dit, avec vot' fille, p'is j' rest'ra' écitte avec vous aut's. » Ça fa't qu' le vieux, lui, il l'eumé't, il l'eumé't tant ; i' a consenti : « Si ma fill' veut, i' dit, çâ, c'ést... lés marchés von êt' faites. I' dit, j' pens' b'en qu' ma vieille a'râ pâs d'objection à fére, ell' non plus ! »

---

7. *Trip* (angl.) : Course, voyage.
8. *Châssis* : Fenêtre.
9. *Rieule* (en rieule) : Vx. fr. : règle, loi, coutume.
10. *Engagé* : Domestique ou employé à gages.

Ça fa't qu'i's s'en vienne' à 'a méson, p'is lâ, i' cont' çâ à sa vieille, hein ! que l' gârs l'â d'mandé, leu'z-engagé a d'mandé leu' fille en marguiage. Elle, la vieille, 'a été't b'en consentante. 'A dit : « Si 'a veut, 'a dit, moé, j' su's b'en consentante ! » P'is lâ, i's 'n n-ont parlé à la fille, mé' la fille, 'a pouvé't pâs s' résoud' de d' çâ, elle. Ell' dit, 'a dit : « Moé, 'a dit, j'eum'ra's mieux pâs m' marguier, 'a dit, pâ' avec c' gars-lâ, te'jours ! 'A dit, me semb'e, moé, 'a dit, i' â enn' figure, 'a dit, qui me r'vient pâs. I' â que'qu' chose. 'A dit, moé, me semb' qu'i' m'aim' pâs !

— I' ont dit, és-tu folle ? B'en crèr' qu'i' t'aime p'is qu'i' veut t'a'oèr ; i' t'aime !

— Ah ! 'a dit, i' y â dés fois, me semb'e, 'a dit, que j' surprends, t' sé's, son regârd, 'a dit, qui... me semb'e, 'a dit, qu'i' â d' la haine, conteur moé. P'is, 'a dit, ensuit' de çâ, 'a dit, i' â enn' vilain' de maniére, 'a dit, vous voyez pâs, 'a dit, i' ôt' jama's son chapeau ; jama's, i' ['a] dit, qu'i' ôt' son chapeau ! Vous avez pâs r'marqué çâ, 'a dit, i' ôt' son chapeau 'ien qu' quand i' rent' dans sa chamb'e !

— Ah ! mé', i' ont dit, c'st in habitud' qu'i' â pris comm' çâ. Mé', ça l' met pâs plus méchant pour tout çâ, c'st enne habitud' qu'i' â d' minme...

— Ah ! b'en, 'a dit, moé, 'a dit, i' m' plaît pâs !

— B'en, i' ont dit, quoi c' que c'ést qu'on vâ gu'i dire, i' ont dit, tu peux b'en penser, asteur que i'... I' ont dit, n'us aut's, ça nous plaira't b'en. L' bonhomm' dit, i' dit, moé, i' dit, je l' l'eum' b'en, ça fa't qu' je l' l'eum'ra's pour mon gend'e. Et p'is, ensuit' de d' çâ, i' dit, i' 'n n'â pâs beaucoup d' garçon avec qui c' tu vâs t' marguier. B'en, i' 'n n'a pâs, on n'en voét pâs, i' 'n n'a pâs d'aut's qui vienne' écitte ; i' y â 'ien qu' lui. P'i' i' ont dit, on ést loin de tout éci ! »

I' éta'ent loin, i's s' trouva' êt' loin d' tout l' monde.

C' fa't que : « Ah ! b'en, pour vous fér' plésir, 'a dit, j' compt' b'en, on vâ s' marguier ! »

Te'hours, alle â consenti. P'is lâ, b'en, i' ont parti, i' ont 'té s' marguier. P'i' apras que la messe, don, lâ, i's sont en-v'nus che' z-eux ; i' ont pris le r'pâs, p'i' i' ont fêté çâ du mieux qu'i' ont pu. Et p'is, dans l'apro-médi, i' s'ést mi' à dire, i' dit : « Asteur, i' dit, c'ést pâs tout', çâ. I' dit, moé, i' dit, j'ai dés parents, moé aussi. I' dit, j' vous en ai jama's parlé, mé', i' dit, j'ai dés parents, p'i' i's sont loin d'écitte. I' dit, ça m' plairé't, i' dit, d' gu'i montrer, d' gu'i introduir' [présenter] ma femme. I' dit, t'eum'ra's pâs çâ, i' dit, connaît' més parents ?

— 'A dit, oui ! B'en çartain, 'a dit, que j' voudra's lés connaît'e. 'A dit, tu m'en âs jama's parlé !

— B'en, je l' sava's pâs. I' dit, non ! I' dit, ça pâ' adonné, p'i' i' dit, j' m'adonna's pâ' à gu'i penser. Lâ, i' dit, asteur qu'on ést marguié [marié], i' dit, on vâ aller s' prom'ner. »

Ça fa't que lâ, i' a parti, p'i' i' â été att'ler. L' vieux gu'i a parmis d' prend' son cârrosse, in beau cârrosse, p'i' i' ava' att'lé deux jouaux d'ssus, p'is ça a parti. Lâ, i'

ont pris l' chemin qui travarsé't dan 'a forêt. Çâ, ça allé't b'en loin, parç' qu'i' éta'ent loin du monde.

Quand i' ont 'té rendus, ah ! qués'ment plus dans l' milguieu d' la forêt, lâ, l' gârs, hein ! i' gu'i ava't pâs parlé pâ'-en-tout' aller jusque lâ. Lâ, i' â arrêté la voéture, i' dit : « Asteur, i' dit, desends d' la voéture !

— 'A dit, comment çâ ? Pourquoi descend' d' la voéture ?

— B'en, i' dit, j' veux t' parler, écitte ! »

Ça fa't que 'a a fait' comme i' gu'i a dit : 'a a descendu d' la voéture, p'is lâ, apras qu' 'a a 'té descendue, i' ôt' son chapeau et p'i' i' s' penche à elle, i' dit : « R'gârde, i' dit, voés-tu, i' dit, quoi ç' c'ést qu' tu m'âs fait', malh'ureuse ?

— Oué ! 'A dit, qui t'â fait' çâ ? 'A dit, tu voés te'jours b'en qu' ça a pâs d' bon sens ! 'A dit, j' t'ai r'guien fait', 'a dit, moé !

— I' dit, tu m'âs r'guien fait' ! I' dit, t'en souviens-tu, i' dit, d' la fois, lâ, qu' ton pér' p'is ta mére éta'ent partis, p'i' i' dit, moé, i' dit, j' su's l' capitain' dés dix voleurs. P'i' i' dit, t' âs tué més ne' [neuf] compagnons, p'i' i' dit, moé, i' dit, t' âs b'en pâssé proch' m'en fére autant. I' dit, t' âs manqué ton coup. Tu m'â' arraché, i' dit, la peau d' la tête, mé', i' dit, tu m' âs pâ' arraché l' cœur. I' dit, j'ai l' cœur b'en placé, p'i' i' dit, j' t'assure, i' dit, asteur i' dit, c'ést toé qui vâs payer pour tout's lés ceuz', i' dit, qu' t'âs fa't mourir ! »

Lâ, alle a beau... 'a a beau de supplier, 'a s' jette à sés g'noux, p'i' 'a asseille, b'en, 'a l'attendrir, p'i' 'a dit : « J'ai pâs fait exprès, 'a dit, je l' l' sava's pâs, moé, p'is fa's-moé pâs mourir, p'is puisque més parents, més vieux parents m'ont dennée à toé, p'is tu voés te'jours b'en que ça a pâs d' bon sens. 'A dit, si tu m'aim's pâs, remmèn'-moé che' nous, laisse... tue-moé pâs !

— I' dit, non ! I' dit, j'ai fait' sarment, i' dit, qu' tu mourré's d' ma main, p'is tu vâs mourir ! Mé', i' dit, j'en ai... j' me su's r'fait d'aut's... tu 'n n-âs tué neuf, mé', i' dit, i' m'en ress' d'aut's compagnons. I' dit, c'ést ceuz'-lâ que j' vâ' aller charcher, p'i' i' dit, toé, i' dit, m'en vâs t'attaché' écitte ! »

Lâ, i' gu'i ôt' sa robe, i' 'a met tout' nue, p'i' il l'attache apra' in gros t-arb'e l' long du ch'min, p'is lâ, 'a a beau s' lamenter, p'is bon... c'ést comme r'guien ! I' avé't lés yeux, hein ! comme enn' bêt' féroce. Lâ, i' embarqu' dan 'a voéture, p'i' i' fait partir lés jouaux, hein ! p'i' i' pâr' au plus vit' dans l' fond d' la forêt, p'i' elle, 'a ress' lâ, attachée après c't arb'-lâ, lâ. 'A a beau pleurer p'is gémir, hein ! p'i' asseyé' à s' démancher de d' lâ, pâs moyen ! 'A été't b'en attachée.

Lâ, te'jours, comme... en s' plaignant d' minme, 'a attend [entend] v'nir, 'a attend [entend] l' bruit d'enn' voétur' qui s'en v'né't. Ça s' trouvé' à v'nir, t' sé's b'en, l' contrair' de... au contrair' d' l'aut' bord du ch'min, d'in aut' chemin qu'i' y ava't lâ, lâ. C' fa't qu'alle entend chanter ; ça chanté't, ç' s'en v'né't tranquill'ment. Quand ça vient pâs b'en loin d'elle, lâ, 'a s'aparçoét... 'a voét, t' sé's b'en, qu' c'éta' in vieux qui

'ta' embarqué dan enn' châreette qui avé' in voyag' de pâille, et p'is c'éta' in bœu' qui éta' att'lé su' c'tte charrett'-lâ. P'is l' vieux chanté't.

Ça fa't qu' lâ, 'a gu'i crie, 'a dit : « V'né' à mon secours ! V'né' à mon secours, bon vieux pére, 'a dit, v'né, à mon secours, 'a dit, j' vâs périr écitte ! » Fa't qu'i' commence à r'gârdé' où c' que c'été't, d' é où c' que ça v'né't, cés plaint's-lâ. B'en, i' aparçoét çâ, c'tte parsonn'-lâ attachée apra' in â'b'e, tout' nue. « Mé', i' dit, quoi c' que vous fait's lâ ? Qui c' qui vous a mis lâ ? »

Lâ, 'a gu'i cont' çâ, lâ, son histoère, que ç' c'ést... c' voleur-lâ qu' 'a avé't pâs r'connu p'is qu'i' voulé' 'a fér' mourir p'is qu'i' éta' allé charcher sés compagnons pour l'avoèr... la fair' mourir... avoèr du fonn' [fun][11] avec lés aut's, lâ. Ça fa't qu' lâ, l' vieux... « B'en, 'a dit, laissez-moé pâ' écitte ; emm'nez-moé !

— Mé', i' dit, comment c' que j' vâs fér' pour vous emm'ner ?

— 'A dit, asseyez de m' caché' en que'qu' pârt, 'a dit !

— Ah ! b'en, i' dit, j'ai in idée, i' dit, la pâille ! I' y â b'en d' la pâill' dans ma voéture ; i' dit, j' vâs vous caché' en d'ssour de c'tta pâill'-lâ. P'is, i' dit, habillez-vous ! »

Lâ, i' 'a demanch' de d' lâ, p'i' 'a s'habille, p'is lâ, il l'emmène à sa voétur' p'i' i' 'a met en d'ssour de c'tte pâill'-lâ. « Lâ, i' dit, qu' vous attendrez n'importe quoi, i' dit, grouillez pâs de d' lâ ! »

Ça fait qu' lâ, i' pârt. Ça f'sa't pâs b'en longtemps, p'i' i' s' dépêche, hein ! I' fess' su' son bœu' pour pouvoèr s'éloégné' au plus vite. Mé', in bœu', ça vâ pâs vite, et p'i' i' ava't pâ' eu l' temps de fér' b'en b'en b'en du ch'min, hein ! qu'i' â attendu [entendu] v'nir la voéture en arguiére.

Lâ, 'és aut's, i' on arrivé lâ, hein ! p'i' i' y avé't p'us r'guien. I's r'gârdé' d'in arb' à l'aut', i' y avé't p'us r'guien. Charch' partout. Lés aut' ont dit : « Tu t' és 'ted b'en trompé ! C' 'ted b'en 'citte, c' 'ted b'en lâ ! » I's charcha'ent su' in bor' et su' l'aut'e. Te'jours que durant c' temps-lâ, b'en l' vieux s'en allé't te'jours. Donc, quand i' ont vu qu' c'été't comme r'guien, lâ, i' ont rembarqué dan 'a voéture, p'i' i' ont parti. C' fa't que , hein ! i' ont rattrapé... i' ont vu çâ c' vieux-lâ en avant d'eux aut's, qui s'en allé't. I' ont dit : « 'Ted b'en... i' â 'ted b'en vu ç'... il l'a 'ted b'en vue, lui ? » Ça fait qu'i' ont rattrapé l' vieux, p'i' i' ont dit : « Heille, i' ont dit, l' pére, i' ont dit, vous avez pâs vu que'qu' chos' quant' vous avez pâssé par lâ, lâ ?

— I' dit, quoi, par lâ ? Quoi ç' c'ést par lâ, i' dit, j'ai vu ? J'ai vu dés oéseaux, c'ést çâ qu' vous voulez dire ? J'ai vu dés oéseaux dans lés arb's.

— I' ont dit, lâ, lés oéseaux ! C'ést pâs dés oiseaux ! Vous avez pâs vu d'aut' chos' que çâ ?

---

11. *Fun* (angl.) : Plaisir, agrément.

— Ah ! i' dit, j'ai vu... j'ai vu in lguieuv' [lièvre] passer dans l' chemin...

— Ah ! c'ést pâs çâ.

— B'en, i' dit, j'ai vu... j'ai pâs vu d'aut' chose.

— I' ont dit, vous avez pâ' attendu [entendu] plaind', vous avez pâ' attendu criguier [crier].

— Hein ? Criguier, plaind'e ? B'en, non ! Non, j'ai r'guien vu, j'ai pâ' attendu r'guien non plus ! »

Ça fa't qu'i' ont dit, i' 'n n-â in qui a dit : « Viens-t'en ! C'st in vieux fou ; i' ést fou c' bonhomm'-lâ ! » Ça fa't qu' lâ, i' ont r'viré d' bord, p'i' i's sont en-allés.

Tandis c' temps-lâ, b'en, l' vieu' a te'jours marché avec son bœu', lâ, et p'i' i' éta't rendu, i's sont v'nu' à bout d' sortir d' la forêt. P'is, lâ, 'a dit : « Asteur, m'nez-moé che' nous ! 'A dit, més parents ress'nt pâs b'en loin d'écitte. » P'is lâ, il l'â emm'née che' z-eux. Et p'is quand i' ont vu leu' fille, 'és aut's, hein ! l'étâ' [état] où c' qu' 'a été't, j' te dis qu'i' ont pâ' eu qu' la p'tit' peine ! Lâ, 'a leu's â tout conté comment c' que c'ést... quoi c' que c'ést qu' 'a avé't marguié, p'is quoi ç' c'ést qu'i' été't pour gu'i arriver.

Ça fa't qu' lâ, l' bonhomm' dit, i' dit : « Tu vâ's... i' dit, ça rest'ra pâs lâ, çâ. I' dit, tu vâs t' mett' dans c'tte chamb'-lâ ; tu vâs rester lâ, lâ, p'i' i' dit, on vâ fére enn' soèrée, et p'i' on vâ l'inviter, on vâ tout invité l' mond' d' la paroèsse, et p'is de d' lâ, b'en, on vâ en connaît' plus long qu' çâ. I' vâ avoèr la punition qu'i' â méritée ! »

Comm' de fait', lâ, i' on envoyé dés invitations partout, de tout's lés bords, p'is lâ, b'en mon gârs, don, lâ, en â eu une, p'i' i' a v'nu à la soèrée. Fa't qu' la femme éta't renfarmée dans la chamb'e, p'i' 'a éta' habillée avec sa rob' de noces, toute.

Durant... après qu'i' ont tout' été placé' à l'entour d' la tab'e, lâ, l' vieu' a dit, i' dit : « Asteur, i' dit, vous allez tout' conter chacun vot' histoère. I' dit, on vâ commencer, i' dit, par le marguié [marié]. C'ést lui qui vâ avoèr l'honneur de commencer son histoère ! » Ça fa't qu' lâ, l' marguié, i' a commencé à mal filer [to feel][12], hein ! I' commence, « Ah ! i' dit, i' y en â d'aut's, i' dit, contez... contez-en, i' dit, vous aut's ! I' 'n n-â d'aut's qui sont plus vieux qu' moé... » P'i' i' a commencé à, t' sé's b'en,... I' dit : « D'abord, i' dit, j'ai... d'abord, i' dit, j'ai mal au vent', p'i' i' dit, j' fil' pâs b'en... »

Ça fa't qu' le vieux, lui, i' avé't fait' signe à in sarvant, lâ, qu'i' y avé't, i' gu'i a dit, d' tout's barrer lés portes, p'i' i' a tout's barré lés port's, tout's lés châssis, hein ! P'is, lâ, i' avé't vu fér' çâ, lui. « B'en, i' â pensé, i' y â que'qu' chos' qui s' brâss' qui ést pâs beaucoup bon pour moé ! Te'jours, i' dit, ah ! b'en, i' dit, j'ai mal au vent', p'i' i' dit, j' fil pâs b'en. I' dit, j'aim'ra's mieux sortir. Laissez-moé don sortir !

12. *Feel* [to] (angl.) : Se sentir, se porter.

— (E) l' bonhomme a dit, non ! Tu sortiras pâs ! Cont' ton histoère ! I' dit, écitte, lâ, parsonn' sortirâ d'écitt' sans qu'i' eill' conté leu's histoères. Quant' vous a'rez tout' conté vos histoères, b'en, on voèra ! »

Ça fa't qu' lâ, i' commenç' par dir' qu'i' s'éta't marguié, qu'i' ést parti avec sa femme, et p'i' i' avé't... in coup [13] rendu dans la forêt, sa femme, 'a ava' été volée, enl'vée, p'i' i' commenç' tou's sort's de ment'ries, hein ! qu'i' conte. Fa't qu' lâ, l' vieux bonhomme, lui, qui avé't sauvé la fille, lâ i' s' trouvé't de l'aut' côté du pére. « Bon ! I' dit, vous avez féni çâ, i' dit, lâ, de quoi c' qui... ?

— Ah ! i' dit, oui ! J'ai p'us r'guien, i' dit, asteur, i' dit, moé, à conter. Contez-en, vous aut's ! »

Ça fa't qu' lâ, l' vieux dit, le vieux bonhomme, lâ, i' dit : « Contez la vôt', vot' histoère, pére ! » Ça fa't, le vieux s'ést pâs fait' priguier [prier] ; i' a commencé à conter tout' de quoi c' qui gu'i ava' arrivé.

I' s'en v'né't dans l' boâs, lâ, dans l' chemin d' la forêt, p'i' i' avè' attendu [entendu] lamenter p'is pleurer, p'i' i' ava't trouvé enn' parsonne, enn' bell' femme attachée aprè' in arb'e, et p'i' 'a été' tou' nue et p'is qu' 'a a dit qu' son mari voula' 'a tuer, p'is son mari éta' allé charcher sés compagnons pour (e) r'venir, hein, la fér' souffrir encor' pluss'. I' dit : « Je l' l'ai pris, je l' l'ai dépris de d' lâ, p'is, i' dit, je l' l'ai mis dans ma voéture, en d'ssour, i' dit, d' mon tâs d' pâille... »

Ah ! mon doux ! Quant l'aut' attend dir' çâ, hein ! Ah ! i' dit : « J'ai assez mal au vent', i' dit, laissez-moé don sortir ! J'ai mal au vent', p'i' i' dit, j'ai mal au cœur, i' dit laissez-moé sortir !

— L' bonhomm' dit, non, non, non ! I' dit, tu sortiras pâs ! I' dit, écout' jusqu'à 'a fin ! »

Lâ, l' vieux dit qui ava't parti avec la femme, lâ, p'is qu' lés voleur' ava' arrivé, p'is gu'i ava'ent d'mandé voèr où c' que c'ést... si i' ava't pâs vu enn' parsonne attachée aprè' in arb'e. I' avait dit qu' non. I' dit : « J'ai dit tout's sort's de choses, i' dit, pour pâs gu'ieux ôter... I' dit, j'ai faite l' fou tant qu' j'ai pu pour ôter lés s'upçons, et p'is j'ai v'nu à bout de m' rend' écitte. P'is, i' dit, lâ, asteur, i' dit, que j' su's rendu écitte, i' dit, la p'tit' femme, i' dit, c'ést l' temps, i' dit, de v'nir vous montrer, lâ ! »

Ça fa't qu' la femme a sorti de d'dans l'aut' bord [14], et p'is, lâ, i' a vu sa femme. Ah ! mon doux Seigneur ! Lâ, i' sava't pâs, hein ! I' a'ra't voulu... i' s'ést l'vé pour asseyé' à s' sauver, mé', ils l'ont pris ; i' y ava't assez d' mond' lâ pour l' prend'e.

Lâ, ils l'on emm'né et p'i' il' on att'lé quat' chevaux, in par enn' jambe, p'i' in aut' par in brâs, p'i' ils l'ont fait' mourir, lâ.

Moé, j'ai parti pour aller voèr çâ, et p'i' i' ont dit : « T'âs pâs d'affére à voèr çâ, toé ! I' ont dit, va-t'en che' vous ! »

13. *Coup* (un) : Après que, une fois (rendu).

14. *Bord* : Pièce, chambre, salle.

25 – VOL CHEZ LE CURÉ

Il y avait, une fois, un vieux et une vieille. Le vieux était la paresse incarnée et la pauvreté personnifiée. Ce couple n'avait presque rien pour se nourrir. L'hiver arrivait, et la vieille se demandait comment ils vivraient, elle et son mari, pendant cette saison rigoureuse.

Un jour, elle fait une exhortation à son mari : « Tu devrais bien te trouver du travail, afin de gagner un peu d'argent. Nous n'avons aucune nourriture d'accumulée en vue de l'hiver. Comment allons-nous survivre ? Nous allons crever de faim !

— Ne te fais pas de souci, répond le vieux. Quand le temps sera venu, j'en trouverai de la nourriture, moi !

— Oui, mais où vas-tu pouvoir te procurer de la nourriture, si tu ne travailles pas ?

— Je te dis que j'en trouverai !

— Si tu travaillais une journée de temps en temps, au moins il est certain que nous pourrions manger à notre faim, mais tu ne travailles pas ! répète la vieille. Je ne vois pas du tout comment tu vas t'en tirer.

— Ah ! laisse-moi donc régler ce problème à ma façon ! »

Un jour, en se rendant au village, le vieux passe devant le presbytère et remarque que le curé a fait boucherie ; on a abattu un porc gras et une vache grasse. L'aspect de cette belle viande fait naître un projet dans la tête du vieux. « Voilà mon salut ! pense le paresseux. C'est ici que je vais me procurer ma nourriture d'hiver ! »

Le vieux revient chez lui et fait part de son plan à sa femme : « Tu vas m'accompagner, ce soir !

— T'accompagner, ce soir ? Où vas-tu donc ?

— Eh bien ! monsieur le Curé a fait abattre une belle vache grasse et un porc engraissé à point.

— Mais où vas-tu prendre l'argent pour acheter cette viande ? demande la vieille.

— Hé ! je n'ai pas besoin de payer. Je vais m'emparer de cette viande et je vais l'apporter ici !

— Détrompe-toi, mon mari ! Je n'irai pas avec toi pour prendre ce qui ne nous appartient pas. D'ailleurs, tu n'iras pas, toi non plus ! Ce n'est pas une conduite d'honnête homme !

— Ça, c'est mon affaire. Je vais dérober de la viande au curé, ce soir, et tu vas venir avec moi ! annonce froidement le mari.

— Je te l'ai déjà dit, je n'irai pas avec toi ! répond fièrement la vieille.

— Viens ! Nous n'aurons rien à débourser. Nous mangerons de la viande de grande qualité, tout l'hiver ! insiste le mari. Autrement, nous allons mourir de faim ! Il faut que tu viennes m'aider !

— Au lieu de vivre aux dépens d'autrui, va donc te trouver du travail. Tu gagneras ainsi la valeur de la viande !

— Non, non ! Je ne veux pas travailler. D'ailleurs, je suis trop vieux, trop affaibli pour travailler ! Viens donc avec moi ; tu n'auras pas de misère !

— Tu peux chasser cette idée de ta tête, mon vieux. Je n'irai pas participer à ton vol !

— Tu vas venir ! » lance le vieux avec grand bruit.

À force de menaces, le vieux parvient à décider sa femme à l'accompagner. Elle apporte pourtant une objection : « Comment vas-tu t'y prendre pour transporter cette viande ici ?

— Je vais me servir de la brouette ! Oui, de la brouette...

— Crois-tu pouvoir pousser la brouette en plus de la provision de viande ? Et puis, moi, je ne puis me rendre là à pied !

— Tu vas monter dans la brouette, ma femme ! Je vais te conduire en brouette. Tu n'auras pas la moindre fatigue ! »

La vieille femme monte dans la brouette en se disant secrètement : « Attends, mon vieux, tu verras bientôt la malchance s'accrocher à toi ! » Le vieux transporte sa femme installée dans la brouette ; il la mène jusqu'au presbytère. « Maintenant, lui dit-il, tu vas demeurer près de la brouette et tu vas faire le guet. Moi, je vais m'introduire dans le hangar pour en rapporter la viande. Si tu vois quelqu'un bouger dans le presbytère, surtout si le curé se lève, avertis-moi, pour éviter que l'on me découvre.

— C'est entendu ! Mais, moi, si j'étais dans ta peau, je n'entrerais pas furtivement dans le hangar ! Tu risques d'être découvert.

— Ah ! personne ne m'arrêtera, pourvu que tu m'avertisses à temps ! »

Le vieux paresseux gagne le hangar et parvient à en ouvrir une fenêtre. Il pénètre dans la bâtisse pour faire main basse sur la viande. Dès qu'il disparaît de la fenêtre, la vieille commence à dire à mi-voix : « Mon vieux, mon vieux, tu vas te faire attraper !

— Ferme-toi ! lui murmure le vieux.

— On va t'attraper, mon mari, répète la vieille, on va t'attraper !

— Va-t-elle bientôt se taire ? se demande le voleur. Tais-toi ! » lui lance-t-il.

Comme la vieille montait le ton à chaque exhortation, le curé entend cette voix ; il saute du lit, et allume une lampe du presbytère. La femme augmente encore le volume de sa voix et répète : « Tu vas te faire attraper, mon mari, tu seras attrapé ! »

Le vieux sort du hangar, un quartier de bœuf sur l'épaule, aperçoit la lumière et entend ouvrir la porte du presbytère. Il lance le quartier de bœuf dans la brouette, à côté de la vieille, attrape les timons du véhicule et démarre à toute vitesse.

La vieille aurait bien souhaité que son mari soit arrêté sur-le-champ, mais il avait encore bonne jambe ; la voiture filait assez rapidement. Elle ne cessait de dire à haute voix : « Tu te feras attraper, mon mari ! Tu te feras attraper !

— Tsss... tais-toi, tais-toi ! » suppliait le voleur.

Le vieux maintenait le rythme de sa course pendant que sa femme criait : « Tout va bien, tout va bien ! Tu te feras attraper, mon mari ! Tout va bien ! Je savais que tu te ferais prendre ! »

Le curé entendait la voix de la vieille et s'en faisait un point de repère pour suivre le voleur. Le vieux déployait toute la force de ses jarrets pour déplacer la brouette le plus rapidement possible. Arrivé chez lui, il pousse la barrière et ne pense pas à s'arrêter. Il fonce dans la porte de la cave, et introduit dans le sous-sol de la maison la brouette, la femme et le quartier de bœuf. Il abandonne voiture et chargement dans la cave obscure ; il file en haut dans sa chambre à coucher. Il se glisse sous les couvertures du lit et simule le sommeil.

Le curé frappe à la porte. Le vieux ne bouge pas : il laisse entendre qu'il dort. Le curé redouble la force des coups à la porte et crie : « Eh ! le père, levez-vous ! Levez-vous ! »

Le vieux paresseux fait la sourde oreille. Mais quand il voit que le curé persévère à vouloir entrer, il sort de la chambre en s'étirant, en baillant et en se frottant les yeux. Il ouvre la porte : « Que venez-vous faire ici, monsieur le Curé, ce soir, à pareille heure ?

— Eh ! vous, vous faites semblant de sortir d'un long sommeil ?

— J'ai dormi, certainement !

— Et vous allez me dire, je suppose, qu'il ne s'est rien passé ici ? Votre vieille, où est-elle ?

— Ah ! ma vieille, elle dort dans le lit.

— Vous me dites bien que votre femme était couchée à vos côtés ? »

Le prêtre s'avance vers la chambre et commande au vieux : « Faites de la lumière ; je veux constater moi-même si vous me dites la vérité ! Pourtant, si votre femme était au lit, on l'entendrait remuer ! » Lumière en main, le curé fonce dans la chambre, tire le rideau du lit... Il ne voit personne dans le lit ! « Votre femme n'est pas dans le lit. Où est-elle ? demande le curé.

— Ma vieille n'est pas là ? questionne hypocritement le voleur.

— Non ; elle n'y est pas !

— Mais, où est-elle, monsieur le Curé ? »

Sur les entrefaites, une voix faible parvient aux oreilles du curé : « Je suis ici, monsieur le Curé !

— Quoi ? » demande le curé.

Le vieux commence à toussoter comme pour se désenrhumer. Le curé lance une autre question : « Parlez donc de nouveau pour m'indiquer où vous êtes !

— Je suis ici, monsieur le Curé, dit une voix lointaine.

— Où ici ? Dites-moi à quel endroit vous êtes enfermée !

— Je suis dans la cave ! » déclare la faible voix.

Le curé lève la trappe de la cave et aperçoit la brouette renversée par-dessus la vieille et le quartier de bœuf. « Ah ! ah ! s'écrie le curé, vous êtes venu voler ma viande ! Un homme de votre âge, vous n'avez pas honte ? Vous allez vous faire arrêter au nom de la justice ! Quant à votre femme, je vais la garder au presbytère. Vous, vous finirez vos jours en prison ! »

Le curé ne s'était pas trompé ; tout s'est passé comme prévu.

Et moi, on m'a déléguée ici pour vous raconter ces faits...

VOL CHEZ LE CURÉ

Récit populaire raconté le 2 septembre 1960, à l'Ascension-de-Matapédia, par Mme Louis Lévesque (70 ans) née Célina Sirois, qui résidait à Saint-François-d'Assise-de-Matapédia; la conteuse avait appris ce conte de sa grand-mère Céleste Lafrance (75 ans) vers 1902.

Enregistrement nº 1510. Contes-types 1791 et 1792.

Enn' fois, c'été' un vieux p'i' un' vieille. P'is l' vieux, i' éta't lâche [1], c'ést-à-dir' qu'i' s' trouvé' à êtr' b'en pauv'e. Ah ! i' éta't pauv', pauv', pauv'e. I' ava't presque r'guien à manger. Lâ, b'en, l'hiver s'en v'né't p'is la vieille été't pâs mal occupée [2].

'A a di' à son vieux : « Tu d'vré's [devrais] b'en travailler, gangner que' chose ! On vâ mourir de faim !

— L' bonhomm' disé' à sa vieille : accup'-toé pâs ! Quand ça s'râ l' tin [temps], j'en trouv'rai b'en d' quoi manger !

— Oué ! Mé', 'a dit, où c' que tu vâs prend' çâ ? Tu travaill's pâs. Où c' que tu vâs prend' çâ, à manger ?

— I' dit, j'en trouvèrai b'en !

— B'en, 'a dit, si tu travaillé' enne... c'ést çartain, 'a dit, qu'on 'a a'ré't, mé', tu travaill's pâs ! J' 'oés [vois] pâs, moé, quoi c' tu vâs fére ?

— Ah b'en ! i' dit, laiss' fére. »

C' fa't qu'in bon coup, i' ava' été au villag', p'is comme i' pâssé't su' mecieu' l' Curé, i' s'ést aparçu, hein ! qu' mecieu' l' Curé avé't fait' bouch'rie, qu'i' avé't tué in cochon, un beau lârd grâ' [gras] et p'i' 'enn' vach' qui été' b'en grâsse. Ah ! lâ, l' vieux, i' r'gârd' çâ, i' dit : « V'lâ mon affére ! I' dit, c'st écitt' que j' vâ' a'oèr de quoi pour m'hivarner c't hiver ! »

Fa't qu'i' s'en vient chez eux, et p'is, i' di' à sa vieille, i' dit : « Tu vâs v'nir avec moé, à soèr !

— 'A dit, avec toé à soèr ? 'A dit, où ?

---

1. *Lâche* : Paresseux.
2. *Occupé* : Soucieux, inquiet.

— B'en, i' dit, mecieu' l' Curé i' a fait' bouch'rie, et p'i' i' a tué un' vach' qui ést b'en grâsse. Tu parles, i' dit, du beau bœuf ! P'is, i' dit, du porc, du beau lârd grâs !

— Oui ! Mé', 'a dit, âs-tu l'argent pour l' payer, çâ ?

— Heille ! J'ai pâs besoin d'argent. I' dit, j' vâs l' prend' p'is j' vâs l'emporter !

— Ah ! oui, b'en, si tu penses, 'a dit, que j' vâ' aller avec toé, 'a dit, prend' de quoi c' qui nous appartient pâs, tu vâs t' trouver trompé ! P'is, 'a dit, tu gu'irâs pâs toé non plus ! 'A dit, c'ést pâs dés affére' à fére, çâ !

— I' dit, çâ, c'ést d' mon affér', p'is j' vâ' gu'y aller, p'is tu vâs v'nir avec moé !

— 'A dit, j' te dis que j' gu'irai pâs lâ !

— Tu vâ' 'oèr, ça nous coût'râ pâs cher. On vâ a'oèr d' la bonn' viande à manger c't hiver. I' dit, sans çâ, hein ! i' dit, on vâ mourir de faim. Faut tu viennes !

— Oué, mé', 'a dit, plutôt d' voler, lâ, tu gu'irâs travailler, t'en gangn'râs d' la viande !

— Non ! non ! non ! non ! non ! J' veux pâs, i' dit, travailler, i' dit, j' su's pâs capab'e. J' su's trop vieux pour çâ, et puis, i' dit, t' a'ras pâs d' misére, lâ !

— B'en, 'a dit, si tu pens's que j' vâ 'llé' [aller] a'ec toé, j' te dis que j' gu'y vâs pâs !

— Tu vâs v'nir ! »

Te'jours, i' chicane assez la vieille, te'jours, i' vien à bout de la décider. La vieille 'a dit : « Asteur, 'a dit, comment c' que tu vâs fér' pour emporter çâ écitt' c'tte viand'-lâ ?... C'ést-i'...

— J' vâ' emporté' 'a barouette. P'is, i' dit, oui, la barouette [brouette].

— P'is, 'a dit, tu vâs mett' çâ d'dans ?

— Oui ! P'is, i' dit...

— 'A dit, moé, j' vâs pâs lâ à pied d'abord !

— B'en, i' dit, tu vâ' embarquer dan 'a barouette, p'is j' vâs t' m'ner dedans. T' a'râs pâs d' misére ! »

Ça fa't qu' lâ, la bonn' femme embarque. 'A pense en ell'-minme : « Laiss' fére ! Tu vâs voèr que tu... ça t' port'râ pâs chance ! » Te'jours, 'a pârt, p'i' 'a embarqu' dan 'a barouette, p'is l' bonhomm' la mèn' lâ, au presbytère. P'is, i' dit : « Asteur, i' dit, tu vâs resté' écitte, tu vâs guetter. I' dit, moé, j' vâ' allé' au hangâr ; i' dit, la viande ést lâ. P'is, si tu voés que'qu' chos' lâ, i' dit, mecque... au presbytère, mecque l' curé s' lève, i' dit, tu me l' dirâs pour pâs que j' seill' pris lâ !

— Ah ! oui ! Mé', 'a dit, moé' d' toé [3] j' gu'irais pâs !

— Pourquoi ?

3. *Moi de toi* : Si j'étais à ta place, si j'étais toi... À ta place, moi, je...

— 'A dit, tu s'râs surpris !

— I' dit, j' s'rai pâs surpris. D'abord... pourvu qu' tu m'avartirâs ! »

Te'hours, i' pârt, i' s'en vâ au hangâr, p'is, lâ, i' vien à bout d'arraché' un châssis [4]. P'is rent' par le châssis, p'i' i' s'en vâ pour prend' la viande. P'is, lâ la vieill' quand all' l' voét rentrer lâ, lâ, 'a s' ma' à gu'i crier : « Mon vieux... mon vieux, tu vâ' êt' surpris !

— I' dit, farm' ta yeule [gueule].

— Tu s'râs surpris, tu s'râs surpris, mon mari !

— R'gâr' si 'a vâ s' tére [taire], té's-toé ! »

Te'jours, à force, la vieille, b'en, 'a dit... 'a dit, te'jour' en parlant plus fort, de for' en fort. Te'jours, mecieu' l' Curé attend-i' pâs çâ ?

'A s'aparçoét, ell', que la lumiér' s'allum' dans l' presbytére. P'is lâ, b'en, 'a fa' encôr' pire, hein ! Heille ! 'A dit te'jours : « Tu s'râs surpris mon mari ! Tu s'râs surpris ! »

Te'jours, lâ, l' bonhomm' s'en vient, p'i' i' r'gârde ; b'en, i' voét que... mecque... i' attend rouvrir la port' du presbytère, p'i' i' 'a 'ien que l' temps d' sortir — i' avé' in quartier, i' avé' in quartié' d' bœuf — i' arrive, p'i' i' met çâ dan 'a barouett' et p'is, par dessu' 'a bonn' femm' p'i' i' ramâss' la barouett' p'is v'lâ çâ parti !

P'is, lâ, elle, 'a a'ré't pâs voulu, hein ! qu'i'... 'a voulé't qu'i' s'... b'en, qu'i' seill' pris. Lâ, la voéture... i' allé't vite, hein ! P'i', 'a disé't te'jours : « Tu s'râs surpris mon mari ! Tu s'râs surpris, mon mari !

— Tssss ! té's-toé ! »

Lâ, i' couré't, hein ! P'is, elle, 'a disé't : « Ça vâ b'en, ça vâ b'en ! Tu s'râs surpris mon mari ! Tu s'râs surpris ! Ça vâ b'en ! ça vâ b'en ! Ça vâ b'en, j' sava's b'en ! Ça vâ b'en, j' sava's b'en... »

Ça fait qu' ça faisé't te'jours... t' sé's b'en... mecieu' l' Curé attendé't [entendait] te'jours, la voix ; i' suiva't çâ. Et p'is, lâ, l' bonhomm', b'en, i' couré't de c' qu'i' pouvé' avec sa voéture. I' arrive, hein ! I' â 'ien qu' le... i' rouv' la porte et p'i' i' enfile, i' a pâs l' temps t' sé's b'en, d' débarquer r'guien. I' rent', p'i' i' rouv' la port' d' la cave. I' enfil' la barouett' dan 'a cave, p'is la bonn' femme avec, tout' çâ tumb' lâ !

Fa't qu' lâ, mecieu' l' Curé, hein, i' ést proch' de lui ; i' arrive et p'is lâ, lui, i' s'éta't couché. Enfile en-d'ssour dés couvarte et p'i' i' fa't l'air, t' sé's b'en, d' dormir.

Fa't qu' mecieu' l' Curé arrive à 'a porte, p'is cogne. I' grouill' pâs, lui, i' fait l' dormeux. I' cogn' plus fort, p'is lâ, i' dit : « Heille, heille ! l' pére, l'vez-vous, l'vez-vous ! » I' parl' pâs.

4. *Châssis* : Fenêtre.

Te'jours... quand qu'i' voét, lâ, t' sé's b'en, qu' mecieu' l' Curé â assez frappé fort, lâ, i' fait semblant de s' réveiller « Ha Ha Ha ! » P'i' i' s'en vient rouvert [ouvrir] la porte. P'is, lâ, i' s' frotta't lés yeux. « Mé', i' dit, dis-moé don, mecieu' l' Curé, quoi c' qu' vous v'nez, i' dit, fére écitte à soèr, â enn' pareille heure ? »

Fa't qu' mecieu' l' Curé dit, i' dit, « Comment i' dit, t' âs d' l'air, i' dit, pareil, i' dit, c'mm' si tu avé's dormi tout l' temps ?

— B'en, i' dit, b'en çartain, j'ai dormi !

— P'is, i' dit, i' a r'guien, i' dit, de pâs... mecieu' l' Curé dit, i' dit, i' a pâs r'guien, i' dit, qui s'ést pâssé écitte ? I' dit, vot' vieille, où c' qu'alle ést ?

— Ma vieille, i' dit, 'a ést couchée dans l' lit !

— I' dit, 'a ést couchée dans l' lit ? »

Ça fa't qu' lâ, i' s'en vient, i' rent'e, p'is, i' dit, fait's d' la lumiére pour j''œill' 'oèr ! I' dit, me semb'e, i' dit, vot' vieill' qu' 'a grouill' pâs ! I' dit, si 'a été't couchée lâ, pourtant... »

Ça fa't qu' lâ, i' fa't d' la lumière, r'gârde p'i' i' rouv'e l' rideau, p'is l' li' été't [était] vide. I' dit : « Où c' qu'alle ést, vot' vieille ? 'A ést pâs dans l' lit !

— Ma vieille ést pâs lâ ?

— I' dit, non !

— I' dit, d'où c' qu'alle ést ? »

Tout d'in cou' [coup] i' attende' enn' p'tit' voix. 'A dit : « J'su's t-écitte, mecieu' l' Curé !

— I' dit, comment ? »

Hem ! Lui, i' s' dérhume, hum hum ! Fa't qu'i' dit : « Parlez don encore. I' dit, où c' que vous êt'es ?

— 'A dit, j' su's t-écitte, mecieu' l' Curé !

— Lâ, i' dit, d'où c' que vous êtes ?

— 'A dit, j' su's dans la cave ! »

Fa't qu'il leuv' la trappe, hein ! La voéture, lâ, été't lâ, r'virée 'a gueule en bas p'is la bonn' femme en d'ssour, p'is l' quartier d' bœuf été't lâ, tout été't lâ. « Ah ! ah ! i' dit, ah, ah ! I' dit, vous êt's v'nu voler d' la viande ? I' dit, in vieux comm' vous, vous avez pâs honte ? Hein ! i' dit, vous allez vous fair' prend'e. P'i' i' dit, vot' vieille, lâ, i' dit, j' vâs l'emm'ner, i' dit, à mon presbytér' p'is j' vâ' 'a garder. P'is, i' dit, vous i' dit, vous allez fénir vos jour' en prison ! »

Ça fa't qu' c'ést çâ qui â arrivé. P'is moé, i's m'on en-'oueillé' écitt' vous conter çâ !

26 - LE VIEUX PÊCHEUR

Un roi avait bâti son château à proximité d'un grand lac, et à peu de distance du roi, vivaient un vieux pêcheur et sa vieille épouse. Le vieux allait pêcher le poisson au lac et le vendait au château.

Un jour, le vieux pêcheur lance sa ligne comme d'habitude, mais, à sa grande surprise, il attrape un poisson doré, un poisson d'une beauté qu'il admire pour la première fois. « Si ce poisson est aussi délicieux que beau, se dit-il, le roi me donnera sans doute une belle somme pour l'acquérir !

— Tu me trouves joli, vieux pêcheur, lui dit le poisson, mais si tu me vends au roi pour s'en nourrir, tes misères ne sont pas terminées ! Le meilleur parti que tu puisses prendre est de me jeter à l'eau.

— Je suis incapable de renoncer à une si belle prise ! Ce n'est pas tous les jours que je prends de beaux poissons de cette sorte. J'en ai attrapé un, et je crois bien...

— Tu fais une bêtise ! riposte le poisson. Si tu m'entraînes loin du lac, tu le regretteras. Jette-moi à l'eau, tu en recevras une récompense ! »

Après une certaine hésitation, frappé par le don de parole de ce poisson, le pêcheur le lance à l'eau. Peu après, un autre beau poisson doré, presque aussi joli que le premier, mord à la ligne du vieux pêcheur. « Ah ! s'écrie le vieillard, celui-ci je ne ferai pas la bêtise de le rejeter à l'eau !

— Tu me trouves joli, n'est-ce pas ? demande le poisson.

— En effet, je te trouve belle apparence, et si tu es aussi délicieux que tu es beau...

— Écoute ! poursuit le poisson. Puisque tu as décidé de régaler le roi de ma chair, tu vas séparer mon corps en deux parties. Tu vas aller en porter un morceau au roi, mais tu garderas l'autre partie pour toi et ta vieille épouse ! Si tu m'obéis, tu ne le regretteras pas ! »

Le vieillard décide d'agir selon l'ordre du poisson. Il apporte le poisson chez lui, le sépare en deux parties, en laisse une moitié à sa femme et va vendre l'autre au roi. « Pourquoi, demande ce dernier, ne m'as-tu pas apporté ce poisson en entier ?

— Ah ! vous savez, il y a longtemps que je n'ai pas pêché un poisson aussi appétissant. Et ma gourmande d'épouse m'a ordonné de vous apporter la moitié du poisson ; nous, nous consommerons l'autre moitié ! »

Le roi paie grassement la partie du poisson que lui a apportée le pêcheur. Dès que ce dernier revient à la maison, la vieille prépare le poisson, et l'on en fait un bon repas. La vie continue comme auparavant. Le vieux s'occupe toujours de la pêche et vit de son métier.

Au bout d'un an et un jour, la reine accouche, au château, d'un prince d'une beauté extraordinaire. Le roi le fait baptiser sous le nom de Jacques.

Trois ou quatre jours plus tard, la vieille épouse du pêcheur met un fils au monde. Elle décide de l'appeler Pierre. Peu après la naissance de son enfant, la femme du pêcheur dit à son mari : « Tu vas aller demander au roi s'il accepte d'être le parrain de notre enfant. Nous sommes plutôt pauvres, tu le sais bien, mais le roi est riche. Quand notre enfant voudra jouir d'un cadeau, il n'aura qu'à aller rendre visite à son parrain... »

Le pêcheur file chez le roi et lui fait part de la suggestion de son épouse. « Sire mon roi, lui dit-il, ma femme a donné naissance à un beau gros garçon. Je suis venu vous demander si vous accepteriez d'être le parrain de notre fils !

— Certainement, dit le roi, j'accepte de porter ton enfant au baptême, mais à une condition : que tu me le laisses ici au château ! La reine vient d'avoir également un fils. Je vais élever ton fils à côté du mien ! Si tu acceptes cette condition, je serai le parrain de ton garçon !

— Eh bien ! répond le vieux pêcheur, je vais aller consulter ma vieille. Quand il s'agit de l'avenir des enfants, il faut en parler à la mère, vous le savez, Sire mon roi ! »

Le pêcheur retourne chez lui et raconte à sa femme la proposition que le roi vient de leur faire. « Mon Dieu ! s'exclame la maman, que je suis heureuse de cette proposition ! Pauvres comme nous le sommes, nous ne pourrons jamais donner à notre enfant les avantages que lui offrira son parrain ! »

Le pêcheur retourne chez le roi et lui communique la décision que sa femme et lui ont prise. Le roi fait baptiser l'enfant et le garde au château. Le pêcheur revient auprès de sa femme et lui dit : « Le château est tout proche d'ici ; quand tu voudras aller voir ton enfant, ce sera facile. Et moi aussi, je pourrai aller le visiter, vu la faible distance ! »

Le roi élève les deux enfants. Quand ils sont à l'âge d'étudier, il les envoie dans une institution où on leur dispense l'instruction. Les maîtres savaient que Jacques était fils de roi et que Pierre était le fils du pêcheur. Dans l'entourage des deux jeunes garçons, on portait une sorte de jalousie à Pierre à cause de sa grande facilité à s'instruire, tandis que Jacques devait se faire aider par Pierre pour avancer dans ses études.

Les deux fils grandissent et se développent pendant une vingtaine d'années, au château du roi, sans trop de difficultés.

Une nuit, Jacques a un songe. Il voit la plus belle princesse de l'univers, mais elle vit sur une montagne enchantée où le paysage est magnifique, aussi ravissant que le

visage de la princesse. Il s'éveille en sursaut et ne peut fermer l'œil le reste de la nuit. Tôt le lendemain matin, il a un entretien avec le roi : « Mon père, dit-il vous allez me donner de l'argent, un cheval avec bride et selle ; je vais partir en voyage !

— Mais où vas-tu, mon fils ?

— J'ai vu une princesse en songe ; je renonce à vous décrire sa beauté, je n'y réussirais pas !

— Sais-tu bien, mon fils, où demeure cette princesse ? Et si tu ne le sais pas, où vas-tu aboutir ?

— Mon père, je sais qu'elle vit sur une montagne enchantée. Dans mon rêve, elle m'a dit qu'elle demeurait sur la montagne enchantée. Je vais voyager tant que je n'aurai pas rejoint cette montagne !

— Je ne voudrais pas que tu me quittes, dit le vieux roi, mais si tu veux absolument partir j'exige que Pierre t'accompagne. Tu es mon fils ; je te fais confiance, mais j'apprécie bien les qualités de Pierre aussi ! »

Le roi dialogue quelque peu avec Jacques, et le prince finit par accepter Pierre comme compagnon de voyage. Ils font brider et seller les chevaux, chargent leurs provisions et se mettent en route. Ils chevauchent quinze jours ou trois semaines à travers la forêt sans trop savoir où ils aboutiront.

Au cours de cette longue marche, ils arrivent un soir à une clairière au milieu de laquelle ils aperçoivent un château. « Nous allons demander à loger dans ce château, suggère Pierre. Nos provisions commencent à diminuer, et l'on va nous donner à couvert sans aucun doute ! »

Les deux voyageurs frappent à la porte du château sans recevoir la moindre réponse. Ils finissent par entrer dans le château et demandent à rencontrer quelqu'un. Personne ne se montre ! Pierre prend une décision : « Va placer les chevaux à l'écurie, dit-il à Jacques, pendant que je reste ici pour tenter d'y découvrir âme qui vive. »

Jacques va dételer les chevaux à l'écurie, les nourrit au foin et à l'avoine, ensuite, il vient rejoindre Pierre au château. Pour oublier la pesante fatigue qu'il ressent, Jacques dit à Pierre : « Ah ! s'il nous était possible de prendre un bon verre, notre fatigue en serait soulagée ! »

Aussitôt, une porte s'ouvre dans un mur, et livre passage à un cabaret garni de deux verres et d'une bouteille de boisson, la plus raffinée de cette époque. Chacun des deux voyageurs vide son verre. Mis en appétit, Pierre émet à son tour un souhait : « Jacques, ce serait bien le temps de souper. Nous sommes fatigués, et moi, j'ai faim ! »

Ce nouveau souhait est immédiatement exaucé. Une porte s'ouvre ; on voit apparaître la bouteille de boisson, les deux verres, et un souper de fins gourmets. Les deux compagnons mangent et boivent à satiété. « Maintenant, disent-ils, nous allons nous coucher et prendre un bon repos avant d'entreprendre une autre course fatigante, demain matin ! »

En se jetant dans le lit, Jacques tombe endormi, mais Pierre ne peut fermer l'œil. Sur le coup de minuit, il voit une porte s'ouvrir ; il voit un cercueil conduit par sept personnes : trois de chaque côté et une autre qui précède le cortège. Les porteurs déposent le cercueil dans le milieu de la salle sur le parquet. Celui qui précède les porteurs va ouvrir le couvercle du cercueil. L'homme couché dans le cercueil s'assoit et dit : « Qui a des oreilles pour écouter, écoute ! S'il se trouvait quelqu'un ici qui ne dorme pas et qui puisse m'entendre, il en retirerait grand profit ! »

Pierre ne dormait pas ; il tend l'oreille et se concentre pour mieux écouter. « Celui qui loge ici ce soir, continue l'homme du cercueil, devrait monter au deuxième étage, avant son départ demain matin. Il y trouverait des sabres et des épées. Parmi ces armes, il découvrirait une vieille épée toute rouillée munie d'une poignée usée. S'il s'emparait de cette vieille épée et ne pas se laisser attirer par les autres armes, il y trouverait une aide précieuse le long de son chemin. Mais celui qui parlera de cette révélation secrète, tombera en masse de sel, de la ceinture aux pieds ! »

Le cercueil se referme, les six porteurs reprennent leur place, et l'autre conduit le cortège. La porte se referme ; tout disparaît.

Le lendemain matin, Pierre dit à Jacques : « Va à l'écurie donner de la nourriture aux chevaux, et moi, je vais fouiller les recoins du château pour tenter d'y découvrir quelqu'un ! » Jacques file à l'écurie pendant que Pierre monte au deuxième étage du château, et fouille dans le tas de sabres et d'épées qu'il y trouve. Il découvre, en effet, une vieille épée rouillée dont la poignée annonce un long usage. Il la passe rapidement à sa ceinture et revient au premier étage où Jacques arrive sur l'entrefaite. « C'est le temps de déjeuner ! » lance Jacques.

Une porte s'ouvre et un bon déjeuner s'offre aux deux voyageurs. Ils mangent en abondance et ramassent les provisions de bouche qu'ils n'ont pas consommées ; ils montent en selle et continuent leur route. Ils marchent encore pendant deux ou trois semaines, et parviennent à une montagne affreusement élevée. C'était la montagne enchantée.

Une fois au pied de cette montagne, les voyageurs échangent leurs opinions. « C'est bien la montagne enchantée ! de dire Jacques. Elle a une hauteur peut-être de mille pieds. Comment allons-nous parvenir à son sommet ?

— Je ne vois qu'un moyen, répond Pierre. Nous allons tuer nos chevaux, les débiter en quartiers, et ensuite je vais te renfermer dans la peau de l'un d'eux. Tu ne vois pas ces aigles d'une taille extraordinaire qui courent partout autour de nous ? En voulant s'emparer des quartiers de viande, ils vont peut-être nous déposer au sommet de la montagne.

— Et s'ils nous laissent tomber au lieu de nous déposer au sommet ? interroge Jacques.

— Il faut courir le risque, répond Pierre ; s'ils nous laissent tomber, nous tomberons, mais s'ils nous retiennent dans leurs serres, nous nous en serons tirés à bon marché ! »

Ils abattent d'abord un cheval. Pierre parvient à coudre Jacques dans la peau de l'animal. Il place les quartiers de viande à côté de la peau et se retire un peu à l'écart. Quelques minutes plus tard, trois ou quatre gros aigles se précipitent sur la viande, un autre s'empare de la peau, s'envole et va déposer son fardeau sur le bord de la montagne. L'aigle commence à becqueter la peau pour y trouver de la nourriture, mais Jacques, enfermé dans la peau, se libère, grâce à son sabre. En voyant cet homme, l'aigle prend peur et se retire.

Jacques regarde vers le bas de la montagne, mais il ne voit pas Pierre tellement la distance est immense. Quand Pierre est sûr que son compagnon a touché le sommet de la montagne, il tue le second cheval, s'enveloppe dans sa peau et se roule près des quartiers de viande, sans attendre très longtemps, les aigles s'emparent de la viande et vont s'en nourrir au sommet de la montagne. Peu après, un aigle prend la peau dans ses serres, s'élance dans les airs et va déposer cette proie sur le bord du plateau qui couronne la montagne. Pierre fend la peau du cheval et force l'aigle à se retirer. Tout près de là, il retrouve Jacques. « Ah ! te voici ! s'écrie Pierre.

— Je ne sais pas maintenant où nous allons aboutir, rétorque Jacques.

— Ah ! nous allons prendre cette direction-ci et nous allons marcher ! »

Devant eux s'étendait une sorte de plaine pavée de pierre et qui permettait aux regards de s'étendre au loin. Les deux voyageurs commencent à marcher. Sans trop le prévoir, ils parviennent à un lac, un majestueux lac. « J'ai soif ! s'écrie Jacques. Regarde ce beau lac ! Je vais en profiter pour apaiser ma soif ! »

Jacques s'approche du lac dans l'intention d'y boire, mais, à sa grande surprise, il aperçoit trois belles princesses en train de se baigner. Parmi les baigneuses, il en reconnaît une qu'il a vue dans son rêve. Il s'approche de la plage le plus discrètement possible, trouve les habits de sa belle princesse, les entraîne un peu à l'écart et les surveille attentivement.

Après s'être baignées un certain temps les filles reviennent à la plage. Deux d'entre elles reprennent leurs habits, mais la plus jeune cherche les siens sans les trouver. Les deux plus vieilles quittent la plage. Quand Jacques constate que la jeune princesse est seule, il s'approche et lui dit : « C'est moi qui cache tes vêtements, belle princesse !

— Rends-les-moi tout de suite ! Il faut que je reprenne mes habits !

— Eh bien ! reprend Jacques, je vais te les rendre, à condition que tu m'indiques le chemin de ta demeure.

— Ah ! tu ne devrais pas venir là où je demeure ! Mon père est un homme très exigeant, et il va te créer bien des ennuis !

— Même s'il nous crée des difficultés, mon compagnon et moi, nous voulons nous rendre à ton château.

— Donne-moi mes habits et je vais te donner les informations que tu me demandes ! »

Jacques rend à la princesse ses beaux habits. La jeune fille lui dit : « Suivez le chemin que vous voyez ici et vous allez arriver directement au château ! » Jacques suit les indications de la princesse et parvient bientôt au château, en compagnie de Pierre.

Il frappe à la porte du château. Un domestique vient répondre. Jacques lui demande à loger. « Attendez, un instant, répond le domestique ; je vais en parler au roi. C'est lui qui est le maître de cette bâtisse ! » Le serviteur court vers le roi et lui dit : « Deux jeunes hommes viennent d'arriver à la porte, et demandent à loger !

— Un instant ! Je vais aller leur répondre moi-même ! »

Le roi se rend à la porte et rencontre les deux voyageurs. « Bonjour, jeunes gens !

— Bonjour, Sire le roi ! D'après vos habits, dit l'un d'eux, vous avez bien l'air d'un roi !

— En effet, je suis roi !

— Serait-il possible de souper et de coucher au château ? demandent les deux voyageurs.

— Certainement, répond le roi. Serviteurs, conduisez ces deux voyageurs dans vos quartiers, à côté du château, donnez-leur à souper et faites-les coucher dans vos appartements. »

Les domestiques exécutent les ordres du roi. Le lendemain matin, on donne à déjeuner aux jeunes gens et aussitôt après, le roi vient s'entretenir avec ces étrangers. « Mes jeunes amis, dit le roi, ici, nous ne nourrissons personne gratuitement. Je n'ai pas l'habitude de recevoir beaucoup de visiteurs de votre espèce, mais puisque je vous ai logés et nourris, je m'en vais exiger de l'un de vous une tâche qui compense votre hébergement.

— Mais quelle tâche allez-vous exiger de nous ? demandent les deux voyageurs.

— Venez avec moi, et je vais vous indiquer votre tâche. Toi, dit-il à Pierre, reste ici ; l'autre suffira au travail que je vais proposer. Viens ici ! » dit-il à Jacques.

Il amène le prince près d'un immense champ de blé qui s'étend à perte de vue. « Eh bien ! mon jeune homme, je te donne jusqu'à trois heures, cet après-midi, pour couper ce blé, le battre, en classifier les grains d'après leur grosseur et en remplir les sacs empilés ici. Si tu ne parviens pas à terminer ce travail à temps, tu seras pendu demain matin, à la porte du château !

— Mais, proteste Jacques, vous voyez bien, Sire mon roi, que je ne pourrai jamais m'acquitter d'une si lourde besogne. Le champ est beaucoup trop étendu !

— Eh bien ! mon garçon, si tu trouves la besogne embarrassante, tu n'avais qu'à ne pas venir ici. Moi, je ne donne rien pour rien ! Je t'ai désigné ta tâche. Bonne chance ! »

Le roi tourne le dos et revient au château. À la vue du roi de retour, Pierre s'interroge : « Je me demande bien quel travail il a imposé à Jacques ! » Il prend la

route dans le but de visiter le prince. Il le trouve couché sur le sol et en train de pleurer. « Qu'as-tu à pleurer, Jacques ?

— Vois ce grand champ de blé ! Le roi m'a obligé à faucher tout ce blé, à classifier tous les grains d'après leur grosseur et à en remplir les sacs empilés en de multiples et immenses meules. Je ne pourrai jamais faire tant de travail !

— Attends, une minute » reprend Pierre.

Il met la main sur sa vieille épée et commence à en frotter la poignée. L'instant d'après, la belle princesse apparaît devant les deux voyageurs. « Je vous avais prévenus de ne pas venir au château de mon père ! Je savais qu'il allait vous vouloir du mal. Vous avez accepté le risque. Que voulez-vous faire ? D'abord, quelle tâche vous a-t-il confiée ?

— Il m'a dit, répond Jacques, de couper tout le blé de ce champ, d'en trier les grains et de les mettre en sacs, d'ici trois heures, cet après-midi. Ses voitures viendront charger les sacs de blé à cette heure-là !

— Oui ! Vous auriez mieux fait de m'obéir. Mais, toi Jacques, appuie ta tête sur mes genoux ! »

Jacques place sa tête sur les genoux de la princesse et s'endort, quelques instants plus tard. Dès que Jacques est endormi, la princesse lance un coup de sifflet. Les oiseaux accourent de toutes parts. Elle était la reine des oiseaux. Il en arrive des petits, des moyens, des gros... il en vient par millions, disposés à lui obéir. Bientôt, la princesse dispose d'autant d'oiseaux que le champ offre de grains de blé. « Je veux, dit-elle, que vous coupiez toutes ces tiges de blé, que vous en classifiiez les grains d'après leur grosseur et que vous en remplissiez ces sacs. Allez ! Qu'on se dépêche ! Il faut que toute la besogne soit terminée pour deux heures et demie, cet après-midi ! »

La directrice des oiseaux se met à transmettre les ordres de la princesse à cette nuée d'oiseaux en utilisant leur jargon de langue. Elle parle aux petits, aux moyens et aux gros et les envoie à l'ouvrage. Les oiseaux se ruent sur les épis. Il y avait autant de becs que de grains de blé. Si bien que, à deux heures et demie, toute la récolte est terminée, toute la besogne est au point. Vers trois heures, les voitures du roi s'amènent. Le roi les précède dans son propre carrosse. En arrivant, le roi jette un regard sur les lieux. « Tu travailles, mon ami, tu travailles bien ! Tu vas pouvoir coucher encore chez moi, ce soir ! »

Mais, à sa grande surprise, le roi s'aperçoit que Jacques est endormi. Le roi pousse le dormeur. « Tu dors, toi ? demande le roi.

— Oui, j'ai bien dormi ! Vous savez que vous m'avez assigné un travail assez difficile. Une fois ce travail terminé, j'étais un peu fatigué ; j'ai alors pris mon dîner et, vous le savez bien, la sieste du midi fait du bien ! Je me suis couché et je me suis endormi sous l'effet de la fatigue. Et vous venez de me réveiller.

— Tu ne vas pas me faire croire que tu as terminé ton travail avant le dîner !

— Oui ! Il faut dire que je me suis hâté un peu !

— Ah ! dit le roi, il y a là-dedans des facteurs qui m'étonnent ! »

On finit par charger le grain dans les voitures et par le transporter dans les greniers du château. Le roi dit à Pierre et à Jacques : « Retournez aux quartiers des domestiques ; vous y souperez, vous y dormirez, et, demain matin, vous pourrez y déjeuner ! »

Le lendemain matin, après le déjeuner, le roi se présente aux quartiers des domestiques et dit aux deux jeunes gens : « Suivez-moi tous les deux ! Je vais avoir besoin de vos services encore aujourd'hui ; vous paierez de cette façon votre pension de la journée. »

Le roi conduit le prince Jacques à un grand lac et lui dit : « Eh bien ! mon homme, tu vas me construire un tronçon de chemin qui puisse relier la route nationale au lac. Je veux que tu me construises un beau chemin, large, aux abords bien soignés. De plus, tu me bâtiras un pont de plume qui traverse jusqu'à l'autre rive du lac. J'exige que ce pont soit assez solide pour porter les voitures et les empêcher de tomber à l'eau. Tu pourras exécuter ces travaux avec l'aide de ton compagnon, mais il faut que tout soit terminé pour cinq heures, ce soir !

— Sire mon roi, proteste Jacques, c'est une tâche impossible, une tâche qui dépasse le sens commun !

— Puisque tu as récolté tout le blé, hier, tu es capable de passer aussi à travers cette tâche, aujourd'hui ! Je trouve que tu travailles bien ; voilà pourquoi je te confie les présents travaux ! »

Le roi quitte les deux jeunes gens. Pierre frotte de nouveau la poignée de son épée et voit bientôt apparaître la belle princesse. « Je vous avais pourtant avertis, dit-elle, de quitter le château !

— Oui, rétorque Pierre, c'est notre dernière expérience. Nous allons filer ce soir ! Par contre, si nous ne pouvons pas nous acquitter de ces travaux aujourd'hui, le roi menace de nous pendre tous les deux, demain matin, à la porte du château. Si c'est possible, nous allons déguerpir, ce soir, mais il faut que vous vous échappiez avec nous. Nous, nous ne connaissons aucune route, qui nous permette de regagner la plaine au pied de la montagne !

— Bien ! dit-elle à Jacques, appuie encore ta tête sur mes genoux ! »

Aussitôt que le jeune prince pose sa tête sur les genoux de la belle princesse, il sombre dans le sommeil. La princesse lance un coup de sifflet. En un clin d'œil, les oiseaux entourent leur reine, des oiseaux portant un plumage renforcé de poil. « Rassemblez-vous par groupes, ordonne la princesse à ses oiseaux, d'abord en vue de construire une route. Vous, allez jusqu'à la route nationale, et faites disparaître tous les herbages, et nivelez le terrain ! Vous autres, dit-elle à un autre groupe, allez bâtir un pont sur le lac, un pont solide. Mettez-y la meilleure qualité de plumes ! »

Les oiseaux obéissent à l'instant. Chacun s'arrache une poignée de plumes ; on place les plus grosses plumes à la base en guise de fondations, et ensuite, les plumes

les plus délicates comme charpente et ornementation du pont. La construction va bon train. Si bien qu'à quatre heures et demie, le pont est terminé, de même que le chemin qui y conduit.

Dès que le prince tombe endormi, la belle princesse dit à Pierre, au moment de le quitter : « Après le souper, mon père prend toujours une sieste. Pendant son sommeil, nous allons nous préparer et décamper. Je vais faire seller des chevaux de façon à ne pas perdre de temps. Dès que mon père va s'éveiller, il va nous poursuivre, et malheur à nous, s'il nous rattrape ! »

Jacques dort et dort... Vers cinq heures, le roi arrive près du lac. Il est épouvanté par l'ampleur du travail accompli. Ce qui le surprend davantage, c'est de trouver Jacques endormi. « Comment ? s'écrie le roi, tu dors ?

— Eh oui ! Nous avons travaillé jusqu'à deux heures. Nous avons tout terminé avant le dîner. Ensuite, je me suis reposé, je me suis endormi, et j'ouvre les yeux, à votre arrivée.

— Du bon travail ! Regagne maintenant le château ! »

Le roi ramène Jacques au château et lui enjoint de nouveau d'aller loger chez les employés. Le roi prend son souper, puis s'étend dans son fauteuil, et s'endort. La princesse, en apercevant son père au repos, court rejoindre les deux compagnons de voyage et leur dit : « Vite ! Si vous êtes prêts, en selle ! »

Quelques minutes aux derniers préparatifs, et l'on saute sur le dos des chevaux que la princesse a fait seller. On lance les bêtes au grand galop, et la vitesse se maintient au maximum. Aux abords de la pente qui conduit à la plaine, la princesse prend la tête du défilé et crie à ses compagnons : « Suivez-moi ! » À ce moment, les chevaux s'élancent dans les airs et volent pendant plusieurs milles sous l'effet de leur vitesse. En touchant terre, ils s'élancent sur une route et maintiennent une vitesse peu commune. De temps en temps, la princesse jette un coup d'œil en arrière.

Les fuyards parviennent à un lac remarquable par la tranquillité de ses eaux. Tout à coup la princesse lance un cri apeuré : « Dépêchons-nous ! Papa nous poursuit ! Si nous n'agissons pas rapidement, c'est la mort ! Descendez de cheval et cachez vos bêtes ! »

Les deux jeunes hommes s'occupent de dissimuler soigneusement les chevaux, et la princesse transforme les deux hommes en canards, et se transforme elle-même en cane. Les trois volatiles glissent sur l'eau.

Le roi s'arrête bientôt sur la plage du lac. « Ah ! mes trois fuyards, s'écrie le roi, je vais enfin me venger ! Je m'en vais vous tuer et vous manger ! »

Au bord du lac, la main pleine de grain, le roi criait : « Cane, cane, cane ! Cane, cane, cane ! » Les canards se précipitaient vers le grain. Le roi avançait la main pour attraper un canard. Mais, d'un coup de bec, la cane détournait le canard vers le large. Toute la nuit, la cane les surveilla ainsi pour les protéger.

Le lendemain matin, le roi, passablement fatigué, dit à haute voix : « Je vais me retirer pour cette fois ! » Le roi retourne sur-le-champ au château.

Les trois fuyards remontent à cheval et parcourent une longue route. Bientôt, ils parviennent au château où les deux jeunes gens ont couché en se rendant à la montagne enchantée. Ils y vivent des événements à peu près semblables. La nourriture leur arrive magiquement par une porte qui s'ouvre dans le mur. Ils soupent, puis trois chambres s'offrent aux trois voyageurs, le moment du sommeil venu.

Chacun couche dans sa chambre. Mais Pierre, poussé par la curiosité, ne se laisse pas gagner par le sommeil. À minuit, Pierre, au moment où il entend ronfler Jacques et la belle princesse, voit encore apparaître dans la grande salle un cercueil porté par six hommes, précédé d'un septième personnage. Ce dernier va ouvrir le cercueil ; un homme, renfermé dans le cercueil, s'assoit et proclame un message : « Qui a des oreilles pour écouter, écoute ! Si quelqu'un se trouvait dans ce château et pouvait m'entendre parce qu'il n'a pas sommeil, il apprendrait des nouvelles qui lui seraient salutaires !

Sur la route qui le conduit chez lui, on a fait d'importants travaux ; on a construit un chemin qui enjambe une grosse rivière par le moyen d'un pont de cristal. On ne devrait pas quitter la vieille route pour utiliser la nouvelle. Quiconque tentera de suivre le nouveau chemin s'expose à perdre la vie ! »

Pierre saisit chacune de ces paroles. « Mais celui qui dévoilera ce secret, continue l'homme du cercueil, sera changé en masse de sel, du cou aux pieds !

Mon message n'est pas terminé. Le roi, père de la belle princesse qui loge ici ce soir avec les deux jeunes gens, va s'introduire dans le château, le soir des noces de sa fille, sous forme de dragon, et va tenter de dévorer sa fille et son nouveau gendre. Si quelqu'un pouvait se cacher dans la chambre nuptiale du prince et de la princesse, et tenir une épée sous la fenêtre, le dragon furieux se percerait sur cette épée et en perdrait une grande quantité de son sang. Le roi renoncerait alors à son projet criminel, retournerait chez lui, et les deux époux pourraient passer le reste de leur vie dans une grande tranquillité !

Celui qui révélera ce secret, sera transformé en masse de sel du sommet de la tête à la plante des pieds ! »

Le cercueil se referme ; les porteurs le transportent hors de la salle, précédé par le septième personnage. Après cette scène, Pierre essaie de recouvrer le sommeil, mais il y parvient difficilement.

Le lendemain matin le groupe de voyageurs prend le déjeuner, on donne à manger aux chevaux, on prend une certaine quantité de provisions de route, et le voyage se continue. Les trois compagnons voyagent encore pendant une quinzaine de jours, et tout à coup parviennent à un endroit où l'on a abattu une grande allée d'arbres dans la forêt pour y construire une nouvelle route. Jacques dit à ses compagnons : « Nous allons suivre cette route toute neuve !

— Non, non, proteste Pierre ; j'ai toujours entendu dire qu'il ne faut jamais abandonner une ancienne route pour en suivre une neuve ! Si tu voulais me faire

confiance, nous suivrions l'ancienne route, celle que nous avons utilisée pour gagner la montagne enchantée ! »

Vu l'insistance de Pierre, Jacques, bien qu'à contrecœur, suit l'opinion de son compagnon. Pierre prend la tête du groupe et oblique vers la vieille route. Après quelques heures de marche, les voyageurs entendent un bruit épouvantable, et cherchent du regard la cause de ce vacarme. Ils voient le pont de cristal bâti pour enjamber la rivière, en train de s'écrouler au milieu d'un tapage étourdissant. « Vois-tu, Jacques, lui dit Pierre, si nous avions suivi la route nouvelle, nous serions maintenant tous trois au fond de la rivière. J'avais raison de tenir au vieux proverbe qui dit de ne jamais abandonner un ancien chemin pour en utiliser un neuf ! »

Les voyageurs poursuivent leur route et finissent par arriver au château où Jacques et Pierre ont été élevés. Le roi, au comble du bonheur, fait à ses fils une réception grandiose. La noce suit de près le retour des voyageurs. À cette époque, les histoires nous apprennent que chez les rois, les mariages se décidaient et se célébraient rapidement. On donnait une tape sous une tasse à boire, en présence des deux fiancés, et le mariage était valide !

Après le mariage du prince Jacques et de la belle princesse de la montagne enchantée, la noce se poursuit jusque dans la nuit. Vers onze heures, Pierre tente de s'inventer un alibi ; il se promène de salle en salle, de chambre en chambre à travers le château. Il parvient finalement à s'introduire dans la chambre nuptiale, se glisse sous le lit des nouveaux époux, et s'y tient coi.

Vers minuit, Jacques, en compagnie de son épouse, arrive à la chambre nuptiale et ils se mettent au lit. Pierre, caché sous la couche des nouveaux mariés ne donne aucun signe de sa présence.

Un peu après le coucher des jeunes époux, on entend un vacarme inquiétant qui ébranle tout le château. Pierre sort de sa cachette, l'épée à la main et aperçoit un dragon qui s'est fait un passage à travers le mur et se prépare à sauter sur le prince et la princesse au repos dans leur lit. Pierre place son épée devant le dragon ; ce dernier vient s'y percer la poitrine. Pierre se retrouve au milieu d'une immense mare de sang dans la chambre, mais le monstre a disparu.

En apercevant Pierre dans la chambre nuptiale, Jacques se sent affreusement insulté. Il ordonne de jeter Pierre en prison. Le lendemain matin, Pierre subit son procès et se voit condamner à la pendaison. Le roi ne veut pas accepter cette sentence, la princesse proteste, de son côté, mais à cause de son jugement rendu public, Jacques explique sa situation : « J'ai rendu ma sentence, il faut qu'elle soit exécutée !

— Si tu veux m'entendre, Jacques, tu n'auras pas la peine de procéder à mon exécution, dit Pierre.

— Qu'as-tu à me dire, avant de mourir ? interroge Jacques.

— Tu te rappelles, sans doute, le premier soir où nous avons logé au château mystérieux ?

— Oui, je m'en souviens !

— Eh bien ! dans la nuit, six hommes ont transporté un cercueil dans la salle. Un homme assis dans le cercueil m'a révélé la présence d'une vieille épée magique dans le château. Le lendemain matin, je t'ai envoyé à l'écurie pour y nourrir les chevaux, et pendant ce temps, je me suis emparé de cette épée. C'est par la vertu de cette épée que, rendu à la montagne enchantée, j'ai pensé à tuer les chevaux et au plan qui nous a permis d'accéder facilement au sommet de la montagne. C'est encore grâce à cette épée que nous avons profité de l'aide de la belle princesse, actuellement ton épouse. Sans cette dernière, nous aurions été pendus ! »

En achevant cette révélation, Pierre se sent réduit en bloc de sel, de la ceinture aux pieds. Malgré cette infirmité. Pierre poursuit son récit : « Au cours de notre retour, encore dans ce château merveilleux où nous avons logé, le même cercueil est revenu pendant que vous dormiez ; moi, j'étais sans sommeil et j'ai entendu une suite de précieuses informations. J'ai été ainsi averti de ne pas voyager sur la route neuve dernièrement construite, de ne pas quitter le vieux chemin pour le neuf. Tu as vu le pont de cristal s'écrouler ; nous y aurions perdu la vie en suivant la nouvelle route.

Tu étais bien content d'avoir échappé à la mort, au pont de cristal, comme tu as été heureux d'échapper au roi qui nous poursuivait sur le bord du lac. C'est grâce aux informations obtenues de l'homme du cercueil que le dragon n'a pu te dévorer, la nuit dernière. Il m'avait dit de placer l'épée devant le dragon et que tu aurais ainsi la vie sauve. Le cercueil s'est retiré de la salle du château après s'être refermé. C'est grâce à ces renseignements que je vous ai sauvé la vie, à toi et à ta femme.

Mais écoute le dernier détail annoncé par l'homme du cercueil : Celui qui révélera ces informations sera transformé, de la tête aux pieds, en bloc de sel ! »

À ces derniers mots, Pierre est changé en bloc de sel. Grande fut l'affliction de la princesse et du roi. Même Jacques regretta amèrement d'avoir condamné Pierre, et de le voir transformé en statue de sel, ce Pierre, ce frère adoptif qui les avait sauvés tant de fois.

La vie continue au château. Deux ans s'écoulent. Un jour, on se décide de faire construire une niche de grand prix dans un coin d'appartement et d'y déposer le corps de Pierre devenu statue de sel. Chaque matin, la belle princesse va, au pied de la statue, faire une prière de reconnaissance pour se rappeler qu'elle doit la vie à ce défunt Pierre.

Un an plus tard, la princesse donne naissance à un enfant d'une beauté exceptionnelle. L'enfant grandit et prend ses ébats dans le château. Il se traîne sur le plancher, tente de faire ses premiers pas. Un jour, il met la main sur la vieille épée qui autrefois a servi à sauver son père, Jacques. L'enfant s'empare de cette vieille arme toute rouillée et d'un poids très minime. Armé de cette vieille épée l'enfant se rendait souvent à la niche et grattait la statue du bout de son arme. Il tombait toujours plusieurs grains de sel par terre.

Jour après jour, l'enfant répéta son geste au moyen de la vieille épée. Peu à peu, le sel se détachait de la statue. Arriva l'instant où, à la suite d'une nouvelle intervention de l'enfant, la statue se mit à bouger, et Pierre revint à la vie. On peut à

peine deviner quelles réjouissances on organisa, au château, lors de cette résurrection. On ne cessait de louer le mérite du petit prince qui avait ramené son oncle à la vie !

Jacques s'empresse de demander pardon à Pierre de l'avoir condamné, et le remercie de toutes les bontés dont ils ont bénéficié, lui et sa femme. « Maintenant, ajoute Jacques, tu vas t'installer avec nous, au château, et tu vas vivre parmi nous, chaque jour de ta vie !

— Non, répond Pierre ; si je reste ici, il pourra peut-être se produire un autre accident semblable au premier. Mets des chevaux et des provisions à ma disposition, et je vais transporter mon vieux père et ma vieille mère dans le château merveilleux où nous avons logé deux fois lors de notre voyage. D'abord, je ne suis pas de sang royal, et je tâcherai de vivre avec les miens dans ce vieux château ! »

Le prince Jacques approuve le projet de Pierre et lui accorde tout ce qu'il lui demande. Pierre amène son père et sa mère au château de Jacques. Ils font leurs adieux au roi et à la reine, au moment de les quitter pour le château mystérieux.

Pierre et ses parents parviennent à ce château, un château ensorcelé par des génies. À son arrivée, Pierre découvre que les sept personnages qui accompagnaient le cercueil n'étaient autres que la reine et ses six princesses d'une beauté presque céleste.

En apercevant Pierre, le vieux pêcheur et sa femme, la reine court à leur rencontre et s'écrie : « Grâce à toi, Pierre, nous sommes délivrées, mes filles et moi ! Pour ta récompense, choisis parmi mes princesses celle qui te plaît le plus ! » Une autre tape sous la tasse à boire, et voilà Pierre marié à une princesse !

Pierre continua d'habiter le château merveilleux en compagnie de sa femme, de sa belle-mère et des autres princesses. Il eut une grande famille : quatre-vingt-dix-neuf petits princes et cinquante petites princesses, qui contribuèrent à peupler toute la région entourant le château !

LE VIEUX PÊCHEUR

Récit traditionnel raconté le 11 août 1970, à Capucins, comté de Matane, par Antonio Trépanier (73 ans) natif de Sainte-Anne-des-Monts, comté de Gaspé, qui l'avait appris d'un oncle, Alfred Saint-Laurent (55 ans) vers 1915.

Enregistrement n° 3734. Contes-types 303 I (reine et épouse du pêcheur mangent le poisson), III d (héros changé en statue pour avoir révélé des secrets), V (héros ressuscité, grâce à une épée magique), 304 (avec l'aide des fourmis et des oiseaux, les deux compagnons ramènent la princesse).*

I' éta' enn' fois, in roi qui s'éta' installé près d'in grand lac. Et pâs loin du château du roi, i' ava' in vieux pêcheur avec sa vieille. P'i' i' alla't dans l' lac pêcher du poesson pour sarvir le poesson au château.

Enn' bonn' journée, l' vieux pêcheur vâ pêcher comm' d'habitude. À sa grand' surprise, i' prend l' plus beau poesson qu'i' ava't pâ' encor' vu, qu' éta' in poesson doré. I' di' en lui-minme, i' dit : « Si l' poésson ést aussi bon comme il ést beau, i' a pâs d' dout' que m' âs 'n a'oèr in bon prix su' le roi pour a'oèr ce poesson. »

Final'ment, le poesson répond : « Tu m' trouv's beau, hein ! vieux pêcheur. Mé', si tu m'emmèn's pour m' fair' mangé' au roi, t' a'râs b'en du troub'. [1] Tu s'râ's b'en mieux de m' prend' p'is d' me j'té' à l'eau !

— Ah ! i' dit, j' peux pâs fér' çâ. Eh ! v'lâ... j' n'en prends pâs tous lés jours, dés beaux poéssons comm' çâ. P'is, lâ, j'en ai hin [un], b'en, j' crés b'en que...

— Ah ! i' dit, tu fa's b'en mal, i' dit, si tu m'emmèn's, t' a'râs du troub'e. Jett'-moé à l'eau, p'is, i' dit, tu s'râs récompensé. »

Final'ment l' vieux pêcheur, voéyant que l' poésson parla't, a j'té l' poèsson à l'eau. Mé', pâs longtem [longtemps] apras, i' 'n a pri' in aut' presque aussi beau, doré pareil. « Ah ! i' dit, celui-lâ, par 'zemp', j' le j'tt'rai pâ' à l'eau, j'ai quésiment regrett' d'a'oèr j'té l' premier.

— I' dit, tu m' trouv's beau, hein !

— Oui, p'i' i' dit, si t' és t-aussi bon comm' t' és beau, i' dit...

---

1. *Trouble* (angl.) : Peine, tracas.

— B'en, i' dit, puisque tu veu' absolument m'emm'ner pour m' fair' manger su' le roi, tu vâs m' prend', p'is m' débiter, m' fend'e en deux. Tu vâs 'n en... aller 'n en porté 'a mo'tié au roi, p'is tu vâs garder l'aut' mo'tié pour toé p'is ta vieille. Si tu fa's çâ, tu vâs b'en en parvenir ! »

Ça fa't que l' vieux pêcheur, écoutant c' que l' poésson gu'i â dit, prend l' poésson p'is l'emmène à sa vieille, p'is l' coupe en deux, p'i' i' vâ 'n en vend' la mo'quié [moitié] su' le roi. Le roi gu'i dit : « Pourquoi c' que t' âs pâs tout amm'né ?

— Ah ! b'en, i' dit, vous savez, v'lâ longtemps qu'on n' n'â pâs mangé d' beau poésson comm' çâ. P'is ma vieille, i' dit, la gourmandise, 'a m'â dit de v'nir vous en m'ner la mo'tié, et ça s'ra't suffisant, p'isqu' nous aut'es, on alla't manger l'aut' mo'tié. »

Te'hours qu' le roi l'a payé, i' gu'i a denné in fort beau montant pour la mo'tié d' son poésson, et p'is l' vieux pêcheur s'ést en-allé che' z-eux. I' ont fait' cuir' le poésson, p'i' i's l'ont mangé. Mé', on vâ dir' que ça s'ést pâssé d' minme, l' vieux pêcheur pêcha't, p'is ça s'ést pâssé d' minme, in an, in an et d'mi.

Enn' bonn' journée, la rein' du château mè' au monde un fils, in terribeul [terrible] beau prince. Final'ment, le roi l' fa't baptiser, Jâcques. Mé', t'oâs quat' jour' après, la femm' du pêcheur mè' au monde in enfant. 'A l' fa' app'ler Pierre. 'A dit... apras qu'i' ést au monde, 'a di' à son mari, 'a dit : « Tu vâ' aller su' le roi, p'is, 'a dit, tu vâs gu'i d'mander si i' veu' êt' pârrain pour notre enfant. Tu sé's b'en, 'a dit, qu' n'us aut'es, on n'ést pâs riche, p'is, 'a dit, qu' le roi qu'i' ést riche. 'A dit, quant' notre enfan aurâ' besoin de que'qu' chose, i' viendrâ voèr son parrain, p'i' i' 'n a'râ que'qu' chose ! »

Final'ment, l' bonhomme a parti, l' vieux pêcheur, p'i' i' s'ést en-allé su' le roi. I' a dit : « Sir' mon roi, i' dit, j' su's v'nu vou' 'oèr — i' dit, ma femme a fait' achat [2] d'in beau gros garçon — si vous voulez l' fér' baptiser, êt' son pârrain ?

— Le roi répond, oué, m' âs l' fér' baptiser, mé' à enn' condition. La seul' condition, i' dit, vâ f'oèr [falloir] que tu me l' laisse' icitte au château. Ma reine, 'a 'n â eu in, elle aussi, in fils, p'is m'en vâs l' él'vé' avec le mien. Si ça fa't ton affére, m'â' êt' son pârrain ; si tu veux pâs çâ, b'en, j' s'rai pâs son pârrain.

— B'en, i' dit, j' vâ' aller d'mandé' à ma vieille ! I' dit, vous savez b'en, lés enfants, i' dit, faut to'hours d'mander çâ in peu à la mère. »

S'en vâ che' z-eux, parl' de d' çâ à sa vieille. « Mon Dieu, 'a dit, qu' j' su's don contente. On pourrâ jama's gu'i denner, 'a dit, nous aut's pauv' comme on ést, c' que son pârrain vâ pouvoèr gu'i denner. »

Final'ment, i' vâ su' le roi, p'i' i' consent. Le roi fa't baptiser l'enfant, p'i' i' l' garde au château. L' bonhomm' s'en vient ; i' di' à sa bonn' femme : « C'ést pâs trop loin ; quand tu voudrâ' aller l' 'oèr, tu gu'irâs. Quand j' voudrai y aller, j' gu'irai moé 'ssi. C'ést tout proche ! »

---

2. *Achat* [faire] : Mettre au monde, donner naissance à...

Final'ment qu'i' â él'vé lés enfants. I' 'és â en-'oueillé' aux études, et p'i' i' 'és â fait' instruir' tous lés deux. Mé', Jâcques, i's sav'nt qu'i' éta't l' fils du roi, p'is qu' l'aut' 'ta't l' fils du grand pêcheur. I' ava' enne espèc' d'orgueil contre lui. Pierre apprena't tout c' qu'i' voula't, p'is Jâcque' ava't b'en d' la misére ; Pierr' minm' souven éta' obligé d' gu'i aider dans sés études. Mé', ça s' pâss' de minme, on vâ dire, enn' vingtain' d'années. I's grandiss'nt tous lés deu' au château du roi, p'is ça vâ pour le mieux.

Enn' bonn' nuit, Jâcqu's fa' in songe, p'is dans son songe, i' rêv' qu'i' a vu la plus bell' princess' qu' été't [était] su' la montagne enchantée, et p'is qu' c'éta't beau horriblement p'i' alle éta't terriblement belle. I' s' réveille en sursaut dans la nuit', et p'i' i' pâsse l' rest' d' la nuit' à pensé' à çâ. P'is l' lend'main matin, i' vâ trouver son pére. « Mon pére, i' dit, vous allez m' denner, i' dit, d' l'argent, p'is vous allez m' brider, sellé' [seller] in jual, p'i' i' dit, m'en vâs partir.

— Pourquoi çâ ?

— J'ai fait un songe, p'i' i' dit, j'ai vu la plus bell' princesse, i' dit, j' peux pâs vous dir' p'is la décrire, à forç'[3] qu'alle ést belle.

— Mé', i' dit, mon fils, tu sé's pâs d'où c' qu'alle est. Et puis, i' dit, où c' que tu vâ' aller, d' minme ?

— Ah ! i' dit, (e) j' sé's qu'alle ést su' la montagne enchantée. Dans son songe, i' dit, 'a m'â dit, qu'alle éta't su' 'a montagne enchantée, et puis, i' dit, j' vâ' aller... m'âs marcher tant qu' m'â' êt' capab', pour trouver la montagne enchantée.

— L' vieux roi, i' dit, mon fils, j' veux pâs qu' tu t'en a'lles. Mé', si tu veu' absolument t'en aller, vâ f'oèr que Pierre y a'lle avec toé. I' dit, t' és b'en... vrai qu' t'és mon garçon, mé' j' me fie b'en à Pierre aussi. »

Te'jou's que apras discussion, le beau prince accept' c' que son pére gu'i a dit, p'i' i' emmèn' Pierre avec lui. Pui' i's brid'nt p'is sell'nt dés ch'faux, p'i' i's prenn'nt dés provisions p'is lés v'lont partis !

I's march'nt de minm' pendant quinz' jours, t'oâs s'main's dan in ch'min d' forêt sans savoèr où c' qu'i' alla'ent. Au bout' d' quinz' jours, t'oâs s'maines, i' arrive' à enn' grand clairguiére [clairière]. Mé', dans l' milgieu [milieu] d' la clairguiére, c'éta't vers su' l' soèr, i' y â in château. Et le château ést à peu pras dans l' milguieu d' la clairguiére. Pierr' dit, i' dit : « On vâ s'en aller lâ, i' dit. On commence à baisser d' provisions, et puis, i' dit, i' y â pâs d' doute, i' dit, qu'i's vont nous denné' à loger. »

I's s' sont dirigé' au château. I' on arrivé au château, i' ont cogné à la porte, aucun' réponse. Quand i' ont vu çâ, i' ont rouvert la porte, pui' i' ont rentré. Final'ment, i' ont parlé, i' ont d'mandé si y ava't que'qu'un lâ. Mé', aucun' réponse ! Parsonn' dans l' château ! Final'ment, Pierr' di' à Jâcques, i' dit : « Tu vâ' aller mett' lés jouau' à l'écurie, et puis, i' dit, moé, m'en vâs resté' icitte, 'oèr si i' vâ v'nir quelqu'un. »

---

3. *Force que* [à] : Tellement.

Jâcques s'ést l'vé, p'i' i' â été soègner lés jouau' à l'écurie, i' leu's â deunné du foin et d' l'avoène. I' s'ést en-r'venu trouver Pierre. Et pui' il éta't lâsse, pâs mal fétiquié. Jâcqu's di' à Pierre, i' dit : « Sé's-tu, i' dit, qu' si on prendra' in bon coup, ça nous f'ra't du bien ! »

Mé', en ayant dit lés paroles, i' s' rouv' enn' port' dans l' mur avec in cabaret, enn' bouteille et deux verres, lés p'us fin's boéssons qu'i' pouva't gu'y aovèr su' l' marché du temps. Et prenn'nt chacun in coup, et puis, après qu'i' ont pris chacun un coup, Pierr' di' à son tour : « Ça s'ra't b'en manqu' [4] le temps d' souper, hein ! i' dit, Jâcques ? On ést fétiquié, p'i' i' dit, moé, j'ai faim ! »

Mé', à l'instant minme, in aut' port' se rouv' dans l'appartement, et puis la bouteille, p'is lés deux verr's s'emmène' et p'is c' qu'i' ramène ? In souper, in terribeul bon souper délicieux ! I' ont mangé comme i' faut. Aprè' a'oèr b'en mangé, b'en, i' ont dit : « Asteur, on vâ s' coucher pour se r'poser. On a encôr' loin à fére ! »

Final'ment, l' lend'main matin... dans la nuit, Pierre a pâs dormi. Jâcqu's s'ést endormi en s' couchant, mé', Pierr' dorma't pâs. Vers mainnuit [minuit], juss' comm' la pendul' sonna't, c' qu'i' rent' dans la porte ? In çarcueil m'né par sè' [sept] parsonnes, t'oâs chaqu' côté, qui l' porta'ent, p'i' un qu' éta' en avant. En arrivant dans l' milguieu d' la salle, i's déposent l' çarcueil à terre. Celui qui gu'y ava' au bout, i' rouv'e l' çarcueil, mé', in aut'e homme, qu' éta' dans l' çarcueil, s'assit. « Qui m'écoute, heille ! qui t'écoute, m'écoute. I' dit, si quelqu'un dormira't pâs, qui pourra't comprend' de quoi c' que j' vâs dire, ça gu'i rendra't b'en sarvice ! »

Final'ment, Pierr' dorma't pâs. I' s'ést penché l'oreill' p'i' i' s'ést mi' à écouter. I' dit : « Ceuss' que gu'y â icitte, lâ, demain matin avant d' partir, si i' mont'ra' en haut, et p'i' i' alla'ent voèr dedans lés sâb's p'is lés épées qu' gu'y â lâ, i' y en â enn' vieill' qu' ést tou' rouillée — p'is la po'gnée ést un peu usée — i' d'vra't [devrait] prend'e c't ell'-lâ p'is laisser lés neuv's lâ ; prend' la vieille, et 'a vâ gu'i sarvir tout l' long d' son ch'min ! Mé', celui qu'en r'lev'râ la parole, timb'râ en mass' de sel d'en par la ceinture ! » En disant çâ, l' çarcueil se r'farme, lés six homm's prennent l' çarcueil, p'is l'aut' 'a s' mè' en avant. La port' se rouv', p'i' i's partent, p'i' i's s'en vont.

L' lend'main matin, Pierr' di' à Jâcques, i' dit : « Tu vâ' aller soègner lés jouaux, p'is tandis c' temps-lâ, i' dit, m'en vâs faire in tour pour voèr si j' vâs rencontrer que'qu'un. » Jâcqu's vâ soègner lés jouaux, Pierr' monte en haut dans l' château, fouille au travers dés épées p'is dés sâb's que gu'y ava't lâ. I' trouve enn' vieille épée tout rouillée, la po'gnée in peu usée. I' la prend, p'i' i' l'a met dans sa ceintur' p'i' i' r'descend tout d' suit' en bâs, comm' Jâcque' arrive.

« Bon, b'en, i' dit, c'ést l' temps d' déjeuner ! » Enn' port' se rouv' dans l' mur, in bon déjeuner leu's ést sarvi. I's mang'nt comme i' faut, et p'i' i's s' ramâss'nt dés provisions que gu'y ava't lâ, et p'i' i's rembarqu'nt su' leu's ch'faux, p'is lés v'lâ encôr' partis ! March'nt de minme encôre in quinz' jours, t'oâs s'maines. Au bout d'

4. *Manque* (bien) : Probablement, peut-être.

quinz' jours, t'oâs s'maines, i' arrive à enn' montagne, enn' terrible montagne, qu' éta't la montagne enchantée. I' arrive' au pied d' la montagne, p'i' i's s' mette' à r'garder çâ. Jâcqu's di' à Pierre : « C'ést b'en la montagne enchantée, i' dit, alle ést tro' haute, 'ted b'en [5], i' dit, mill' pieds de haut. Oué, mé', i' dit, comment c' qu'on vâ fére pour allé' 'à-d'ssus ?

— Pierr' dit, i' dit, j' 'oé' 'ien qu'in affére. On vâ tuer nos jouaux, p'i' on vâ lés débiter, p'i' i' dit, m'âs t' coud' dedans la peau, p'i' i' dit, i' a dés terribeul's aigles, icitte, tu 'oés pâs, qui coure' à l'entour de n'us aut's, partout. I' dit, i's vont v'nir charcher lés morceaux d' viande, p'i' i's vont 'ted b'en nous monter su' 'a montagne. On ést... si i's nous échappe, b'en i' dit, si i's nous échappe', i's nous échapp'ront ! P'i' i' dit, si i's nous mont'nt lâ, b'en, on s'râ' rendu ! »

To'hou' qu' final'ment, i's tuse' [tuent] in ch'fal, p'i' i' coud' Jâcqu's dedans la peau, p'is met dés quartiers d' viande à côté, mé'... p'i' i' s' racule in peu. Mé', ça prend pâs d' temps, i' arriv' t'oâs quatre aigle' et p'i' in saut' su' in quarquier [quartier] d' viande, et p'is l'aut' su' l'aut' quarquier d' viande. P'i' in aut' s'en vient, p'i' i' prend la peau, p'i' i' pâr' avec, p'i' i' prend l' haut, p'i' i' mont' su' 'a montagne. I' l' dépos' su' l' bord d' la montagne, p'i' i' s' mè' à becqueté' apra' [après], pour asseyer d' 'oèr quoi c' que gu'y ava't lâ pour manger. Mé', Jâcque' éta't dedans la peau du ch'fal, prend son sâb', p'i' i' fend la peau du ch'fal et p'i' à sa grand' surprise, en sortant, l'aigle a pêur, l'aigl' pârt p'i' i' s'en vâ.

Mé', Jâcques s' trouv' su' l' bord d' la montagne, p'i' i' r'gârde en bâs, mé', i' voét pâs l'aut'e à forç' que c'ta't loin ; voét pâs Pierre. Quant' Pierr' voét qu' l'aut' ést rendu lâ, su' 'a montagne, tue son jual à son tour, et p'i' i' s'env'lopp' dans la peau du mieux qu'i' peut, p'i' i' s' roule l' long dés quartiers d' viande. Mé', ça prend pâ' encôr' b'en du temps, lés aigueuls [aigles] s'en viennent, p'i' i's po'gn'nt çâ, p'is lés v'lont parti' a'ec çâ, p'i' i's monta'ent manger çâ su' 'a montagne. Mé', po'gn'nt Pierre, p'i' i's l'en-'oeille' en l'air p'i' i's l' mont'nt su' 'a montagne, p'i' ils l' dépos'nt su' l' bôrd. Pierr' prend son sâb' p'i' i' fend la peau, l'aigueul s'en vâ encôre.

I' r'gârde à côté d' lui, Jâcque' éta't rendu lâ. « Quiens, i' dit, nous v'lâ rendus.

— Bon, b'en, i' dit, j' sé's pâ' é gui où c' qu'on vâ aller.

— B'en, i' dit, on vâ prend'... icitt' p'is ça marche ! » i' dit.

C'éta't su' d' la pierre, p'is c'éta't dan in beau platin, et p'i' i's voya'ent de d' loin.

Te'hours qu'i's s' mette' à marcher. Mé', tout en marchant comm' çâ, i's frappe' [6] in lac, in terribeul beau lac. Et puis Jâcqu's dit : « Moé, i' dit, j'ai soif ! I' dit, r'gâr' don c' beau lac ! I' dit, j' m'âs m'en approcher pour boére ! » Te'hours qu'i' s'approch' pour boére, mé', à sa grand' surprise, i' y â t'oâs bell's princess's qu'i's sont après s' baigner dans l' lac. Ah ! en r'gardant lés princesses, i' r'connè' ann' [une] de ceuss'-lâ qu'i' ava't vues dans son rêv, dans la nuit'.

---

5. *'Ted b'en* : Peut-être bien.

6. *Frapper* : Rencontrer, découvrir.

Final'ment, i' s'approch' du mieux qu'i' peut, et p'i' i' r'gâr' éi où c' qu'alle ava't mis son linge, p'i' i' ramâsse l' ling' d' la bell' princesse, et p'is i' s' rang' de côté, p'i' i' garde c' ling'-lâ.

Apras s'a'oèr baignée' enne escouss' dans l' lac, lés fill's qui s'en viennent, p'i' i's s'habillent, p'i' i' en â... part'nt pour s'en aller, mé' la jeun' charch' son butin,[7] et p'i' 'a l' trouv' pâs. Final'ment, apras que Jâcqu's voét qu' lés aut's sont parties, i' s'approche, p'i' i' dit : « C'ést moé qui l'â' ton linge, bell' princesse !

— Oui, b'en, 'a dit, de'-moé [donne-moi] mon ling' que j' m'habille, 'a dit !

— B'en, i' dit, m'en vâs te l' denné' à condition si tu veux qu'on... me dire l' chemin pour allé' où c' que tu restes.

— B'en, 'a dit, vous deveriez [devriez] pâs v'nir, 'a dit, où c' que j' reste. Mon pére, 'a dit, c'st in malcommode, p'i' 'a dit, i' vâ vous causer b'en du troub'e.

— Ça fa't r'guien qu'i' caus'râ l' troub' qu'i' voudrâ, on veu' allé' au château.

— B'en, 'a dit, denn'-moé mon linge, p'is m'âs t' dire l' chemin. »

Te'hours qu'i' gu'i â denné son linge, et p'i' 'a dit : « Prenez l' chemin que gu'y â icitte, lâ, p'i' 'a dit, suivez-lé, p'i' 'a dit, vous allé' arriver tout drette au château. » Te'hours qu' final'ment, i' â parti avec Pierre, p'i' i's sont mi' à marcher p'i' i's sont en-allé' au château.

I' on arrivé au château, p'i' i' ont cogné à la porte. In sarvant[8] qui ést v'nu. I' â d'mandé si i's pourra' a'oèr à loyer... à loger. I' dit : « Attendé' in peu, j' vâ' aller voèr le roi, c' pâs moé qu' ést maît'e icitte ! » I' vâ trouver le roi, p'i' i' dit : « I' y â deux jeune' homm's qui sont arrivés, qui sont au château, i's d'mand'nt pour loger.

— B'en, i' dit, atten enn' menute, m'âs gu'y aller ! »

Te'hours qu' le roi s'en vient. « Bonjour, i' dit, més jeune' hommes !

— Bonjour, i' ont dit, Sir' mon roi. I' dit, d'apras votre habit, vous m'avez b'en d' l'air être in roi !

— Ah oui, i' dit, j' su's roi.

— I' dit, on pourra't-i' a'oèr à loger p'i' à souper ?

— Çartain'ment ! I' di' à in de sés sarvants, i' dit, emm'nez-lé avec vous aut's dans vot' bâtisse à côté du château, lâ, p'i' i' dit, vous leu' donn'ré à soupé' avec vous aut's, p'i' i's couch'ron avec vous aut's. »

P'i' i' 'és â emm'nés lâ, p'i' i' ont couché lâ. L' lend'main matin, b'en, i' ont déjeuné. Après qu'i' on eu déjeuné, le roi s'ést en-v'nu. « Bon, b'en, i' dit, més jeune' hommes, i' dit, icitte, on nourrit pâs parsonn' pour (e) r'guien, et p'i' i' dit, j'ai pâs

7. *Butin* : Linge, vêtements.
8. *Sarvant* : Serviteur, domestique.

l'habitude, i' dit, d'en r'ce'oèr beaucoup, mé', i' dit, vu que vous êt's rendu' icitte, qu'on vous â logés, on vous â denné à déjeuner, m'en vâs vous denné' in ouvrag' pour payer vot' déjeuner, vot' coucher p'is vot' souper.

— Mé', quo' c' vous allez nous denné' à fére ?

— Ah ! i' dit, vous allez v'nir avec moé, p'i' i' dit, m'en vâs vous dir' quoi faire. I' di' à Pierr', toé, i' dit, tu vâs resté' icitte, et puis, i' dit, lui, i' dit, ça vâ fére. I' dit, bon ! i' vâ v'nir a'ec moé ! »

Te'hours qu'i' l'emmène à enn' place où c' qu'i' y ava' in grand champ d' blé, c'ta't quasimen à part' de vue, c'éta't gran immense. « Quiens, i' dit, mon jeune homme, partir d'asteur, i' dit, à allé' à t'oâs heur's d'après-midi, faut que tu m'... coup's tout c'te blé-lâ, tu me l' battes, tu m' sépar's le grain, lés gro' avec lés p'tits, p'is tu mett's tout çâ dans lés poch's que gu'y â icitte, lâ, et puis, i' dit, si tu fa's pâs çâ, b'en, i' dit, d'main matin, i' dit, on t' pendrâ d'vant la port' du château.

— Mé', i' dit, vou' 'oèyez b'en, Sir' mon roi, que j' pourrai jama's fér' tout çâ. L' cham [champ] ést b'en qu' trop grand !

— B'en, i' dit, si tu trouv's çâ grand, i' dit, t'ava' 'ien qu'à pâs v'nir. Icitte on garde r'guien pour (e) r'guien. I' dit, icitte, ta djob [job][9], p'is, i' dit, si tu 'a fa's pâs... »

Te'hours que le roi r'vir' de bord, p'is s'en vâ au château. Quant' Pierr' voé' arriver le roi, i' dit : « D'mand'-moé don quel ouvrag' qu'i' gu'i â denné à fére ? » I' pârt, i' prend l' chemin, p'i' i' vâ 'oèr son... Jâcqu's, son frére. I' arriv' lâ, Jâcque' ést à terre, p'i' i' pleure. « B'en, i' dit, quoi c' que t'â' à pleurer ?

— B'en, i' dit, tu 'oés b'en, i' dit, i' m'â dit tout d' faucher c' champ d' gra'n [grain]-lâ, p'is séparer l' grain, lés p'tits d'avec lés gros, p'is tout mett' çâ dans lés poch's que gu'y â lâ. » C'éta't dés mule' immens's de poches. « P'is, i' dit, j' pourrai jama's tout fér' çâ.

— Pierr' dit, attends don enn' menute ! »

Po'gn' son sâb' p'i' i' s' mè' à frotter la po'gnée d' son sâb'e. À l'instant minme, c' qu'i' r'ssout ? La bell' princesse ! 'A dit : « J' vous ava's dit d' pâs v'nir su' mon pére. Final'ment, 'a dit, vous êt's rendus ; 'a dit, j' sava's, 'a dit, qui alla't vous fair' du mal. Mé', 'a dit, quo' c' c'ést que vous voulez, lâ ? Quo' c' c'ést qu'i' vous â dit ?

— I' dit, i' m'â dit de tout couper çâ, p'is tout' séparer l' grain p'is toute l'empoch'ter pour troâs heures, i' vâ' en-'oeiller dé' 'oétur's pour le charcher.

— Oué ! Ah ! 'a dit, vous a'rié' été b'en mieux d' m'écouter. Mé', 'a dit, Jâcques, 'a dit, toé, 'a dit, couch'-toé 'a têt' su' més g'noux ! »

I' s' couch' la têt' su' sés g'noux, mé', ça prend pâs d' temps qu'i' s'endort. Après que Jâcque' ést endormi, 'a pren in siffla't [sifflet], p'i' 'a lâche in coup d' siffla't. I'

9. *Job* (angl.) : Travail, tâche, occupation.

vien assez d'oéseaux, dés gros, dés p'tits, dés moyens, i' n'en vien assez. Alle éta't la rein' de tous lés oéseaux ; lés oéseaux gu'i obéissa'ent. I' n'en vient c'ést par millions ! I' vien autant d'oéseaux ques'ment comme i' y ava't d' grains d' blé. 'A dit : « Lâ, 'a dit, j' veux que vous m' coupez tout çâ, p'is vous m' sépârez lés gro' avec lés p'tits, p'is mettez tout çâ dan 'és poches, lâ. P'is, 'a dit, dépêchez-vous ! Faut ça soeill' féni pour deux heure' et d'mie. »

La mér' dés oéseaux, lâ, 'a s' mè' à envoyer dés jargons p'i' à parlé' aux aut's, p'i' i' 'n n-ava't dés p'tits, dés gros, dés moyens. Et p'i' i's s'en vont dans lés épées [épis], p'i' i' y en ava't tell'ment qu'i' y ava' autant d'oéseaux comme i' ava't d' grains d' blé.

Fa't qu' final'ment, à deux heure' et d'mie, tout' l'ouvrageést fait', tout ést settlé [to settle][10], tout l'ouvrage ést fait'. Ah ! vers t'oâs heures, qu'est-c' qu' arrive ? Lés voétur's du roi ! Mé', le roi ést en avan avec sa 'oéture. I' arrive, p'i' i' r'gâr' [regarde] çâ. « Oué ! i' dit, tu travaill's b'en, i' dit, mon ami ! Tu travaill's b'en, i' dit, tu vâs pou'oèr couché' icitte ! »

Mé', à sa grand' surprise, quand que le roi â arrivé lâ, (e) l' beau prinç' dorma' encôre, Jâcques. En arrivant, i' l' pousse. « Hein ! i' dit, quo' c' qu'... tu dors ?

— Oui, j' dors. B'en, i' dit, vous savez, vous m'avez denné enn' terrible djob. P'i' i' dit, apras qu' j'ai eu fini çâ, b'en, i' dit, j'ai dîné. J'éta's pâs mal fétiquié, j'ai dîné, p'i' apras dîner, b'en, comm' vous savez, le r'pos du midi fa't du bien ! I' dit, j' me su's couché, p'i' i' dit, j' me su's t-endormi ; j'ta's fétiquié ! P'is, i' dit, vou' 'oéyez, c'ést vous qui...

— I' dit, t'âs fait' çâ dans ton avant... ?

— Oui, b'en, i' dit, j' me su's dépêché' in peu, p'i' i' dit...

— Oué ! Ah ! i' dit, i' y â d' quoé qui vâ pâs là-d'dans ! »

Te'hours qu' final'ment, charg' l' grain dans lé' 'oétur's p'i' i' l'emmène au château p'i' i' l' met dans sés gregniers [greniers]. P'i' i' di' à Pierr' p'i' à Jâcques : « R'tourné' à la minm' place, vous soup'rez, p'is vous déjeun'rez, p'is vous allé' encor' coucher lâ ! »

Te'hours qu' su' l' lend'main... final'ment, l' lend'main matin, après l' déjeuner, le roi gu'i dit : « Vous allez v'nir tous lés deux, i' dit. J' cré's b'en qu' j' vâ' a'oèr besoin d' toé aujo'rd'hui. Et... encôre enne djob à fére, i' dit, pour vot' souper, vot' déjeuner, lâ, p'is vot' coucher. »

To'hours qu'il l'emmène au bord d'in grand grand lac. I' dit : « Quiens, i' dit, mon homme, tu vâs m' fére in bout d' chemin, partir d' la rout' nationale, à v'nir jusqu'au lac. In beau ch'min, i' dit, large, b'en débarrassé, b'en fait'. P'i' i' dit, su' l' lac, tu vâs m' faire in pont, en plume, qui travars' l'aut' bord du lac. Mé', i' dit, fais-moé-lé solid' pour que lés voétur's pâss'nt dessus, pour pâs qu'i's tumbe' à l'eau. P'is, i' dit, fait's çâ à vo's deux, dans vot' journée !

— Lâ... l' princ' dit, vous 'oéyez b'en qu' ça a pâs d' bon sens, Sir' mon roi !

10. *Settle* [to] (angl.) : Mettre au point, terminer.

— T' âs coupé l' blé, hier, lâ, b'en, i' dit, t' és capab' de fér' çâ. J' trouv' que tu travaill's b'en, c' pour çâ j' te fa's fér' çâ ! »

Te'hours qu' final'ment, apras qu' le roi ést parti. « Faut qu' t'eill' féni çâ pour cinq heures ! » Te'jours, apras qu' le roi ést parti, Pierr' frotte encôr' sa po'gnée, mé', la bell' princesse arrive. 'A dit : « J' vous l'ava's dit de vous en aller !

— Oui, b'en, Pierr' dit, i' dit, ça vâ êt' la dargniér' fois, i' dit, on vâ partir à soèr. Mé', i' dit, si on fa't pâs çâ, i' dit, on vâ êt' pendu tous lés deux d'main matin à la port' du château. P'is, i' dit, si i' y â moyen, on vâ partir à soèr, p'is vous, vous allez partir avec n'us aut's, pour la raison, on n'ést pâs capab' de descend' la montagne, n'us aut'es. On conna't pâs le moyen pour descend' la montagne.

— Oué ! B'en, 'a di' à Jâcques, 'a dit, couch'-toé 'a têt' su' més g'noux. »

S' couche encôr' la têt' su' sés g'noux, p'i' i' s'endort. Et p'is lâ 'a prend son sifflet, p'i' alle en-'oueille encôre in coup d' sifflet, p'i' i' vient dés oéseaux, et p'i' i's sont poélus, p'i' i' ont d' la plume. Final'ment, après que lés oéseaux sont arrivés, 'a di' aux oéseaux, 'a dit : « Mettez-vou' enn' gagn [gang][11] à fére l' chemin ! 'A dit, allé' à la rout' nationale, lâ, vous aut's, p'i' 'a dit... p'i' ôtez tout çâ b'en net' : lés p'tit's harbages, tout', 'a dit, p'is niv'lez-moé l' terrain. P'is vous aut'es, 'a dit, fait'-moé in pont pour travarser d' l'aut' côté, lâ, p'is fait's-lé salide, p'is mettez d' la bonn' plume ! »

P'is, enn' s'arracha' enn' po'gnée d' plume, p'is l'aut' s'en arracha't, p'i' i's metta'ent la p'tit' plum' su' l' dessus, p'is lés gross's plum's su' l' dessour et pour fér' lés fondâtions du pont, ça alla't b'en. Te'hours qu' à quatre heure' et d'mie, l' pon ést fait', p'is tout' ést settlé, p'is l' chemin ést fait', tout'. Mé', aussitôt que l' prince ést endormi, la bell' princess' pârt pour s'en aller, p'i' 'a di' à Pierre : « Après l' souper, mon pére s' couch' te'jour' enne escousse, et p'i' 'a dit, l' temps qu'i' vâ êt' couché, vâ f'oère [falloir] s' greiller, p'is partir. 'A dit, j' vâs fér' préparer dés ch'faux, p'is dés selles, et p'i' 'a dit, vâ f'oèr partir pour la raison, mecqu'i' s' réveille, i' vâ denné' en arguiér' de n'us aut's, p'i' i' vâ nous fér' mourir ! »

Te'hours que l'aut' dort, p'i' i' dor' encore. Vers cinq heures, c' qui r'ssou' encore ? Le roi ! I' trouv' çâ terrib'e. P'i' i' arriv' l'aut' bor' encôre : « Comment, mé', i' dit, tu dors ?

— Oui, i' dit, on â fait' çâ, p'i' i' dit, on â eu féni à deux heures. I' dit, on a pâs pris l' temps d' dîner, on â fait' çâ tout d'in bout'. Et p'is, i' dit, lâ, b'en, j' me su's r'posé, i' dit, c' pour çâ j' me su's t-endormi, j' me su's pâs réveillé.

— Oué ! ah ! i' dit, tu travaill's b'en, travaill's b'en. B'en, i' dit, viens-t'en au château ! »

C' fa't qu'i' l' ramène au château, p'i' i' di' encôr' d'aller couché' à la maison avec sés employés. P'i' i' soupe, et p'i' apras souper, le roi pârt p'i' i' vâ s' coucher dan enn'

11. *Gang* (angl.) : Troupe, groupe, bande.

grand chais' p'i' i' s'endort. Sitôt qu'i' dort, la bell' princesse arrive. « Vite, 'a dit, si vous êt's prêts, v'nez-vous-en ! »

To'hours qu'i's s' sont greyés [12], p'i' i' ont parti. I' ont sauté su' lés jouaux qu' la bell' princesse ava't fait' préparer, p'i' icitt' ça mène ! [13] Mé', ça mèn' terriblement dur. En arrivan à la montagne, la bell' princess' prend l' devant, p'i' 'a dit : « Suivez-moé ! » Mé' lés jouaux von assez vit' p'i' i's sont dans l' ven et p'is font dés mille' et dés mille' avant d' toucher la terr' dans l' vent, par la vitess' qu'i' alla'ent. Moment qu'i' ont touché 'a terre, i's prenne' in ch'min, p'is ça mène. Mé', temps en temps la bell' princess' se r'viré't la têt' p'i' 'a r'gârdé' [regardait] en arguiér' de elle.

In moment denné, i' arrive à in beau lac, p'is l'eau ést b'en calme. « Vite, 'a dit, la bell' princesse, lâ, v'lâ mon père, v'lâ pâpâ ! 'A dit, on l'ést mort ! Vite, 'a dit, débarquez d'ssus vos ch'faux p'is cachez lés jouaux ! » Po'gn' lés jouaux, p'is lés cach'nt comme i' faut, p'is la bell' princess' lés souhaite en canards, p'i' elle, 'a s' ma'... souhaite en cane, p'i' i's prenn't l'eau.

Mé', le roi arrive : « Ah ! i' dit, vous allez me l' payer ! P'i' i' dit, lâ, i' dit, m'en vâs vous manger comme i' faut ! » P'i' i' s'en v'na' avec du grain, p'i' i' s' metta't su' l' bord du lac, p'i' i' disa't : « Can', can', can', p'is can', can', can' ! » P'is lés canârds s'en v'na'ent pour gu'y eller, p'is l' bonhomm' s'allongea't la main pour 'n en po'gné' un... Mé', la cane arrivait, p'i' 'a gu'i denna' in coup d' bec, p'i' 'a l'envoya' in peu p'us loin. Et p'i' 'a lés â fait' tortiller d' minm' tout' la nuit'.

L' lend'main matin, l' bonhomm'... son pére éta't pâs mal fatiguié. I' dit : « M'âs m'en aller, mé', i' dit, vous a'rez connaissanç' de moé !

— I' dit, o.k. [okay] [14]. »

L' vieu' â viré d' bord, i' s'ést en-allé. P'i' au château... Lâ, i' ont rembarqué su' leu's jouaux p'i' i' ont 'côr' [encore] marché b'en longtemps, p'i' i' on arrivé au château qu'i' ava'ent couché en allan à la montagne enchantée. Et puis, i' ont fait' comm' l'aut' coup ; il' ont couché lâ, i' ont soupé lâ. P'is dans l' mur, lés port's se rouvra't p'is l' manger s'en v'na't p'is t'oâs chamb'e' on été gréyées.

Et puis, la princesse â couché d'in bord, Pierr' d'in bord p'is Jâcqu's de l'aut'. Mé', Pierr' s'ést pâ' endormi ; i' voula't voèr quo' c' qui alla' s' pâsser. A mainnuit, i' attenda't ronfler Pierr' [Jacques] p'i' 'a bell' princesse. I' arrive encôre in çarcueil m'né par six hommes, p'is l'aut'e, un qu' été' en avant. En arrivant dans la salle, dépose l' çarcueil à terre, et pui' i' rouvre l' çarcueil, in homm' s'assit dans l' çarcueil. I' dit : « Qui t'écoute, m'écoute ! I' dit, si que'qu'un que gu'y â icitte, i' dit, dormira't pâs, qui pourra' attend' de quo' c' que j' vâs dire, ça leu' rendra't b'en service.

En s'en allant che' z-eux, lâ, i' dit, i' s'ést fait' dés terribeuls travaux, p'i' i' dit, i' ont fait' in beau ch'min qui vâ travarser su' enn' riviére assez grosse, p'i' i' dit, i' a in

---

12. *Greyer (se)* : Se préparer, s'habiller, appareiller.
13. *Mener* : Aller rapidement, se déplacer en vitesse.
14. *O.K.* [okay] (angl.) : Façon d'acquiescer à une proposition.

beau pon en cristal. Mé', i' dit, i' devra't pâs laisser l' vieux pont pour prendre l' not'e, [le nôtre]; i' d'vra't prend'e l' vieux ch'min, p'is continuer leu' rout' dans l' vieux ch'min. Si i's prennent l' chemin neu', i's pardront la vie ! »

Pierr' comprend çâ. « Mé', i' dit, celui qui en r'lev'râ la parol' timb'râ en mass' de sel d'en par le cou. I' dit, c'ést pâs tout'. I' dit le roi, l' pér' d' la bell' princess', lâ, que gu'y â écitt' avec eux aut's, lâ, i' dit, en arrivant, i' vâ s' fére enn' gross' noce ; p'is l' soèr dés noces, son pér' vâ v'nir pour lés dévorer. Si que'qu'un pourra't s' mett' dans la chamb' nuptiale, et p'i' avec l'épée, p'is mecqu' le roi vienne en dragon pour lés dévorer, d' gu'i présenter l'épée. I' vâ' êt'e assez fâché' qu'i' vâ s' darder, p'i' i' vâ s' parcer [percer] su' l'épée. I' vâ avoèr b'en du sang, mé', le roi vâ êt' féni, p'i' i' vâ r'virer d' bord, p'i' i's von êt'... p'i' i's vont rester tranquill's le rest' de leu' vie.

Final'ment, celui qui en r'lèv'râ la parol' timb'râ en mass' de sel par 'ssus la tête. »

L' çarcueil qui se r'farme, lés six homm's prennent l' çarcueil, l'aut'e s' ma' en avant, p'i' i' r'partent. Apras qu'i's sont partis, Pierre asseille [essaie] à s'endormir, mé', i' â b'en d' la misére.

L' lend'main matin, i' s' leve, p'i' i' déjeune, et p'i' après qu'i' ont déjeuné, p'is lés jouaux ont b'en mangé, i's s' prenn'nt dés provisions, p'i' i's partent. P'i' i's marche' encore enn' quinzain' de jours ; au bout d'enn' quinzain' de jours, i's trouva'ent qu'i y ava't dés beaux ch'mins d' fait's, p'is b'en du débarrâs[15] d' fait'. I's voeille' [voient] in beau ch'min large. Jâcqu's dit : « On vâ prend'e c' chemin-lâ.

— Ah ! Pierr' dit, non, non ! I' dit, j'ai te'jour' entendu dire, i' dit, qu' foula't [fallait] pâs laisser l' vieux pour prend'e l' neu'. Si tu s'ra's d' mon idée, i' dit, on s'en r'tourn'ra't par le vieux... de gu'y où c' qu'on d'vient ! »

Ça 'i coûte in peu à Jâcques, mé', quand i' voét qu' Pierre insiste, i' s' ma'... i' l' suit ; Pierr' s' ma' en avant. Mé', apras qu'i' ont fait' in bout', i' attende' [entendent] in bardâ[16] terrib', i's s' mette' à r'garder, i's voeille' l' pon en cristal qu' ava' été fait' su' la rivière éta't câssé en deux p'is qu'i' tumbe à l'eau qui mena' in bardâ terrib'e, et puis : « R'gârd, Pierr' di' à Jâcques, 'oés-tu, i' dit, si on a'ra't pris c' pont-lâ, on s'ra't dans l' milguieu d' la riviére, lâ, p'i' i' dit, on s'ra't mort tous lés troâs. I' dit, c'ést pour te dire, faut jama's laisser l' vieux pour prend'e l' neu' ! »

Final'ment, i' ont continué, p'i' i's s' sont rendu' au château. En arrivan au château, i' y ava' enn' réception terrib', p'is le roi éta't content terribeulment. Mé', la noç' s'ést fait' vit' pour la raison vous savez qu' dans lés histoères, lés rois s' marguia'ent vite, dans c' temps-lâ ; on leu' denne enn' claque en d'ssour d' la tâsse à boére, et p'i' i's s' trouve' à êt' marguiés. P'i' après l' marguiage, b'en i's continuss'nt la noce ; mé', ça vâ jusqu'à onze heures.

---

15. *Débarras* : Clairière ; ensemble des arbres que l'on a abattus dans une forêt, le long d'une route.
16. *Barda* : Bruit, tapage, vacarme.

Ver' onze heures, Pierre asseille [essaie] à s'esquiver, quiens b'en ! p'is tout' çâ, d'in bor' et d' laut', et puis vien à bout d' rentrer dans la chamb' nuptiale, p'i' i' s' fourre en d'ssour du lit' p'i' i' grouill' pâs.

Vers mainnuit [minuit] Jâcqu's s'en vient, p'i' i' s' couche avec sa femme, et p'is Jâcque' [Pierre] ést lâ, mais... Pâs longtem [longtemps] apras qu'i's sont couchés, i' attende' in brui' attroç' que l' château 'n en tremb'e. Pierr' sor' en d'ssour du li' avec l'épée à la main, et c' qu'i' arrive ? In dragon ! I' pâsse au travers du mur, p'is s'en vient pour sauter su' l' prinç' p'i' 'a princesse' qu' éta'ent dans l' lit'. Mé', Pierre gu'i présent' l'épée, p'i' i' s' parç' là-d'ssus ; ça fa' enn' grand mâr' de sang, mé', le roi ést disparu. I' y a pâs... de roi... mé', i' y â 'ien qu' du sang dans la chamb'.

Mé', quant' Pierre 'oét çâ... Jâcque' 'oét çâ, i' ést terriblement insulté qu' son frére ést dans la chamb' nuptiale. Fa't condâmner son frére, met son frér' dans lés prisons. L' lend'main matin, i's gu'i font son procès, condâmné' à êt' pendu. Mé', le roi veut pâs, p'is la princess' veut pâs, mé', Jâcque' ava't denné sa parole, i' dit : « Faut qu' ma parol' soi' exécutée !

— Pierr' di' à Jâcques, i' dit, si tu veux m'écouter, t'a'râs pâs la pein' de m'exécuter.

— I' dit, dis c' que t' â' à dire, avant d' mourir.

— B'en, i' dit, tu sé's l' premier soèr qu'on â couché, lâ, au château ?

— Oué !

— B'en, i' dit, i' ést v'nu in çarcueil, p'i' i' ést m'né par six hommes, et pui' i' dit, l' çarcueil s'ést ouvert, et p'is celui qu'i' y ava't dans l' çarcueil â dit d' prend' la vieille épée qu'i' y ava' en haut. C' pour çâ j' t'ai en-'oueillé soègner lés jouaux l' matin, et p'i' i' dit, c'ést pour çâ, i' dit... Rendu, i' dit, à la montagne enchantée, j'ai tué lés ch'faux, p'i' i' dit, qu'on â monté d'ssus. P'i' i' dit, c'ést encôre avec mon épée, i' dit, qu'on â eu d' l'éd' [aide] d' la bell' princesse, ta femme, i' dit, lâ, qu'on n'â pâ' été pendu, i' dit, au château. C'st encôr' par l'amour de mon épée ! Et puis, i' dit... » En disant çâ, i' tumbe en mass' de sel d'en par la ceinture !

« P'i' i' dit, à pârt de d' çâ, quand on ést r'venu, i' dit, l' çarcueil ést r'venu encore. Vous aut's vous dormiez, moé, j'ai pâs dormi. I' dit, i' â dit qu'i' s'éta't fait' in terrib' de beau ch'min p'i' in pont d' cristal. Mé' d' pâs laisser l' vieux pour prend'e l' neu'. T'âs vu l' pont d' cristal i' a tumbé, on a'ra't tumbé à l'eau, a'oèr pâssé là-d'ssus. P'is, i' dit, t'éta's b'en content, p'i' i' dit, le roi qu' a pâ' été capab' de nous prend' su' l' bord du lac, i' dit, l' pér' de ta femme, lâ, i' ést v'nu pour te dévorer dans la nuit'. Et pis, i' dit, l' gârs du çarcueil â dit : "Qui t'écout', m'écoute. Celui qui pourra't comprend' de mett' l'épée quante [quand] l' dragon viendra't pour lés dévorer, et que... i' a'ra't la vie sauve. Et que... i' dit, l' çarcueil â dit, celui qui en r'lev'râ la parol' tumb'râ en mass' de sel par 'ssu' 'a tête ! »

Final'ment, p'is l' çarcueil, i' s'ést r'farmé, et p'i' i' dit, i' ont r'parti, p'i' i' dit, c'ést pour çâ, i' dit, que j' t'ai sauvé la vie, toé pis ta femme !

Mé', en disant çâ, i' éta' en mass' de sel par 'ssu' 'a tête. Te'hours que la princesse a eu b'en du chagrin, p'is le roi itou [17], p'is l' prince étou apras qu'i' a eu vu que tout c' que Pierre avait fait' pour eux aut's, son frére adopté. I' ont resté au château p'is ça a duré d' minme enn' coupell [couple] d'années.

Mé', au bout' d'enn' coupell' d'années, la bell' princesse, lâ, il ont fait' prend' Pierr' qu' éta' en estâtue [statue] p'i' i's gu'i ont fait' fér' dan in coin d' l'appartement, enn' terribeul bell' boêt' p'i' i's l'ava' exposé là-d'dans. Et puis, la bell' princesse à tous lés matins, 'a allait p'i' 'a priguia' [priait] au pied d' la stâtue d' Pierre, de lés a'oèr sauvé la vie.

Mé', final'ment au bout d'in an, la princess' mè' au monde in terribeul beau prince. Et puis, b'en, ils l'élève' au château. Mé', l' p'tit princ' commence à grandir, commence à marché' et commence à s' traîner, p'i' i' marcha't partout d'in bor' à l'aut'e. Enn' bonn' journée, i' rencont'e l' sâb' qu' ava't sarvi pour sauver la vie à son pére. Mé', il éta't tout rouillé, il était vieux, i' éta't pâs pésant. L' p'tit bébé po'gn' çâ, p'i' s'en alla' au râ' [ras]... amont [18] la stâtue, p'i' i' gratta' 'a stâtue. C'éta't du sel, i' 'n en tumba't beaucoup par terre.

Mé', d'enn' journée à l'aut'e, p'is d'enn' journée à l'aut', à forç' d'en ôter, à in moment denné, i' 'n â encôre ôté in peu, mé', la stâtue s'ést mi' à grouiller, Pierreést r'venu à la vie. Ah ! b'en, ça pâ' été qu' enn' p'tit' réjouissance. Ah ! p'is ça été enn' terrible affaire, au château, que le fils du prince ava't fait r'venir son oncle.

Final'ment, i' â été d'mander pardon à Pierr' de tout' c' qui gu'i ava't fait' et p'is pour tout's lés bontés qu'i gu'i ava't rendues. P'i' i gu'i a dit : « Asteur, tu vâs resté' avec n'us aut'e' au château, et p'is tu vâs fénir tés jour' icitte !

— Non, Pierre, i' dit, en câs qu'i' nous arrive encôr' d'autre acciden à peu près semblab'e, j' vâ' aller charcher mon vieux pére. D'abord, i' dit, j' su's pâs d' la famille. M'â' aller qu'ri' mon vieux pér' p'is ma vieill' mére, p'i' i' dit, tu vâs m' denner dés ch'faux, et p'is dés provisions, et p'is, i' dit, m' âs m'en allé' au château é gu'y où c' que c'ést qu'on â couché l' premier soèr. P'is lâ, i' dit, au château, j' m'arrang'rai b'en ! »

Te'hours qu'i' â été qu'ri' son vieux pér' p'is sa vieill' mére, p'i' i' â denné la main au roi p'i' à la reine, p'i' i' ont parti pour (e) l' château. I' on arrivé au château, mecieu', c'éta't... ce château-lâ... c'éta' in château enchanté qu' ava' été emmorphôsé par dés génies. Et puis quant' i' on arrivé lâ, lés sept porteurs, lâ, c'éta't la rein' p'is sept princesses, dés terribeuls bell's princesses.

P'is quant' qu'alle â vu v'nir l' vieux p'is la vieille, la vieill' reine â été au d'vant d'eux aut's. P'i' 'a dit : « Tu nous âs délivrées, mon bon Pierre ! Pour ta récompense,

---

17. *Itou* : Également, aussi, pareillement.

18. *Amont* : Près de, le long de.

'a dit, t'â' à trier dans més princesses, prends c't all'-lâ qu' tu voudrâs. » I' on encôre eu in aut' claqu' sour la tâsse à boére, lâ, pour êt' marguiés.

Et p'i' i' a tout l' temps resté lâ au château avec sa bell'-mér' p'is tous lés aut's, p'i' i' â eu quatre-vingt-dix-neuf p'tit's prinç's p'is cinquant' p'tit's princess's pour rajuer [achever] d' peupler c' que gu'y ava't lâ !

27 - LES TROIS BOSSUS

Un couple, autrefois, demeurait près d'une importante rivière. C'était un ménage sans enfant, le mari travaillait dans un milieu éloigné, et la femme restait seule à la maison.

Un soir d'hiver, un mendiant bossu se présente chez la dame et lui demande l'hospitalité. Elle accepte de loger ce bossu, mais, pendant la nuit, elle l'assassine, lui enlève son argent. Comme elle demeure à l'écart des autres habitations, elle se dit à elle-même : « Je n'aurai pas de misère à faire disparaître en secret ce cadavre ! » Elle place le bossu au froid dans un hangar.

Peu après cette aventure, arrive chez la même dame, un soir, un autre bossu qui lui demande également l'hospitalité pour la nuit. Elle s'en débarrasse de la même façon que le bossu précédent. Elle dépouille son hôte de son argent et le place au froid, dans le hangar, à côté du premier.

Quelques semaines plus tard, un troisième bossu demande l'hospitalité à la même dame. Pendant la nuit, il subit le même sort que les deux visiteurs précédents.

Plusieurs semaines s'écoulent. Un bon soir, un homme arrive, en voiture, chez la dame. C'était un voyageur qui paraissait jouir d'une certaine fortune. Il décide de ne pas poursuivre sa route plus longtemps, ce soir-là. Il demande donc à la dame l'hospitalité pour la nuit. L'hôtesse le reçoit cordialement, et comme il semble un homme d'affaires, elle décide de ne pas s'attaquer à sa vie. Toutefois, avant de lui ouvrir totalement sa porte, elle demande à parlementer un brin : « Je vais vous loger, cette nuit, à condition que vous me débarrassiez d'un bossu que je garde ici !

— Un bossu vivant ? demande le visiteur.

— Non ; il est mort, et j'ai fait geler son cadavre ! »

Elle avait placé le bossu, debout dans le coin du hangar. Le visiteur accepte la besogne proposée par la dame. Il charge le cadavre sur son dos, fait quelques pas sur le pont qui enjambe la rivière, et jette le bossu à l'eau à l'endroit où une petite chute fait bouillonner le courant.

Pendant l'absence du voyageur, la dame prend le cadavre d'un autre bossu et le place à l'endroit du premier. Le voyageur regagne la demeure de la dame. « Vous n'avez pas fait la besogne que je vous ai proposée ! remarque la dame.

— Oui ; j'ai jeté le bossu du haut du pont !

— Non ! Vous voyez bien ; le cadavre est encore à sa place !

— Eh bien... »

L'étranger fait basculer le cadavre sur son épaule et gagne de nouveau le pont. « À l'eau ! » crie-t-il au bossu congelé. Il le regarde exécuter plusieurs culbutes dans le courant de la chute.

Dès que le voyageur a disparu, le bossu sur l'épaule, la dame a attrapé le troisième cadavre et l'a placé à l'endroit où son hôte a pris les deux autres bossus. En le voyant s'approcher de la maison, la dame s'adresse à l'étranger : « Dites donc ! Vous vous moquez de moi ! Regardez ! Le bossu est encore à sa place !

— Ah ! bien, bien, bien... Cette fois-ci, il ne reviendra pas ! »

Il charge encore le bossu sur son dos et se rend à une plus grande distance sur le pont, jette le cadavre à l'eau et le regarde disparaître dans le courant. « Cette fois-ci, j'espère que tu ne remonteras pas à la surface ! » se dit le voyageur.

En regagnant la maison, comme il atteint le bout du pont, il voit arriver un autre bossu. Il lui met la main au collet : « Comment ? Tu es revenu une autre fois ! » Le bossu résiste et veut échapper à l'empoigne du riche voyageur. Il est bien vivant, celui-là, et il se débat. « Quelle misère, quelle misère ! s'écrie le voyageur. Je me suis aventuré dans un pays de bossus, à ce que je vois ! » Il finit par maîtriser le dernier bossu et va le jeter à la rivière du haut du pont.

Il s'approche de l'hôtesse : « Ce vilain bossu m'a donné de la misère ! Je croyais que c'était toujours le même, mais le quatrième me donne des doutes... ! »

L'hôtesse lui donne les vraies explications et termine en disant : « Quant au quatrième, c'était mon mari !

— Puisque vous avez perdu votre mari, dit le riche voyageur, unissons maintenant nos destinées ! »

Ils ont donc décidé de mener une vie en commun.

C'est la fin de mon conte !

LES TROIS BOSSUS

Récit populaire raconté le 7 août 1970, à Capucins, comté de Matane, par Théodore Trépanier, âgé de 80 ans, natif de Sainte-Anne-des-Monts. Version apprise quand il était jeune, probablement de M. Octave Servant, déjà très âgé, vers 1910.

Enregistrement n° 3733. Conte-type 1536 B.

B'en, i' y ava' autrefois, in coup' qui demeura't près d'un' grand' rivière, et le mari travailla' à l'extérieur. La femme, donc, demeura't seule, i' ava'ent pâs d'enfant.

T'jou's qu'in jour qui... c' qui arriv' lâ ? Un bossu ! I' d'mande à coucher, p'is c'éta' in quêteux, naturell'ment, qui... bon... To'jou's que... dans la nuit', 'a gu'i ôt' la vie, all' l' tue. C'éta't dans l'hiver, et pui' 'a gu'i ôt' son argent. Comme 'a demeura't seul' p'i' à distanç' dés aut's voésins, 'a sava't... alle ava't pâs d' troub'[1] pour le fér' disparaître. 'A l' cach' dans le hangar qu'alle ava't.

Te'jou's, que'qu' tem [temps] après, c' qui r'ssout ? Encôre, in aut' bossu. Te'jours la minm' demand' pour coucher, p'i' i' resta' à distance, comm' j' viens d' dire.

To'hou's qu' 'a fa't comm' le promier, 'a gu'i ôt' la vie, p'i' 'a l' dépouill' de son argent, et p'i' 'a l' cache avec l'aut'e.

Que'qu' tem apras, que'qu' semaine' apras, encore in troâsièm' bossu ! To'jou's que... to'jours la minm' chose, bon ! B'en, lâ, ça s' pâsse plusieurs semaines. Mé' c' qui arrive ? In mecieu' en voéture, ah ! encore in homm' qu' éta't... paraissa' êt' b'en... b'en en moyen. Et comm' ça... ça parmetta't pâs de pouvoèr aller plus loin, c'éta't le soèr, i' d'mand' pour coucher lâ. 'A dit : « Oui ! » Seul'ment qu' lui, 'a décid' pâs d' gu'i ôter la vie. 'A voét qu' c'ést in homm' d'affér's. Mé', 'a dit : « J' vâs vous gardé' à coucher, 'a dit, à condition, 'a dit, que... que j' vous faiz' [fasse], 'a dit, disparait'e in bossu qu' j'ai t-icitte.

— I' dit, i' dit, i' ést... i' ést vivant ?

— Ah ! non, 'a dit, i' ést mort, p'i' 'a dit, i' ést g'lé. »

All' l'ava' accoté d'bout lâ, dan in hangar qu' 'a ava't. « Ah ! i' dit, oui. » Fa't que... prend l' bossu su' son dos, p'i' embarqu' su' l' pont, p'is jette l' bossu à l'eau. 'A

1. *Trouble* (angl.) : Difficulté, tracas.

r'prend in deuxièm' bossu. 'A le r'ma' [remet] à la minm' place. L'étrangé' arrive. « Oui, mé', 'a dit, vous avez pâs fait' votre ouvrage, 'a dit.

— Mé', i' di' oui !

— B'en non, r'gârdez, 'a dit, i' ést lâ !

— Ouè ? »

I' r'po'gne l' bossu su' son dos, i' embarqu' su' l' pont, p'i' i' dit : « À l'eau ! » P'is lâ, i' le r'gârd' descend', pirouetter dans l'eau, i' ava' in saut, lâ... b'en... Te'jou' ést-il, te'jours...

Mé', 'a r'prend in t'oâsièm' bossu, 'a le r'ma' encore à la minm' place. I' r'ssou' encor' p'is... « Mé', 'a dit, 'cou' don, mé', 'a dit, mé' c' que vous fait's ? Mé', 'a dit, 'gârdez don, 'a dit, l' bossu.

— Mé', i' dit, de c' coup-lâ, i' dit... i' dit, i' r'viendra p'us ! »

Pâr' [part] avec, p'is lâ, i' s'en vâ plus loin su' l' pont. Lâ, jette encore à l'eau, p'is lâ, i' le r'gârd' descend'e. « B'en, i' dit, lâ, i' dit, i' r'mont'ra pâs ! » Te'jou's qu'i' s'en r'vien à 'a maison. Comme i' arrive à 'a maison, qui éboute [2] l' pont, v'lâ l' mari d' la femme' qui arriv' p'is c'ést in bossu. « Comment, mé', i' dit, te v'lâ encore ar'ssout ! » I' r'po'gne l' bossu, mé', i' veut pâs ce'ui-lâ, i' ést en vie, p'is tout çâ, mé'... « D' la misére avec vous aut's, mé' c'ést-i'... c'ést l' pays dés bossu' icitte !

Po'gne l' bossu p'is s'en vâ encôr' p'is l' sacre à 'a rivière. R'mont', te'hours, p'is lâ, i' arriv' p'i' i' dit : « Vous avez... j' pensa's, i' dit, que c'éta't l' minme, mé', i' dit, j' pens' ça fa't quat', p'is lâ, b'en, i' dit... »'A gu'i expliqu' çâ : « B'en, 'a dit, 'a dit, l'aut'e, 'a dit, c'ta't mon mari !

— B'en, i' dit, d' minme, i' dit, on vâ viv' ensemb'e ! »

Fa't que... c'ést la fin d' l'histoère. I' ont vécu ensemb'e, p'is...

---

2. *Ébouter* : Franchir le bout de — sortir du (pont).

28 - LE PETIT CHAT JAUNE

Eh bien ! Autrefois vivait une famille assez à l'aise qui se composait des parents et d'une fille unique. Leur voisin était très pauvre, tellement pauvre que, disait-on, il en marchait à reculons.

Ce pauvre homme était, lui aussi, père d'un garçon unique. Tout naturellement, son garçon commença à fréquenter la fille unique du voisin, mais ce dernier ne voulait pas entendre parler de mariage entre sa fille et le fils de ce pauvre. Il admettait que le prétendant avait une excellente réputation, mais il ne pouvait oublier son extrême pauvreté. Un jour, il s'expliqua ouvertement avec sa fille : « Plus tard, tu rencontreras un jeune homme plus fortuné, tu l'aimeras autant que celui-ci et tu l'épouseras ! »

Mais la fillette ne pouvait se résigner à abandonner le garçon du voisin malgré sa pauvreté. Un bon jour, le père décide de faire transporter sa fille sur une île très éloignée, une île assez peu connue à l'époque.

L'île en question avait un nom, mais je l'ignore. Le père voulait que personne ne sache où était partie sa fille. L'amant eut beau chercher et s'informer, mais ne put retrouver sa bien-aimée, personne n'étant au courant de sa nouvelle résidence.

Dans le voisinage, vivait une vieille dame que les gens appelaient la sorcière. Cette femme était mère d'une fille et de deux garçons, nommés, l'un Pas-très-fin, et l'autre Pas-plus-fin. L'amant de la jeune fille exilée sur l'île fréquentait la maison de la sorcière pour passer son temps.

La fillette, une fois sur l'île éloignée, eut vite fait de prendre connaissance des lieux, parce que la grandeur de l'île était assez restreinte. Elle découvre la coque d'un bâtiment échoué depuis longtemps sur la plage. Les cabines de cette épave sont encore solides et offrent un confort relatif. La fillette décide de s'installer à bord de ce vieux navire où elle trouve un matelas et un peu de provisions d'assez pauvre qualité.

Tout à coup, la fillette reçoit la visite d'un petit chat jaune. « Comment se fait-il, pauvre petit chat, que tu sois demeuré si longtemps sur cette vieille coque de navire ? » Elle se rendait bien compte que le naufrage avait eu lieu nombre d'années auparavant.

Le petit chat commence à causer. « Mais, tu parles, petit chat ! s'exclame la fillette.

— Oui, je parle ! répond le petit animal. Auriez-vous besoin de quelque chose ?

— Eh bien ! répond la fillette, j'aurais besoin surtout de nourriture. Mon père m'a donné des provisions quand je suis arrivée ici, mais je suis à la veille d'en manquer.

— Maman, lui dit-il — il l'appelait maman — je vais aller vous chercher de la nourriture ! »

Le petit chat se lance à l'eau et file à la nage. Il aboutit chez la vieille sorcière qui vivait, vous le savez bien, de rapines et de fraudes, tout en conservant une bonne réputation. Aucune malhonnêteté ne paraissait à l'extérieur. La vieille était tellement habile, qu'elle allait jusqu'à tuer des gens, à faire disparaître les voyageurs fortunés, sans même attirer les soupçons.

Le petit chat jaune entre chez la sorcière et lui dit : « Je viens chercher de la nourriture pour ma mère !

— De la nourriture pour ta mère ? Comment vas-tu t'arranger pour la lui porter ?

— Ah ! donnez-moi ce que vous voudrez ; vous verrez comment je m'y prendrai pour le transporter !

— Pourrais-tu transporter une brique de lard et un pain ? Je viens de tirer un gros pain du four !

— Certainement ! » répond le petit chat.

Il place le tout dans un sac, part en pirouettant, et se lance à la nage. Il répète cet exploit à plusieurs reprises, au cours des semaines suivantes. Un jour que le petit chat revient à la plage en quête de provisions, il croise l'amant de la jeune exilée. « Écoute-moi bien, lui dit le chat ; tu as peut-être l'intention d'aller veiller chez la vieille sorcière, ce soir, mais n'y va pas ! Il va t'arriver malheur, si tu y vas !

— Mais, réplique le jeune homme, je ne vois pas quel malheur il peut m'arriver.

— Eh bien ! tu peux avoir des surprises. Ne va pas veiller là-bas, ce soir ! »

Le chat disparaît. Le jeune homme ne tient aucun compte de l'avertissement du petit chat. Il retourne comme à l'accoutumée chez la sorcière. Il est peine dans la maison de la vieille, qu'une tempête de tonnerre et d'éclairs se lève. La sorcière dit au jeune homme : « Tu ne peux retourner chez toi par une pareille tempête ! Tu vas coucher ici. Autrement, tu vas mourir le long de ta route et l'on me rendra responsable de ta mort ! »

Il parle quand même de reprendre la route du retour, en pensant à l'avertissement du petit chat. Mais, on verrouille les portes, et la sorcière dit un dernier mot au visiteur : « Bon ! tu vas coucher dans le même lit que mes deux garçons ! »

Un grand grabat gisait sur le parquet. Les deux garçons vont au lit après s'être mis un bonnet rouge sur la tête. La vieille sorcière donne un bonnet blanc au visiteur et lui ordonne de coucher entre ses deux fils. Mais le jeune visiteur ne dort pas. Quand il se rend compte que ses deux compagnons dorment, il change son bonnet blanc pour le bonnet rouge de l'un d'eux, pousse au centre le dormeur au bonnet blanc, et

prend la première place au bord du grabat. Cependant, il ne peut fermer l'œil, le reste de la nuit.

Tôt le matin, le jeune visiteur se prépare à revenir chez lui. « Pourquoi veux-tu retourner chez toi de si bonne heure, ce matin? Je suis portée à croire que tu as commis un crime. C'est pour cette raison que tu es sur pied si tôt ! »

Le jeune homme ne répond rien, et file chez lui. Le petit chat l'attendait. « Tu vas te faire arrêter ! lui dit le chat. Je t'avais pourtant dit de ne pas mettre les pieds chez la sorcière ! Je t'avais averti du malheur qui te guettait !

— Oui, réplique timidement le jeune homme ; je ne pensais pas qu'il y allait de ma vie !

— En effet, tu vas être accusé de meurtre et condamné à mort. Mais je vais te sauver ! Après ta condamnation, le juge va te demander si tu as des remarques à ajouter. Tu lui diras : « Oui, j'ai une demande à faire. Que la demanderesse répète après moi les paroles que je vais prononcer : Si je suis coupable du crime, dont il a été question, qu'apparaisse un chat et qu'il m'étrangle ! »

Sur les entrefaites, des justiciers se présentent et entraînent le jeune homme au tribunal où on l'accuse d'avoir tué un fils de la sorcière. Cette dernière et son garçon jurent que le jeune homme est bel et bien le meurtrier. L'accusé se rend aussitôt compte qu'il est inutile de nier l'accusation.

Avant de rendre sa sentence, le juge demande à l'accusé s'il a une demande à faire. Le jeune homme répond : « Oui, votre honneur ! Je veux que la demanderesse répète après moi les paroles que je vais lui suggérer : Si je suis coupable du crime que le tribunal vient de découvrir, je veux qu'apparaisse un chat et qu'il m'étrangle !

Le juge demande à l'accusatrice de bien vouloir répéter les paroles prononcées par l'accusé. « Je ne puis répéter les paroles d'un meurtrier qui va être condamné...

— Écoutez, madame, l'accusé a parfaitement le droit d'adresser une demande au tribunal. Il exige seulement que vous répétiez ses paroles ! »

L'accusatrice répète la phrase énoncée par l'accusé. Dès qu'elle dit : « Je veux qu'apparaisse un chat et qu'il m'étrangle », le chat jaune bondit devant le tribunal, mais il prend des proportions inquiétantes. La grosseur de sa queue atteint celle d'un gros tonneau, les poils de sa fourrure se gonflent au point de ressembler à des aiguilles de porc-épic ; son corps grossit d'une façon extraordinaire, ses griffes prennent les proportions de griffes de panthère. Il saute sur la sorcière, l'étrangle, lacère son corps et le réduit à un tas de guenilles.

On le comprend facilement, à la suite de cette scène, l'accusé fut libéré et retourna chez lui.

Le lendemain matin, le petit chat rend visite au même jeune homme, lui frôle les jambes et se promène autour de lui en décrivant des cercles les plus capricieux. Le jeune homme assène un coup de pied au chat en lui criant : « Chat de malheur ! retire-toi d'ici !

— Prends garde à ce que tu fais ! riposte le chat. Je t'ai sauvé la vie et c'est la récompense que tu m'accordes ?

— Eh ! continue le jeune homme, va-t'en ! Je ne veux plus te revoir ici ! »

Le chat commence alors à grossir comme la veille devant le tribunal. « Ah ! petit chat, dit doucereusement le jeune homme, reviens au naturel ! Reprends ton ancienne forme ! Oui, je te le promets, je vais obéir à tes conseils ! »

Le chaton reprend sa forme habituelle. « Que veux-tu que je fasse ? lui demande humblement le jeune homme.

— Bien, je veux que tu épouses ma mère !

— Épouser ta mère ! répète lentement l'ancien amant, moi qui hais les chats jaunes et les chats d'Espagne ! Ah ! non, non, non !

— Si tu ne veux pas épouser ma mère, continue le chat, prends garde ! Je vais me transformer en grosse bête, comme hier, et je vais te détruire comme j'ai détruit la vieille sorcière !

— C'est bon, j'accepte, j'accepte ! dit le jeune homme qui mijote, dans sa tête, une autre pensée : En fin de compte, il faut que je sauve ma vie !

— Très bien ! reprend le chat. Prépare-toi une embarcation et une certaine quantité de provisions...

— Des provisions ! Une chatte ne consomme pas beaucoup de provisions !

— Tout de même, il faut que tu en apportes un peu, recommande le chat.

— Tu m'indiqueras, j'espère, dans quelle direction je vais naviguer !

— Tu n'auras qu'à me suivre, ou du moins à suivre mon sillage. Moi, je vais te précéder à la nage. Suis mon sillage ! »

Le jeune homme lance donc sa chaloupe à l'eau, et le chat prend les devants, à la nage.

Ils abordent à l'île lointaine, près de la coque du navire abandonné. Le jeune homme reconnaît sa bien-aimée ! Aussitôt, il prend les mesures pour la ramener sur le continent, dans son pays natal, après avoir reçu, grâce au chat jaune, l'argent et les propriétés d'un homme à l'aise.

Le père de la fille unique ne s'attendait pas, naturellement, à pareille visite. La fille avait maintenant atteint l'âge de la majorité. On décide les préparatifs et la date du mariage. Les deux amants s'épousent et l'on fête les noces.

Une fois les festivités terminées, le chat va trouver le nouvel époux et lui adresse une demande : « Tu es maintenant heureux ; j'ai une faveur à te demander.

— Quelle faveur ? Je suis prêt à tout faire pour toi ! affirme le jeune époux.

— Suis-moi ! » lui dit le chat.

Le chat conduit le jeune homme à un endroit où se trouve une grosse bûche de bois et une hache. Il s'empare de la hache et la présente au jeune homme : « Tiens cette hache. Je vais me placer le cou sur la bûche et tranche-le-moi d'un coup de hache !

— Ah ! proteste le jeune homme, je ne puis t'enlever la vie de cette façon après tous les services que tu m'as rendus !

— Il faut pourtant que tu exécutes ma volonté ! insiste le chat. Autrement, gare une fois de plus à ta propre vie ! »

Le jeune époux rabat la hache sur le cou du chat... Un beau prince se tient maintenant près de lui. C'était un prince qui avait été magiquement transformé en chat. On lui a assigné un château pour mener sa vie de prince.

Voilà la fin de mon histoire. Il y avait peut-être d'autres détails, mais je les ai oubliés...

LE PETIT CHAT JAUNE

Récit populaire raconté le 11 août 1970, à Capucins, comté de Matane, par Théodore Trépanier (80 ans) né à Sainte-Anne-des-Monts, comté de Gaspé; M. Trépanier avait appris le conte d'un M. Vigneault (des Îles de la Madeleine) qui prétendait l'avoir entendu raconter par un Mongol, vers 1920.

Enregistrement n° 3735. Conte artificiel composé de thèmes disparates: prince métamorphosé en chat (t. 545 IV), échange de bonnets et meurtre (t. 1119).

Oué, b'en, i' y ava' autrefois, b'en, enn' famille, p'i' i's posséda'ent, i' ava' enn' fille unique, qu' éta' assé' à l'aise. P'is leu' voésin, c'éta't du mond' qu' éta' extrêm'ment pauv'e, tell'ment pauv' qu'i's dis'nt qu'i' 'n en racula't tell'ment qu'il éta't pauv'e.

P'i' i' ava' in garçon unique, aussi, eux aut's. P'is le garçon, comme éta't voésin, i' alla't voèr la fille. Mé', le pér' d' la fille, lâ, i' voula't pâs lés laisser marguier, quoique c'éta't du mond' de bonn' réputâtion, tout ça, mé' i' 'és trouva't trop pauv'es. I' di' à sa fille, i' dit: « Plus târd, tu trouvèrâs que'qu'un, i' dit, b'en plu' à l'aise, p'is tu l'aim'râ' autant comm' celui-lâ, p'is... »

Mé', all' l'euma't [aimait] l' pauveur garçon. To'jour' est-il que le pér' d' la fille, à in moment denné qu'i' s' décid' de l'en-'oueiller la transporter su' in île à distanç' de d' lâ, in îl' que, dans l' temps, qu' éta't pâs connue — i' y â in nom pour c't îl'-lâ, mé' je l'ignore — et puis... que pour parsonn' sava' où c' que la fille éta'... éta' allée. Le cavalguié' [cavalier][1] i' ava't beau la charcher, i' ava't beau la charcher, s'informer p'is tout çâ, mé' en vain: parsonn' sava't.

Mé', i' y ava' enn' vieill' qui demeura't près d' lâ. Ils l'app'la'ent la vieill' sorciére. Alle ava't deux garçons p'i' enn' fille; lés garçons, i' 'n ava' in qui s'app'la't Pâs-b'en-fin p'is l'aut', Pâs-plus-fin.

Et puis le cavalguier alla't lâ simplement pour pâsser son temps, Mé', in moment denné, la fill' que... à bord... c'st à dir' su' l'île, lâ, ava't parcouru l'îl' qu'éta't pâ' absolument grande. Alle ava't trouvé enn' mâsur'[2] de vaisseau qu' ava't péri lâ autrefois, et p'is, qui ava't dés cabin's qu' éta'ent pâs défaite' et que ça gu'i donna' in confort... qu' 'a s'ést organisée de sorte à s' fére enn' résidence, to'hours.

---

1. *Cavalier*: Ami, amant.
2. *Masure*: Ici, plutôt une carcasse, une épave.

Bon ! i' y ava't dés mat'lâs, p'i' i' y ava' in peu de provisions, mé' quoique i' éta't... Mé', in moment donné, c' qui gu'i appara't ? In p'tit chât jaune ! « Dis-moé don, 'a dit, pauv' p'tit chât jaune, comment qu' ça s' fait que t' es resté icitte, 'a dit, si longtemps su' c' bateau-lâ ? » Ça faisa' in nombeur [nombre] d'années.

Le p'tit chât s' ma' à gu'i parler. « Comment, mé', 'a dit, tu parles, p'tit chât ?

— I' dit, oui, j' parle ! I' dit, a'-vous besoin d' que'qu' chose ?

— B'en, 'a dit, j'a'ra's d' besoin, 'a dit, d' quoi à manger, 'a dit. Mon pèr' m'ava' emporté d' quoi à mangé' écitte, mé', 'a dit, j' rajeuv' [achève] de tout épuiser çâ.

— I' dit, maman — il l'appell' sa mére — i' dit, m'â' aller vous charcher d' quoi à manger ! »

C' fa't que l' chât s'en vâ à la nage, p'i'... i' arriv' justement su' 'a vieill' sorciér' qui viva't, v's savez, de vols p'is d' tout çâ, mé' quoique alle l'ava' enn' bonn' réputâtion. Euh ! c'ta't pâs connu, c'éta't tell'men habile, v's savez, que... tell'men habil' que... euh ! Ça paraissa't pâs. Parfois, i's tua'ent du monde, p'is tout çâ, dés voyageurs qu'ava'ent d' l'argent.

Fa't que l' p'tit chât jaune arriv' lâ. Fa't que i' dit qu'i' vient charcher d' quoi à manger pour sa mére. « À manger pour ta mére ? Pâs capab' d'emporter çâ !

— Ah ! i' dit, dennez-moé n'importe quoi, vous allé' 'oèr, i' dit, que j' transport'rai b'en çâ.

— 'A dit, pourra's-tu emporté' enn' briqu' de lârd p'i' in pain ? J' t-ai in gros pain, 'a dit, écitte, de four.

— Ah ! i' dit, oui ! »

I' met çâ dan in sac p'is pâr' avec çâ en pirouettant, prend la mer, p'is... Bon ! te'jours que ça s' pâss' de minme, on vâ dire, p'usieurs semaines.

T'hours qu'in moment denné, que l' p'tit chât s'en vien encôre à terr' charcher dés provisions ; i' rencont'e l' cavalguier d' la fille. « 'Cou' don, i' dit, à soèr, i' dit, tu vâ' aller veiller su' la vieill' sarvante, hein... la vieill' sorciér' j' veux dire. I' dit, vâs-y pâs ; i' vâ t'arriver malheur !

— Mé', i' dit, j' voés pâs qu'i' m'arriv'râ malheur.

— B'en, oui, mé', i' dit, vâs-y pâs ! »

Te'jours, bon ! l' p'tit chât dispara't, mé', i' gu'i vâ quand minme. Enn' fois rendu lâ, la tempêt' s' leve, l' tonnerr' p'is lés éclairs, p'is tout çâ. La bonn' femme, 'a dit, la vieill' sorciére, 'a dit : « Tu vâs resté' à couché' écitte. I' y â pâs moyen, 'a dit, qu' tu t'en aill's dan in pareil temps. I's vont dire, 'a dit, que... tu vâs mourir le long du ch'min ; i's vont dir' qu' c'ést n'us aut's qu' ést la caus' de d'çâ. »

Mé', i' veut s'en aller quand minme, vu que l' p'tit châ' gu'i ava't dit de pâs gu'y aller. Mé', tout d' minm' que lés portes, ça s' bârre, p'is... « Bon ! 'a dit, tu vâs couché' avec més deux garçons ! » I' y ava' in grand grabât, par terre, lâ.

Lés garçons ava'ent checun enn' turqu' [tuque], bonnet rouge, on vâ dir', p'is lui, 'a gu'i ma' in bonnet blanc, p'i' all' l' fa't couché' au milieu d' sés deux garçons. Te'jours que... Mé', i' dort pâs. Mé' te'jours que au bout' d' que'qu' temps quand in dés deux garçons dorment, i' chang' de bonna' avec in, p'i' i' se r'ma' au bôrd, p'i' i' pouss' l'aut'e au milguieu [milieu]. Mé' i' dort pâs la balanç'[3] d' la nuit, pareil.[4]

Mé', l' lend'main matin, i' ést d' bonne heure, comme on dit, su' l' pont. La bonn' femme : « Comment ? Mé', 'a dit, tu t'en vâs b'en d' bonne heure ? 'A dit, tu doé' a'oèr commis, 'a dit, que'qu' crime, 'a dit, lâ, j' suppose, partir si d' bonne heur' que çâ ! » Mé' i' répond pâs.

I' arriv' che' z-eux, p'is l' p'tit châ' ést lâ. « 'Cou' don, i' dit, tu vâ' êt' pris ! I' dit, j' t'ava's dit d' pâs gu'y aller, qu'i' alla't t'arriver malheur.

— Mé' oué, mé', i' dit, j' pensa's pâs, i' dit, que... »

Bon, b'en, ça prend pâs d' temps qu' la police[5] arrive, p'is tout çâ, p'i' i' ést accusé d' meurt'e, et p'is, bon ! Son aut' garçon, la bonn' femme, i' jur' comm' de quoi qu' c'ést lui qui l'â tué. Bon, inutil' de protester, i' 'oét b'en qu' c'ést inutile, tout çâ. Bon !...

Apras le témoignage, la procédure, on vâ dire, l' jug' gu'i d'mand' si i' a que'qu' chose à dire avant que sentenç' soeill' [soit] prononcée contre lui... Ah oui ! L' p'tit chât gu'i ava't dit : « M'en vâs t' sauver, i' dit ! Tu dirâs, i' dit, apras l' procès, quante l' jug t'a'râ dit çâ, i' t'a'râ d'mandé si t' âs que'qu' chose à dire, tu dirâs : "Oui ! J' voudra's que l'accusé, c'st-à-dir' pâs l'accusé, la vieill' sorciére, lâ... euh ! que j' gu'i r'command' de dir' lés minm's parol's que j' vâs dire. Et p'is cés parol's-lâ tu dirâs, si j' su's coupab' du crim' qu'on m'accuse, j' veux qu'i' r'ssoude in chât et p'is qu'i' m'étrangle !" Bon ! To'hours que l' jug' di' à la vieille. 'A dit : « J' pâs pour répond' cés parol's-lâ, 'a dit... in meurtrié' et p'is tout çâ.

— B'en, l' juge, 'cou' don, i' dit, c'é' 'és conditions ! »

Te'hours que, bon ! 'a prononç' lés parol's que l'autre ava't dit : « Qu'i' arrive in chât, p'is qu'i' m'étrangle ! » (E) l' chât jaune r'ssoud, mé' c'ést pâ' in chât, i' â la queue gros comme in quâr'[6] à lâr' et lés pouells su' l' corps pareils comm' dés pouells de portipi [porc-épic]. I' ést d'enn' grosseur extrâordinair', lés griff's comme... lés panthères. I' étrangu' la bonn' femm' to'hours qu'i' rest' p'u' 'ien qu' dés guénilles.

To'hours que l'accusé, lâ, heill' !... par le fait minme, i' ést libéré. Bon ! ça fa't que, heille ! s'en vâ che' z-eux. Le lend'main matin, v'lâ l' p'tit chât qu' arrive ; i' gu'i pâss' dan 'és jambes ; donne in coup d' pié' [pied] au chât. Le chât s'en vâ p'is croèsaill' [croisailler][7], p'is tout çâ. « Maudit chât, ôt'-toé don d'écitte.

---

3. *Balance* : Le reste.
4. *Pareil* : Quand même.
5. *Police* : Policiers.
6. *Quart* : Baril, tonneau.
7. *Croisailler* : Revenir et refaire à plusieurs reprises la même route en croisant la route précédente.

— 'Cou' don, i' dit, prends garde à toé ! J' t'ai sauvé la vie, p'i' i' dit, c'ést d' minm' que tu m' traites ?

— Heille ! Vâ-t'en, i' dit, j' veux pâ' a'oèr affaire à toé ! »

V'lâ l' chât qui s' ma' à gonfler comm' la veuill' [veille], lâ. « Ah ! i' dit, pauv' p'tit chât, i' dit, baiss'-toé, baiss'-toé in peu, i' dit, baiss'-toé, i' dit, rabats-toé in peu. Heille ! i' dit, oui, oui, i' dit, m'en vâs faire, i' dit, quoi c' tu vâs... B'en, i' dit... »

Bon ! Te'hours l' p'tit chât s' rabaisse, p'is tout çâ. « Bon, b'en, i' dit, quoi c' c'est, i' dit, qu' tu veux que j' faize.

— B'en, i' dit, j' veux qu' tu marigu's [maries] ma mére !

— Marguier ta mére ? Ah ! i' dit, d' la magniér' que j'aguis [je haïs], moé, lés châts jaun's p'is lés châts d'Espagne, p'i' ah ! non, ah ! non...

— Si tu la maries pâs, i' dit, prends garde ! M'en vâ' encôr' m' grossir p'is m' âs t' fér' c' que j'ai fait' à 'a bonn' femme.

— Oué ! c'ést bon ! »

Bon ! I' pense en lui-minme : « 'Cou' don, à 'a fin, j' vâs m' sauvé' 'a vie. »

— Bon, i' dit, m'en vâs... prépar'-toé enn' embarcâtion, p'i' i' dit, emporte, i' dit, dés provisions in peu, p'is tout çâ.

— B'en, i' dit, ça en prend pâs beaucoup, i' dit, pour enn' chatte !

— B'en, te'hour' emport's-en in peu, p'i' i' dit...

— P'i' i' dit, tu vâs m' dire, i' dit, quel bord prend'e.

— I' dit, t'a'râ' 'ien qu'à m' suir', i' dit, tu sui'râs mon si'ag' [sillage]. Moé, i' dit, m'âs m'en allé' en avan à la nage, p'i' i' dit, tu sui'râs mon si'age !

Fa't qu' bon, comm' de fait' ! I' met l' vaisseau à l'eau, p'is l' chât s'en vâ en avant, p'is lâ... Mé', i' arriv' lâ, b'en, c'éta't sa blonde [8]. Bon ! Final'ment que lâ, il l'a emm'née à terre et, p'is lâ l' chât gu'i â donné lés moyens d'avoèr d' l'argent, p'is tout çâ, p'is bon !

Et p'is le pér' d' la fill' l'attenda't pâs naturell'ment. P'i' 'a éta' en âge [9] ; c' fa't qu'i' on amanché [10] çâ, p'i' i's sont marguiés, p'is tout çâ. Et p'is, bon ! Apras que tout çâ â été fait', l' chât, i' vâ l' trouver, i' dit : « Asteur, i' dit, t'â' in sarvice à m' fére !

— In sarvice. B'en, j' su's prê' [prêt] à fér' n'importe quoi.

— B'en, i' dit, vien avec moé. »

---

8. *Blonde* : Fiancée, bien-aimée, amie.
9. *Âge (en)* : Majeure, qui a atteint l'âge de certaines responsabilités légales.
10. *Amancher* : Préparer, disposer.

I' l'emmène, p'is... fa't que i' y ava' in bloc lâ, in billott', comme on dit. Pren enne hache : « Quiens, i' dit, m' âs m' mett'e l' cou lâ, p'i' i' dit, coup'-moé l' cou.

— Ah ! j' peux pâs fér' çâ, i' dit, écoute... après tout' c' que t' âs fait' pour moé !

— Faut qu' tu fass's çâ, parç' qu'i' dit, ta vie vâ êt' au bout' encôre ! »

Te'hours qu'i' gu'i coupe l' cou. Apras qu'i' a eu l' cou coupé, c'éta't... i' y â in princ' qui ava' été emmorphosé. Et p'is lâ, b'en, i' gu'i â donné in château p'is tout çâ. Fa't que c'ést l' rest' d' l'histoèr' que... si i' a que'qu' chos' d'aut' chos' que... j' m'en rappell' pâs.

29 – ATTRAPE-TOUT ET ARRANGE-LES-AFFAIRES

Il y avait une famille très riche qui demeurait dans un pays où les gens étaient extrêmement pauvres, mais où les garçons et les filles étaient nombreux.

Un garçon plutôt pauvre commença à fréquenter la fille de l'homme riche. Ce dernier n'était pas un roi ni issu de sang royal, mais il était le plus riche de la région. Le garçon finit par demander la main de la jeune fille qu'il courtisait. Le père répond au prétendant : « Je ne puis donner ma fille à un quêteux ! » Cette réponse pique le garçon au vif comme la fine moutarde pique le nez.

La jeune fille possédait certaines économies. Les deux amoureux continuaient de se rencontrer en cachette. Un jour, la fille dit à son ami : « Écoute-moi ! Il y a, dans les environs, un vieux et une vieille, de gros cultivateurs, qui possèdent une importante propriété. Ils veulent quitter la campagne à cause de leur grand âge. Moi, j'ai économisé deux mille dollars. Peut-être cette somme serait-elle suffisante pour penser à acquérir la ferme du vieux couple ? Je te donnerais mes deux mille dollars, et j'ai l'espoir que ma mère m'avancerait un peu d'argent pour payer le reste.

— Eh bien ! dit le jeune homme, je te laisse le plaisir de tirer le meilleur parti de la situation ! »

Le lendemain, l'amant et l'amante vont rencontrer les vieux paysans, et ceux-ci consentent à vendre leur ferme au prix de quatre mille dollars, à raison de deux mille dollars comptant et cinq cents par année jusqu'à extinction de la dette. Ils posent cependant une condition onéreuse : ne vendre aucun animal du troupeau avant le dernier paiement de la propriété. Les nouveaux propriétaires peuvent toutefois vendre les bêtes qui s'ajouteront au troupeau ainsi que les produits de la récolte.

Acheteur et vendeur tombent d'accord. Dès que le jeune homme est déclaré propriétaire de la ferme, il obtient facilement la permission d'épouser la fille du richard régional.

L'année suivante, une épidémie générale parmi le bétail rend impossible l'achat de la viande. Le lard et le bœuf disparaissent du marché. De plus, la faible récolte des légumes s'ajoute à la rareté de la viande ; il s'ensuit une terrible disette de nourriture.

Tous deux sur leur ferme, les jeunes mariés suivent de près les événements. Un jour, la jeune fermière dit à son mari : « Si tu voulais m'appuyer, j'emprunterais mille dollars garantis par la propriété, et nous achèterions des grains et des engrais chimiques dans l'espoir d'obtenir une bonne récolte ! » Le mari approuva le projet de

sa femme, et il n'eut pas à le regretter, puisque la récolte vint à pleine clôture, comme on dit parfois. On transportait au marché des produits remplissant les voitures à pleine capacité de chevaux. On vendait facilement toutes ces denrées.

Les deux jeunes fermiers retirent de leurs ventes assez d'argent pour rembourser les mille dollars empruntés, pour payer les cinq cents dollars promis annuellement à l'ancien propriétaire, et il reste dans la caisse quelques autres profits.

Mais les clients réclament de la viande de porc. Nos deux jeunes cultivateurs empruntent une autre somme de mille dollars et achètent des porcelets; ils en achètent trois cents en vue de les engraisser et de les revendre avec profit. Le fermier nourrit ce troupeau de porcs, il en surveille la reproduction et bientôt, il est prêt à répondre aux clients qui demandent des porcs d'un mois, de deux ou trois mois. En fait, on pouvait en trouver de tous les poids.

Le jeune fermier se rend au marché et offre des porcs en vente. Un client lui en achète deux; la demande donne de grands espoirs de profits.

Arrive un acheteur qui propose un marché au jeune fermier: « Dis donc! Pourquoi ne vendrais-tu pas tous tes porcs au même acheteur plutôt que de perdre du temps à traiter avec celui-ci ou celui-là? Si tu acceptes, je vais t'acheter tous tes porcs d'un bloc.

— Est-ce possible? demande le jeune vendeur.

— Quel prix exiges-tu pour tes porcs?

— J'exige vingt dollars, du plus petit au plus gros!

— Très bien! Je fais venir mes voitures à l'instant et je prends immédiatement possession de toutes les bêtes! »

Peu après, on voit arriver les grosses voitures de transport et l'on y fait monter les trois cents porcs. Les voitures quittent bientôt les lieux. Une fois les bêtes hors d'atteinte, l'acheteur se présente au jeune fermier et lui remet un chèque de vingt dollars. « Ah! non; proteste le vendeur; j'ai demandé vingt dollars par tête!

— Non, rétorque l'acheteur. Tu as dit vingt dollars du plus petit au plus gros; voici tes vingt dollars! »

Les bêtes sont rendues au loin, et le jeune fermier comptait sur cette vente pour rendre l'argent emprunté! Il entrevoit avec peine la ruine de son entreprise.

Tout à coup le jeune fermier se voit en face d'un inconnu qui lui dit: « Tu m'as l'air désemparé. Tu sembles nouveau dans le milieu!

— Je peux bien paraître désemparé, répond le jeune fermier... »

Il raconte sa vilaine aventure à l'inconnu. « Ah! tu as eu affaire à Attrape-Tout! affirme l'inconnu. C'est l'homme le plus malhonnête qui soit! Tu ne sortiras pas facilement de ses griffes! Mais, moi, j'ai un de mes frères qui demeure à une certaine

distance d'ici. Il se nomme Arrange-les-Affaires. C'est le plus célèbre avocat dans ces sortes de causes. Si tu le désires, je peux lui confier ton problème.

— Je ne demande pas mieux, répond le jeune fermier. Vite, agis ! »

Le fermier donne une certaine quantité d'argent à l'inconnu ; celui-ci lui remet une lettre, une adresse, le renseigne sur la distance, l'endroit, l'heure du train...

Le fermier descend du train et va rencontrer le célèbre avocat. Il lui donne sa lettre. « Je suis déjà au courant de ton affaire ! » lui dit l'avocat.

Ce dernier amène son client à l'hôtel et lui dit : « Attends-moi ici !

— Combien de temps devrai-je attendre ? demande le jeune fermier.

— Le temps, le temps... répond l'avocat, je ne puis dire s'il sera long, mais le temps a beaucoup à faire là-dedans. Quoi qu'il en soit, ne t'inquiète pas ! Tout a été payé d'avance ! »

Le client demeure à l'hôtel pendant un mois, une éternité pour ce jeune homme qui voit venir la date de ses paiements et craint de perdre sa propriété. De son côté, la jeune fermière s'affole de ne pas savoir où a filé son mari.

Au bout d'un mois, l'avocat revient à l'hôtel. « Et puis, lui demande le client, mon affaire est-elle réglée ?

— Eh bien ! elle n'est pas encore tout à fait à point ! Il nous faut nous rendre à deux cents milles ; c'est là que tout va se régler !

— Mais dans quel sens s'oriente ma cause ? demande le jeune fermier.

— Tu le verras toi-même au fur et à mesure que les événements se succéderont ! »

Le fermier verse encore une bonne somme d'argent ; l'avocat et le client montent en train et filent à deux cents milles plus loin. Le fermier doit encore prendre une chambre à l'hôtel et y passer trois longues semaines, dans un milieu inconnu, rongé par les soucis de ses affaires. Au bout de trois semaines, l'avocat Arrange-les-Affaires réapparaît. « Ma cause est-elle à la veille de se régler ? demande le fermier.

— Elle va bien, mais il reste quelques détails à préparer. Suis-moi ! »

L'avocat et le client font route à pied. Ils parviennent à un bâtisse circulaire à plusieurs étages, mais sans fenêtre ni porte, sauf l'unique porte d'entrée. L'avocat tire de sa poche, une clé d'environ deux pieds de longueur et doit utiliser la force de ses deux mains pour la tourner dans la serrure. Arrange-les-Affaires pénètre dans la bâtisse en compagnie de son client et, faute d'électricité, il lui faut s'éclairer au moyen d'une torche. L'avocat amène son client à l'extrémité de la pièce, près d'un bloc de bois. Arrange-les-Affaires dit au jeune fermier : « Enlève la chaussure de ton pied gauche !

— Pourquoi déchausser mon pied gauche ? demande le client.

— Oui, dépêche-toi ! Tu dis toujours que le temps te presse ; déchausse-toi ! »

Le fermier enlève la chaussure désignée. « Maintenant, commande l'avocat, place ton pied gauche sur ce bloc ! » Le client obéit. L'avocat attrape une hache placée près du billot et tranche le petit orteil du pied gauche de notre homme. Il lui fait un pansement et lui commande de remettre sa chaussure et de le suivre.

L'avocat et le client remontent dans le train et voyagent en sens inverse ; ils reviennent sur leurs pas. Ils descendent enfin dans une grande ville. « Tiens, dit l'avocat, voilà un magasin !

— Comment ? Un magasin... ! » s'exclame le fermier.

Il n'avait jamais vu de magasin. On entre dans la bâtisse. Le fermier reconnaît Attrape-Tout au lorgnon qu'il porte à un seul œil. L'avocat dit à son client : « Je suis à la veille de régler ton affaire. Laisse-moi agir. Tu auras seulement quelques mots à dire ! »

En voyant les deux compagnons entrer dans le magasin, Attrape-Tout s'avance vers eux et leur demande : « Messieurs, vous cherchez... ?

— Nous voudrions acheter du tabac, dit l'avocat, du tabac à chiquer.

— Du tabac à chiquer ? reprend Attrape-Tout ; nous en avons ici de toutes les qualités ! Nous pouvons satisfaire les clients les plus raffinés !

— Alors, vous vendez du tabac à chiquer ? demande l'avocat.

— Je puis vous en fournir autant que vous en désirez ! répond le marchand.

— Eh bien ! mon client veut acheter du tabac à chiquer ; pourriez-vous lui en procurer assez pour que, placées l'une à côté de l'autre, les tablettes de tabac couvrent la distance qui sépare son oreille droite de son orteil gauche ?

— Certainement, et en plus grande quantité encore, si vous le désirez ! » répond Attrape-Tout.

Le marchand commande à un commis d'apporter des tablettes de tabac à chiquer pour satisfaire l'acheteur. « Il en manque beaucoup, fait remarquer Arrange-les-Affaires. L'orteil gauche de mon compagnon est à plusieurs centaines de milles d'ici. Et il exige que les tablettes de tabac, placées l'une près de l'autre, couvrent cette distance !

— Mais vous n'y pensez pas, rétorque le marchand ; on va me voler mon tabac réparti sur une pareille distance !

— Peu m'importe ! Vous avez promis de fournir à mon compagnon tout le tabac dont il aurait besoin ! Il a besoin de cette quantité, et pas moins !

— Écoutez, l'ami ! N'y a-t-il pas moyen de régler ce malentendu ?

— Eh oui ! il y a moyen ! À condition que vous versiez à mon compagnon la somme de vingt mille dollars ! Vous lui avez promis du tabac pour à peu près cette somme !

— Si je vous verse quinze mille dollars comptant, seriez-vous satisfait, monsieur ?

— Oui ! » se contente de répondre le fermier.

Attrape-Tout verse quinze mille dollars au fermier. Celui-ci en verse dix mille à l'avocat et il s'en retourne chez lui, cinq mille dollars dans sa poche ; il en eut assez pour effectuer tous ses paiements.

Depuis ce temps, tout est rentré dans l'ordre, chez le jeune fermier et la jeune fermière !

Et voilà la fin de mon histoire !

ATTRAPE-TOUT ET ARRANGE-LES-AFFAIRES

Récit populaire raconté le 11 août 1970, à Capucins, comté de Matane, par Théodore Trépanier (80 ans) qui l'avait appris d'un conteur, à New York, vers 1912.

Enregistrement n° 3736. Conte relativement moderne, probablement tiré d'un volume du siècle dernier.

Ah ! c'ést enn' famill' qu' éta't très à l'aise et p'is que.. i's demeura'ent... dans cés contrées-lâ, l' monde éta' extrêm'ment pauv'e. Et p'i' i' ava't dés garçons p'is dés fill's naturell'ment.

Fa't qu'un dés garçons alla't voèr la fill' du type qu' éta't riche, c'éta't... c'éta't pâs... c'éta't pâs in roi parc' que c'éta't pâs dans l' sang royal, mé', c'éta't lés plus rich's d' la place. Et p'is to'hou' que l' pér' voula't pâs, i' dit : « J' su's pâs, i' dit, pour denner ma fille, i' dit, à in quêteux ! » Ça gu'i ava't pri' au nez comm' d' la fin' moutarde, le garçon. Mé', la fille, 'a ava' économisé d' l'argent. « 'Cou' don, 'a dit, — i's s' rencontra'ent parfoi' en cachette — 'a gu'i dit, 'a dit, si tu voula's, 'a dit, i' â in vieux p'i' enn' vieille, 'a dit, icitte, p'i' i' on enn' terribeul bell' propriété, dés gros cultivateurs. P'i' 'a dit, lâ, i's veul'nt se r'tirer d'affér's parç' qu'i's sont vieux. 'A dit, moé, 'a dit, j'ai t-économisé deux mill' piasses. 'A dit, p't-êt'e, 'a dit, qu'on pourra't, 'a dit, ach'ter çâ. P'i' 'a dit, j' denn'ra's lés deux mill' piasses, p'is, 'a dit, moé, 'a dit, j' pourra's 'ted b'en a'oèr in peu d'argent d' ma mére, p'is tout çâ, 'a dit, pour a'juer [achever] d' payer la balance.[1]

— B'en, i' dit, arrang' çâ pour le mieux ! »

To'hou's que le lend'main, i's von 'oèr lés vieux. 'Es aut's, lés vieux, i' ont fait çâ quat' mill' piasses. Fa't que c'st entendu qu'i's vende' à raison d' deux mill' piasses, p'is la balance à cinq cents piass's par année, mé' à condition qu'i's vend'nt pâ' aucune animal que gu'y â actuellement, lâ. Ceux qu'i' élèv'ront davantage, b'en, lâ, i's pourront lés vend'e, mé' ceux qu'i' gu'y â lâ, jusqu'à parfait pai'ment, r'guien vend'e ! B'en, vend' leu's produits, mé' pâs dan 'és animaux, p'is tout çâ.

Bon ! Te'hours comm' de fait' ! Mé', l'année d'ensuite, i' a eu enne épidémie que i' y ava't... i' y ava't p'us d' viande... d' lâr' [lard] à vend'e... i' y ava't p'us d' bœuf, i' y ava't pâs d' légumes... in épidémie terrib'e, p'i' i' y ava't presquement r'guien à

---

1. *Balance* : Le reste.

manger. Fa't qu' lâ, i' éta't rendu, on vâ dire... elle, i' éta't... p'is, lâ, j'ava' oublié d' dir' çâ. Le pér' quand i' â vu çâ, qu'i' ava't la propriété, i' â décidé d' le laisser marguier ; j'ava' oublié d' dir' çâ.

Te'jours que... bon ! i' éta't rendu che' z-eux. Ça fa't que, 'a dit : « Si tu voula's, 'a dit, j'emprunt'ra's mill' piass's su' 'a propriété, et p'i' 'a dit, on achèt'ra't dés grains [engrais] chimique' et p'is tout çâ, et p'is d' l'engrais chimique, et p'is dés graines, p'is tout çâ pour... Bon ! Te'jours comm' de fait', et p'is, lâ, c'tt' année-lâ, c'éta't v'nu à vars' comme on dit, lés produits. I' alla'ent su' l' marché, p'i' i's venda'ent çâ, dés express, i' app'la'ent çâ dés express, dé' 'oétures, lâ, à traction animale. Et p'i' i' s'en venda' énormément. Et te'jours que i's ramass'nt d' l'argent suffisamment pour payer l' mill' piasse' et p'is l' cinq cents piasses, et p'i' i' resta' encôre...

Te'jours que... mé', lâ, checun d'manda't du lârd. Fa't que i' emprinte [emprunte] in aut' mill' piasses, i' achèt' dés porcs, dés p'tits cochons, comme on dit. Bon ! i' 'n n-achèt' t'oâs cents. Te'hours que, heill' ! i' engraiss' çâ, p'is tout çâ, p'i' i' en fait rapporter, i' en fa't r'produir' tout çâ, p'i' i' 'n ava't qui ava' in moâs, deux moâs p'i' i' 'n ava't d' t'oâs moâs, p'i' i' éta'ent de tou' lés grosseurs.

Bon ! I' s'en vâ su' l' marché pour vend' çâ, cés porcs-lâ. Te'jours que hin [un] 'n achèt' deux t'oâs, p'i' in aut'e in, deux p'is tout çâ. Heill' ! i' r'ssou' in type : « 'Cou' don, i' dit, pourquoi c' tu vendra's pâs tout çâ au minme, i' dit, plutôt, i' dit, qu' marchandé' avec un p'i' in l'aut'e. I' dit, moé, si tu veux, i' dit, m'en vâs tout' t'ach'ter çâ !

— Ouè ?

— I' dit, quel prix qu' tu fa's çâ ?

— B'en, i' dit, j' fa's çâ, i' dit, vingt piass's du porc, i' dit, du plus p'ti' au plus gros.

— Ah ! i' dit, j' vâs fér' v'nir més trocks [trucks][2] et p'is... »

I' emport'nt lés trock' et p'is lâ, i' embarqu'nt lés t'oâs cents cochon à bord, p'is... Bon ! Fa't qu' le typ' pâr' avec, c'ést-à-dir' p'is lés trucks s'en vont. Fa't qu'i' s'en vient, p'i' i' gu'i fa' in chèqu' de vingt piasses. « B'en, oui, mé', i' dit, c'ést vingt piass's du cochon.

— Non, non, i' dit, tu m' âs di qu' c'ta't vingt piasses, i' dit, du plus p'ti' au plus gros, et p'i' i' dit, v'lâ vingt piasses ! »

Lés cochon éta'ent partis. Mé', i' éta' en peine, p'i' i' doét d' l'argent, p'is tout çâ, b'en... B'en, i' arrive in type à lui : « Tu m' âs l'air êt'e en peine, tu m' âs d' l'air êt'e' étrangé' icitte.

— Oué ! j' peux b'en êt'e' en peine ! »

2. *Trucks* (angl.) : Lourds véhicules destinés au transport.

I' gu'i raconte in peu çâ, l' récit d' son histoère. « Ah ! b'en, i' dit, t'â' eu affére, i' dit, à Attrap'-Tout'. C'ést l'homm' le plus dangereux qui peut gu'y avoèr. Hein, i' dit, t' és pâs capab' de t' sortir d' dans sés griffes. Seul'ment, i' dit, moé j'ai t-un d' més fréres, i' dit, i' rest' b'en loin d'écitte. I' dit, on l'appelle, i' dit, Arrang'-lés-Afféres. Si tu veux, on vâ gu'i confier, i' dit, ta cause. I' dit, c'ést l' plus célèb'e avôcat, p'is tout çâ, p'is, qu'i' peut gu'y avoèr, Arrang'-lés-Afféres.

— 'Cou' don, ç'a bon ! Envoeill' ! »

Fa't qu'i' gu'i deunn' d' l'argent, p'is lâ, i' gu'i deunne in papier, p'is tout çâ, p'i' enn' lett'e. A tant d' mill's de d' lâ... P'is, ah !... Bon ! te'hours qu'i' prend l' train p'is s'en vâ lâ.

Te'jours qu'i' arriv' lâ, p'is, bon ! l' type en question, lâ, qui l'attend, gu'i denn' la lett'e. « Ah ! i' dit, j' su's t-au fait d' vos afféres ! »

Tiens, i' l'emmène à in hôtel. I' dit : « Attendez-moé icitte, p'is, i' dit...

— Ça vâ-t-u prend' du temps ?

— Ah ! b'en, i' dit, çâ, écoutez ! C'ést enn' question d' temps, i' dit, j' peux pâs dire. Mé', i' dit, en tou' 'és câs, i' dit, tout ést réglé, tout ést payé, p'is, i' dit... »

Ah ! i' ést lâ, in moâs d' temps. B'en, i' trouve l' temps long. Durant c' temps-lâ, v'lâ l' tarme [terme] qui s'en vient, lâ, lui, pour payer ; i' a pêur de pard' sa propriété. Sa femm' sé't [sait] pâs quel bord qu'i' ést pris. Te'jours que, bon ! au bout d'in moâs, v'lâ l' typ' qu' arrive. « P'is, i' dit, c'ést-i' réglé ?

— Ah ! i' dit, pâs tout à fait' encôre. I' dit, faut j' gu'y e'lle [aille] i' dit, encôr' deux cents mill's plus loin. I' dit, c'ést lâ qu' lés affair's vont s' régler.

— Mé', oui, mé', i' dit, comment c' que ça vâ s' régler ?

— Ah ! b'en, tu vâs voèr çâ au fur à mesure ! »

Te'hours qu'i' gu'i denne encôr' d' l'argent, p'i' i' prend l' train p'i' en-'oueille à deux cents mill's plus loin. P'is, rendu lâ, encôre, i' l' ma' encôr' dan in hôtel, p'is tout çâ. Bon ! i' ést t'oâs s'main's lâ ; i' trouve l' temps long, comm' de raison, enn' place étrangére, p'is tout çâ, sés afféres, p'i' heille !

Bon ! Au bout' de t'oâs s'main's, v'lâ Arrang'-lés-Affér's qui arrive. « Bon ! i' dit, c'ést-i' prêt, lâ ?

— Oui, b'en, i' dit, i' y â encôr' que'qu' chose, i' dit, suis-moé. »

Fait qu' pâr' avec lui, p'is lâ, i's parte' à pied. Te'jour' i' arrive' à enn' bâtisse, enn' bâtiss' ronde, i' y ava't seu'ment qu' enn' porte, lâ, aucune, vous savez... plusieurs étages, aucun' fenêt'e, aucun' porte, excepté qu' la port' d'en bâs. I' sor' enn' clé d' à peu près deux pieds d' long, ça prend deux mains pour débârrer la porte. Te'hours le... Arrang'-lés-Afféres, fa't qu'i' rent' lâ, p'is to'jours que i' ava' enn' torch' qu'i' app'la'ent çâ, dans l' temps lâ, — i' ava'ent pâs d'électricité — enn' torch' pour avoèr d' la lumière.

Bon, i' l'emmène in bout', lâ, i' y avè' in bloc, lâ. « Quiens, i' dit, déchauss'-toé l' pied gauche ?

— Comment m' déchausser l' pied gauche ?

— Oué, oué ! Vite, vite ! Tu dis qu' t' és pressé, b'en, i' dit... »

Te'hours qu'i' s' déchauss' le pied gauche. I' dit : « Mets-toé l' pied su' l' bloc ! » Met l' pied su' l' bloc. I' voét qu'i' y ava' enn hache, i' prend la hach' p'i' i' gu'i coup' la p'tite orteil. I' gu'i env'lopp' çâ, p'is, bon ! « R'chauss' p'is viens-t'en ! »

Bon ! te'jours, le v'lâ parti avec... bon te'jours que... bon ! lâ, i' prend l' train, p'is lâ, i' r'défa't l' chemin qu'i' ava't fait'. Bon ! Est-il te'jours qu'i' arriv' dan enn' grand' ville. « Ah ! in magasin, lâ !

— Comment, in magasin ? »

I' 'n n'ava't jama's vu. Hein, i' r'connaît, lâ, heille ! Attrap'-Tout', lâ, qui ava' 'ien qu' enn' lorguion [lorgnon] d'in bord. Ça fa't qu'i' dit : « M'en vâ' arranger çâ. moé, i' dit, t'a'râ' 'ien qu' qu'qu's mô' [mots] à dir' p'is... »

Fa't qu' lâ, i' arriv' lâ, ça fa't qu'i' gu'i d'mande, i' voét cés étrangers, quoi c' qu'i' ont d' besoin ? I' dit : « Av'-vous b'en, i' dit... c' qu'on â d' besoin, i' dit, ça nous prendra't, i' dit, tu tabac-chique.

— Du tabâc-chique ? Eh, b'en ! i' dit, on â de tout c' qu'i' peu' gu'y avoèr icitte, tout' pour satisfair' le client, i' dit, le plus exigeant, n'importe quoi !

— I' dit, oué ! Comm' çâ, du tabâ' à chique, vous en avez ?

— Ah ! i' dit, tant qu' vous allez vouloèr.

— B'en, i' dit, mon client veu' ach'ter, lui, i' dit, êt's-vous capab' d' gu'i livrer du tabâc-chique, i' dit, tout's dés plogu's [plug][3], lâ, i' dit, tout's côte à côte, i' dit, partir d' son oreill' droète à allé' à 'a p'tite arteil gauche.

— Ah ! i' dit, oui, ah ! i' dit, pluss' que çâ !

— Oué, b'en, en tou' 'és câs ! »

Bon ! ça fa't que i' command' dés commis pour apporter dés plugs, du tabâ' à chique. « Oui, mé', i' dit, l'orteil, i' dit, 'a ést là-bâs, lâ. » I' gu'i dit comment qui ava't d' cent mill's p'is tout çâ, p'i' i' voulé't qu' seill' [soit] tout's lés plugs de tabâc, couvr'nt, une bout à bout' pour aller jusque lâ. « Ah ! i' dit, oui, i' dit, i's vont m'en volé' a'ec le parcours, dans le parcours du ch'min, i's vont m' voler çâ.

— Oué ! b'en, 'cou' don, i' dit, vous avez dit que vous délivreriez l' tabâ' à chique, i' dit, qu'i' a'râ d' besoin ; i' â besoin d' çâ.

— I' dit, i' a pâs d' moyen d'arranger, i' dit, de...

3. *Plug* (angl.) : Tablette (de tabac).

— Ah oui ! i' y â moyen, i' dit, ça vaut vingt mill's piasses, si tu m' donn's pâs vingt-mill' piasses, i' dit. Ah ! p'is c'ést l' tabâc qu' vous avez promis.

— I' dit, pour quinz' mill's cach' [cash][4], i' dit, on pourra't-i' arranger çâ.

— Oué ! »

Ça fa't qu'i' â payé quinze mill' piasses, p'is lâ, il â remboursé dix mill' piasse' à l'aut'e, p'i' i' a gardé cinq mill' piasses. P'i' i' s'ést en-allé chez eux, p'i' i' â réglé tou' sés afféres. Et p'is que, lâ, tout's lés chose' ont tombé dans l'ord'e, p'is c'ést la fin d' l'histoère !

4. *Cash* (angl.) : Comptant.

LEXIQUE

ABORD (d'): Puisque, 19.
ACHAT (faire): Mettre au monde, donner naissance à ..., 249.
ACHETER: Donner naissance, engendrer, 85.
ALL RIGHT (angl.): Très bien ! Entendu ! Accepté !, 138.
AMONT: Près de, le long de, 260.
APIQUER (s'): Se placer dans une position verticale, 78.
ARRANGER (se faire): Être roulé, trompé, 17.
ASPERGÈS: Aspersoir, goupillon, 158.
AVANT (tout mettre): Se servir de toute l'énergie possible pour avancer, 66.
BÂDRER: Déranger, importuner, ennuyer, incommoder, 107.
BALANCE: Le reste, 274, 283.
BARDA: Bruit, tapage, vacarme, 258.
BARRAGE: Cloison, stalle, clôture temporaire, 63.
BARRER: Fermer avec une barre, fermer à clef, verrouiller, 45, 217.
BATÊCHE: Juron, 118.
BATTURE: Partie de rivage asséchant à marée basse, 39.
BIENTÔT: Tout à coup, 33.
BLONDE: Fiancée, bien-aimée, amie, 275.
BLUFF [to] (angl.): Jeter de la poudre aux yeux de quelqu'un. Laisser entendre à l'adversaire que l'on a beau jeu, 43.
BORD: Pièce, chambre, salle, 225.
BOSS (angl.): Maître, contremaître, directeur, 44.
BOUCANE: Fumée, 91.
BOURRER: Remplir. Bourrer quelqu'un de menteries: duper, tromper, 202.
BRICOLES: Bretelles, 118.
BUTIN: Effets, vêtements, linge, 103, 253.
CALÉ: Enfoncé, 142.
CALL [to] (angl.): Commander, 112.
CAPITIDER: Sens de réclamer, 74.
CAPOT: Gillet, par-dessus, 102.
CASH (angl.): Comptant, 287.
CASSÉ: Sans argent, ruiné, 43.
CAVALIER: Ami, amant, 272.
CHARGE [to] (angl.): Demander une somme, fixer un prix, 38.
CHÂSSIS: Fenêtre, 78, 220, 233.
CHAUD: Ivre, 38.
CLEAR [to] (angl.): Libérer, débarrasser, 37.
COAT (angl.): Habit, veston, 41.
COTOYAGE: Route, chemin qui serpente sur le flanc d'une montagne, 44.
COUP (un): Après que, une fois (rendu), 225.
COURRIETTE: Lanière, courroie, 137.
CRAN: Rocher à fleur d'eau, 39.
CROISAILLER: Revenir et refaire à plusieurs reprises la même route en croisant la route précédente, 274.
CROWD (angl.): Groupe, équipe, 219.
CUVÉE: Contenu d'une cuve, 103.
DÉBARRAS: Clairière; ensemble des arbres que l'on a abattus dans une forêt, le long d'une route, 258.
DÉCOLLER: Partir à toute vitesse, 119, 158.
DOUZE (le): Calibre d'une carabine, 45.
ÉBOUTER: Franchir le bout de — sortir du (pont), 266.
ÉCARTER (s'): Se perdre, perdre la route du retour, 166.
ENDORMITOIRE: Envie de dormir, 91.
ÉPOUVANTE (à l'): À une vitesse accélérée, 157.
ÉQUIPER: Salir, abîmer, éclabousser, 102.

FEEL [to] (angl.) : Se sentir, se porter, 224.
FERMÉE : Ici, verrouillée, cadenassée, 180.
FORCE QUE (à) : Tellement, 250.
FOSSE : Fossette, 137.
FOURNIL : Petit hangar où se trouve le four, 218.
FRAPPER : Rencontrer, trouver, repérer, découvrir, 34, 252.
FUN (angl.) : Bonheur, joie, Pour le fun : Pour rire, en guise d'amusement, 167, 197, 223.
GANG (angl.) : Groupe, équipe, Ici, troupeau ; bande, grand nombre, 84, 138, 256.
GAZETTE : Appellation populaire de tout journal, 49.
GODENDART : Scie passe-partout, grosse scie, munie d'un manche court et droit, à chaque bout, qui se manie à deux, 35.
GRENIER : Dernier étage d'une maison, celui qui est sous les combles, 157.
GRÉYER (ou gréer) : Construire, préparer, 42, 117, 166, 182, 257.
GRILLADE : Tranche de viande que l'on prépare à faire griller, 219.
HABILLEMENT : Habit, complet, 101, 111.
HALER : Tirer, 63, 85, 91, 140, 169, 219.
HERBIÈRE : Œsophage, en parlant des ruminants, 140.
INTERBOLISER : Déranger, interloquer, 148.
INTRODUIRE : Présenter, 85.
ITOU (étou) : Aussi, Vx fr. itel, 56, 62, 85, 149, 260.
JOB (angl.) : Tâche, emploi, travail, besogne, 39, 84. Occupation, 138, 145, 254.
JOINTS : Jointures, 139.
JONGLEUR : Pensif, préoccupé, inquiet, 41.
JUMP [to] (angl.) : Déserter, s'enfuir, 43.
KNAPSACK (angl.) : Havresac, 129.
LÂCHE : Paresseux, 231.
LINGE : Lingerie, vêtements, 179.
MAGANÉ : Maltraité, malmené, 205.
MAL (pas) : Passablement, assez, 33, 122.
MANQUE (bien) : Probablement, peut-être, 251.
MANQUÉ : Fatigué, harassé, à bout de forces, 38.
MASURE : Les restes, les ruines, 77. Ici, plutôt une carcasse, une épave, 272.
MENER : Aller rapidement, se déplacer en vitesse, 257.
MENTERIES : Mensonges, 17.
MOI DE TOI : Si j'étais à ta place, si j'étais toi... À ta place, moi, je..., 232.
MORVIAT : Gros crachat visqueux, 140.
MOULÉE : Grain moulu : grain moulu et non bluté, pour les animaux, 50.
MOYEN (avoir le) : Posséder de l'argent, être à l'aise, 199.
OCCUPÉ : Inquiété, troublé, préoccupé, 105. Soucieux, 231.
O.K. [okay] (angl.) : Façon d'acquiescer à une proposition, 257.
OSTINER (s') : Contredire, soutenir avec obstination, s'entêter, 92.
OVERALLS (angl.) : Salopettes, blouse de travail, 56.
PAGOTE : Fausse-manche pour protéger l'habit ; manchette de laine qui protège le poignet, 56.
PAREIL : Également, quand même, 56, 111, 183, 274.
PAS MAL : Passablement, dans une certaine mesure, 205.
PICOCHER : Donner des coups de bec, en parlant des oiseaux, 118.
PLEIN (à) : Énormément, beaucoup, 122.
PLUG (angl.) : Tablette (de tabac), 286.
PLUMER : Au jeu, ruiner quelqu'un, tout lui enlever, 104.
POLICE : Policiers, 274.
POUSSER (se) : S'en aller, quitter en vitesse, 85.
P' T' ED B'EN : Peut-être bien, 205.
QUART : Baril, tonneau, 37, 274.
RESSEMELER : Appliquer une nouvelle paire de semelles à des souliers, 61.
RESSOUDRE : Arriver, survenir, 83, 91.
RIEULE (en rieule) : Vx fr. : règle, loi, coutume, 220.
RIGHT, LEFT (angl.) : Droite, gauche, 45.
ROUGH (angl.) : Dur, brutal, bourru, 128.
ROUPIE : Petite éminence charnue, 167.
SALOPERIES : Ordures, 102.
SAPRER : Forme adoucie de sacrer, maudire, 118.

SARVANT : Serviteur, domestique, 253.
SECOUSSE : Laps de temps, période de temps, 73, 91.
SERRER : Mettre en sûreté, remiser, placer en vue de conserver, 86.
SERVANTS (angl.) : Employés, domestiques, 138.
Serviteurs, 200.
SETTLE [to] (angl.) : Mettre au point, terminer, 255.
SILER : Siffler, 146.
SMART (angl.) : Intelligent, vif, actif, 72.
Adroit, agile, habile, 206.
SOIN (il n'y a pas de) : C'est certain ! Aucune inquiétude, 85, 152.
SOLAGE : Fondations d'un édifice, 169, 218.
SORTIR : Fréquenter un ami ou une amie, 197.
SUIT (angl.) : Habit, vêtement, 57.
TASSERIE : Partie de la grange où l'on tasse le foin, les gerbes, 138.
TEAM (angl.) : Attelage, paire (de chevaux), 44.
'TED B'EN : Peut-être bien, 252.
TERRES (sur les) : Avant la première neige, 128.
TOUGH [to] (angl.) : Endurer, 105.
TRAIN : Tapage, bruit, vacarme, 157.
TRAITE : Consommation payée à un autre, 58, 112.
TRIP (angl.) : Course, voyage, 220.
TRIM [to] (angl.) : Arranger, ajuster. Ici, sens de rouler, tromper, traiter malhonnêtement, 138.
TROMPE : Erreur, méprise, 205.
TROUBLE (angl.) : Souci, chagrin, difficulté, 74, 91.
Peine, tracas, 248, 265.
TRUCKS (angl.) : Lourds véhicules destinés au transport, 284.
TUNE (angl.) : Mélodie, air, pièce musicale, surtout pour la danse, 66.
T'UT SUITE : Tout de suite, immédiatement, 200.
VAILLANT : Actif, ardent au travail, 101.
VALEUR (de) : Pénible, triste, 45.
WATCH [to] (angl.) : Guetter, surveiller, 72.

INDEX ANALYTIQUE

ABSENCE ; En l'absence d'un cultivateur, dix voleurs tentent de dévaliser la maison de ferme. Ils trouvent la maison bien gardée par la fille du paysan, 209s.

AIDE ; Avec l'aide d'une bonne fée, deux orphelins se bâtissent une maison, obtiennent des saules qui deviennent des violons, vont chercher de l'eau de jouvence gardée par des lions, et attrapent l'Oiseau de Vérité qui leur révèle leurs parents et la raison de leur vie solitaire, 190ss.

AIGLES ; Des aigles puissants transportent au sommet d'une montagne deux voyageurs enveloppés dans des peaux de cheval, 238.

AIRS ; Pendant une chevauchée, les chevaux filent dans les airs, 243.

AMANT ; Un jeune homme de grande pauvreté devient l'amant d'une fille de famille aisée, mais sa pauvreté l'empêche d'épouser sa bien-aimée. Un chat mystérieux, qui se tient en contact avec la jeune fille exilée, conseille l'amant et finit par lui révéler la cachette de sa bien-aimée, 267s.

AMITIÉ ; Un chef de voleurs s'engage comme domestique chez un cultivateur dont la fille a tué neuf voleurs et blessé leur chef. Le nouveau domestique manifeste de l'amitié pour la fille de son patron, 211.

AN ; Un inconnu donne une grosse somme d'argent à un pauvre homme, mais lui annonce qu'il reviendra dans un an et un jour. 143 ; Une bête affreuse exige d'un cultivateur qu'il amène sa cadette, dans un an et un jour. À la date prévue, la cadette va rejoindre la bête, 174s.

ANGELUS ; Au son de l'Angelus, Ti-Jean se rend à la cuisine pour manger son repas, 132.

ARBRE ; Ti-Jean s'arrête au pied d'un arbre après avoir marché une courte distance, 21 ; Pari entre Ti-Jean et un géant : lequel peut enfoncer son poing le plus profondément dans un arbre. À l'insu du géant, Ti-Jean perce un trou de tarière dans l'arbre pour faciliter sa tâche, 133.

ARC ; Contrairement à ses frères qui chassent avec un fusil, Ti-Jean utilise un arc et des flèches. Ces flèches lui serviront à enlever des verrues du nez de géants, 160.

ARGENT ; Devant le roi, Ti-Jean fouette sa chèvre. Cette dernière laisse échapper de l'argent. Le roi achète cette bête, 12 ; Une vieille remet à Ti-Jean quelques centaines de dollars pour qu'il puisse regagner l'argent perdu, 30 ; Un avocat donne une somme d'argent à un cultivateur et à sa femme qui prétendent l'avoir bien connu sur leur ferme alors qu'il était bœuf, 48 ; Les parents donnent une somme d'argent à leur fils qui part en voyage à la recherche de sa sœur, 81 ; Un jeune homme réclame l'argent qui lui est dû, après un hiver de travail en forêt, 87 ; Une jeune fille donne à Pierrot une bonne quantité d'argent pour qu'il puisse acheter des marchandises en péril, 96 ; Incapable de payer sa note dans une taverne, un jeune homme y laisse ses pantalons, 109 ; Une

femme trouve un coffret d'argent sous la base de son four à pain, 115; Pour se procurer de l'argent, un pauvre homme fait un pacte avec un inconnu. Ce dernier — le diable — lui donne un tas d'argent mais promet de revenir dans un an et un jour, 143; Des géants apprennent à Ti-Jean que le gros château gardé par la chienne noire contient de l'argent et autres richesses, 162; Un cultivateur qui a cueilli des fleurs dans un parterre appartenant à une bête hideuse, offre de l'argent pour payer ces fleurs. La bête réclame la fille cadette du cultivateur, 174; Chez un cultivateur, on place l'argent dans un coffre. De peur de recevoir la visite de voleurs, une jeune gardienne se prépare à faire disparaître le coffre, 210; Une vieille dame exhorte son mari à travailler pour gagner un peu d'argent, 227; Au moment de partir à la recherche de la plus belle princesse de l'univers, le prince Jacques demande à son père beaucoup d'argent et un bon cheval, 237; Une dame assassine un mendiant bossu et lui enlève son argent, 263; Un chat mystérieux procure de l'argent et des propriétés à un amant trop pauvre pour se marier. Une fois enrichi, le jeune homme obtient en mariage la jeune fille qu'il aime, 267ss.

ARRANGE-LES-AFFAIRES; Célèbre avocat qui parvient à rouler un tricheur, Attrape-Tout, et lui extorquer une grosse somme, 280.

ASSASSINAT; Ti-Jean simule un assassinat devant le roi afin de duper ce dernier, 12s; Le père de Thomas-Clé croyait son fils capable de commettre un assassinat, 67; Assassinat d'un mendiant bossu, chez une dame dont le mari est absent, 263.

ATTRAPE-TOUT; Nom d'un célèbre tricheur qui obtient des centaines de porcs pour une somme ridicule. Seul le célèbre avocat Arrange-Les-Affaires parvient à le rouler en faveur d'un client, 278s.

AUTOMNE; Durant une nuit d'automne, un jeune homme part en forêt pour se rendre à un autre camp, 125.

AVARICE; Personne ne courtisait la fille du meunier à cause de l'avarice de ce dernier, 53.

AVENTURE; Un bûcheron raconte à sa femme l'aventure des crêpes trouvées dans un arbre, 115; Un pauvre homme a fait un pacte avec le diable. Il se décide de raconter son aventure à sa femme, 143.

AVERSION; Une reine prend sa bru en aversion parce qu'elle est de sang paysan, 187s.

AVERTISSEMENT; Le second officier d'un bâtiment lance un avertissement de péril au capitaine. Ce dernier ne s'en occupe pas et fait naufrage, 26; Une bonne fée donne un avertissement charitable à un jeune garçon pour lui éviter de tomber dans le piège que lui a tendu une sorcière désireuse de le faire disparaître, 192ss; Un vieux paresseux a amené sa femme avec lui, au cours d'une entreprise de vol de viande, pour que sa femme lui signale le danger. Pendant que le voleur s'empare de la viande, au presbytère, la vieille lui répète à haute voix ses avertissements lui signalant la gravité de son vol, 227ss; Une princesse donne un avertissement à un voyageur: mon père est très exigeant et il va te créer des ennuis, 239.

AVOCATS; D'après les dires de deux passants, les bœufs instruits peuvent devenir avocats, 47; Un cultivateur qui a vendu ses bœufs aux passants, rend visite plus tard à deux avocats portant le même nom que ces deux bœufs. Le premier avocat reçoit mal le cultivateur mais le deuxième lui donne une somme d'argent, 48; Un commerçant malhonnête, Attrape-Tout, se fait rouler à son tour par un célèbre avocat nommé Arrange-Les-Affaires, 278.

BAGUE; Un prince changé en bête offre une belle bague à La Belle, jeune fille qui a sacrifié sa vie pour sauver la vie de son père, 176.

BAIN ; Trois princesses prennent leur bain dans un lac, au sommet de la montagne enchantée, 239.

BANQUET ; Le roi a promis de faire un banquet pour juger quel chasseur lui a rapporté l'oiseau le plus rare. Ti-Jean va à la chasse, trouve le château où la princesse est prisonnière, la délivre. Au cours du banquet donné par le roi, Ti-Jean raconte son histoire et reçoit du roi la princesse comme épouse, en plus de la couronne du roi, 163ss.

BARILS remplis de soldats chargés de détruire le roi. Les valets du roi, grâce à la prédiction de Ti-Jean, parviennent à se débarrasser des soldats, 25.

BÂTIMENT ; Ti-Jean prédit, à l'aide de cartes, qu'un bâtiment chargé de barils arrivera au quai du roi, 23 ; Ti-Jean s'engage à bord d'un bâtiment qui fera naufrage. À l'aide d'un bâton magique, Ti-Jean fera revivre le bâtiment et son équipage, 26ss ; Le roi fait équiper un superbe bâtiment pour Ti-Jean qui désire revoir ses parents, 29 ; Le capitaine d'un bâtiment de passage aperçoit, en scrutant l'horizon, un signal de détresse donné par Thomas-Clé, 68 ; Un commerçant vend à Pierrot trois bâtiments de marchandises qu'il croit perdus à jamais, 96 ; Exilée dans une île éloignée, une jeune fille trouve refuge dans la coque d'un bâtiment échoué à la plage, 267 ; Voir aussi NAVIRE.

BÂTISSE ; Un avocat célèbre, Arrange-Les-Affaires, conduit son client dans une grande bâtisse de forme arrondie et lui coupe l'orteil gauche, y laisse l'orteil et se rend à une ville très éloignée, 279.

BÂTON magique qui permet à Ti-Jean d'obtenir tout à souhait, 28.

BEAU-FRÈRE ; Un berger reçoit la visite de ses deux beaux-frères. Ils essaient, chacun leur tour, de ramener un échantillon de nourriture du troupeau de moutons, 80s.

BEAUTÉ ; Une jeune fille porte le nom de La Belle, à cause de sa beauté. Elle est obligée de vivre avec une bête hideuse. Les larmes de La Belle redonnent au prince sa forme et sa beauté primitive, 173 à 178 ; Une jeune fille épouse un beau prince et lui donne deux enfants — un fils et une fille — qui portent sur le front des marques qui attirent l'attention de tous. La vieille reine, jalouse de la beauté de sa bru et de ses petits-enfants, les fait disparaître en forêt. Le prince, au cours d'une excursion de chasse, découvre la maison des deux enfants, et est frappé par la beauté de la fillette. Il finit par reconnaître qu'elle est sa fille. Le prince, grâce à de l'eau merveilleuse trouvée par ses enfants, redevient joli comme à l'âge de quinze ans, 187ss ; Après avoir mangé un certain poisson merveilleux, une reine met au monde un prince d'une grande beauté. Il aura un songe qui le lancera à la poursuite de la princesse la plus belle de tout l'univers, 236ss.

BÉBÉS ; Un bûcheron trouve une corbeille suspendue à une branche et contenant deux beaux bébés, 189.

BÉLIER ; Un berger, pris de peur, refuse d'embarquer sur le dos d'un bélier pour traverser une rivière. Son frère, plus brave que lui, saute sur le dos du bélier et franchit ainsi le torrent, 80s.

BELLE ; Jeune fille appelée La Belle à cause de sa beauté, 133 ; Pour sauver son père, elle accepte de vivre avec une affreuse bête qui n'est autre qu'un prince transformé en bête par un génie, 175.

BÊTE ; Une femme transforme son mari en une bête emplumée, pour tromper le diable, 144 ; Un prince est changé en bête monstrueuse par un génie. Cette bête redevient joli prince au moment où La Belle laisse couler ses larmes sur la bête mourante, 178.

BIENS ; Pierrot perd tous ses biens en jouant aux cartes avec un hôtelier. La femme de Pierrot regagnera ces biens ainsi que les biens de l'hôtelier, 96s.

BILLET ; Une jeune fille écrit un billet à Pierrot pour lui proposer un rendez-vous, 95.

BLANCS ; Il était interdit à des Blancs de résider dans une île habitée par des Amérindiens, 68.

BLÉ ; Un roi exige d'un prince qu'il coupe un grand champ de blé, le batte, trie les grains par ordre de grandeur et les place dans des sacs, 241.

BLESSURE ; Un nouveau marié révèle à sa nouvelle épouse qu'il veut se venger de la blessure qu'elle lui a faite au cuir chevelu quand il était chef de voleurs, 213.

BŒUFS ; Un cultivateur vend ses deux bœufs à des passants qui achètent des bœufs pour les instruire et en faire des avocats, 47 ; Un vieillard voyage en charrette tirée par un bœuf, 214.

BOIS ; Un jeune garçon paresseux a la tâche de scier le bois de chauffage, 93.

BOISSON ; Deux copains offrent un verre de boisson à un jeune inconnu. Réchauffé par cette boisson, le jeune garçon sans expérience imite ces hommes et leur offre un verre de liqueur, 108s.

BONHEUR ; Apparemment inquiète du bonheur de deux orphelins, une sorcière leur conseille de se procurer des saules magiques, de l'eau de jouvence et l'Oiseau de Vérité. Chaque objet peut augmenter leur bonheur, 191.

BONNET ; Obligé, au cours d'une tempête, de loger chez une sorcière, un jeune homme couche entre les deux garçons de la vieille ; les garçons portent des bonnets rouges, coiffent le visiteur d'un bonnet blanc, 268.

BONTÉ ; Touchés par la bonté d'une jeune maman que l'on veut faire mourir, deux domestiques la laissent dans la forêt, au lieu de la tuer, et lui font promettre de ne plus revenir au château, 188.

BOSSUS ; Trois bossus, l'un après l'autre, vont demander l'hospitalité chez une dame dont le mari est absent. La dame les tue tous les trois et fait geler les cadavres. Un voyageur vient demander l'hospitalité ; elle la lui accorde à condition qu'il la débarrasse d'un bossu. Le voyageur va jeter le cadavre d'un bossu à la rivière du haut du pont. Pendant ce temps, la dame place un autre cadavre de bossu en vue... Une fois celui-ci jeté à l'eau, le voyageur en voit un autre. Il le jette aussi à l'eau. À son retour près de la maison, il croise un quatrième bossu. Il finit par le maîtriser et le jeter à l'eau. La dame déclare que ce quatrième bossu était son mari ! Le voyageur épouse la veuve, 263s.

BOTTES qui permettent de parcourir vingt-cinq lieues à chaque pas, 22.

BOUCHER ; Ti-Jean vend tous les cochons du seigneur à un boucher, mais réserve les queues et les oreilles des animaux, 135.

BOUE ; Un jeune homme couvert de boue est obligé d'avouer qu'il est tombé dans un fossé, 53.

BOULEAU ; Voir ARBRE.

BOURBIER ; Pour faire croire au roi que son troupeau de cochons est enlisé dans un bourbier, Ti-Jean plante dans la vase les queues et les oreilles des cochons après avoir vendu les animaux au boucher, 135.

BOURRIQUE ; Nom de la jument de Ti-Jean, 13s.

BRANCHES ; Une femme place un paquet de crêpes sur les branches d'un arbre sous lequel dort son mari en forêt, 115 ; Des domestiques chargés de faire disparaître deux enfants, accrochent la corbeille, qui leur sert de berceau, à une branche d'arbre, 188.

BROUETTE ; Un vieux paresseux pousse une brouette jusqu'au presbytère pour en rapporter de la viande fraîche qu'il veut voler. Il amène sa vieille dans la brouette pour qu'elle l'avertisse en cas de danger, 228.

BRUIT ; À minuit, dans un château, La Belle entend un bruit qui ébranle la bâtisse, et elle voit apparaître une bête hideuse, 176.

BÛCHERON ; En revenant de son travail, un bûcheron trouve accrochée à une branche d'arbre, une corbeille contenant deux jeunes enfants, 188s ; Un bûcheron aperçoit des crêpes dans un arbre, 115.

CABANE ; Une sauvagesse prend soin, dans sa cabane, d'un Blanc naufragé. Avec la permission de son père, la sauvagesse garde Thomas-Clé dans sa cabane, 67 ; Un marchand d'esclaves enferme une sauvagesse dans une cabane, au bord de la mer, 69.

CACHETTE ; Pour obéir à l'ordre d'un cavalier, un jeune homme sort de sa cachette, 87 ; Pour empêcher sa fille d'épouser un garçon pauvre, un père la fait transporter, en cachette, sur une île éloignée. L'amant de la fille ne sait où s'est retirée sa bien-aimée, 267.

CACHOT ; Le père de Thomas-Clé enferme dans un cachot, en guise de punition, son fils qui a livré une sauvagesse à l'esclavage, 69.

CADAVRE ; Une jeune fille tranche le cou de neuf voleurs et empile leurs cadavres dans la cave, 210s ; Une dame assassine trois bossus et en fait geler les cadavres. Elle se débarrassera de ces cadavres, un par un, en se payant la tête d'un riche voyageur, 263s.

CADEAUX ; Ti-Jean reçoit en cadeau de trois vieilles, trois objets magiques : un jeu de cartes, un violon et des bottes, 22s ; Un cultivateur est allé en ville pour y vendre ses produits ; il profite de ce voyage pour acheter des cadeaux à ses filles, 173 ; Une maman approuve le projet de demander le roi pour être le parrain de son fils, parce que ce dernier pourra jouir de beaux cadeaux, 236.

CADETTE ; Un cultivateur, père de trois filles, a un penchant pour sa cadette que l'on appelle La Belle. En vue de lui rapporter le cadeau demandé, il va cueillir des fleurs et une rose dans le parterre d'une maison apparemment abandonnée. Il fait rencontre d'une bête hideuse qui réclame la cadette du cultivateur en échange de la fleur, 173s ; La cadette de trois sœurs est très jolie. Au cours d'une conversation près d'un château, elle affirme que, si elle épousait le beau prince de ce château, elle lui donnerait deux enfants portant des marques d'une grande rareté. Le prince l'entend... l'épouse, 186.

CAMP ; Un jeune homme quitte le chantier pour se rendre dans un autre camp, 125.

CAMPAGNE ; Après avoir vendu ses produits à la ville, un cultivateur cherche des fleurs pour sa fille cadette ; il trouve un beau parterre de fleurs un peu en dehors de la ville, à la campagne. Une hideuse bête lui apparaît dans le parterre, lui laisse la vie sauve à condition qu'il lui amène sa cadette en échange des fleurs, 173 ; Un jeune homme va visiter un vieux cultivateur qui veut quitter la campagne, et achète sa ferme à de bonnes conditions, 277.

CANARDS ; Une princesse, poursuivie par son père, change ses deux compagnons en canards et se change elle-même en cane, 243.

CAPITAINE ; Un vieux capitaine de bâtiment doit céder sa place à Ti-Jean, pour obéir aux ordres du roi. Le bâtiment fait naufrage. Ti-Jean et l'ancien capitaine parviennent à se rendre sur une île. Ti-Jean, à l'aide d'une petite chienne, fera revivre son équipage et conduira le capitaine au quai du roi, 26ss ; Le capitaine d'un bâtiment aperçoit, en scrutant l'horizon, un signal de détresse donné par Thomas-Clé. Il envoie une chaloupe et des matelots à son secours, 68.

CAPTURE ; Un jeune orphelin procède à la capture de l'Oiseau de Vérité avec l'aide d'une fée bienveillante, 194s.

CARABINE ; Armé d'une carabine, un père guette son fils, Ti-Jean, qui veut coucher avec la princesse. Au bout de quelques heures, le père se sent gagné par le sommeil. Ti-Jean s'offre à prendre sa place, 31.

CARROSSE ; Le roi se rend en carrosse chez Ti-Jean pour y chercher mademoiselle Bourrique, 13 ; Le roi, à la nouvelle de l'arrivée de Ti-Jean, envoie des carrosses pour y prendre Ti-Jean, la princesse et leur petite fille, 29 ; Ti-Jean s'achète une paire de chevaux et un carrosse pour se rendre chez ses vieux parents, 30 ; Une femme prépare un beau carrosse tiré par de beaux chevaux pour son mari qui songe à rendre visite à sa famille. En route, Pierrot perd son carrosse et ses chevaux en pariant aux cartes, 96s ; Une famille de cultivateur est toute surprise de voir arriver un carrosse princier à sa porte, 97 ; Un nouveau couple, l'après-midi des noces, va en promenade, en carrosse, sur une route qui traverse une forêt, 213.

CARTES ; Une vieille dame fait cadeau à Ti-Jean d'un jeu de cartes qui a la vertu de révéler le passé et l'avenir. Ti-Jean se servira de ces cartes pour prédire l'avenir d'un roi qui sera trahi, 22ss ; Ti-Jean perd sa fortune en jouant aux cartes dans un hôtel, 29 ; Pierrot s'amuse à jouer aux cartes avec un hôtelier. Il perd tous ses biens. Sa femme vient à son aide, gagne tous les biens de l'hôtelier, l'hôtel y compris, 96s ; Une sorcière donne des conseils après avoir consulté des cartes et d'autres médiums, 187s.

CARTOMANCIEN ; À la suite d'un cadeau merveilleux donné par une vieille, Ti-Jean devient cartomancien, 22.

CAVE ; Ti-Jean découvre des sabres dans la cave d'un château gardé par un génie. Placé dans la cave de ce château, Ti-Jean guide le travail des géants qui tentent de faire un trou dans les fondations, 162 ; Des voleurs décident de s'introduire dans une maison en creusant un trou dans les fondations et ainsi pénétrer dans la cave, 210 ; Un vieux paresseux, de retour d'un vol de viande au presbytère, cache, dans sa cave, sa brouette, la viande volée et sa femme qui a participé au vol, 229.

CENDRE ; Ti-Jean, jeune garçon paresseux, préférait s'amuser à jouer dans les cendres que d'aider son père aux travaux de la ferme, 21 et 30.

CERCUEIL ; Dans un château hanté, un voyageur voit, à minuit, entrer sept personnes portant un cercueil ; une autre personne sort du cercueil et débite un message, 244.

CHAGRIN d'une mère à la pensée de se séparer de son fils, 21.

CHAIRE ; Du haut de la chaire, un curé commande au feu du ciel de descendre sur ses auditeurs endurcis, 151.

CHALOUPE ; Un capitaine envoie des matelots et une chaloupe sur une île d'où provient un signal de détresse, 68.

CHAMBRE ; Ti-Jean, qui peut prédire l'avenir au moyen de cartes, fait entrer le roi dans sa chambre afin de consulter les cartes, 23 ; Un père défend à son fils de pénétrer dans la chambre de la princesse, 31, 99 ; Un vendeur, de passage chez un cordonnier et une fileuse, entraîne cette dernière dans une chambre pour rendre le cordonnier jaloux, 60 ; La sauvagesse Érico, se tenait dans une chambre attenante à la salle de réunion, en attendant le signal du père de Thomas-Clé, 70 ; Une jeune fille reçoit, dans sa chambre, la visite d'un homme qu'elle croit être son amoureux, 94 ; Pierrot parvient à pénétrer dans la chambre où couche sa femme, 99 ; Le prince Jacques et sa nouvelle épouse sont menacés de mort par un dragon qui tente de s'introduire dans la chambre nuptiale, 244s.

CHANCE; Pierrot décide de prendre sa chance en allant au rendez-vous fixé par deux amoureux, 94.

CHANTIER; Un jeune homme quitte le chantier pour se rendre à un autre camp, 125.

CHAPEAU; Pour cacher une blessure reçue au cuir chevelu, quand il était chef de voleurs, un domestique porte sans cesse son chapeau sur la tête, 212.

CHAPELLE logée au haut d'une montagne où un troupeau de moutons se rend entendre la messe, 82.

CHARITÉ; Un roi fait la charité à une vieille dame: il lui donne la moitié d'un sou, 24s.

CHARPENTIER; Un valet trouve un ancien vilebrequin chez un vieux charpentier, 23.

CHARRETTE; Un vieillard voyage dans une charrette tirée par un bœuf, 214.

CHASSE; Dans le but de mériter la couronne du roi s'ils rapportent l'oiseau le plus rare, trois frères vont à la chasse. L'un d'eux, Ti-Jean, se perd dans la forêt, délivre la princesse du roi et la reçoit comme épouse, 159ss; Depuis son retour au château, un prince, ne trouvant pas sa femme, se distrait en allant chaque jour à la chasse, 190; Un jeune garçon fait vivre sa sœur au moyen de la chasse et de la pêche, 191.

CHASSEURS; Un roi, dont la fille a été enlevée, promet sa fille et sa couronne à quiconque lui rapportera l'oiseau le plus rare, 159; Nombre de chasseurs parcourent la forêt et se rassemblent au château du roi, lors d'un grand banquet, 159–163s.

CHAT; Un chat mange la nourriture destinée à Ti-Jean. Ce dernier tue l'animal, 132; Exilée dans une île éloignée, une jeune fille reçoit la visite d'un chat jaune qui a l'usage de la parole. Ce chat lui apportera des provisions et finalement lui amènera son bien-aimé, 267s.

CHÂTEAU; Le roi retourne à son château faire l'essai d'objets qu'il croit magiques, 11ss; Château souterrain où Ti-Jean épouse une jolie princesse et devient roi de l'univers, 27; Ti-Jean retourne au château du roi dont il a sauvé la vie, accompagné de sa femme et de sa fille, 29; Ti-Jean et sa femme retournent vivre au château du roi, 32; Le père de Thomas-Clé ramène au château une sauvagesse vendue en esclavage par son fils, 69; Un jeune homme, à la recherche de sa sœur, parvient à un château situé dans un désert, 79; Un roi, dont la princesse a été enlevée, promet cette fille en mariage à quiconque lui rapportera l'oiseau le plus rare. Ti-Jean, en chassant, découvre le château où la princesse est prisonnière, il la délivre. Le roi fait un festin dans son château et découvre que Ti-Jean est le sauveteur de sa fille. Il la donne comme épouse à Ti-Jean qui reçoit aussi la couronne du roi, 159 à 164; Incapables de trouver la maison où a lieu une danse, trois jeunes filles se guident sur une lumière et aboutissent à un château, 186; Un vieux pêcheur demeure près d'un château bâti sur le bord d'un lac. Il pêche du poisson qu'il vend au roi. Le fils du pêcheur, Pierre, et le fils du roi, Jacques, partent à la conquête d'une princesse qui demeure sur la montagne enchantée. Ils logent dans un château hanté, en cours de route. Sur la montagne enchantée, ils rencontrent une princesse qui les amène au château de son père; il y accomplissent des tâches difficiles avant de revenir en compagnie de la princesse qui les a aidés, 235–245; Un prince, transformé en chat, est délivré par un jeune marié qui tranche le cou de l'animal. Il continue à mener sa vie de prince dans un château, 271.

CHÂTIMENT; La vieille reine et la sorcière, qui avaient cherché à faire mourir deux princes d'une grande beauté, reçoivent leur châtiment de l'Oiseau de Vérité, 196; Un chef de voleurs, démasqué au cours d'un banquet, reçoit le châtiment de ses crimes: l'écartèlement, 216.

CHAUDRON qui fabrique de la soupe sous l'effet d'un fouet, 11 ; Deux compagnons vident un chaudron où mijotait un gigot de mouton, 88.

CHEMIN ; Un roi exige d'un jeune prince qu'il fasse une route et bâtisse un pont dans une journée, 242 ; Un message mystérieux annonce que les voyageurs s'exposent à perdre la vie, s'ils utilisent tel nouveau chemin qui enjambe une rivière au moyen d'un pont de cristal, 244.

CHEVAUX ; Ti-Jean fait croire au roi qu'il existe, au fond de la mer, des chevaux d'une grande beauté, 15 ; Ti-Jean s'achète une paire de chevaux et un carrosse pour se rendre chez ses parents, 30 ; Un homme à cheval est pourchassé par un groupe de revenants, 75 ; Une femme prépare un beau carrosse tiré par deux beaux chevaux pour son mari qui part en voyage. En route, il perd son carrosse et ses chevaux en jouant aux cartes, 96 ; Pierrot s'occupe de soigner les chevaux d'une jeune femme, 98 ; Une fois rendus aux pieds de la montagne enchantée, deux voyageurs tuent leurs chevaux et s'enveloppent dans les peaux ; des aigles puissants les déposent au sommet de la montagne, 238s.

CHEVEUX ; Un mari qui veut dompter sa femme de son entêtement, la tient par les cheveux au-dessus de l'eau du puits, 121 ; Ti-Jean après avoir détruit le génie qui gardait un gros château, découvre une princesse aux cheveux d'or, 162.

CHÈVRE qui, selon Ti-Jean, fabrique de l'argent, 12.

CHICANE ; La femme de Ti-Jean simule une chicane avec ce dernier devant le roi, 12 ; Chicane entre une mère et ses deux enfants à la vue d'un chaudron vide, 88s ; Chicane provoquée entre trois géants par des coups invisibles qui s'attaquent aux verrues de leur nez, 160s.

CHIEN ; Un chien dévore la nourriture destinée à Ti-Jean. Ce dernier assomme l'animal sur un mur et le lance au loin, 132 ; Une reine tente de faire croire à sa bru, nouvelle maman, qu'elle a donné naissance à un chien et une chienne, 188.

CHIENNE ; Naufragé sur une île, Ti-Jean est conduit à un château souterrain par une petite chienne. Cette chienne donnera conseil à Ti-Jean qui épousera une belle princesse et deviendra roi de l'univers. La chienne l'aidera à sortir du château souterrain, 26s ; Un génie qui vit sous les dehors d'une petite chienne garde un château où une princesse est prisonnière. Cette chienne a un seul point vulnérable : une bande blanche sur la poitrine. Ti-Jean abat la chienne au moyen d'une flèche, 162 ; Une reine affirme à sa bru, maman de deux jumeaux, qu'elle a donné naissance à un chien et à une chienne, 188.

CLAQUE ; Un paroissien donne une claque sur le fessier nu d'un jeune homme. Ce dernier l'imite en donnant une claque sur le fessier d'une dame placée devant lui, 109.

COCHONS ; Ti-Jean devient gardien d'un troupeau de cochons, propriété du seigneur, 133.

COFFRE ; Dans un château gardé par un génie, Ti-Jean découvre des armes, de l'or, de l'argent, une princesse et des coffres remplis de richesses, 162 ; Par crainte des voleurs, une jeune fille se prépare à transporter le coffre où son père dépose son argent, 210.

COFFRET ; Un bûcheron trouve un coffret de tôle qu'il rapporte à la maison. Il jette le coffret sous la base du four à pain. Sa femme trouve le coffret et découvre qu'il est rempli d'argent, 115.

COLÈRE ; La colère du roi éclate en constatant qu'il a été dupé pour la quatrième fois. Il menace Ti-Jean de mort, 14 ; Colère d'un père en constatant la désobéissance de son fils, 31, 99 ; Colère du meunier avare en s'apercevant que sa femme sert un repas

copieux aux visiteurs, 54s ; Colère furieuse du père de Thomas-Clé qui constate que ce dernier a vendu comme esclave une sauvagesse qui lui a sauvé la vie, 69s.

COLIQUE ; Un chef de voleurs, se sentant découvert au cours d'un banquet, veut sortir de l'édifice sous prétexte d'une colique, 215s.

COLLINE ; Au sommet d'une colline, un passant aperçoit une église en ruine où il voit une lumière, 75.

COMÉDIE ; À la vue d'un voleur caché sous un lit, une jeune fille joue la comédie en se montrant optimiste et en révélant tout haut ce qu'elle entend faire, 210.

COMMANDE ; Pour corriger un commerçant malhonnête, un avocat exige que le commerçant remplisse une commande : du tabac à chiquer en assez grande quantité pour que, placées bout à bout, les tablettes de tabac couvrent la distance séparant l'oreille droite de l'orteil gauche de son client. Or cet orteil gauche a été coupé et est resté à plus de deux cents milles de distance, 280.

COMMERÇANT ; Le père d'une jeune fille est un commerçant important, 95.

COMMIS ; Une jeune fille fixe un rendez-vous avec un commis. Ce dernier se présente à la chambre de son amante, à l'heure dite, mais reçoit une poubelle sur la tête, 94.

COMMUNION ; Au moment de la communion, un troupeau de moutons s'approche pour recevoir le pain eucharistique, 82.

COMPAGNON ; Un jeune homme fait la rencontre d'un Noir. Les deux compagnons font route ensemble, 87 ; Le roi consent au départ de son fils Jacques vers la montagne enchantée, mais il exige que Pierre, fils du pêcheur, soit son compagnon, 237.

CONCOURS ; Série de concours entre Ti-Jean et un géant : qui des deux enfoncera son poing le plus profondément dans un arbre, cracher le plus sec, manger la nourriture la plus chaude, 133ss ; Le roi a promis sa fille et sa couronne à celui qui lui rapportera l'oiseau le plus rare. Trois frères d'une même famille participent au concours, 159.

CONDAMNATION ; Un jeune homme a été forcé par une tempête de coucher chez une sorcière. Pendant la nuit, le fils de la sorcière est assassiné. Le visiteur quitte, tôt le matin, la maison de la sorcière. Il rencontre un chat mystérieux qui lui indique comment se libérer de la condamnation à mort dont il va être victime, 286s.

CONDITION ; Un cartomancien promet de sauver la vie d'un roi à condition que ce dernier lui procure les objets désirés, 23 ; Un cultivateur engage Pierrot-le-paresseux à condition de lui verser le salaire d'un dollar pour une semaine de travail, 93 ; Un pauvre homme accepte de l'argent d'un inconnu. Ce dernier y met une condition : que le pauvre lui appartienne dans un an et un jour, 143 ; Une bête hideuse, indignée de voir qu'un cultivateur a cueilli une rose dans son parterre, lui laisse la vie sauve à condition que le paysan lui amène sa fille cadette dans un an et un jour, 174 ; La Bête offre à La Belle d'aller visiter ses parents, à condition qu'elle ne soit pas plus de deux jours absente, 176 ; Un père sévère permet à ses trois filles d'aller danser, mais à la condition qu'elles reviennent tôt dans la soirée, 185 ; Un cultivateur consent à donner sa fille en mariage à son employé, à condition que la jeune fille veuille accepter le domestique pour époux, 212 ; Un roi accepte d'être le parrain du fils d'un pêcheur, à condition que ce filleul soit élevé au château avec le prince Jacques, né vers la même date, 236 ; Un voyageur accepte de redonner à une princesse ses habits à condition qu'elle lui indique la route de sa demeure, 239 ; Une dame accepte de donner l'hospitalité à un riche voyageur, à condition qu'il la débarrasse d'un bossu. L'hôte en jette trois à l'eau — des cadavres gelés — et se bat avec un quatrième bossu, le mari

de l'hôtesse, qu'il jette également à la rivière, 263 ; Un fermier consent à vendre sa ferme mais à condition que l'acheteur, en plus de payer la somme convenue, ne vende aucun animal du troupeau avant l'extinction de la dette, 277.

CONFIANCE ; Un chef de voleurs demande un emploi chez un cultivateur dont la fille a tué neuf voleurs et blessé le chef. Cet employé conquiert toute la confiance de son patron, 211.

CONFIDENCE ; La cadette de trois sœurs, à la vue d'un beau prince, fait à ses sœurs une confidence : « Si j'épousais ce prince, je lui donnerais deux enfants portant au front, l'un, l'image de la lune, et l'autre, l'image du soleil ! », 186.

CONSEILS ; Une petite vieille conseille à Ti-Jean de s'engager à bord d'un vaisseau et de n'obéir à personne. Plus tard, elle lui conseillera de ne pas tourner le dos au miroir, pendant un jeu de cartes, 26, 30 ; Une petite chienne conseille à Ti-Jean de se peigner les cheveux vers le côté droit ; ainsi peigné, il incitera la plus belle princesse de l'univers à le choisir pour époux, 27 ; Un berger mystérieux conseille à son beau-frère d'embarquer sur le dos du bélier pour traverser une rivière tumultueuse, 80s.

CONSENTEMENT d'une paysanne à vendre ses bœufs à deux passants, 47 ; Une jeune fille finit par donner son consentement à un projet de mariage avec un homme qu'elle n'aime pas, 212.

CONSOMMATION ; Deux copains offrent une consommation à un jeune inconnu. Le jeune se croit obligé de leur offrir une consommation à son tour, 108.

CONSULTATION ; Une reine va consulter une sorcière pour lui demander de faire disparaître sa bru et ses deux enfants, 187.

CONTRAT ; Ti-Jean s'engage chez un seigneur qui exige de son employé un contrat signé : le premier à perdre patience se fait enlever, au moyen d'un couteau, une lanière de peau allant du cou jusqu'au fessier, 131.

CONVERSATION ; Pierrot écoute la conversation entre deux amoureux qui se fixent un rendez-vous, 94 ; Conversation entre Pierrot et un gros commerçant, 95 ; Conversation de Ti-Jean et de la princesse aux cheveux d'or gardée prisonnière par un génie, 162s ; Conversation entre la Bête et La Belle, lors de leur première rencontre, 176.

COQ ; Ti-Jean tue un coq, renferme le sang de la volaille dans un boyau qu'il attache au cou de sa femme, 12.

COQUE ; Une jeune fille exilée sur une île éloignée trouve refuge dans la coque d'un bâtiment échoué sur la plage, 267.

CORBEILLE ; Une reine, jalouse de sa bru et de ses deux jolis jumeaux, place les enfants dans une corbeille et charge deux domestiques de les jeter dans la forêt. Les domestiques suspendent la corbeille à une branche d'arbre, 188.

CORDONNIER ; Un cordonnier et sa femme font un pari : le premier qui parlera devra préparer le déjeuner. Un passant demande des renseignements aux deux personnages ; personne ne répond. Le passant fait des mamours à la paysanne ; le mari jaloux donne les renseignements et perd le pari, 59s.

COSTUME ; Ti-Jean revêt le costume misérable qu'il portait lors de son départ de la maison paternelle, 30 ; Pierrot revêt son costume de prince et se présente devant son père, 99s.

COTILLON ; Un homme aperçoit, la nuit, des hommes et des femmes qui dansent dans une église, vêtus d'un cotillon, 121.

COU ; Ti-Jean attache un boyau de sang dans le cou de sa femme afin de simuler un assassinat devant le roi, 12 ; Des voleurs veulent pénétrer dans une maison de cultivateur en s'introduisant par un trou qui débouche dans la cave ; une jeune fille attend chaque voleur, et, armée d'un sabre, elle leur tranche le cou, 210 ; Un jeune homme pauvre, enrichi et protégé par un chat mystérieux, finit par accepter de couper le cou de ce chat, au moyen d'une hache. Il délivre ainsi un beau prince, 271.

COUPLE ; Un couple sans progéniture, fait un vœu afin d'avoir un enfant, 67.

COURONNE ; Un roi promet sa couronne et sa princesse à quiconque lui rapportera l'oiseau le plus rare. Ti-Jean délivre la princesse, la reçoit comme épouse, en plus de la couronne du roi, 159–164.

COUTEAU ; Ti-Jean perce de son couteau, un boyau de sang suspendu au cou de sa femme, 12 ; Le roi met fin aux reproches de sa reine en la perçant de son couteau, 12s ; Le perdant d'un pari doit se faire enlever au moyen d'un couteau, une lanière de peau depuis le nœud du cou jusqu'au fessier. Ti-Jean se sert du couteau du seigneur pour lui enlever la lanière dont il est question dans le pari. Ti-Jean et le géant se servent aussi d'un couteau pour se fendre l'estomac, 131–135.

CRACHAT ; Concours de force entre deux adversaires : lequel des deux peut cracher le plus sec. Le géant parvient à diriger un gros crachat non loin de Ti-Jean. Ce dernier tire un coup de pistolet à la figure du géant pour lui prouver qu'il crache sec, 134.

CRAINTE ; Thomas-Clé ne voulait par ramener la sauvagesse au château de son père par crainte de l'indignation de ce dernier, 69.

CRÊPES ; La femme d'un bûcheron emploie l'argent trouvé dans un coffret pour acheter de la farine et faire cuire des crêpes qu'elle place dans les branches d'un arbre sous lequel dort son mari, 115s.

CRIN ; Une femme récemment décédée saisit la queue d'un cheval et en arrache le crin, 76.

CRIS ; Guidé par des voix et des cris venant d'un arbre, un bûcheron trouve une corbeille contenant deux beaux enfants, 188.

CRISE ; Une sauvagesse, devenue esclave, fait une crise et ne cesse de répéter le nom de Thomas-Clé, 69.

CUISINIER ; Les cuisiniers du seigneur annoncent à Ti-Jean que sa nourriture a été mangée par un chien, un chat, 132.

CULTIVATEUR ; Deux passants font croire à un cultivateur que des bœufs instruits deviennent avocats. Le cultivateur vend ses deux bœufs aux passants. Ceux-ci promettent que les bœufs, une fois devenus avocats, donneront de l'argent à ceux qui les ont élevés. Le cultivateur rendra visite plus tard aux deux bœufs devenus avocats, 47s ; Un jeune garçon se trouve un emploi, pendant une semaine, chez un cultivateur. Ce, dernier lui paie le salaire d'un dollar, 93 ; Un cultivateur, père de trois filles, affectionne surtout la cadette appelée La Belle. Pour faire plaisir à cette dernière, il cueille des fleurs dans un parterre où une bête immonde la force à lui amener sa cadette. La Belle, 173s ; Un cultivateur a trois filles dont la cadette est très jolie. Il permet à ses filles d'aller danser, mais elles ne trouvent pas la maison où a lieu la danse. Elles aboutissent à un château où un prince entend leur conversation. Le prince vient trouver le cultivateur et lui demande sa cadette en mariage. Il la lui accorde, 185ss ; À l'occasion de la maladie d'un parent, un cultivateur quitte sa maison en compagnie de sa femme, et laisse sa fille unique pour surveiller la maison. Dix voleurs se présentent ; la gardienne en tue neuf et laisse aller le dixième. Plus tard, le cultivateur emploie ce voleur comme domestique et lui donne sa fille en mariage, 209ss.

CURÉ ; Le Curé d'une paroisse très pauvre ne mangeait autre chose que de la sauce. Pendant la messe, la servante l'avertit, en chantant, que la sauce est trop claire. Le Curé lui dit, en chantant, comment l'épaissir, 147 ; Dans une paroisse aux mœurs relâchées, le Curé essaie de sermonner ses ouailles mais il ne réussit pas à leur donner la crainte de Dieu. Il tente donc de frapper un grand coup, en faisant descendre le feu du ciel, en plein milieu d'un sermon, 151 ; Demandé en hâte par un cultivateur pour aller chasser le diable, un Curé se dirige vers un grenier, muni d'eau bénite et d'une étole, 155 ; À la fin des boucheries d'automne, un Curé surprend un vieux paresseux en train de lui voler sa viande. Il le suit jusqu'à sa maison, grâce à la voix de la vieille épouse du voleur, 229.

DAME ; Assis derrière une paroissienne à l'église, un jeune homme qui reçoit une claque se croit obligé de donner une autre claque à la dame placée devant lui, 109.

DANSE ; Des gens sont forcés de danser au son d'un violon magique, 22–25 ; Danse de revenants dans une église, 75 ; Trois jeunes filles de cultivateur obtiennent de leur père très sévère la permission d'aller à une danse chez le voisin, 185.

DÉCISION ; Un jeune homme prend la décision de se mettre à la recherche de sa sœur, 79 et 81 ; Malgré le peu d'encouragement de leur mère, trois frères prennent la décision de participer à un concours organisé par le roi pour avoir l'oiseau le plus rare, 159ss ; Incapables de trouver la maison où a lieu la danse, trois jeunes filles prennent la décision de revenir chez elles, 186 ; Dès qu'ils se rendent compte qu'ils sont des orphelins adoptés, deux enfants prennent la décision de quitter, la nuit, leurs parents adoptifs, 190 ; Obligés de s'absenter, un cultivateur et sa femme prennent la décision de laisser leur fille garder la maison, avec l'aide d'une jeune voisine, 209 ; Pour s'empêcher de mourir de faim pendant l'hiver, un vieux paresseux prend la décision d'aller en compagnie de sa vieille, voler de la viande fraîche au presbytère, 227 ; Un voyageur tue un bossu, croyant que c'est un cadavre qui a repris vie. Mais le dernier bossu est le mari de son hôtesse. Il prend la décision de remplacer le mari, 263s ; Un père, après avoir refusé à sa fille d'épouser le fils d'un pauvre homme, prend la décision de faire transporter sa fille sur une île éloignée, 267.

DÉCOURAGEMENT ; Malgré les propos d'une mère pour provoquer le découragement de Ti-Jean, ce dernier prend la décision d'aller à la chasse en vue de se mériter la fille du roi, 159.

DÉCOUVERTE ; Un jeune homme fait la découverte de sa sœur dans un château au milieu d'un désert, 79.

DÉFENSE ; Un père fait une sévère défense à tous ses enfants de révéler aux deux derniers de la famille qu'ils sont des orphelins trouvés en forêt, 189.

DÉJEUNER ; Dispute entre un cordonnier et sa femme : lequel des deux devra préparer le déjeuner, 59 ; Un vieil hôte offre à déjeuner à un voyageur forestier avant que celui-ci ne reprenne sa route, 126s.

DEMANDE ; Un chat mystérieux — prince métamorphosé en chat — fait à une sorcière une demande de nourriture pour une fille exilée dans une île éloignée. Après sa condamnation à mort, un jeune homme a le privilège de faire une demande, 268s.

DÉPART de Ti-Jean de la maison paternelle, 21 ; Départ d'un fils qui se met en route à la recherche de sa sœur, 79 ; Départ d'un fils pour se trouver un emploi, 159s.

DÉPENSES ; Un pauvre homme enrichi par le diable se livre à de folles dépenses : divertissements et habits, 143.

DÉRIVE ; Suite à un naufrage, Thomas-Clé s'agrippe à l'épave du bâtiment et s'en va, à la dérive, 67.

DÉSERT ; Un jeune homme, à la recherche de sa sœur, parvient à un château situé dans un désert, 79.

DÉSERTION ; À la suite d'une indiscrétion révélant à deux enfants qu'ils sont des orphelins adoptés, ces derniers désertent la maison, à la faveur de la nuit, 190.

DÉSHONNEUR ; Les parents de Thomas-Clé craignent le déshonneur en voyant leur fils apprendre plus de mal que de bien, 67.

DÉSIR ; Grand désir d'un couple : devenir père et mère d'un enfant, 67.

DÉSORDRE ; Au retour de La Belle au château, après sa visite chez ses parents, elle trouve tout en désordre, 177.

DÉTRESSE ; Signal de détresse qu'aperçoit un capitaine scrutant l'horizon au moyen de sa longue-vue, 68.

DEVINETTE ; Une femme qui a transformé son mari en une bête emplumée, propose une devinette au diable : quel est le nom de cette bête ?, 144.

DIABLE ; Une famille compte sur un gigot de mouton pour souper, en forêt. Le repas est disparu... On attribue au diable ce larcin. Un Noir qui s'est introduit dans la cabane se montre... et chasse la famille, 89 ; Un pauvre homme a fait un pacte avec un inconnu et s'aperçoit qu'il a traité avec le diable, 143.

DIFFICULTÉS ; Pour décourager Ti-Jean qui veut aller chasser et ainsi se mériter une princesse, une mère lui prédit bien des difficultés. Ti-Jean parvient cependant à épouser la fille du roi, 159s.

DÎME ; Dans une paroisse, un curé ne recevait presque pas de dîme. Il vivait pauvrement, 147.

DIRECTION ; Après avoir obtenu la permission d'aller danser, trois jeunes filles prennent, par erreur, une mauvaise direction et aboutissent à un château habité par un seul prince, 186.

DISETTE ; Une disette de nourriture causée par une épidémie chez les troupeaux fait monter le prix de la viande, 277.

DISCOURS ; Au cours d'un banquet, le roi fait un bref discours et demande à tous les invités de raconter une histoire, 163 ; Discours de Ti-Jean à la fin du banquet où va être jugé le gagnant d'un concours organisé par le roi, 164.

DISCUSSION ; Un mari, qui vient d'apporter deux bébés trouvés en forêt, a une longue discussion avec sa femme à propos de l'adoption des deux enfants, 189.

DISPUTE entre une femme entêtée et son mari. Elle le traite de pouilleux, 121.

DISTANCE ; Un avocat exige d'un commerçant qu'il lui fournisse assez de tabac à chiquer pour que les tablettes de tabac, placées bout à bout, couvrent la distance séparant l'oreille droite de l'orteil gauche de son client. Or l'orteil gauche du client est à plus de deux cents milles de distance, 280.

DOIGT ; Un prince changé en bête passe une belle bague au doigt d'une jeune fille appelée La Belle, 176.

DOMESTIQUES ; Une reine charge deux domestiques de la débarrasser de sa bru et de ses deux enfants, 188 ; Un chef de voleurs s'engage comme domestique chez un cultivateur dont la fille a tué neuf voleurs et a blessé leur chef, 211.

DOULEUR ; Une jeune maman qui a mis au monde deux jolis jumeaux ne supporte pas sans douleur l'affirmation de la reine tentant de lui faire croire qu'elle a accouché d'un chien et d'une chienne, 188.

DOUTE ; Après s'être battus entre eux, trois géants ont des doutes sur la cause de leur altercation, 161.

DRAGON ; Pendant la nuit des noces, un dragon veut s'introduire dans la chambre nuptiale pour mettre à mort les nouveaux époux, 245.

EAU ; Le roi se dirige vers la rivière pour jeter Ti-Jean à l'eau, 15 ; Muni d'eau bénite, d'un goupillon et d'une étole, un curé tente de déloger le diable d'une remise à grain, 155 ; Une sorcière conseille à deux jumeaux de se procurer de l'eau merveilleuse qui donne une jeunesse de quinze ans. Elle leur cache que cette fontaine est gardée par quatre lions, 193.

ÉCARTÈLEMENT ; Un chef de voleurs est condamné à l'écartèlement, 216.

ÉCHAFAUD ; Voyant une forme inconnue s'approcher, un père croit y reconnaître un échafaud emporté par le vent, 109.

ÉCHANTILLON ; Un homme demande à ses deux beaux-frères, qui partent, chacun leur tour, à la suite d'un troupeau de moutons, de ramener un échantillon de la nourriture des bêtes, 80s.

ÉCHELLE ; Une jeune amoureuse glisse une échelle à son prétendant pour le faire monter à sa chambre, 94 ; Trois géants grimpés, l'un sur les épaules de l'autre, constituent une sorte d'échelle qui permet à Ti-Jean d'atteindre la fenêtre d'un château dépourvu de porte, 162.

ÉCLOSION ; Un bûcheron croit avoir couvé des œufs jusqu'à leur éclosion, 116.

ÉCONOMIES ; Un richard refuse la main de sa fille à un jeune homme pauvre. La fille donne ses économies à son amant, et ce dernier achète une propriété. Il obtient ainsi la main de la fille, 277.

ÉCORCE ; Ti-Jean replace l'écorce sur un arbre dans lequel il a percé un trou de tarière pour enfoncer son poing dans le bouleau plus profondément que le géant, 133.

ÉCRITEAU ; Ti-Jean fait placer un écriteau à l'entrée d'un hôtel : « Je lis le passé et prédis l'avenir », 22.

ÉDUCATION ; La richesse des parents de Thomas-Clé permet à ce dernier de fréquenter le collège et d'y recevoir une bonne éducation, 67.

ÉGAREMENT de Ti-Jean au milieu de la forêt ; il passe la nuit dans une vieille souche et par les trous de sa cachette il voit passer trois géants, 160.

ÉGLISE ; Le roi laisse Ti-Jean dans un sac à la porte de l'église et va réciter une prière à son intention. Entre-temps, Ti-Jean convainc un passant de prendre sa place, 14 ; Des revenants dansent dans une vieille église en ruine, 75 ; Un jeune homme se rend à l'église pour entendre la messe, 108s.

EMBARCATION ; Un chat mystérieux commande à un amant de se procurer une embarcation et de suivre son sillage sur l'eau. Le jeune homme retrouve sa bien-aimée exilée sur une île, 270.

EMBARRAS ; Embarras des parents à la vue des affronts de leur fils à une princesse, 98s.

ÉMOTION ; Pendant un sermon, un curé stimule l'émotion de ses auditeurs en faisant descendre le feu du ciel, 151.

EMPLOI ; Ti-Jean demande un emploi comme capitaine à bord d'un vaisseau, 26 ; Un jeune homme part, en forêt, à la recherche d'un emploi, 87 ; Un jeune garçon Pierrot-le-paresseux, part à la recherche d'un emploi, 93 ; Un voleur qui a failli être tué par une jeune fille de cultivateur va demander un emploi à la ferme de ce paysan pour mieux se venger de la fille, 211.

EMPRUNT ; De jeunes agriculteurs font un emprunt pour acheter des grains et des engrais. Ils obtiennent un succès inespéré, 277.

ENFANTS ; Une reine, jalouse de la beauté des deux enfants de sa bru, les place dans un panier et charge deux domestiques de les déposer dans la forêt, 188 ; Un très jeune enfant rend la vie à Pierre changé en statue de sel, en grattant la statue au moyen d'une légère épée merveilleuse, 246s ; Un couple sans enfant demeure au bord d'une importante rivière, près d'un pont, 263.

ENTÊTEMENT d'une femme qui ne cesse de répéter à son mari qu'il est un pouilleux, 121 ; Entêtement d'un fils qui veut aller travailler chez le seigneur, 131.

ENTRETIEN ; Un roi exigeant a un entretien avec deux jeunes voyageurs qui demandent à loger au château, 240.

ÉPAULES ; Trois géants grimpent sur les épaules, l'un de l'autre, pour permettre à Ti-Jean de s'introduire dans un château privé de porte, 162.

ÉPAVE ; Deux naufragés s'agrippent à une épave et parviennent à se rendre sur une île, 67.

ÉPÉES ; Un homme, assis dans un cerceuil qu'on a introduit dans un château hanté, recommande de monter au deuxième étage pour y trouver une vieille épée magique parmi des sabres, 238s.

ÉPIDÉMIE ; À la suite d'une épidémie, le bétail devient rare et la viande est difficile à acheter. Un nouveau fermier profite de la disette de nourriture pour améliorer son troupeau, 277.

ÉQUIPAGE ; Un père procure à son fils un navire et un équipage. Le navire fait naufrage au cours d'une violente tempête. Une partie de l'équipage périt, 67.

ESCALIER ; Un cochon, guidé par des pois éparpillés sur le parcours d'un fermier, parvient à gravir un escalier et à s'introduire dans un grenier. Le cochon s'enfuira par le même escalier, en y culbutant un Curé venu chasser le diable et le propriétaire du grain, 155.

ESCLAVES ; Thomas-Clé vend à un marchand d'esclaves, la sauvagesse qui lui a sauvé la vie. La nouvelle esclave est enfermée dans une cabane. Elle sera libérée par le père de Thomas-Clé, 69.

ÉTOLE ; Muni d'eau bénite, d'un goupillon et d'une étole, un Curé tente de déloger le diable d'une remise à grain, 155.

ÉTOUPE ; Un Curé, pour émouvoir ses paroissiens, leur annonce que le feu du ciel va descendre sur eux. Il s'est entendu avec le sacristain pour enflammer un paquet d'étoupe qu'il lance de la voûte de l'église, 151.

ÉTUDES ; Deux passants font croire à un couple de paysans qu'ils envoient les bœufs aux études pour en faire des avocats, 47 ; Pierre, fils du pêcheur, a été élevé au château avec le prince Jacques. Les deux enfants font leurs études ensemble. Pierre se montre plus intelligent que Jacques, 236.

EXCUSES ; Un paysan s'excuse à une dame distinguée de la mauvaise conduite de son fils, 98.

EXHORTATION ; Un vieux paresseux déclare à sa femme qu'il veut aller voler de la viande fraîche chez le Curé. Sa vieille femme lui fait une exhortation pour le détourner de son projet, 227s.

EXPLICATION ; Un prince donne l'explication de sa métamorphose en bête, 178.

FACILITÉ ; Pierre, fils du pêcheur, étudie avec Jacques, fils du roi ; les maîtres remarquent que Pierre a beaucoup plus de facilité à s'instruire que Jacques, 236.

FAIM ; Deux compagnons, poussés par la faim, vident un chaudron où mijotait un gigot de mouton, 88 ; Un bûcheron apaise sa faim avec des crêpes trouvées dans un arbre, 115 ; Dans une paroisse pauvre, le Curé souffrait de la faim comme les autres, 155.

FAMILLE ; Marié depuis quelque temps, Pierrot décide d'aller visiter sa famille, 96 ; Une famille assez à l'aise se compose des parents et d'une fille unique. Le voisin était très pauvre et n'avait qu'un garçon, 267.

FARINE ; La femme du meunier croit parler à son mari alors que son interlocuteur est couvert de farine, 54 ; La servante d'un pauvre Curé ne dispose que de farine pour faire de la sauce à son patron, 147.

FAVEUR ; Après avoir enrichi un jeune homme pauvre et lui avoir préparé un bon mariage, un chat mystérieux demande à son protégé une faveur : lui couper le cou, 270s.

FÉE ; Dans un souterrain, Ti-Jean fait la rencontre d'une fée. Cette dernière lui explique comment parvenir à épouser la plus belle princesse de l'univers. Après la réussite de Ti-Jean, la fée unit la princesse à Ti-Jean par le mariage, 27 ; Une reine qui déteste sa bru, va visiter une mauvaise fée et lui demande son aide pour faire disparaître la femme de son fils parti en guerre. Cette fée tentera en vain de satisfaire la reine, 187ss ; Une bonne fée vient en aide à deux enfants qui se sont installés dans la forêt et qu'une méchante sorcière cherche à trahir, 190s.

FEMME ; La femme de Ti-Jean est apparemment mise à mort devant le roi, et ressuscitée par la vertu d'un soi-disant sifflet magique, 12s ; La femme du meunier sert un repas copieux à un jeune garçon et son père en interprétant gauchement les avertissements de son mari. Elle se rend à la laiterie lui chercher de la crème et la donne aux invités croyant la donner au meunier, 54s ; Une femme plaide auprès de son mari pour que son fils se rende à la messe, 108 ; La femme d'un bûcheron trouve un coffret rempli d'argent sous la base de son four à pain. Elle achète de la farine et fait cuire des crêpes pour son mari, en forêt. Pendant qu'il sommeille sous un arbre, la femme place les crêpes dans les branches au-dessus de lui et dépose un œuf à son côté. Le bûcheron croit à une pluie de crêpes. Après plusieurs jours, le bûcheron croit pouvoir pondre des œufs. Sa femme lui fait croire qu'il a couvé un lièvre au lieu d'un poulain, 115s ; Une femme entêtée ne cesse de répéter à son mari qu'il est un pouilleux. Le mari l'emmène au puits et menace de lui tenir la tête sous l'eau. La femme continue à l'injurier jusqu'à ce que son mari la sauce complètement à l'eau. Elle lui fait le signe d'écraser des poux, 121 ; Un couple sans enfant demeure au bord d'une rivière, près d'un pont ; la femme vit seule pendant de longues périodes, 263.

FENÊTRE ; Le roi aperçoit, à la fenêtre, la fille de Ti-Jean, 13 ; Au cours d'un banquet, on fait surveiller portes et fenêtres pour décourager les fuyards, 215.

FERME ; Un couple de paysans vivaient sur une ferme en compagnie de leur fils, Ti-Jean, 21 ; Un fils quitte la ferme de son père pour aller travailler en forêt, 87.

FÉROCITÉ ; L'Oiseau de Vérité, à ce que pense une sorcière, est d'une férocité intraitable. Il devrait détruire l'imprudent qui essaie de le capturer, 194ss ; Apparemment gentil avec

la maisonnée, un domestique, ancien chef de voleurs, laisse voir de la férocité dans ses regards quand il se croit seul, 212.

FESTIN; Voir BANQUET.

FÊTE; Un roi organise une grande fête pour célébrer le retour de Ti-Jean, 29.

FEU; Un Curé, au milieu d'un sermon, commande au feu du ciel de descendre sur ses auditeurs endurcis, 151.

FILEUSE; Une fileuse et son mari font un pari: le premier qui parlera devra préparer le déjeuner, 59.

FILLE; Le roi ordonne à Ti-Jean de lui donner sa fille pour réparer une autre tromperie, 13; La princesse de Ti-Jean met au monde une jolie petite fille, 28; Une vieille fille devient patronne de l'hôtel dont Ti-Jean a acquis la propriété, 30; Un meunier avare, père d'une jolie fille, ne permet à personne de la courtiser, 53; Une jeune fille épouse un étranger qui la conduit à son château, au milieu d'un désert, 79; Une jeune fille fait un rendez-vous pour le soir avec son amoureux. Pierrot-le-paresseux entend cette conversation. Un peu avant l'heure du rendez-vous, la nuit venue, Pierrot profite de l'échelle installée par la jeune fille et grimpe dans la chambre de celle-ci sans dévoiler son identité. Bientôt, l'amoureux veut utiliser l'échelle en vue du rendez-vous; la fille, croyant qu'il s'agit d'un intrus, lui lance une poubelle d'ordures sur la tête. Elle apprend plus tard qu'elle a reçu la visite de Pierrot. Elle l'aide à gagner l'amitié de son père et épouse Pierrot, 93ss; Un cultivateur a une fille unique; il s'absente avec sa femme, et confie à sa fille la garde de la maison. Dix voleurs veulent pénétrer dans la maison; elle en tue neuf et estropie le dixième. Elle épouse plus tard ce voleur survivant et, grâce à un vieillard, échappe à la mort, 209ss; Des parents assez à l'aise n'ont qu'une fille; ils s'opposent à son mariage avec le fils du voisin à cause de sa pauvreté. La fille persiste à aimer ce garçon pauvre, mais ses parents la font transporter sur une île éloignée. Elle finit par épouser cet amant, grâce aux faveurs d'un chat jaune ou prince métamorphosé en chat, 267ss; Un richard ne veut pas donner sa fille en mariage à un jeune homme pauvre. La fille donne ses économies personnelles à son amant; ce dernier acquiert une propriété et la main de la fille du richard, 277; Voir aussi PRINCESSE.

FILLETTE; Une fillette remarque qu'on a vidé le chaudron où devait mijoter un gigot de mouton, 88.

FILS; Un an après avoir mangé d'un poisson merveilleux, la femme d'un pêcheur donne naissance à un fils que l'on nomme Pierre et dont le roi est parrain. Il sera élevé avec le prince Jacques né vers la même date, 236; Le fils d'un homme très pauvre se voit refuser la fille du voisin en mariage à cause de sa pauvreté. Aidé par un chat jaune — prince métamorphosé en chat — il parvient à retrouver sa bien-aimée dans une île lointaine et il l'épouse, 267.

FLÉAU; Un seigneur donne à son employé la tâche de battre le grain au fléau, 131s; Un vieux cultivateur battait son grain au fléau et le nettoyait au moyen d'un van, 155.

FLÈCHES; Contrairement à ses frères qui utilisent un fusil de chasse, Ti-Jean utilise un arc et des flèches. Après avoir enlevé des verrues du nez de trois géants, il tue un génie caché sous la forme d'une petite chienne, 160ss.

FLEURS; La cadette de trois filles demande à son père des fleurs pour cadeau. Le père obtient ces fleurs mais se voit forcé de donner sa fille cadette à une bête hideuse, 173s.

FLORINE ; Une princesse aux cheveux d'or nommée Florine donne à Ti-Jean, son sauveteur, en cadeau, un beau mouchoir portant l'empreinte de la couronne royale et son nom de princesse, 163.

FOI ; Expression « foi de géant » équivaut à une sorte de serment, 161.

FONDATION ; Des voleurs tentent de s'introduire dans une maison en perçant un trou dans les fondations, 210.

FORCE ; Un jeune homme, privé de nourriture, manque de force pour franchir un fossé, 53.

FORÊT ; Un jeune homme prend la route de la forêt pour y trouver un emploi. À son retour, au printemps, il parvient à une petite maison, au milieu de la forêt, 87s ; Un bûcheron se rendait en forêt couper du bois. Sa femme vient lui apporter son dîner en forêt, 115s ; Parti pour chasser l'oiseau le plus rare, Ti-Jean se perd en forêt, découvre un château, délivre une princesse et l'épouse avec l'assentiment du roi, 160ss ; La femme d'un prince persécutée par la reine, sa belle-mère, est abandonnée seule dans la forêt. Ses deux enfants, déposés dans une corbeille attachée à une branche d'arbre, sont trouvés et adoptés par un bûcheron. Plus tard, ces deux jumeaux désertent leurs parents adoptifs et se bâtissent une demeure dans une clairière de la forêt. Leur père, un prince, retrouve cette demeure au cours d'une excursion de chasse, en forêt, 189.

FORMULE ; Un chat mystérieux conseille à un jeune homme d'utiliser une formule magique pour se libérer d'une condamnation à mort, 269.

FORTUNE ; Ti-Jean perd sa fortune en jouant aux cartes, 29.

FOSSÉ ; Un jeune homme, affaibli par la faim, se voit tomber dans un fossé. Plus tard, son père l'accompagnant verra à ce qu'il prenne un bon repas et il parviendra à sauter par-dessus le fossé, 53ss.

FOU ; Ti-Jean, le cadet de trois frères, est considéré comme le plus fou de la famille ; ses aventures en font le plus intelligent de tous, 159 ; Pour ne pas compromettre une malheureuse femme qu'il a cachée dans sa charrette, sous un tas de paille, un vieillard répond des sottises et passe pour fou, 215.

FOUET ; Soi-disant fouet magique qui fait chauffer de la soupe, 11 ; Le roi achète de Ti-Jean un fouet et une chèvre, supposément magiques, 11ss ; Le père de Thomas-Clé enferme son fils dans un cachot et lui fait donner des coups de fouet pour le punir d'avoir vendu une sauvagesse comme esclave, 69.

FOUR ; Un bûcheron jette un coffret sous la base d'un four à pain, 115.

FRÈRES ; Les deux frères d'une femme mariée à un berger, tentent, un à la suite de l'autre, d'exécuter une tâche apparemment facile : ramener un échantillon de nourriture d'un troupeau de moutons. Le premier frère ne réussit pas, et est chassé du château. Le deuxième frère, Ti-Jean, accomplit la tâche et devient, avec sa sœur, propriétaire du château, 80s ; Trois frères dont Ti-Jean, tentent de tuer l'oiseau le plus rare de la forêt et de se mériter ainsi la fille du roi. Seul Ti-Jean a une chasse fructueuse, puisqu'il délivre la princesse du roi et l'épouse, 159ss.

FROID ; Une dame assassine trois bossus, l'un aprés l'autre, place les cadavres au froid et les fait geler. Ensuite, elle les fait jeter à la rivière, l'un après l'autre, en donnant l'impression à son complice qu'il s'agit toujours du même cadavre, 263s.

FRONT ; Deux jumeaux — un garçon et une fille — portent au front, à leur naissance, l'image, l'un, de la lune, et l'autre, du soleil. Un prince observe ce trait de beauté peu ordinaire et en parle à la reine, sa mère. La vieille constate que les enfants qu'elle a cru faire mourir, plusieurs années plus tôt, sont encore vivants, 188ss.

FUITE ; Thomas-Clé décide de prendre la fuite après un long séjour sur une île habitée par des sauvages, 68.

FUREUR d'un jeune homme qui reçoit une poubelle d'ordures à la tête en voulant utiliser une échelle pour visiter son amante, 94.

FUSIL ; Les deux frères de Ti-Jean vont à la chasse en utilisant un fusil ; Ti-Jean se sert d'un arc et de flèches, 159s.

GALETTE ; Une mère prépare un sac de galettes pour son fils qui part en voyage, 21 ; Trois frères qui vont à la chasse, l'un après l'autre, apportent, comme nourriture, un sac de galettes, 159.

GAMIN ; Un gamin remet à Pierrot un billet écrit par une jeune fille, 95.

GARÇON ; Un couple met au monde trois garçons dont le cadet se nomme Ti-Jean, 159 ; Un garçon part à la recherche d'un emploi en forêt. Il s'engage comme bûcheron. Il travaille tout l'hiver. Le printemps venu, il prend la route du retour. Il rencontre un Noir et fait route avec ce dernier. Ils aboutissent à une petite maison en forêt. Le jeune garçon et le Noir s'y installent pour la nuit. Le Noir est pris pour le diable et se tire bien d'embarras. Au soleil levant, les deux compagnons reprennent la route, 87ss ; Un vieux et une vieille étaient les parents de trois garçons dont l'un se nommait Pierrot-le-paresseux, 93 ; Des parents obligent leur jeune garçon sans expérience à assister à la messe en lui recommandant d'imiter les autres. Le jeune garçon se présente à une taverne, imite deux compagnons qui lui offrent un verre. N'ayant pas d'argent pour payer la note, il doit laisser ses pantalons au tavernier. Il se rend à la messe, se fait donner une claque sur le fessier par un paroissien placé derrière lui. Il imite le paroissien et donne une claque sur le fessier d'une dame placée devant lui. Il retourne à la maison, la queue de chemise sur la tête pour imiter la coutume des dames de cette époque, un jour de pluie, 108s ; Une vieille dame, soupçonnée d'être sorcière, a deux garçons, l'un appelé Pas-très-fin, et l'autre, Pas-plus-fin, 267 ; Un garçon se voit refuser la fille d'un richard, en mariage, parce qu'il est trop pauvre. Sa bien-aimée lui donne ses économies et il achète une propriété ; il obtient par le fait même la main de la fille du richard, 277ss.

GÉANT ; Ti-Jean rencontre un géant sur une île. Il mesure sa force à plusieurs reprises avec le géant qui finit par se tuer, 132s ; Trois géants portant une verrue sur le nez s'en vont en forêt en vue de dévaliser un château. Ti-Jean, caché dans une souche enlève leurs verrues à coups de flèches. Ti-Jean s'explique et part en compagnie des géants pour tuer un génie qui garde une princesse prisonnière. Les trois géants se font trancher la tête en tentant d'entrer dans le château par un trou assez étroit, 160 ; Une sorcière conseille à des orphelins de se procurer des saules magiques capables de se transformer en violons. Cependant, la fée espère que ces arbres se transforment en géants furieux, 191.

GÉMISSEMENTS ; Les gémissements d'une jeune femme ligotée à un arbre attirent l'attention d'un vieux charretier qui vient au secours de la malheureuse, 214.

GÉNIE ; Un génie a enlevé la fille d'un roi et garde la princesse captive dans un château qu'il surveille, déguisé sous la forme d'une chienne noire, 162 ; Un prince a été métamorphosé en bête par un génie, 178 ; Un château a été ensorcelé par des génies, 247.

GOUPILLON ; Muni d'eau bénite, d'un goupillon et d'une étole, un Curé tente de déloger le diable d'une réserve de grain, 155.

GRABAT ; Obligé, à cause d'une tempête, de passer la nuit chez une sorcière, un jeune homme couche sur un grabat entre les deux fils de l'hôtesse. Il change de place et de bonnet, pendant la nuit. L'un des fils est assassiné, et le jeune visiteur est accusé du crime, 268.

GRÂCE ; Ti-Jean demande une grâce au roi : de réciter une prière pour lui à l'église avant de se faire jeter à l'eau, 14 ; Le roi demande une grâce à Ti-Jean ; être enfermé dans un sac et jeté à l'eau à l'endroit où se trouvent des chevaux marins, 15.

GRAIN ; Un seigneur donne à son employé la tâche de battre le grain au fléau, 131s ; Un vieux cultivateur battait son grain au fléau, le nettoyait au van et le transportait sac par sac dans une partie de la maison appelée grenier, 155 ; Un prince est forcé par un roi de couper un champ de blé, de battre ce grain, de trier les grains de blé par ordre de grosseur, et de les placer dans des sacs, 241.

GRENIER ; Un cultivateur place ses pois dans un grenier, sous les combles de sa maison. Ce grenier est visité par un cochon que le cultivateur prend pour le diable, 155.

GROTTE ; Sorte de grotte où parviennent deux voyageurs affamés, 88.

GUENILLE ; Au moyen d'une guenille attachée à une perche, une sauvagesse parvient à attirer l'attention d'un bateau passant près d'une île, 68.

GUERRE ; Un prince part pour la guerre et laisse sa femme au château en compagnie de la reine qui nourrit une profonde aversion pour sa bru, 187.

HABILETÉ de Ti-Jean qui parvient, au moyen d'une flèche, à atteindre le seul point vulnérable d'une petite chienne, gardienne d'un château, 162 ; Une vieille dame, soupçonnée d'être sorcière, a développé une si grande habileté qu'elle tue les gens, fait disparaître les voyageurs fortunés, sans attirer les soupçons, 267s.

HABIT ; Habit de papier que confectionne un tailleur à Pierrot-le-paresseux, 93 ; Une jeune fille lance une poubelle d'ordures sur la tête de son amoureux et salit son habit, 94 ; Un père achète un habit à son fils pour permettre à ce dernier de se rendre à la messe, 108 ; Trois princesses ont abandonné leurs habits sur la plage et se baignent dans un lac. Deux voyageurs découvrent les habits des princesses, 239.

HABITUDE ; Un prince, veuf et sans enfant, rend visite à une jolie jeune fille qui demeure en forêt avec son frère ; le prince prend l'habitude de lui rendre visite chaque jour après une excursion de chasse, 191.

HACHE ; Un jeune homme protégé par un chat mystérieux finit par accepter de couper le cou de ce chat au moyen d'une hache. Il libère ainsi un beau prince, 271.

HAINE ; Un nouveau marié révèle à sa jeune épouse que son cœur est plein de haine pour elle ; il lui rappelle qu'elle a tué ses neuf compagnons et qu'elle l'a blessé lui-même au cuir chevelu, 213.

HAVRESAC ; Un voyageur place son havresac près d'un poêle et s'en sert comme oreiller, 126.

HISTOIRE ; Un vieil hôte demande à un voyageur de lui raconter une histoire. Ce dernier dit ne pas en connaître. Le vieillard se contente de cette réponse mais se promet de lui donner la matière nécessaire à raconter une histoire, 125s ; Au cours d'un festin, au château royal, le roi demande à chaque invité de raconter un histoire. Ti-Jean raconte l'histoire de ses aventures qui l'ont amené à délivrer la princesse de l'emprise d'un génie, 163 ; À la fin du repas, l'Oiseau de Vérité commande à chacun des convives de raconter l'histoire de sa vie, 196 ; À la fin d'un repas, le maître de céans demande aux convives de lui raconter une histoire, 216.

HOMME ; Un jeune homme décide de rendre visite à une fille malgré l'avarice du père. Il se rendra chez la fillette plus tard, accompagné de son propre père, 53 ; Un jeune homme s'introduit dans une grotte et va droit au chaudron où mijotait un gigot de mouton, 88 ; Un jeune garçon rencontre, à la porte d'une taverne, deux hommes. En imitant les paroles et gestes de ces deux hommes, il parvient à perdre ses pantalons, 108 ; Un voleur s'est caché sous un lit ; une fillette veut ramasser un ustensile tombé par terre et aperçoit l'homme dans sa cachette, 210 ; Dans un château hanté, un voyageur aperçoit, à minuit, sept personnes qui portent un cercueil ; un homme sort du cercueil et délivre un message, 238ss.

HONTE ; Un père incite son fils à avoir honte de sa mauvaise conduite, 31 ; Honte d'un jeune homme qui n'a pas réussi à ramener un échantillon de la nourriture d'un troupeau de moutons, 80s.

HOSPITALITÉ ; Ti-Jean, de passage en forêt, demande à trois reprises l'hospitalité chez trois vieilles. Les deux premières refusent de le loger mais la troisième vieille consent à le loger pour la nuit, 21ss ; La femme de Pierrot demande l'hospitalité chez les parents de ce dernier, 97 ; Un voyageur demande l'hospitalité à un couple de vieilles gens qui habitent en plein milieu de la forêt, 125 ; Trois bossus demandent successivement l'hospitalité chez une dame. Celle-ci les assassine tous les trois et fait jeter à l'eau leurs cadavres par un riche voyageur qui a demandé l'hospitalité au même endroit, 263s.

HOSTIE ; Un beau-frère ramène à un berger une hostie comme échantillon de la nourriture d'un troupeau de moutons, 82.

HÔTEL ; Ti-Jean parvient à un hôtel et s'y loue une chambre, 25 ; Ti-Jean donne, dans sa chambre d'hôtel, un spectacle avec son violon magique, 25 ; Ti-Jean parvient à un hôtel où il perdra sa fortune à jouer aux cartes, 29 ; Ti-Jean conduit ses parents à l'hôtel qu'il possède, pour y vivre, 32 ; Pierrot s'arrête à un hôtel, pour y loger. Il s'amuse à jouer aux cartes et perd tous ses biens. Sa femme vient à sa recherche, joue aux cartes et gagne les biens que son mari a perdus et gagne aussi l'hôtel, 96s ; Un fermier qui a été victime de la tricherie d'un commerçant attend des semaines et des semaines dans un hôtel, en attendant que son avocat trouve le moyen de tricher le même commerçant malhonnête, 279ss.

HÔTELIER ; Ti-Jean paie à l'hôtellier une part de son compte, 25 ; Un hôtelier gagne tous les biens de Pierrot en jouant aux cartes avec lui. La femme de Pierrot regagne les biens de son mari, 97.

HUMILIATION ; Une reine ne peut accepter l'humiliation causée à la famille royale par son fils qui a épousé la fille d'un cultivateur, 187.

IDÉE ; Une idée vient à l'esprit de Pierrot : se rendre au rendez-vous fixé par deux amoureux, 94.

ÎLE ; Deux naufragés agrippés à une épave parviennent à se rendre sur une île. Sur cette île, Ti-Jean y découvrira un château souterrain, 26 ; Après avoir fait naufrage, Thomas-Clé aboutit sur une île où habitent des tribus sauvages, 67 ; Pour empêcher sa fille d'épouser un amant pauvre, un père la fait transporter sur une île éloignée. L'exilée trouve asile dans la coque d'un navire jeté à la grève, 267.

IMITATION ; Sur le conseil de son père, un jeune garçon imite les gestes de deux hommes, dans une taverne et leur offre un verre. Ne pouvant payer la note, il laisse ses pantalons au tenancier. Il se rend à la messe, se fait claquer le fessier par un paroissien. Il imite ce geste sur une vieille dame placée devant lui, 109 ; Imitation par Ti-Jean de la voix de chaque géant qui entre par un trou étroit, 162.

INCONNU ; Un pauvre homme souhaite obtenir de l'argent et rencontre un inconnu qui n'est autre que le diable, 143 ; Un jeune fermier, qui vient d'être ruiné par le grand tricheur Attrape-Tout, rencontre un inconnu qui lui donne l'adresse d'un grand avocat appelé Arrange-les-Affaires, 278s.

INITIATIVE ; La servante d'un curé pauvre prépare de la sauce pour le déjeuner du curé. Comme sa sauce est trop claire, elle prend l'initiative d'en avertir le curé pendant une messe chantée, 147.

INNOCENT ; En présence des parents de Pierrot, la femme de ce dernier lui demande de faire l'innocent, 97.

INQUIÉTUDE d'une femme en constatant l'absence prolongée de son fils, 109 ; Trois géants s'inquiètent d'avoir reçu des coups d'un ennemi invisible. Ils recherchent en vain cet adversaire. Ils le découvrent — c'est Ti-Jean — après avoir fait la promesse solennelle de n'exercer aucune vengeance. Ti-Jean ressent une certaine inquiétude à la vue d'une immense château dépourvu de porte, 161.

INTELLIGENT ; Ti-Jean, le cadet de trois frères, est considéré par les siens comme demi-fou ; sa débrouillardise dans les voyages prouve qu'il est le plus intelligent de la famille, 159.

INVITATION ; L'organisatrice d'une danse, à la campagne, transmet à trois jeunes filles d'un cultivateur sévère, une invitation de venir danser, 185 ; On organise une fête et lance une invitation à toute la population d'assister au repas, 195.

IVRE ; Ti-Jean s'enivre tout en jouant son violon magique, 25.

JACQUES ; Un an après avoir mangé un poisson merveilleux, une reine met au monde un prince d'une grande beauté que l'on nomme Jacques, 236.

JALOUSIE ; Un cordonnier ressent de la jalousie en voyant sa femme seule dans une chambre avec un vendeur, 60 ; Jalousie de deux sœurs à la vue des belles toilettes de leur sœur cadette qui demeure chez une bête, 176s ; Une reine est jalouse de sa bru et de la beauté des deux enfants auxquels elle a donné naissance, 187 ; l'Oiseau de Vérité est rempli de jalousie en se regardant dans un miroir. Il ne peut supporter qu'un autre oiseau lui ressemble, 195.

JOIE de Pierrot-le-paresseux en constatant qu'une jeune fille veut le recevoir, 95 ; Joie de trois jeunes filles qui reçoivent de leur père leur première permission d'aller danser, 186.

JOUVENCE ; Avec l'aide d'une bonne fée, un jeune orphelin se procure de l'eau de jouvence à une source gardée par des lions, 193.

JUMEAUX ; La cadette de trois sœurs affirme que, si elle épousait un prince, elle lui donnerait deux jumeaux de grande beauté. Elle épouse un prince — qui a entendu cette confidence — et donne naissance à deux enfants dont un fils porte au front l'image de la lune et une fille dont le front est orné d'un soleil, 186.

JUMENT placée dans une chambre à la place de la fille de Ti-Jean, 14.

JUPES ; Pour protéger leur chapeau contre la pluie, les femmes relevaient la première jupe par-dessus leur tête, 109.

LAC ; Un vieux pêcheur vit près d'un château bâti sur le bord d'un lac où il prend du poisson, 235 ; Deux compagnons, Pierre et Jacques parviennent à un lac où trois princesses se baignent. L'une d'elle accepte de les amener au château de son père, 239.

LAMPE ; Réveillé par la voix d'une femme, le curé allume sa lampe pour surprendre le voleur. L'apparition de la lumière abrège les activités du voleur, 229.

LANIÈRE; D'après un contrat signé entre un seigneur et Ti-Jean, la première personne à perdre patience devra se faire enlever, au moyen d'un couteau, une lanière de peau allant du cou jusqu'au fessier, 131.

LARMES; Un père ne peut retenir ses larmes à la pensée que sa cadette devra aller habiter chez une bête hideuse, 175.

LETTRE; Une reine écrit une lettre à son fils lui disant faussement que sa femme a donné naissance à un chien et à une chienne, 188.

LIÈVRE; Un lièvre se cachait derrière une souche. Un bûcheron en colère lance un plat d'œufs sur la souche et voit détaler un lièvre, 116.

LIONS; Des lions surveillent la fontaine d'eau de jouvence. Une fée bienveillante révèle à un jeune orphelin que ces lions sombrent dans le sommeil, à midi, 193.

LIT; Le roi tâte, à la noirceur, le lit où il croit trouver la fille de Ti-Jean, 14; Une femme qui comprend mal le signe de son mari peu accueillant, prépare deux lits pour les visiteurs, 54; Pierrot se glisse dans le lit de sa femme malgré la défense de son père, 99; Un bûcheron est forcé, au cours d'un voyage, de coucher avec la vieille femme de son hôte, 126; Pour étudier les plans d'une maison, un voleur se cache sous le lit, 209; Pierre, compagnon du prince Jacques qui vient de se marier, va se cacher sous le lit nuptial des nouveaux époux pour les défendre contre un dragon. Pierre condamné à mort, est changé en statue de sel pour avoir révélé certains secrets, 245.

LOGIS; Un voyageur se trouve un logis chez un couple de vieilles gens qui habitent en forêt, 125s.

LORGNON; Un jeune fermier qui a été roulé par un commerçant identifie ce dernier, dans un magasin, grâce à son lorgnon, 280.

LUEUR; Deux compagnons se guident sur la lueur d'un feu pour parvenir à une sorte de grotte, 87s.

LUMIÈRE; En projetant un peu de lumière dans la chambre, le roi découvre une jument au lieu de la fille de Ti-Jean, 14; Ti-Jean, au milieu d'un bois, perçoit une lumière à faible distance, 21; Une lumière illumine le chœur d'une église, la nuit, 75; Un voyageur aperçoit une lumière en pleine forêt, 125; Incapables de trouver la maison où l'on fait une danse, trois jeunes filles se guident sur une grosse lumière et parviennent à un château, 186.

LUNE; Un prince vient au monde portant au front l'image de la lune, 186.

LUNETTE; Grâce à sa lunette, un capitaine aperçoit un signal de détresse, au loin sur une île, 68.

MAGASIN; Discussion entre deux amoureux, dans un magasin, 93s; Un jeune fermier qui a été trompé par un commerçant entre dans un grand magasin en compagnie de son avocat. Ce dernier commande pour son client une quantité de tabac à chiquer, assez pour que les tablettes de tabac, placées bout à bout, couvrent la distance séparant l'oreille droite de l'orteil gauche de son client. Or l'orteil gauche est à plus de deux cents milles du magasin, 280.

MAISON; Ti-Jean se rend à une petite maison, au milieu d'une forêt, où il espère trouver asile, 21; Ti-Jean revient à la maison paternelle après une longue absence, 30; Un cultivateur, à la recherche de fleurs, parvient à une maison apparemment abandonnée mais dotée d'un beau parterre de fleurs. Une affreuse bête apparaît près d'un rosier,

174; Deux orphelins qui ont fui dans la forêt, acceptent l'aide d'une bonne fée et se bâtissent une maison dans une clairière, 190; Des voleurs tentent de s'introduire dans la maison d'un cultivateur, en l'absence du propriétaire, 209.

MAÎTRE; Après avoir tranché la tête de trois géants, Ti-Jean se constitue maître du château, 162.

MALHONNÊTETÉ; Une vieille dame, soupçonnée d'être sorcière, cache si bien sa malhonnêteté qu'elle conserve une bonne réputation, 267s; Un acheteur, nommé Attrape-Tout, est réputé par sa malhonnêteté. Seul le célèbre avocat, Arrange-les-Affaires, peut compenser cette malhonnêteté, 278ss.

MARCHAND; Thomas-Clé vend à un marchand d'esclaves, la sauvagesse qui lui a sauvé la vie. Plus tard, le père de Thomas-Clé demandera au marchand des informations au sujet de la sauvagesse, 69.

MARCHANDISES; Un commerçant vend à Pierrot trois bâtiments de marchandises qu'il croit perdus en mer, 96.

MARI; Un mari préférait fréquenter les veillées de plaisir que les veillées aux morts. Il se fait poursuivre par un groupe de revenants. Le mari décide dorénavant de ne plus fréquenter les réunions de plaisir, 75s; Un jeune homme épouse une fillette qu'il conduit à son château, dans une région lointaine. Le mari s'occupe seulement de son troupeau de moutons. Il recevra la visite de ses deux beaux-frères à qui il assignera la tâche de ramener la nourriture des moutons. Après la réussite du deuxième beau-frère l'homme quittera le château, 79s; Une jeune fille veut faire de Pierrot son mari, 95; Une dame a un mari bossu, mais il est absent. Elle donne l'hospitalité à trois bossus, qu'elle tue l'un après l'autre. Elle demande à un voyageur de la débarrasser d'un bossu; il est forcé d'en transporter trois, croyant toujours transporter le même. À la fin il rencontre un bossu vivant; il le tue et le jette à l'eau. C'était le mari de l'hôtesse, 263s.

MARIAGE de Ti-Jean avec la plus belle princesse de l'univers, 28; Mariage de Thomas-Clé à une sauvagesse qui lui a sauvé la vie, 70; Mariage d'une jeune fille à un étranger qui l'amène demeurer dans un désert, 75; Mariage de Pierrot à la fille d'un riche commerçant, 96; Un roi, dont la princesse a été enlevée par un génie, a promis sa couronne et sa fille en mariage à quiconque lui rapportera l'oiseau le plus rare. Ti-Jean retrouve le château où la princesse est prisonnière, la délivre en tuant le génie et l'obtient en mariage, 159–164; Un prince rend visite à un cultivateur et lui demande la cadette de ses trois filles en mariage. Le paysan répond affirmativement, 186; Un domestique, ancien chef de voleurs, demande en mariage la fille de son patron. La fille hésite, mais le mariage a lieu, 212; Mariage du prince Jacques et d'une princesse de grande beauté. Les deux époux sont menacés de mort par un dragon dans la chambre nuptiale, 245; Un garçon de grande pauvreté est enrichi par un chat mystérieux et obtient en mariage une fille de famille aisée, 270.

MARQUES de naissance que portent deux jumeaux issus d'un prince et d'une paysanne, 188.

MATELAS; Une femme éventre son matelas de plume et, au moyen de sirop, fait de son mari une bête emplumée que le diable ne peut identifier, 144.

MATELOTS; Des matelots mettent une chaloupe à l'eau et se dirigent vers l'île d'où proviennent des signaux de détresse, 68.

MATÉRIAUX; Deux orphelins trouvent sur place les matériaux dont ils ont besoin pour bâtir une maison, 190.

MÉLODIE; Une veuve se rappelle une mélodie que son mari jouait sur le violon, 65; Ritournelle du cordonnier et de sa femme, 59s.

MENACE que fait la Bête à La Belle, si elle demeure plus de deux jours chez ses parents, 176; Un père est obligé de menacer ses filles en vue de retrouver une bague de valeur, 177; Après avoir donné un message, un homme assis dans un cercueil menace celui qui trahira ce secret de le transformer en statue de sel, 244.

MENDIANT; Un mendiant bossu demande l'hospitalité à une dame, 263.

MER; Thomas-Clé, à la suggestion de son père, entreprend un voyage sur la mer, 67; Un marchand d'esclaves enferme la sauvagesse dans une cabane au bord de la mer, 69; Un commerçant croit que des bâtiments lui apportant des marchandises se sont perdus en mer, 96.

MÈRE; Une mère est chagrinée de voir son fils quitter le foyer familial, 21; Une mère commence à chicaner ses enfants à la vue d'un chaudron vide; elle y avait fait mijoter un gigot de mouton, 88; Une mère prépare des galettes à ses fils qui, l'un après l'autre, tentent de chasser l'oiseau le plus rare. Elle tente de décourager Ti-Jean, le cadet, parce qu'elle ne le trouve pas très intelligent, 159s; La mère de deux jolis princes est séparée de ses enfants, délaissée dans une forêt et aboutit comme servante chez un cultivateur de la région. L'oiseau de Vérité rassemble cette famille dispersée, punit la reine et une sorcière de leurs procédés criminels, 189–196.

MERVEILLEUX; Le merveilleux dans le château d'un prince métamorphosé en bête : portes s'ouvrent d'elles-mêmes, nourriture apparaît par enchantement, 176; Des voyageurs s'arrêtent à un château ou tout est merveilleux; ils reçoivent tout ce qu'ils souhaitent et ne voient personne, 237.

MESSAGE; Pendant qu'un Curé chante sa messe, le matin, la servante embarrassée par un problème de cuisine, lui en transmet le message en une phrase latine, en musique liturgique, 147; Deux jumeaux qui ont déserté leur famille adoptive, se réfugient dans la forêt. Ils ont un rêve au cours duquel une fée leur livre un message : « Bâtissez-vous une maison; je vous promets mon aide ! », 190; Une sorcière fait parvenir par le prince un message à deux enfants qui demeurent en forêt. Elle leur suggère de se procurer des saules capables de devenir d'excellentes sources de musique, 191; Sept personnes introduisent un cercueil dans un château hanté. Un homme s'assoit dans le cercueil et donne un message de menace en cas de trahison de ce secret, 238ss; Voir aussi BILLET.

MESSE; Durant la messe, un jeune garçon qui a laissé ses pantalons à la taverne, reçoit une claque sur le fessier par un paroissien placé derrière lui. Il imite le paroissien en donnant une claque sur le fessier d'une dame en avant de lui, 109; Pendant qu'un Curé chante sa messe, sa servante qui a un embêtement à la cuisine, en avertit le prêtre, en lui transmettant un message latin mis en musique, 147.

MÉTAMORPHOSE; Un prince donne l'explication de sa métamorphose en bête, 178.

MEUNIER; Un meunier très avare, refusait de donner à manger à qui que ce soit. Un jeune garçon et son père parviennent à recevoir un repas copieux de la meunière, grâce aux finauderies du père. Le meunier se met en colère, dispute sa femme et finit par se faire jouer une deuxième fois, 53s.

MINUIT; À minuit, dans un château, la Bête apparaît à La Belle ou jeune fille qui a sacrifié sa vie pour demeurer avec cette bête hideuse, 176; À minuit, dans un château hanté, un voyageur voit entrer sept personnes portant un cercueil; un homme, assis dans le cercueil, débite un message, 238.

MIROIR; À cause d'un miroir placé derrière lui pendant un jeu de cartes. Ti-Jean perd toute sa fortune, 30; Pour faciliter la capture de l'Oiseau de Vérité, une bonne fée

donne un miroir à un jeune orphelin. Ce miroir rend l'oiseau jaloux et concentre son attention. 194s.

MONSTRES; Une reine écrit une lettre à son fils pour lui apprendre faussement que sa femme a donné naissance à deux petits monstres. Le prince répond de les mettre à mort, 188.

MONTAGNE; Ti-Jean escalade une montagne et parvient à une chapelle, 82; Le prince Jacques a vu, en songe, la plus belle princesse du monde; elle vivait sur la montagne enchantée, une montagne très élevée. Accompagné de Pierre, Jacques parvient à cette haute montagne; on parvient à son sommet en se faisant hisser par des aigles friands de chair d'animaux, 236ss.

MORT; Le roi menace de mort Ti-Jean qui l'a dupé à plusieurs reprises, 14; Ti-Jean met le roi à mort en le jetant à l'eau dans un sac, 15; Mort d'une voisine, 75; Un géant se donne la mort, en s'ouvrant le ventre, pour tenter d'imiter Ti-Jean, 135.

MOUCHOIR; Une princesse aux cheveux d'or, délivrée par Ti-Jean, donne à son sauveteur un mouchoir portant, dans le coin, le dessin de la couronne royale et le nom de la princesse, Florine, 163.

MOULIN; La Belle cherche la Bête dans les ruines d'un vieux moulin près du château, 177.

MOUTONS; Un berger charge son beau-frère de conduire son troupeau de moutons blancs dans une plaine. Le nouveau berger constatera que les moutons assistent à la messe, 80–82; Deux compagnons entrent dans une cabane et mangent un gigot de mouton qui mijotait dans un chaudron, 88.

MUSIQUE; Pendant une messe chantée, la servante transmet au célébrant un message en musique liturgique, 147; Des saules coupés par un jeune homme d'après le conseil d'une bonne fée, engendre une musique céleste, 191.

NAGE; Un chat mystérieux transporte de la nourriture, à la nage, à une fille exilée dans une île éloignée, 268.

NAISSANCE; Une jeune maman, épouse un prince, donne naissance à deux jumeaux de grande beauté. Mais la reine lui affirme qu'elle a accouché d'un chien et d'une chienne, 188.

NAÏVETÉ du roi qui se laisse rouler par Ti-Jean, 11 à 15; Naïveté d'un couple de cultivateur qui vend ses bœufs à des passants, 47; Un tailleur prend avantage de la naïveté de Pierrot-le-paresseux pour lui vendre un habit de papier, 93.

NAUFRAGE; Un bâtiment fait naufrage et entraîne dans la mort la moitié de l'équipage, 26; Au cours d'une violente tempête, Thomas-Clé fait naufrage et aboutit, à la dérive, sur la plage d'un île où habitent des tribus sauvages, 67.

NAVIRE; Un père riche procure à son fils un navire et un équipage, 67.

NÉGATION; Deux sœurs ont volé une bague; malgré les menaces de leur père, elles se réfugient dans la négation, 177.

NERVOSITÉ du roi qui essaie en vain de ranimer sa femme au moyen d'un faux sifflet magique, 13; Quand elles apprennent que l'Oiseau de Vérité va les juger en public, la reine et une sorcière peuvent difficilement contrôler leur nervosité, 196.

NEZ; Trois géants portent d'immenses verrues sur le nez. Ti-Jean le leur enlève à coups de flèches, 160s.

NICHE; On construit une niche dans un coin du château et l'on y dépose le corps de Pierre réduit en statue de sel, 246.

NOCE; Ti-Jean devient l'époux de la princesse au cours d'une brillante noce, 164; À l'occasion du mariage de La Belle et d'un prince, autrefois métamorphosé en bête, on fête la noce chez le père de la mariée, 178; On célèbre les noces d'un domestique, ancien chef de voleurs, avec la fille de l'employeur, 212; Après le mariage, on fête les noces d'un jeune garçon enrichi par un chat mystérieux, et d'une jeune fille de famille aisée, 270.

NŒUDS; Ti-Jean, blotti dans une souche, aperçoit par les trous de nœuds trois géants passer en discutant, 160.

NOIR; Un jeune homme se joint à un Noir, au cours d'une marche en forêt. Ils parviennent à une maison où il découvrent un chaudron contenant un gigot de mouton. Les deux voyageurs apaisent leur faim et vont se coucher. Les habitants de la maison reviennent et aperçoivent le chaudron vide. Il s'ensuit une bruyante discussion d'où l'on conclut que le gigot a été mangé par le diable. Le Noir se lève et effraie les gens, 87–89.

NOM; Une jument du nom de mademoiselle Bourrique, 13s; Deux bœufs du nom de O'Brien et Bill, 47.

NOURRITURE; Une vieille dame refuse de donner de la nourriture à un voyageur, 21; Échantillon de nourriture d'un troupeau de moutons que doit rapporter les deux beaux-frères d'un berger, 80; Pari entre deux concurrents : lequel des deux peut manger la nourriture la plus chaude. En plaçant une panse de truie à l'intérieur de sa chemise, Ti-Jean parvient à manger du ragoût bouillant, 134; Trois frères qui vont à la chasse, l'un après l'autre, apportent, comme nourriture, un sac de galettes, 159s; À l'heure des repas, La Belle se nourrissait de repas préparés par des génies, 176; En vue de se procurer sa nourriture d'hiver, un vieux paresseux songe à voler de la viande chez le Curé, 227s; Une fille, exilée dans une île éloignée, demande à un chat mystérieux — prince métamorphosé en chat — de lui procurer de la nourriture. Le chat va, à plusieurs reprises, demander de la nourriture à une vieille sorcière, et l'apporte à la jeune fille exilée, 268s; Une disette de nourriture est causée par une épidémie chez les troupeaux, 277.

NOUVELLE; Une femme annonce à son mari la nouvelle de la mort d'une voisine, 75; Les parents d'une jeune épouse ne reçoivent aucune nouvelle de leur fille partie en compagnie de son mari, pour un château éloigné. Plus tard, leur fils partira à la recherche de sa sœur. Les parents n'en reçoivent aucune nouvelle, 79s; La Belle, partie pour aller rejoindre une bête dans son château, n'a donné aucune nouvelle depuis son départ, 176.

OBJECTIONS; Deux frères qui assistent à un banquet, au château du roi, font des objections au projet de la princesse d'introduire Ti-Jean dans la salle du festin, 163.

OBJETS MAGIQUES; Fouet soi-disant magique, 11s; Sifflet qui redonne la vie, 13; Trois vieilles dames donnent à Ti-Jean trois objets magiques : des cartes qui permettent de lire le passé et l'avenir, un violon qui force les gens à danser, et des bottes qui permettent de parcourir 25 lieues à chaque pas; Bâton magique qui permet de tout obtenir à souhait, 22s.

ŒUF; Une femme place, pendant plusieurs jours de suite, un œuf au côté de son mari endormi. Ce dernier croit avoir pondu cet œuf. Il couve l'œuf. Sa femme lui fait croire qu'il a donné vie à un lièvre au lieu d'un poulain, 116.

OFFRE; Un prince changé en bête offre à La Belle de retourner visiter ses parents pendant deux jours, 176; Offre de mariage, 178.

OISEAU ; Un roi, dont la princesse a été enlevée par un génie, la promet en mariage à celui qui lui rapportera l'oiseau le plus rare. Plusieurs font la chasse et rapportent de jolis oiseaux ; Ti-Jean lui, au cours d'une chasse délivre la princesse du roi, 159 à 164 ; Le prince Jacques est obligé par le roi de couper un champ de blé, de battre ce blé, de trier les grains de blé d'après leur grosseur et de les placer dans des sacs. Une princesse, au moyen d'un sifflet magique, réunit les oiseaux et leur confie cette longue tâche. Elle réunit aussi ces oiseaux pour leur faire construire un pont de plume, 241 ; Voir aussi VÉRITÉ.

OR ; Ti-Jean découvre dans un château, que gardait un génie, une bonne quantité d'argent, d'or, et une princesse, 162.

ORDRE ; Ti-Jean, roi temporaire, donne l'ordre à un valet de trouver une scie-godendard, un vilebrequin, et de retrouver la dame qui a donné le vilebrequin au valet, 23 ; Une reine donne l'ordre à des domestiques de la débarrasser de sa bru et de ses deux jolis enfants, 188 ; Un chef de voleurs donne à ses compagnons l'ordre de se tenir à l'orée de la forêt, 209 ; Un nouvel époux donne à sa femme l'ordre de descendre de voiture au milieu de la forêt en vue de s'en débarrasser, 213.

OREILLES ; Ti-Jean vend à un boucher tous les cochons du seigneur, mais se fait remettre les queues et les oreilles des animaux, 135.

ORIGINES ; Un prince demande à une jolie jeune fille qui vit dans une maison, en pleine forêt, de lui faire le récit de ses origines, 190s.

ORNEMENTS ; Une sauvagesse, devenue esclave, porte des ornements argentés et des rubans, 69.

ORTEIL ; Pour préparer le succès de sa cause, un célèbre avocat, Arrange-les-Affaires, coupe l'orteil gauche de son client, 279s.

OUVRIERS ; Ti-Jean s'engage chez un seigneur qui emploie des ouvriers, 131.

PACTE entre un inconnu (le diable) et un pauvre homme qui a besoin d'argent, 143.

PAILLE ; Un vieux charretier qui conduit une charrette remplie de paille parvient à sauver une femme condamnée à mort, 214.

PAIN ; Se croyant en présence de son mari, une femme offre à un étranger un pot de crème et une miche de pain, 55.

PANSE ; Pour prouver à un géant qu'il mange de la nourriture brûlante, Ti-Jean installe une panse de truie en-dessous de sa chemise. Quand il a bien mangé et gagné son pari, Ti-Jean se fend l'estomac — fausse panse — le géant essaie d'en faire autant, et se tue, 134.

PANTALONS ; Incapable de payer sa note dans une taverne, un jeune homme y laisse ses pantalons, 109 ; Un hôte force un voyageur à enlever ses pantalons pour aller au lit, 126.

PAPIER ; Un tailleur confectionne un habit de papier à Pierrot-le-paresseux, 93.

PARENTS ; Ti-Jean part à la recherche de ses parents, habillé du même costume qu'il portait lors de son départ. Ses parents ont honte de lui devant une princesse qui demande l'hospitalité, 97s ; Les parents d'une jeune épouse ne reçoivent aucune nouvelle de leur fille partie en compagnie de son mari pour un château éloigné, 79 ; Aussitôt après la noce, un nouveau marié propose à son épouse d'aller visiter des parents dont il n'a pas encore parlé, 213 ; Pierre, l'ami du prince Jacques, va chercher ses parents et vont rester dans l'ancien château ensorcelé. Il épouse l'une des princesses qu'il a

délivrées de ce château, 247; Des parents s'opposent au mariage de leur fille à cause de la pauvreté du prétendant et exilent leur fille sur une île éloignée, 267.

PARESSE; Ti-Jean est forcé de quitter le foyer familial à cause de sa grande paresse, 21; La paresse de Pierrot force ce dernier à quitter le foyer paternel, 93.

PARI entre un cordonnier et sa femme: le premier qui parlera devra préparer le déjeuner. Le cordonnier perd le pari, 59s; Pari entre Ti-Jean et son seigneur: qui des deux perdra patience le premier, 131; Paris entre Ti-Jean et le géant: qui des deux fera, au moyen de son poing, le trou le plus profond dans un bouleau; qui des deux crachera le plus sec; qui des deux mangera la nourriture la plus chaude; qui peut se fendre l'estomac et le recoudre? Grâce à des ruses, Ti-Jean gagne tous ses paris, 133ss.

PAROISSE; Dans une paroisse pauvre, un Curé ne reçoit presque pas de dîme. Il ne se nourrit que de sauce, 147; Dans une paroisse relâchée, le Curé a beau menacer et sermoner; les paroissiens restent tièdes, 151.

PAROISSIENS; Durant la messe, un paroissien voit le fessier nu d'un jeune homme et lui donne une claque, 109; Incapable de convertir ses paroissiens par des menaces, un curé tente de les impressionner en faisant descendre le feu du ciel en plein milieu d'un sermon, 151.

PAROLE; Trois géants donnent solennellement leur parole de ne pas se venger d'un ennemi caché, 161; Une jeune fille, exilée dans une île lointaine, reçoit la visite d'un chat qui a l'usage de la parole, 267.

PARRAIN; Un pêcheur, au moment d'aller faire baptiser son fils, demande au roi d'être le parrain du nouveau-né, 236.

PARTERRE; Près d'une maison apparemment abandonnée, un cultivateur aperçoit un beau parterre de fleurs. Il y cueille une rose, mais fait rencontre d'une bête hideuse, 174.

PARTIES; Un vieux pêcheur attrape un poisson qui lui fait cette recommandation: divise-moi en deux parties dont l'une ira au roi et l'autre, au repas de ta femme et au tien, 235.

PASSANT; Ti-Jean, enfermé dans un sac, change de place avec un passant qui conduit un troupeau d'animaux, 14; Deux passants font croire à un cultivateur, simple d'esprit, qu'ils achètent des bœufs pour les faire instruire et en faire des avocats, 47.

PATIENCE; D'après un contrat signé entre un seigneur et ses employés, la première personne à perdre patience doit se faire enlever, au moyen d'un couteau, une lanière de peau allant du cou jusqu'au fessier, 131.

PÂTISSERIES; En voyant le poing de son mari, une meunière se croit dans l'obligation de servir des pâtisseries à ses visiteurs, 54.

PAUVRETÉ d'un bûcheron qui vit en forêt, 115; Un vieux paresseux vit dans une grande pauvreté; pour survivre pendant l'hiver, il va voler de la viande chez le Curé, 227s; Des parents s'opposent au mariage de leur fille avec le fils du voisin à cause de sa pauvreté, 267; Un richard refuse la main de sa fille à un garçon pauvre et élevé dans la pauvreté, 277.

PEAU; Le prince Jacques s'enveloppe dans une peau de cheval et se laisse hisser par des aigles au sommet de la montagne enchantée, 239.

PÊCHE; un jeune homme entretient sa vie et celle de sa petite sœur en faisant la chasse et la pêche, 191.

PÊCHEUR ; Un vieux pêcheur attrape un poisson qui plaide pour se faire rejeter à l'eau ; il en prend un autre qui lui recommande de le diviser en deux parties : une pour le roi, une pour le pêcheur et sa femme. Après un an, la femme du pêcheur donne naissance à un enfant, la reine met au monde un prince de grande beauté. Les deux enfants sont élevés ensemble et partiront ensemble à la recherche d'une princesse qui vit sur la montagne enchantée, 235ss.

PEINE ; Des parents ont beaucoup de peine en apprenant que leur fille nouvellement mariée a failli être tuée par son nouveau mari, autrefois chef de voleurs, 215.

PELLE ; À la vue de son troupeau de cochons supposément enlisé dans un bourbier, un seigneur envoie Ti-Jean, son employé, lui chercher une pelle au château, 136.

PENDAISON ; Un prince est menacé de pendaison s'il n'accomplit pas une tâche très difficile dans le minimum de temps prévu par le roi. Pierre est condamné à la pendaison par le prince Jacques pour avoir pénétré dans la chambre nuptiale, le soir des noces, 240, 245.

PERCHE ; Au moyen d'une guenille au bout d'une perche, une sauvagesse parvient à transmettre un signal à un navire qui passe en vue de l'île, 68.

PÈRE ; La grande paresse de son fils force un père à chasser ce dernier du foyer familial, 21 ; Armé d'une carabine, le père de Ti-Jean, fait la garde pour empêcher Ti-Jean d'aller coucher avec la princesse, 31 ; Un père accompagne son fils chez un meunier avare. Le père revêt les vêtements du meunier et avertit la femme de ce dernier de bien recevoir les visiteurs. Ainsi, le père et le fils mangent un repas copieux, 54 ; Le père de Thomas-Clé procure un bâtiment et un équipage à son fils, 67 ; Le père d'une sauvagesse refuse à sa fille le droit d'admettre Thomas-Clé dans la tribu, 68 ; Colère d'un père qui constate l'abandon d'une esclave par son fils, Thomas-Clé, 69s ; Le père de deux enfants vivait pauvrement avec sa petite famille sur une maigre ferme, 87 ; Le père d'une jeune fille admire le courage de Pierrot qui achète des biens en danger de se perdre. Il encourage Pierrot à rencontrer sa fille, 96 ; Un père a honte de son fils en constatant l'attitude de ce dernier devant une demoiselle, 98 ; Un père pourtant assez sévère permet à ses trois filles d'aller danser, 185 ; L'Oiseau de Vérité redonne à deux orphelins leur père et leur mère, 196 ; De peur qu'elle n'épouse le fils du voisin qui vivait dans une grande pauvreté, un père fait transporter sa fille sur une île très éloignée. Elle s'abrite dans la coque d'un navire échoué sur la plage, 267.

PERMISSION ; Une sauvagesse demande la permission à son père, chef d'une tribu, de garder Thomas-Clé en sa compagnie, 68 ; Un cultivateur austère donne à ses trois filles la permission d'aller danser, à condition qu'elles reviennent tôt dans la soirée, 185 ; Dès qu'il devient propriétaire d'une ferme, un jeune homme pauvre obtient la permission d'épouser la fille d'un richard, 277.

PERTE ; La perte d'une bague force La Belle à prolonger son séjour chez ses parents, et par le fait même, manque à sa parole, 177.

PET ; Le diable doit deviner le nom d'une bête emplumée qui n'est autre qu'un homme trempé dans le sirop et la plume. L'homme échappe un pet. Le diable prend la bête pour un siffleux (marmotte), 144.

PEUR d'un homme poursuivi par un groupe de revenants, 76 ; Peur d'un jeune homme qui n'ose pas embarquer sur le dos d'un bélier pour traverser une rivière, 80 ; Peur d'un jeune homme à la vue d'un Noir qui le poursuit, 87 ; La peur d'un jeune homme empêche ce dernier de s'endormir, 88 ; Installée dans un grenier pour se régaler de pois,

une truie est dérangée par des gens qui veulent grimper jusqu'au grenier. L'animal prend peur et culbute dans l'escalier le propriétaire du grain et le Curé venu chasser le diable, 155; Peur que ressent La Belle à la vue de la Bête, ou monstre hideux, 176; Des aigles qui ont transporté deux gros ballots au sommet d'une montagne sont pris de peur à la vue des hommes qui sortent de ces paquets, 239.

PIERRE; Un an après avoir mangé d'un poisson merveilleux, la femme d'un pêcheur met au monde un fils que l'on nomme Pierre et dont le parrain est le roi. Pierre est élevé au château du roi avec le prince Jacques né vers la même date, 236.

PIERROT-le-paresseux refuse de scier le bois de chauffage pour aider ses parents. Il décide de quitter le foyer. Il s'engage chez un cultivateur qui lui donne un dollar de salaire par semaine. Avec son argent, Pierrot s'achète un habit de papier et s'installe devant un magasin. Il entend la conversation entre deux amoureux qui se fixent un rendez-vous. Pierrot décide de déjouer l'amant. Il se présente à la chambre de la demoiselle et, vu l'obscurité, parvient à ne pas se faire reconnaître. En apprenant son identité, la jeune fille l'aide à gagner l'amitié de son père qui approuve le mariage des amoureux. Peu après, Pierrot retourne chez ses parents mais en route, perd tout son argent en jouant aux cartes. Il revient à la maison et feint la naïveté. Il déclare plus tard à ses parents sa richesse, 93 à 100.

PISTES; Un cochon suit les pistes d'un habitant et découvre son grenier, 155.

PISTOLET; Ti-Jean se sert d'un pistolet pour cracher sec à la figure du géant, 134.

PLACE; Un jeune homme, obligé, par une tempête, à loger chez une sorcière, couche entre les deux garçons de l'hôtesse; ceux-ci portent deux bonnets rouges, le visiteur, un bonnet blanc. Pendant la nuit, le jeune visiteur change de bonnet et de place avec le fils de l'hôtesse, 268.

PLAIDOYER; Un vieux pêcheur prend un poisson doré qui fait un plaidoyer pour se faire libérer; il le menace de malheurs s'il le vend ou le mange; il promet une récompense au pêcheur, si celui-ci rejette le poisson à la mer, 235.

PLAN; Un Curé, incapable de remuer le cœur de ses paroissiens, conçoit un plan pour impressionner ses ouailles en faisant descendre sur eux le feu du ciel, en plein sermon, 151; Pour dissimuler une jeune femme poursuivie par des voleurs, un vieillard ne trouve pas de meilleur plan que de l'enfouir sous la paille dont sa charrette est remplie, 214.

PLEURS; Une voisine met fin aux pleurs d'une veuve, 65.

PLUIE; Pour se protéger contre la pluie, des femmes relevaient sur leur tête la première de leurs jupes. Un jeune garçon privé de ses pantalons les imite en relevant sa queue de chemise sur sa tête, 109.

PLUME; Une femme éventre son matelas de plume et, au moyen de sirop, fait de son mari une bête emplumée que le diable ne peut identifier, 144.

POING; Un meunier, en colère, montre son poing à sa femme pour l'avertir de ne pas être si accueillante pour les visiteurs. Cette femme comprend mal l'avertissement et s'efforce de mieux recevoir les invités, 54; Pari entre un géant et Ti-Jean: lequel des deux s'enfoncera le poing le plus profondément dans un arbre, 133; Frappés au nez par la flèche d'un ennemi invisible (Ti-Jean caché dans une souche), trois géants tentent de se venger à coups de poing sur le géant voisin, 161.

POIS; Soupe aux pois préparée magiquement à l'aide d'un fouet, 11.

POISSON; Un vieux pêcheur prend un poisson qui le supplie de le relâcher à l'eau sous peine de malheur. Le pêcheur obéit. Il en prend un autre qui lui recommande de le couper en deux parties, d'en vendre une partie au roi et de manger l'autre partie, lui et sa femme. Après un an, la femme du pêcheur met au monde un fils, Pierre, et la reine accouche d'un prince, Jacques. Les deux enfants sont élevés au château et partent ensemble en voyage pour conquérir la plus jolie princesse du monde, 235ss.

POITRINE; Un génie vit sous les dehors d'une chienne noire qui a un seul point vulnérable : une mince bande de poils blancs sur la poitrine, 161s.

PONT; Un roi donne comme tâche à un prince étranger de construire un pont de plume sur un lac, 242; Un message mystérieux annonce que les voyageurs s'exposent à la mort s'ils utilisent tel chemin neuf qui enjambe une rivière au moyen d'un pont de cristal, 244; Un voyageur accepte de débarrasser une dame du cadavre d'un bossu. Il le charge sur son épaule et va le jeter du haut d'un pont, dans un remous de la rivière, 263.

PORC; Un vieux paresseux se rend compte que le Curé a tué un porc et une vache, 227; Un jeune fermier, à la suite d'une disette de viande, élève de nombreux porcs et les offre au marché. Un acheteur s'informe du prix exigé pour tout le troupeau : « Vingt dollars, du plus petit au plus gros ! » répond le vendeur. L'acheteur charge tous les porcs dans des voitures, et quand les voitures se sont éloignées, l'acheteur donne vingt dollars au vendeur. Ce dernier constate qu'il a eu affaire à Attrape-Tout le plus grand tricheur du pays, 278.

PORTE; Ti-Jean aperçoit un château dépourvu de porte. Plus tard, Ti-Jean assistera à un début de banquet, caché derrière la porte de la salle à manger, 162s; Au cours d'un banquet, on fait surveiller portes et fenêtres pour empêcher les coupables de s'échapper, 215.

POT; Pour aider un jeune orphelin à se procurer de l'eau de jouvence, une bonne fée lui procure un pot spécial, 193.

POUBELLE; Une jeune fille lance une poubelle d'ordures sur la tête d'un prétendant qui venait la visiter, 94.

POUILLEUX; Une femme traite son mari de pouilleux, 121.

POULAIN; La femme d'un bûcheron fait croire à son mari que s'il avait couvé les œufs une journée de plus, il aurait eu un poulain complet au lieu d'un poulain sans queue (lièvre), 116.

POURSUITE; Des revenants se lancent à la poursuite d'un homme qui voulait leur faire peur, 76; Un roi se lance à la poursuite de sa fille qui s'est enfuie avec deux voyageurs, 243.

PRÉDICTIONS; Un cartomancien fait une prédiction : un roi sera trahi, 23.

PRÉPARATIFS; Un voyageur fait ses préparatifs pour reprendre la route de la forêt après avoir séjourné chez un vieil hôte, 126s.

PRESBYTÈRE; En passant par le presbytère, un vieux paresseux constate que le curé prépare sa viande d'hiver. Il va au presbytère, la nuit, et s'empare d'un quartier de bœuf, 227s.

PRÉTEXTE; Une jeune fille qui a aperçu un voleur sous un lit se donne un prétexte pour s'enfuir, 209s.

PRIÈRE; Ti-Jean demande au roi de lui réciter une prière à l'église, 14.

PRINCE; Ti-Jean devient prince en épousant une riche jeune fille, 28; Un beau prince a été métamorphosé en bête par un génie. Il reprend sa forme, grâce à l'amour que La Belle

manifeste à la Bête, 178; Trois jeunes filles aboutissent près d'un château où se promène un beau prince. La cadette dit à ses sœurs ce qu'elle ferait si elle épousait ce prince. Ce dernier l'entend et va la demander en mariage à son père, cultivateur. Il l'épouse, mais en est séparé au cours d'une guerre. Le prince retrouvera ses deux enfants et sa femme plus tard, 186ss; Un poisson a recommandé à un pêcheur de le séparer en deux parties : une pour la table du roi, l'autre pour un repas du pêcheur et de sa femme. Un an après, la reine donne naissance à un prince d'une grande beauté, et la femme du pêcheur, à un fils très vigoureux. Les deux enfants sont élevés ensemble au château, 235ss; Un prince métamorphosé en chat jaune est délivré, quand un jeune marié tranche le cou de l'animal au moyen d'une hache, 271.

PRINCESSES; Dans un château souterrain, Ti-Jean rencontre les trois plus belles princesses de l'univers. Ti-Jean épouse l'une d'entre elles. Au bout d'un an, elle met au monde une jolie petite fille, 27s; La princesse accompagne Ti-Jean à la demeure de ses beaux-parents, 30; Une princesse a été enlevée par un génie et emprisonnée dans un château. Le roi a promis cette princesse en mariage à celui qui lui rapporterait l'oiseau le plus rare. Au cours d'une chasse aux oiseaux, Ti-Jean découvre le château, délivre la princesse en tuant le génie, et épouse la princesse en plus de recevoir la couronne du roi, 159 à 164; Le prince Jacques voit, en songe, la plus belle princesse de l'univers; elle vit sur la montagne enchantée, dans un paysage merveilleux. Jacques partira à la rencontre de cette princesse, il la rejoindra sur la montagne enchantée, et, après maintes difficultés il réussira à l'arracher à son père et à revenir l'épouser au château paternel, 236ss; Jacques et Pierre, une fois sur la montagne enchantée, découvrent un lac où se baignent trois princesses dont l'une accepte de conduire les voyageurs au château de son père, 239.

PRISON; En apprenant que Pierre s'était caché sous le lit de la chambre nuptiale, Jacques, son grand ami, le jette en prison et le condamne à mort, 245s.

PRIVILÈGE; Un pauvre homme que le diable a enrichi sauve sa vie en utilisant un privilège : proposer au diable une tâche que le malin ne peut exécuter, 143.

PRIX; Un gros marchand offre à Pierrot, à un prix convenable, ses cargaisons de marchandises en péril, 96; En échange de fleurs cueillies dans un parterre, un cultivateur offre de l'argent, mais la bête, propriétaire du parterre, exige un prix plus précieux que l'argent : sa fille cadette, 174.

PROCÉDÉS; Forcées par l'Oiseau de Vérité, la vieille reine et la sorcière racontent en public leurs procédés malhonnêtes, 196.

PRODUITS; Un cultivateur vend ses produits en ville et achète des cadeaux pour ses filles, 173s.

PROFITS; À la suite d'une disette, de jeunes fermiers font une grosse récolte et font de bons profits qui les aident à payer leurs dettes et leurs arrérages, 278.

PROJET; Une femme fait part à son mari d'un projet qui pourrait améliorer leur sort : rendre visite aux deux bœufs devenus avocats pour en obtenir de l'argent, 47; Le père de Thomas-Clé forme le projet d'envoyer son fils voyager sur les mers, 67; À la vue de la boucherie, au presbytère, un vieux paresseux conçoit le projet de se procurer de la nourriture à bon marché, 227.

PROMENADE; Le père de Thomas-Clé faisait une promenade sur la grève quand il aperçoit une esclave qui crie un nom familier, 69; Un couple nouvellement marié va en promenade en carrosse sur une route qui traverse la forêt. Le mari veut tuer sa nouvelle épouse, 213.

PROMESSE ; Un roi dont la fille a été enlevée par un génie fait la promesse publique de donner sa princesse à quiconque lui rapportera l'oiseau le plus rare. Ti-Jean délivre la princesse en chassant les oiseaux. Le roi tient sa promesse, 159–164 ; Une bête hideuse a exigé d'un cultivateur qu'il lui amène sa cadette en échange de quelques fleurs. La bête fait la promesse de prendre bien soin de la jeune fille, 174 ; Au lieu de tuer une jeune maman, les domestiques de la reine lui laissent la vie sauve, mais lui font faire la promesse de ne jamais revenir au château, 188s.

PROPORTIONS ; Une sorcière, obligée par le juge de répéter une formule magique, voit apparaître un chat qui prend des proportions monstrueuses et met la sorcière à mort, 269.

PROPOSITION ; La femme du pêcheur est heureuse de la proposition du roi, à savoir que le fils du pêcheur soit élevé au château royal, en compagnie d'un prince de son âge, 236.

PROPRIÉTÉS ; Un chat mystérieux procure de l'argent et des propriétés à un amant trop pauvre pour épouser une jeune fille de famille aisée, 270.

PROTESTATIONS ; Les deux frères de Ti-Jean protestent auprès de la princesse qui veut faire entrer son sauveteur dans la salle d'un festin royal, 163.

PROVISIONS ; La femme de Ti-Jean achète toutes sortes de provisions pour la famille de son mari, 31 ; Une jeune fille, exilée sur une île éloignée, a peur de manquer de provisions, et en demande à un chat mystérieux qui a l'usage de la parole, 268.

PUITS ; Un mari conduit sa femme au puits pour essayer de la dompter de son entêtement, 121.

PUNITION ; Comme punition d'un vol de viande fraîche, un vieux paresseux doit faire un long séjour en prison, 230.

QUAI ; À la suggestion de son amante, Pierrot se rend au quai où il rencontre le père de la jeune fille, 95.

QUESTIONS ; Trois géants voient Ti-Jean sortir d'une souche, son arc sur l'épaule et lui posent plusieurs questions, 161 ; Une jeune fille appelée La Belle presse son père de questions pour connaître la cause de sa tristesse, 175 ; Un prince rend visite à un cultivateur et pose de nombreuses questions à ce père de trois filles. Le prince lui demande la cadette en mariage, 187.

QUÊTEUX ; Un richard refuse la main de sa fille à un jeune homme pauvre en lui disant qu'il ne veut pas d'un quêteux pour gendre, 277.

QUEUE ; Une chienne donne un coup de queue au visage de Ti-Jean. Ti-Jean s'agrippe à sa queue et se fait conduire dans un château souterrain. Il parviendra à sortir de ce château de la même façon, 26s ; Ti-Jean vend à un boucher tous les cochons du seigneur, mais se fait remettre les queues et les oreilles des animaux, 135.

RAGOÛT ; Ti-Jean sert au géant un ragoût très chaud pour voir lequel des deux peut manger la nourriture la plus chaude, 134s.

RAILLERIES de deux frères à l'adresse de leur cadet, Ti-Jean, qui veut se mériter la princesse du roi, 160.

RAJEUNISSEMENT ; Un prince, usé par l'âge et les fatigues de la guerre, reprend sa beauté et sa vigueur de quinze ans après s'être lavé la figure à l'eau de jouvence, 193s.

RECHERCHE ; Intrigués par des coups reçus d'un ennemi invisible, trois géants entreprennent une recherche minutieuse, en forêt, pour y découvrir cet adversaire, 161.

RÉCIT ; Le père de Thomas-Clé raconte les aventures de son fils devant un groupe d'invités, 70 ; Voir HISTOIRE.

RÉCOGNITION ; L'Oiseau de Vérité rend possible la récognition des parents et de leurs deux enfants disparus depuis des années, 195s.

RÉCOLTE ; À la suite d'un emprunt qui permet l'achat de grains et d'engrais, de jeunes agriculteurs obtiennent une excellente récolte et font des ventes qui rapportent de gros profits, 277s.

RECOMMANDATION ; Un père donne comme recommandation à son fils qui va à l'église pour la première fois d'imiter les autres, 108.

RÉCOMPENSE ; Dans son plaidoyer pour se faire libérer, un poisson doré promet une récompense au pêcheur. Celui-ci rejette le poisson à la mer, et il en attrape un autre qui accordera bien des faveurs au vieux pêcheur, 235.

REFUS ; Ti-Jean refuse d'aider son père aux travaux de la ferme, 21 ; Refus d'un père, chef d'une tribu de sauvages, de garder un Blanc en compagnie de sa fille, 68 ; Un père et une mère trouvent avantageux de donner leur fille en mariage à un domestique, la jeune fille oppose d'abord un refus... puis, consent, vu l'insistance de ses parents, 212 ; Une accusatrice oppose au tribunal un refus temporaire de répéter une formule proposée par le condamné, 269 ; Un jeune homme refuse temporairement de couper, au moyen d'une hache, le cou d'un chat mystérieux qui l'a enrichi et lui a permis d'épouser une jeune fille de famille à l'aise, 271.

RÉGIMENT ; Deux sœurs, à la vue d'un beau prince, affirment que, si elles épousaient un prince, elles habilleraient un régiment au moyen de quelques aunes de toile, 186.

REINE ; Une reine ridiculise la naïveté du roi. Le roi tue sa reine et essaie en vain de la faire revivre au moyen du sifflet soi-disant magique, 13. Une reine se sent humiliée par le mariage de son prince à une paysanne, 187ss.

REMARQUES ; À son mari qui arrive de la forêt avec deux bébés dans une corbeille, une maman fait des remarques amères sur le nombre déjà grand de leurs enfants et les maigres revenus, 189.

RENCONTRE de Ti-Jean et des géants que Ti-Jean a débarrassés de leurs verrues à coups de flèches, 161 ; Première rencontre de La Belle avec une bête hideuse, 176 ; Première rencontre d'un prince et d'une jolie jeune fille dans une maison bâtie en pleine forêt. Le prince est remué par cette extraordinaire beauté en pleine sauvagerie, 190.

RENDEZ-VOUS ; Une jeune fille fixe un rendez-vous avec son amoureux. Pierrot-le-paresseux qui avait entendu la conversation se rend au rendez-vous avant l'heure convenue, 94 ; Par l'entremise d'un messager, une jeune fille fixe un rendez-vous avec Pierrot, 95.

RENSEIGNEMENTS ; Un passant demande, en vain, des renseignements à un cordonnier et à sa femme, 59s ; Après avoir demandé de nombreux renseignements, la femme de Pierrot-le-paresseux aboutit à la maison paternelle de son mari, 97 ; Des voleurs demandent à un vieux charretier des renseignements à propos d'une femme qui leur a échappé, 214s ; Pierre, pour se disculper, est forcé de révéler la source des renseignements au moyen desquels il avait plusieurs fois sauvé son ami Jacques, 245s.

REPAS ; Durant le repas, Ti-Jean fait des affronts à une princesse, au grand malheur des parents de ce mal élevé, 31 ; L'Oiseau de Vérité invite toute la population à un grand repas et fait raconter à chaque convive l'histoire de sa vie, 195 ; Un poisson recommande au pêcheur de le diviser en deux parties dont l'une ira au roi, et l'autre constituera un repas pour le pêcheur et sa femme, 235.

RÉPONSE ; Deux voyageurs frappent à la porte d'un château pour y demander à loger, mais ne reçoivent aucune réponse. Ils entrent, ils ne voient personne. Tout leur arrive comme ils le souhaitent, 237.

REPROCHES; Un père reproche à son fils d'être aussi mal accoutré à son arrivée qu'à son départ, 97.

RÉPUTATION; Une vieille dame, que l'on soupçonne d'être sorcière, vit de fraudes et de rapines, tout en conservant une bonne réputation, 267s.

RETOUR; Un marchand annonce au père de Thomas-Clé que ce dernier est de retour, 69; À leur retour chez eux, un cultivateur et sa femme trouvent les portes verrouillées et découvrent leur fille évanouie, dans la cave, près des cadavres de voleurs qu'elle a décapités, 211; Retour des voleurs près de l'arbre où ils croient trouver une femme ligotée, 214.

RÊVE; Deux orphelins, qui ont fui la maison de leurs parents adoptifs, font un rêve dans lequel une fée bienfaisante leur offre son aide, 190; Une maman voit, en rêve, sa jeune fille aux prises avec des voleurs qui gisent dans le sang, 211.

RÉVÉLATION; Pierre, pour se disculper, est obligé de faire une révélation interdite, et il en est changé en statue de sel, 245s.

REVENANTS de la vieille église, 75.

RICHE; Un riche propriétaire refuse sa fille en mariage à un jeune homme pauvre issu d'une famille nombreuse. Mais il accorde la main de sa fille dès que le pauvre garcon, grâce à des ententes, devient propriétaire d'une ferme, 277.

RICHESSE; Le père d'une jeune fille qui veut épouser Pierrot est propriétaire de grandes richesses, 95s; Dans un château gardé par un génie, Ti-Jean découvre une princesse aux cheveux d'or, de l'argent, de l'or et des coffres remplis de richesses, 162; Dix voleurs, en l'absence d'un cultivateur, tentent de lui enlever ses richesses, 209ss.

RISQUES; Pierrot se dit trafiquant de risques: il achète des biens qui sont en danger de se perdre, 95s.

RIVIÈRE; Un troupeau de moutons traverse une rivière tumultueuse. Ti-Jean embarque sur le dos du bélier pour traverser ce cours d'eau, 80s; Un couple sans enfant demeure au bord d'une importante rivière, près d'un pont, 263.

ROI; Un roi naïf se fait rouler à plusieurs reprises par Ti-Jean, 11–15; Un roi consulte un cartomancien pour connaître la date d'un malheur futur. Le cartomancien prend la place du roi pour vingt-cinq heures et détruit les soldats qui devaient trahir le roi, 23; Ti-Jean devient roi et maître d'un château souterrain, 28; Ti-Jean et sa femme rendent visite au roi après une longue absence. Le roi organise une grande fête. Il fait équiper un bâtiment pour Ti-Jean qui veut aller trouver ses parents, 29; Un roi dont un génie a enlevé la princesse, promet celle-ci en mariage à quiconque lui rapportera l'oiseau le plus rare. En chassant dans la forêt, Ti-Jean délivre la fille du roi et la reçoit comme épouse, 159–164; Un roi accepte d'être parrain du fils du pêcheur. Un autre roi donne à de jeunes visiteurs des tâches difficiles à accomplir, 236, 240s.

ROSIER; Près d'une maison apparemment abandonnée, un cultivateur découvre un beau parterre rempli de fleurs. Il va cueillir une rose à un rosier. Il fait rencontre d'une bête hideuse, 174.

ROUTE; Un jeune homme et son épouse prennent la route d'un château lointain, 79; Pour se reposer d'une journée de voyage, Pierrot s'arrête à un hôtel le long de la route, 97; Un jeune homme voyageant en forêt ne connaissait pas les routes de ce coin du pays, 125; Voir CHEMIN.

RUINE; Pierrot est réduit à la ruine après avoir joué aux cartes avec un hôtelier, 97; La Belle trouve la Bête mourante près des ruines d'un vieux moulin, 177.

RUSES; Un père et son fils se servent de ruses pour obtenir un repas copieux d'un meunier avare, 54; Ruses de Ti-Jean pour faire perdre patience à son employeur, le seigneur, et ainsi gagner un pari. Il tue le chat et le chien du seigneur, vend les cochons dont on lui a confié la garde et plante queues et oreilles dans un bourbier. Au lieu de rapporter une pelle pour libérer les cochons du bourbier, Ti-Jean couche avec la femme du seigneur. Ce dernier perd patience et aussi son pari, 131ss.

SABRES; Ti-Jean découvre de l'argent, de l'or et des sabres dans la cave d'un château autrefois gardé par un génie, 162; Une jeune fille, préposée à la garde de la maison, trouve un vieux sabre dans la cave et s'en sert pour tuer neuf voleurs et en blesser un dixième, 210; Un homme, assis dans un cercueil délivre un message: celui qui loge ici doit monter au deuxième étage; il y trouvera des sabres et des épées, 238.

SAC; Enfermé par le roi dans un sac pour être jeté à l'eau, Ti-Jean parvient à faire disparaître le roi de la même façon, 14s; La mère de Ti-Jean prépare un sac de galettes pour son fils qui part en voyage, 21.

SACRIFICE; Une bête hideuse exige d'un père un sacrifice énorme: lui amener sa fille cadette en échange de fleurs cueillies sans permission, 174.

SACRISTAIN; Un Curé, incapable de toucher le cœur de ses paroissiens par des sermons, s'entend avec son sacristain pour faire un miracle: faire descendre le feu du ciel, en plein milieu d'un sermon, 151.

SALAIRE; Un jeune homme gagne le salaire d'un dollar pour une semaine de travail chez un cultivateur, 93; Un seigneur fait signer un contrat à ses employés leur refusant tout salaire s'ils perdent patience, 131.

SANG; Ti-Jean renferme dans un boyau le sang d'un coq; il attache ce boyau au cou de sa femme pour simuler, devant le roi, la mort de sa femme, 12; En rêve, une maman voit sa fille évanouie dans une mare de sang. Elle revient chez elle et trouve sa fille évanouie dans la cave près des cadavres de neuf voleurs qu'elle a décapités, 211; Pierre parvient à tuer le dragon qui veut s'introduire dans la chambre nuptiale de son ami le prince Jacques; on le trouve sous le lit des nouveaux époux, dans une mare de sang, 245s.

SANTÉ; Thomas-Clé recouvre la santé, grâce aux soins d'une sauvagesse, 68.

SAUCE; Dans une paroisse très pauvre, le Curé n'a pas le moyen de manger d'autre nourriture que de la sauce, 147.

SAULES; Une sorcière conseille à deux orphelins de se procurer des saules magiques capables de se transformer en violons, 191.

SAUVAGE; Tribus de sauvages qui habitent une île où a abouti Thomas-Clé, 67.

SAUVAGESSE; Un naufragé, Thomas-Clé, aboutit sur une île où vit une tribu sauvage; il recouvre sa santé grâce aux soins d'une sauvagesse nommée Érico. Cette dernière quitte l'île en compagnie de Thomas-Clé et est vendue à un marchand d'esclaves. Le père de Thomas-Clé découvre la conduite de son fils et force ce dernier à épouser la sauvagesse, 67.

SCIE-GODENDARD; Ti-Jean, devenu roi temporairement, donne l'ordre à un valet de trouver une scie-godendard. Ce dernier parvient à trouver cet outil qu'il devra utiliser pour scier des barils contenant une armée de soldats, 23.

SEAU; Un bûcheron met un œuf dans un plat qu'il place dans un seau. Le bûcheron s'assoit sur le seau pour couver l'œuf, 116.

SECOURS ; Un vieillard qui voyage en charrette tirée par un bœuf porte secours à une jeune femme ligotée à un arbre et qui attend la mort, 214.

SECRET ; Le roi achète de Ti-Jean son secret pour faire cuire de la soupe : chaudron et fouet soi-disant magiques, 11s.

SEIGNEUR ; Un seigneur fait signer à ses employés un contrat stipulant que le premier des deux — le seigneur ou l'employé — qui perd patience se fait enlever une lanière de peau depuis le nœud du cou au fessier. Ti-Jean, employé du seigneur parvient à impatienter le seigneur et ce dernier doit se soumettre aux exigences du contrat, 131ss.

SEL ; Un homme, assis dans un cercueil, délivre un message ; celui qui donnera l'origine de ce message sera changé en statue de sel, 244.

SERMENT ; Une jeune maman destinée à être mise à mort sauve sa vie en promettant par serment qu'elle ne reviendra jamais au château, 189 ; Un ancien chef de voleurs a promis par serment de se venger de la jeune fille qui a tué ses neuf compagnons et l'a blessé lui-même à la tête. Il épouse la jeune fille et tente de la tuer, 211 ; Voir PAROLE.

SERMON ; Un Curé, incapable de remuer le cœur de ses paroissiens par des menaces ou des discours, tente de faire descendre le feu du ciel en plein milieu d'un sermon, 151.

SERPENTS ; Un seigneur fait croire à son employé que ses cochons se nourrissent de serpents, 133.

SERVICES ; Ti-Jean se rend chez un seigneur et lui offre ses services, 131.

SIFFLET ; Ti-Jean ranime sa femme au moyen d'un sifflet soi-disant magique. Il vend ce sifflet au roi, 13 ; Une princesse vient en aide au prince Jacques en utilisant un sifflet magique qui réunit beaucoup d'oiseaux, 241.

SIFFLEUX ; Un pauvre homme transformé en bête emplumée par sa femme, échappe un pet sifflant en présence du diable qui le prend pour un siffleux, 144.

SIGNAL ; Une sauvagesse, munie d'une guenille au bout d'une perche, donne un signal de détresse à un bateau qui passe en vue de l'île, 68 ; Deux amoureux se fixent un rendez-vous et conviennent d'un signal, 94.

SIROP ; Pour tromper le diable, une femme enduit son mari de sirop et lui répand sur le corps une grande quantité de plume. Elle en fait un animal dont le diable ne peut trouver le nom, 144.

SOINS ; Une sauvagesse procure des soins à Thomas-Clé, naufragé sur une île, 67.

SOLDATS cachés dans une cargaison de barils, 25.

SOLEIL ; Une petite princesse porte au front, à sa naissance, l'image du soleil, 186.

SOMME ; Pendant la sieste de son mari, une femme place des crêpes dans l'arbre sous lequel se repose le bûcheron, 115 ; Un avocat exige d'un commerçant qu'il fournisse à un client assez de tabac à chiquer pour que les tablettes de tabac, placées bout à bout, couvrent la distance séparant l'oreille droite de l'orteil gauche du client. Or, l'orteil gauche du client est resté à plus de deux cents milles de distance. Le commerçant est ainsi condamné à verser une assez grosse somme d'argent, 280.

SOMMEIL ; Envahi par le sommeil, un père laisse à son fils le soin de faire le guet, 31 ; Deux compagnons de route sentent venir le sommeil ; ils découvrent un lit dans le coin d'une maison, 88 ; Des lions furieux gardent une source d'eau de jouvence, mais ils se laissent aller au sommeil à l'heure de midi, 193 ; Sommeil du prince Jacques pendant que la princesse fait travailler les oiseaux. La princesse s'enfuit avec deux voyageurs pendant le sommeil du roi, 241-243.

SONGE ; Jacques, fils du roi, a un songe où il voit la plus jolie princesse du monde, dans un paysage merveilleux, au sommet de la montagne enchantée, 237.

SORCIÈRE ; Une vieille, que l'on soupçonne d'être sorcière, vit de fraudes et de rapines, tout en conservant une bonne réputation, 268.

SOTTISES ; Un vieillard qui voyage en charrette répond par des sottises à des voleurs lancés à la recherche d'une femme condamnée à mort. On le prend pour un fou, 215.

SOU ; Une vieille dame divise un sou en deux : elle en donne une moitié à Ti-Jean et elle garde l'autre. Plus tard, ce sou permettra à Ti-Jean de s'engager comme capitaine à bord d'un vaisseau et de regagner une somme d'argent perdue, 24.

SOUCHE ; Un bûcheron lance un plat d'œufs sur une souche. Derrière la souche, un lièvre décampe à toute vitesse, 116 ; Perdu en forêt, Ti-Jean décide de passer la nuit à l'intérieur d'une grosse souche, 160.

SOUHAIT ; À l'aide d'un bâton magique, Ti-Jean obtient ce qu'il souhaite, 28 ; Dans un château merveilleux, des voyageurs obtiennent ce qu'ils désirent pourvu qu'ils en expriment le souhait, 237.

SOULIER ; Un cordonnier martèle son soulier en turlutant, 59.

SOUPE ; Ti-Jean prépare de la soupe aux pois en fouettant son chaudron. Il vend au roi son instrument soi-disant magique qui ne parvient pas à cuire la soupe, au château, 11.

SOUPER ; Un meunier avare refuse de donner à souper à un jeune visiteur. Plus tard, ce jeune homme reviendra, accompagné de son père, pour prendre un souper copieux chez le meunier, 53s ; La femme d'un vieillard donne à souper à un voyageur perdu en forêt, 125.

SOUTERRAIN ; Ti-Jean est conduit dans un souterrain où il rencontre une fée, gardienne de trois princesses. Il parvient à épouser une des princesses et devient roi de l'univers. Il sortira du souterrain à l'aide d'une petite chienne, 27s.

SOUVENIR ; Une princesse aux cheveux d'or, prisonnière dans un château gardé par un génie, est délivrée par Ti-Jean. Ce dernier reçoit comme souvenir de la princesse un mouchoir portant le nom de la donatrice, Florine, et les armoiries du royaume, 163.

SPECTACLE ; Ti-Jean organise, dans sa chambre d'hôtel, un spectacle au cours duquel tout le monde danse au son d'un violon magique, 25.

SUGGESTION ; Un père suggère à Pierrot d'épouser sa fille. Pierrot accepte, 96.

SURPRISE de la femme du meunier avare en constatant que ce dernier désire recevoir chaleureusement les visiteurs, 54 ; Deux amoureux simulent la surprise en se rencontrant, devant le père de la jeune fille, 96 ; Une mère est surprise de voir s'approcher une forme qu'elle ne peut identifier, 109 ; Surprise d'un seigneur en constatant que sa femme est au lit avec Ti-Jean, son employé, 136 ; Surprise de La Belle en apercevant un joli prince derrière elle, alors qu'elle pleurait sur une bête mourante, 177 ; Une famille de paysan revient difficilement de la surprise causée par la visite d'un prince, 187.

TABAC ; Un avocat commande du tabac à chiquer : il faut que les tablettes, placées bout à bout, couvrent la distance séparant l'oreille droite de l'orteil gauche de son client, 280.

TABLE ; La meunière dresse la table pour recevoir les deux visiteurs, 53s.

TABLIER ; La femme de Ti-Jean revêt son tablier blanc et s'assoit par terre pour recevoir de la chèvre des pièces d'argent. Le roi conseille à sa reine de répéter les mêmes gestes, 12.

TÂCHE ; Un berger donne à ses beaux-frères la tâche de conduire son troupeau de moutons et d'amener un échantillon de la nourriture que mangent les bêtes, 80s ; Un père donne à son fils paresseux la tâche de scier du bois de chauffage, 93 ; Un pauvre homme enrichi par le diable peut sauver sa vie, s'il propose à son visiteur (le diable) une tâche dont ce dernier ne pourra s'acquitter, 143 ; Un roi donne au prince Jacques des tâches difficiles à accomplir : couper un champ de blé, battre le grain et classifier tous les grains de blé, bâtir un pont de plume et une route reliant un lac à la route centrale, 240.

TAILLEUR ; Pierrot-le-paresseux se rend chez un tailleur pour se procurer un habit. Ce dernier, pour la somme d'un dollar, lui confectionne un habit de papier, 93.

TARIÈRE ; Au moyen d'une tarière, Ti-Jean creuse un trou dans un arbre de façon à pouvoir y faire pénétrer son poing jusqu'au poignet, pour tromper le géant, 133.

TEMPÊTE ; Un navire fait naufrage durant une violente tempête, 67 ; À cause d'une tempête, un jeune homme se voit forcé de passer la nuit chez une vieille sorcière et échappe à la mort. Mais il est accusé d'avoir tué le fils de la sorcière, 268s.

TÉNÈBRES ; Le roi parvient, dans les ténèbres, à la chambre où supposément couche la fille de Ti-Jean, 14.

TENTATION ; Ti-Jean ne peut résister à la tentation d'enlever, à coups de flèches, les verrues que portent sur le nez trois géants, 160.

TÊTE ; Une jeune fille lance des ordures sur la tête d'un prétendant qui venait la visiter, 94 ; Pour aider un jeune homme à accomplir une tâche difficile, une princesse lui ordonne de placer sa tête sur les genoux de cette jeune fille, 241.

THOMAS-CLÉ ; Vu la mauvaise conduite de Thomas-Clé, un père force son fils à entreprendre un voyage sur la mer. Ce dernier fait naufrage sur une île où une sauvagesse s'occupe à lui rendre la santé. De retour au pays natal, Thomas-Clé vend la sauvagesse à un marchand d'esclaves. Son père, très indigné, le punit et lui fait épouser la sauvagesse, 67 à 70.

TI-JEAN ; Un rusé Ti-Jean vend au roi un fouet soi-disant magique, une chèvre qui fabrique de l'argent, un sifflet redonnant la vie et une jument du nom de mademoiselle Bourrique. Il enferme le roi dans un sac et le jette à l'eau, 11–15 ; Fils unique de paysans, Ti-Jean se fait chasser de la maison à cause de sa paresse. Il rencontre trois vieilles qui lui font cadeaux de trois objets merveilleux. À l'aide de ces objets, il deviendra le roi de l'univers et épousera la plus belle princesse du monde. Il reviendra à la maison paternelle, accompagné de sa femme, 22–30 ; Ti-Jean, frère cadet de la femme d'un berger, conduit le troupeau de moutons de son beau-frère dans une plaine, traverse une rivière sur le dos du bélier et parvient à une église. Il rapporte au berger une hostie, nourriture des moutons. Le mari quitte le château, le donne à Ti-Jean et à sa sœur, 79ss ; Ti-Jean s'engage chez un seigneur pour travailler à la ferme. Il réussit à faire perdre patience au seigneur en usant de plusieurs ruses. L'employeur est obligé de se faire enlever une lanière de peau par Ti-Jean à cause d'un contrat signé entre le patron et l'employé, 131ss ; Fils d'une veuve, traité de fou par ses deux frères, Ti-Jean va à la chasse pour mériter une princesse et la couronne du roi, en rapportant l'oiseau le plus rare. Il rencontre des géants, pénètre dans un château, y découvre la princesse du roi, et un peu plus tard, après un banquet où des chasseurs tentent de montrer au roi le plus bel oiseau, Ti-Jean est couronné par le roi et épouse la princesse, 159ss.

TISONNIER ; Un vieil hôte original menace d'un tisonnier un voyageur qui refuse d'obéir à ses ordres, 126.

TOILE; À la vue d'un beau prince, l'aînée de trois sœurs affirme que, si elle épousait ce prince, elle pourrait habiller un régiment avec dix aunes de toile, 186.

TOURS; Ti-Jean joue plusieurs tours au roi; il lui vend un fouet soi-disant magique, une chèvre qui fabrique de l'argent, un sifflet qui fait revivre les morts. Il lui donne Mademoiselle Bourrique, une jument... alors que le roi s'attendait à voir une fille. Pour comble de ruses, il jette le roi à l'eau sous prétexte qu'il y trouvera des beaux chevaux marins, 11–15.

TRAIN; Un avocat et son client font d'interminables voyages en train avant de faire payer la tricherie du commerçant Attrape-Tout, 279ss.

TRAVAIL; Une vieille dame suggère à son vieux paresseux de mari de se trouver du travail pour vivre, 227.

TRÈFLE; Un homme qui devait suivre un troupeau de moutons rapporte au berger une poignée de trèfle, comme échantillon de la nourriture des animaux, 80s.

TRICHERIE; Une dame a tué trois bossus qu'elle a fait geler. Elle s'entend avec un visiteur pour la débarrasser des cadavres. Quand le visiteur va jeter le premier cadavre à la rivière, la dame en met un second... puis un troisième au même endroit, de sorte que le visiteur se demande si le bossu ne revient pas seul à sa place, 263s; Un acheteur obtient tout un troupeau de porcs pour le prix d'un seul. Ce grand tricheur, nommé Attrape-Tout, se fera rouler à son tour par le plus grand avocat, Arrange-les-Affaires, 278.

TRISTESSE d'un pauvre homme enrichi par le diable, à la veille de la visite de son soi-disant bienfaiteur, 143; Tristesse d'un papa à la veille d'aller conduire sa fille cadette à une bête qui la lui réclame pour prix d'un bouquet de fleurs, 175.

TRÔNE; Un roi cède son trône à Ti-Jean qui lui a sauvé la vie, 23.

TROU; Des voleurs creusent un trou dans les fondations d'une maison pour s'y introduire. À mesure qu'ils passent dans le trou, une jeune fille leur tranche le cou, 210.

TROUPEAU; Ti-Jean convainc un gardien de troupeau de le remplacer dans un sac; Ti-Jean conduit ce troupeau devant le château du roi, 14; Un troupeau de moutons se rend, à tous les matins, dans une plaine, traverse une rivière et va assister à la messe dans une église bâtie en montagne, 80; Ti-Jean devient gardien d'un troupeau de cochons, propriété d'un seigneur, 132s.

TRUIE; Ti-Jean tue une grosse truie, se sert de sa panse pour tromper le géant, lors d'un concours de mangeaille, 134s; Un vieux paysan laissait une truie dehors, l'hiver; elle devait trouver, toute seule, sa nourriture. Elle finit par aboutir dans le grenier du vieil agriculteur qui la prend pour le diable, 155s.

TURLUTAGE; Un cordonnier turlute une mélodie en réparant ses souliers, 59; Une veuve arrête ses pleurs en turlutant une mélodie que jouait sur son violon son défunt mari, 65.

VACARME; Au moment où le dragon s'introduit dans la chambre nuptiale du prince Jacques, on entend un vacarme qui ébranle le château, 245.

VACHE; Un vieux paresseux se rend compte que le Curé a abattu un porc et une vache grasse, 227.

VALET; Un valet a comme mission de retrouver une scie-godendard, un vilebrequin et une vieille dame, 23ss; Les valets du roi détruisent une cargaison de barils contenant des soldats, 25.

VAN ; Fervent des techniques traditionnelles, un vieux cultivateur se servait du fléau et du van pour battre et nettoyer son grain, 155.

VEILLÉE ; Un homme fréquentait les veillées de plaisir au lieu de veillées funèbres. Des revenants dansant dans une église, le poursuivent et le convertissent à une meilleure conduite, 75s ; Un bûcheron, en voyage, se sent obligé de passer la veillée avec un vieil hôte qui lui demande de raconter une histoire, 125s.

VENGEANCE ; Un voleur, qui a failli être tué par une jeune fille, se promet d'exercer sa vengeance contre elle. Il l'épousera par la suite et tentera de la tuer, 211ss.

VENTE de deux bœufs à des passants qui promettent d'instruire les bœufs et d'en faire des avocats, 47 ; Un vieux fermier consent à la vente de sa propriété mais à condition que l'acheteur, en plus de la somme versée, ne vende aucun animal du troupeau, 277.

VER ; Le géant méprise Ti-Jean en l'appelant ver de terre, 132.

VÉRITÉ ; L'Oiseau de Vérité vivait dans la forêt, près d'une source d'eau merveilleuse. Sa présence a été révélée par une sorcière, amie d'une reine qui avait fait disparaître, par jalousie, les deux enfants de sa bru. Elle voulait faire périr les enfants qui avaient survécu en forêt, 194ss ; Une autre fée vient en aide aux enfants ; le jeune homme attrape facilement l'Oiseau de Vérité qui révèle aux enfants leur père, leur mère et leurs deux ennemis, la reine et la sorcière, 195s ; L'Oiseau de Vérité met à mort les deux coupables, à la suite d'un banquet, 196 ; Des enfants d'une nombreuse famille révèlent la vérité des origines des deux derniers : orphelins adoptés, 190.

VERRUES ; Trois géants portent de grosses verrues sur le nez. Ti-Jean prend plaisir à enlever ces verrues à coups de flèches, 160s.

VERTU ; Un prince vérifie la vertu d'une eau de jouvence. Il recouvre la beauté et la vigueur de ses quinze ans, 194.

VÊTEMENTS ; Un père s'habille avec les vêtements d'un meunier pour tromper l'avarice de ce dernier, 54 ; Une jeune fille procure de beaux vêtements à Pierrot pour remplacer ses habits de papier, 95.

VEUVE ; Une veuve pleure la mort de son mari. Elle se rappelle la mélodie que son mari jouait sur son violon, 65 ; Une veuve a trois fils dont le cadet, soi-disant faible d'esprit, s'appelle Ti-Jean. Ce dernier délivrera une princesse, et l'épousera, 159ss.

VIE ; Un enfant rend la vie à Pierre changé en statue de sel, au moyen d'une épée merveilleuse qui autrefois a maintes fois sauvé la vie de son père, le prince Jacques, 246s ; Une dame qui a pris l'habitude de tuer tous ces hôtes — trois bossus — n'ose pas s'attaquer à la vie d'un riche voyageur qui lui demande l'hospitalité, 263.

VIEILLARD ; Un vieillard donne l'hospitalité à un jeune bûcheron qui cherche asile pour la nuit. Le vieillard lui demande de raconter une histoire. Voyant l'attitude négative du jeune homme, notre vieillard décide de lui fournir la matière d'une histoire, 125s.

VIEILLE ; En forêt, Ti-Jean parvient, à trois reprises, à la demeure d'une vieille. Chacune d'elles lui fait un cadeau qui lui sera très utile, 21ss ; Grâce à l'aide d'une vieille, un valet parvient à trouver un vilebrequin pour satisfaire aux exigences du roi Ti-Jean. La vieille va demander la charité à Ti-Jean. Il lui donne la moitié d'un sou dont il garde l'autre moitié. Plus tard, Ti-Jean rencontrera la vieille et grâce à sa moitié de sou, parviendra à s'engager comme capitaine à bord d'un vaisseau et à regagner une somme d'argent perdue, 24ss ; Un viel hôte original ordonne à un étranger de coucher avec la vieille hôtesse, 126 ; Un vieux et une vieille s'opposent au projet de leur fils qui veut aller travailler chez le seigneur, 131 ; Une vieille dame, que l'on appelle sorcière,

a une fille et deux garçons ; elle vit de fraudes et de rapines tout en conservant une bonne réputation, 267s.

VIEUX ; Un vieux et une vieille étaient parents de trois garçons, 93 ; Un vieux et une vieille s'opposent à l'idée de leur fils qui veut aller travailler pour le seigneur, 131 ; Un vieux cultivateur solitaire cultivait et récoltait selon d'anciennes techniques, 155 ; Un vieux charretier sauve une jeune femme que des voleurs veulent mettre à mort, 214 ; Un vieux paresseux, au lieu de travailler, va voler de la viande chez le Curé. Sa vieille femme concourt à faire découvrir l'auteur du vol, 229.

VILEBREQUIN ; Ti-Jean ordonne à un valet de trouver un vilebrequin. Le valet parvient à trouver cet outil chez un vieillard, 23.

VILLE ; Un cultivateur et sa femme se rendent en ville visiter deux avocats qui, ils en sont certains, étaient autrefois deux bœufs de leur ferme, 47s ; Pierrot-le-paresseux se promène en ville, vêtu d'un habit de papier, 93 ; Un cultivateur va en ville pour y vendre ses produits. Il rapporte des cadeaux à ses filles, mais la cadette lui a demandé des fleurs. Il va cueillir des fleurs de rosier dans un parterre, et une affreuse bête l'oblige à lui ramener La Belle, sa fille cadette, 173.

VIN ; En mal interprétant le geste de son mari avare, la meunière sert du vin aux invités, 54.

VIOLON ; Ti-Jean reçoit, d'une vieille dame, un violon qui force les gens à danser. Il s'en servira lors d'un spectacle qui permettra à Ti-Jean de s'enrichir, 22–25 ; Mélodie jouée sur un violon, 65 ; Une fée recommande à deux orphelins de se procurer trois saules magiques qui peuvent se transformer en violons capables de jouer jour et nuit, 191.

VISITE ; Le roi visite à plusieurs reprises Ti-Jean qui lui vend des objets soi-disant magiques, 11ss ; Un jeune homme rend visite à la fille du meunier. Plus tard, il reviendra accompagné de son père, 53s ; Visite d'une voisine qui veut consoler les pleurs d'une veuve, 65 ; La femme de Pierrot rend visite aux parents de son mari, 98s ; Un inconnu promet de rendre visite, dans un an et un jour, à un pauvre homme qu'il a enrichi, 143 ; Après avoir tranché la tête de trois géants lors de leur entrée par un trou étroit, Ti-Jean, désormais maître du château, fait la visite des lieux, 162 ; Une jeune fille obligée de se rendre à la demeure d'une bête hideuse, fait la visite du château où elle va demeurer. Tout est en ordre et fonctionne merveilleusement, 176 ; Visite d'un prince à un cultivateur dont il demande la cadette en mariage, 186s ; Multiples visites d'un prince chasseur à une jeune fille dont la demeure est bâtie en forêt, 190ss ; Un jeune orphelin fait plusieurs visites à une bonne fée qui a offert de l'aider, 192s ; Pendant une visite qu'il rend à un parent malade, un cultivateur laisse sa fille unique garder la maison, 209 ; Pierre va rendre visite à Jacques qui doit accomplir, pour le roi, une tâche très difficile, 241 ; Logée dans une coque de bâtiment, sur la plage d'une île éloignée, une jeune fille reçoit la visite d'un chat jaune qui a l'usage de la parole, 267.

VŒU ; Un couple, à la suite d'un vœu, obtient une progéniture, 67.

VOISIN ; Une famille assez à l'aise, composée des parents et d'une fille unique, a un voisin très pauvre qui n'a qu'un garçon. Ce garçon voulut épouser la fille du voisin mais on l'en empêcha à cause de sa pauvreté. Comme la fille persiste à vouloir épouser le fils du voisin, le père exile sa fille dans une île éloignée, 267s.

VOISINE ; Une voisine vient rendre visite à une veuve pour la consoler, 65 ; Un mari voit une voisine, supposément morte, danser dans une vieille église. Elle pourchasse l'homme qui voulait faire peur à un groupe de revenants, 75.

VOIX ; Perdu en forêt, Ti-Jean se réfugie pour la nuit dans une souche ; il perçoit des voix et bientôt, des géants passent près de lui, 160 ; Guidé par la voix et les cris venant de la forêt, un bûcheron trouve une corbeille contenant deux beaux enfants, 188 ; Une jeune fille contrefait la voix de voleurs dont elle a tranché le cou et se fait aider par les survivants, 210 ; Un vieux paresseux transporte dans sa brouette sa femme et un quartier de viande volée. La vieille dame ne cesse de reprocher ce vol à son mari. Le Curé, propriétaire de la viande, se guide sur la voix de la vieille et attrape le voleur, 229.

VOL ; Un vieux paresseux va, en compagnie de sa vieille femme, perpétrer un vol de viande au presbytère, 228.

VOLEURS ; Un groupe de dix voleurs tentent de dévaliser la maison dont le propriétaire est absent. Seule la fille unique garde la maison. Les voleurs essaient de pénétrer dans la cave en creusant un trou dans les fondations. La fille les attend à l'intérieur et tranche le cou de neuf des voleurs, et taille une seule rondelle de cuir chevelu au dixième... qui s'échappe. Il se promet de se venger. Ce voleur, une fois guéri, est engagé comme domestique chez le cultivateur, obtient en mariage la fille unique. Le jour des noces, il veut la tuer, la ligote à un arbre et va chercher d'autres voleurs — nouveau groupe — pour l'aider à tuer sa femme. Un vieux charretier sauve la femme. On fait une soirée et l'on invite toute la population. L'ancien domestique y vient. On le fait écarteler par des chevaux, 209 à 216.

VOÛTE ; Dans une paroisse, le curé commande au feu du ciel de descendre sur les auditeurs, pendant que le sacristain, caché dans la voûte de l'église, lance les paquets d'étoupe enflammée, 151.

VOYAGE ; Thomas-Clé part en voyage à la suite d'une suggestion faite par son père, 67.

VOYAGEURS ; Deux voyageurs font route ensemble, 87 ; Un riche voyageur demande l'hospitalité à une dame qui a tué trois bossus. La dame accepte de le loger à condition qu'il la débarrasse d'un cadavre. Après en avoir jeté un, deux, trois... à l'eau, il en reste encore un. Le voyageur tue un quatrième bossu — le mari de l'hôtesse — et épouse la veuve, 263.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION 9

Contes

1 — Tours de Ti-Jean au roi (Contes-types 1539, 1535, 1440)
Texte remanié 11
Texte original 16

2 — Ti-Jean le tireur de cartes (Conte-type 935)
Texte remanié 21
Texte original 33

3 — Les bœufs devenus avocats (Conte-type 1675)
Texte remanié 47
Texte original 49

4 — Le meunier avare (Conte-type 1544)
Texte remanié 53
Texte original 56

5 — Le cordonnier et sa femme (Conte-type 1351)
Texte remanié 59
Texte original 61

6 — La veuve (Conte-type du groupe 1350–1439)
Texte remanié 65
Texte original 66

7 — Thomas-Clé (Conte-type 980)
Texte remanié 67
Texte original 71

8 — Les revenants de la vieille église (Conte-type A540 : légendes)
Texte remanié 75
Texte original 77

9 — Les moutons blancs (Conte-type 471)
Texte remanié 79
Texte original 83

10 — Le voyageur et le nègre (conte-type K 335.0.15.)
Texte remanié 87
Texte original 90

11 — Pierrot-le-paresseux (Conte-type 935)
Texte remanié 93
Texte original 101

12 — Un jeune homme va à la messe (Conte-type 1831 A*)
Texte remanié 109
Texte original..... 112
13 — Le bûcheron qui couve des œufs (Contes-types 1319, 1381)
Texte remanié 115
Texte original..... 117
14 — La femme à la tête dure (Conte-type 1365 C)
Texte remanié 121
Texte original..... 122
15 — Comment on apprend une histoire
Texte remanié 125
Texte original..... 128
16 — Tour de Ti-Jean à son seigneur (Contes-types 1000, 1031, 1003, 1085, 1089, 1088, 1004, 1563)
Texte remanié 131
Texte original..... 137
17 — La bête emplumée (Conte-type 1091 A)
Texte remanié 143
Texte original..... 145
18 — Comment on épaissit la sauce (Conte-type 1931)
Texte remanié 147
Texte original..... 148
19 — Le feu du Ciel (Conte-type 1839)
Texte remanié 151
Texte original..... 152
20 — Un curé veut chasser le diable (Conte-type 1838)
Texte remanié 155
Texte original..... 157
21 — L'oiseau le plus rare (Conte-type 304)
Texte remanié 159
Texte original..... 165
22 — La belle et la bête (Conte-type 425)
Texte remanié 173
Texte original..... 179
23 — L'oiseau de vérité (Conte-type 707)
Texte remanié 185
Texte original..... 197
24 — Les dix voleurs (Conte-type 956 B)
Texte remanié 209
Texte original..... 217

25 — Vol chez le curé (Contes-types 1791 et 1792)
Texte remanié 227
Texte original 231
26 — Le vieux pêcheur (Contes-types 303 et 304 *)
Texte remanié 235
Texte original 248
27 — Les trois bossus (Conte-type 1536 B)
Texte remanié 263
Texte original 265
28 — Le petit chat jaune
Texte remanié 267
Texte original 272
29 — Attrape-Tout et Arrange-les-Affaires
Texte remanié 277
Texte original 282
Lexique 287
Index analytique 291

Pendant longtemps, le peuple a tourné les yeux vers l'université comme vers la source du haut savoir. Au cours du dernier demi-siècle, l'université s'est à son tour tournée vers la mémoire du peuple, pour recueillir une masse de documents qui avaient échappé aux écrivains et aux savants.

Depuis 30 ans, Germain Lemieux a interrogé avec ferveur des paysans du Nouvel-Ontario, de la Gaspésie, de l'Acadie et du Manitoba, pour compléter ses études et son enseignement universitaire. Gaspésien de naissance, ancien élève et collaborateur de Luc Lacourcière, le directeur de cette collection a consacré le meilleur de son énergie à recueillir le folklore canadien-français. Il a fondé le CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE dont les archives sonores, dans le cadre de l'Université de Sudbury, commencent à alimenter la collection LES VIEUX M'ONT CONTÉ.

Le présent volume est le dix-huitième d'une longue série qui sortira des presses d'ici quelques années. Savants et chercheurs seront heureux de trouver dans les bibliothèques cette documentation que les paysans ont léguée à l'universitaire au cours de leurs multiples rencontres amicales.

En feront également leur profit, les artistes, les étudiants à tous les paliers, aussi bien que les rentiers ou les pensionnés en quête d'un délassement de caractère culturel. Savants, chercheurs, spécialistes, étudiants ou artistes avides d'inspiration, si cette littérature orale vous plaît, prenez patience ! Vous serez servis à souhait, quand le rythme de publication de nos contes aura pris son élan définitif.

La maquette de la couverture, création graphique de Pierre Peyskens, pourrait être le symbole du conte folklorique redonné au peuple par le folkloriste : les bribes de la tradition sont happées par un monstre vorace qui les emmagasine dans des rubans sonores. Ces derniers se transforment en deux yeux qui scrutent infatigablement l'univers merveilleux qui va du fond des abîmes aux donjons des châteaux suspendus entre le ciel et la terre.

Ces deux yeux dilatés, au cœur de notre symbole, invitent le lecteur à regarder longuement les richesses poétiques de notre folklore littéraire.